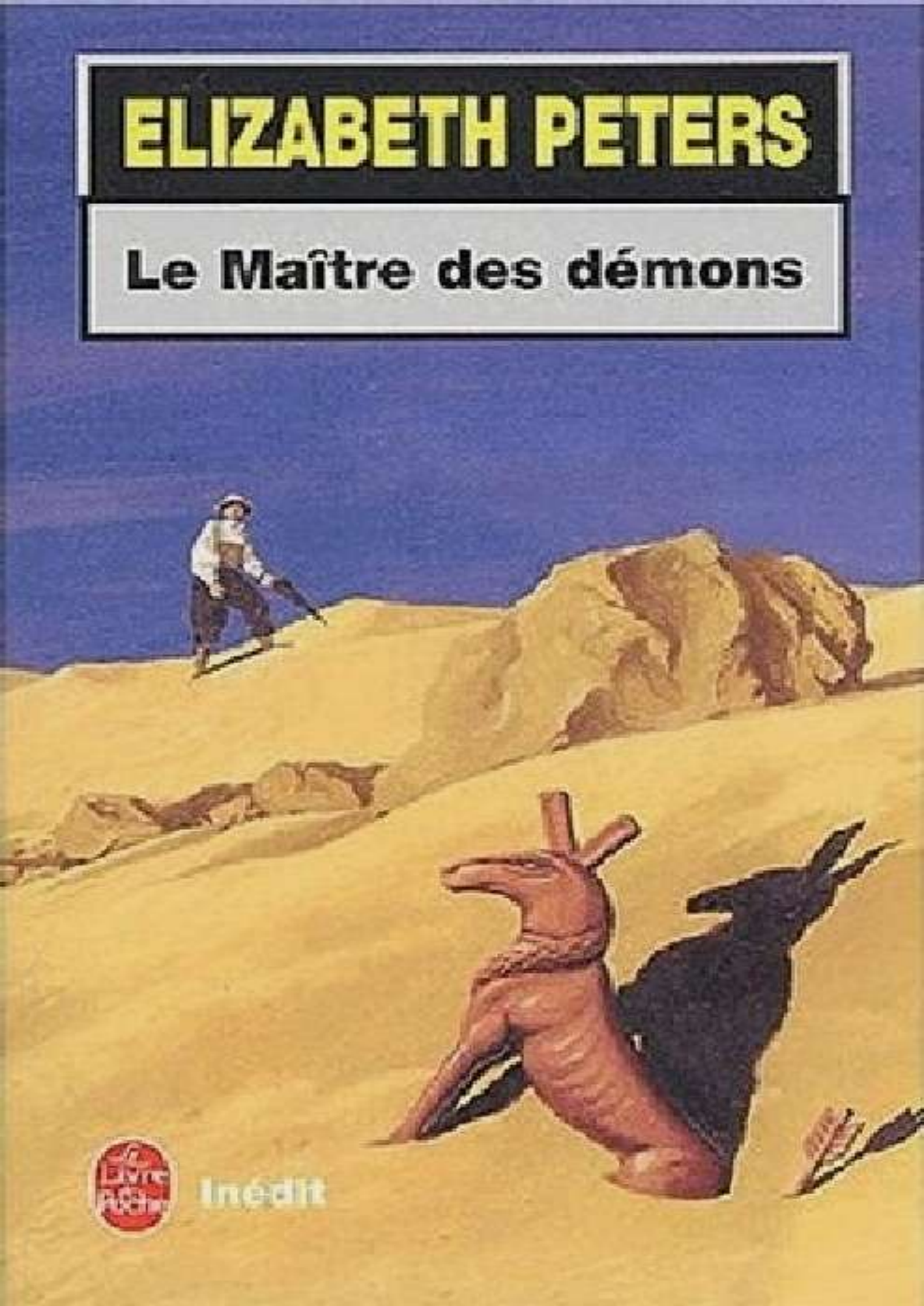
ELIZABETH PETERS

Le Maître des démons



Inédit

ELIZABETH PETERS

Le Maître des démons

(He shall thunder in the sky)

TRADUIT PAR MARYSE LEYNAUD

LE LIVRE DE POCHE

À ma fille Beth, avec tout mon amour.

Alors Rê-Horakhty dit :
Que Seth me soit donné, pour qu'il vive avec moi, et soit mon fils. Il tonnera dans le ciel, et il sera redouté.

Chester Beatty Papyrus
Le Jugement d'Horus et Seth.

Avertissement de l'éditrice

L'éditrice est heureuse de vous présenter le résultat de nombreux mois de labeur acharné. Trier l'amoncellement hétéroclite qui constitue les Chroniques des Emerson ne fut pas chose facile. Comme auparavant, l'éditrice a utilisé le journal de Mrs Emerson au moment des faits pour trame principale, et y a inséré des lettres et extraits du manuscrit H aux endroits appropriés, en éliminant de cette dernière source les passages n'ajoutant ni informations ni explications au récit de Mrs Emerson. C'était un projet ambitieux et l'éditrice, épuisée par son labeur et vidée émotionnellement, espère qu'il sera apprécié comme il le mérite.

On dispose de peu d'informations sur les opérations au Moyen-Orient durant la Première Guerre mondiale avant Galipoli. Les historiens militaires se sont concentrés principalement – et on les comprend – sur les épouvantables campagnes du front occidental. Après de minutieuses recherches, l'éditrice, qui n'est que trop consciente des préjugés de Mrs Emerson et de sa mémoire sélective, découvrit avec surprise que son récit s'accorde sur tous les points importants avec les faits connus. Des faits jusqu'à présent ignorés ajoutent, aux yeux de l'éditrice, un chapitre nouveau et saisissant à l'histoire de la Grande Guerre. Elle ne voit aucune raison de les supprimer à présent, car ils expliquent, entre autres, le ralentissement des activités archéologiques des Emerson pendant ces années. Comme le lecteur va le découvrir, ils avaient d'autres choses en tête.

Remerciements

À George W. Johnson, qui a eu l'extrême bonté de me fournir des informations inestimables sur les armes à feu, les uniformes et autres détails militaires de la Première Guerre mondiale. Si j'ai placé la mauvaise balle dans le mauvais pistolet, la faute m'en incombe.

Et comme toujours, à Kristen, mon inestimable assistante et martyre qui, en plus de ses innombrables autres contributions, supporte mes jérémiades et m'encourage à persévérer.

Prologue

Le vent projetait la neige contre les vitres de la calèche, où elle s'agglomérait en rideaux glacés. L'haleine du garçon formait de pâles nuages dans l'obscurité de l'habitacle. On ne lui avait préparé ni chaufferette ni plaid et son manteau élimé, devenu trop petit, ne le protégeait guère du froid. Il plaignait les chevaux qui peinaient et glissaient dans les congères. Il eût également plaint le cocher, perché sur le banc extérieur, si celui-ci n'avait été si vil et hautain. Une de ses créatures, tout comme les autres domestiques, aussi durs de cœur et égoïstes que leur maîtresse. La nuit glaciale n'était pas plus froide que l'accueil qu'il s'attendait à recevoir. Si son père n'était pas mort… Bien des choses avaient changé au cours des six derniers mois.

La calèche s'arrêta dans un cahot. Il ouvrit la vitre et regarda dehors. À travers les tourbillons de neige il aperçut les fenêtres éclairées de la loge. Le vieux Jenkins ne se pressait guère pour ouvrir le portail. Mais il n'oserait trop tarder, de peur qu'elle l'apprenne. Enfin la porte de la loge s'ouvrit et un homme en sortit d'un pas mal assuré. Ce n'était pas Jenkins. Elle avait dû le congédier comme elle l'en avait souvent menacé. Le portier et le cocher échangèrent des insultes tandis que le premier relevait les barres du portail et en ouvrait les vantaux, peinant contre le poids de la neige. Le cocher fit claquer son fouet, et les chevaux fatigués s'ébranlèrent.

Le garçon s'apprêtait à refermer la fenêtre quand il les vit, ombres mouvantes qui prenaient peu à peu forme humaine. L'une des silhouettes était une femme, le visage dissimulé par un bonnet, ses longues jupes traînant derrière elle. Elle s'appuyait lourdement sur son compagnon. Il n'était guère plus grand qu'elle, mais se déplaçait avec la force d'un homme adulte, et soutenait la femme chancelante. À l'approche de la

calèche il la tira en arrière, sans ralentir ni bifurquer, et les lampes de la voiture illuminèrent son visage. Il eût été difficile de lui donner un âge ; la neige estompait ses traits pâles tordus en un rictus démoniaque. Son regard croisa celui de l'occupant de la calèche ; alors il grimaça et cracha.

— Attendez !

Le garçon passa la tête par la fenêtre, clignant des paupières pour chasser la neige de ses cils.

— Nom d'un chien, Thomas… arrêtez-vous ! Revenez en arrière…

Le véhicule vira, le faisant tomber. Furieux, il se releva et tambourina contre la vitre close. Thomas ne l'entendit pas, ou alors (plus probablement) il ignora les ordres qu'il lui criait. Quelques minutes plus tard la voiture s'arrêta devant la maison. Il la quitta d'un bond et gravit les marches en courant, haletant de colère et de hâte. La porte était verrouillée. Il dut actionner le lourd heurtoir plusieurs fois avant que le battant s'ouvre. Le visage du majordome ne lui était pas familier. Ainsi donc, elle avait aussi congédié le pauvre vieux William, qui travaillait pour la famille depuis cinquante ans…

La maison s'ouvrait sur un hall semi-circulaire, dans le style classique – colonnes et sol de marbre, niches en forme de coquillages dans les murs incurvés. Du vivant de son père, les urnes d'albâtre dans les niches s'ornaient de branches de houx et de pin à cette époque de l'année. Désormais elles étaient vides, rien ne venait plus rompre la blancheur unie des murs et du sol. Dans l'encadrement de la porte menant au salon se tenait sa mère.

Elle portait avec élégance ses habits de veuve. Le noir seyait à ses cheveux clairs et à ses yeux d'un bleu glacé. L'étoffe douce et légère tombait jusqu'à ses pieds en plis gracieux. Immobile, les mains sur les hanches, elle le regardait sans cacher son déplaisir.

— Enlevez tout de suite vos vêtements mouillés, dit-elle d'une voix coupante, vous êtes couvert de neige. Comment avez-vous pu… »

Pour une fois, il osa l'interrompre.

— Dites à Thomas qu'il doit obéir à mes ordres ! Il a refusé de s'arrêter et de me laisser leur parler. Une femme, avec un garçon…

Le souffle lui manqua. Le changement d'expression sur le visage de sa mère était léger mais, comme tout jeune animal traqué, il avait appris à discerner les mouvements de l'ennemi.

— Mais… Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? Ils sont venus ici. Vous les avez vus.

Elle inclina la tête.

— Et vous les avez chassés… Par un temps pareil ! Elle était très frêle, elle est peut-être malade…

— Elle a toujours été de faible constitution.

Il la dévisagea, les yeux écarquillés.

— Vous la connaissez ?

— C'était ma meilleure amie, nous étions comme des sœurs. Jusqu'à ce qu'elle devienne la maîtresse de votre père.

Des paroles aussi brutales et calculées qu'un coup. Le sang se retira du visage du garçon.

— J'aurais préféré vous épargner cette honte, dit-elle en le regardant.

— Vous me parlez de honte, après l'avoir chassée dans la tempête ? Elle devait être désespérée, ou elle ne serait pas venue vous voir.

— En effet. (Un mince sourire lui incurva les lèvres.) Il leur envoyait de l'argent. Cela a cessé quand il est mort, bien sûr. Je ne sais pas où il le trouvait.

— Moi non plus.

Il tentait de se montrer aussi calme qu'elle, sans succès. Il n'avait alors que quatorze ans, et ils étaient aussi différents que la glace et le feu.

— Vous gardiez les cordons de la bourse bien serrés.

— Il a dilapidé ma dot en moins d'un an. Le reste, grâce à la prévoyance de mon père, m'appartenait.

Il courut jusqu'à la porte, l'ouvrit violemment et se précipita dehors. Le majordome, qui avait assisté à la scène, toussota :

— Madame, dois-je…

— Envoyez deux valets de pied. Quand ils l'auront rattrapé, qu'ils l'enferment dans sa chambre et m'apportent la clef.

1

Je la trouvai par terre, dans le couloir menant aux chambres. Je la ramassai et j'étais occupée à la contempler quand Ramsès sortit de sa chambre. Lorsqu'il vit ce que je tenais ses sourcils noirs et touffus se haussèrent, mais il attendit que je prenne la parole.

— Encore une plume blanche. Elle est à vous, je suppose ?

— Oui, merci. (Il la cueillit entre mes doigts.) Elle a dû tomber de ma poche quand j'ai sorti mon mouchoir. Je la rangerai avec les autres.

Sans son accent anglais impeccable et un certain je ne sais quoi dans son allure (je dis toujours que personne ne traîne les pieds avec autant d'élégance qu'un Anglais) mon fils aurait pu passer pour l'un de ces Égyptiens parmi lesquels il avait vécu l'essentiel de sa vie. Il en avait les cheveux noirs ondulés, les cils épais, la peau hâlée. À d'autres égards il ressemblait beaucoup à son père, qui était apparu à la porte de notre chambre à temps pour entendre la conversation susmentionnée. Tout comme Ramsès, il avait endossé sa tenue de travail, pantalon de flanelle froissé et chemise sans col. Côte à côte on les eût crus frères plutôt que père et fils. La carrure haute et large d'Emerson était aussi svelte que celle de Ramsès, et la touche de blanc sur ses tempes soulignait le noir éclatant de ses cheveux.

À cet instant, la différence de leur expression atténuait leur ressemblance. Les orbes bleus saphir d'Emerson flamboyaient ; les yeux noirs de son fils disparaissaient à moitié sous ses paupières mi-closes ; les sourcils d'Emerson étaient froncés, ceux de Ramsès haussés ; les lèvres de Ramsès étaient serrées, celles d'Emerson se retroussaient et exposaient ses grandes dents carrées.

— Crénom, fulmina-t-il, quel est l'imbécile qui a eu le toupet de vous accuser de lâcheté ? J'espère que vous l'avez envoyé au tapis !

— Ce n'était guère possible, car mon généreux donateur est une dame.

— Qui ? demandai-je.

— Quelle importance ? Ce n'est pas la première que je reçois, et ce ne sera pas la dernière.

Depuis la déclaration de guerre au mois d'août, bien des volailles avaient été dépouillées de leur plumage par des dames patriotes qui offraient ces symboles de couardise aux jeunes gens qui ne portaient pas l'uniforme. Je n'éprouve aucun mépris pour le patriotisme, mais à mon humble avis il est méprisable de faire honte à quelqu'un pour le pousser vers des dangers dont on est soi-même exempté pour des raisons de sexe, d'âge ou d'infirmité. Deux de mes neveux, ainsi que les fils de beaucoup de nos amis, étaient en route pour la France. Je ne les aurais pas retenus, mais je n'avais pas sur la conscience de les avoir incités à partir.

Pour mon fils, ce choix douloureux m'avait été épargné.

Nous étions partis pour l'Égypte en octobre, car mon cher Emerson (le plus grand égyptologue de tous les temps) n'autorise personne, et encore moins le Kaiser, à gêner ses fouilles annuelles. Ce n'était pas une fuite ; en fait, nous risquions de nous retrouver bientôt en plus grand danger que ceux qui étaient restés en Angleterre. Aucune personne sensée ne doutait que l'empire ottoman finirait par entrer en guerre aux côtés des Allemands et des Austro-Hongrois. Depuis des années le Kaiser courtisait le sultan, lui prêtait de grosses sommes d'argent, construisait des lignes de chemins de fer et des ponts à travers la Syrie et la Palestine. Même les expéditions archéologiques à fonds allemands avaient, disait-on, des motivations cachées. L'archéologie offre une excellente couverture pour l'espionnage et la subversion, et les moralistes aimaient à rappeler que le drapeau allemand flottait sur le site de Megiddo, l'Armageddon biblique.

La Turquie fit son entrée dans la guerre le 5 novembre. L'événement fut suivi de l'annexion officielle de l'Égypte par

l'Angleterre ; le Protectorat voilé devenait un véritable protectorat. Les Turcs contrôlaient la Palestine et entre l'Égypte et la Palestine se trouvaient le Sinaï et le canal de Suez, liens vitaux entre l'Angleterre et l'Orient. La prise du Canal atteindrait mortellement l'Angleterre. L'invasion de l'Égypte suivrait certainement, car l'Empire ottoman n'avait jamais oublié ni pardonné la perte de son ancienne province. Et à l'ouest de l'Égypte les guerriers senussis, armés et entraînés par la Turquie, représentaient une menace grandissante pour l'Égypte occupée par les Anglais.

En décembre, la loi martiale fut déclarée au Caire, la presse censurée, les attroupements interdits (aux citoyens égyptiens) dans les lieux publics, le khédive déposé au profit de son oncle, plus complaisant. Le mouvement nationaliste naissant fut réprimé et ses chefs bannis ou emprisonnés. Ces mesures regrettables se justifiaient – en tout cas aux yeux de ceux qui les édictaient – par la possibilité croissante d'une attaque sur le Canal. Je pouvais comprendre la tension nerveuse qui régnait au Caire, mais à mes yeux ce n'était pas une excuse pour qu'on se montrât grossier envers mon fils.

— Ce n'est pas juste ! m'indignai-je. Les jeunes officiers anglais du Caire, que je sache, ne courent pas se porter volontaires ? Pourquoi l'opinion publique se focalise-t-elle sur vous ?

Ramsès haussa les épaules. Sa sœur adoptive avait un jour comparé son apparence à celle d'une statue pharaonique, à cause de la régularité de ses traits et de leur habituelle impassibilité. En cet instant, il semblait encore plus marmoréen que d'habitude.

— J'ai dit en public, et avec un peu trop d'enthousiasme, qu'à mes yeux cette guerre est un gâchis stupide. C'est sans doute que je n'ai pas été bien élevé, ajouta-t-il avec sérieux. Vous ne m'avez jamais appris que les jeunes devaient se plier aux opinions de leurs aînés.

— J'ai essayé, l'assurai-je.

Emerson frotta la fossette (ou creux, comme il préfère l'appeler) de son menton, selon son habitude lorsqu'il est absorbé par ses pensées ou un peu perplexe.

— Je comprends votre répugnance à tirer sur de pauvres types dont le seul crime est d'avoir été enrôlés de force par leurs chefs. Mais, heu… est-il vrai que vous avez refusé d'entrer dans le nouveau service de renseignements militaires ?

— Ah, fit Ramsès d'un air pensif, donc cette information a été rendue publique ? Pas étonnant que tant de charmantes dames aient récemment augmenté ma collection de plumes. Oui monsieur, j'ai refusé. Aimeriez-vous que je vous expose mes raisons ?

— Non, marmotta Emerson.

— Mère ?

— Euh… non, ce ne sera pas nécessaire.

— Je vous suis très obligé. Il fera jour pendant plusieurs heures encore, et je veux aller sur le site. M'accompagnez-vous, Père ?

— Partez devant, répondit Emerson, je vais attendre votre mère.

— Et toi ? demanda Ramsès en baissant les yeux vers le gros félin tigré qui l'avait suivi hors de sa chambre.

Comme tous nos chats, Seshat avait été baptisée du nom d'une divinité égyptienne, dans son cas (et c'était parfaitement approprié) celui de la déesse de l'écriture ; comme la plupart, elle ressemblait beaucoup à son ancêtre Bastet et aux animaux brun doré, à grandes oreilles, représentés dans les anciennes peintures égyptiennes. À de rares exceptions près, nos chats ont tendance à concentrer leur affection sur une seule personne. Seshat avait choisi Ramsès, et surveillait de près ses allées et venues. En l'occurrence, elle s'assit d'un air déterminé et soutint son regard.

— Fort bien, dit Ramsès, à plus tard.

Impossible de savoir s'il s'adressait à la chatte, à moi, ou aux deux. Je m'effaçai pour le laisser passer.

Emerson me suivit dans notre chambre, dont il ferma la porte d'un coup de pied. Après un déjeuner donné au *Shepheard* nous étions rentrés nous changer, mais tandis que mon époux et mon fils se livraient à cette activité, je fus retardée par une discussion pénible et oiseuse avec le cuisinier, qui traversait une de ses crises de nerfs périodiques. (Du moins, c'est ainsi qu'il aurait

décrit ces attaques s'il avait été un chef français et non un Égyptien enturbanné.)

Je me tournai et Emerson commença de déboutonner ma robe. Je n'ai jamais emmené de camériste en Égypte, elles causent plus de tracas qu'elles n'en épargnent, se plaignant sans cesse, tombant malades pour un oui ou un non et, compte tenu de mes compétences médicales, je suis obligée de les soigner. Ma tenue de travail habituelle est aussi confortable et facile à revêtir que celle d'un homme, car j'ai depuis longtemps abandonné les jupes pour un pantalon et une paire de grosses bottes. Les seules occasions où j'ai besoin d'aide sont celles pour lesquelles j'arbore une tenue féminine traditionnelle, et Emerson est toujours prêt à m'aider.

Aucun de nous ne parla avant qu'il eût achevé sa tâche. Je sentais à ses gestes qu'il n'était pas d'humeur à se livrer au genre de distractions qui suivent fréquemment cette activité. Après avoir soigneusement pendu le vêtement, je dis :

— Allez-y, Emerson, délivrez-vous de votre fardeau, qu'avez-vous ?

— Quelle question ! Cette fichue guerre a tout gâché. Vous vous souvenez du bon vieux temps ? Abdullah qui supervisait les fouilles comme lui seul savait le faire, les enfants qui travaillaient dans la joie et l'obéissance sous notre direction, Walter et Evelyn qui nous rejoignaient de temps en temps. Et maintenant Abdullah n'est plus là, mon frère et sa femme sont en Angleterre, deux de leurs fils sont en France, et nos enfants sont… Humpf. Ce ne sera plus jamais comme avant.

« Les choses » ne sont jamais comme avant. Le temps passe ; la mort prend sans distinction le noble comme le misérable et (pour ajouter une note moins morbide) les enfants grandissent. Je ne dis rien de cela à Emerson, car il n'était pas dans l'état d'esprit requis pour une discussion philosophique. Deux des enfants évoqués par Emerson, bien qu'ils ne nous fussent pas liés par le sang, nous étaient aussi chers que le nôtre. Leurs origines étaient pour le moins inhabituelles. David, maintenant artiste et égyptologue accompli, était le petit-fils de notre cher raïs disparu, Abdullah. Quelques années plus tôt, il avait épousé la nièce d'Emerson, Lia, scandalisant ainsi les snobs qui

considèrent les Égyptiens comme une race inférieure. En ce moment même, Lia attendait leur premier enfant, mais son mari n'était ni auprès d'elle en Angleterre, ni avec nous. En raison de son implication dans le mouvement pour l'indépendance égyptienne, il était interné en Inde, où il devrait rester jusqu'à la fin de la guerre. Son absence nous affectait tous profondément, en particulier Ramsès dont il était le confident et le plus proche ami, mais – me répétais-je en moi-même – au moins il était en sécurité, et nous n'avions pas perdu tout espoir d'obtenir sa libération.

L'histoire de notre fille adoptive Nefret est encore plus étrange. Fille orpheline d'un explorateur anglais trop intrépide, elle avait vécu les treize premières années de sa vie dans une oasis isolée du Désert Occidental. Les croyances et coutumes de l'Égypte ancienne s'étaient attardées dans ce lieu reculé, où Nefret remplissait la charge de Grande Prêtresse d'Isis. Les difficultés qu'elle éprouva à s'adapter aux coutumes du monde moderne quand nous la ramenâmes en Angleterre n'ont rien de surprenant. Elle avait réussi – pour l'essentiel – car elle était aussi intelligente que belle et, je crois pouvoir le dire, aussi attachée à nous que nous l'étions à elle. Elle était également très riche, ayant hérité une grosse fortune de son grand-père paternel. Elle, David et Ramsès étaient immédiatement devenus très complices et commirent toutes sortes de méfaits. Le mariage de David n'avait fait que renforcer leurs liens, car Lia et Nefret s'aimaient comme des sœurs.

Ce fut le mariage soudain et malencontreux de Nefret qui détruisit tout ce bonheur. La tragédie qui mit fin à cette union la fit sombrer dans une profonde dépression dont elle venait à peine d'émerger.

Mais elle s'était bien remise ; elle avait repris ses études de médecine interrompues et nous avait rejoints. Il faut toujours voir le bon côté des choses, me disais-je, en m'efforçant de convaincre Emerson d'en faire autant.

— Emerson, vous exagérez, m'exclamai-je, Abdullah me manque autant qu'à vous, mais la guerre n'y est pour rien, et Selim est un contremaître magnifique. Quant aux enfants, ils se fourraient sans cesse dans des situations impossibles, et c'est

miracle si mes cheveux n'ont pas blanchi à force de m'inquiéter pour eux.

— C'est vrai, reconnut Emerson. Si vous cherchez les compliments, ma chère, je dois admettre que vous avez supporté la tension comme peu de femmes eussent pu le faire. Pas une ride, pas une touche de gris dans ces cheveux de jais…

Il s'approcha, et l'espace d'un instant je crus que l'affection l'emporterait sur ses idées noires, mais son expression changea et il poursuivit d'un ton pensif :

— Je voulais vous demander… J'ai cru comprendre qu'il existait des produits colorants…

— Ne nous égarons pas, Emerson. (Je jetai un coup d'œil vers ma coiffeuse pour m'assurer que le petit flacon était hors de vue avant de continuer.) Voyez le bon côté des choses ! David est en sécurité, et il nous rejoindra quand… plus tard. Et nous avons retrouvé Nefret, grâce au ciel.

— Elle n'est plus la même, grommela Emerson, qu'est-ce qu'elle a ?

— Ce n'est plus une petite fille, c'est une femme, répondis-je, et c'est vous, en tant que tuteur légal, qui avez voulu qu'elle puisse disposer de sa fortune et prendre ses propres décisions.

— Tuteur, tuteur, grogna Emerson, je suis son père ! Peut-être pas légalement, mais pour tout ce qui compte.

Je m'approchai de lui et l'enlaçai.

— Elle vous aime de tout son cœur.

— Alors, pourquoi ne vient-elle pas me voir… Elle ne le fait jamais, vous savez.

— Vous avez décidé d'être malheureux, n'est-ce pas ?

— Certainement pas, fulmina Emerson. Et puis Ramsès non plus n'est pas lui-même. Vous autres femmes, vous ne comprenez pas ces choses-là. Ce n'est pas agréable de se faire traiter de lâche.

— Personne connaissant Ramsès ne pourrait l'accuser de lâcheté, répliquai-je. J'espère que vous ne suggérez pas qu'il s'engage pour donner tort à ses détracteurs ? C'est exactement le genre de chose dont les hommes sont capables, mais il a trop de bon sens, et je pensais que vous…

— Ne soyez pas stupide ! hurla-t-il.

Mon cher Emerson n'est jamais aussi séduisant que lorsqu'il pique une de ses petites colères. Ses yeux bleus lançaient des éclairs saphir, ses joues fermes et hâlées se couvraient d'une rougeur fort seyante, et sa respiration accélérée provoquait un joli jeu de muscles sur sa large poitrine. Je le contemplai d'un œil admiratif, et au bout d'un moment, il se détendit et un sourire penaud incurva la belle ligne de ses lèvres.

— Vous essayez de me mettre en colère, n'est-ce pas ma chère ? Eh bien, vous avez réussi. Vous savez aussi bien que moi que même ces imbéciles de militaires ne gaspilleraient pas les talents de Ramsès dans une tranchée. Il a l'air d'un Égyptien, il parle arabe comme un Égyptien – Crénom ! Il s'imagine qu'il est égyptien ! Il parle une demi-douzaine de langues, y compris l'allemand et le turc, comme un natif, il maîtrise l'art du déguisement, il connaît le Moyen-Orient comme personne…

— Oui, l'interrompis-je avec un soupir, il serait le candidat parfait pour les renseignements militaires. Pourquoi n'a-t-il pas accepté l'offre de Newcombe ?

— Vous auriez dû la lui demander.

— Je n'ai pas osé. Le surnom que vous lui avez donné il y a si longtemps lui va comme un gant. Je doute que la famille du grand Ramsès eût osé le questionner.

— Moi en tout cas, je n'ai pas osé, reconnut Emerson. Mais j'ai moi-même quelques doutes sur ce nouveau département. C'est Newcombe, Lawrence et Léonard Woolley qui ont réalisé cette étude du Sinaï il y a quelques années. Tout le monde savait que leur but était militaire tout autant qu'archéologique. Les cartes qu'ils dressent seront sans doute utiles, mais ce que veut vraiment le département, c'est provoquer une révolte des Arabes contre les Turcs en Palestine. Certains pensent que la meilleure façon de défendre le Canal, c'est d'attaquer les voies d'approvisionnement turques, avec l'aide des guérillas arabes.

— Comment le savez-vous ?

Les yeux d'Emerson se détournèrent.

— Voulez-vous que je vous lace vos bottes, Amelia ?

— Non, merci. Je veux que vous répondiez à ma question. Je vous ai vu en grande conversation avec le général Maxwell au

déjeuner. Nom d'une pipe ! S'il vous a demandé de faire de l'espionnage…

— Non ! s'emporta Emerson.

Je compris qu'involontairement, j'avais touché un point sensible. Malgré la voix tonnante qui (avec sa maîtrise de l'invective) lui avait valu le surnom admiratif de Maître des Imprécations, il avait l'air quelque peu abattu. Je lui pris la main.

— Qu'y a-t-il, très cher ?

Ses larges épaules s'affaissèrent.

— Il m'a offert le poste de conseiller aux affaires indigènes.

Il donnait au mot « indigène » une inflexion particulièrement sardonique. Connaissant son mépris pour la condescendance des officiers britanniques envers leurs sujets égyptiens, je ne fis pas de commentaire, mais tentai de mieux comprendre son malaise.

— C'est très flatteur.

— Au diable la flatterie ! Il croit que je ne suis bon qu'à rester assis dans un bureau et conseiller de jeunes imbéciles pompeux, qui de toute façon ne m'écouteront pas. Il croit que je suis trop vieux pour jouer un rôle actif dans cette guerre.

— Oh, mon chéri, ce n'est pas vrai !

Je jetai mes bras autour de sa taille et l'embrassai sur le menton. Il me fallait me hausser sur la pointe des pieds pour atteindre cette partie de son anatomie. Emerson mesure pas loin de deux mètres et moi beaucoup moins.

— Vous êtes le plus fort, le plus courageux, le plus intelligent…

— N'en faites pas trop, Peabody.

Son utilisation de mon nom de jeune fille, devenu pour lui un terme d'affection et d'approbation, m'indiqua qu'il était de meilleure humeur. Un peu de flatterie ne nuit jamais, surtout quand elle est pure vérité, comme c'était le cas.

Je posai la tête sur son épaule.

— Vous me trouverez peut-être égoïste et lâche, Emerson, mais j'aimerais mieux vous savoir en sécurité dans un bureau ennuyeux plutôt qu'en train de courir des risques insensés,

comme vous préféreriez, et comme vous le pourriez. Avez-vous accepté ?

— Ma foi, je n'avais pas le choix ! Ça gênera les fouilles… mais chacun doit faire son possible, n'est-ce pas ?

— Oui, mon chéri.

Emerson m'étreignit si fort que mes côtes craquèrent.

— Je vais travailler. Vous venez ?

— Non, je vais attendre Nefret. Et peut-être parler un peu avec elle.

Emerson s'en fut, et après avoir enfilé des vêtements confortables je montai sur le toit, où j'avais disposé des tables et chaises, plantes en pots et paravents réglables, pour former un salon intime.

Du toit, on voyait (par temps clair) à des miles dans chaque direction : à l'est, le fleuve et les banlieues tentaculaires du Caire, encadrés par la pierre à chaux claire des collines de Mokattam ; à l'ouest, au-delà des terres cultivées, l'étendue sans fin du désert et, à la tombée du soir, le ciel enflammé par le coucher de soleil, toujours différent mais toujours merveilleux. Ma vue favorite était celle du sud. Tout près s'élevaient les silhouettes triangulaires des pyramides de Gizeh, où nous allions travailler cette année. La maison était située sur la rive ouest, emplacement pratique à quelques miles à peine de notre lieu de fouille, et juste en face du Caire, sur la rive opposée. Elle n'était pas aussi commode ni bien conçue que notre première demeure près de Gizeh, mais aucun de nous n'avait envie d'y retourner. Cette maison renfermait trop de tristes souvenirs. J'essayais, comme à mon habitude, de les tenir à distance, mais les remarques moroses d'Emerson m'avaient plus affectée que je ne voulais l'avouer. La guerre avait certes jeté son ombre sur nos vies, mais nombre de nos ennuis remontaient à cet épouvantable printemps, deux ans auparavant.

Deux ans seulement. J'avais l'impression qu'il s'était écoulé bien plus longtemps, ou plutôt, qu'un abysse sombre et profond nous séparait des jours heureux qui précédèrent la catastrophe. Bien sûr, ce temps-là n'était pas exempt des activités criminelles qui souvent viennent interrompre notre travail archéologique, mais nous nous étions habitués à ce genre de choses, et pour le

reste nous avions de bonnes raisons de nous réjouir. David et Lia venaient de se marier. Ramsès était revenu auprès de nous après plusieurs mois d'absence, Nefret partageait son temps entre les fouilles et la clinique qu'elle avait ouverte pour les prostituées du Caire. Elle était radieuse cette année-là…

Puis c'était arrivé, aussi brutal et inattendu qu'un coup de tonnerre dans un ciel dégagé. En rentrant un matin, Emerson et moi avions trouvé le vieil homme qui nous attendait, accompagné d'une femme et d'une petite fille. La femme, elle-même d'une jeunesse pitoyable, était une prostituée, le vieil homme l'un des plus infâmes souteneurs de la ville. Le visage de cette enfant, qui ressemblait si distinctement au mien, me causa déjà un choc ; un autre plus grand devait suivre, quand la petite créature courut vers Ramsès et lui tendit les bras en l'appelant Père.

L'effet sur Nefret fut encore pire. À la clinique elle était au premières loges pour constater les mauvais traitements infligés aux femmes du district des Volets Rouges, et ses efforts pour secourir les malheureuses victimes de cet odieux commerce avaient pris la dimension d'une croisade. Toujours emportée et impétueuse, elle avait sauté à la conclusion la plus évidente et fui la maison, malade de dégoût envers son frère adoptif.

Je savais, bien sûr, que cette inévitable conclusion était erronée. Non que Ramsès n'eût jamais dévié de la rectitude morale. Il avait couru vers les ennuis dès qu'il avait su marcher, et la liste de ses écarts de conduite avait grandi en même temps que lui. Je me doutais que ses relations avec certaines personnes du sexe n'auraient pas reçu mon approbation. Les preuves contre lui étaient accablantes. Mais je connaissais mon fils depuis plus de vingt pénibles années et je le savais incapable de commettre ce crime-là – car c'était un crime, moralement sinon légalement.

Il ne nous fallut pas longtemps pour obtenir l'identité du vrai père de l'enfant : mon neveu Percy. Je n'avais jamais tenu mes frères et leur progéniture en haute estime ; cette découverte, et la tentative méprisable de Percy pour rejeter le blâme sur Ramsès, causa une rupture complète. Malheureusement, il nous était impossible d'éviter totalement Percy ; s'étant engagé dans

l'armée égyptienne, il était cantonné au Caire. Mais j'avais au moins la satisfaction de l'ignorer quand le hasard faisait se croiser nos chemins. Il ne se souciait aucunement de sa fillette ; aussi Sennia faisait depuis lors partie de la famille. Âgée maintenant de cinq ans, elle constituait notre distraction et notre joie, comme disait Ramsès. Nous l'avions laissée cette année en Angleterre avec les plus jeunes des Emerson, car Lia, pleurant l'absence de son mari et de ses frères, avait encore plus que nous besoin de distractions. Elle manquait beaucoup à Emerson. Le seul aspect positif de cet arrangement (j'essayais toujours de voir le bon côté des choses) était qu'Horus, le chat mal embouché et trop gâté de Nefret, était resté avec Sennia. À vrai dire, Horus ne manquait à aucun de nous, sauf peut-être à Nefret.

Avant d'apprendre la vérité sur le père de Sennia, Nefret s'était mariée. Ce fut une immense surprise pour moi ; je connaissais l'attachement de Geoffrey pour elle, mais je n'avais pas soupçonné qu'elle lui portait de l'intérêt. Ce fut un désastre dans tous les sens du terme, car en quelques semaines elle perdit non seulement son mari, mais aussi la minuscule graine de vie qui un jour aurait été leur enfant.

Ramsès avait accepté ses excuses avec son équanimité habituelle, et ils étaient – ou du moins paraissaient – en excellents termes ; mais de temps à autre je sentais une tension entre eux. Je me demandais s'il lui avait jamais totalement pardonné d'avoir douté de lui. Mon fils a toujours été une énigme pour moi, et bien que son attachement à la petite Sennia, qui le lui rendait bien, révélât un aspect de sa personnalité que je n'avais jamais soupçonné, il gardait toujours ses sentiments trop secrets.

Ce n'était pas la première fois que lui et Nefret étaient réunis depuis la tragédie ; notre famille est aimante et nous tentons de nous retrouver pour les vacances, les anniversaires et les grandes occasions. La dernière desdites occasions fut la fête de fiançailles du neveu d'Emerson, Johnny, avec Alice Curtin. Ramsès était rentré tout exprès d'Allemagne, où il étudiait la philologie égyptienne avec le professeur Erman. Parmi tous ses cousins, il éprouvait une affection particulière pour Johnny, ce

qui ne laissait de surprendre vu les différences de leurs caractères : Ramsès est discret et réservé, Johnny fait sans cesse de petites plaisanteries, la plupart du temps de mauvais goût. Mais le rire de Johnny est si communicatif que personne ne peut s'empêcher de rire avec lui.

Enfoncé dans une tranchée boueuse en France parvenait-il encore à plaisanter ? me demandai-je. Lui et son jumeau Willy étaient ensemble, un réconfort, sans doute, pour eux, mais une cause d'angoisse supplémentaire pour leurs parents.

Entendant un claquement de talons, je me retournai et vis Nefret qui se dirigeait vers moi. Elle était plus belle que jamais, bien que ces dernières années eussent ajouté de la maturité à une allure autrefois aussi flamboyante et insouciante que celle d'une enfant. Elle avait revêtu son costume de travail, pantalon et bottes ; le col de sa chemise était ouvert et elle avait noué ses cheveux sur sa nuque.

— Fatima m'a dit que vous étiez là. Pourquoi n'êtes-vous pas à Gizeh avec le professeur et Ramsès ?

— Je n'en avais pas envie aujourd'hui.

— Tante Amelia ! Vous avez rêvé toute votre vie de travailler sur ces pyramides ! Quelque chose ne va pas ?

— C'est la faute d'Emerson, expliquai-je, il n'arrêtait pas de gémir sur la guerre et les changements qu'elle a apportés à nos vies. J'ai réussi à le réconforter, mais maintenant j'ai l'impression de lui avoir donné toute ma réserve d'optimisme et ne plus en avoir pour moi-même.

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais il ne faut pas être triste. Les choses pourraient être pires.

— C'est ce qu'on dit quand les « choses » vont déjà très mal, grommelai-je. Il me semble qu'une dose d'optimisme ne vous ferait pas de mal non plus. Ne serait-ce pas du sang séché sur votre cou ?

— Où cela ?

Sa main jaillit vers son cou.

— Juste sous l'oreille. Vous étiez à l'hôpital ?

Elle s'appuya au dossier de son fauteuil avec un soupir.

— Rien ne vous échappe. Je croyais m'être bien nettoyée. Oui, j'y ai fait un tour après le déjeuner, au moment où ils amenaient

une femme qui se vidait de son sang. Elle avait essayé d'avorter toute seule.

— Vous avez réussi à la sauver ?

— Je crois. Pour cette fois.

Nefret avait une grande fortune, et un cœur encore plus grand ; la petite clinique qu'elle avait fondée au début s'était transformée en hôpital pour femmes. Le plus difficile était de trouver des médecins femmes pour y exercer, car bien sûr aucune musulmane, quelle que soit sa vertu, ne se laisserait examiner par un homme.

— Où était la doctoresse Sophia ? demandai-je.

— Là, comme d'habitude. Mais je suis la seule chirurgienne de l'hôpital, tante Amelia, et la seule de toute l'Égypte, à ma connaissance. Je préférerais ne plus en parler, si cela ne vous fait rien. À votre tour. Il ne s'est rien passé de particulier ? A-t-on des nouvelles de tante Evelyn ?

— Non, mais nous pouvons supposer qu'eux aussi sont parfaitement malheureux.

Elle éclata de rire et me prit la main. J'ajoutai :

— Ramsès a reçu encore une plume blanche aujourd'hui.

— Il en aura bientôt assez pour remplir un oreiller, fit-elle du bout des lèvres. Ce n'est certainement pas cela qui vous inquiète. Il y a autre chose, tante Amelia, dites-moi.

Ses yeux, d'un bleu de myosotis, ne quittaient pas les miens. Je me secouai mentalement.

— Il n'y a vraiment rien d'autre. Assez de sombres pensées ! Si nous demandions à Fatima d'apporter le thé ?

— Je vais d'abord me laver le cou, répondit Nefret avec une grimace. Nous pourrions peut-être attendre le professeur et Ramsès. Pensez-vous qu'ils vont rentrer tard ?

— J'espère que non. Nous dînons dehors ce soir. J'aurais dû le rappeler à Emerson, mais j'ai eu trop à faire et j'ai oublié.

— Deux rendez-vous mondains en une seule journée, sourit Nefret. Il va rugir.

— C'est lui qui l'a proposé.

— Le professeur a proposé un dîner ? Avec qui, si ce n'est pas indiscret ?

— Mr Thomas Russell, l'adjoint au chef de la police.

— Ah ! (Les yeux de Nefret s'étrécirent.) Ce n'est donc pas un simple rendez-vous mondain. Le professeur est sur quelque piste. De quoi s'agit-il cette fois-ci ? Vol d'antiquité ? Contrefaçon d'antiquités ? Vente illégale d'antiquités ? Ou alors… Non, ne me dites pas que c'est encore le Maître du Crime ?

— Vous semblez l'espérer.

— J'aimerais tant rencontrer Sethos, dit Nefret d'un air rêveur. Je sais, tante Amelia, c'est un voleur, un escroc, un misérable, mais vous devez admettre qu'il est terriblement romantique. Et sa passion sans espoir pour vous…

— C'est stupide, l'interrompis-je sévèrement. Je pense que je ne reverrai jamais Sethos.

— C'est ce que vous dites chaque fois, juste avant qu'il surgisse de nulle part, à temps pour vous sauver d'un effroyable danger.

Elle me taquinait, et j'eus le bon sens de ne pas répondre avec l'acrimonie que la mention de Sethos m'inspire toujours. Il avait en effet volé plusieurs fois à mon secours et témoignait d'un attachement profond à mon humble personne ; il ne m'avait jamais imposé… Enfin, presque jamais. Il n'en demeurait pas moins qu'il était depuis bien des années notre adversaire le plus redoutable ; il contrôlait le marché des antiquités illégales, cambriolait musées, collectionneurs particuliers et archéologues avec un talent sans égal. Bien que nous eussions parfois fait échouer ses projets, l'honnêteté m'oblige à dire que la plupart du temps, ce n'était pas le cas. Je l'avais vu bien des fois, – et de très près, puis-je ajouter sans exagérer – mais même moi, je n'aurais su dire à quoi il ressemblait en réalité. Ses yeux sont d'une teinte ambiguë entre le brun et le gris, et son art du déguisement lui permet de modifier leur couleur et presque toutes ses autres caractéristiques physiques.

— Pour l'amour du ciel, n'en parlez pas à Emerson ! Vous connaissez ses sentiments envers Sethos. Il n'y a absolument aucune raison de supposer qu'il se trouve actuellement en Égypte.

— Le Caire grouille d'espions.

Nefret se pencha en avant en se tordant les mains. Elle était très sérieuse maintenant.

— Les autorités prétendent que tous les ressortissants de pays ennemis ont été déportés ou internés, mais les plus dangereux, les espions professionnels, eux, auront échappé à l'arrestation parce qu'on ne les soupçonne pas d'être étrangers. Sethos est un maître du déguisement et il a passé de nombreuses années en Égypte. Un homme tel que lui ne serait-il pas irrésistiblement attiré par l'espionnage, ne vendrait-il pas ses talents au plus offrant ?

— Non, Sethos est anglais. Il ne ferait pas…

— Vous ne pouvez affirmer avec certitude qu'il est anglais, et même si c'est le cas, il ne serait pas le premier à trahir son pays !

— Nefret, je refuse de poursuivre cette conversation ridicule.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous mettre en colère.

— Je ne suis pas en colère ! Pourquoi le serais-je…

Je m'interrompis. Fatima venait d'entrer avec le plateau. Je lui fis signe de le poser sur la table.

— Inutile de prétendre que c'est une saison normale pour nous, reprit doucement Nefret. Comment serait-ce possible, avec la guerre, et le Canal à moins de cent miles du Caire ? Parfois je me surprends à observer des gens que je connais depuis des années, et à me demander s'ils portent un masque… s'ils jouent un rôle.

— Bêtise, ma chère, affirmai-je avec conviction, vous vous laissez entraîner par vos nerfs. Quant à Emerson, je puis vous assurer qu'il est exactement ce qu'il paraît être. Il ne peut me cacher ses sentiments.

— Hum… Quoi qu'il en soit, je crois que je vais vous accompagner ce soir, si vous le permettez.

Lorsqu'elle lui fit part de ses intentions, plus tard, Emerson approuva si spontanément que Nefret en fut visiblement déçue – considérant, je pense, qu'il ne lui aurait pas permis de venir s'il avait « mijoté quelque chose. » Elle décida néanmoins de nous accompagner. Ramsès déclina l'invitation, disant avoir d'autres projets, mais pouvoir nous rejoindre plus tard si nous dînions au *Shepheard*.

Manuscrit H

Ramsès prit soin d'arriver tôt au club, pour qu'on ne puisse lui refuser une table. Le comité aurait bien aimé avoir une excuse pour lui interdire définitivement l'entrée, mais il avait soigneusement évité les péchés impardonnables, tel que tricher aux cartes.

De son poste d'observation dans un recoin obscur, il surveillait la salle qui se remplissait. La moitié des hommes étaient en uniforme, les rouges et ors criards de l'armée égyptienne commandée par les Anglais surpassaient en nombre et en brillance le terne kaki de l'uniforme britannique. Tous étaient officiers, les hommes de troupe n'ayant pas accès au Turf Club. Il n'y avait là aucun Égyptien, de quelque rang ou position que ce fût.

Ramsès avait presque achevé son repas quand à la table voisine de la sienne vinrent s'installer quatre personnes : deux officiers d'un certain âge escortant deux dames. L'une de ces dernières était Mrs Pettigrew, qui lui avait offert sa dernière plume blanche. Avec son mari, elle le faisait toujours penser à Tweedledum et Tweedledee, les personnages de Dickens. Comme il arrive parfois dans un couple, ils en étaient venus à se ressembler à un point alarmant. Tous deux étaient petits, trapus et rougeauds. Ramsès se leva et s'inclina poliment, mais ne fut pas surpris quand Mrs Pettigrew l'ignora. Dès qu'ils furent tous assis, ils se penchèrent les uns vers les autres et entamèrent un conciliabule, jetant de temps à autre des coups d'œil dans sa direction.

Ramsès ne doutait pas d'être le sujet de leur conversation. Pettigrew était l'un des ânes les plus pompeux du ministère des Travaux publics, et l'un des plus bruyants patriotes du Caire. L'autre homme se nommait Ewan Hamilton, c'était un ingénieur venu en Égypte pour inspecter les défenses du Canal. Tout le monde s'accordait à le trouver calme et discret. Sa seule affectation résidait dans le port fréquent du kilt (dans le tartan des Hamilton, supposa Ramsès). Ce soir-là, il resplendissait en

tenue de soirée écossaise : veste de velours vert bouteille à boutons d'argent, ornée de dentelle au col et aux manchettes. Et un *skean dhu,* la dague traditionnelle écossaise, glissée dans son bas ? s'interrogea Ramsès. Le roux autrefois flamboyant de ses cheveux et moustaches était terni de gris, et il plissait les yeux d'une façon donnant à penser qu'il aurait dû porter des lunettes.

Peut-être les avait-il abandonnées pour impressionner la jolie femme qui l'accompagnait. Mrs Fortescue résidait au Caire depuis moins d'un mois, mais elle tournait déjà toutes les têtes, bien qu'elle fût veuve. Les rumeurs se répandent comme traînées de poudre dans la société anglo-égyptienne ; on disait que son mari était mort en brave à la tête de son régiment pendant l'une des terribles batailles d'août qui avaient jonché de cadavres la campagne française. Rencontrant le regard scrutateur de Ramsès, plein d'une curiosité non déguisée, elle permit à ses lèvres discrètement carminées de s'incurver en un léger sourire.

Comme pour souligner la mauvaise opinion qu'ils avaient de Ramsès, les Pettigrew se montraient extrêmement courtois envers un autre groupe de trois dîneurs, tous en uniforme. Deux faisaient partie de l'armée égyptienne, le troisième était un jeune cadre du ministère des Finances et membre de la milice locale, organisée en hâte, qu'on appelait ironiquement Le Pied du Pharaon. Ils se retrouvaient tous les jours pour parader sur les terrains du club, armés de tapettes à mouches et de bâtons parce qu'ils ne disposaient pas d'assez de carabines pour eux tous. La situation semblait prometteuse. Ramsès se renfonça dans son fauteuil et écouta sans vergogne leur conversation.

Quand les Pettigrew eurent fini de disséquer son histoire et sa personnalité, ils cessèrent de chuchoter et se remirent à parler normalement – d'une voix assez stridente, en fait, dans le cas de Madame. Elle abordait tous les sujets imaginables, y compris les péchés secrets de la plupart des membres des communautés étrangères. Inévitablement, la conversation se porta sur la guerre. La jeune femme exprima des inquiétudes quant à la possibilité d'une attaque des Turcs, et Mrs Pettigrew lui asséna un réconfort bien senti :

— Bêtises, ma chère, aucun risque ! Tout le monde sait combien ces misérables Arabes sont lâches – sauf, bien sûr, s'ils sont menés par des chefs blancs.

— Tels que le général von Kressenstein, intervint Ramsès en élevant suffisamment la voix pour se faire entendre malgré les intonations stridentes de Mrs Pettigrew. C'est l'un des meilleurs stratèges allemands. Je crois qu'il est conseiller de l'année syrienne ?

Pettigrew renifla de mépris et Hamilton lui jeta un regard dur, mais aucun d'eux ne pipa. La réponse vint de la table voisine. Simmons, le matamore des Finances, rougit de colère et dit d'une voix coupante :

— Ils n'arriveront pas à traverser le Sinaï avec une armée. C'est un désert, figurez-vous : il n'y a pas d'eau.

Sa grimace satisfaite disparut quand Ramsès, d'une voix humble mais distincte, rétorqua :

— Sauf dans les vieux puits romains et les citernes. Les pluies ont été exceptionnellement fortes cette année. Les puits débordent. Croyez-vous que les Turcs l'ignorent ?

— Si c'était le cas, il se trouverait toujours des gens comme vous pour les renseigner. Simmons se leva et, menton – enfin, la minuscule excroissance qui lui en tenait lieu – en avant, poursuivit : Pourquoi donc laissent-ils entrer de sales traîtres dans ce club…

— J'essayais simplement de rendre service, protesta Ramsès, Madame s'interrogeait sur les Turcs.

L'un des convives saisit son voisin par le bras.

— Nous ne devrions pas ennuyer les dames avec nos histoires de militaires, Simmons, si nous allions au bar ?

Simmons avait déjà bu quelques cognacs. Il foudroya Ramsès du regard tandis que ses amis l'entraînaient ; Ramsès suivit quelques minutes plus tard. Il s'inclina poliment devant chacune des quatre personnes à la table voisine et fut superbement ignoré par trois d'entre elles. La réponse de Mrs Fortescue fut discrète mais distincte : un éclair de ses yeux noirs et un léger sourire.

La salle était bondée. Ramsès commanda un whisky, recula dans un coin près d'un palmier en pot, puis localisa sa victime.

Simmons était une proie si facile, c'était vraiment honteux d'en tirer avantage, mais il semblait convenablement échauffé, gesticulant et fanfaronnant au milieu d'un petit groupe composé de ses amis et d'un troisième officier encore mieux connu de Ramsès.

Chaque fois qu'il voyait son cousin Percy, il se rappelait une histoire qu'il avait lue, celle d'un homme qui avait signé un pacte infernal lui permettant de conserver beauté et jeunesse malgré une vie de vice et de crimes. Ses péchés, au lieu d'entacher son visage, marquaient celui d'un portrait qu'il tenait caché dans sa bibliothèque, jusqu'à ce que le tableau devînt celui d'un monstre. Percy était moyen en tout – taille et carrure moyennes, cheveux et moustache d'un châtain moyen, traits agréables quoique peu remarquables. Seul un observateur partial aurait fait observer que ses yeux étaient un peu trop rapprochés et que ses lèvres trop petites, d'un rose féminin, esquissaient une moue perpétuelle dans le cadre pesant de sa mâchoire. Ramsès eût été le premier à se reconnaître partial. Il n'existait aucun homme sur terre qu'il détestât autant que Percy.

Il avait préparé plusieurs remarques désobligeantes, mais il n'eut pas à s'en servir. Son verre était encore à demi plein quand Simmons quitta ses amis pour marcher vers lui, en carrant ses étroites épaules.

— J'ai à vous parler, aboya-t-il.

Ramsès sortit sa montre :

— Je suis attendu au *Shepheard* à dix heures et demie.

— Cela ne prendra pas longtemps, fit Simmons d'un ton qui se voulait méprisant. Venez dehors.

— Je vois. Très bien, puisque vous insistez.

Il n'avait pas prévu que les choses iraient si loin, mais il ne pouvait pas reculer.

Contrairement au Gezira Sporting Club, avec son terrain de polo, son golf et ses jardins à l'anglaise, le cadre du Turf Club n'avait guère d'attrait, coincé qu'il était dans l'une des rues les plus encombrées du Caire, entre une école copte et une synagogue. Dans un souci de discrétion, Ramsès se dirigea vers l'arrière du bâtiment. L'air de la nuit était frais et doux, la lune

presque pleine, mais certains endroits restaient obscurs, abrités par des arbustes. Ramsès se dirigea vers l'un de ces endroits. Il n'avait pas regardé derrière lui. Quand il le fit, il découvrit que Simmons était accompagné de ses deux amis.

— C'est de la triche, leur reprocha-t-il, ou bien êtes-vous tous deux venus pour encourager Simmons ?

— Ce n'est pas de la triche que de flanquer une correction à un butor et un lâche, dit Simmons. Tout le monde sait que vous ne vous battez pas comme un gentleman.

— On pourrait appeler cela un oxymoron. Oh, désolé, c'est impoli d'utiliser des mots compliqués. Vous n'aurez qu'à regarder dans un dictionnaire en rentrant.

Le pauvre bougre ne savait pas se battre, ni comme un gentleman ni autrement. Il se précipita sur Ramsès en agitant les bras, avec une irrésistible avancée du menton. Ramsès l'envoya au tapis et se tourna pour contrer l'attaque des deux autres. Il coupa le souffle de l'un d'un coup de coude dans les côtes et, du pied, frappa l'autre au genou, juste au-dessus de son élégante botte cirée, puis se maudit quand Simmons, toujours par terre, cessa ses gesticulations ineptes et, abandonnant les derniers lambeaux de son éducation, lui envoya un coup qui par le plus grand des hasards atteignit son but, pliant Ramsès en deux. Avant qu'il puisse reprendre son souffle, les deux autres étaient sur lui. L'un boitait et l'autre toussait, mais il les avait ménagés autant que possible. Il regretta cette impulsion charitable quand ils lui tordirent les bras dans le dos et le tournèrent face à Simmons.

— Vous pourriez au moins me laisser ôter mon manteau, dit-il, haletant. S'il est déchiré ma mère me le reprochera jusqu'à la fin de mes jours !

Simmons n'était qu'une ombre noire et pantelante dans l'obscurité. Ramsès assura son équilibre et attendit que l'autre fasse un pas vers lui, mais Simmons ne commit pas la même erreur. Il leva le bras. Ramsès enfonça la tête dans les épaules et ferma les yeux, mais il ne fut pas assez rapide pour éviter complètement le coup qui lui zébra la joue et la mâchoire comme une ligne de feu.

— Ça suffit !

Les mains qui le tenaient le lâchèrent. Il chercha à l'aveuglette un autre support et s'accrocha à une branche d'arbre pour recouvrer son équilibre avant d'ouvrir les yeux.

Percy, debout entre Ramsès et Simmons, tenait ce dernier par le bras. Surprenant, se dit Ramsès, il aurait été davantage dans le caractère de Percy de se joindre aux trois autres. La répartition des chances était à son goût, à trois ou quatre contre un.

C'est alors qu'il aperçut l'autre homme, dont la tenue de soirée noir et blanc se fondait dans les jeux d'ombre et de lumière. Il reconnut Lord Edward Cecil, le conseiller financier, supérieur de Simmons. Les traits aristocratiques de Cecil se raidissaient de dégoût.

Il gratifia son subordonné d'un regard dédaigneux, puis parla à Percy.

— Merci de m'avoir prévenu, capitaine. Votre cousin apprécie également, je n'en doute pas.

— Mon cousin est libre de ses opinions, Lord Edward, répondit Percy en se redressant, je ne les partage pas, mais je les respecte, tout comme lui.

— Très bien ! fit Cecil d'une voix traînante. Vos sentiments vous honorent, capitaine. Simmons, vous vous présenterez dans mon bureau demain à la première heure. Quant à vous, messieurs – il plissa les paupières pour inspecter la fine fleur de l'armée égyptienne, qui se rabougrit notablement – vous me donnerez vos noms et celui de votre commandant avant de quitter le club. Suivez-moi.

— Avez-vous besoin d'un médecin, Ramsès ? s'enquit Percy, plein de sollicitude.

— Non.

Ramsès suivit Cecil et les autres à distance prudente. Il savait qu'il avait encore perdu un round contre son cousin. Il ne doutait pas une seconde que Percy avait incité Simmons et ses acolytes à cet acte « indigne d'un gentleman ». Il était maître dans l'art d'insinuer des idées dans la tête d'autrui ; les pauvres imbéciles n'avaient probablement pas encore compris qu'ils avaient été manipulés pour punir quelqu'un que Percy détestait mais n'osait affronter lui-même.

Ramsès fit le tour du bâtiment et s'arrêta devant l'entrée principale, hésitant à y pénétrer. Un coup d'œil à sa montre l'informa que l'heure de se rendre au *Shepheard* approchait, et il décida qu'il s'était déjà suffisamment donné en spectacle.

Il laissa le portier lui héler un fiacre. En le reconnaissant, le cocher posa son fouet et le salua chaleureusement. Aucun des Emerson n'acceptaient que les chevaux fussent fouettés, mais la largesse de leurs pourboires compensaient amplement ce désagrément.

— Que vous est-il arrivé, Frère des Démons ? s'enquit-il, utilisant le sobriquet arabe de Ramsès.

Ramsès le calma d'une explication tout à fait inappropriée et manifestement fausse, puis monta dans le fiacre. Il pensait toujours à Percy.

Ils se méprisaient mutuellement depuis l'enfance, mais Ramsès n'avait compris combien son cousin était dangereux que lorsqu'il tenta de lui rendre service.

Il ne réussit qu'à prouver la justesse du jugement cynique de son père : bonne action est toujours punie. Errant sans but en Palestine, Percy avait été fait prisonnier par l'un des bandits qui infestaient la région, lequel demanda une rançon. Quand Ramsès s'introduisit dans le campement pour le libérer, il trouva Percy confortablement installé dans la meilleure chambre d'amis de Zaal, avec une ample provision de cognac et autres réconforts, attendant en toute quiétude le paiement de sa rançon. Il n'avait pas reconnu Ramsès sous son déguisement de Bédouin et celui-ci, voyant son cousin glapir, supplier et résister à la liberté avec l'hystérie d'une vierge défendant sa vertu, avait compris qu'il valait mieux ne pas laisser Percy connaître l'identité de son sauveur. Mais Percy l'avait découverte. Ramsès n'avait pas sous-estimé sa rancune, toutefois il ne s'attendait pas à la fertilité malveillante de son imagination. Accuser Ramsès d'être le père de l'enfant qu'il avait si légèrement engendrée et cruellement abandonnée était un coup de maître.

Pourtant, ce soir, Percy l'avait défendu, physiquement et verbalement. Exhiber de beaux sentiments devant Lord Edward Cecil avait pour but de rehausser la considération que cet influent personnage portait au capitaine Percival Peabody, mais

il devait y avoir autre chose. Quelque chose de sournois et déplaisant, quand on connaissait Percy. Que diable préparait-il ?

***

J'attendais avec une intense curiosité notre rendez-vous avec Mr Russell. Je le connaissais depuis quelques années et le tenais en haute estime, malgré ses discrètes tentatives pour faire de Ramsès un policier. Non que j'eusse quelque chose contre les policiers, mais je ne considérais pas que cette carrière pût convenir à mon fils. Emerson non plus n'avait rien contre les policiers, mais il n'aimait pas les mondanités et, tout comme Nefret, je le soupçonnais d'avoir une raison cachée pour proposer ce dîner avec Russell.

Quand nous arrivâmes, Russell nous attendait dans la Salle Maure. Ses sourcils blond-roux se haussèrent à la vue de Nefret, et quand Emerson lui lança d'un ton léger :

« J'espère que vous ne nous en voudrez pas d'avoir amené Miss Forth », je compris que l'invitation venait de Russell, et non d'Emerson.

Nefret s'en rendit compte au même moment, et me décocha un sourire complice en offrant à Russell sa main gantée. Emerson ne se souciait nullement des convenances, et Russell n'eut d'autre choix que de paraître ravi.

— Hum… C'est-à-dire… Bien sûr, je suis charmé de vous voir… Miss… hum… Forth.

Son hésitation était compréhensible. À la mort de son mari, Nefret avait repris son nom de jeune fille, ce que la société cairote avait du mal à accepter. Tout comme la plupart des faits et gestes de Nefret.

Nous gagnâmes immédiatement la table que Mr Russell avait réservée dans la salle à manger. Il me semblait un rien mal à l'aise, ce qui confirma mes soupçons quant aux motifs de son invitation. Il voulait quelque chose. Notre aide, peut-être, pour appréhender quelques-uns des plus dangereux agents étrangers du Caire ? En observant la salle, je me demandais si à moi aussi,

mes nerfs jouaient des tours. Officiers et hauts fonctionnaires, mères de famille et jeunes filles – des gens que je connaissais depuis des années –, tous me semblaient soudain furtifs et calculateurs. Certains d'entre eux étaient-ils payés par l'ennemi ?

En tout cas, me dis-je fermement, aucun d'eux n'est Sethos.

Emerson n'était pas du genre à tourner autour du pot. Il ne patienta que jusqu'à ce que nous eussions commandé, puis lança :

— Eh bien, Russell, qu'avez-vous en tête ? Si vous espérez que je vais convaincre Ramsès de s'engager dans la police, vous perdez votre temps. Sa mère ne veut pas en entendre parler.

— Et lui non plus, répondit Russell en souriant jaune. Inutile d'espérer vous tromper, professeur. Alors si les dames veulent bien nous excuser de parler affaires…

— Arrêtez de dire des bêtises : je préfère de loin vous entendre parler affaires, l'interrompis-je d'un ton quelque peu acerbe.

— Vous avez raison, Madame, je devrais le savoir.

Il goûta le vin que le garçon venait de verser dans son verre et hocha la tête en signe d'approbation. Tandis qu'on remplissait nos verres, ses yeux se fixèrent sur Nefret, et son front se plissa. Elle était l'image même de la jeune fille de bonne famille, jolie, innocente, inoffensive. L'échancrure profonde de son corsage découvrait sa gorge blanche, des pierres précieuses brillaient dans son décolleté et les cheveux roux doré qui entouraient sa petite tête. Personne n'aurait cru que ces mains fines étaient plus habituées au scalpel qu'à l'éventail, ou qu'elle était capable de repousser un assaillant avec plus d'efficacité que la plupart des hommes. Elle savait ce que pensait Russell, et soutenait tranquillement son regard.

— Bien des gens du Caire vous diront que je ne suis pas une dame, Mr Russell, vous n'avez pas à mâcher vos mots. C'est au sujet de Ramsès, n'est-ce pas ? Qu'a-t-il encore fait ?

— À ma connaissance, rien, sinon se gagner l'antipathie de tous. Au diable les… excusez-moi, Miss Forth.

Elle éclata de rire, et le visage austère de Russell se détendit en un sourire penaud.

— J'étais sur le point de dire… autant être franc avec vous. Oui, j'ai pris contact avec Ramsès. Je ne crois pas qu'il existe une seule organisation dans toute l'Égypte, militaire ou non, qui n'ait tenté de l'engager ! Je n'ai pas eu plus de chance que les autres. Mais il pourrait m'être particulièrement précieux pour capturer Wardani. Vous savez tous de qui il s'agit, je suppose ?

— Le chef du parti de la Jeune Égypte, dit Emerson en hochant la tête. Le seul des nationalistes encore en liberté. Vous avez réussi à appréhender tous les autres – y compris le mari de ma nièce, David Todros.

— Je ne puis vous en vouloir de me le reprocher, répondit calmement Russell. Mais c'était nécessaire. Nous n'osons pas courir de risques avec ces gens-là, professeur. Ils croient que tous leurs espoirs d'indépendance reposent sur la défaite de la Grande-Bretagne, et ils sont tout prêts à collaborer avec l'ennemi pour atteindre leur but.

— Mais que peuvent-ils faire ? demanda Nefret, ils sont isolés et emprisonnés.

— Aussi longtemps que Wardani est dans la nature, ils peuvent faire beaucoup de dégâts. (Russell se pencha en avant.) Il est leur chef, et c'est un fanatique, intelligent et charismatique. Il a déjà recruté de nouveaux lieutenants pour remplacer ceux que nous avons arrêtés. Vous savez que le sultan a déclaré le jihad, la guerre sainte, contre les infidèles. La plupart des fellahs sont passifs ou terrifiés, mais si Wardani arrive à soulever les étudiants et les intellectuels, nous risquons une guérilla, ici au Caire, pendant que les Turcs attaqueront le Canal. Wardani est la clef de tout. Sans lui, le mouvement s'effondrera. Je le veux. Et je pense que vous pouvez m'aider à le capturer.

Emerson dégustait tranquillement sa soupe.

— Excellent ! remarqua-t-il, le potage Duchesse est toujours délicieux au *Shepheard*.

— Essayez-vous de me faire perdre mon calme, professeur ? s'enquit Russell.

— Pas du tout, mais je ne vous aiderai pas non plus à capturer Wardani.

Il était difficile de faire sortir Russell de ses gonds. Il dévisagea pensivement Emerson.

— Auriez-vous de la sympathie pour ses idées ? Bon, cela ne me surprend pas. Mais même vous, professeur, devrez admettre que le moment est mal choisi. Après la guerre…

Emerson l'interrompit, car il sortait de ses gonds avec une extrême facilité. Ses yeux bleus flamboyaient.

— Est-ce ainsi que vous comptez traiter ce problème ? Soyez patients, soyez sages, et si vous vous comportez en bons garçons jusqu'à la fin de la guerre, nous vous donnerons votre liberté ? Et vous voulez que ce soit moi qui leur fasse cette offre parce que j'ai une certaine réputation d'intégrité dans ce pays ? Je ne ferai pas de promesse que je ne puis tenir, Russell, et je sais pertinemment que vous et le gouvernement actuel ne tiendrez pas celle-ci.

Soulagé et rasséréné par cette explosion, il prit sa fourchette et s'attaqua au poisson qui avait remplacé son potage.

— De toute façon, ajouta-t-il, je ne sais pas où il est.

— Mais vous, si, intervint brusquement Nefret, n'est-ce pas, Mr Russell ? C'est pour cela que vous avez demandé au professeur de vous rejoindre ici, vous avez localisé la cachette de Wardani, et vous prévoyez de l'appréhender ce soir, mais vous avez peur qu'il vous échappe, comme il l'a toujours fait jusqu'ici, alors vous voulez… Que diable attendez-vous de nous ?

— Je n'attends rien de *vous,* Miss Forth, protesta Russell en épongeant de son mouchoir son front moite, sinon rester ici et apprécier votre dîner, en demeurant en dehors de cette affaire !

— Elle ne peut dîner seule, ce ne serait pas convenable, remarquai-je en vidant mon verre de vin, partons-nous ?

Emerson, qui mangeait de bon appétit mais proprement, avait presque fini son poisson. Il enfourna sa dernière bouchée et émit des bruits interrogateurs.

— Ne parlez pas la bouche pleine, Emerson, je ne vous suggère pas d'accéder à l'insultante requête de Mr Russell, mais nous devrions saisir cette occasion de discuter avec Mr Wardani. Nous pourrons peut-être négocier avec lui. Tout effort pour éviter que le sang coule – y compris le sien – vaut la peine d'être tenté.

Emerson avala.

— C'est exactement ce que je m'apprêtais à dire, Peabody.

Il se leva et vint tenir ma chaise. J'époussetai quelques miettes de ma robe et me levai.

Russell avait les yeux vitreux. D'une voix douce et amicale, il dit :

— Je ne comprends pas comment j'ai perdu le contrôle de cette conversation. Pour l'amour du ciel, professeur, Mrs Emerson, ordonnez… persuadez… demandez à Miss Forth de rester ici !

— Nefret est la seule d'entre nous qui ait jamais rencontré Wardani, arguai-je, et il parlera plus facilement à une jolie jeune femme qu'à nous. Nefret, vous avez encore laissé tomber vos gants.

Russell, avec des gestes d'automate, se baissa et ramassa les gants de Nefret sous la table.

— Assurons-nous que nous nous comprenons bien, dit Emerson. J'accepte de vous accompagner pour discuter avec Mr Wardani et tenter de le convaincre de se rendre… pour son propre bien. Je ne ferai aucune promesse et je ne tolérerai aucune interférence de votre part. Est-ce clair ?

— Oui, Monsieur, répondit Russell en le regardant droit dans les yeux.

Je n'avais pas prévu cette expédition précise, mais je m'attendais à ce que surviennent des événements intéressants, et m'étais préparée en conséquence. En regardant l'adjoint au chef de la police qui tenait le manteau de Nefret, je m'aperçus qu'elle en avait fait autant. Tout comme mon vêtement extérieur, le sien était sombre et simple, sans scintillement de pierreries ou de cristal, mais pourvu d'une profonde capuche qui recouvrait ses cheveux. Je ne pensais pas qu'elle fut armée, car le long poignard qu'elle affectionnait eût été difficile à dissimuler sur sa personne. Elle portait une jupe droite et plutôt serrée, et les multitudes de jupons n'étaient plus à la mode.

Mon propre « arsenal », comme disait Emerson, était limité par les mêmes considérations. Toutefois, mon petit pistolet rentrait sans difficultés dans mon sac, et mon ombrelle (cramoisie, assortie à ma robe) était pourvue d'une solide

poignée en acier. Peu de dames se munissent d'une ombrelle pour sortir le soir, mais tout le monde s'était accoutumé à m'en voir toujours une, considérant le fait, je crois, comme une amusante excentricité.

— J'emmène tout le monde, déclara Emerson. J'ai pris l'automobile.

Malheureusement. Emerson conduit comme un fou et il ne permet à personne de prendre le volant. Je me gardai d'exprimer mes réticences, car j'étais certaine que Russell émettrait les siennes. Après un long regard à l'engin, très gros et très jaune, il secoua la tête.

— Tout Le Caire connaît cette voiture, professeur, il nous faut être discrets. J'ai un fiacre fermé qui nous attend. Mais je préférerais que les dames ne…

Nefret avait déjà sauté dans le fiacre. Russell soupira. Il se hissa sur le banc à côté du cocher et Emerson m'aida poliment à monter.

Après avoir contourné les jardins Ezbekieh, le fiacre passa devant l'opéra et s'engagea dans le Muski. Il était tôt pour le rythme de vie cairote ; les rues étaient brillamment éclairées et la circulation intense, chameaux et automobiles mêlés. L'excitation qui m'avait saisie à la perspective de l'action commençait à s'estomper. Ce quartier du Caire, illuminé et moderne, était fort ennuyeux. On aurait pu se croire dans Bond Street ou sur les Champs-Élysées.

— Nous nous dirigeons vers le Khan el Khalili, remarquai-je en regardant par la vitre.

Mais nous ne l'atteignîmes pas. Le fiacre obliqua vers le sud, dans une rue plus étroite, et dépassa l'hôtel du Nil avant de s'arrêter. Russell sauta du banc et vint à la portière.

— Mieux vaut continuer à pied, murmura-t-il, ce n'est pas loin, juste là.

J'examinai la rue qu'il indiquait. Apparemment, c'était un cul-de-sac, d'à peine quelques centaines de mètres, mais elle n'avait rien de commun avec les quartiers délicieusement mal famés de la vieille ville, où je m'étais souvent aventurée à la poursuite de criminels. Les fenêtres éclairées de plusieurs maisons assez grandes brillaient dans l'obscurité.

— Votre fugitif semble bien sûr de lui, observai-je. Si je voulais éviter la police, j'irais me terrer dans un voisinage bien moins respectable.

— D'un autre côté, objecta Emerson en me prenant le bras pour me guider, la police risque moins de le chercher dans un quartier respectable. Russell, êtes-vous sûr que votre informateur ne s'est pas trompé ?

— Oui, répondit celui-ci d'un ton sec, c'est pourquoi je vous ai demandé de m'accompagner. C'est la troisième maison… celle-ci. Demandez au portier de vous annoncer.

— Et ensuite ? interrogea Emerson. En entendant nos noms, Wardani va se précipiter pour nous accueillir à bras ouverts ?

— Je suis certain que vous aurez une idée, professeur. Sinon, Mrs Emerson trouvera quelque chose.

— Humpf, fit Emerson.

Russell gratta une allumette et regarda sa montre.

— Il est dix heures et quart, je vous donne une demi-heure.

— Humpf, répéta Emerson, Nefret, prenez mon autre bras.

Russell recula dans un coin d'ombre et nous nous dirigeâmes vers la porte qu'il nous avait désignée. Les maisons étaient assez proches les unes des autres, entourées d'arbres et de plantes fleuries.

— Que va-t-il faire si nous ne sommes pas revenus dans une demi-heure ? s'enquit Nefret à voix basse.

— Ma chère, il n'aurait pas sous-entendu qu'il se précipiterait à notre secours si ses hommes n'étaient pas déjà en position, répondit Emerson avec placidité, ils sont bien entraînés, non ? Je n'en ai repéré que deux.

Nefret se serait arrêtée net si Emerson ne l'avait pas entraînée avec nous.

— C'est un piège ! s'étrangla-t-elle. Il nous utilise… !

— Pour distraire Wardani pendant que la police s'introduit dans la maison, évidemment. À quoi vous attendiez-vous ?

Soulevant le lourd anneau de fer faisant office de heurtoir, il produisit un solide vacarme.

— Il nous a menti, murmura Nefret, le salaud !

— Nefret, votre langage.

— Je vous demande pardon, tante Amelia, mais c'est ce qu'il est !

— C'est simplement un bon policier, ma chère, intervint Emerson en frappant de nouveau.

— Qu'allez-vous faire, professeur ?

— Je trouverai quelque chose. Sinon, votre tante aura une idée.

La porte s'ouvrit brusquement.

— *Salaam aleikoum,* dit Emerson au domestique qui se tenait sur le seuil. Annoncez-nous, je vous prie. Professeur Emerson, Mrs Emerson et Miss Forth.

Le blanc des yeux du domestique luisait tandis qu'il roulait des pupilles entre Emerson, moi et Nefret. Il était jeune, avec une maigre barbe et d'épaisses lunettes. Notre apparence semblait l'avoir frappé de stupeur. Étouffant un juron, Emerson le souleva et le porta, pieds remuant faiblement, dans le vestibule.

— Fermez la porte, Peabody, ordonna-t-il. Il faut faire vite, nous n'avons pas beaucoup de temps.

Naturellement, je m'exécutai sur-le-champ. La petite pièce était éclairée par une suspension en cuivre ajouré, d'un motif compliqué, qui donnait peu de lumière. Un coffre ouvragé contre un des murs et un beau tapis oriental constituaient le seul mobilier. À l'autre bout de la pièce, un escalier étroit, sans tapis, menait à un palier masqué par un paravent de bois.

Emerson assit le domestique sur le coffre et gagna le pied de l'escalier.

— Wardani, s'époumona-t-il, c'est Emerson ! Sortez de votre trou, nous avons à parler.

Si le fugitif se trouvait dans un rayon de cinquante mètres, il avait forcément entendu. Il n'y eut pas de réaction de sa part mais le jeune domestique bondit en tirant un poignard de son vêtement et se jeta sur Emerson. Nefret releva sa jupe, très grande dame, et d'un coup de pied lui ôta l'arme des mains. Le jeune homme était obstiné, pas de doute, il me fallut le frapper aux jarrets avec mon ombrelle pour qu'il tombe enfin.

— Merci, mes chères, dit Emerson qui ne s'était même pas retourné. Voilà qui règle la question, il est là. Montons-nous ?

Il venait de poser le pied sur la première marche quand deux événements se produisirent simultanément. Le sifflet d'un policier retentit, assez strident pour traverser les portes closes, et de derrière le paravent en haut de l'escalier surgit un homme. Il était vêtu à l'européenne, exception faite de ses pantoufles égyptiennes, et tête nue. Je ne pouvais distinguer clairement ses traits ; la lumière était faible et une barbe foncée masquait le bas de son visage, mais si j'avais eu des doutes sur son identité, ils eussent été dissipés quand il se volatilisa aussi soudainement qu'il était apparu.

Des poings et des pieds martelèrent la porte. Parmi les cris des assaillants, je distinguai la voix de Russell, exigeant qu'on lui ouvre immédiatement. Emerson s'exclama : « Enfer et damnation ! » avant de se précipiter sur les marches qu'il gravit quatre à quatre. Jupes relevées jusqu'aux genoux, Nefret bondit derrière lui. Je la suivis, quelque peu ralentie par mon ombrelle qui m'empêchait de bien tenir mes jupes. En arrivant sur le palier, j'entendis la porte céder. Pivotant sur moi-même, je brandis mon ombrelle et criai :

— Restez où vous êtes !

Je fus un peu surprise de les voir obéir. Russell menait le groupe. La pièce exiguë semblait remplie d'uniformes, et je remarquai, plus ou moins en passant, que le jeune homme qui nous avait ouvert la porte avait eu le bon sens de s'éclipser.

— Que diable signifie ceci, Mrs Emerson ? voulut savoir Russell.

Je ne répondis pas, puisque la réponse était évidente. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule.

Devant moi, un couloir percé de portes menait à l'arrière de la villa. Tout au bout, une fenêtre était ouverte, devant laquelle se tenait l'homme que nous avions suivi, faisant face à Nefret et Emerson qui s'étaient arrêtés au milieu du couloir.

— C'est lui ? s'enquit Emerson.

Nefret ne lui fit pas de réponse. Emerson reprit :

— Sûrement. Désolé, Wardani. J'espérais vous parler, mais Russell avait d'autres plans. Partie remise, d'accord ? Nous allons les retenir pendant que vous filez. Faites attention en bas, il pourrait y en avoir d'autres dans le jardin.

Wardani resta un instant immobile ; se découpant sur l'ouverture éclairée par la lune, sa silhouette semblait anormalement haute et mince. Puis il enjamba le rebord et se lança dans la nuit.

Emerson se précipita vers la fenêtre, sortit la tête et hurla :

— Par là ! Il est parti par là !

Des cris et un bruyant remue-ménage dans les buissons s'ensuivirent, plusieurs coups de feu retentirent. Une balle dut atteindre le mur près de la fenêtre, car Emerson plongea vers l'intérieur en jurant. Après quelques instants de confusion et de désordre, les policiers qui se trouvaient à l'intérieur de la maison se ruèrent au-dehors, Russell à leur tête.

Je descendis l'escalier et me dirigeai vers la porte, qu'ils avaient laissée ouverte. Une grande activité semblait régner à l'arrière de la villa, mais la rue était obscure et tranquille. Depuis que la ville se trouvait de fait sous occupation militaire, les Cairotes tendaient à éviter de se mêler des affaires des autres.

Après un court laps de temps, Emerson et Nefret me rejoignirent.

— Par où est-il parti ? demandai-je.

Emerson épousseta la poussière de plâtre qui tachait sa manche.

— Par le toit. Il est leste, le lascar. Nous pourrions aussi bien retourner au fiacre, je suis prêt à parier qu'il est loin maintenant.

Russell en vint rapidement à la même conclusion. Nous ne l'attendîmes pas longtemps.

— Il vous a échappé, pas vrai ? fit Emerson.

— Grâce à vous.

— J'espérais être plus utile. Russell, vous vous êtes conduit comme un imbécile. Si vous m'aviez laissé cinq minutes de plus, j'aurai peut-être pu gagner sa confiance.

— Cinq minutes ? répéta Russell d'un ton dubitatif.

— Il aurait fallu encore moins à Mrs Emerson. Oh, et puis, à quoi bon ? Si vous venez avec nous, montez. Je veux rentrer.

Nous parlâmes fort peu sur le chemin de l'hôtel. Une étrange idée m'occupait l'esprit. Je n'avais qu'entraperçu la silhouette à

contre-jour, mais l'espace d'une seconde j'avais éprouvé un curieux sentiment de déjà vu, comme lorsqu'on voit le visage encore informe d'un nourrisson prendre, l'espace d'un fugitif instant, l'apparence d'un parent ou grand-parent.

C'était Nefret qui m'avait mis cette idée en tête. Je me répétais que c'était absurde, et pourtant… N'avais-je pas juré que je serais capable de reconnaître Sethos à la seconde, sous n'importe quel déguisement ?

Le fiacre s'arrêta devant le *Shepheard*. Russell descendit de son banc et nous ouvrit la portière.

— Il est encore tôt, remarqua-t-il aimablement, me feriez-vous l'honneur de vous joindre à moi pour un verre de liqueur ou de cognac, sans rancune ?

— Pfff, fit Emerson.

Mais il n'ajouta rien.

Nous nous frayâmes un chemin parmi les vendeurs de fleurs, mendiants, guides et marchands ambulants qui entouraient les marches du perron ; en les gravissant je vis une silhouette familière s'avancer à notre rencontre.

— Bonsoir, Mère. Bonsoir, Nefret, bonsoir…

— Ramsès ! m'exclamai-je, qu'avez-vous encore fait ?

Il eût été plus juste de lui demander ce qu'on lui avait fait. Il avait tenté de remettre de l'ordre dans sa tenue, mais la zébrure sur sa joue saignait encore, et tout autour la chair était tuméfiée.

Russell recula.

— Je dois vous prier de m'excuser, dit-il. Bonne nuit, Mrs Emerson, Miss Forth, professeur.

— Je me fais encore snober, remarqua Ramsès. Nefret ?

Il lui offrit son bras.

— Votre manteau est déchiré, me récriai-je.

Ramsès jeta un coup d'œil vers son épaule, où une ligne blanche tranchait sur le noir du vêtement.

— Flûte ! Pardonnez-moi, Mère, ce n'est qu'une couture défaite, je crois. Pourrions-nous nous asseoir avant que vous poursuiviez votre sermon ?

Nefret n'avait pas prononcé un mot. Elle posa la main sur le bras de Ramsès et se laissa conduire vers une table.

Dans la vive lumière de la terrasse, j'observai attentivement mes compagnons. La cravate d'Emerson était complètement de travers – il tirait toujours dessus quand il était énervé – et il n'avait pu enlever tout le plâtre de son manteau. La coiffure de Nefret croulait, et ma jupe s'ornait d'un long accroc. J'en serrai pudiquement les plis autour de moi.

— Seigneur ! fit Ramsès en nous inspectant, vous seriez-vous encore battus ?

— Je puis raisonnablement vous retourner la question, rétorqua son père.

— Un léger incident. J'attends depuis plus d'une demi-heure, répondit Ramsès d'un ton accusateur. Le portier m'a informé que vous aviez quitté l'hôtel, mais comme l'auto était toujours là, j'ai supposé que vous reviendriez tôt ou tard. Peut-on savoir…

— Non, pas encore, coupa Emerson. Cet… heu… incident s'est-il produit ici, au *Shepheard* ?

— Non, Monsieur, c'était au club. J'y ai dîné avant de venir vous retrouver. (Ses lèvres se serrèrent, mais comme Emerson continuait de fixer sur lui son regard froid et bleu, il ajouta de mauvaise grâce :) J'ai eu un petit différend.

— Avec qui ? demanda son père.

— Père…

— Avec qui ?

— Un type du nom de Simmons. Je ne crois pas que vous le connaissiez. Et… Et puis Cartwright et Jenkins. Armée égyptienne.

— Trois seulement ? J'attendais mieux de vous.

— Ils ne se battaient pas en gentlemen, expliqua Ramsès.

Les coins de sa bouche se relevaient imperceptiblement. Ramsès a vraiment un sens de l'humour très bizarre. Il ne m'est jamais facile de savoir avec certitude s'il essaie d'être drôle.

— Essayez-vous d'être drôle ? m'enquis-je.

— Oui, répondit Nefret avant que Ramsès puisse répondre. Mais il n'y parvient pas.

Ramsès attira l'attention du garçon, qui se hâta vers lui, ignorant les appels pressants des autres clients. Être snobé par la communauté anglo-égyptienne n'avait fait que rehausser

l'opinion qu'avaient de lui les Cairotes d'origine, qui avaient presque autant d'admiration pour lui que pour son père.

— Désirez-vous un whisky-soda, Mère ?

— Non merci.

— Nefret ? Père ? Moi je vais en prendre un, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

J'y voyais un inconvénient, car je le soupçonnais d'avoir déjà bu plus que de raison. Croisant le regard d'Emerson, je restai silencieuse.

Mais pas Nefret.

— Vous vous êtes soûlé, ce soir ? demanda-t-elle.

— Pas beaucoup. Où êtes-vous allés avec Russell ?

Emerson répondit à sa question, avec force détails.

— Ah, fit Ramsès. C'était donc cela qu'il voulait. Je m'en doutais.

— Il nous a déclaré que vous aviez refusé de l'aider à trouver Wardani, dit Emerson. Je sais que vous aimez bien ce lascar…

— Mes sentiments personnels ne comptent pas, l'interrompit Ramsès en finissant son verre. Je me fiche de ce que fait Wardani tant que David n'est pas impliqué, et si j'ai une quelconque influence sur Wardani, je ne m'en servirai pas pour le livrer à Russell.

— Le professeur partage votre sentiment, intervint doucement Nefret. Il voulait seulement parler à cet homme. Nous avons essayé de le prévenir…

— Comme c'est gentil. Je me demande s'il est au courant.

Ramsès se retourna sur sa chaise, cherchant du regard le garçon.

— Il est temps de rentrer, décidai-je. Je suis plutôt fatiguée. Ramsès ? Je vous en prie !

— Oui, Mère. Bien sûr.

Je laissai Emerson passer devant avec Nefret, et demandai à Ramsès de m'offrir son bras.

— En rentrant, je vous mettrai un peu de l'onguent de Kadija sur le visage. Est-ce très douloureux ?

— Non. Comme vous l'avez si souvent remarqué vous-même, l'effet médicinal d'un bon whisky…

— Ramsès ! Que s'est-il passé ? On dirait la marque d'une cravache ou d'un fouet.

— C'était une de ces badines qui font fureur en ce moment, je crois.

Ramsès ouvrit la portière et m'aida à m'installer à l'arrière.

— Trois contre un, fis-je tout haut, car j'avais maintenant une idée très claire de ce qui s'était passé. Quelle bassesse ! Peut-être auront-ils trop honte pour raconter cette affaire.

— Toutes les personnes présentes au Club sont au courant, je suppose, objecta Ramsès.

— Et demain on ne parlera que de cela dans tout Le Caire soupirai-je.

— Pas de doute, approuva Ramsès avec, ne pus-je m'empêcher de penser, une certaine jubilation.

À ma connaissance, Ramsès n'avait jamais bu plus que de raison, ni ne s'était laissé entraîner dans une vulgaire rixe. Quelque chose pesait sur son esprit, mais sauf s'il décidait de se confier à moi, je ne pouvais rien pour lui.

2

On pourrait penser qu'en temps de guerre, les gens auraient mieux à faire que de se perdre en racontars oiseux, mais en quelques jours tout Le Caire fut au courant de la dernière aventure de Ramsès. J'appris l'impertinente curiosité d'autrui pour nos affaires grâce à Madame Villiers, dont l'inquiétude apparente servit de prétexte à ses véritables sentiments (la curiosité malveillante) pour me téléphoner. Mère d'une fille sans beauté encore célibataire, Madame ne pouvait se permettre de s'aliéner la mère d'un jeune homme convenable et célibataire, bien que je susse que les chances de sa Celestine étaient d'environ une sur un million. Je ne le lui dis pas, ni ne corrigeai sa version de l'histoire, fantastiquement erronée.

Mais pourtant pas aussi erronée que je l'eusse supposé. Un des détails qu'elle me raconta éveilla tant ma curiosité que je décidai de questionner Ramsès.

Nous étions tous rassemblés sur la terrasse du toit pour le thé, et vaquions à nos diverses occupations : Emerson marmonnait en étudiant ses notes, Nefret lisait la *Gazette d'Égypte,* et Ramsès ne faisait rien sauf caresser la chatte allongée près de lui sur le divan. Il avait son visage habituel, renfermé et en apparence composé, bien que pendant quelque temps il eût arboré un vilain aspect bicolore – une joue lisse et brune, l'autre pas rasée et d'un vert graisseux. Tout comme l'amour ou un rhume, l'usage de l'onguent miraculeux de Kadija ne peut être tenu secret. De ses aïeules nubiennes, elle avait hérité cette recette dont l'efficacité nous avait tous conquis, quoique même Nefret fut incapable d'en identifier les ingrédients. La mixture avait eu son effet habituel ; l'enflure et les plaies avaient disparu, et seule une fine ligne rouge marquait sa joue.

— Est-il vrai que Percy était présent quand on vous a attaqué, l'autre soir, au Club ? demandai-je.

Nefret abaissa son journal. Emerson leva les yeux, et Seshat émit un grondement de protestation.

— Excuse-moi, dit Ramsès à la chatte. Mère, puis-je vous demander qui vous a donné cette information ?

— Madame Villiers. D'ordinaire, ses informations sont fausses, mais je ne vois pas pourquoi elle raconterait une telle histoire si elle ne contenait pas une once de vérité.

— Il était présent, déclara simplement Ramsès.

— Seigneur, Ramsès, faut-il utiliser la torture ? s'emporta son père. Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit ? Par l'enfer, il est allé trop loin cette fois. Je vais…

— Non, monsieur. Percy n'était pas parmi mes adversaires. En fait, c'est lui qui a amené Sir Cecil sur les lieux à temps pour me… hum… secourir.

— Humpf. Que mijote-t-il, à votre avis ?

— Il essaie de s'attirer nos bonnes grâces, je suppose, dis-je avec mépris. Madame Villiers m'a raconté qu'en plusieurs occasions il a défendu Ramsès quand quelqu'un le taxait de lâcheté. *Elle* dit que *Percy* dit que son cousin est l'un des hommes les plus courageux qu'il connaisse.

Ramsès s'immobilisa. Au bout d'un moment, il parla :

— Je me demande ce qui a pu lui donner des idées aussi extraordinaires.

— Ce qui est extraordinaire, c'est la source, grommela Emerson. L'idée elle-même est exacte. Parfois il faut plus de courage pour prendre une position impopulaire que pour se lancer dans des actions héroïques.

Ramsès cligna des paupières. Ajouté à un léger hochement de tête vers son père, ce fut l'unique signe d'émotion qu'il s'autorisa.

— Peu importe Percy. Je ne comprends pas pourquoi nous nous soucions de ce qu'il pense ou dit de moi. Y a-t-il des nouvelles intéressantes dans la *Gazette*, Nefret ?

Elle fixait du regard ses mains serrées, sourcils froncés comme si elle venait d'y remarquer une tache ou un ongle cassé.

— Quoi ? Oh, le journal ! Je regardais s'ils mentionnaient l'échec de Mr Russell, mais je n'ai trouvé qu'un bref article disant que Wardani est toujours dans la nature et offrant une récompense pour toute information permettant sa capture.

— Combien ? s'enquit Ramsès.

— Cinquante livres anglaises. Ce n'est pas assez pour vous tenter ?

Ramsès lui lança un long regard impassible.

— Wardani serait vexé s'il apprenait qu'il vaut si peu.

— C'est une grosse somme pour un Égyptien.

— Pas assez grosse pour le risque couru, répondit Ramsès. Les hommes de Wardani sont des fanatiques ; certains égorgeraient un traître aussi facilement qu'ils tueraient une puce. Il ne fallait pas s'attendre à ce que la censure laisse passer l'échec d'hier. Wardani a encore réussi une évasion audacieuse et Russell passe pour un âne incompétent. Mais je suis sûr que tout Le Caire est au courant.

Nefret semblait contempler la chatte. Seshat s'était roulée sur le dos et les longs doigts de Ramsès lui grattaient doucement le ventre.

— La censure de la presse est-elle vraiment aussi stricte ? demanda-t-elle.

— Nous sommes en guerre, ma chère, répondit Ramsès en exagérant l'accent traînant de la bonne société, nous ne pouvons laisser paraître noir sur blanc quoi que ce soit qui puisse être utile ou agréable à l'ennemi. (Il reprit sa voix normale.) Vous feriez bien de vous abstenir de toute confidence à Lia quand vous lui écrirez. Le courrier aussi sera lu et censuré, peut-être par un officier que vous connaissez personnellement.

— Qui ? demanda Nefret, sourcils froncés.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais vous en connaissez la plupart, n'est-ce pas ?

— Ce serait une intolérable violation des droits fondamentaux des citoyens britanniques libres ! m'exclamai-je. Les droits pour lesquels nous nous battons, la base même…

— Oui, Mère. Mais ils le feront tout de même.

— Nefret ne sait rien qui puisse être utile ou agréable à l'ennemi, insistai-je. Pourtant… Nefret, vous n'avez pas parlé à Lia de notre rencontre avec Wardani ?

— Je n'ai rien écrit qui puisse l'inquiéter. Ce qui ne me laisse pas grand-chose ! Le principal sujet de conversation au Caire est la probabilité d'une attaque sur le Canal, et je ne vais certainement pas lui parler de cela.

— Foutue guerre, intervint Emerson. Je me demande bien pourquoi vous tenez à en parler.

— Je ne parle pas de la guerre, mais de Mr Wardani, lui rappelai-je. Si seulement nous pouvions lui parler ! Je suis certaine que j'arriverais à le convaincre que, dans son propre intérêt et celui de l'Égypte, il devrait changer de stratégie. Il serait criminel de-sacrifier sa vie à une cause qui pour l'instant est sans espoir. Il a le potentiel pour devenir un grand dirigeant, le Simon Bolivar ou l'Abraham Lincoln égyptien !

Le pli disparut entre les sourcils de Nefret, cependant qu'elle laissait échapper un de ses rires aigus et musicaux.

— Excusez-moi, bredouilla-t-elle. Je viens d'imaginer tante Amelia frappant Mr Wardani sur la tête avec son ombrelle, et le retenant prisonnier dans une de nos chambres d'amis, pour le sermonner tous les jours. Avec du thé et des sandwiches au concombre, naturellement.

— Riez tant que vous voudrez. Tout ce que je veux, c'est parler avec lui. J'ai la réputation d'avoir une certaine force de persuasion, savez-vous ? N'y a-t-il rien que vous puissiez faire, Ramsès ? Vous avez des méthodes très personnelles pour trouver les gens – vous avez déjà débusqué Wardani une fois, si mes souvenirs sont bons.

Ramsès se laissa aller contre les coussins et alluma une cigarette.

— Les choses étaient différentes, Mère. Il savait que je ne ferais rien qui puisse le trahir tant que David était impliqué. Désormais il n'a plus de raisons de me faire confiance, et un homme traqué a tendance à frapper d'abord et à s'excuser ensuite.

— Exact, tonna Emerson. Je me demande à quoi vous pensez, Peabody, pour faire une telle suggestion. Ramsès, je vous

interdis formellement… heu… je vous prie de ne pas tenter de trouver Wardani. S'il ne vous tranchait pas la gorge, un de ses disciples le ferait certainement.

— Bien, Père, dit Ramsès.

Manuscrit H

Ils se retrouvèrent juste après la tombée de la nuit, dans un café de Tumbakiyeh, le secteur des entrepôts de tabac. Des portes massives, cloutées, aux gonds d'acier, fermaient les bâtiments où l'on stockait le *tumbak* ; mais la plus grande partie du quartier tombait en décrépitude, les vastes khans étaient abandonnés, les demeures des vieux princes marchands avaient été divisées en appartements.

Ils étaient quatre, assis en tailleur autour d'une table basse dans une arrière-salle séparée du café proprement dit par une porte fermée et un lourd rideau. Une unique lampe à huile sur la table éclairait le plateau rectangulaire de mankaleh, un jeu populaire, mais aucun d'eux, même pas les joueurs, ne prêtait grande attention à la distribution des cailloux. La conversation était limitée, et si quelqu'un avait écouté, il aurait remarqué qu'aucun nom n'était cité.

Enfin, un homme grand à barbe grise, vêtu comme un bédouin en keffieh et caftan, marmonna :

— C'est un lieu de rendez-vous idiot et le moment est dangereux. Il est trop tôt. Les rues sont pleines de monde, les boutiques sont ouvertes…

— Les *Inglizi* sont en train de prendre l'apéritif dans leurs clubs ou leurs hôtels.

L'homme qui venait de parler avait à peine plus de vingt ans, sa carrure était forte pour un Égyptien, mais ses yeux plissés trahissaient l'étudiant.

— Vous êtes nouveau dans ce groupe, mon ami. Ne mettez pas en question la sagesse de notre chef. On se fait moins remarquer dans une foule à midi quand dans une rue déserte à minuit.

— Il est en retard, grommela le Bédouin.

Les deux hommes qui n'avaient pas parlé échangèrent un regard. Tous deux étaient habillés très pauvrement, d'un simple vêtement de lin bleu et d'un turban de grossier coton blanc ; mais en eux aussi quelque chose dénotait des étudiants. D'épaisses lunettes agrandissaient les yeux de l'un d'eux ; il ne cessait de triturer nerveusement les plis de son turban, comme s'il n'était pas habitué à cet accessoire vestimentaire. L'autre était grand et gracieux, avec des joues lisses et rondes, des yeux soulignés de cils sombres et épais. Son *zaboot* était ouvert presque jusqu'à la taille ; sur la peau lisse et brune de sa poitrine reposait un ornement plus courant chez les femmes, un petit médaillon d'argent renfermant une citation du Coran. C'est lui qui répondit au Bédouin :

— Il viendra quand il l'aura décidé. C'est à vous.

Quelques minutes plus tard le rideau de la porte s'écarta et un homme entra. Il était vêtu à l'européenne – manteau et pantalon de tweed, gants de chevreau, et un chapeau à large bord qui obscurcissait le haut de son visage mais laissait voir un grand nez aquilin et un menton rasé de près. L'homme à la barbe grise se leva d'un bond, la main sur son poignard. Les autres sursautèrent, yeux écarquillés, et le beau jeune homme porta la main à sa poitrine.

— Je vois que vous appréciez ma petite plaisanterie. Convaincant, n'est-ce pas ?

La voix était celle de Wardani, de même que sa démarche quand il s'approcha de la table, et son sourire carnassier. Il ôta son chapeau et s'inclina ironiquement devant le Bédouin.

— *Salaam aleikoum*. Ne soyez pas si prompt à sortir votre poignard. Cette réunion n'a rien d'illégal, nous ne sommes que cinq.

L'étudiant aux lunettes laissa échapper une série de jurons pieux et essuya ses paumes suantes sur sa robe.

— Vous vous êtes rasé la barbe !

— Vous êtes observateur !

Ils continuaient à le dévisager. Wardani reprit d'un ton impatient :

— Il est facile de s'affubler d'une fausse barbe. Cela accroît l'éventail de déguisements possibles – je peux paraître sans barbe mais je peux aussi utiliser toute une série de postiches faciaux. J'ai appris certains de ces tours par David, qui les tenait de *son* ami.

— Mais… mais… vous êtes exactement comme *lui* !

— Non. Regardez mieux.

Il s'avança dans la lumière de l'unique lampe.

— De loin, je ressemble suffisamment au fameux Frère des Démons pour pouvoir passer sans encombre devant un policier, mais vous, mon équipe héroïque, ne devriez pas être si faciles à duper – ou intimider.

— Maintenant, bien sûr, je vois les différences, fit l'un des hommes.

Un chœur de murmures embarrassés suivit cette déclaration.

— Je serais intimidé s'il entrait dans cette pièce, avoua l'étudiant à lunettes. On dit qu'il a des amis dans chaque rue du Caire, qu'il parle aux *affrits* et aux fantômes des morts… Pure superstition, bien sûr, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Bien sûr répéta Wardani.

Il se redressa et, restant debout, toisa les autres.

Le beau garçon s'éclaircit la gorge.

— Superstition, évidemment, mais c'est un ennemi dangereux. On peut en dire autant de toute la famille. Emerson Effendi et Sitt Hakim accompagnaient Russell l'autre soir. Il faudrait peut-être les mettre hors d'état de nuire.

— Hors d'état de nuire ?

La voix de Wardani était très douce. D'un brusque mouvement il balaya le jeu sur la table. Le vieux bois du plateau se fendit en heurtant le sol, les cailloux roulèrent et s'éparpillèrent. Wardani planta ses deux mains sur la table.

— Vous présumez de votre position, je crois. Je vous ai choisis comme aides, pour l'instant, mais vous ne donnez pas d'ordres. Vous les recevez. De moi.

— Je ne voulais pas…

— Vous avez autant de cervelle qu'un pou. Laissez-les tranquilles, vous entendez ? Tous ! Il y a une vérité dans les racontars qui circulent sur le Maître des Imprécations. Quand il

se met en colère il est plus dangereux qu'un lion blessé. Il n'est pas notre ami, mais il n'obéit pas non plus à Russell. Touchez à sa femme ou à sa fille et il vous poursuivra sans merci. Et il y a autre chose.

La voix de Wardani se changea en un chuchotement menaçant.

— Ce sont les amis de mon ami. Je ne pourrais plus le regarder en face si je permettais qu'on leur fasse le moindre mal.

Le silence était complet. On n'entendait ni un craquement de chaise ni un souffle. Wardani scruta les visages de ses alliés, et sa lèvre supérieure s'étira dans un sourire.

— Voilà qui est réglé. Passons aux choses sérieuses.

La conversation se cantonna entre Wardani et l'homme à barbe grise. Finalement, ce dernier proposa, en réponse à une question de Wardani :

— Deux cents, pour commencer. Avec une centaine de chargeurs pour chaque. Plus ensuite, si vous trouvez assez d'hommes pour les utiliser.

— Hum. (Wardani se frotta le menton.) À combien d'autres avez-vous fait cette offre alléchante ?

— À personne.

— Vous mentez.

— Vous osez me traiter de menteur ? s'insurgea l'autre, en se levant et portant la main à son poignard.

— Asseyez-vous, ordonna Wardani d'un ton méprisant. Vous avez fait la même proposition à Nuri al-Sa'id et à ce sodomite parfumé d'el-Gharbi. Sa'id vendra les armes au plus offrant, el-Gharbi va mourir de rire et expédier les fusils aux Senussis. Vous croyez que ses femmes et ses jolis garçons tireront sur les troupes anglaises, leurs meilleurs clients ? Non ! (Il abattit son poing sur la table et fixa d'un regard furieux le visage du Bédouin.) Taisez-vous et écoutez-moi. Je suis le meilleur espoir de vos chefs, le seul, et je suis prêt à discuter avec eux. Avec eux, pas avec des intermédiaires ou des sous-fifres ! Vous informerez vos amis allemands qu'ils ont quarante-huit heures pour organiser une rencontre. Et ne me dites pas que le délai est insuffisant ; pensez-vous que je ne sache pas qu'ils ont des

agents ici, en ville ? Si vous faites ce que je vous demande, je ne leur parlerai pas des autres. Faites vos petits arrangements en douce et ramassez le sale bakchich que vous en tirerez. Alors ?

Barbe Grise tremblait de rage et de frustration. Il insulta Wardani et se dirigea vers la porte.

— Par-derrière, fils d'Anglais ! dit Wardani.

L'étroit panneau à l'arrière de la pièce semblait fait pour un animal, pas pour un homme ; le Bédouin dut plier les genoux et baisser la tête pour passer, ce qui n'améliora pas son humeur.

— Un jour je vous tuerai ! lança-t-il.

— De plus valeureux que vous ont essayé, rétorqua Wardani. En attendant… le khan el Khalili, la boutique d'Aslimi Aziz, même heure, après-demain. Quelqu'un y sera.

— Vous ?

— On ne sait jamais.

Seul l'homme aux yeux plissés osa prendre la parole. Il attendit que la porte se referme sur l'Arabe.

— Était-ce prudent, Kamil ? Il ne reviendra pas.

— Mais si, mon ami.

Wardani s'exprimait maintenant en français.

— Il devra revenir parce que ses maîtres allemands vont insister. Ils sont intelligents, ces Allemands, ils savent que j'ai plus de pouvoir au Caire que tout autre, et que je déteste les Anglais autant qu'eux. Je lui ai laissé une porte de sortie, une possibilité de cacher son déshonneur et de faire son profit. C'est ainsi qu'il faut agir avec les Turcs.

— Turc ? Les yeux sombres s'écarquillèrent. Mais c'est un Arabe, un frère !

Wardani lança au jeune homme un regard amical, et secoua la tête.

— Il te faut étudier les langues, mon cher. Son accent était évident. Bon, nous sommes restés ici assez longtemps ; nous nous reverrons dans deux jours.

— Mais vous, monsieur ? osa le grand jeune homme, avez-vous trouvé un refuge sûr ? Comment pouvons-nous vous contacter en cas de besoin ?

— Vous ne pouvez pas. *Merde alors*[1], si vous n'êtes pas capables d'éviter les ennuis pendant deux jours, c'est d'une nounou que vous avez besoin, pas d'un chef.

Il remit son chapeau et se dirigea vers la porte derrière le rideau. Avant d'écarter le tissu, il se tourna et sourit aux autres de toutes ses dents.

— Ramsès Emerson Effendi ne se faufile pas dans les trous, mais ce sera votre sortie, mes amis. Un ou deux à la fois.

Il traversa la salle principale et sortit dans la rue, marchant à grandes enjambées mais sans hâte. Après la mosquée-couvent de Beybars, il quitta le Gamalieh pour s'engager dans une ruelle et se mit à courir. Beaucoup des vieilles maisons qui bordaient le passage étaient en ruine, mais quelques-unes abritaient encore des habitants. À une porte, une lanterne répandait une faible lumière. S'arrêtant devant un porche, Wardani plia les genoux, bondit, agrippa le haut du linteau et se hissa sur un surplomb ouvragé à huit pieds du sol. Précaution superflue, peut-être, mais il n'avait pas survécu jusqu'à présent en négligeant les précautions superflues.

Il n'eut pas à attendre longtemps. La silhouette qui s'avançait avec précaution dans la ruelle jonchée de détritus était bien reconnaissable. Farouk était plus grand que la plupart des autres, et il avait autant de vanité qu'un paon ; le châle qu'il avait enroulé autour de sa tête et son visage était de fine mousseline, et la lumière jouait sur son médaillon d'argent.

Perché sur le surplomb, Wardani attendit que son poursuivant soit hors de vue derrière une courbe de la ruelle sinueuse. Puis il attendit encore un peu avant de retirer manteau, gilet et col dur qu'il roula en un ballot informe. Peu après, un vieil homme en haillons, aux épaules voûtées, quitta la ruelle d'un pas traînant et s'engagea sur le Gamalieh. Il s'arrêta devant l'étal d'un marchand de soupe et compta quelques pièces en échange d'un bol de *fuul medemes*. Adossé au mur, il mangea sans réellement goûter la nourriture. Il réfléchissait profondément.

[1] En français dans le texte. (NdT.)

Il craignait depuis longtemps déjà que Farouk ne pose des problèmes. Malgré son joli minois, il avait quelques années de plus que les autres, et c'était une nouvelle recrue. L'éclair de colère dans ses yeux noirs n'avait pas échappé à Wardani quand il avait interdit toute attaque contre les Emerson. Il ne voyait qu'une raison pour que Farouk le suive, et il ne s'agissait pas de sa sécurité.

Il avait bien besoin de cela, un rival ambitieux. Il se demanda combien de temps il pourrait continuer. Assez longtemps, *inch Allah*, assez longtemps pour mettre la main sur ces armes… Il rendit le bol vide au marchand en murmurant une bénédiction et s'éloigna.

Lettres, Série B

Ma très chère Lia,

Je suis ravie d'apprendre que « le pire est passé » et que vous mangez à nouveau convenablement. Pardonnez-moi l'euphémisme. Je sais que vous les méprisez autant que moi, mais je ne veux pas choquer le censeur ! Je suis sûre que Sennia vous tente avec du jambon, des biscuits et autres gourmandises, et j'espère que vous vous empiffrez ! Elle vous est d'un grand réconfort, je le sais, et j'en suis heureuse. Elle nous manque terriblement, mais elle est bien mieux auprès de vous.

Vous nous manquez tous. C'est une expression bien plate pour un sentiment si fort, ma chère Lia. Je ne puis me confier à personne comme à vous, et certaines nouvelles ne se donnent point par courrier. Après tout, il ne faut pas choquer les censeurs.

C'est merveilleux que vous ayez eu des nouvelles de David, même si sa lettre était brève et sèche. Son courrier est certainement lu par les militaires, vous ne pouvez donc vous attendre à ce qu'il s'épanche. Au moins, il est en sûreté ; c'est le principal. Le professeur n'a pas perdu espoir d'obtenir sa

libération, sinon dans l'immédiat, du moins avant l'arrivée du bébé. Le cher homme n'a cessé de harceler les personnalités du Caire, en commençant par le général Maxwell et en descendant jusqu'au bas de la hiérarchie. Qu'il sacrifie une partie du temps réservé à ses chères fouilles prouve, s'il en était besoin, son attachement à David.

Nous ne sommes pas encore parvenus dans la tombe. Vous connaissez le professeur, chaque pouce carré de sable doit d'abord être tamisé. L'entrée…

(La description qui suit a été supprimée, car elle est reprise par Mrs Emerson. [NdÉ])

***

Une fouille est, par essence, une destruction. Dégager un site, tombe, temple ou village jusqu'au plus bas niveau implique la disparition définitive de tous les niveaux supérieurs. C'est pourquoi il est vital de conserver des données exactes sur ce que l'on enlève. Mon distingué mari fut l'un des premiers à établir les principes de la fouille moderne : mesures précises, copies fidèles de chaque inscription et bas-relief, innombrables photographies, et tamisage soigneux des débris. Je ne pouvais contester les exigences élevées d'Emerson, mais je dois avouer qu'à certains moments j'aurais aimé qu'il cesse d'être aussi maniaque et attaque le travail. J'avais commis l'erreur de dire quelque chose dans ce sens quand nous commençâmes les travaux au début de la saison. Emerson m'avait fait face, montrant les dents avec un froncement de sourcils impressionnant.

— Vous, surtout, vous devriez comprendre ! Dès qu'un vestige est dégagé, il commence à se détériorer. Vous vous souvenez de ce qui est arrivé à ce mastaba que Lepsius a trouvé, il y a soixante ans ? La plupart des bas-reliefs qu'il avait recopiés ont disparu maintenant, usés par les intempéries ou vandalisés par les voleurs, et les copies ne sont pas aussi fidèles qu'on pourrait le souhaiter. Je n'exposerai pas les parois de cette tombe avant d'avoir pris toutes les dispositions possibles pour les protéger,

et je n'attaquerai pas le mastaba suivant avant que Ramsès ait recopié la moindre fichue éraflure sur ces fichues parois ! Et de plus…

Je l'informai que je l'avais compris.

Un matin, quelques jours après notre conversation sur le toit, je laissai les autres partir en avant, car je devais parler à Fatima de divers problèmes domestiques. J'avais achevé cette petite corvée et, retournée dans ma chambre, je vérifiais mes poches et ma ceinture pour m'assurer que j'avais bien tous les instruments que j'emporte toujours avec moi, quand on frappa à la porte.

— Entrez, dis-je en poursuivant mon inventaire. Pistolet, couteau, casserole, cognac, bougie et allumettes dans une boîte imperméable.

— Ah, c'est vous, Kadija.

— Puis-je vous parler, Sitt Hakim ?

— Bien sûr. Une seconde, je finis de vérifier que j'ai bien tout. Carnet et crayon, fil et aiguille, compas, ciseaux, trousse de premiers secours…

Son large visage brun tourné vers moi se fendit d'un sourire. Pour une raison que j'ignore mon accoutrement, comme je l'appelle, est source d'intense amusement pour beaucoup de nos connaissances. C'était également une source de contrariété considérable pour Emerson, même si (ou peut-être parce que) bien des fois un de mes instruments nous avait tirés d'un mauvais pas.

— Là, dis-je en accrochant à ma ceinture un rouleau de corde solide (utile pour ligoter les ennemis capturés). Que puis-je faire pour vous, Kadija ?

Les membres de la grande famille de notre cher Abdullah étaient non seulement des employés fidèles, mais aussi des amis. Certains travaillaient sur le chantier, d'autres à la maison. Comme le petit-fils d'Abdullah avait épousé notre nièce, on pourrait aussi dire que nous étions parents, à un certain degré, bien que les relations exactes fussent parfois difficiles à définir. Abdullah s'était marié au moins quatre fois et plusieurs des autres hommes avaient plus d'une épouse ; nièces, neveux et cousins à divers degrés formaient un clan soudé.

Kadija, épouse du neveu d'Abdullah Daoud, était une femme corpulente, taciturne, pudique, et aussi forte qu'un homme. Minutieusement, solennellement, elle demanda des nouvelles de chaque membre de la famille, y compris ceux qu'elle avait vus au cours des dernières heures. Il lui fallut un certain temps pour en arriver à Ramsès.

— Il a eu une légère divergence d'opinion avec quelqu'un, expliquai-je.

— Une divergence d'opinion, répéta lentement Kadija. Il me semble qu'ils ont échangé plus que des mots. A-t-il des problèmes ? Que pouvons-nous faire pour l'aider ?

— Je ne sais pas, Kadija. Vous le connaissez, il n'écoute personne et ne se confie même pas à son père. Si seulement David était là…

Je m'interrompis dans un soupir.

— Si seulement ! soupira Kadija en écho.

— Oui.

Je m'aperçus que j'étais à nouveau sur le point de soupirer. Vraiment, mes pensées étaient assez tristes sans que Kadija vienne empirer les choses ! Je me secouai et dis vaillamment :

— Il ne sert à rien de souhaiter que les choses soient différentes de ce qu'elles sont. Ressaisissez-vous !

— Oui, Sitt Hakim.

Mais elle n'avait pas terminé. Elle s'éclaircit la gorge.

— C'est au sujet de Nur Misur, Sitt.

— Nefret ?

Quelle idiote j'étais ! J'aurais dû m'en douter. Elle et Nefret étaient très proches ; tout le reste n'était qu'introduction.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle se fâcherait si elle apprenait que je vous l'ai dit.

Maintenant très inquiète – car il n'était pas dans le caractère de Kadija de raconter des sornettes – je rétorquai :

— Et je me fâcherai si Nefret a des ennuis et que vous ne m'en parlez pas. Est-elle malade ? Ou… ô mon Dieu ! Verrait-elle un monsieur infréquentable ?

Je sus en regardant son large et honnête visage que ma dernière hypothèse était la bonne. Tout le monde est surpris quand je devine juste ; ce n'est pas de la magie, comme le

croient secrètement certains Égyptiens, mais ma profonde connaissance de la nature humaine.

Il me fallut arracher la vérité à Kadija, mais je maîtrise bien cet exercice. Quand enfin elle mentionna un nom, je restai stupéfaite.

— Mon neveu Percy ? C'est impossible ! Elle le méprise. Comment le savez-vous ?

— Je me trompe peut-être, marmotta Kadija, j'espère que je me trompe. Il y avait une voiture fermée qui attendait de l'autre côté de la rue. Nefret allait à l'hôpital, elle se dirigeait vers la station de tramway, et quand elle est sortie de la maison un visage d'homme est apparu à la portière de la voiture et l'a appelée ; elle a traversé pour le rejoindre, et elle lui a parlé. Oh, Sitt ! J'ai honte… je ne l'espionnais pas, je me trouvais simplement près de la porte…

— Je suis heureuse que vous l'ayez vue, Kadija. Je suppose que vous n'avez pas entendu ce qu'ils disaient ?

— Non, ils n'ont pas parlé longtemps. Ensuite elle s'est éloignée, et la voiture est partie.

— Vous n'êtes pas certaine que c'était le capitaine Peabody ?

— Je ne pourrais pas le jurer. Mais il lui ressemblait. Il fallait que je vous le dise, Sitt, c'est un homme mauvais. Mais si elle apprend que je l'ai trahie…

— Je ne lui dirai rien. Et je ne vous demande pas de l'espionner. Cela, je m'en chargerai moi-même. N'en soufflez mot à personne d'autre. Vous avez bien fait, Kadija. Je m'en occupe à présent.

— Oui, Sitt. (Son visage s'éclaira.) Vous saurez quoi faire.

Mais je n'en savais rien. Après que Kadija eut pris congé, j'essayai de mettre de l'ordre dans mes idées. Je ne doutais pas une seconde de la parole de Kadija, ou de son jugement sur Percy. Il avait été un enfant sournois, sans scrupules, qui était devenu un adulte rusé et sans scrupules. Il avait plusieurs fois demandé Nefret en mariage. Peut-être n'avait-il pas abandonné tout espoir de la conquérir – ou plutôt sa fortune, car à mon avis il était incapable d'éprouver de l'affection. Elle devait le rencontrer en secret, car il n'oserait pas venir ouvertement à la maison…

Non, me dis-je, mon imagination s'emballe. Ce n'est pas possible. Nefret est passionnée, emportée et, dans certains domaines, extrêmement innocente ; ce ne serait pas la première fois qu'elle tomberait amoureuse d'un individu qui ne lui convient pas, mais elle connaît sûrement trop bien le caractère de Percy pour succomber à ses avances. Le cruel abandon de l'enfant qu'il avait engendrée n'était qu'un de ses nombreux méfaits. Elle savait que Percy avait tenté de faire croire que le responsable était Ramsès. Kadija avait dû se tromper. Il s'agissait peut-être d'un touriste demandant son chemin.

Je ne pouvais poser directement la question à Nefret, mais je savais que je ne trouverais pas la paix tant que je resterais dans l'incertitude. Il me faudrait l'observer et découvrir moi-même la vérité.

L'espionner, veux-tu dire, corrigea ma conscience. Le mot me fit frémir, mais je connaissais mon devoir. S'il fallait espionner, alors j'espionnerais. Le pire était que je ne pouvais compter sur l'aide de personne, pas même celle de mon cher Emerson. Emerson a une manière très directe de réagir aux contrariétés, et Percy le contrariait énormément. Boxer Percy et le jeter dans le Nil n'arrangerait rien. Quant à Ramsès… Je frissonnai à l'idée qu'il pût le découvrir. Aucun d'eux ne devait savoir. Il m'incombait de régler le problème, comme d'habitude.

Pourtant, en conduisant mon brave coursier vers les pyramides, un étrange pressentiment m'envahit. Pas si étrange, en fait, car j'en ai fréquemment. Je connaissais la cause de celui-ci. J'y pensais depuis le soir où nous avions rencontré Wardani.

Sethos se trouvait-il au Caire, prêt à nous jouer ses tours ? Je ne croyais pas – ne voulais pas croire qu'il pût devenir un traître, mais la situation était idéale pour le genre de combines où il excellait. Beaucoup de fouilles avaient été annulées, de nombreux sites archéologiques étaient mal gardés, ou pas du tout, le désordre régnait au Service des Antiquités depuis le départ de Maspéro, car son successeur était encore en France, retenu par la guerre ; la police avait fort à faire avec l'agitation populaire. Quelle chance pour un maître du vol ! Et grâce à son talent pour le déguisement, Sethos pouvait endosser n'importe

quelle identité. Une série d'abracadabrantes hypothèses me traversa l'esprit : Wardani ? Le général Maxwell ?

Percy ?

Comme l'aurait dit Emerson, l'idée était trop folle même pour mon imagination. J'éclatai de rire et m'orientai vers des pensées plus gaies. Je n'approchais jamais des pyramides sans un frisson d'excitation.

Fouiller les cimetières de Gizeh constituait le point culminant du rêve de toute une vie, mais la tristesse assombrissait mon plaisir, car nous n'aurions pas obtenu l'autorisation d'effectuer ces fouilles si un trait de stylo n'avait transformé des amis en ennemis et rendu d'anciens collègues indésirables dans le pays où ils avaient travaillé si longtemps et si efficacement. Mr Reisner, qui possédait la concession d'une grande partie de la nécropole de Gizeh, était américain, et commencerait bientôt son travail hivernal, mais l'équipe allemande dirigée par Herr Professor Junker ne reviendrait pas avant la fin de la guerre.

C'est Junker lui-même qui avait prié Emerson de le représenter.

On dit que la guerre sera finie avant Noël [écrivait-il] *mais On se trompe. Dieu seul sait quand cette horreur prendra fin, et comment. Certains me condamneront peut-être pour me préoccuper d'antiquités quand tant de vies sont en jeu, mais vous, mon vieil ami, vous comprendrez ; et vous êtes l'une des rares personnes à qui je me fie pour protéger les monuments et poursuivre le travail comme je l'aurais fait. Je prie de tout mon cœur pour que, malgré l'hostilité entre nos deux peuples, perdure l'amitié qui nous unit et pour que chacun, dans notre domaine, suive cette ancienne maxime :* in omnibus caritas.

Cette émouvante épître me fit venir les larmes aux yeux. Quelle tristesse de voir les violentes passions des hommes détruire la raison, l'affection, et les découvertes scientifiques ! Emerson lui-même fut profondément touché par la lettre de Junker, bien qu'il dissimulât son émotion en maudissant tous ceux dont les noms lui venaient à l'esprit, commençant par le Kaiser et finissant par certains membres de la communauté

anglaise du Caire, qui accordaient peu de place à la charité. Avec la permission du Service des Antiquités, il avait repris le flambeau de Junker, et je dois avouer que mes propres regrets s'effaçaient devant ma joie d'attaquer enfin un site que j'avais toujours rêvé de fouiller.

Les touristes qui visitent Gizeh aujourd'hui ne peuvent imaginer sa splendeur d'il y a quatre mille ans, les flancs des pyramides recouverts d'une lisse couche de chaux blanche, leurs sommets couronnés d'or, les temples ornés de colonnes peintes, le puissant Sphinx, nez et barbe intacts, avec son pagne rayé rouge et or et, entourant chaque pyramide, rang sur rang de petites structures dont les côtés brillaient eux aussi du doux éclat de la chaux. C'étaient les tombes des princes et des hauts dignitaires de la cour, meublées d'autels, de statues et de l'équipement funéraire destiné à nourrir l'âme de l'homme ou la femme qui reposait dans la chambre mortuaire, au fond d'un puits profond qui s'enfonçait sous la partie visible de la construction.

Il faut espérer que l'immortalité ne dépend pas de la survie des objets qui remplissaient ces tombes, ou de la dépouille mortelle de leur propriétaire. Disparus, hélas, il y a des siècles, ornements, jarres d'huile, coupons de lin fin, partis enrichir le trésor des pilleurs de tombes ; les cadavres furent mis en pièces dans l'espoir d'y trouver des objets de valeur. Au fil des millénaires, de nouvelles tombes furent ajoutées, à côté, autour et parfois même sur les monuments de l'Ancien Empire, et le sable, apporté par le vent, recouvrait toute la zone. Les dalles servant de toit s'étaient effondrées, les parois aussi. Donner un sens au chaos qui en résultait n'était pas chose facile, même pour un archéologue expérimenté, et avant de pouvoir commencer à essayer de comprendre il lui fallait déblayer les débris accumulés fau cours de siècles, parfois sur plusieurs mètres d'épaisseur.

Junker avait repéré les parois de la tombe l'année précédente, mais le sable l'avait à nouveau recouverte. Emerson avait fait enlever le sable jusqu'au sommet des murs, et les hommes avaient commencé de déblayer l'intérieur. Certains archéologues jettent ces débris sans les examiner, mais

Emerson n'est pas de ceux-là. En découvrant que les murs intérieurs étaient couverts de bas-reliefs peints en excellent état, il avait insisté pour édifier un toit provisoire au-dessus de la chambre. Il arrive parfois que des pluies diluviennes s'abattent sur la région du Caire, et même le sable entraîné par le vent peut endommager les fragiles peintures.

Je guidai mon coursier entre les voitures, chameaux et fiacres. Nous traversâmes la foule de touristes pour gagner le site où nous travaillions, mais je ne pouvais m'empêcher de jeter de fréquents regards aux formidables flancs de la Grande Pyramide. Je suis tout particulièrement attirée par les pyramides. Il était délicieux de travailler si près de la plus formidable de toutes et de savoir que dans un certain sens, et pour un temps limité, elle était à moi ! Pourtant, je n'entretenais guère d'espoir de l'explorer dans un avenir immédiat. Emerson voulait se concentrer sur les tombes privées. De toute façon, la pyramide constituait une des principales attractions touristiques, et il eût été difficile d'y travailler en paix. Nos propres fouilles étaient si près de son flanc sud, qu'il nous fallait sans cesse éloigner des visiteurs égarés.

Manuscrit H

Chaque fois que Ramsès entrait dans la tombe, il éprouvait un pincement de cœur en pensant à l'archéologue allemand qui avait dû l'abandonner. Le dégagement des débris et l'édification de l'abri avaient pris beaucoup de temps, mais la première salle de ce qui semblait être une tombe grande et complexe était maintenant vide, et il avait commencé de copier les bas-reliefs. La scène du mur ouest montrait le prince Sekhemankhor et sa femme Hatnub assis devant un autel chargé de fleurs et de nourriture. Les inscriptions identifiaient le couple, mais jusque-là ils n'avaient trouvé aucune référence au roi dont Sekhemankhor prétendait être le fils.

Ramsès travaillait seul cet après-midi-là, examinant le mur pour évaluer les dégâts sur les bas-reliefs et les possibilités de restauration. Ses pensées lui étaient une compagnie peu agréable ces derniers temps, si bien que lorsque Selim vint le chercher sa réaction ne fut pas des plus gracieuses.

— Alors ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous avons une situation délicate, déclara Selim. (Il parlait souvent anglais avec Ramsès, tentant d'améliorer sa maîtrise de la langue, et sa voix s'attarda amoureusement sur l'adjectif.) Je pense que vous devriez venir.

— Pourquoi moi ? demanda Ramsès en se redressant, vous ne pouvez pas vous en occuper ?

— Ce n'est pas ce genre de situation.

L'éclairage était faible ; ils utilisaient des réflecteurs, car leurs réserves de batteries électriques étaient limitées, et son père n'autorisait ni bougies ni torches ; mais il vit les dents de Selim briller dans le noir de sa barbe. De toute évidence, quelque chose l'amusait, et il était bien décidé à partager cette hilarité avec son ami.

Ils sortirent de la tombe dans la lumière douce d'une fin d'après-midi, et Ramsès entendit plusieurs voix. Les voix de basse et de baryton des hommes se mêlaient aux cris excités des enfants, et au-dessus du vacarme s'élevait une série de sons stridents, comme un sifflement de locomotive. Les Égyptiens aimaient les scènes et s'y livraient à pleins poumons, mais la voix la plus forte paraissait féminine. Il accéléra le pas.

Droit devant lui s'élevait le flanc sud de la plus formidable des pyramides. La foule s'était rassemblée à son pied. Ils étaient tous égyptiens, sauf quelques étrangers, des touristes de toute évidence. Une des femmes étrangères était la source des hurlements.

Ramsès éleva la voix pour exiger péremptoirement silence et explications. Les hommes coururent vers lui, criant et gesticulant. Selim, qui se tenait juste derrière lui, leva le bras et désigna la pyramide.

— Là-haut, Ramsès, vous les voyez ?

Ramsès, se protégeant les yeux de la main, regarda en haut. Le soleil était bas à l'ouest et ses rayons obliques doraient le

flanc de la pyramide. Plusieurs formes sombres ressortaient sur la pierre luisante.

L'escalade de la grande pyramide était un sport adoré des touristes. Les strates formaient une sorte d'escalier, mais comme la plupart des pierres avaient près d'un mètre de haut, la montée était trop ardue pour la plupart des visiteurs sans l'aide de plusieurs Égyptiens, qui les tiraient d'en haut et parfois devaient les pousser d'en bas. De temps en temps, un aventurier timoré calait à mi-hauteur, et subissait l'ignominie d'être descendu au bout d'une corde par ses aides. Peut-être était-ce le cas, mais Ramsès ne comprenait pas pourquoi Selim l'avait arraché à son travail pour assister à la déconfiture de quelque pauvre homme… Non, ce n'était pas un homme. Plissant les paupières, il découvrit que la forme immobile était celle d'une femme.

Elle était bien à mi-hauteur, à soixante mètres du sol, assise toute raide sur une des pierres. Il ne distinguait pas les détails à cette distance, seulement des cheveux sombres sans chapeau et un corps juvénile dans une robe claire de style européen. Pas très loin, mais pas trop près non plus, se tenaient deux hommes en longue robe égyptienne.

Il se tourna vers Sheikh Hassan, chef en titre des guides qui infestaient Gizeh.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne la font-ils pas descendre ?

— Elle ne veut pas.

Le visage rond d'Hassan se fendit d'un large sourire !

— Elle les insulte, Frère des Démons, et elle les frappe quand ils essaient de la saisir.

— Elle les a giflés ?

Ramsès avait envie de rire, mais la situation était trop grave. Cette fichue bonne femme devait être hystérique, et si les guides la saisissaient contre sa volonté, elle se défendrait. Elle risquait de se blesser et eux de se retrouver accusés d'agression – ou pire. Aucune preuve de malveillance ne serait exigée, seulement la parole de la femme. Il jura en arabe et ajouta d'une voix irritée :

— Quelqu'un pourrait-il faire taire cette femme qui hurle ? Qui est-elle ?

La femme en question s'arracha aux bras qui la retenaient et se précipita vers Ramsès.

— Pourquoi restez-vous là à ne rien faire ? Vous êtes anglais, n'est-ce pas ? Allez la chercher. Sauvez cette enfant !

— Calmez-vous, madame. Êtes-vous sa mère ?

Il savait que non. Elle aurait pu avoir le mot « gouvernante » imprimé sur le front. Celles qu'il avait rencontrées se rangeaient en deux groupes : les timides chuchotantes et les despotes hurlantes. Celle-ci entrait dans la seconde catégorie. Elle le foudroyait du regard sous ses sourcils touffus et frottait son nez proéminent d'une main gantée.

— Eh bien, Monsieur ? En tant que gentleman anglais…

— Anglais, oui, interrompit Ramsès.

Il fut tenté d'ajouter que sa nationalité ne le qualifiait pas pour cette tâche, dont n'importe quel Égyptien s'acquitterait mieux, mais il savait inutile d'argumenter avec une femme aussi nerveuse. Il se dégagea de la large main qui l'agrippait et confia l'hystérique aux bras réticents de Selim.

— Oui, m'dame, je vais la chercher.

Et si elle essaie de me donner une gifle, je la lui rendrai, se dit-il. Selon sa mère, c'était un remède souverain contre l'hystérie. Qu'avait dans la tête cette idiote de gouvernante, pour laisser une enfant tenter un exploit aussi dangereux ? Ou elle était incompétente, ou l'enfant était incontrôlable.

Comme certain petit garçon incontrôlable que sa mère, malgré sa compétence, ne pouvait empêcher de tenter des exploits tout aussi dangereux. En commençant l'ascension, Ramsès se rappela la première fois qu'il avait escaladé la pyramide seul. Il avait dix ans, et il avait failli plusieurs fois se rompre le cou. Sa mère faisait rarement appel aux châtiments corporels, mais elle l'avait fessé d'importance après cette escapade. Aussi n'était-il peut-être pas en position de juger trop sévèrement cette gamine aventureuse.

Il se hissait de marche en marche, ne regardant vers le haut que lorsqu'il avait besoin de s'orienter. Il avait escaladé plusieurs fois toutes les faces de la Grande Pyramide, mais il

avait assez de bon sens pour ne pas prendre de risques inutiles. Les arêtes de certaines pierres s'étaient effritées, d'autres brisées, et elles étaient de tailles différentes. Il ne leva pas non plus les yeux quand une voix venue d'en haut le héla.

— Frère des Démons ! Nous sommes montés avec elle, nous lui avons obéi. Et puis elle s'est assise, et maintenant elle ne veut plus bouger, et elle nous frappe quand nous tentons de l'aider. Vous nous défendrez ? Vous leur direz que nous avons fait de notre mieux ? Vous…

— … veillerez à ce que nous soyons payés ?

Ramsès se hissa au niveau de l'homme qui avait parlé. C'était un petit homme noueux, pieds nus, dont la longue robe remontée découvrait les mollets osseux. Lui et sa femme habitaient une hutte dans le village de Gizeh, avec plusieurs chèvres, quelques poules et deux enfants. Deux autres étaient morts avant d'avoir un an.

Ramsès mit la main dans sa poche et en sortit une poignée de pièces.

— Voilà. Redescendez maintenant. Je me débrouillerai mieux tout seul.

Les deux guides entamèrent la descente en l'inondant de bénédictions. Il prit un visage sévère avant de se tourner vers la cause de la « situation délicate ». Il s'était fait d'elle une image mentale. Elle devait avoir dans les onze ou douze ans, les genoux et coudes couronnés, des taches de rousseur sur le nez, et un menton têtu.

Il avait raison pour le menton. Ainsi que pour les genoux couronnés et les taches de rousseur. L'estimation de son âge était avérée par ses vêtements hideux et encombrants. La robe ressemblait à une version féminisée des costumes marins que sa mère le forçait à porter quand il était trop jeune pour se rebiffer ; la cravate nouée pendait mollement comme un chiffon bleu à sa gorge. Sa jupe s'arrêtait juste sous le genou, et les jambes qui en sortaient à un angle bravache arboraient d'épais bas noirs. Il commença à se demander ce qu'elle portait en dessous – plusieurs couches de lainages, s'il avait bien compris la mentalité de la gouvernante. Ses cheveux bruns et mousseux pendaient dans son dos, humides et en désordre, ses joues

rondes étaient trempées de sueur. Sa plus grande beauté résidait dans ses yeux, aux iris d'une douce teinte noisette. Il mit leur regard perçant sur le compte de la terreur, et décida qu'elle avait plus besoin de réconfort que de remontrances.

Il s'assit près d'elle.

— Qu'est-il arrivé à votre chapeau ? s'enquit-il d'un ton badin.

Son regard restant fixe, il tenta une autre approche.

— Je m'appelle Emerson.

— Non, ce n'est pas vrai.

— C'est très bizarre, fit-il en secouant la tête, de penser que pendant plus de vingt ans je me suis trompé sur mon propre nom. Il faudra que j'en parle à ma mère.

Ou elle n'avait pas le sens de l'humour, ou elle n'était pas d'humeur.

— C'est le nom de votre père, c'est comme ça qu'on l'appelle. J'ai entendu parler de lui. Et de vous aussi. On vous appelle Ramsès.

— Entre autres.

Cette fois, il obtint un léger sourire. Il sourit à son tour et poursuivit :

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit. Je ne suis pas si méchant quand on me connaît.

— Je ne savais pas que vous étiez comme ça.

Son regard fixe commençait à inquiéter Ramsès.

— Mon nez serait-il devenu bleu ? Ou alors… des cornes ? Est-ce qu'elles poussent ?

— Oh ! (Le sang monta au visage de la petite.) J'ai été très impolie. Je vous demande pardon.

— Inutile. Mais nous devrions peut-être continuer cette conversation dans un endroit plus confortable. Êtes-vous prête à descendre ?

Il se leva et lui tendit la main.

Elle se serra encore plus contre la pierre.

— Mon chapeau, fit-elle d'une voix étranglée.

— Eh bien ?

— Il est tombé. (Sa gorge mince se contractait. Elle avala sa salive.) La lanière a dû se rompre. Il est tombé… Il rebondissait…

Il regarda en bas. On ne pouvait lui reprocher d'avoir pris peur. La pente était d'environ cinquante degrés, et elle se tenait à deux cents pieds de hauteur. Voir le casque colonial rebondir de marche en marche, et imaginer son propre corps dans la même situation, avait dû être terrifiant.

— L'astuce, c'est de ne jamais regarder en bas, dit-il d'un ton dégagé. Vous tournez le dos au vide, je passe le premier et je vous fais descendre marche par marche. Pouvez-vous me faire assez confiance ?

Elle le regarda de haut en bas, puis de bas en haut.

— Vous êtes fort, non ?

— Assez pour soulever une plume comme vous. Venez. Non, ne fermez pas les yeux, ça donne le vertige. Regardez droit devant vous.

Elle lui donna la main et se laissa mettre debout.

D'abord, ils progressèrent lentement, jusqu'à ce que les muscles crispés de la fillette se relâchent. Ensuite elle se laissa aller dans ses bras avec confiance. Elle ne pesait rien. Il pouvait lui entourer la taille de ses mains. Ils étaient encore à quelque distance de la base quand elle se mit à rire et tourna son visage vers lui.

— J'ai l'impression de voler ! s'extasia-t-elle, je n'ai plus peur maintenant.

— Bien. Tenez le coup, nous y sommes presque.

— C'est bien dommage. Miss Nordstrom va être affreuse avec moi.

— Ce sera bien fait. C'était stupide.

— Mais je suis quand même contente de l'avoir fait.

Une foule s'était rassemblée au pied de la pyramide. Les visages levés apparaissaient comme des ovales couleur café, ambre et rouge brûlé. L'un d'eux avait la teinte particulièrement seyante du merisier. Sa mère avait dû envoyer son père à sa recherche ; comme d'habitude, il avait perdu la notion du temps.

Il sauta du haut de la dernière marche et aida la fille à descendre. Soudain elle tomba contre lui et s'agrippa à son bras.

— Ma cheville ! Oh, que j'ai mal !

Comme elle semblait prête à s'écrouler, Ramsès la souleva et se retourna pour recevoir l'ovation du public. Les Anglais et Américains s'exclamaient, les Égyptiens criaient, et son père se fraya un chemin parmi les spectateurs.

Il avait une expression d'approbation affable, qui s'élargit en un sourire à la vue de la fillette.

— Tout va bien, Ramsès ? Présentez-moi donc la jeune demoiselle, s'il vous plaît.

— J'ai omis de lui demander son nom.

Maintenant qu'elle était en sécurité, la « jeune demoiselle » commençait à l'agacer. Sa cheville n'avait rien, elle tentait d'avoir l'air pathétique pour échapper aux remontrances attendues et bien méritées. Il faut dire à la décharge de la gouvernante qu'elle semblait plus soulagée que furieuse…

— C'est ma faute, monsieur. J'avais si peur, et il a été si gentil… Je m'appelle Melinda Hamilton.

— Charmé, dit Emerson en s'inclinant, je suis…

— Je sais qui vous êtes, monsieur. Tout le monde connaît le professeur Emerson. Et son fils.

— Trop aimable. Ramsès, si vous la reposiez ?

— Je me suis fait mal au pied, monsieur, dit la jeune personne d'une voix charmeuse.

— Votre pied, hein ? Vous feriez mieux de venir à la maison. Mrs Emerson vous examinera. Je me charge d'elle, Ramsès. Vous pourrez prendre Miss… euh… hum… avec vous sur Risha.

Pas question, se dit Ramsès, alors que sa protégée d'un moment se laissait gracieusement glisser de ses bras à ceux de son père. Son superbe étalon arabe ne sentirait même pas la charge supplémentaire, mais Miss Nordstrom l'accuserait probablement de tentative d'enlèvement s'il la hissait en selle et partait avec elle vers le soleil couchant, ou toute autre direction.

Emerson s'éloigna à grands pas, portant la fillette aussi facilement qu'une poupée, en parlant gaiement de thé et de gâteaux et de Sitt Hakim, son épouse, qui avait un remède souverain pour les chevilles foulées, ainsi que de leur maison, de leurs animaux. Aimait-elle les chats ? Ah ! Alors il fallait qu'elle fasse connaissance avec Seshat.

Ramsès les regarda s'éloigner, taraudé par l'obscur et irrationnel sentiment de culpabilité qui le saisissait chaque fois qu'il voyait son père avec un enfant. Ses parents ne lui avaient jamais reproché de ne pas leur avoir donné de petits-enfants ; jusqu'à ce que Sennia entre dans leur vie il avait cru qu'ils ne s'en souciaient pas. Il n'était toujours pas sûr des sentiments de sa mère, mais l'attitude de son père envers la petite fille était émouvantes. Sennia manquait aussi à Ramsès, mais pour diverses raisons il était content de la savoir en Angleterre.

Il repéra la voiture louée par Miss Nordstrom et ordonna au cocher d'emmener la dame chez les Emerson. Puis il se mit en selle et prit le chemin du retour, en se demandant ce que sa mère penserait de la nouvelle mascotte de son père.

***

Je me suis habituée à ce que les membres de la famille recueillent toutes sortes de pauvres êtres abandonnés. Nefret est la pire de tous, car elle ne cesse d'adopter des animaux blessés ou orphelins, mais ils causent moins de tracas que les blessés ou orphelins humains. Quand Emerson fit son entrée dans le salon, chargé d'un petit être de sexe féminin, un pressentiment familier m'envahit. Les hommes ont quantité de travers mais au fil des années les femmes – les jeunes, surtout – m'ont été une grande source d'ennuis. La plupart tombent amoureuses de mon mari ou de mon fils, voire des deux.

Emerson déposa la jeune personne dans un fauteuil.

— Voici Miss Melinda Hamilton, Peabody. Elle s'est blessé le pied en escaladant la Grande Pyramide, alors je vous l'ai amenée.

Miss Hamilton ne semblait pas souffrir. Elle répondit à mon regard critique par un grand sourire. Un interstice, entre ses dents de devant et des taches de rousseur lui conféraient un air d'enfantine innocence, mais je lui donnais une douzaine d'années. Elle ne portait pas encore de chignon ni de jupes longues. Sa chevelure était ébouriffée, son vêtement poussiéreux et déchiré. Elle n'avait pas de chapeau.

— Vous n'êtes pas orpheline ? m'enquis-je.

— Peabody ! se récria Emerson.

— De fait, si, répondit tranquillement la jeune personne.

— Je vous demande pardon, me repris-je, je cherchais – plutôt, maladroitement je l'avoue – à m'assurer que personne ne s'inquiétait pour vous et ne vous cherchait dans tout Gizeh.

— Non, Madame, bien sûr que non. Ma gouvernante m'accompagnait. Le professeur m'a amenée ici. Il est si gentil.

Elle lança à Emerson un regard admiratif.

— Oui, renchéris-je, mais il ne réfléchit guère avant d'agir. Emerson, qu'avez-vous fait de la gouvernante ?

— Ramsès l'amène. Le thé est-il prêt ? Je suis sûr que notre invitée meurt de soif et de fatigue.

Ainsi rappelée aux bonnes manières par Emerson (fait rarissime), je sonnai Fatima et lui demandai d'apporter le thé. Puis je m'agenouillai devant la petite, lui enlevai son soulier et son bas malgré ses protestations.

— Il n'y a pas d'enflure, annonçai-je en inspectant la petite cheville nue et poussiéreuse. Oh ! Pardonnez-moi, Miss Melinda, vous ai-je fait mal ?

Son mouvement involontaire n'était pas causé par la douleur. Elle s'était tournée vers la porte.

— Mes amis m'appellent Molly, déclara-t-elle.

— Ah, Ramsès, vous voilà ! dit Emerson, qu'avez-vous fait de la gouvernante ?

— Et de votre casque ? ajoutai-je.

Tout comme son père, Ramsès perd toujours ses chapeaux. Il passa la main dans ses cheveux emmêlés, tentant de les remettre en ordre. Ignorant ma question, sans doute parce qu'il n'en connaissait pas la réponse, il dit à son père :

— Elle arrive. Je viens juste de dépasser la voiture.

— Dépêchez-vous d'aller faire un peu de toilette, ordonnai-je, vous avez l'air encore plus négligé que d'habitude. Qu'avez-vous encore fait ?

— Il m'a sauvée ! dit Miss Molly. Je vous en prie, ne le grondez pas, il a été magnifique !

Ramsès disparut, sans un bruit comme à son habitude, et j'objectai :

— Je croyais que c'était le professeur qui vous avait sauvée ?

— Non, non, corrigea Emerson. C'est Ramsès qui l'a descendue de la pyramide. Vous comprenez, elle s'était blessée, et…

— Et j'ai perdu la tête, compléta la fillette avec un sourire penaud. J'avais trop peur pour continuer à monter ou pour redescendre. Je me suis rendue parfaitement ridicule. Mrs Emerson, vous êtes si aimable… puis-je demander une autre faveur ? J'aimerais bien me laver les mains et le visage, remettre un peu d'ordre dans ma tenue, si possible ?

C'était une demande raisonnable, et j'aurais dû l'anticiper. Mais avant que j'aie le temps de répondre, nous fûmes à nouveau interrompus par l'apparition d'une grosse dame vêtue de noir, qui fondit sur la fillette en la submergeant de reproches et de questions. Son identité ne faisait aucun doute. Je calmai la gouvernante et l'envoyai avec la petite vers l'une des chambres d'amis. L'offre que fit Emerson de porter la jeune Molly fut rejetée par Miss Nordstrom, qui le foudroya du regard comme si elle le soupçonnait de nourrir de noirs desseins envers sa protégée. Elle nous quitta en soutenant la fillette.

Quand elles revinrent, nous étions tous rassemblés autour de la table à thé, y compris Nefret qui avait passé l'après-midi à l'hôpital.

— Les voilà, dis-je, je finissais tout juste de raconter vos aventures à Miss Forth. Nefret, puis-je vous présenter Miss Nordstrom et Miss Melinda Hamilton.

Repoussant d'un geste de la main le secours d'Emerson, la gouvernante fit asseoir sa protégée dans un fauteuil. L'apparence de l'enfant s'était grandement améliorée. Ses cheveux étaient retenus par un ruban blanc, et un lavage énergique avait rendu son visage rose et brillant. Ses souliers et bas avaient repris leur place. Bien sûr, pensai-je, une femme comme Miss Nordstrom trouverait indécente l'exposition de toute portion de la partie inférieure du corps devant un homme.

— Est-ce bien prudent ? demandai-je en désignant le pied chaussé. Une bottine serrée sera douloureuse si son pied enfle. Vous voudriez peut-être que Miss Forth l'examine, elle est doctoresse ?

— Inutile, refusa Miss Nordstrom en dévisageant Nefret d'un air surpris et choqué.

Nefret sourit. Elle était habituée à voir les gens réagir avec scepticisme ou réprobation en apprenant sa qualité.

— Ce serait avec plaisir.

Quand son offre fut à nouveau déclinée, elle n'insista pas. Une tasse de thé dissipa la mauvaise humeur de la gouvernante, qui commença à s'excuser pour le dérangement qu'elle nous causait.

— Ce n'est rien, dis-je. Vous venez d'arriver au Caire, me semble-t-il. Vous y plaisez-vous ?

— Oh ! pas du tout ! répondit Miss Nordstrom sans barguigner. Je n'ai jamais vu tant de mendiants ni tant de saleté. Les guides sont impertinents, et aucun de ces misérables ne parle anglais ! J'étais opposée à ce voyage, mais le major Hamilton tenait à avoir sa nièce auprès de lui, et le devoir l'appelait ici. Le connaissez-vous ?

— De nom, dit Emerson. Il est dans le Génie, n'est-ce pas ?

— Il est ici comme conseiller pour la défense du Canal, et dépend directement du général Maxwell, rectifia Miss Nordstrom.

De toute évidence elle était fière de son employeur ; elle nous détailla par le menu ses succès passés et son importance présente.

Miss Molly n'était pas impressionnée. Pis, elle s'ennuyait ferme. Mais son visage s'éclaira quand l'unique membre de la famille encore absent fit une entrée paresseuse, la queue en l'air. Seshat se dirigea droit sur Ramsès, qui tendit la main vers elle.

— Alors, tu as quand même fini par te réveiller, dit-il, c'est gentil de venir nous tenir compagnie.

— Comme il est beau ! s'extasia Miss Molly. Il est à vous, Ramsès ?

— Molly ! s'indigna Miss Nordstrom, quelles manières !

— Ce n'est rien, dit Ramsès avec un sourire rassurant vers la fillette. *Elle* s'appelle Seshat.

Seshat condescendit à être présentée et se laissa caresser – une fois. Puis elle retourna vers Ramsès. Voyant le visage de Molly s'allonger, Nefret intervint :

— Vous aimez les animaux ? Peut-être voudriez-vous visiter ma petite ménagerie ?

Miss Nordstrom déclina l'invitation. Comme je la trouvais fort ennuyeuse, j'accompagnai Nefret et Miss Molly. La pauvre petite se rasséréna dès que nous eûmes quitté la pièce.

— Miss Nordstrom est plutôt sévère, fis-je, compatissante.

— Oh, Nordie n'est pas méchante. Mais elle ne me laisse jamais faire des choses intéressantes. C'est la première fois que je m'amuse depuis que nous sommes arrivées ici.

— Quelles sont vos distractions préférées ? demanda Nefret.

Molly sautilla.

— Je fais mes devoirs et nous visitons la ville en voiture pendant que Nordie me lit le Baedeker. Parfois, je reçois pour le thé. Des enfants, car je n'ai pas encore fait mon entrée dans le monde, alors je n'ai pas le droit de rencontrer des jeunes filles. Et les enfants sont si jeunes !

— Quel âge avez-vous ? s'enquit Nefret en riant.

— Dix-sept ans. (Elle regarda Nefret, puis moi, puis Nefret à nouveau, et comprit que son petit mensonge ne prendrait pas.) Enfin… j'aurai seize ans dans quelques mois.

— Quinze ans ? (Nefret avait haussé les sourcils, et une fossette tremblotait au coin de sa bouche.) Êtes-vous sûre que ce n'est pas plutôt quatorze, ou treize, ou…

— Presque treize ans, avoua Molly en foudroyant Nefret du regard.

Elle oublia ses griefs quand Nefret lui fit visiter la « ménagerie ». Narmer, l'affreux chien jaune que Nefret s'entêtait à qualifier de « chien de garde » nous accueillit avec ses bonds et ses hurlements coutumiers, et il fallut l'enfermer dans le chenil pour l'empêcher de sauter sur tout le monde. Il ne plut guère à Miss Molly (à moi non plus) mais une portée de chiots la fit s'agenouiller. Tandis que les petites bêtes rampaient contre elle, la fillette leva la tête, radieuse.

— Qu'ils sont mignons ! J'aimerais tant en avoir un.

— Nous demanderons à votre oncle, proposa Nefret, je suis toujours en quête de bons maîtres pour les animaux que je recueille.

— Il répondra que c'est à Nordie de décider, et elle dira non. Elle trouve que les animaux sont sales et causent toujours du tracas.

Elle jouait encore avec les chiots quand Ramsès nous rejoignit.

— Vous vous amusez bien ? s'enquit-il en lui souriant. Désolé de vous interrompre, mais Miss Nordstrom m'envoie vous chercher. Elle est pressée de vous ramener à la maison.

— Ce n'est pas la maison, cet affreux hôtel.

Mais Molly reposa les chiots par terre et tendit les bras vers Ramsès.

— J'ai encore mal. Vous voulez bien me porter ?

— Il n'y a pas d'enflure, dit Nefret en faisant courir ses doigts experts sur le petit pied. Je pense que vous feriez mieux de marcher. C'est le meilleur remède.

Molly n'avait pas vraiment le choix, Nefret l'avait relevée et lui tenait fermement le bras.

— Vous êtes vraiment doctoresse ? interrogea la fillette.

— Oui.

— C'est difficile, d'être doctoresse ?

— Très, fit Nefret avec une grimace.

Miss Nordstrom arpentait impatiemment la pièce, de sorte que nous les accompagnâmes jusqu'à la voiture qui les attendait et nous séparâmes avec, de chaque côté, force protestations de sympathie.

— Pourquoi m'avez-vous laissé tout seul avec cette affreuse bonne femme ? se plaignit Emerson.

— Chut ! Attendez qu'elles se soient éloignées avant de l'insulter ! le réprimandai-je.

— Tant pis si elle m'entend ! Elle est terrible avec cette petite, vous savez. Elle avoue elle-même ne l'emmener jamais nulle part. Vous vous rendez compte, Peabody : c'était leur première visite à Gizeh, et elles ne sont même pas allées à Sakkarah ni à Abou Roash !

— Quelle affreuse privation, en effet ! dis-je en éclatant de rire. Tout le monde ne s'intéresse pas aux sites antiques, vous savez.

— Elle s'y intéresserait si elle en avait la possibilité, affirma Emerson. Elle m'a posé toutes sortes de questions quand je l'ai amenée ici. Peabody, si vous écriviez à son oncle, pour demander qu'elle nous rende visite de temps en temps ?

— Il vous faudra supporter Miss Nordstrom.

— Flûte ! Vous avez raison. Oh ! Nous pourrions les inviter pour le repas de Noël ? Elle est gaie et charmante, cette petite, et a l'air d'aimer notre compagnie, vous ne croyez pas ?

— Oh si, dit Nefret, ça ne fait aucun doute.

Lettres, Série B

Ma très chère Lia,

Vous êtes en droit de me reprocher la pauvreté de ma correspondance. La vie ici est si morne et tranquille, qu'il y a peu à raconter. Mais je pourrais parler pendant des heures si vous étiez là ! Nous trouvons toujours des sujets de conversation quand nous sommes ensemble. Enfin, cette guerre ne peut plus durer bien longtemps, et ensuite nous serons à nouveau tous réunis, avec un nouveau venu à initier à l'archéologie ! Le professeur boude un peu ; il ne l'admettra jamais, car il déteste passer pour un sentimental, mais je crois qu'il s'ennuie de Sennia. Vous savez combien il aime les enfants. Il s'est produit quelque chose d'assez amusant hier ; il est revenu du site avec une nouvelle mascotte, une fillette anglaise qui s'est piégée toute seule à mi-hauteur de la Grande Pyramide. Elle a paniqué, et ne voulait pas laisser ses guides lui venir en aide, alors quelqu'un est allé chercher Ramsès. Il l'a ramenée au sol saine et sauve, mais elle prétendait s'être fait mal au pied et le professeur a insisté pour qu'elle vienne se faire soigner à la maison. Elle était accompagnée d'une fort redoutable gouvernante, qui nous l'a arrachée dès qu'elle a pu

décemment le faire. Mais j'ai bien peur que nous n'en ayons pas fini avec elle.

Pourquoi dis-je « j'ai bien peur » ? Ma foi, vous savez l'effet que Ramsès produit sur les femmes, quel que soit leur âge. Surtout lorsqu'il baisse sa garde, ce qu'il fait toujours avec les enfants, et les gratifie de vrais sourires, au lieu d'incurver vaguement les lèvres comme il fait d'ordinaire pour exprimer amusement ou plaisir. Son sourire est vraiment ravageur… en tout cas, c'est ce que m'ont dit plusieurs femmes ensorcelées. Celle-ci n'est pas une femme, elle n'a que douze ans, mais quelle personne du sexe pourrait résister à un jeune homme séduisant, athlétique et bronzé, qui vient de la sauver ? Sa cheville n'avait absolument rien. J'espère qu'elle ne nous causera pas d'ennuis.

3

— La musique est l'un des plus efficaces instruments des va-t-en-guerre, remarqua Ramsès.

Cette sentencieuse observation fut entendue de tous ceux qui se tenaient sur la terrasse du *Shepheard,* d'où nous regardions la fanfare militaire défiler vers les jardins Ezbekieh. Ce jour-là, les musiciens firent halte devant l'hôtel, battant la mesure et (peut-on supposer) reprenant leur souffle avant d'attaquer le morceau suivant. Le pourpre et le blanc des uniformes se heurtaient, et le cuivre poli des trompettes, trombones et tubas renvoyait le soleil en éclairs aveuglants.

Je croisai le regard de Nefret, qui se tenait de l'autre côté de Ramsès. Ses lèvres s'entrouvrirent, mais elle non plus n'eut pas le temps de le faire taire. Appuyé à la rambarde, il poursuivit :

— Les marches martiales obscurcissent la pensée rationnelle en s'adressant directement à nos émotions. Platon avait bien raison d'interdire certains types de musique dans sa société idéale. Le mode lydien…

Un fracas de tambours et de cuivres noya ses paroles, la fanfare venait d'attaquer *Rule, Britannia.* Les spectateurs patriotes tentèrent de chanter avec eux ; comme le lecteur le sait peut-être, ce chant contient une série d'arpèges rapides très difficiles à rendre clairement. Mais ce qui manquait aux chanteurs en matière de musicalité, ils le compensaient par l'enthousiasme ; les visages rayonnaient de ferveur, les yeux brillaient, et quand les trémolos des sopranos se joignirent aux grondements des barytons pour le refrain « *les Britanniques jamais, jamais, jamais ne seront esclaves* », je sentis mon propre pouls s'accélérer.

Les badauds formaient un échantillonnage complet de la société anglo-égyptienne, dames en vaporeuses tenues d'après-

midi, messieurs en uniformes ou costumes bien coupés. En dessous, attendant que les rues se vident pour pouvoir reprendre leurs affaires, se tenaient des spectateurs d'un genre bien différent. Certains portaient des fez et des costumes de style européen, d'autres de longues robes et des turbans, mais sur leur visage se lisait la même expression : renfrognée, amère, attentive. Un individu planté de l'autre côté de la rue faisait exception : il avait une allure distinguée, un beau hâle brun, et dépassait d'une bonne demi-tête tous ceux qui l'entouraient. Il ne portait ni fez, ni turban, ni chapeau. Je lui fis signe, mais il entretenait une conversation animée avec l'homme qui se tenait près de lui, et ne me vit pas.

— Voici enfin votre père, dis-je à Ramsès. Avec qui parle-t-il donc ?

La fanfare s'était remise en marche, et il était désormais possible de se faire entendre sans hurler. Ramsès se retourna, le coude sur la rambarde.

— Où ça ? Ah ! C'est Philippides, le chef de la police locale.

J'étudiai avec un intérêt accru le visage rond et souriant du bonhomme. Je ne le connaissais pas, mais j'avais entendu nombre d'histoires déplaisantes à son sujet. Son supérieur, Harvey Pacha, l'avait chargé d'appréhender les ressortissants de pays étrangers, et l'on disait qu'il avait amassé une petite fortune sur le dos des personnes menacées de déportation. Les coupables le payaient pour qu'il ferme les yeux sur leurs transgressions et les innocents, pour qu'il les laisse en paix. Il terrorisait une bonne partie du Caire, et sa mégère d'épouse le terrorisait, lui.

— Mais pourquoi votre père passerait-il du temps avec cet homme ? m'étonnai-je.

— Je n'en ai aucune idée. À moins qu'il espère que Philippides usera de son influence en faveur de David. Si nous retournions à notre table ? Père nous y rejoindra quand ça lui chantera.

À dire vrai, j'étais surprise qu'Emerson eût condescendu à nous retrouver. Il n'aimait pas prendre le thé au *Shepheard,* prétendant que les seules personnes qui s'y rendaient étaient des mondains frivoles et des touristes ennuyeux. Il avait raison

sur ce point. Néanmoins, pour me faire justice, je dois expliquer que mes motivations touchant cette sortie n'avaient rien de frivole.

Espionner Nefret sans en avoir l'air m'avait poussée à des extrémités bigrement difficiles à atteindre, sans parler de les expliquer. Je ne pouvais insister pour l'accompagner où qu'elle aille, ni demander qu'elle me rende compte de ses mouvements ; et la seule fois où j'avais tenté de la suivre, dissimulée sous une robe et un voile empruntés à Fatima, cette encombrante tenue m'avait tellement handicapée que Nefret avait atteint la station et sauté dans un tram pendant que je m'évertuais à dégager mon voile d'un buisson épineux.

Après un examen minutieux des diverses possibilités, j'avais conclu que le meilleur plan consistait à remplir notre emploi du temps de rendez-vous qui engageaient toute la famille. L'approche de Noël et des festivités qui y sont associées rendaient la chose réalisable, et l'excursion d'aujourd'hui faisait partie du programme.

Je répugnais à m'avouer l'autre motif. Après tout, que nous importaient les espions ? L'arrestation de ces misérables regardait la police et les militaires. Pourtant, la graine de suspicion que Nefret avait semée dans mon esprit y avait trouvé un sol accueillant, et quand je la piétinais avec la botte de la raison, une nouvelle pousse germait. Si Sethos était au Caire, nous étions les seuls à avoir une chance de le débusquer, les seuls à connaître ses méthodes, à l'avoir rencontré face à… à plusieurs de ses nombreuses faces.

Je me demandais si les mêmes idées étaient venues à Emerson. La jalousie, dénuée de fondement mais intense, ainsi qu'une profonde aversion professionnelle brûlaient en lui ; rien ne lui eût été plus agréable que de livrer le Maître du Crime à la police. Était-il en ce moment même sur la piste de Sethos ? Pour quelle autre raison se fût-il abaissé à converser avec un homme tel que Philippides ?

J'avais la ferme intention de lui poser la question, mais ne m'attendais pas à ce qu'il me dise la vérité. Nom d'un chien, pensai-je, s'il me faut espionner aussi Emerson, mes journées seront chargées.

Quand il nous rejoignit quelques instants plus tard, son noble front était plissé et ses lèvres se retroussaient en un rictus qui n'avait rien d'un sourire. Au lieu de nous saluer comme il convenait, il se laissa tomber dans un fauteuil et demanda :

— Ramsès, qu'avez-vous encore fait ?

— Fait ? Moi ?

— Cet âne bâté de Pettigrew vient de m'informer que vous proférez des remarques séditieuses pendant que la fanfare jouait des airs patriotiques.

— Je parlais de Platon.

— Voyez-vous ça ! Et pourquoi donc ?

Ramsès s'expliqua (bien plus longuement que nécessaire, à mon avis). Échauffé par son sujet, il le développa :

— On aura bientôt droit à une résurgence des ballades sentimentales qui donnent une image romantique de la mort et du combat. Le jeune soldat qui rêve de sa chère vieille mère, la jeune fille aimée qui sourit bravement en envoyant son amant à la guerre…

— Taisez-vous, coupa Nefret.

— Si vous trouvez mes réflexions désobligeantes, j'en suis navré.

— Provocantes, plutôt. Tout le monde écoute.

— S'ils prennent ombrage d'une discussion philosophique…

— Taisez-vous tous les deux ! m'exclamai-je.

Deux taches roses marquaient les joues veloutées de Nefret, et les lèvres de Ramsès étaient pincées. J'étais bien obligée de donner raison à Nefret. Ramsès avait presque renoncé à sa vieille habitude de pontifier indéfiniment sur des sujets choisis pour contrarier son interlocuteur (généralement sa mère) et cette rechute était, à mon sens, délibérée.

La terrasse du *Shepheard* était depuis des décennies un lieu de rendez-vous apprécié. Cet après-midi-là, elle était encore plus bondée que d'habitude. Tous les hôtels de luxe étaient pleins à craquer. L'Office de la Guerre avait investi une partie du *Savoy* ; les troupes impériales et britanniques se déversaient dans la ville. Pourtant, malgré le nombre accru d'uniformes, le *Shepheard* avait gardé pour l'essentiel son aspect coutumier – nappes blanches et porcelaine fine sur les tables, garçons

courant en tous sens avec des plateaux chargés de mets et de boissons, dames élégantes et messieurs corpulents en costumes de lin neigeux. Pour le moment, la guerre n'avait que peu modifié les habitudes de la communauté anglo-égyptienne ; ses membres se livraient pour l'essentiel aux mêmes distractions que s'ils avaient été en Angleterre : les femmes se rendaient visite et rivalisaient de commérages, les hommes fréquentaient leurs clubs… et s'abandonnaient aussi aux commérages. Sur un autre genre de distraction entre personnes de sexes opposés inévitable conséquence, peut-être, de l'ennui et des contacts mondains limités, je pense n'avoir pas à m'étendre.

Je consultai ma montre-broche.

— Elle est en retard.

Devant cette innocente remarque, Emerson s'interrompit au beau milieu d'une phrase et tourna vers moi un formidable froncement de sourcils.

— Elle ? Qui ça ? Crénom, Peabody, vous n'avez pas invité quelque femelle hystérique à prendre le thé avec nous ? Je n'aurais jamais accepté de venir si j'avais pensé…

— Ah, la voici.

Elle était très séduisante, dans sa maturité latine, avec ses lèvres très rouges et ses cheveux très sombres. Elle portait le noir de rigueur pour les veuvages récents, mais c'était un deuil à la pointe de la mode. Sa robe s'ornait de dentelle et de mousseline de soie, et son chapeau était chargé de nœuds de satin noir avec des perles de jais.

L'homme dont elle tenait le bras était lui aussi un nouveau venu au Caire. Il me semblait l'avoir déjà rencontré, mais je compris vite que sa fine moustache noire et le lorgnon à travers lequel il inspectait la dame me rappelaient un malfaiteur russe que j'avais connu jadis. Il n'était pas le seul homme à s'empresser ; elle était pratiquement encerclée d'admirateurs civils ou militaires, auxquels elle distribuait ses sourires avec une impartialité experte.

— C'est elle ? s'enquit Emerson. J'espère que vous n'avez pas invité tous ces types en même temps.

— Non.

Je levai mon ombrelle et l'agitai, attirant ainsi l'attention de la dame qui, avec un petit geste d'excuse, entreprit de quitter ses admirateurs.

— C'est une certaine Mrs Fortescue, veuve d'un homme récemment mort au champ d'honneur, en France. J'ai reçu une lettre d'elle, avec une introduction d'amis communs. Vous vous souvenez des Witherspoon, Emerson ?

D'après son expression, je sus qu'il s'en souvenait et s'apprêtait à exprimer son opinion à leur sujet. Il en fut empêché par Ramsès, qui étudiait la dame avec intérêt.

— Pourquoi vous a-t-elle écrit, Mère ? S'intéresse-t-elle à l'archéologie ?

— C'est ce qu'elle dit. Je ne vois pas de mal à tendre la main de l'amitié à celle qui vient de subir une perte si cruelle.

— Elle ne semble guère souffrir en ce moment, intervint Nefret.

— Chut, elle arrive ! dis-je, tandis que Ramsès décochait à sa sœur un regard sardonique.

Elle s'était libérée de tous ses admirateurs, à l'exception d'un officier au teint frais qui paraissait à peine dix-huit ans. Les présentations furent faites. Comme le jeune homme, un certain lieutenant Pinckney, s'attardait, regardant la dame avec une dévotion canine, je me sentis obligée de l'inviter à se joindre à nous. Emerson et Ramsès se rassirent, et Mrs Fortescue s'excusa pour son retard.

— Tout le monde est si gentil, murmura-t-elle, je ne peux me montrer impolie avec ces gens si bienveillants. J'espère ne pas vous avoir fait trop attendre ? Je brûlais tellement de vous rencontrer !

— Humpf, fit Emerson, qui s'ennuie vite et ne croit pas aux bienfaits du bavardage, ma femme me dit que vous vous intéressez à l'égyptologie ?

À la façon dont ses yeux noirs détaillèrent les traits bien dessinés et la bouche ferme de mon mari, je soupçonnai que l'égyptologie n'était pas son unique centre d'intérêt. Pourtant, sa réponse indiqua qu'elle possédait au moins une connaissance superficielle de cette discipline, et Emerson se lança aussitôt dans une description des mastabas de Gizeh.

Sachant qu'il monopoliserait la conversation aussi longtemps que la dame l'endurerait, je me tournai vers le jeune lieutenant, qui paraissait quelque peu dépité par la désertion de la belle. Mes questions maternelles eurent tôt fait de le consoler, et il me parla avec joie de sa famille à Nottingham. Il était en Égypte depuis une semaine seulement, et bien qu'il eût préféré aller en France, il espérait combattre bientôt.

— Encore que ces foies jaunes de Turcs ne soient pas bien dangereux, ajouta-t-il avec un rire de gamin et un regard rassurant à Nefret qui le considérait fixement, le menton dans la main. Vous n'avez aucun souci à vous faire, mesdames, ils n'arriveront jamais à traverser le Canal.

— Nous ne nous faisons aucun souci, répondit Nefret avec un sourire qui fit rougir le jeune homme.

— Il n'y a aucune raison. Nous avons des types fantastiques ici, vous savez, des pointures. J'en ai rencontré un l'autre soir au Club. Il n'est pas du genre à se mettre en avant, mais un autre type m'a appris ensuite que c'est un spécialiste du monde arabe. Il a passé plusieurs mois en Palestine avant la guerre, il s'est même laissé capturer par un rebelle arabe et sa bande de voleurs pour découvrir leur repaire. Et puis il s'est évadé, en laissant pas mal de ces gredins morts ou blessés. Mais vous devez connaître cette histoire ?

Il en haletait d'enthousiasme. Quand il se tut, personne ne parla pendant un moment. Les yeux de Nefret étaient baissés, elle ne souriait plus. Ramsès aussi avait écouté le récit. Son expression était si figée que je me sentis glacée d'appréhension.

— Il me semble que bon nombre de gens la connaissent, fit-il d'un ton traînant. Ce type près de l'escalier, ne serait-ce pas votre fameux héros ?

La tête de Nefret pivota, comme sous l'effet d'un ressort. Moi non plus, je n'avais pas vu Percy entrer, mais Ramsès si, de toute évidence. Peu de choses lui échappaient.

— Oui, c'est lui.

Le visage candide du jeune Pinckney s'éclaira.

— Vous le connaissez ?

— Un peu.

Percy nous tournait à demi le dos, en grande conversation avec un autre officier. Mais je ne doutais pas qu'il eût remarqué notre présence. Machinalement, je posai la main sur le bras de Ramsès. Il esquissa un sourire.

— Tout va bien vous savez, Mère.

Me sentant un peu ridicule, j'ôtai ma main.

— Que fait-il en tenue kaki, au lieu de se pavaner dans l'éblouissant uniforme de l'armée égyptienne ? Et il a des galons rouges. A-t-il changé d'affectation ?

— Les galons rouges, cela signifie l'état-major, n'est-ce pas ? s'enquit Nefret.

— En effet, répondit Pinckney. Il fait partie de l'équipe du général. C'était drôlement gentil de sa part de discuter avec un type comme moi, ajouta-t-il d'un air rêveur.

Avec tant d'yeux fixés sur lui, il était inévitable que Percy se retourne. Il hésita un instant, puis inclina la tête, nous saluant collectivement, avant de descendre l'escalier.

Je ne pensais pas pouvoir endurer plus d'éloges sur Percy, et tentai donc de me joindre à la conversation entre Emerson et Mrs Fortescue. Mais une conversation avec *moi* ne la tentait pas.

— Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard ! s'exclama-t-elle en se levant. Je dois me dépêcher. Puis-je espérer vous revoir – tous – bientôt ? Vous savez que vous m'avez promis de me montrer votre tombe.

Elle offrit sa main à Emerson, qui s'était levé en même temps qu'elle. Il cligna des paupières :

— Ah bon ? Ah ! J'en serais ravi, naturellement. Voyez ça avec Mrs Emerson.

Elle eut un mot gentil pour chacun et – ne pus-je m'empêcher de remarquer – un sourire particulièrement chaleureux pour Ramsès. Certaines femmes aiment rassembler autour d'elles tous les hommes intéressants. Pourtant, quand Mr Pinckney fit mine de l'accompagner, elle le repoussa poliment mais fermement.

Tandis qu'elle ondulait vers la sortie, je vis qu'un autre l'attendait ! Il la dévora des yeux à travers son monocle avant de

lui prendre le bras d'un geste possessif pour la conduire vers l'hôtel.

— Qui est-ce ? m'enquis-je.

— Un Français, renifla Pinckney. Le comte quelque chose. Je me demande ce qu'elle lui trouve.

— Son titre, peut-être, suggéra Nefret.

— Vous croyez ? (Le jeune homme la dévisagea fixement, puis reprit d'un ton mondain :) Certaines femmes sont ainsi, je suppose. Bon. Je ne veux pas m'imposer plus longtemps. C'était très gentil de votre part de m'inviter. Euh… si je passe par les pyramides un de ces jours, je pourrais peut-être… euh…

Il n'osait achever sa question, mais Nefret hocha la tête d'un air encourageant, et en partant il semblait de nouveau ravi.

— Vous devriez avoir honte, dis-je à Nefret.

— Il est jeune et seul, répondit-elle calmement. Mrs Fortescue est bien trop expérimentée pour un garçon comme lui. Je lui trouverai une gentille fille de son âge.

— Que diable vous racontait-il donc sur Percy ? interrogea Emerson, qui n'avait aucune patience pour les commérages ou les jeunes amants.

— Toujours la même histoire, répondit Ramsès. Ce qui est vraiment drôle, c'est que tout le monde s'imagine qu'il est trop modeste pour en parler, alors qu'il a publié un livre racontant son audacieuse évasion !

— Mais c'est un tissu de mensonges ! s'indigna Emerson.

— Et qui s'enjolive de jour en jour. Maintenant, il prétend qu'il s'est fait prendre volontairement et a dû se battre pour s'échapper.

Il nous avait fallu bien plus de temps que nécessaire pour connaître la vérité sur ce chapitre particulier du sale petit livre de Percy. Ramsès n'en avait pas parlé, et je n'avais pas pris la peine de le feuilleter ; les quelques extraits que Nefret m'avait lus à haute voix me suffisaient. Ce fut Emerson qui s'imposa la prose pompeuse de Percy – poussé, déclara-t-il, par une indignation et une incrédulité croissantes. La partie qui décrivait l'évasion courageuse de Percy et le sauvetage de son compagnon d'infortune, un jeune prince arabe, éveilla les

soupçons de mon intelligent époux. Direct comme à son habitude, il interrogea Ramsès.

— C'était vous, n'est-ce pas ? Ce ne pouvait être le prince Feisal, il n'est pas stupide au point de prendre de tels risques. Et n'essayez pas de me raconter que c'est Percy qui s'est conduit en héros parce que je ne le croirai pas même si Dieu en personne et tous ses prophètes me le disaient ! Il serait incapable de s'échapper d'une boîte à biscuits, alors sauver quelqu'un en même temps que lui…

Ainsi sommé de s'expliquer, Ramsès n'eut d'autre choix que d'avouer, et rectifier la version de Percy. Il avoua également, après de considérables pressions, que la vérité était connue de David, Lia et Nefret.

— Je leur ai demandé de ne pas en parler, ajouta-t-il en haussant le ton pour couvrir les grognements de son père, et je préférerais que vous vous en absteniez aussi, même avec eux.

Il avait tant insisté que nous n'eûmes d'autre choix que de nous plier à son vœu. Mais maintenant Emerson se raclait la gorge :

— Ramsès, la décision vous appartient, bien sûr, mais ne serait-il pas temps de révéler la vérité ?

— À quoi cela servirait-il ? De toute façon, personne ne me croirait. Plus maintenant.

Emerson se renfonça dans son fauteuil et scruta pensivement le visage impassible de son fils.

— Je comprends que vous n'ayez pas voulu rendre les faits publics. C'est tout à votre honneur, néanmoins, étant donné que la carrière militaire de Percy semble reposer sur une série de mensonges, certains pourraient se sentir tenus de le démasquer. Il pourrait faire de gros dégâts si on lui confiait des responsabilités qu'il est incapable d'assumer.

— Il prendra garde d'éviter ce genre de problème, répondit Ramsès, il est doué en ce domaine. Père, de quoi parliez-vous avec Philippides ?

Ce changement de sujet si abrupt montrait que Ramsès ne voulait pas poursuivre cette discussion plus avant. Je jetai un coup d'œil à Nefret, trouvant décidément étrange qu'elle

n'intervînt pas. Elle avait les yeux fixés sur sa tasse, et ses joues me semblaient un rien empourprées.

— Qui ça ? Emerson paraissait mal à l'aise. Ah, ce rat ! Je me suis retrouvé à côté de lui dans la rue, alors j'ai saisi l'occasion de placer un mot pour David. Philippides a beaucoup d'influence sur son chef ; s'il recommandait la libération de David…

— Ça ne dépend plus de lui maintenant, objecta Ramsès. Les relations de David avec Wardani sont connues, et il faudrait un ordre direct du ministère de la guerre pour le faire sortir.

— Ça ne coûtait rien d'essayer, dit Emerson, je me mêlais à la foule, j'essayais de saisir l'humeur de la communauté…

— Bêtises ! m'exclamai-je.

— Pas du tout, Mère. Alors, quelle est l'humeur de la communauté ?

— Amère, renfermée, pleine de rancœur…

— Naturellement, intervins-je.

— Vous ne m'avez pas laissé finir, Peabody. Il y a dans l'air quelque chose de pire que la rancœur. L'instauration de la loi martiale n'a pas mis fin aux sentiments antibritanniques, elle les a simplement rendus souterrains. Ces imbéciles du gouvernement refusent de le voir, mais croyez-moi, cette ville est un baril de poudre qui ne demande qu'à…

Son dernier mot fut noyé dans une explosion bruyante, comme si un complice caché appuyait de façon spectaculaire la prédiction d'Emerson. Un peu plus loin dans la me je vis s'élever un nuage de poussière et de fumée, dans un vacarme de cris, hurlements, bruits de casse, et les braiments frénétiques d'un âne.

Ramsès franchit la rambarde d'un bond, et atterrit légèrement sur la chaussée trois mètres plus bas. Emerson l'imita aussitôt, mais étant un peu plus lourd, il tomba droit sur le portier monténégrin et dut se relever avant de suivre Ramsès sur les lieux du sinistre. Des officiers, qui avaient plus normalement pris l'escalier, couraient derrière eux. D'autres curieux convergeaient vers la scène, formant une barricade de corps qui criaient et se bousculaient.

— Ne nous précipitons pas, dis-je à Nefret en l'arrêtant alors qu'elle tentait de me contourner pour sortir.

— Il y a peut-être des blessés !

— Si vous vous jetez dans cette cohue, c'est vous qui serez blessée. Restez avec moi.

Saisissant son bras d'une main et mon ombrelle de l'autre, je me frayai un chemin parmi les dames agitées qui se blottissaient les unes contre les autres en haut des marches. La rue offrait le spectacle d'un chaos absolu. La circulation sur roues ou pattes était stoppée ; certains véhicules tentaient de faire demi-tour pour s'éloigner, d'autres cherchaient à forcer le passage. Les gens couraient en tous sens, fuyant ou s'approchant. Ceux qui fuyaient étaient presque tous égyptiens. D'un habile coup d'ombrelle, je repoussai un marchand de fleurs aux yeux agrandis de terreur et tirai Nefret hors du chemin d'un gros individu enturbanné qui cracha en passant devant nous.

Quand nous atteignîmes le lieu de l'explosion, la foule était dispersée. Restaient Ramsès, Emerson et quelques officiers, dont Percy. Les Égyptiens s'étaient tous volatilisés, sauf deux captifs qui se débattaient, et un troisième homme qui gisait recroquevillé sur le sol. Près de lui se dressait un grand type mince arborant l'uniforme d'un régiment australien.

— Excusez-moi, dit Nefret.

L'Australien s'écarta machinalement, mais quand elle s'agenouilla près de l'homme étendu, il se pencha vers elle en protestant :

— M'dame… Miss… enfin, Miss, vous ne pouvez pas faire ça !

Ramsès tendit négligemment la main, et le bras du jeune homme fut écarté.

— Laissez cette dame tranquille, ordonna Percy. Elle est doctoresse, et appartient à l'une des familles les plus distinguées de la ville.

— Ah bon…

Mais les coloniaux ne sont pas si faciles à intimider. En se frottant le bras, il regarda d'abord Ramsès, puis Percy, et déclara :

— Si elle est de vos amis, débrouillez-vous pour l'éloigner. Ce n'est pas un endroit pour une dame.

Son regard se porta sur moi.

— Celle-ci est-elle aussi votre amie ?

— Je m'en honorerais si je l'osais, rétorqua Percy en carrant les épaules. Vous pouvez disposer, sergent, votre présence n'est plus nécessaire.

Ainsi rappelé au respect dû à un supérieur, le jeune homme salua avec raideur et recula.

— Qu'a-t-il, Nefret ? s'enquit Emerson en ignorant soigneusement Percy.

— Un bras et des côtes cassés… et peut-être un traumatisme crânien.

Elle leva les yeux. Les bords de son chapeau fleuri encadraient son joli visage empourpré. Il apparut vite que le rouge de ses joues était dû à la colère.

— À combien vous y êtes-vous mis, vous autres *gentlemen,* pour le frapper une fois à terre ?

— Il fallait bien le maîtriser, rétorqua tranquillement Percy. Il s'apprêtait à lancer une deuxième grenade sur la terrasse du *Shepheard.*

— Mon Dieu ! m'exclamai-je. Où est-elle maintenant ?

Trop tard, je me rappelai avoir juré de ne plus jamais adresser la parole à Percy. Avec un sourire qui montrait que lui n'avait pas oublié, il sortit précautionneusement la main de sa poche.

— Elle est là. Ne vous inquiétez pas, tante Amelia, je la lui ai prise avant qu'il ne la dégoupille.

Nefret refusa d'abandonner son patient jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Il était toujours inconscient lorsqu'on l'y installa. À ce moment, la police avait remplacé les soldats. Percy était parti le premier, sans plus nous adresser la parole.

Emerson aida Nefret à se relever. Sa jolie robe était dans un état déplorable. Les rues du Caire regorgent de substances pestilentielles, dont la poussière constitue l'ingrédient le plus inoffensif. Ramsès l'examina d'un œil critique et proposa que nous la ramenions directement à la maison.

— Je peux conduire si vous voulez, Père ?

Emerson refusa, bien entendu. Les jeunes gens prirent place à l'arrière et moi à côté de mon mari. À ma demande, il

conduisit plus lentement que d'habitude, pour que nous puissions converser.

— Percy a-t-il vraiment arraché une grenade des mains d'un terroriste ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit Emerson en actionnant le klaxon. (Un cycliste s'écarta précipitamment de notre route, tanguant dans sa panique, et il poursuivit :) Quand je suis arrivé, une jolie petite bagarre était en cours. Ramsès – qui avait une légère avance sur moi – et Percy se défendaient contre le supposé anarchiste et une foule de ses sympathisants armés de bâtons et de briques. Cependant, la plupart se sont enfuis en lâchant leurs armes quand les renforts sont arrivés, bien que…

Emerson toussota modestement.

— Ils ont pris la fuite dès qu'ils vous ont reconnu, dis-je. Ce n'est guère surprenant. Ce qui l'est, c'est que le chef eût des grenades, alors que les autres n'avaient que des pierres et des bâtons.

— Je ne crois pas que les autres étaient dans le coup, dit Emerson. Ils se sont ralliés à lui par solidarité quand ils ont vu un Égyptien attaqué par des soldats. C'est étrange, une tentative si mal préparée ; la première grenade n'a fait que creuser un trou dans la chaussée et blesser un âne. (Il tourna la tête et hurla :) Ramsès, avez-vous reconnu ce type ?

— Non, Père. Père, ce fiacre…

Emerson freina de toutes ses forces.

— Moi non plus. Il avait l'air d'un commerçant inoffensif. Le plus important, c'est de savoir où il s'est procuré ces armes modernes.

— La police lui arrachera ce renseignement, sans aucun doute, prophétisai-je d'une voix sinistre.

— Ne soyez pas si mélodramatique, Peabody. Ce n'est plus l'Égypte telle que nous l'avons connue ; même dans les provinces le *kurbash* a été interdit, et la torture aussi.

Emerson braqua follement pour éviter un chameau. Un chameau ne cède le passage à personne, pas même à Emerson. Agrippant mon chapeau, j'émis de faibles remontrances.

— C'est le chameau qui était dans son tort, rétorqua Emerson. Tout va bien derrière, Nefret ?

— Oui, professeur.

Après quoi les deux enfants gardèrent le silence durant le reste du trajet. Emerson me dit ensuite :

— Tout de même, Peabody, il vaudrait mieux que quelqu'un découvre comment ce type s'est procuré ces grenades. La cachette peut en recéler d'autres.

Manuscrit H

Ça doit être l'âge, se dit Ramsès. J'ai de plus en plus de mal, chaque fois, à me rappeler qui je suis censé être.

Un regard au long miroir près du divan où il était assis le rassura : cheveux gris, visage ridé, fez, une épingle de cravate voyante, et les mains chargées de bagues. La pièce était pleine de miroirs, rideaux de perles, coussins moelleux, et meubles si lourdement dorés qu'ils étincelaient malgré la pénombre. Au loin il entendait, étouffées par les lourdes tentures de velours qui masquaient portes et fenêtres, des voix de femmes, fortes et rieuses, sur un fond de musique. L'air était chaud et lourd d'un parfum musqué.

Des mains invisibles écartèrent la tenture et une silhouette entra, drapée dans une vaporeuse étoffe blanche. Ramsès resta assis. L'étiquette exacte eût été difficile à déterminer, mais quoi que fût el-Gharbi, il n'était pas une femme. Il avait cependant le contrôle absolu de tous les lupanars d'el-Was'a.

L'énorme masse s'installa sur le divan à côté de Ramsès, qui fronça involontairement le nez en réaction à la forte odeur de patchouli. Peu de choses échappaient à el-Gharbi. Son visage rond et noir s'élargit d'amusement.

— Mon parfum vous indispose ? Il est très rare et fort coûteux.

— Chacun ses goûts, répondit Ramsès de sa voix normale.

El-Gharbi savait qui il était. Le déguisement n'était qu'une précaution, au cas où quelqu'un l'aurait vu entrer.

Avec la patience que sa longue expérience en Égypte lui avait inculquée, il attendit la fin de l'interminable cérémonie des

salutations. Que Dieu vous accorde une agréable soirée. Comment allez-vous ? Dieu vous bénisse, et enfin le courtois et conventionnel : ma maison est votre maison.

— *Beiti beitak,* Frère des Démons, je n'aurais jamais pensé avoir l'honneur de vous recevoir ici.

— Vous savez bien que je ne suis pas ici pour mon plaisir, riposta Ramsès. Si j'en avais le pouvoir, je vous ferais fermer boutique.

Un rire gargantuesque secoua le divan.

— J'admire la franchise. Vos sentiments, ainsi que ceux du reste de votre famille, me sont connus. Mais, très cher jeune ami, me faire fermer boutique ne ferait qu'empirer la condition que vous condamnez. Je suis un employeur humain.

Ramsès ne pouvait le nier. Pourquoi les questions morales étaient-elles si souvent confuses et difficiles à trancher ? La solution honorable, la seule, eût été l'élimination totale de cet odieux trafic ; mais étant donné qu'il existait et existerait probablement toujours, les infortunés, hommes et femmes, qui y étaient réduits, vivaient probablement mieux sous la coupe d'el-Gharbi que sous celle de certains de ses prédécesseurs pervers.

— Meilleur que certains, admit-il à contrecœur.

— Tels que mon ancien rival Kalaan. (Le gros homme fit la moue et secoua la tête.) Un dégoûtant sadique. Je vous dois sa disparition, et je reconnais ma dette. C'est la raison de votre visite, n'est-ce pas ? Vous avez besoin d'un service ? Je présume que cela concerne votre cousin. Nous ne l'avons guère vu récemment, bien qu'il passe de temps en temps.

— Ses habitudes ne me regardent pas. Je suis venu pour autre chose. Je suppose que vous avez entendu parler de l'incident, cet après-midi devant le *Shepheard ?*

— Incident ? Le joli mot ! Tout Le Caire est au courant. Vous ne supposez pas que j'y ai trempé ? Je m'occupe d'amour, pas de guerre.

— Un autre joli mot pour de vilaines choses. Où s'est-il procuré les grenades ? Qui étaient ses complices ?

— Il est mort avant d'avoir pu parler, donc nous ne connaîtrons jamais la réponse à ces questions. Les autres

hommes nient toute complicité avec lui, on pense qu'ils seront bientôt relâchés.

— Il est mort ? Quand ? Il était vivant lorsqu'on l'a emmené à l'hôpital.

— Il y a moins d'une heure. Vous ai-je dit quelque chose que vous ignoriez ?

— Vous ne m'avez pas dit ce que je veux savoir.

El-Gharbi, paupières baissées, avait l'air d'une statue grotesque.

— Il ne s'est pas procuré les armes chez moi. Certaines… marchandises passent parfois entre mes mains. Je les vends sur d'autres marchés. On n'empoisonne pas son propre jardin. Je vous dis cela parce que, en toute franchise, je n'ai pas envie que vous veniez semer le trouble ici. Bien que vous soyez très agréable à regarder, ajouta-t-il en minaudant.

Ramsès éclata de rire.

— Trop aimable. Alors où se les est-il procurées ?

— Mon garçon, nous savons tous qu'il y a des agents allemands et turcs au Caire. Toutefois, je ne crois pas qu'ils se serviraient d'un moins-que-rien comme cet homme. Il ne reste donc qu'une source possible. Inutile de citer son nom. Je ne sais pas où il est en ce moment. Il ne m'apprécie guère.

El-Gharbi croisa ses mains grasses ornées de bagues et soupira bruyamment.

— Non, il ne ferait pas cela, opina Ramsès.

— Franchement, j'espère que vous l'attraperez. Le patriotisme est une nuisance ; une source de problèmes. Je ne veux pas de problèmes. C'est mauvais pour les affaires.

— Cela, je le crois volontiers. Bon…

Ramsès décroisa les jambes, prêt à se lever.

— Attendez. Ne voulez-vous rien savoir sur votre cousin ?

— Qu'est-ce qui vous donne à croire que cela m'intéresse ?

— Deux choses. Soit vous voulez vous venger pour son rôle dans cette… malheureuse affaire d'il y a quelques armées, soit vous lui avez pardonné et vous espérez le sauver de ma mauvaise influence.

Avec un riche gloussement sirupeux, il présenta le coffret à cigarettes.

— On dit en ville qu'il tente de rentrer dans les bonnes grâces de votre famille.

Ramsès choisit une cigarette et prit son temps pour l'allumer. Il avait l'impression d'être engagé dans une partie d'échecs verbale contre quelqu'un dont le talent surpassait largement le sien. Que savait el-Gharbi de cette « malheureuse affaire » ? La jeune femme que Percy avait abusée et mise enceinte n'appartenait pas à son écurie, mais l'identité du père de Sennia était probablement connue de chaque prostituée et chaque souteneur du district des Volets Rouges. Le reste de l'histoire, et le rôle joué par Percy, on les connaissait moins. Et pourtant el-Gharbi avait parlé de vengeance…

Ramsès leva la tête pour croiser le regard de deux yeux bruns et durs, aux cils noircis, aux paupières soulignées de khôl.

— Ne vous y trompez pas, dit le souteneur en remuant à peine les lèvres. Quand il se soûle au cognac, il se vante de ce qu'il a fait. Savez-vous que votre première rencontre avec l'enfant n'était pas due au hasard ? C'est lui qui l'avait organisée, qui lui avait appris à vous appeler « Père », qui avait payé Kalaan pour l'amener chez vous avec sa mère, pour vous couvrir de honte devant vos parents et la femme que vous aimiez. Ah ! je vois que tout cela vous était connu. Mais saviez-vous qu'il avait informé de ses intentions ? un certain honorable gentleman ? C'est à cause de votre cousin que le gentleman en question l'attendait quand elle s'est enfuie de la maison ce jour-là ; il l'a réconfortée, l'a persuadée que les mensonges qu'on lui avait racontés sur votre compte étaient vrais, et l'a convaincue de l'épouser en promettant de *ne rien exiger d'elle,* et de lui rendre sa liberté si elle le désirait.

Il lui a dit être malade et n'avait plus que quelques mois à vivre. Une histoire difficile à croire, c'est certain, mais j'ai entendu dire qu'elle était très impulsive.

— Nous ne parlerons pas d'elle.

El-Gharbi plaqua ses mains baguées devant sa bouche, comme un enfant qui vient de parler hors de propos. Ses yeux brillaient de malice amusée.

— Donc, j'ai fini par vous apprendre quelque chose que vous ignoriez. Pourquoi vous déteste-t-il tant ?

Ramsès secoua la tête. La dernière révélation d'el-Gharbi l'avait stupéfait. Il n'osait parler de peur d'en dire plus qu'il ne le devait.

— Très bien, fit le souteneur. Vous marchez entre des épées dégainées, Frère des Démons. Soyez sur vos gardes. Votre cousin a encore moins de scrupules que moi.

Il frappa dans ses mains. La tenture couvrant la porte fut écartée par un domestique. L'entretien était terminé. Ramsès se leva.

— Merci de m'avoir mis en garde. Je ne puis m'empêcher de me demander…

— Pourquoi je prends la peine de vous prévenir ? Parce que j'espère que vous m'éviterez des ennuis. Et parce que vous êtes honnête, jeune, et très beau.

Ramsès haussant ses sourcils gris et clairsemés, la silhouette grotesque fut secouée d'un rire silencieux.

— Mes yeux savent voir sous la surface des choses, Frère des Démons. Suivez Musa maintenant, il vous conduira vers une entrée moins publique que celle que vous avez empruntée. Je me fie à votre discrétion comme vous devez vous fier à la mienne. *Allah yisallimak.* Je crois que vous aurez besoin de sa protection.

Ramsès suivit le domestique silencieux dans des couloirs faiblement éclairés. En tentant d'assimiler les informations dont el-Gharbi l'avait bombardé, il avait l'impression d'avoir le cerveau embrumé. Depuis des années il se torturait au sujet du mariage précipité de Nefret, chassant ses soupçons touchant Percy parce qu'il les croyait dus à sa vanité blessée, et pis, à la peur qu'elle ne se fût donnée à lui, cette nuit-là, par pitié, après qu'il eut avoué son amour et le besoin qu'il avait d'elle. Nefret ne faisait rien à moitié. L'affection, la compassion et sa générosité sans bornes auraient pu se combiner en une convaincante imitation d'ardeur, même pour un homme qui ne l'eût pas désirée aussi désespérément que lui.

Mais la révélation d'el-Gharbi devait être exacte. Elle émanait de Percy lui-même. À moins que le souteneur n'ait menti, pour quelque obscure raison…

Vraie ou fausse, cette histoire lui avait été racontée dans un but précis, et il ne prêtait pas à el-Gharbi des motivations altruistes.

Mais était-elle vraie ? Il connaissait trop bien Nefret pour ne pas la trouver vraisemblable. Cinq minutes avant qu'ils descendent, ce matin-là, elle se blottissait dans ses bras et lui rendait ses baisers. Puis elle s'était retrouvée confrontée au tissu de preuves diaboliquement ourdies qui l'accusaient, lui, d'un crime qu'elle jugeait pire que le meurtre… Il ne se rappelait que trop bien l'effet écœurant, étouffant que l'accusation avait eu sur lui-même, bien qu'il se sût innocent.

Et il l'avait laissée partir. Il avait d'autres responsabilités – la fillette, ses parents, le danger qui menaçait la mère de la petite – mais il avait réagi cependant comme Nefret, et pour les mêmes raisons : la douleur, la colère, le sentiment d'avoir été trahi. Ils s'étaient tous deux conduits comme des fous frappés d'amour, mais tout se serait bien terminé sans l'intervention de Percy.

Qu'était-ce donc qu'el-Gharbi avait tenté de lui dire sur Percy ?

Il donna quelques pièces au domestique et se glissa dans la ruelle derrière le lupanar. Ses pas ralentirent peu à peu, et il finit par se figer. Une phrase unique s'était imprimée dans son cerveau. *Il n'exigerait rien d'elle…*

Rien du tout ? Était-ce possible ? Cela eût expliqué tant de choses. La perte du bébé avait été le coup fatal qui avait achevé de la briser. Si ce bref et malheureux mariage n'avait pas été consommé – si elle avait découvert, trop tard, qu'elle portait son enfant –, si elle l'aimait toujours, et croyait qu'en doutant de lui elle avait détruit son amour pour elle…

Une vague de pitié, de tendresse et de remords le submergea. J'arrangerai tout, se promit-il. Si c'est vrai. Si elle me le permet. S'il n'est pas trop tard.

Mais d'abord, il y avait l'autre problème.

***

La saison des fêtes approchait rapidement, mais l'esprit de Noël ne me venait pas facilement. Cela n'avait rien d'étonnant : la famille était dispersée, on disait que les troupes turques se rapprochaient du Sinaï, et les listes des victimes du front occidental étaient affreusement longues. À l'idée de ces deux beaux garçons que j'aimais tant, affrontant la mort dans la boue des tranchées, mon moral sombrait. Naturellement, c'était encore bien pis pour leurs parents, et pour la jeune fiancée de Johnny. Quelle angoisse devait être la sienne !

Mais je ne suis pas de celles qui fuient leurs responsabilités, et à mon sens la tristesse générale rendait encore plus nécessaire la célébration des fêtes en compagnie des quelques amis encore parmi nous. Hélas, ils étaient moins nombreux qu'autrefois. Mr Maspéro, anciennement directeur du Service des Antiquités, avait pris sa retraite ; il était malade depuis quelque temps, et la blessure de son fils Jean au début de l'automne lui avait porté un rude coup. Le jeune homme, grand érudit lui aussi, était de retour dans les tranchées. Howard Carter passait l'hiver à Louxor ; son mécène, Lord Carnarvon, avait obtenu le firman pour la Vallée des Rois après l'abandon de Mr Théodore Davis. Howard n'était pas d'accord avec Mr Davis affirmant qu'il n'y avait plus de tombes royales dans la Vallée. Il brûlait de commencer les fouilles.

Nos plus proches amis, Katherine et Cyrus Vandergelt, travaillaient tout près, à Abousir. Katherine aussi aurait besoin de réconfort, son fils Bertie avait été parmi les premiers à s'engager. Il avait été légèrement blessé à Mons, mais il était de nouveau au front.

J'envoyai donc mes invitations et en acceptai d'autres. Emerson pestait, comme à son habitude, à l'idée de tout ce temps perdu pour ses chères fouilles. Quand je lui demandai s'il souhaitait assister au bal costumé donné au *Shepheard,* son indignation fut si tonnante que je dus fermer la porte de mon bureau, où se déroulait la conversation.

— Nom d'un chien, Peabody, avez-vous oublié ce qui s'est passé à notre dernier bal masqué ? Si je n'étais pas arrivé à la dernière seconde, vous auriez été enlevée par un misérable particulièrement monstrueux que vous preniez pour moi !

Personne ne sait qui est quelqu'un dans ces fichus costumes ! s'exclama-t-il en conclusion, oubliant la bienséance grammaticale.

Il était si beau, yeux saphir lançant des éclairs, lèvres retroussées sur ses dents blanches, fossette au menton frémissant de colère, que je ne pus m'empêcher de le taquiner.

— Voyons, Emerson, vous savez bien que vous adorez les déguisements. Surtout les barbes ! Et il est peu probable que ce genre d'incident se reproduise. De toute façon, je pense à un costume bien moins couvrant pour vous. Vos membres inférieurs sont si bien galbés, j'hésite entre un centurion romain ou un Écossais en kilt. Ou peut-être un pharaon…

— Avec rien de plus qu'une jupette et un collier de perles ? fulmina Emerson. Et vous en robe plissée transparente, comme Nefertiti ? Voyons, Peabody… Oh ! vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Oui, très cher, fis-je en éclatant de rire. Nous ne sommes pas obligés d'y aller si vous n'en avez pas envie, et c'est dans plusieurs semaines. Maintenant, vous feriez mieux de vous dépêcher. Je finis mon courrier et je vous rejoins.

Pensant la discussion terminée, je me tournai vers mon bureau et saisis mon porte-plume.

— J'aimerais pourtant bien vous voir en Nefertiti.

Il vint se placer derrière moi et posa les mains sur mes épaules.

— Allons, Emerson, vous savez bien que je ne ressemble en rien à cette élégante personne. Je suis trop… Que faites-vous donc ?

En fait, je savais très bien ce qu'il faisait. Il me souleva de ma chaise et m'étreignit.

— Je préfère vous avoir vous plutôt que Nefertiti, Cléopâtre ou Hélène de Troie, murmura-t-il contre ma joue.

— Maintenant ? me récriai-je.

— Pourquoi pas ?

— D'abord, il est huit heures du matin, ensuite, on vous attend à Gizeh, et puis… et puis…

— Qu'ils attendent !

C'était comme au bon vieux temps, quand l'affection tempétueuse d'Emerson se manifestait dans des endroits et en des circonstances qu'on pourrait qualifier d'inappropriés. Je n'avais jamais alors été capable de lui dire non. Je ne le pus davantage ce jour-là. Quand il me quitta mon moral était bien meilleur. En fredonnant, je me rassis à mon bureau pour finir mes lettres.

Ce fut seulement lorsque l'euphorie commença de s'estomper que mes soupçons s'éveillèrent. Les démonstrations d'affection d'Emerson sont souvent spontanées et toujours irrésistibles. Il est parfaitement conscient de leur effet sur moi, et n'hésite pas dans certains cas à y recourir pour détourner mon attention.

Cessant d'écrire, je repensai à notre conversation. N'était-ce pas bizarre qu'il se laissât mettre en retard ? D'habitude il piaffait d'impatience, et nous faisait nous hâter. Nous avions discuté de costumes et de déguisements… En y repensant, j'eus conscience qu'il avait évité mon regard au moment où je parlais de barbes… Le misérable ! Il mijotait quelque chose. Malgré ses dénégations, je savais bien qu'il rêvait de participer à l'effort de guerre. Il comprenait les sentiments pacifistes de Ramsès, mais ne les partageait pas entièrement, et je le soupçonnai de chercher en réalité une occasion d'arpenter les rues du Caire sous un déguisement, pour faire la chasse aux espions et aux agents étrangers. Je n'y voyais pas d'objections, à condition qu'il n'essaie pas de m'empêcher d'en faire autant.

À la demande d'Emerson, j'avais écrit au major Hamilton pour l'inviter à venir prendre le thé avec sa nièce. L'après-midi suivant, je reçus de lui un bref message. Nefret parcourait son propre courrier ; la missive qu'elle lisait à cet instant semblait contenir quelque chose de particulièrement intéressant. Nous étions sur le toit, attendant le retour des autres. Les jours précédents, c'est moi qui avais trié les lettres et messages arrivés en notre absence. Bien entendu, je n'aurais jamais ouvert une lettre adressée à Nefret ; je voulais simplement savoir si Percy avait le front de lui écrire. Jusqu'alors, elle n'avait reçu aucun message suspect, mais ce jour-là elle avait atteint avant moi le panier à courrier dans le hall.

— J'espère que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, demandai-je en voyant son front lisse se plisser.

— Quoi ? (Elle sursauta.) Non, rien de la sorte. Simplement une invitation que je n'accepterai pas. Avez-vous reçu des lettres intéressantes ?

— Un mot du major Hamilton – vous savez, l'oncle de la jeune fille qui était là l'autre jour. C'est assez curieux. Qu'en pensez-vous ?

Je lui tendis la lettre, espérant lui inspirer le geste réciproque. Ce ne fut pas le cas. Elle plia sa propre missive et la glissa dans la poche de sa jupe avant de prendre la mienne. Quand elle la lut, ses lèvres s'arrondirent en un sifflement silencieux.

— Curieux ? Grossier, dirais-je. La façon dont il décline votre invitation indique clairement qu'il ne souhaite pas faire notre connaissance, et n'a pas l'intention de laisser sa nièce nous rendre visite. Il ne dit pas pour quelle raison.

— Je pense la deviner.

— Je ne savais pas que vous étiez au courant, dit Nefret, visiblement surprise.

— Au courant de quoi ?

Elle parut regretter d'avoir parlé, mais mon regard fixé sur elle exigeait une réponse.

— Du fait que Ramsès lui a coupé l'herbe sous le pied en ce qui concerne Mrs Fortescue.

— C'est une façon bien vulgaire de présenter les choses ! Voulez-vous dire que Ramsès et cette femme sont hum… en relations ? Elle pourrait être sa mère ! Et son autre admirateur, le comte français ?

Les lèvres délicates de Nefret esquissèrent une moue.

— Je déteste ce genre de commérages ; toutefois j'aimerais vraiment que vous parliez à Ramsès. Le major se contentera probablement de le snober, mais le comte a menacé de le provoquer.

— De demander réparation, voulez-vous dire ? C'est absurde.

— Pas pour le comte. Il est galant, à l'européenne. Baisemains, claquements de talons.

— Vous le connaissez ?

— Très peu. Bon, il ne se passera certainement rien. Cela peut être une autre raison pour le major de ne pas souhaiter nous connaître mieux. Quel tuteur sérieux permettrait à une jeune fille de fréquenter un homme qui est non seulement un pacifiste, mais aussi un séducteur notoire ?

— Nefret !

— Je suis désolée, tante Amelia, mais c'est ce qu'on dit de lui. Tout le monde sait que ce sont des mensonges, mais on continue de les colporter, et nous n'y pouvons rien.

— Tout cela finira par s'oublier, dis-je, en souhaitant pouvoir le croire.

Ses joues perdirent leur coloration furieuse, elle sourit et secoua la tête.

— On peut dire qu'il l'a bien cherché. On ne peut reprocher à la petite d'en avoir eu la tête tournée.

— Au propre comme au figuré, si j'ai bien compris. Ma chère Nefret, il ne l'a pas cherché. Quand on l'a appelé, il ne pouvait que voler à son secours.

— Ce n'est pas ce qu'il fait, mais sa façon de le faire.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Je vois ce que vous voulez dire. Eh bien, ma chère, il ne le fera plus. En tout cas, pas avec Miss Hamilton. La lettre du major est discourtoise, toutefois elle me décharge d'une responsabilité que je suis heureuse d'éviter. Mais Emerson sera déçu.

Quand Emerson arriva, il était accompagné de Katherine et Cyrus Vandergelt, qui devaient partager notre dîner et une soirée à l'opéra. Je devinai qu'ils étaient venus en voiture, car ils portaient tous deux des tenues appropriées. Cyrus était un dandy. Il arborait un cache-poussière de fin lin blanc, une casquette et des lunettes de protection, maintenant repoussées en arrière. Katherine entreprit de se libérer des voiles dans lesquels elle était enveloppée, et après m'avoir saluée affectueusement, Cyrus expliqua :

— Nous nous sommes arrêtés à Gizeh pour prendre Emerson.

— Et vous avez bien fait, sans quoi il y serait encore. Où est Anna ? J'espère que vous ne l'avez pas laissée toute seule à la maison. Elle a, je crois, tendance à la mélancolie. Ce n'est pas

sain. Elle devrait peut-être passer plus de temps avec nous. Elle aurait de quoi s'occuper et cela chasserait ses idées noires.

— Il faut toujours que vous vous mêliez de tout, Peabody, protesta mon mari en s'installant confortablement dans un fauteuil, la pile de courrier à la main. Qu'est-ce qui vous permet de croire que Katherine a besoin de vos conseils pour élever sa fille ?

— Les conseils d'Amelia sont toujours les bienvenus, intervint Katherine avec un sourire affectueux.

Elle aussi semblait en proie aux idées noires. Ses joues rondes avaient fondu et il y avait plus de gris dans ses cheveux qu'à peine un an auparavant.

— Nous avons laissé Anna avec Ramsès, poursuivit-elle, il n'avait pas tout à fait fini, et elle a décidé de rester lui tenir compagnie.

— Alors, nous ne les attendrons pas pour le thé, décidai-je. Emerson, pouvez-vous descendre dire à Fatima que nous sommes prêts ?

Emerson qui, impétueux comme à son habitude, avait jeté par terre l'essentiel du courrier, ne répondit pas. Il regardait une lettre d'un œil fixe. Je dus répéter son nom très fort pour qu'il lève la tête.

— Pourquoi criez-vous ? s'enquit-il.

— Ne vous dérangez pas, professeur, je vais le lui dire, déclara Nefret en se levant.

— Dire quoi à qui ?

— Ces deux questions n'ont plus d'importance, répondis-je. Vraiment, Emerson, c'est très impoli de lire le courrier en présence d'invités. Qu'est-ce qui vous absorbe autant ?

Emerson me tendit le feuillet en silence.

— Oh, le mot du major Hamilton. Ne vous mettez pas en colère.

— Je ne vois pas pourquoi je me mettrais en colère, rétorqua mon mari.

— Ma foi, le ton est plutôt sec, et je sais que vous étiez impatient de revoir…

— Bah ! Je n'ai pas envie d'en discuter. Où est… Ah, vous voilà, Fatima. Parfait. Je veux mon thé.

Fatima et son aide disposaient le service à thé quand une petite forme tigrée apparut si soudainement sur le parapet que Cyrus sursauta.

— Par la barbe de Joshua ! s'écria-t-il, comment est-elle arrivée ici ? Pas par l'escalier, je l'aurais vue.

Seshat lui jeta un regard critique et entreprit de faire sa toilette.

— Elle grimpe comme un lézard et vole comme un oiseau, dis-je en riant. C'est incroyable de la voir sauter d'un balcon à l'autre. Nos chats ont toujours été lestes, mais Seshat est d'une agilité surnaturelle.

L'arrivée de la chatte précéda d'une minute à peine celle de Ramsès. Anna l'accompagnait.

La fille que Katherine avait eue de son précédent et malheureux mariage avait un peu plus de vingt ans. La vérité m'oblige à dire qu'elle était plutôt laide. Elle ne ressemblait pas du tout à sa mère, joliment potelée là où Anna ne l'était pas, et à qui ses yeux verts et ses cheveux bruns striés de gris donnaient l'aspect d'un cynique chat tigré. Les yeux d'Anna étaient d'un brun terne, ses joues creuses ; elle méprisait l'emploi de fards et avait une préférence pour des vêtements plutôt masculins qui ne flattaient pas sa silhouette. Elle n'avait jamais paru intéressée par une personne du sexe opposé, sauf durant une période extrêmement embarrassante où elle s'était amourachée de Ramsès. Il était resté insensible et cela avait été un vrai soulagement quand cette passade avait pris fin.

Elle me sembla lui témoigner une certaine froideur. Après nous avoir salués elle s'assit sur le canapé, près de Nefret en disant :

— J'ai décidé de suivre une formation d'infirmière.

— Vous êtes la bienvenue si vous voulez venir visiter notre hôpital, répondit Nefret lentement. Mais nous ne pouvons vous former. Si vous voulez vraiment…

— Oui. Chacun doit faire ce qu'il peut, n'est-ce pas ?

— Vous recevriez une meilleure instruction en Angleterre, remarqua Nefret, je puis vous donner quelques adresses…

— Il doit bien y avoir quelque chose que je puisse faire ici !

— Certaines dames ont formé des comités, dis-je, elles prennent le thé et roulent des bandages.

— C'est mieux que de ne rien faire, déclara Anna en jetant un regard à Ramsès, qui sembla ne pas le remarquer.

Ah, me dis-je, voilà donc le problème.

Son frère, qu'elle adorait, combattait en France. J'espérai qu'elle n'allait pas ajouter à la collection de plumes de Ramsès. Un mépris manifeste serait encore plus pénible que l'expression d'une affection non partagée.

Cette année-là, nous avions réussi à obtenir une loge pour la saison d'opéra, car un grand nombre d'amateurs de bel canto avaient quitté le pays – volontairement, ou après avoir été déclarés ennemis et donc indésirables. Ce soir-là on donnait *Aïda,* l'un des opéras préférés d'Emerson, parce que la musique en est très forte cependant que les costumes et décors égyptiens lui donnent une occasion de critiquer.

Il n'y avait pas assez de place pour tous dans un seul véhicule, de sorte que Nefret vint avec nous tandis que Ramsès accompagnait les Vandergelt. J'avais, malgré sa résistance, persuadé Emerson de laisser Selim conduire pour la soirée. Le lecteur ne peut s'imaginer combien je souhaite n'être *PAS* conduite par Emerson.

— J'aimerais vraiment que Ramsès ait la courtoisie de nous faire part de ses projets à l'avance, dis-je en prenant le chapeau d'Emerson pour éviter qu'il s'asseye dessus ou le laisse s'envoler par la fenêtre. Je pensais qu'il venait avec nous, jusqu'à ce qu'il descende en tenue de soirée normale, sans cravate blanche.

— Quelle différence ? s'enquit Emerson.

— Où va-t-il ?

— Je n'ai pas eu l'outrecuidance de le lui demander, ma chère. Étant adulte, il n'est pas obligé de nous rendre compte de ses activités.

— Humpf, fis-je. Nefret, vous ne savez pas…

— Non. J'aurais peut-être dû vous prévenir plus tôt que je ne rentrerais pas avec vous.

— Avez-vous quelque chose de prévu avec Ramsès ?

— Je vous l'ai dit, je ne sais rien de ses projets, sinon que je n'y figure pas.

— Où comptez-vous… Aïe !

Emerson éloigna son coude de mes côtes et se mit à parler très fort de Wagner.

Quand les Vandergelt nous rejoignirent dans notre loge, Katherine nous apprit – en réponse à ma question – qu'ils avaient laissé Ramsès au *Savoy*. Ce n'était pas un de ses endroits de prédilection ; il devait avoir rendez-vous, ou vouloir rencontrer quelqu'un qui y séjournait.

J'abandonnai donc la question. Provisoirement.

L'Opéra avait été construit par le khédive Ismaïl. Il faisait partie du programme de modernisation du Caire en prévision de la visite de l'impératrice Eugénie pour l'inauguration du canal de Suez en 1869. Selon la rumeur, Ismaïl était follement amoureux de l'impératrice française. Il lui avait bâti un palais somptueux, et une route vers Gizeh pour qu'elle puisse accéder confortablement aux pyramides. L'Opéra était tout dorures, tentures de velours cramoisi et brocart d'or. Ismaïl avait commandé *Aïda* pour l'inauguration, mais Verdi mit deux ans de plus à l'achever, de sorte que le khédive et l'impératrice durent se rabattre sur *Rigoletto*. Plusieurs loges avaient été prévues pour les dames du harem d'Ismaïl ; protégées du regard des spectateurs par des écrans, elles étaient maintenant réservées aux femmes musulmanes.

Katherine et moi sortîmes immédiatement nos jumelles de théâtre, pour voir qui était là, avec qui, et dans quelle tenue. Je n'ai pas honte de cette activité, qu'Emerson prend plaisir à railler. Elle est au pire inoffensive, et au mieux, instructive. La grandiose loge du khédive était occupée ce soir-là par le général Maxwell en personne. Depuis la déclaration de guerre et l'instauration de la loi martiale, il représentait l'autorité suprême en Égypte, et sa loge était remplie d'officiers et officiels venus faire leur compliment (C'est-à-dire flatter le grand homme dans l'espoir d'obtenir une faveur.) Je ne fus pas surprise de voir Percy parmi eux. Nous ayant repérées, il s'inclina. Je l'ignorai aussi ostensiblement que je pus, et vis avec ennui Anna répondre d'un signe de la main. Je me souvins qu'elle l'avait rencontré, alors que nos relations avec lui étaient encore relativement civiles.

Je scrutai le public en dessous. Mrs Fortescue était présente, escortée ce soir-là par un officier de l'état-major qui m'était inconnu. Je demandai à Katherine de me désigner le major Hamilton.

— Je ne le vois pas, répondit-elle. Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Je vous ai raconté la petite mésaventure de sa nièce sur la pyramide ?

— Oui. Il n'est pas venu vous voir pour vous remercier ?

— Bien au contraire : il a écrit pour m'informer qu'il n'autoriserait pas la petite à nous fréquenter.

— Mon Dieu ! Mais pourquoi ?

— Inutile de faire preuve de tact avec moi, Katherine. Je suppose qu'il a entendu certains des racontars concernant Ramsès.

Anna tendait une oreille intéressée. De sa grosse voix masculine, elle s'enquit :

— Faites-vous allusion à ses convictions pacifistes ou à sa réputation de séducteur, Mrs Emerson ?

— Je ne vois pas pourquoi nous nous intéresserions à l'une ou l'autre de ces calomnies, coupa Katherine.

Les joues creuses d'Anna s'empourprèrent.

— C'est un pacifiste. Ce n'est pas de la calomnie que de le dire.

Nos dernières phrases avaient attiré l'attention de Nefret.

— Je ne dirais pas que Ramsès est un pacifiste, intervint-elle avec raison, il est tout prêt à se battre s'il l'estime nécessaire. Et il est sacrément doué dans ce domaine.

— Nefret ! fis-je.

— Je vous demande pardon. J'essayais simplement de rétablir la vérité. Vous êtes-vous inscrite dans un de ces clubs d'enroulement de bandages, Anna ?

Son ton dédaigneux rendit Anna furieuse. Elle se raidit.

— Je veux faire quelque chose de plus… de plus difficile, de plus utile.

— Vraiment ? (Nefret posa son menton dans sa main et sourit suavement à la jeune femme.) Dans ce cas, venez à l'hôpital

demain. Une paire de mains supplémentaire ne nous fera pas de mal.

— Mais je n'y soignerai pas des soldats ?

— Non. Seulement des femmes maltraitées dans une autre guerre – la plus longue de toute l'histoire. Une guerre qui ne sera pas vite ni facilement gagnée.

— Je les plains, bien sûr, marmotta Anna, mais…

— Mais vous vous imaginez épongeant tendrement le front d'officiers jeunes et beaux, atteints de nobles blessures au bras ou à l'épaule. Je crois que cela vous ferait du bien de rencontrer certaines des femmes qui viennent chez nous, et de voir leurs plaies. Cela vous donnerait un avant-goût de ce qu'est vraiment la guerre. Chiche ?

Anna se mordit la lèvre, mais aucune jeune femme courageuse n'aurait pu ne pas relever le défi.

— D'accord ! répliqua-t-elle, bravache. Je vous prouverai que je ne suis pas aussi frivole que vous le croyez. Je viendrai demain, je ferai tout le travail que vous me donnerez, et resterai jusqu'à ce que vous me chassiez.

— D'accord.

Je croisai le regard de Katherine. Je m'attendais à ce qu'elle proteste, mais elle se contenta de sourire légèrement en reprenant ses jumelles.

— Ah ! voilà le major Hamilton, Amelia, troisième rang, au centre, cheveux roux grisonnants, manteau de velours vert.

— Mon Dieu ! Qu'il est pittoresque ! m'exclamai-je, repérant sans difficulté l'individu en question grâce à la couleur inhabituelle de ses cheveux. Vous croyez qu'il est en kilt ?

— Probablement. Le manteau fait partie de sa tenue écossaise.

Mes lecteurs étant, bien sûr, familiers de l'opéra, je ne décrirai pas la représentation en détail. Au tomber du rideau, accompagné du fracas scellant pour toujours le sépulcre des deux amants, nous applaudîmes à tout rompre, tous sauf Emerson, qui commençait à gigoter. S'il en faisait à sa tête, il se précipiterait dehors dès la dernière note. Un tel comportement, à mon avis, manque de courtoisie, de sorte que je l'obligeais toujours à rester pour les rappels et le *God Save the King*.

Cyrus proposa de s'arrêter quelque part pour souper, mais il se faisait tard et je savais qu'Emerson se lèverait avant l'aube. Nous souhaitâmes bonne nuit aux Vandergelt et montâmes dans notre automobile.

— Selim, vous me laisserez au Sémiramis, dit Nefret.

— Avec qui dînez-vous ? m'enquis-je.

Je m'attendais à un coup de coude d'Emerson. Mais il se contenta de s'éclaircir bruyamment la gorge et de marmotter :

— Vous n'êtes pas obligée de répondre, Nefret… enfin… sauf si vous voulez.

— Ce n'est pas un secret : Lord Edward Cecil, Mrs Fitz, et quelques autres de leur bande. Vous connaissez Mrs Canley Tupper, je crois ?

En effet. Comme les autres membres de la « bande », y compris Lord Edward, elle était frivole et évaporée, mais pas sournoise.

— Et le major Ewan Hamilton nous rejoindra peut-être, ajouta Nefret.

Je ne pus trouver le sommeil cette nuit-là, bien qu'Emerson dormît à poings fermés. Nefret n'était pas encore rentrée quand nous nous étions retirés, et Ramsès non plus. Où étaient-ils, que faisaient-ils – et avec qui ? Je changeais sans cesse de position. Mais c'était d'inquiétude, et non d'inconfort, que je souffrais. Par certains côtés, ces enfants causaient moins de tracas quand ils étaient petits. À l'époque, j'avais au moins le droit de surveiller leurs faits et gestes, de les interroger sur leurs projets. Non qu'ils m'eussent toujours obéi et dit la vérité…

L'entrée silencieuse de l'intrus ne m'alerta pas. Il était sur le lit, avançant lentement et inexorablement vers ma tête, avant que j'eusse détecté sa présence. Un poids se posa sur ma poitrine, quelque chose de froid et d'humide frôla ma joue.

— Qui est là ? murmurai-je, comment êtes-vous entré ?

Je n'obtins pas de réponse audible, seulement une pression plus forte sur mon visage. Je bougeai et ma poitrine fut soulagée du poids qui l'oppressait. La forme sombre disparut. Je me levai, sans réveiller Emerson. M'arrêtant seulement pour enfiler

robe de chambre et pantoufles, je gagnai la porte. La chatte y était déjà. Dès que j'ouvris la porte, elle fila.

Une lampe avait été laissée allumée sur une table. Je m'en saisis. Seshat m'entraîna dans le couloir, vérifiant de temps à autre que je la suivais.

Elle ne pouvait avoir pénétré dans notre chambre que par la fenêtre. Les balcons qui s'alignaient sous les fenêtres du premier étage constituaient l'une de ses promenades favorites. Comme je m'y attendais, elle s'arrêta devant la porte de Ramsès et me regarda fixement.

Je frappai doucement à la porte. Pas de réponse. J'actionnai la poignée.

La porte était fermée à clef.

Bon, je m'y attendais. Ramsès avait toujours été jaloux de son intimité, et bien entendu il en avait le droit.

Quelques jours plus tôt, j'avais eu soin de trouver une clef qui ouvrait la porte de Ramsès. J'en avais également une pour la chambre de Nefret. Je n'avais pas jugé utile d'en informer les intéressés, étant résolue à ne faire usage de ces clefs qu'en cas d'extrême urgence. Comme à cet instant, de toute évidence.

J'ouvris la porte avec brusquerie. C'est mon habitude lorsque je m'attends à trouver un intrus, mais je reconnais que le choc de la porte contre la cloison fait souvent sursauter d'autres personnes innocentes. Le bruit provoqua un juron étouffé de la part d'Emerson, que je n'avais pas entendu approcher. Il me rejoignit en hâte et posa la main sur mon bras.

— Peabody, que diable êtes-vous en train de…

La phrase s'étrangla dans sa gorge.

La fenêtre ouvrant sur le balcon donnait assez de clarté pour permettre de distinguer la forme immobile dans le lit, recouverte jusqu'au menton, et la tête sombre sur l'oreiller. Quelqu'un gisait aussi face contre terre entre le lit et la fenêtre. Ce semblait être un paysan, car il était pieds nus, vêtu d'un *gibbeh* bleu élimé et déchiré.

Donnant la lampe à Emerson, je courus m'agenouiller près de l'homme à terre.

— Ramsès ! Que s'est-il passé ? Êtes-vous blessé ?

Je ne reçus pas de réponse, ce qui réglait plus ou moins la question. Pendant que je secouais doucement le corps inanimé de mon fils, Emerson posa la lampe sur une table proche.

— Je vais chercher un médecin.

— Non.

J'avais réussi à tourner Ramsès sur le dos. En tirant, j'avais déchiré sa robe, découvrant sa poitrine comme le tissu sanglant maladroitement enroulé autour de son épaule et de son bras. Le tissu avait dû être arraché à sa chemise, car celle-ci était en morceaux. Son seul autre vêtement, en dehors de la ceinture qui maintenait son poignard, était un caleçon lui arrivant aux genoux et complétant son costume d'Égyptien pauvre.

— Non ! fit Ramsès en écho.

Il avait ouvert les yeux et tentait de s'asseoir. Je le saisis à bras-le-corps et l'appuyai contre moi. Il murmura quelque chose et Seshat gronda.

— Non ? (Les sourcils d'Emerson se froncèrent.) Ah ! Vous voulez votre trousse médicale, Peabody ?

— Oui. Fermez la porte derrière vous, répondis-je, et pour l'amour du ciel ne réveillez pas les domestiques !

Je tirai le poignard de Ramsès de sa gaine et entrepris de cisailler le pansement grossier. Il gisait immobile, m'observant avec une appréhension bien naturelle.

— Seigneur ! Ce n'est ni fait ni à faire, remarquai-je.

— J'étais un peu pressé.

Je m'interrompis un instant dans ce qu'on peut appeler une délicate opération, et examinai son visage plus attentivement. En effleurant sa joue mes doigts rencontrèrent plusieurs points légèrement poisseux.

— Qu'est-il arrivé à votre barbe et à votre turban, comme au reste de votre déguisement ?

— Je ne me rappelle pas. J'étais dans l'eau à un moment…

Il se raidit quand je glissai la lame du poignard sous une autre couche d'étoffe, puis reprit :

— Comment l'avez-vous découvert ?

— Que vous étiez engagé dans quelque opération secrète ? Vous n'avez rien laissé échapper, si c'est ce qui vous inquiète. Je

savais que vous ne vous déroberiez pas à votre devoir, si dangereux ou désagréable qu'il fut.

Les lèvres de Ramsès se serrèrent et il détourna la tête.

— Je suis désolée, dis-je, j'essaie de ne pas vous faire mal.

— Vous ne me faites pas mal. Mais vous y serez contrainte. Je ne puis prendre le risque de faire venir un médecin pour une plaie par balle.

— Ces blessures n'ont pas été causées par une balle, dis-je, en ôtant une nouvelle couche d'étoffe et découvrant une rangée d'entailles irrégulières juste au-dessus de sa clavicule.

Ramsès tenta de regarder au-delà de son nez et de son menton.

— Bon sang ! fis-je en enlevant la dernière couche d'étoffe, car il n'y avait malheureusement aucun doute quant à l'origine du trou sanglant dans son bras. Où étiez-vous donc ce soir ?

— J'étais censé être au bar du *Shepheard,* dont les habitués ne tirent pas sur les gens qu'ils n'aiment pas, se contentant de les snober.

— Alors vous auriez pu vous faire attaquer en rentrant. Par un voleur.

— Vous savez bien que…

Il s'interrompit, souffle coupé par la douleur, et Seshat posa une patte autoritaire sur ma main. Elle sortait juste assez les griffes pour que je les sente.

— Désolée, dis-je – à la chatte.

— Ce n'est rien, dit Ramsès – à la chatte. Personne n'avalera cette histoire. Mère.

— Non, reconnus-je. Les voleurs du Caire n'ont pas d'armes à feu. Les seuls qui… Êtes-vous en train de me dire que c'est un policier ou un soldat qui vous a tiré dessus ? Mais enfin, pourquoi…

Avant que je puisse poursuivre l'interrogatoire, Emerson revint avec ma trousse et, remarquai-je avec plaisir, vêtu de son pantalon. À nous deux, nous sortîmes Ramsès de sa tenue crasseuse puis le couchâmes, après avoir ôté du lit les oreillers entassés et la perruque noire. Emerson versa l'eau du broc dans la cuvette, et j'entrepris de nettoyer les blessures.

— Ça pourrait être pire, remarqua Emerson.

Mais son air sombre démentait ses paroles optimistes.

— À quelle distance étiez-vous quand le coup a été tiré ?

— Aussi loin que j'ai pu, répondit Ramsès avec un faible sourire. Ce n'était vraiment pas de chance que…

Il s'interrompit en se mordant la lèvre inférieure, au moment où la compresse alcoolisée toucha une des entailles, et j'ordonnai d'un ton tranchant :

— Ramsès, je n'aime pas cette blessure. La balle a traversé la partie charnue du bras, mais elle a dû émietter quelque chose de dur juste après. On dirait que vous avez reçu plusieurs éclats de pierre. L'un est enfoncé assez profondément. Si Nefret n'est pas déjà en route, nous pourrions l'envoyer chercher. Je préférerais qu'elle se charge de…

— Non, Mère ! Nefret ne doit rien savoir.

— Vous n'imaginez quand même pas qu'elle trahirait vos secrets ? m'exclamai-je avec une égale véhémence. *Nefret* ?

— Mère, voulez-vous bien essayer de comprendre… Pardonnez-moi, mais il ne s'agit pas d'une de nos aventures habituelles avec des malfaiteurs. Pensez-vous que je n'aie pas confiance en vous et Père ? Je ne vous aurais rien dit non plus. Je n'en avais pas le droit. L'enjeu dépasse largement le cadre de cette mission. Certains appellent cela le Grand Jeu… Quel nom ironique pour une entreprise qui exige mensonges, duperies, assassinats, et trahison de chacun des principes qui nous ont été inculqués ! Bon, je refuserai de tuer, sauf pour me défendre, quoi qu'ils en disent, mais j'ai juré d'obéir aux autres règles du jeu, et la plus importante est que, sans permission de mes supérieurs, je ne puis impliquer qui que ce soit ! Plus vous en saurez, plus vous serez vous-même en danger. Je n'aurais pas dû rentrer ce soir, j'aurais dû aller…

Il se tut brusquement, et Emerson, qui le contemplait en fronçant les sourcils, posa la main sur son front couvert de sueur.

— C'est compris, mon garçon, ne parlez plus.

— Merci, Père. Je suppose que c'est Seshat qui m'a dénoncé ?

— Oui, dis-je, Dieu merci. Mais comment expliquerez-vous à Nefret que vous gardiez le lit demain ?

La mâchoire de Ramsès se durcit.

— J'irai sur le site demain comme d'habitude. Non, Mère, ne protestez pas, je n'ai pas assez d'énergie pour m'expliquer. Ne pourriez-vous pas, *pour une fois,* me croire sur parole quand je vous dis que c'est nécessaire ?

Il finit par perdre conscience, mais pas aussi vite que je l'aurais souhaité.

4

Après avoir extrait le dernier fragment de pierre, je le tendis à Emerson, qui l'essuya avec un bout de gaze et l'examina soigneusement.

— Aucun indice. Juste un morceau de pierre à chaux ordinaire. Où était-il ce soir ?

— Il ne veut pas me le dire.

— Il faudra bien qu'on l'y contraigne, d'une façon ou d'une autre. Mais pas maintenant.

Avant que j'eusse fini de panser ses blessures, Ramsès reprit conscience.

— La novocaïne ne fera plus effet bien longtemps, dis-je. Préférez-vous du laudanum, ou un peu de la morphine de Nefret ? Je pense être capable d'enfoncer une aiguille dans une veine.

— Non, merci, refusa Ramsès, d'une voix faible mais ferme.

— Il vous faut quelque chose contre la douleur.

— Un peu de cognac suffira.

J'en doutais sérieusement, mais ne pouvais guère lui pincer le nez pour lui verser le laudanum dans la gorge. Je préparai le cognac et Emerson l'aida à s'asseoir. Il venait de prendre le verre quand j'entendis un bruit de pas dans le couloir.

— Enfer et damnation ! m'écriai-je, car je ne connaissais que trop bien ces pas légers et rapides. Emerson, avez-vous fermé à clef ?

Son élan vers la porte m'indiqua clairement qu'il n'en avait rien fait. Emerson est capable de se déplacer comme une panthère en cas de nécessité, mais cette fois, il fut trop lent. Il parvint néanmoins à se glisser derrière la porte au moment où elle s'ouvrait.

Nefret resta sur le seuil. Dans la lumière du couloir elle irradiait comme une princesse de conte de fées, sur ses bras et cheveux les gemmes étincelaient, ses jupes de mousseline l'entouraient comme une brume. J'eus juste assez de présence d'esprit pour chasser sous le lit, d'un coup de pied, les affreux témoignages de nos activités. La forte odeur du cognac masquait les relents du sang et des antiseptiques. Ramsès s'était renfoncé sous les couvertures, de sorte qu'il était dissimulé jusqu'au menton, sauf pour le bras qui tenait le verre. La moitié de son contenu s'était répandue dans le lit.

— Comme c'est gentil de passer, dit-il, les lèvres incurvées. Vous avez loupé le sermon de Mère sur les méfaits de l'alcool, mais vous arrivez juste à temps pour me tenir la cuvette pendant que je vomis.

Elle resta tellement immobile que même les pierreries sur ses mains ne scintillaient pas. Puis elle fit volte-face et disparut.

Aucun de nous ne bougea avant d'avoir entendu la porte de Nefret se refermer. Emerson ferma la nôtre et donna un tour de clef. Ramsès avala le reste du cognac, puis laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Merci, Mère. Il est inutile que vous restiez, retournez vous coucher.

J'ignorai sa proposition, comme il s'y attendait probablement. Désignant la cuvette et les linges tachés qui s'y trouvaient, je demandai à Emerson :

— Débarrassez-nous de cela… Je vous fais confiance pour trouver une cachette sûre. Ensuite faites le tour et…

— Oui, ma chère, inutile de préciser.

La porte ne s'était pas plus tôt refermée derrière lui que Ramsès ouvrait les yeux.

— Je déteste toujours autant cette fichue guerre, vous savez, balbutia-t-il.

— Alors pourquoi faites-vous tout cela ?

Sa tête s'agita sur l'oreiller.

— Ce n'est pas toujours facile de distinguer le bien du mal, n'est-ce pas ? Souvent, on n'a le choix qu'entre mieux ou pire… et parfois… parfois, la différence entre les deux n'est pas plus épaisse qu'un cheveu. Pourtant, il faut faire des choix. On ne

peut pas rester en dehors et laisser les autres prendre tous les risques… y compris celui de se tromper. Il y a toujours mieux… et pire… Ce que je dis n'a pas beaucoup de sens, hein ?

— Je trouve cela parfaitement sensé, répondis-je doucement. Mais vous avez besoin de repos. Ne pouvez-vous dormir un peu ?

— J'essaie.

Il se tut un moment puis reprit :

— Vous chantiez pour m'endormir. Quand j'étais petit. Vous vous rappelez ?

— Oui…

Je dus m'éclaircir la gorge avant de poursuivre.

— Je vous ai toujours soupçonné de faire semblant de dormir pour ne pas avoir à m'écouter. Ce n'est pas mon plus grand talent.

— J'aimais bien ça.

Sa main reposait sur le lit, paume ouverte, comme celle d'un mendiant demandant l'aumône. Quand je la pris, ses doigts se refermèrent sur les miens. J'avais la gorge si serrée que je ne me croyais pas capable de parler, et encore moins de chanter, mais le contrôle d'acier que je me suis forgé au fil des années me vint en aide. Ma voix était ferme, sinon mélodieuse.

Trois corbeaux sur un arbre,
Tra, lala, redi-redon…

Cette vieille ballade comprend dix interminables couplets, et il ne s'agit pas, comme pourraient le croire ceux qui ne la connaissent pas, d'une mignonne comptine sur les petits oiseaux. Dès qu'il avait eu l'âge d'exprimer une opinion à ce sujet, Ramsès m'avait informée que les berceuses l'ennuyaient, et avait exigé des chansons plus intéressantes. Cette attitude était peut-être parfaitement normale pour un enfant élevé au milieu des momies ; mais j'aurais été la première à reconnaître qu'il n'était pas un enfant ordinaire.

Ses lèvres s'incurvèrent légèrement pendant que je chantais, et ses yeux se fermèrent. Quand je parvins au couplet où

l'amante du chevalier mort « soulève sa tête sanglante », sa respiration était devenue plus lente et profonde.

Je me penchai vers lui et écartai de son front ses boucles humides. Je m'étais trompée, il ne dormait pas tout à fait. Ses cils épais se relevèrent.

— J'étais un petit monstre assoiffé de sang, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je d'une voix mal assurée. Non ! Jamais vous n'avez fait de mal à une créature vivante, pas même aux insectes ou aux souris. Vous vous mettiez sans cesse en danger pour les protéger, des chats, des chasseurs ou de mauvais maîtres. C'est ce que vous faites encore maintenant, n'est-ce pas ? Vous risquez votre vie pour que d'autres…

Je ne pus continuer. Il pressa ma main et me sourit.

— Ne vous inquiétez pas, Mère. Tout va bien.

Les larmes que je retenais débordèrent, et je sanglotai comme jamais depuis la mort d'Abdullah. Je me laissai tomber à genoux et enfouis mon visage dans les couvertures pour tenter d'étouffer mes pleurs. Maladroitement, Ramsès me tapota les cheveux, ce qui me fit pleurer encore davantage.

Une fois calmée, je relevai la tête et constatai qu'il dormait enfin. Les ombres adoucissaient ses traits, les forts contours de sa mâchoire et son menton. Avec la chatte roulée en boule à côté de lui sur l'oreiller, on aurait dit le petit garçon qu'il avait été naguère.

J'étais assise près du lit quand la clef tourna dans la serrure. Emerson entra.

— Tout est tranquille, souffla-t-il, je n'ai vu personne.

— Bon.

Il traversa la pièce et vint se placer derrière moi, les mains sur mes épaules.

— Pleuriez-vous ?

— Un peu. Beaucoup, même. Je ne crois pas avoir la force d'endurer cela, Emerson. Je devrais sans doute y être habituée, mais il courtise le danger avec encore plus de témérité que vous. Pourquoi lui faut-il prendre de tels risques ?

— Le préféreriez-vous différent ?

— Oui ! Je voudrais qu'il soit raisonnable… qu'il fasse attention… qu'il évite le danger…

— En bref, qu'il soit quelqu'un d'autre. Le voudrions-nous que nous ne pourrions changer son caractère, ma chère. Alors cherchons plutôt le moyen de l'aider. Qu'avez-vous mis dans le cognac ?

— Du véronal. Demain il ne pourra pas sortir de son lit et encore moins travailler dans la tombe.

— Je sais. Je vais chercher David.

— David ? (Je frottai mes yeux douloureux.) Oh ! bien sûr, il est ici, n'est-ce pas ? C'est ainsi que Ramsès pouvait être en deux endroits à la fois. David était au *Shepheard* et Ramsès… Je m'excuse, Emerson, je suis un peu lente. Quel rôle joue-t-il ?

— Réfléchissez, ma chère. (Il me serra les épaules.) Vous avez eu quelques émotions. Mais votre esprit acéré vous mènera aux mêmes conclusions que moi, j'en suis sûr. Je ne dois pas m'attarder, si je veux ramener David avant le matin.

— Savez-vous où il est ?

— Je crois le savoir. Je ferai aussi vite que possible. Essayez de vous reposer un peu.

Il attira ma tête en arrière, m'embrassa, et gagna la porte d'un pas élastique que je ne lui avais pas vu depuis des semaines. Quand il se retourna pour me sourire, je retrouvai l'Emerson que je connaissais et aimais, yeux brillants, épaules carrées, vibrant de détermination. Mon cher Emerson était à nouveau lui-même, grisé par le danger, brûlant d'agir !

La nuit passa. Je restai assise dans le silence, la tête appuyée au dossier du fauteuil, mais dormir m'était impossible. C'était tout Emerson, de me lancer cet irrésistible défi, pour que je me creuse la cervelle au lieu de m'inquiéter. Et naturellement, en étudiant le problème, la réponse devenait évidente.

L'affaire à laquelle participait Ramsès était planifiée depuis longtemps, avec la coopération d'un membre haut placé du gouvernement. Il fallait un homme tel que Kitchener en personne pour permettre et organiser le leurre, envoyer un autre homme en Inde à la place de David. Je m'étais demandé pourquoi il avait été expédié là-bas plutôt qu'à Malte, où étaient emprisonnés les autres nationalistes ; maintenant je comprenais. Quiconque avait côtoyé David ne pouvait être autorisé à voir l'imposteur. Il existe des modes de

communication secrets dans la mieux gardée des prisons, et si jamais on racontait au Caire que David n'était pas là où il était censé être, certains pourraient se demander où il se trouvait.

Certains, qui n'étaient hélas que trop nombreux, risquaient également de se demander si l'opposition ouverte de Ramsès à la guerre n'était pas une couverture pour le genre d'activités clandestines qui lui convenaient tout particulièrement. S'il se faisait passer pour un autre, alors la seule façon pour lui d'éviter les soupçons était de se faire remplacer par David à des moments décisifs. Connaissant Ramsès, je ne doutais pas que son horreur de la guerre fût sincère, mais elle faisait aussi partie du plan. Il s'était rendu tellement impopulaire, que peu de gens avaient envie de l'approcher – lui ou David, selon le cas.

Emerson avait raison, la réponse était évidente. Si un homme pouvait être secrètement ramené d'exil, un autre pouvait y être envoyé tout aussi secrètement. Le nationaliste militant que pourchassaient les autorités britanniques n'était pas Kamil el-Wardani, mais mon fils – et c'est pour cela que Thomas Russell nous avait invités à l'accompagner dans son raid futile, pour cela aussi que Wardani s'était échappé si facilement. L'opération devait échouer, car elle avait pour seul but de fournir des témoins dignes de foi pouvant affirmer que Wardani était ailleurs pendant que Ramsès se donnait en spectacle au Club, et le motif de la substitution devait être lié à ce que Russell nous avait appris ce soir-là. Cette guérilla qu'il faudrait combattre pendant que les Turcs attaquaient le Canal… Wardani était la clef de tout… sans lui, le mouvement s'effondrerait.

J'en étais à ce point de mon raisonnement quand un léger frottement me fit sursauter. Un rapide regard vers Ramsès m'assura qu'il n'avait pas bougé. Le frottement ne provenait pas des draps. C'était… Ce devait être…

Je me levai d'un bond et passai la main sous le matelas pour prendre le poignard de Ramsès, là où il m'avait demandé de le cacher. Je me précipitai vers la fenêtre et me faufilai derrière les rideaux, juste à temps pour voir une forme sombre franchir d'un bond le parapet de pierre du balcon. L'ombre me vit aussi et me dit :

— Non, tante Amelia ! C'est moi !

Mon premier mouvement fut de me jeter à son cou, mais j'eus assez de bon sens pour l'amener d'abord dans la chambre. Heureusement qu'il avait parlé, car même à la lumière je n'eusse pas reconnu ce bandit barbu dont le visage couturé se tordait en un constant rictus. La cicatrice s'étirait jusqu'au bandeau qui lui couvrait un œil, mais l'autre œil était bien celui de David, doux, brun, et brillant de larmes d'émotion. Il me rendit mon étreinte avec tant d'enthousiasme que sa barbe frotta douloureusement contre ma joue.

— Oh, David ! Mon cher petit ! C'est si bon de vous voir ! Où est Emerson ?

— Il rentre par la porte, comme d'habitude. Nous avons jugé plus prudent que je choisisse un autre chemin.

— Il aurait été surtout plus prudent de vous abstenir de venir, déclara une voix critique derrière nous.

Un bruit de clef dans la serrure et Emerson se glissa dans la pièce.

— Ouf, fit-il, il était temps. Fatima va bientôt se lever. Peabody, posez ce poignard. Qu'avez-vous donc en tête ?

— La sécurité de son petit, répondit David avec une horrible grimace. Elle était prête à se jeter sur moi quand je me suis identifié.

— Vous ne devriez pas être ici, insista Ramsès.

De toute évidence, je ne lui avais pas donné assez de somnifère. Il gardait les yeux mi-clos mais l'intensité de son désaccord lui donnait la force d'articuler.

— Nous n'avons pas le temps de discuter, déclara Emerson. David, changez-vous vite, débarrassez-vous de cette barbe, et… faites ce que vous avez à faire.

— Ne vous inquiétez pas, dit David en ôtant sa barbe et se tournant vers la table de toilette dans l'angle de la pièce. J'ai joué le rôle de Ramsès assez souvent, ces derniers temps, pour tromper la plupart des gens. Il vous faudra éloigner de moi Nefret. Elle nous connaît tous deux trop bien pour s'y laisser prendre… J'ai besoin de plus de lumière, tante Amelia.

Je pris la lampe et m'approchai de lui. Il fouilla dans un placard d'où il sortit plusieurs flacons et boîtes avant d'étudier son visage dans le petit miroir.

— Puis-je dire un mot ? s'enquit Ramsès.

— Non, répondit son père. David et moi avons trouvé une solution. Peabody, vous direz à Fatima que Ramsès fait une quelconque expérience dégoûtante, et qu'elle ne doit laisser entrer personne dans la chambre. Ce ne sera pas la première fois. Je vous fais confiance pour vous assurer qu'il a tout ce qu'il lui faut avant que nous partions demain matin. Maintenant, sortez, afin que David puisse se changer.

Je posai la lampe sur une table. David avait effacé la cicatrice et ôté le sparadrap invisible qui lui déformait la bouche. Il vit mes yeux écarquillés et me décocha un sourire.

— La ressemblance n'a pas besoin d'être parfaite, tante Amelia, ils savent que Ramsès est ici et que je n'y suis pas. Donc c'est lui qu'ils verront, pas moi. Tout ira bien… si j'arrive à sortir de la maison sans croiser Nefret.

— Mais ensuite, sur le site… commençai-je.

— Exactement, coupa Ramsès. Si nous étions sur un plus grand site, comme Zawaiet, David pourrait rester à l'écart, mais nous n'avons dégagé qu'une salle de la tombe, et je…

— Nous devrons étendre le champ d'opérations, voilà tout, coupa son père calmement. Laissez-moi faire.

— Mais, Père…

— Laissez-moi faire, vous dis-je ! Si je comprends bien la situation, on doit vous voir aujourd'hui au travail et en parfaite santé.

— Comment le savez-vous ?

— Les explications devront attendre. Pour l'instant, nous n'avons pas le temps. Ai-je raison ?

— Oui, Père.

Les lignes de fatigue – et de colère – qui marquaient son visage s'estompèrent. Emerson fait cet effet-là à tout le monde. La seule vue de ses tranquilles yeux bleus et de sa forte stature prête à l'action eût rassuré même ceux qui ne le connaissaient pas aussi bien que son fils.

— En fait, poursuivit Ramsès, l'idéal serait que David puisse faire une brève mais très publique démonstration de sa force et sa condition physique.

— Des suggestions ? s'enquit David en ajoutant quelques millimètres de postiche à ses sourcils.

— Vous pourriez voler à mon secours, dis-je. Je puis persuader mon cheval de s'emballer… Ou tomber dans le puits d'accès d'une tombe… ou alors…

— Peabody, contrôlez-vous ! s'exclama mon mari.

En riant, David se détourna du miroir et me serra un instant dans ses bras.

Notre prestation au petit déjeuner ressembla à quelque jeu d'enfants, un mélange de chaises musicales et de cache-cache. Grâce au ciel, Nefret n'était pas encore descendue. Je ne puis imaginer ce que nous aurions fait si elle avait été attablée avec nous. Je ne cessais d'aller et venir avec des paniers ou des brocs d'eau, tandis que David et Emerson faisaient semblant de manger deux fois plus qu'en réalité. David se tenait devant son assiette, épaules voûtées, n'émettant que des monosyllabes, tandis qu'Emerson détournait l'attention de Fatima en brisant diverses pièces de vaisselle (fait qui n'avait rien d'exceptionnel, ajouterai-je). Mes rapides allées et venues contraignirent Ramsès au silence (fait tout à fait exceptionnel). Après m'être assurée qu'il ne manquait de rien, je lui dis de dormir, le laissai à la garde de Seshat. et fermai sa porte à clef avant de redescendre déjeuner. Peu après, Nefret arriva.

— Où sont-ils tous ? s'enquit-elle.

Je posai ma cuiller et la regardai attentivement. Elle avait les joues pâles et les yeux cernés de violet.

— Ma chère petite ! Êtes-vous malade ? Ou avez-vous eu un de vos cauchemars ? Je vous en croyais pourtant guérie.

— Les cauchemars, répéta Nefret. Non, tante Amelia, je n'en suis pas guérie.

— Si vous parveniez à en déterminer l'origine…

— J'en connais l'origine, mais je n'y puis rien. Ne me tarabustez pas, tante Amelia. Je vais très bien. Où est… Où sont le professeur et Ramsès ?

— Sur le site.

— Comment va-t-il ce matin ?

— Ramsès ? Comme d'habitude. Un rien perturbé, peut-être.

— Comme d'habitude, murmura Nefret.

— Promettez-moi de ne pas le sermonner, ma chère, je lui ai parlé moi-même, et toute critique supplémentaire, surtout venant de vous…

— Je n'ai pas l'intention de le sermonner. (Nefret repoussa son assiette intacte.) Partons-nous ?

— Je n'ai pas terminé. Et vous devriez manger quelque chose.

De toute évidence, Emerson avait un plan pour éloigner David, et comme j'ignorais de quoi il s'agissait, je tenais à lui donner du temps.

— Avez-vous passé une bonne soirée ? m'enquis-je en prenant de la marmelade.

Une ride de contrariété apparut entre les sourcils de Nefret, mais elle attaqua son œuf.

— Plutôt ennuyeuse.

— Si bien que vous êtes rentrée tôt.

— Il n'était pas si tôt que cela.

Elle hésita un instant puis :

— Pourquoi ne me posez-vous pas directement la question, tante Amelia ? J'ai vu de la lumière sous la porte de Ramsès, et je souhaitais avoir une conversation intelligente après une soirée assommante avec « la haute société ».

— C'est ce que j'avais cru comprendre.

Elle écarta une mèche de son front :

— Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit.

Vous n'êtes pas la seule, pensai-je en finissant mon toast. Nefret se secoua légèrement.

— En fait, j'ai rencontré une personne intéressante, dit-elle plus gaiement. Le major Hamilton lui-même, celui qui vous a écrit une lettre si grossière.

— Fait-il partie de la « haute société » ? m'enquis-je avec un rien de sarcasme.

— Pas vraiment. Il est plus âgé que les autres et moins enclin aux plaisanteries stupides – c'est à cela qu'ils passent leur temps libre, figurez-vous, à se lancer des piques et se moquer de tout le

monde. C'est peut-être pour cela qu'il a surtout parlé avec moi. Il est vraiment charmant, avec son côté solennel.

— Oh mon Dieu ! m'alarmai-je. Nefret, vous n'avez pas…

— Flirté avec lui ? Bien sûr que si. Mais je n'ai pas eu beaucoup de succès, avoua-t-elle en souriant. Il s'est conduit en oncle indulgent. Je m'attendais presque à ce qu'il me tapote la tête en me disant que j'avais bu assez de champagne. Nous avons passé l'essentiel de la soirée à discuter de Miss Hamilton. C'était donc fort convenable !

— Que vous a-t-il dit sur elle ?

— Oh, qu'elle s'ennuyait et qu'il ne savait qu'en faire. Il n'a pas d'enfants. Sa femme est morte depuis des années et il est toujours resté fidèle à sa mémoire. Alors je lui ai demandé pourquoi il ne voulait pas laisser Molly nous rendre visite.

— Aussi carrément ? me récriai-je.

— Oui, pourquoi pas ? Il a toussé, bredouillé et fini par balbutier qu'il avait peur qu'elle nous ennuie, alors je l'ai assuré que nous ne nous laisserions pas faire, et je les ai invités pour Noël. J'espère que cela ne vous gêne pas.

— Ma foi… fis-je, un peu étourdie par cette nouvelle inattendue. Ma foi, non, mais…

— Il a accepté avec plaisir. Je n'ai vraiment plus faim, tante Amelia. Êtes-vous prête ?

Je ne pouvais la retarder davantage et j'avoue que mon cœur battait un brin plus vite qu'à l'ordinaire quand nous nous approchâmes de la Grande Pyramide.

Bon nombre de touristes étaient déjà sur place. La plupart se pressaient côté nord, où se trouvait l'entrée, mais d'autres s'étaient éparpillés tout autour de l'édifice et, en me dirigeant vers le côté sud, j'entendis Emerson tonner contre un petit groupe qui s'était approché de notre tombe. Certains visiteurs semblaient croire que nous faisions partie des curiosités touristiques de Gizeh.

— Impertinents imbéciles, grommela-t-il pendant qu'ils se dispersaient en poussant des piaillements indignés.

Je descendis de cheval et tendis les rênes à Selim. Se trouvait-il, parmi ces touristes oisifs, un individu aux sombres desseins ?

— Où est Ramsès ? s'enquit Nefret. À l'intérieur ?

— Non, répondit Emerson. J'ai reçu des nouvelles inquiétantes ce matin. Il semblerait qu'on ait fouillé sans autorisation à Zawaiet el'Aryan. J'ai envoyé Ramsès estimer l'étendue des dégâts. Il n'est resté ici que le temps de rassembler un peu de matériel.

Zawaiet était un site à quelques miles au sud, où nous avions travaillé plusieurs années – un des sites les plus ennuyeux de toute l'Égypte, aurais-je dit, jusqu'au moment où nous avions découvert une tombe royale de la troisième dynastie. Il s'avéra s'agir d'un ré-enterrement d'objets rescapés d'une ancienne tombe pillée. Mais certains des objets étaient rares et beaux. Fragiles, également ; il nous avait fallu toute une saison pour les récupérer sans dégât. Beaucoup des tombes privées qui entouraient la pyramide royale n'avaient pas été fouillées, et bien qu'elles ne fissent pas partie de notre concession, Emerson éprouvait pour le site un intérêt de propriétaire.

— Bonté du Ciel ! m'exclamai-je. Que c'est ennuyeux. Je devrais peut-être le rejoindre et voir si je puis l'aider.

— En effet, opina Emerson d'un ton dégagé. Selim pourra aider Nefret pour les photographies. Euh… essayez de ne laisser personne vous tirer dessus ou vous enlever, d'accord ?

— Quel taquin vous faites ! dis-je en éclatant de rire.

En dirigeant mon cheval sur le chemin familier qui traversait le plateau vers le sud, je me sentis soulagée et pleine d'admiration pour l'astuce d'Emerson. L'excuse était valable, l'explication suffisante. Un grand nombre de gens, parmi lesquels nos propres hommes, avaient vu « Ramsès » monté sur Risha, apparemment en bonne santé. Il pouvait rester à l'écart presque toute la journée sans éveiller les soupçons, et à son retour… Emerson avait peut-être déjà prévu quelque chose avec David. Sinon, j'avais moi aussi quelques idées.

N'étant pas pressée, je laissai mon cheval choisir son allure. Il était encore tôt, l'air était frais et doux. Le soleil s'était levé derrière les collines de Mokattan et scintillait sur le fleuve, qui s'étirait au pied du plateau désertique, à ma gauche. La terre fertile qui bordait l'eau était toute verte de jeunes pousses. J'apercevais sur la route en contrebas des fellahs partant travailler aux champs ou dans leurs boutiques, des touristes se

rendant à Sakkarah et sur les autres sites au sud de Gizeh. Une partie de moi-même aspirait à prendre cette route pour retourner à la maison, mais je n'osai courir ce risque, car je n'aurais pu rejoindre Ramsès sans être vue par Fatima ou quelqu'un d'autre.

Zawaiet se situe tout près de Gizeh ; bientôt j'aperçus le monticule écroulé qui autrefois avait été une pyramide (pas très belle). David guettait mon arrivée. Il se hâta vers moi, et je mis mon cheval au pas pour que nous puissions échanger quelques mots sans être entendus du petit groupe d'Égyptiens attendant près de la pyramide, probablement des villageois des environs espérant obtenir du travail.

En voyant David approcher, je me demandai comment deux hommes pouvaient avoir autant de points communs que lui et Ramsès, tout en se ressemblant si peu ! Il portait les vêtements de Ramsès, et son casque ombrageait ses traits. Leurs silhouettes étaient presque identiques : jambes longues, taille mince, épaules larges – mais leur façon de se mouvoir me permettait de les différencier.

— Quelques types du coin sont là, expliqua David.

— Il fallait s'y attendre. Ils sont toujours à la recherche de travail, et très curieux.

— Ça n'en est que mieux ; toute une troupe de témoins peu observateurs.

— Qu'allez-vous faire d'eux ?

David eut un grand sourire.

— Tout d'abord, je vais leur faire déblayer le sable. Il y en a des quantités. Vous accepterez peut-être de les interroger sur les fouilles clandestines pendant que j'arpenterai le terrain en griffonnant des notes d'un air énigmatique.

— Y a-t-il vraiment eu des fouilles clandestines ?

— Il y en a toujours.

Aussi, sous le feu de mes pertinentes questions, l'un des villageois avoua qu'avec quelques amis ils avaient trouvé et dégagé un petit mastaba l'été précédent. J'exigeai qu'il me montrât l'endroit et fis toute une histoire, bien que la tombe appartînt à la catégorie des plus petites et des plus pauvres.

Il me fallut attendre jusqu'à midi, quand les hommes partirent manger et se reposer, pour avoir une conversation en privé avec David. Il n'y avait aucun abri, pas le moindre coin d'ombre, alors je plantai dans le sol ma précieuse ombrelle et nous nous installâmes aussi confortablement que possible, dos appuyé contre la pyramide, pour partager les sandwiches et le thé que David avait apportés.

— Bon, dis-je. Maintenant, racontez-moi tout.

— Ce n'est guère facile, tante Amelia.

— Prenez tout votre temps.

— Que vous a dit Ramsès ?

— Rien. Il était trop mal en point. David, j'ai la ferme intention de vous arracher la vérité, cela dût-il mécontenter Ramsès.

Il avala son thé de travers et je lui tapai dans le dos.

— Je suis bien contente de vous voir, malgré les circonstances, déclarai-je avec affection. Je suppose que Ramsès vous donnait des nouvelles des vôtres en Angleterre. Lia se porte à merveille, m'a-t-on dit.

— C'est faux.

Il baissa la tête, et je vis des rides sur son visage qui n'y étaient pas auparavant.

— Elle se sent seule, elle s'inquiète, elle a peur… Et moi aussi, pour elle… Je devrais être auprès d'elle.

— Certes, mon cher. Mais vous pourrez peut-être la rejoindre bientôt.

— Je l'espère. Plus que quelques semaines et nous saurons si nous avons réussi ou échoué.

— Parfait ! opinai-je en essayant de ne pas penser à la seconde hypothèse. Bon, David, commencez par le commencement.

Il hésita, me regarda, et soupira.

— D'accord. Ramsès jouait le rôle d'une certaine personne…

— Kamil el-Wardani ? Ah ! j'en étais sûre ! Mais pourquoi ?

— Les Allemands et les Turcs espèrent provoquer un soulèvement au Caire, qui coïnciderait avec leur attaque sur le Canal. Si quelqu'un peut réussir un coup pareil, c'est Wardani. Ils l'ont contacté pour la première fois en avril dernier. Ils

savaient que la guerre était imminente, et que les Turcs y prendraient part ; ils ont signé un traité secret début août. Ils sont prévoyants, ces Allemands ! J'ai eu vent du plan par Wardani lui-même ; alors bien sûr j'en ai fait part à Ramsès.

— Cela a dû être difficile, de trahir la confiance d'un ami. Mais vous avez bien fait ! ajoutai-je en hâte.

— Ramsès, lui, est plus qu'un ami. Il est mon frère. Et j'avais d'autres raisons. Malgré toutes ses fanfaronnades, Wardani ne croyait pas à la révolution violente quand j'ai rejoint le mouvement. Il avait changé. Il parlait sans cesse du sang qu'il fallait verser pour arroser l'arbre de la liberté… Ça me rendait malade d'entendre ça. Une révolte n'aurait pu réussir, mais avant qu'elle soit écrasée, des centaines, peut-être des milliers de patriotes égarés et de passants innocents auraient été assassinés. Je veux l'indépendance pour mon pays, tante Amelia, mais pas à ce prix.

J'admirais depuis longtemps la force de caractère de David. Maintenant, en étudiant son fin visage brun et ses lèvres sensibles mais résolues, je fus si émue que je lui pris la main et la serrai.

— Mon cher, vous avez appris en septembre la grossesse de Lia, que vous désiriez tant tous deux. Vous auriez pu alors vous retirer du projet. Personne ne vous en aurait blâmé.

— Ramsès a tout fait pour m'y inciter. Nous avons eu une fameuse dispute à ce sujet. Il n'a cédé que lorsque j'ai menacé de tout dire à Lia et de la laisser prendre la décision. Il savait qu'elle insisterait pour que je reste auprès de lui. Il est sur une corde raide, tante Amelia, au-dessous la rivière est pleine de crocodiles, au-dessus les vautours attendent. Et maintenant, il semble que quelqu'un soit en train de cisailler la corde.

— Très poétique, mais peu instructif, fis-je remarquer, mal à l'aise. Qui lui en veut exactement ?

— Tout le monde. À part les quelques personnes qui sont dans le secret, chaque policier du Caire essaie d'arrêter Wardani. Les Allemands et les Turcs l'utilisent à leurs propres fins ; ils s'en débarrasseraient sur-le-champ s'ils pensaient qu'il joue double jeu. Et puis il y a les fanatiques à l'intérieur même du mouvement. Il doit les maintenir dans l'inaction sans éveiller

les soupçons. S'ils imaginaient qu'il s'adoucit envers les Anglais, ils… ils se trouveraient un autre chef.

— Ils le tueraient, voulez-vous dire.

— Ils appelleraient cela une exécution. Et naturellement, s'ils apprenaient sa véritable identité, ce serait la fin pour lui.

— Et pour vous aussi, David. Vous êtes fous tous les deux de prendre de tels risques ! Vous dites vous-même que Wardani est le seul qui pourrait fomenter une révolte. S'il est capturé, ses troupes se retrouveront sans chef et ne serviront plus à rien. Ramsès sera en sécurité, et vous pourrez prendre le premier bateau pour l'Angleterre, retrouver Lia. Nous pourrions obtenir une amnistie…

— C'est ce qui finira par arriver. Mais c'est impossible pour l'instant.

— Pourquoi ?

— L'ennemi a commencé de fournir des armes à Wardani, carabines, pistolets, grenades, peut-être des mitrailleuses. Nous devons attendre jusqu'à ce que nous mettions la main sur ces armes et découvrions qui les envoie au Caire, et comment.

— Oui, bien sûr ! J'aurais dû comprendre…

— Oui, vous auriez dû, confirma David avec un sourire affectueux. Sans armes, il ne peut y avoir de révolution, juste quelques étudiants hystériques appelant au jihad. Et Ramsès fait de son mieux pour éviter même cela. Il n'aime pas voir verser le sang, vous savez.

— Je sais.

— Si nous agissons trop tôt, les Turcs trouveront un autre moyen de faire entrer les armes, et d'autres destinataires. Ramsès pense qu'un de ses propres lieutenants essaie de le supplanter, et Farouk n'est pas le seul révolutionnaire ambitieux du Caire. La première livraison – deux cents carabines et les munitions – devait avoir lieu hier soir.

— Et Ramsès y était ?

— Oui. Du moins, je le suppose. Vous comprenez, Ramsès a invité hier soir Mrs Fortescue à dîner au *Shepheard*. Je lui avais bien dit que ça ne marcherait pas, mais… (Il me jeta un regard en coin.) Je crois que je ferais mieux de ne pas entrer dans les détails.

— Et moi, je crois que vous feriez mieux de tout me dire.

— Bon. Nous devions partir à onze heures pour être exacts au rendez-vous. Évidemment, je ne pouvais prendre sa place avec Mrs Fortescue. Une substitution, de si près… bon. L'idée était d'offenser la dame en lui faisant… hum… des avances grossières, pour qu'elle se fâche et le plante là… enfin, moi… à bouder bien en évidence au bar. Malheureusement, elle…

— Ne s'est pas fâchée ? David, comment pouvez-vous rire alors que la situation est si désespérée ? Crénom, j'ai bien l'impression que ces machinations vous amusent, vous et Ramsès !

— Tante Amelia, c'est sans doute vrai, d'une certaine façon. La situation est si désespérée qu'il faut bien en rire quand nous le pouvons. Un jour, il faudra lui demander de vous raconter la fois où il est allé à une réunion déguisé en lui-même.

— Avec cette bande d'assassins ? Il n'a pas fait cela !

— Si. Et tant qu'il y était, il leur a fait toute une conférence sur l'art du déguisement.

— Je me demande bien ce que ce garçon a dans la tête. Alors, comment s'est-il débarrassé d'elle ? Inutile d'entrer dans les détails, m'empressai-je d'ajouter.

— Vous devrez lui poser la question vous-même. Il était en retard à notre rendez-vous, et pas vraiment d'humeur à répondre aux questions.

La lueur dans les yeux sombres de David me rappela que, malgré toutes ses qualité, il n'était qu'un homme.

— Hum, fis-je. Il est donc probable qu'il est arrivé au rendez-vous sain et sauf. Mon Dieu ! Que c'est compliqué ! L'assassin pensait-il tirer sur Wardani ou sur Ramsès ?

David repoussa son casque en arrière et s'essuya le front du revers de la main… Bravo ! pensai-je, Ramsès n'a jamais de mouchoir sur lui.

— C'est bien la question. Apparemment, Ramsès craint que la deuxième hypothèse soit la bonne. Ou plutôt, que le type soupçonne Wardani de n'être pas… disons, lui-même. La vérité sur Wardani est un secret bien gardé, mais aucun secret n'est sûr à cent pour cent. Si l'on apprend que Wardani est emprisonné en Inde, on ne se demandera pas longtemps qui a

pris sa place. Les talents de Ramsès sont trop connus. C'est pourquoi j'ai joué son rôle en public plusieurs fois, quand on voyait Wardani ailleurs.

— Et au moins une fois vous avez joué le rôle de Wardani alors que Ramsès était bien visible ailleurs. Vraiment, poursuivis-je, je ne comprends pas comment j'ai pu me laisser abuser si facilement.

— Vous n'aviez jamais rencontré Wardani, objecta David pour me consoler.

— C'est vrai. J'ai bien senti qu'il avait quelque chose de bizarre, qu'il me paraissait familier. Mon instinct ne me trompait pas, mais j'ai été égarée par… hum… bon, cela n'a plus d'importance. Un de ces jours, je m'offrirai le luxe d'une petite conversation avec Thomas Russell. Il a dû bien rire !

— Il ne rit plus, tante Amelia, je vous l'assure. J'étais supposé lui faire mon rapport ce matin, après avoir pris des nouvelles de Ramsès. Il doit s'inquiéter sérieusement.

— Vous aussi avez dû vous inquiéter, en ne voyant pas venir Ramsès.

— Je commençais quand le professeur est arrivé. Il m'a fait une peur bleue ! Ramsès et moi essayons toujours de nous voir après ces échanges, ne serait-ce que pour nous tenir au courant. Une fois, je me souviens, j'ai dû faire semblant d'être soûl et incohérent pour éviter une conversation avec Woolley. Lawrence l'accompagnait, et j'avais peur que l'un d'eux ne demande une explication en revoyant Ramsès.

— Quand cette affaire sera terminée, plus personne dans tout Le Caire, n'adressera la parole à Ramsès dis-je avec un soupir attristé. Ne vous méprenez pas, David, si rien de pire n'advient, j'en rendrai grâce au ciel. Alors il était censé vous retrouver hier soir avant de rentrer ?

David hocha la tête. Ses bras s'appuyaient sur ses genoux relevés et ses cils, longs et épais comme ceux de mon fils, lui voilaient les yeux.

— Je ne pense pas qu'il était en état de réfléchir clairement. Il a dû se diriger vers la maison sans penser à rien.

— Oui. (Je sortis mon mouchoir et m'en tamponnai les yeux.) Oh ! tout ce sable qui vole ! Eh bien, David, il semble que nous

devrons continuer cette comédie demain. Après-demain, ce sera Noël, Ramsès devrait commencer à se remettre, et nous pourrons passer quelques journées tranquilles à la maison. Tous sauf vous, mon cher. Oh, comme je voudrais…

— Moi aussi.

— Ne m'embrassez pas, Ramsès ne le fait jamais, dis-je en reniflant.

Il m'embrassa quand même.

— Bon. Avez-vous réfléchi au spectacle que je dois donner cet après-midi à la populace sans que Nefret puisse me regarder de trop près ?

— Cela va être affreusement difficile, mais ce n'est pas ma seule raison de souhaiter que Nefret soit mise au courant. Vous comprenez, David, il refuse de voir un docteur. J'ai fait de mon mieux, mais je ne suis pas qualifiée pour soigner de telles blessures. Nefret si, et jamais elle ne…

Il me prit la main.

— Tante Amelia, je savais que vous alliez aborder le sujet. En fait, je comptais en parler moi-même si vous ne le faisiez pas. Ramsès m'a dit qu'il avait peur de ne pas vous avoir convaincue qu'elle doit rester dans l'ignorance. Il le faut pour deux excellentes raisons. L'une est une simple question d'arithmétique : plus il y a de gens qui connaissent un secret, plus il y a de chance pour que quelqu'un laisse échapper quelque chose. L'autre raison est un peu plus compliquée. Vous comprenez, il existe une sorte de code d'honneur bizarre dans ces affaires d'espionnage. Il ne s'applique qu'aux gentlemen, bien sûr. (Ses lèvres fines se serrèrent.) Les pauvres bougres qui prennent les plus grands risques en sont exclus. Mais les dirigeants ne touchent pas aux familles ni aux amis de leurs adversaires. Il le faut, sans quoi il y aurait des représailles. Si Ramsès et moi étions suspectés, ils ne se serviraient pas de vous pour nous atteindre, mais si on découvrait que vous, ou le professeur, ou Nefret, ou n'importe qui joue une part active dans cette affaire, vous deviendriez gibier en toute justice. Voilà pourquoi il ne voulait pas que vous sachiez, et pourquoi Nefret ne doit pas savoir. Enfin, tante Amelia, vous la connaissez !

Pensez-vous qu'elle ne voudrait pas s'en mêler si elle nous croyait en danger ?

— Non, bien sûr.

— Je sais que vous vous inquiétez pour lui, reprit David avec douceur. Moi aussi. Et il s'inquiète pour vous. S'il avait eu le choix, il ne vous aurait jamais entraînée là-dedans. Et il s'en veut terriblement de vous mettre en danger, vous et le professeur. Ne lui rendez donc pas les choses encore plus pénibles.

Comme je le dis toujours, l'horaire est un point capital dans ce genre de situations. Quand nous retournâmes à Gizeh, le soleil était assez bas pour jeter des ombres utiles ; les touristes commençaient à se disperser, mais il restait encore du monde pour assister au spectacle. Et quel spectacle ! Étalée dramatiquement en travers de la selle, soutenue par les bras de David, cheveux dénoués flottant au vent, j'appuyais ma tête contre son épaule en murmurant :

— C'est drôlement inconfortable. Ne traînons pas plus que nécessaire.

— Chut !

Il essayait de ne pas rire.

Suivi d'une foule curieuse, Risha avança précautionneusement dans le sable et les débris, jusque devant la tombe. David l'arrêta en le faisant cabrer, figure parfaitement inutile mais belle à voir, et Emerson nous rejoignit en courant.

— Que s'est-il passé ? hurla-t-il, Peabody, ma chérie… !

— Je me porte à merveille, Emerson, hurlai-je en retour. J'ai fait une petite chute, c'est tout, mais vous connaissez Ramsès, il a tenu à me porter. Laissez-moi descendre, Ramsès.

Je gigotai un peu. Tournant vers moi son aristocratique tête, Risha me jeta un regard critique, tandis que David me serrait plus fermement. Malheureusement, du fait de ces mouvements, mon ombrelle qui pendait à la selle se planta douloureusement dans ma personne et je poussai un cri.

— Ramenez-la tout de suite à la maison ! s'écria Emerson. Nous vous suivons.

— Il était temps, marmottai-je, tandis que nous nous éloignions aussi vite que le permettait la prudence. Nefret sortait juste de la tombe, elle ne nous avait qu'entraperçus. David, auriez-vous par hasard remarqué la femme qui parlait avec Emerson quand nous sommes arrivés ?

David me plaça dans une position moins inconfortable.

— Mrs Fortescue. A-t-elle été invitée à visiter le site ?

— Nous en avions parlé, mais je n'avais pas encore lancé d'invitation formelle. Étrange coïncidence, ne trouvez-vous pas, qu'elle passe justement aujourd'hui ?

En arrivant, je dis à Fatima de préparer un thé particulièrement copieux, ce qui nous débarrassa d'elle. David et moi gagnâmes en hâte la chambre de Ramsès. En voyant le lit vide, le cœur me manqua. Puis Ramsès sortit de derrière la porte. Il était habillé, droit comme un i, mais bien plus pâle qu'à l'ordinaire.

— Seigneur ! Comme vous m'avez fait peur ! m'écriai-je. Retournez au lit tout de suite. Et ôtez votre chemise, je veux refaire les pansements. Vous n'aviez pas à…

— Je voulais être sûr que c'était vous. Comment s'est passée la journée ?

— Très bien, je crois.

David l'examina d'un œil critique.

— Vous êtes un rien pâlichon.

— Vraiment ?

Il se dirigea vers le miroir.

Je le regardai déboucher un flacon et appliquer une fine couche de liquide sur son visage. Il avait dû plusieurs fois sortir de son lit. Non seulement il était rasé de près, mais il avait installé sur son bureau un appareillage d'aspect étrange : tubes, cornues et autres récipients en verre de différentes tailles. Il s'en dégageait une odeur épouvantable.

— Où est Seshat ? m'enquis-je, je lui avais dit que vous deviez rester au lit.

Ramsès rangea le petit flacon dans le placard qu'il referma.

— Que vouliez-vous qu'elle fasse ? Qu'elle m'assomme et s'asseye sur moi ? Elle est sortie par la fenêtre en vous entendant arriver. Elle a passé toute la journée avec moi.

— Que s'est-il passé hier soir ? demanda David.

— Plus tard.

Ramsès s'assit sur son lit, plutôt lourdement.

— Où sont les autres ?

— Ils arrivent, dis-je. Ramsès, j'insiste pour que vous me laissiez…

— Bon, allez-y. Pendant ce temps David me racontera ce que j'ai fait aujourd'hui.

J'y allai donc, pendant que David résumait les événements de la journée. Son récit permit de distraire Ramsès des choses déplaisantes que j'avais à lui faire. Il avait le tour de la bouche un peu blanc quand j'en eus fini, mais il éclata de rire lorsque David lui narra notre entrée à Gizeh.

— J'aurais bien voulu vous voir. C'était une idée à vous, Mère ?

— Oui. J'aurais préféré quelque chose de plus spectaculaire, mais je ne voulais pas prendre de risques. Nefret se serait précipitée pour me soigner, et elle aurait vu David de près.

Ramsès hocha la tête en signe d'approbation.

— Bien pensé. Et vous dites que Mrs Fortescue était là, comme par hasard ?

— La soupçonnez-vous ? demandai-je.

— Je m'étais dit, répondit mon fils en lançant un regard à David, que son… affabilité à mon égard, le soir où nous avons dîné ensemble, avait peut-être d'autres raisons que… hum…

— Ainsi donc, elle s'est montrée affable ?

— David vous a raconté, n'est-ce pas ? remarqua Ramsès sans changer de ton. Je m'en doutais. Je ne sais comment vous vous y prenez, pour qu'il babille comme un ruisseau dès que vous êtes ensemble. Je n'en aurais pas parlé, mais je tiens maintenant à mettre les choses au point. Je ne la soupçonnais pas plus que les autres nouveaux arrivants sans mission officielle, mais elle a fait tout son possible pour me retenir à l'heure d'un rendez-vous important. David et vous aurez peut-être du mal à le croire, mais elle n'a peut-être pas succombé à mon… hum…

— Bon, bon, ne vous agitez pas ! l'interrompis-je d'un ton apaisant. Sans vouloir sous-estimer votre charme, je crois très

possible que les raisons de sa visite n'aient rien à voir avec vous. C'est peut-être après votre père qu'elle court.

David et Ramsès échangèrent un regard.

— Si cela ne vous fait rien, Mère, j'aimerais changer de sujet. David, il vous faudra sans doute prendre encore ma place demain, alors vous feriez mieux de dormir ici cette nuit. Fermez la porte à clef derrière nous.

David hocha la tête.

— Ramsès, dis-je, vous…

— Je vous en prie, Mère ! Ne discutez pas. Nous n'en avons pas le temps maintenant. David ne peut pas prendre ma place à table, pas en présence de Nefret et Fatima. Après nous tiendrons un « conseil de guerre », comme vous disiez dans le temps.

J'informai Fatima que nous prendrions le thé au salon. Nous utilisions rarement pour nos réunions familiales cette pièce trop spacieuse pour être confortable et un peu lugubre, avec ses hautes fenêtres étroites. Mais cela épargnerait à Ramsès l'escalier menant à la terrasse.

Je procédai à ma toilette en toute hâte, mais les autres étaient déjà là quand je descendis.

— Où est Mrs Fortescue ? m'enquis-je, vous ne l'avez pas invitée pour le thé ?

— Si c'est à moi que vous parlez, répondit Emerson avec emphase, la réponse est non. Pourquoi diable l'aurais-je invitée ? Elle est arrivée cet après-midi sans crier gare, sans invitation, et elle s'attendait à ce que je lâche tout pour lui faire visiter les pyramides de Gizeh. Je cherchais un moyen de m'en débarrasser, et vous m'avez épargné cet effort.

— Elle a demandé où était Ramsès, ajouta Nefret.

Il avait pris un fauteuil à quelque distance du canapé où elle s'était assise, et je remarquai qu'il portait une veste de tweed léger, pour dissimuler ses volumineux pansements.

— Comme c'est gentil ! murmurai-je. Lequel de ses admirateurs l'accompagnait, le comte ou le major ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Emerson, c'était le jeune Pinkerton.

— Pinckney, rectifia Nefret.

— Ah, fit Ramsès. Je ne l'ai pas vu.

— Il était avec moi dans la tombe. Je lui montrais les bas-reliefs.

— Hum, fit mon fils.

Nefret le foudroya du regard, ou du moins essaya. Ses jolis sourcils ne pouvaient paraître menaçants.

— Si vous insinuez…

— Je n'insinue rien du tout, rétorqua Ramsès.

Bien sûr que si. J'avais eu la même idée. Mr Pinckney aurait pu amener la dame avec lui pour camoufler ses vues touchant Nefret. Ou c'est elle qui aurait pu l'amener pour camoufler ses vues sur Emerson. À moins que…

Seigneur ! me dis-je. C'est encore plus compliqué que nos rencontres habituelles avec le monde du crime. Je n'étais sûre que d'une chose : ni Pinckney ni Mrs Fortescue n'était Sethos. Nefret décocha un regard noir à Ramsès, puis se tourna vers moi.

— Le professeur m'a affirmé que vous n'étiez pas gravement blessée, tante Amelia, mais j'aimerais vous examiner. Que s'est-il passé ?

— Ce n'est vraiment rien, dis-je en m'installant à côté d'elle sur le canapé. J'ai trébuché dans une tombe et me suis tordu le bras.

— Ce bras-là ?

Avant que je puisse l'en empêcher elle avait saisi ma main et remonté ma manche.

— Je ne vois rien. Est-ce que je vous fais mal là ?

— Non, répondis-je en toute franchise.

— Et là ? Bon, apparemment, il n'est ni cassé ni foulé.

— C'est une autre partie de son anatomie qui a le plus souffert, intervint Ramsès. Elle a atterri sur… enfin, en position assise.

Comme il s'y attendait probablement, mon air malheureux mit fin aux questions de Nefret.

— Peu importe, fis-je en toussotant. Nefret, avez-vous demandé à Fatima d'apporter le thé ?

— Oui, elle ne devrait pas tarder. Je voulais le prendre tôt, car je dîne dehors ce soir.

— Vous dînez dehors, répétai-je. Avez-vous prévenu Fatima ?

— Oui.

— Vous êtes ravissante. Est-ce une nouvelle robe ?

— C'est la première fois que je la mets. Vous plaît-elle ?

— Pas vraiment, intervint Ramsès avant que je puisse répondre. Est-ce la dernière mode ? Vous avez l'air d'un abat-jour.

Un peu, en effet. Le bas de la longue tunique était raidi de sorte qu'elle entourait d'un cercle parfait la jupe noire serrée. Je voyais à l'expression d'Emerson qu'il était du même avis, mais il eut la sagesse de se taire.

— C'est un modèle de Poiret ! s'indigna Nefret. Vraiment, les hommes n'ont aucun sens de la mode, n'est-ce pas, tante Amelia ?

— Un très bel abat-jour, précisa Ramsès.

— Je refuse de discuter chiffons, grommela Emerson. Peabody, que pensez-vous de la situation à Zawaiet ? Ramsès vient de m'apprendre que les voleurs ont complètement ravagé le site.

— Je n'irais pas jusqu'à dire cela…

— Moi non plus, intervint Ramsès. Mais je pense – avec votre permission, Père – que je vais passer encore une journée là-bas, ne fut-ce que pour montrer que nous gardons un œil sur le site. En outre, le puits d'accès que les hommes ont dégagé aujourd'hui doit être déblayé. Il n'y a sans doute pas grand-chose dedans, mais je ne veux rien négliger.

Fatima apporta le thé et je m'affairai à le servir – citron pour Nefret, lait et quatre sucres pour Emerson. Ramsès préféra un whisky, qu'il se versa lui-même.

Savoir que Nefret dînait en ville m'était un soulagement. Nous pourrions ainsi nous retirer de bonne heure, dans la chambre de Ramsès. Je voulais le remettre au lit et tenir un conseil de guerre. Tant de questions sans réponses tournaient dans ma tête, qu'elle me semblait devoir éclater. Et puis, Ramsès et David n'étaient pas les seules personnes que je

souhaitais interroger. Mon propre mari, mon époux chéri, ne m'avait à l'évidence pas tout dit de ses propres activités.

Quant à Nefret, je pouvais seulement espérer qu'elle n'allait pas dîner avec Percy, ou quelque autre individu que j'eusse désapprouvé.

Elle s'était jointe, avec un apparent intérêt, à la discussion sur Zawaiet el'Aryan.

— Vous n'aurez donc pas besoin que je vienne faire des photographies ? s'enquit-elle.

— Je ne vois pas pourquoi, répondit Emerson. En fait, j'espère que Ramsès en aura terminé là-bas demain ou après-demain. Ce satané site n'est pas sous notre responsabilité. C'est toujours Reisner qui en a la concession.

— Je devrais peut-être l'avertir de ce qui se passe, suggéra Ramsès.

— Il est au Soudan, dit Emerson. Ça peut attendre.

— Très bien.

Ramsès se leva et gagna la table, où il se servit un second whisky. Nefret le suivit des yeux, mais s'abstint de tout commentaire.

— Je suppose que vous voudrez interrompre le travail pour Noël, Peabody ? s'enquit mon mari.

— Vous savez bien que je n'insiste jamais, mon cher. Cependant, le respect pour les traditions d'une religion qui est notre héritage commun…

— Foutue religion, marmonna Emerson, comme on pouvait s'y attendre.

— Nous n'avons même pas prévu d'arbre de Noël, intervint Nefret. Tante Amelia, vous préférez peut-être vous en dispenser cette année.

— Il est difficile de se mettre dans l'état d'esprit requis, avouai-je. Mais pour cette raison même il est encore plus important, à mon avis, de faire un effort.

— Comme vous voudrez.

Nefret reposa sa tasse sur sa soucoupe et se leva.

— Je vous aiderai pour le décorer… Des feuilles de palmier et des poinsettias…

— Du gui ? s'enquit doucement Ramsès.

Elle se dirigeait déjà vers la porte. Elle s'arrêta, sans se retourner et dit :

— Pas cette année.

Une certaine tension semblait régner, dont je ne comprenais pas la raison, si ce n'était que sa dernière tentative pour utiliser ce morne végétal avait eu lieu le Noël précédant son mariage malheureux.

— Il ne tient pas bien dans ce climat, intervins-je. La dernière fois que nous en avons mis, les baies sont devenues noires et tombaient sur la tête des gens.

— Il me faut partir, dit Nefret. Je ne veux pas être en retard.

— Avec qui…

Elle pressa le pas et sortit sans me laisser le temps de terminer ma question.

Aucun de nous ne fit honneur à l'excellent dîner de Mahmoud. Je voyais bien que Ramsès devait se forcer à chaque bouchée, et moi-même je n'avais pas grand-faim. À la fin du repas, Emerson annonça à Fatima que nous prendrions le café dans son bureau, car nous avions l'intention de travailler. Il lui prit des mains le lourd plateau – bonne action qu'il faisait souvent – et lui dit d'aller se coucher.

Nous étions convenus d'un signal avec David – deux petits coups, un coup plus fort, et trois petits coups.

Bien sûr j'aurais pu ouvrir la porte avec ma propre clef, mais je ne voyais aucune raison de faire connaître son existence. Peine perdue : la première question de Ramsès, quand nous fûmes tous réunis dans sa chambre, fut :

— Comment êtes-vous entrée hier soir, Mère ? J'avais fermé la porte à clef en partant.

— Elle a une clef de secours, évidemment, répondit Emerson alors que je cherchais un moyen d'éluder la question. Vous auriez dû vous en douter. Maintenant mon garçon, allongez-vous et reposez-vous.

Il posa le plateau sur une table et David offrit à Ramsès un bras secourable, qu'il refusa.

— Je vais bien, David. Nous vous rapporterons de quoi manger dès que Fatima sera partie se coucher. Où…

— Oh, pour l'amour du ciel, m'exclamai-je, irritée, asseyez-vous au moins, si vous ne voulez pas vous coucher, et cessez de tenter de me distraire ! J'ai un tas de questions vous concernant tous.

— Je m'en doute, dit Ramsès en s'asseyant avec précaution dans un fauteuil. Où est… Ah, te voilà.

La dernière phrase s'adressait à Seshat, qui faisait son entrée par la fenêtre. Après avoir soigneusement inspecté les bottes de son maître, elle sauta sur le bras du fauteuil et s'installa, pattes repliées sous elle.

— Elle montait la garde sur le balcon, expliqua David avec le plus grand sérieux. Mais elle a dû trouver que j'avais l'air affamé, car elle m'a apporté un beau rat bien gras voici une heure.

Impulsivement, je parcourus la pièce du regard. David éclata de rire.

— Ne vous inquiétez pas, tante Amelia, je m'en suis débarrassé. Avec tact, bien sûr. Où est Nefret ?

— Elle est sortie. Que ne donnerais-je pour savoir où, et avec qui. (Les deux garçons échangèrent un regard.) Le savez-vous ?

— Non, répondit Ramsès.

— Laissons cela pour l'instant, ordonna Emerson.

Il avait servi le café. David apporta une tasse pour moi et une pour Ramsès, puis Emerson poursuivit :

— David m'a parlé – à vous aussi sans doute, Peabody – des livraisons d'armes aux révolutionnaires de Wardani. Inutile de souligner la gravité de la situation. Votre plan pour l'empêcher était bien combiné. Voici ce que je veux savoir : premièrement, combien de livraisons sont encore prévues. Deuxièmement, en savez-vous plus sur la façon dont les armes sont introduites au Caire et, troisièmement, que s'est-il passé hier soir ?

— Bien raisonné, Emerson, approuvai-je. Je voudrais juste ajouter…

— Excusez-moi, Mère, mais je pense que cela suffit pour commencer, m'interrompit Ramsès. Je vais répondre aux questions de Père dans l'ordre : deux livraisons sont encore prévues, mais je n'en connais pas les dates. Fin janvier, nous aurons amassé plus d'un millier de carabines et une centaine de

Lüger, avec une ample provision de munitions. Les Lüger sont des modèles 08, avec un barillet à huit balles.

— Seigneur ! marmotta Emerson. Mais combien de vos… des types de Wardani savent se servir d'une arme à feu ?

— Il ne faut pas beaucoup d'entraînement pour jeter une grenade dans la foule, répondit David. Et certains des hommes sont d'anciens soldats.

— Quant à votre deuxième question, la réponse, malheureusement, est : nous piétinons. Le point de livraison d'hier soir était à l'est de la ville, dans un village abandonné près de Kubbeh. Le type qui négocie avec nous est un Turc, à peu près aussi fiable qu'un chien errant, aussi ai-je ostensiblement vérifié l'inventaire. Il n'a guère apprécié, mais il ne pouvait pas faire grand-chose, à part m'insulter.

— C'est lui qui vous a tiré dessus ? demanda Emerson.

— Je ne sais pas. Peut-être. Farouk – c'est un de mes lieutenants – est aussi suspect. C'est un gredin ambitieux. La chose s'est produite juste après que je les ai quittés ; ils étaient censés emporter les armes au Caire…

Il prit sa tasse. Le café se renversa et il la replaça très vite dans la soucoupe. Emerson sortit sa pipe de sa bouche.

— Voulez-vous vous reposer un peu ? Tout ceci peut attendre.

— Non. (Ramsès se frotta les yeux.) Il faut que David sache tout et vous aussi. Au cas où…

— David, dis-je, il y a une bouteille de cognac dans ce placard. Continuez, Ramsès.

— Très bien. Où en étais-je ?

Sa voix était pâteuse et confuse. Il avait l'air d'un enfant perdu. Je n'y tins plus.

— Ça suffit. Couchez-vous, ordonnai-je.

— Mais je ne vous ai pas dit…

— Cela peut attendre.

Je pris le verre que me tendait David et le portai aux lèvres de Ramsès.

— Buvez un peu.

Il se ressaisit assez pour me dévisager suspicieusement.

— Qu'avez-vous mis dedans ?

— Rien. Mais si vous ne dormez pas d'ici dix minutes, je prendrai des mesures. David, pouvez-vous lui ôter ses bottes ?

Je commençai à lui déboutonner sa chemise. Il recula et repoussa ma main, mais sans succès. J'avais des années d'expérience dans le traitement de gentlemen récalcitrants.

— D'accord, Mère, d'accord. J'obéirai, à condition que vous cessiez immédiatement.

— Je ne sortirai pas d'ici avant que vous soyez au lit.

Il me foudroya du regard. Contente de le voir plus alerte, je dis gentiment :

— Je me retournerai. D'accord ?

— C'est le mieux que je puisse obtenir, de toute évidence, marmonna-t-il. Encore une chose. Les armes sont cachées dans un des vieux entrepôts de tabac. David sait lequel. En tout cas, elles sont supposées y être. Quelqu'un doit aller s'en assurer. Il faut prévenir Russell…

— Bien sûr, mon garçon. (Emerson posa sa pipe et se leva.) Je vais vous aider.

— Je n'ai pas besoin…

— Là, fit Emerson gaiement, voilà. Bien bordé.

Je me retournai. Ramsès tirait sur le drap, qu'Emerson tentait de border. Ils lui avaient ôté ses vêtements, Dieu sait comment. Je décidai de ne pas poser de questions.

— Vous feriez bien de vous reposer vous aussi, David. Nous recommençons demain. J'arriverai à… Oh, j'allais oublier. Vous n'avez pas dîné. Je reviens…

— Je m'en charge, interrompit Emerson. Les garçons, j'arrive dans une minute. Peabody, au lit.

— Une dernière question…

— Je croyais que vous vouliez qu'il se repose ?

— Oui, mais…

— Plus un mot !

Emerson me souleva et marcha vers la porte. Juste avant qu'il la ferme, j'entendis le rire étouffé de David et un commentaire de Ramsès, mais sans pouvoir distinguer les mots.

J'attendis que nous soyons dans notre chambre pour parler.

— Très bien, Emerson, vous avez eu ce que vous vouliez.

— Pas encore. Mais je vais d'abord chercher quelque chose à manger pour David. Ne bougez pas d'un pouce, Peabody.

Il me posa sur le lit et disparut sans me laisser le temps de protester.

Il ne fut pas absent longtemps, mais j'avais eu tout loisir de méditer sur ce que j'avais à dire. Quand il revint, j'étais prête.

— N'imaginez pas que vous arriverez à me tourner la tête, mon cher. Jusqu'à présent, vous avez évité mes questions, mais…

— Ma chérie, nous n'avons pas une seconde à…

— Des mots doux, à présent ! m'écriai-je en repoussant sa main.

— Et pourquoi pas ? (Ses yeux bleus lancèrent des éclairs.) Crénom, Peabody…

— Cessez de m'interrompre.

— Enfer !

— Ne hurlez pas, on va vous entendre.

Emerson s'assit au bord du lit et me saisit par les épaules. La fureur tordait son visage qui se trouvait maintenant tout proche du mien. Il respirait lourdement, et je dois avouer qu'une colère croissante accélérait mon propre souffle.

Au bout d'un moment ses sourcils reprirent leur position normale et ses yeux plissés, leur affabilité azurée.

— Il n'y a rien d'inhabituel dans une dispute entre nous, remarqua-t-il. Puis-je vous aider avec vos boutons et vos lacets ?

— À condition que vous répondiez à mes questions.

— C'est de bonne guerre, concéda-t-il. Première question ?

— Comment avez-vous su où trouver David ?

Il prit mon pied dans sa main. Ses petites crises de fureur soulagent toujours Emerson ; il souriait en délaçant ma bottine avec la délicatesse dont il fait toujours preuve quand il s'occupe d'objets anciens ou de moi.

— Vous souvenez-vous de la maison de Maadi ? s'enquit-il.

— Quelle maison ? Ah, vous voulez dire celle où Ramsès avait emmené Sennia et sa mère après les avoir arrachées à ce vil souteneur ?

— Jusqu'à ce que ce salaud les rattrape, acquiesça-t-il d'un ton lugubre en s'attaquant à ma deuxième bottine. J'y étais allé

une fois avec Ramsès, nous espérions que Rashida serait retournée au seul refuge qu'elle connaissait. Vain espoir, comme vous savez. Ramsès m'avait avoué que David et lui avaient déjà utilisé cet endroit, au temps où ils parcouraient les souks sous divers déguisements. J'ai pensé probable qu'ils l'utiliseraient à nouveau, car c'est une excellente cachette. La vieille femme qui en est propriétaire est à moitié aveugle et quelque peu sénile.

Emerson achevait son agréable travail, et je sentais une douce léthargie envahir mes membres. J'ouvris la bouche pour parler, mais ne pus que bâiller.

— Fermez les yeux, m'ordonna Emerson avec douceur. (Ses doigts quittèrent mes paupières pour ma joue.) Vous n'avez pas dormi la nuit dernière, et la journée de demain sera chargée. Là. C'est bien. Bonne nuit, mon amour.

À travers les voiles de sommeil qu'Emerson avait tissés autour de moi, je me sentais vaguement irritée. Ses explications étaient logiques, encore que brèves, mais… J'étais trop fatiguée pour continuer la discussion. De toutes les questions qui me taraudaient encore, l'une des moins importantes me poursuivit jusqu'au sommeil. Comment diable s'y était pris Ramsès pour échapper à Mrs Fortescue ?

5

Manuscrit H

Il s'était montré aussi grossier que possible et bien plus rude qu'il n'aurait voulu. La plupart des femmes se seraient offensées de ses fréquents coups d'œil à sa montre au cours du dîner, mais elle ne parut pas les remarquer. Après le repas, il l'entraîna directement dans l'une des plus discrètes alcôves de la Salle Maure. Il s'attendait au moins à une protestation de pure forme, mais elle s'abandonna immédiatement dans ses bras, et quand il l'embrassa elle lui rendit son baiser avec une telle fougue qu'il en eut mal aux dents. De plus grandes libertés provoquèrent une réaction encore plus ardente, et il commença à se demander jusqu'où il lui faudrait aller avant qu'elle se rappelle où ils se trouvaient et quel genre de femme elle était censée être. Nefret lui aurait brisé le bras s'il s'était comporté aussi cavalièrement avec elle.

Nefret. Le souvenir de cette nuit, la seule qu'ils eussent passée ensemble, était imprimé dans chaque cellule de son corps, faisait tellement partie de lui qu'il ne pouvait toucher une autre femme sans penser à Nefret. Ses caresses se firent encore plus mécaniques, mais elles eurent un résultat qu'il n'avait pas prévu : chuchotant à son oreille, elle suggéra qu'ils gagnent sa chambre au *Savoy*.

Il sortit sa montre. Il était plus tard qu'il ne pensait, et la contrariété, contre lui-même et contre elle, le poussa à l'insulte directe.

— Crénom ! Je vous demande pardon, Madame, mais je suis en retard pour un rendez-vous avec une autre dame. Quand je serai libre, je vous le ferai savoir.

Il prit la fuite, récupéra son manteau et son chapeau au vestiaire, puis s'éclipsa par la porte de service. Encore une anecdote à ajouter aux commérages mondains, pensa-t-il ; elle serait incapable de taire cette histoire, mais elle la remanierait de façon à le faire paraître encore plus mufle. Tentative de viol dans la Salle Maure ? Certaines personnes au Caire seraient prêtes à y croire.

David l'attendait près de l'hôtel, à un endroit que les clients ne voient jamais, entre un puant monceau d'ordures et un tas de briques apportées pour une réparation jamais effectuée. Un acacia malade ombrageait le recoin, en étendant ses branches pour qui souhaitait y suspendre un instant quelque objet.

— Vous êtes en retard, chuchota David. Que s'est-il passé ? Je vous avais dit…

— Taisez-vous et aidez-moi.

Un rat passa en courant sur le tas de briques.

— A-t-elle quitté l'hôtel ?

— Je l'ignore mais je l'espère.

Tout en parlant, ils échangèrent leurs vêtements. Ramsès avait simplifié au maximum son encombrante tenue de soirée. Sa chemise avait un col et des manchettes incorporés, fermés par des boutons. En dessous, il portait la chemise ample et le long caleçon des paysans. David lui tendit sa robe, sa ceinture avec l'étui du poignard, et ses sandales. Insérant ses pieds dans des chaussures de Ramsès, il grommela :

— Ne pourriez-vous les prendre une taille au-dessus ? Je me fais des ampoules.

— Vous auriez dû me le dire avant. Là, voilà mon chapeau et mon manteau. À plus tard.

Il tira une écharpe de laine de la poche de son manteau et se l'enroula autour du visage.

— Bonne chance.

— À vous aussi. Prenez garde.

Ils échangèrent une poignée de main brève mais chaleureuse, et Ramsès s'éloigna dans l'obscurité.

Sa demande d'être mis en contact avec le chef des opérations au Caire avait été rejetée. Il ne s'attendait pas vraiment à ce qu'ils acceptent, mais s'était dit que cela valait la peine

d'essayer. Ils ne se fiaient pas plus à Wardani que Wardani ne se fût fié à eux. C'est le Turc qui s'était présenté chez Aslimi, pour lui indiquer la date et le lieu de la première livraison.

Étant en retard, Ramsès prit un fiacre pour une partie du trajet. Quand le cocher le déposa près de la gare de Demerdash, il continua à pied, courant quand il pouvait le faire sans attirer l'attention. Il lui fallut à peine une demi-heure pour parcourir les deux miles, et cinq minutes pour parachever son déguisement. Il l'avait fait si souvent qu'il n'avait même pas besoin d'un miroir : barbe, moustache, turban bien serré, quelques rides et des ombres autour des yeux.

Le village était en retrait de la grand-route abandonné depuis des années. Des pans de murs encore debout se dressaient tels des chicots autour de la maison sans toit choisie comme lieu de rendez-vous.

Les autres étaient déjà là. Il entendait des chuchotements, percevant des déplacements. Il avait espéré arriver assez tôt pour repérer la carriole, et tenter d'en déduire sa provenance. C'était trop tard maintenant. Fichue Mrs Fortescue !

Ses hommes l'accueillirent avec un soulagement non dissimulé. Farouk fut particulièrement démonstratif ; il le serra contre son cœur et s'inquiéta de sa santé. Ramsès l'écarta d'un haussement d'épaule et se tourna pour échanger de brèves salutations avec le Turc. Le gros homme était visiblement pressé de partir. Stimulés par les malédictions qu'il grommelait dans sa barbe, les hommes de Wardani avaient presque fini de décharger la carriole dans les charrettes à ânes, plus petites, qu'ils avaient amenées. Ramsès grimpa dans la carriole et entreprit de défaire un des ballots lourdement enveloppés.

— Hé ! Qu'est-ce que vous faites ? Nous n'avons pas le temps de…

— Nous avons tout notre temps. Pourquoi nous presser ? Avez-vous eu des problèmes avec une patrouille à chameaux ?

— Je n'ai eu aucun problème. Je sais comment les éviter.

La réponse était moins instructive que Ramsès l'avait espéré, mais il en resta là. Le ballot contenait dix carabines. Il en dégagea une et l'examina. C'était un des modèles turcs utilisés pendant la guerre de 1912, et elle semblait en bon état. Il la

tendit aux mains avides de Bashir. Comme ils aimaient jouer aux soldats, ces pauvres imbéciles ! Bashir ne savait sans doute même pas par quel côté sortaient les balles.

— Dix dans chaque, deux cents en tout. Où sont les munitions ? »

Le Turc poursuivit ses imprécations à voix basse tandis que Ramsès vérifiait les autres ballots, trouvait les caisses de munitions et de grenades. Il y avait une autre caisse, plus grande.

— Des pistolets ?

Ramsès fit sauter le couvercle de la pointe de son poignard.

— C'est un bonus, déclara le Turc, crachant par terre. Vous êtes satisfait ?

— Je ne voudrais pas vous retarder, dit Ramsès poliment. Quand nous reverrons-nous, et où ?

— Nous vous préviendrons.

Le Turc se hissa sur le siège de la carriole et prit les rênes. L'attelage de mules s'ébranla.

En se retournant, Ramsès constata avec déplaisir que ses disciples enthousiastes se passaient les pistolets, essayant d'y insérer les chargeurs.

— Comment fait-on ? demandait Asad.

— Dans la poignée, comme ça.

Ce devait être Farouk, se dit Ramsès. Les autres suivaient son exemple, bien plus maladroitement, et Ramsès ordonna d'une voix cinglante :

— Remettez-les en place et fermez la caisse. Par le Prophète, je serais mieux loti avec une troupe de filles d'el-Gharbi ! Puis-je vous faire confiance pour couvrir les chargements et vous mettre en route ? Vous avez une longue distance à parcourir et beaucoup à faire avant le matin.

— Vous ne venez pas avec nous ? s'enquit Asad.

Un rayon de lune vagabond se refléta sur ses lunettes quand il se tourna vers son chef.

— Je suivrai mon propre chemin, comme d'habitude. Mais je saurai si vous avez ou non obéi à mes ordres. *Maas salameh*.

Lui aussi avait beaucoup à faire avant le matin.

Il n'avait pas parcouru plus de cinquante mètres quand il entendit un cri.

— Qui est là ?

Ramsès s'immobilisa, regardant autour de lui. Personne en vue. Ces imbéciles s'étaient-ils affolés pour un chacal ou un chien errant ? Il rebroussa chemin, avec l'intention de leur instiller la crainte de Dieu avant qu'ils n'aient ameuté tout le voisinage. Quand le premier coup de feu fut tiré, il ne prit pas la peine de se mettre à couvert, mais le deuxième, puis le troisième retentirent suffisamment près pour lui rappeler qu'il y avait dans les parages des gens ne l'aimant guère. La prudence étant l'essentiel du courage, il tourna les talons et courut.

Il avait trop attendu. L'impact de la balle le fit tournoyer et tomber. Il réussit à rouler dans un creux tout proche, près d'un mur, et resta là, incapable de bouger, redoutant sans cesse de voir apparaître une forme sombre penchée vers lui, et le sombre éclat d'un canon de fusil.

Les secondes passèrent, emportant l'engourdissement de son bras et son épaule. Il sortit son poignard, mais se figea : des pas se rapprochaient de sa cachette. Une voix inquiète appela son nom. Qui était-ce ? La voix était aiguë comme celle d'une fille. Une autre voix, tout aussi inquiète, répondit :

— Farouk ! revenez, nous devons nous dépêcher !

— Il y avait quelqu'un dans ce bosquet, avec un fusil ! J'ai riposté…

— Alors vous l'avez manqué. Il n'y a personne maintenant.

— Mais je vous dis que je l'ai vu tomber ! S'il est mort, ou blessé…

— Il voudrait que nous continuions.

Celui qui parlait s'était rapproché. C'était Asad, sa voix était horriblement pompeuse mais, grâce au ciel, il avait assez de bon sens pour suivre les ordres.

— Dépêchez-vous ! Quelqu'un a pu entendre les coups de feu.

Sans aucun doute, se dit Ramsès, luttant pour ne pas s'évanouir. Il lui fallait arrêter le sang et déguerpir, mais il n'osait bouger tant que Farouk était dans les parages. Farouk pouvait mentir ou non en prétendant qu'un inconnu avait tiré le premier coup de feu ; quoi qu'il en fût, Ramsès savait ne pouvoir

courir le risque de s'en remettre aux tendres soins des disciples de Wardani. Scruté de près, il pouvait se trahir de bien des façons.

Enfin, les pas s'éloignèrent. Il déchira le tissu de sa chemise pour panser son bras tant bien que mal. Il souffrait beaucoup, mais réussit à se lever.

Le reste du trajet ne fut qu'un trou noir, ponctué de brefs intervalles de conscience ; il devait pourtant progresser, car chaque fois qu'il remarquait son environnement, il était plus proche… le quai de la gare à Kurreh, avachi dans un wagon de troisième classe, et finalement il chut dans un canal d'irrigation. Cela le réveilla, et il remonta le talus boueux à plat ventre, pour examiner les lieux. Il avait franchi le pont – il ne se rappelait pas comment – et se trouvait sur la rive ouest, à moins d'un mile de la maison. À quatre pattes, il essuya la boue qui couvrait son visage et s'efforça de réfléchir. Il avait prévu de se rendre à Maadi, où l'attendait David. Aucun espoir d'y arriver maintenant, il aurait même de la chance s'il parvenait jusqu'à la maison.

L'eau froide l'avait un peu revigoré, et il réussit à se tenir sur ses pieds durant le reste du trajet. Il couvrit les derniers mètres en une course chancelante. Adossé au mur, il se demanda comment il allait bien pouvoir rentrer dans sa chambre. Le treillis supportant la vigne grimpante valait une échelle quand il était en forme, mais à présent il lui semblait aussi abrupt que la galerie principale, dans la Grande Pyramide.

Un bruit léger lui fit lever la tête. Seshat était là, au bord du balcon. Elle le fixa un moment, puis sauta dans la masse de branches enchevêtrées et descendit avec autant d'assurance que si elle s'était trouvée par terre. Il n'avait jamais connu de chat capable d'en faire autant ; tous étaient d'excellents grimpeurs, mais ensuite ils semblaient ne pas savoir comment redescendre. Même sa bien-aimée Bastet…

Griffes et dents s'enfoncèrent dans sa cheville nue, et la douleur lui rendit toute sa conscience.

Un pied à la fois, se dit-il, le cerveau embrumé. Bon.

Seshat grimpa avec lui, marmonnant son mécontentement et le poussant dès qu'il s'arrêtait. Enfin il se hissa sur la rambarde

et tomba à quatre pattes sur le balcon. Une autre poussée de Seshat le fit se relever. S'accrochant au cadre de la fenêtre, il regarda à l'intérieur. La pièce était obscure et silencieuse, telle qu'il l'avait laissée ; de ce côté, du moins pas de problème. Il fallait remercier le ciel de ce petit cadeau. Le lit lui paraissait terriblement lointain. Atteindre le lit, s'allonger… Il fit trois pas chancelants et s'effondra.

Quand il reprit conscience, il vit sa mère penchée vers lui, et son père, debout, à côté. Le pot aux roses était découvert, ou le serait bientôt. Il ne savait s'il devait s'en réjouir ou le déplorer.

***

Le lendemain, j'étais dans un bien meilleur état d'esprit. David était parti seul pour Zawaiet, et Emerson emmenait Nefret avec lui à Gizeh, de sorte que je pus passer un peu de temps avec Ramsès. En ôtant les bandages je vis que quelqu'un, David, probablement, avait recouvert toute la blessure de l'onguent vert de Kadija. Que ce fût cela, ou la pâte au mercure et cyanide de zinc que j'avais moi-même appliquée, ou les capacités de récupération de Ramsès, l'infection que je redoutais ne s'était pas produite. Comme il continuait de s'inquiéter au sujet de Russell, je lui dis donc de cesser de se tracasser, je m'en occuperai. Cette perspective parut l'alarmer.

— Je ne lui ferai pas de reproches, promis-je. Mais si vous me donniez un peu plus de détails…

Il n'avait vraiment pas le choix. Quand je le quittai, j'avais eu réponse à la plupart des questions encore en suspens, j'y réfléchis en suivant la route de Gizeh.

Son récit des événements pendant et après le rendez-vous expliquait pourquoi il tenait tant à poursuivre ses activités ordinaires. L'assassin potentiel pouvait être le Turc, ou l'ambitieux lieutenant de Wardani, ou une tierce personne inconnue ; qui qu'il fût, et quelles que fussent ses motivations, il savait probablement que « Wardani » avait été blessé. Ramsès reconnut, au cours de mon interrogatoire, avoir des raisons de penser qu'on avait flairé la mascarade. Mais refusa de s'étendre

sur ce point, arguant qu'il s'agissait plus d'une impression que de faits précis.

— Comme un de vos fameux pressentiments, Mère.

Je savais combien de telles sensations pouvaient s'avérer significatives. La vérité sur Wardani aurait pu filtrer de bien des façons. Les particularités de l'administration anglo-égyptienne s'étaient encore compliquées après l'annexion officielle du pays. Kitchener avait été remplacé par Sir Henry McMahon, sous le nouveau titre de Haut Commissaire ; la police cairote était toujours sous les ordres de Harvey Pacha, avec Russell comme assistant et Philippides, le déplaisant Levantin, comme directeur des forces locales ; le nouveau service de renseignements était dirigé par Gilbert Clayton, également représentant au Caire du Sirdar soudanais ; sous les ordres de Mr Clayton se trouvaient Mr Newcombe et son petit groupe de l'intelligentsia d'Oxbridge, qui comprenait Mr Léonard Woolley et Mr Lawrence. Au début, Ramsès n'avait eu affaire qu'à Russell, intelligent et intègre, en qui il avait confiance alors qu'il se méfiait de certains des autres. Mais il avait fallu recourir à de plus hauts niveaux hiérarchiques pour réussir le faux exil de David et l'emprisonnement secret de Wardani. En théorie, les seules personnes informées de la supercherie étaient Kitchener lui-même, McMahon, le général Maxwell et Thomas Russell.

Je n'y croyais pas. Des personnes inconnues, au ministère de la Guerre à Londres, devaient être au courant ; le général Maxwell avait pu se confier à certains membres de son personnel et à Clayton. Les hommes s'imaginent que les femmes sont des commères invétérées, mais les femmes *connaissent* les hommes, lesquels sont pires que les femmes à bien des égards, car ils sont incapables de mettre en doute la discrétion des individus qu'ils contactent. « En confidence, mon vieux, tout à fait entre nous… »

Oui, l'information s'était répandue, dans les bureaux et dans les clubs, voire, dirai-je poliment, dans les boudoirs. Le Caire, je n'en doutais pas, regorgeait de membres du Pouvoir Central, certains avaient pu infiltrer la police et les services de renseignements. Plus les garçons mettraient de temps à accomplir leur périlleuse mission, plus la vérité risquait de

parvenir aux oreilles de l'ennemi. C'était peut-être même déjà fait.

Cette conclusion déprimante ne fit qu'accroître ma détermination. En atteignant Gizeh, je trouvai les autres en plein travail, et m'arrêtai un instant pour admirer les bas-reliefs peints, car ils étaient vraiment très beaux. Toutefois, je serais la première à admettre que mon intérêt premier se situait dans la – ou les – chambre funéraire. Il en existait deux reliées au mastaba. Nous avions repéré les entrées des puits qui y menaient, mais Emerson n'avait pas l'intention de les dégager avant d'en avoir fini avec le mastaba proprement dit. La salle extérieure, ou chapelle, avait été dégagée, mais le seuil menant à une seconde salle était encore bloqué par les débris.

Nefret, torche électrique en main, travaillait devant la paroi. Elle comparait les dessins que Ramsès avait faits d'après ses photographies et les rectifiait lorsqu'elle découvrait des erreurs. Cela donnerait certainement lieu à dispute, car Ramsès n'accepte pas facilement les corrections et Nefret n'est pas la plus délicate des critiques. Je repensai au temps où David était notre copiste. Un soupir involontaire m'échappa. Personne n'avait son coup de main, et même Ramsès lui cédait en cas de désaccord. Regretter des pertes si minimes était stupide et puéril, me morigénai-je. Je fis une courte prière. Qu'ils achèvent leur dangereuse mission sains et saufs, et je ne demanderai plus rien à la Puissance qui guide nos vies. En tout cas, pas avant la saison prochaine.

— Où est Emerson ? demandai-je.

Selim, qui tenait un réflecteur pour augmenter la lumière, se contenta de secouer la tête. Nefret se retourna :

— Il a dit vouloir consulter les registres au camp Harvard.

— À quel sujet ?

— Il n'a pas daigné m'en informer. Ramsès est parti à Zawaiet. Daoud accompagne le professeur. Tante Amelia, pourrais-je m'échapper quelques heures cet après-midi ? Je voudrais faire quelques courses au Caire.

— Demandez plutôt à Emerson.

— Il m'a dit de vous le demander à vous.

Sa voix et son visage semblaient quelque peu boudeurs. Rapidement, je pesai le pour et le contre de sa requête. Si elle n'était pas là au retour de David, le transfert d'identités serait bien plus facile. Mais je ne croyais pas à son histoire de courses. Pourrais-je la suivre sans me faire repérer ? Ou bien insister pour l'accompagner ? Mon affection maternelle pesait lourdement : je ne rêvais que d'être auprès de mon fils, pour prendre soin de lui, m'assurer qu'il faisait exactement ce que je voulais qu'il fasse. Et Emerson ? Cela ne lui ressemblait pas d'abandonner son travail. Consultait-il vraiment les registres de Mr Reisner, ou était-il à la poursuite de quelque lièvre ? Ramsès avait dit qu'il fallait informer Russell…

Ces idées divergentes et confuses me traversèrent l'esprit avec la célérité qui caractérise ma pensée. Je crois avoir à peine marqué une pause avant de répondre :

— J'ai moi aussi quelques achats à faire. Je vais aller avec vous.

— Si vous voulez.

Je pourrais toujours me raviser après avoir conféré avec Emerson.

Il fut absent plus d'une heure. J'avais renoncé à faire semblant de travailler et me tenais dehors, guettant son retour.

— Que faites-vous donc, Peabody ? Encore en train de béer devant la Pyramide ? Vous devriez tamiser les débris !

Le froncement de sourcils qui accompagnait ses reproches ne me fit aucun effet. Il cherchait simplement à détourner mon attention.

— Où étiez-vous ? rétorquai-je.

— Je voulais consulter…

— Ce n'est pas vrai.

Un des hommes sortit de la tombe, charriant un panier. Je tirai Emerson à l'écart.

— Où êtes-vous allé ?

— À la maison. Je voulais téléphoner.

— À Russ…

Il plaqua sa main sur ma bouche – ou, pour être plus précise, sur tout le bas de mon visage, car Emerson a de très grandes mains. J'écartai ses doigts.

— Emerson, était-ce prudent ? J'avais l'intention d'aller le voir cet après-midi, en privé.

— Je m'en doutais.

Emerson ôta son casque, le laissa tomber par terre, et passa la main dans ses cheveux.

— C'est pourquoi j'ai décidé de vous devancer. Ne vous inquiétez pas, je n'ai rien laissé échapper.

— Vous avez dû passer par des secrétaires, des sergents et…

— J'ai déguisé ma voix, dit-il avec suffisance.

— Emerson ! Vous n'avez pas pris votre accent russe ?

Emerson m'entoura la taille d'un bras musclé et serra.

— Peu importe, Peabody. L'important, c'est que j'aie pu lui parler et le rassurer sur certains points. Alors pour l'amour du ciel, n'allez pas vous précipiter dans son bureau cet après-midi. Comptiez-vous accompagner Nefret ou partir seule ?

— J'allais l'accompagner. Je vais peut-être quand même le faire, mais…

— Mais quoi ?

— Quand vous étiez à la maison, ne seriez-vous pas allé voir Ramsès ?

Le visage d'Emerson prit une expression d'insouciance particulièrement étudiée.

— Puisque j'étais là, autant aller jeter un coup d'œil. Il dormait.

— Ah. Vous êtes sûr que…

— Oui.

Emerson me comprima à nouveau les côtes.

— Peabody, même vous ne pouvez être à deux endroits en même temps. Retournez à votre tas de débris.

— Deux endroits ! Plutôt trois ou quatre. Zawaiet, la tombe, ici, la maison…

— Le souk avec Nefret. Accompagnez-la, ma chère, et tenez-la à l'écart afin que nous n'ayons pas à recommencer les pénibles manœuvres d'hier.

— David sera-t-il là à notre retour ? J'aimerais le voir encore une fois.

— Ne parlez pas comme si vous vouliez lui faire vos adieux, grommela Emerson. Nous mettrons bientôt fin à cette histoire,

je vous le promets. Pour aujourd'hui, je lui ai dit de rentrer directement à la maison. Il ne partira qu'à la nuit, donc vous pourrez le voir. Maintenant, hâtez vous !

Je trouvai plusieurs objets d'un certain intérêt dans les débris retirés de la seconde chambre. Les fragments d'os, de bandelettes et de bois indiquaient un enterrement plus récent au-dessus du mastaba. Au moment de la XXII^{e} dynastie – à laquelle j'assignais à première vue, cet enterrement –, les mastabas de Gizeh étaient abandonnés depuis plus de mille ans, et le sable avait dû s'accumuler en une couche épaisse sur leurs ruines. Ce n'était pas une tombe bien grandiose, et elle semblait avoir été pillée.

Emerson nous libéra, Nefret et moi, vers deux heures de l'après-midi, et nous rentrâmes à la maison nous changer. Je bavardai gaiement avec Nefret dans le couloir menant aux chambres. Aucun bruit ne se faisait entendre derrière la porte fermée de Ramsès.

— Quel genre d'expérience fait-il ? s'enquit Nefret.

— Je crois qu'il tente de trouver un mélange qui préserverait les peintures murales sans les noircir ni les abîmer, répondis-je en l'entraînant. Cela sent affreusement mauvais, comme la plupart de ses expériences !

J'espérais avoir l'occasion de passer le voir avant de partir, mais je n'avais pas encore fini de m'habiller quand Nefret vint me demander si je pouvais l'aider à boutonner sa robe dans le dos. Plusieurs des jeunes femmes de la famille d'Abdullah auraient été ravies de jouer le rôle de camériste mais, tout comme moi, Nefret refusait ces aides futiles. Je lui rendis ce service, et elle en fit autant pour moi. Nous descendîmes ensemble, et trouvâmes Daoud qui nous attendait.

— Le Maître des Imprécations m'a dit de vous accompagner, expliqua-t-il, souriant de tout son honnête visage, pour vous protéger du danger.

Impossible de trouver meilleure escorte ! Daoud était encore plus grand que mon mari, et d'une carrure en rapport avec sa taille. Ce n'était plus un jeune homme, mais l'essentiel de sa masse se composait de muscles solides. Il aurait eu grand plaisir à combattre une douzaine d'hommes pour nous défendre.

Souriante, Nefret lui prit le bras.

— Nous allons simplement au Khan el Khalili, Daoud, j'ai bien peur qu'il ne se passe rien d'intéressant.

Habituellement timide et taciturne, Daoud devenait un vrai moulin à paroles en notre compagnie. Il demanda des nouvelles de ses amis absents, Lia en particulier, pour qui il éprouvait une immense affection.

— Elle devrait être ici, déclara-t-il, sourcils froncés, avec vous, Sitt Hakim, pour prendre soin d'elle.

J'avais gagné mon surnom de dame docteur lors de nos premiers séjours en Égypte, quand les médecins y étaient rares et éloignés les uns des autres. Certains de nos hommes dévoués s'entêtaient à préférer mes soins même à ceux de Nefret, bien plus qualifiée que moi. Modestement, je niai toute compétence en obstétrique, et ajoutai :

— Elle se sentait trop mal pour entreprendre le voyage, Daoud, et maintenant ce ne serait pas prudent. Elle aura les meilleurs soins possibles, vous pouvez en être sûr.

Quand nous atteignîmes le Khan el Khalili, nous laissâmes la voiture et poursuivîmes à pied dans les ruelles tortueuses. Daoud nous suivait de près et j'avais l'impression d'avoir sur les talons une montagne en mouvement. Nefret était d'humeur joyeuse, riant et bavardant. À plusieurs endroits – devant l'étal d'un orfèvre, puis d'un drapier –, elle me fit poursuivre ma route avec Daoud, et attendre à quelque distance. Pensant qu'elle désirait me faire une surprise, je me pliais à ses demandes de bonne grâce.

— Le professeur est toujours difficile, remarqua-t-elle après avoir fait quelques achats. Je le sais ! Allons voir si Aslimi a des antiquités intéressantes.

— Hum, fit Daoud. Des objets volés, voulez-vous dire ? Aslimi trafique avec des voleurs et des pilleurs de tombes.

— Raison de plus pour sauver la marchandise qu'il détient, riposta Nefret.

Le soleil couchant envoyait des rais dorés à travers les treillis qui couvraient les ruelles. Nous traversâmes la zone réservée aux teinturiers, et finîmes par atteindre la boutique d'Aslimi. Elle était plus grande que la plupart, lesquelles consistaient

simplement en de minuscules renfoncements pourvus d'un banc où s'asseyait le client pendant que le commerçant présentait ses marchandises. La salle d'exposition paraissait déserte, Nefret se dirigea vers une étagère où s'alignaient des pots décorés, et se mit à les examiner.

— Vous ne trouverez ici que des faux, lui dis-je. Ses pièces de valeur, Aslimi les cache. Où est-il donc, ce gredin ?

La tenture au fond du magasin s'ouvrit, mais l'homme qui apparut n'était pas Aslimi. Il était grand, jeune, et plutôt beau garçon. Lorsqu'il parla, ce fut dans un excellent anglais.

— Vous honorez ma modeste boutique, nobles dames. Que puis-je vous montrer ?

— Je ne savais pas qu'Aslimi avait vendu sa boutique, m'étonnai-je en le détaillant avec curiosité.

Le jeune homme sourit.

— Je me suis fourvoyé, nobles dames, en vous prenant pour une étrangère. Mon cousin Aslimi est malade. Je m'occupe de son commerce jusqu'à sa guérison.

Je ne croyais guère qu'il pût ignorer mon identité. Il nous avait observées un bon moment derrière la tenture, et tout le monde au Caire nous connaissait. Sans aucun doute, le trio que nous formions, Nefret, Daoud et moi était aisément identifiable.

— Je suis désolée d'apprendre qu'il est malade, répondis-je poliment. Qu'a-t-il donc ?

Le jeune homme posa les mains – des mains aux longs doigts, ornées de plusieurs bagues – sur son ventre plat.

— Il souffre beaucoup quand il mange. Vous êtes la Sitt Hakim, je vous reconnais maintenant. Vous pouvez sans doute me dire quels remèdes le soulageraient.

— Pas sans l'examiner, dis-je sèchement. Nefret ?

— Connaissant Aslimi, ce pourrait être un ulcère, déclara-t-elle en se retournant, un pot à la main. Il est d'un tempérament nerveux.

— Ah !

Le jeune homme se redressa, rejetant les épaules en arrière, et lui décocha un sourire ravageur.

Nefret avait cet effet sur les hommes et celui-ci, de toute évidence, n'avait pas mauvaise opinion de lui-même.

— Alors, que pouvons-nous faire pour lui ?

— Le mettre au régime. Pas de nourriture ou de liquides trop épicés. De toute façon, cela ne peut pas lui faire de mal, ajouta Nefret en me regardant. Il devrait voir un vrai médecin, Mr… comment vous appelez-vous ?

— Saïd al-Beitum, à votre service. Vous êtes fort aimable. Maintenant, que puis-je vous montrer ? Ce pot est un faux, comme vous savez.

— Et de qualité médiocre.

Nefret replaça l'objet sur son étagère.

— Avez-vous quelque chose qui soit digne du Maître des Imprécations ?

— Ou du Frère des Démons ? sourit Saïd. Ces noms sont bien pittoresques, mais parfaitement adaptés. Tout comme le vôtre, Nur Misur.

— Vous nous connaissiez ? fis-je.

— Qui ne vous connaît pas ? C'est l'époque de vos fêtes, n'est-ce pas ? Vous cherchez des présents pour ceux que vous aimez. Prenez un siège. Je vais vous servir le thé et vous montrer mes plus beaux objets.

Encore un pronom possessif sans équivoque, me dis-je en m'asseyant sur le tabouret qu'il me désignait. Ce garçon était-il l'héritier désigné d'Aslimi ? Je ne l'avais jamais vu.

Il s'y connaissait en antiquités, car les objets qu'il sortit de son arrière-boutique étaient de bonne qualité – et probablement achetés illégalement. Finalement, Nefret fit l'acquisition de plusieurs pièces : une enfilade de perles en cornaline, un scarabée au cœur serti d'or, et un fragment de bas-relief peint représentant une gazelle au galop. En écoutant Saïd marchander sans grande conviction, je me dis qu'Aslimi ne resterait pas longtemps dans les affaires si son cousin continuait de garder sa boutique. Il nous serra la main à l'européenne quand nous prîmes congé et resta sur le pas de la porte, nous regardant partir.

— Bien ? fis-je.

— En effet, répondit Nefret.

— Avez-vous d'autres achats à faire ?

— Non. Rentrons.

J'attendis que nous fussions installés dans la voiture avant de reprendre la conversation.

— Que pensez-vous du remplaçant d'Aslimi ?

— Bel homme, non ?

Daoud grommelant des protestations, Nefret éclata de rire.

— Je vous assure, Daoud, qu'il ne me dit rien du tout.

— Dit ? interrogea Daoud.

— Ne vous inquiétez pas. Qu'en pensez-vous ? L'aviez-vous déjà vu ?

— Non, mais je ne connais pas la famille d'Aslimi. Il a sûrement beaucoup de cousins.

— Celui-ci est bien éduqué, remarquai-je.

— Et peut-être un peu trop optimiste, ajouta Nefret. Aslimi n'est pas encore mort. Maintenant, tante Amelia, et vous Daoud, jurez-moi que vous ne parlerez pas de ce que j'ai acheté. Je veux leur faire la surprise.

Ce soir-là, notre conseil de guerre n'eut pas lieu aussi tard que je le craignais. Nefret s'était retirée de bonne heure, prétextant lettres à écrire et cadeaux à emballer. Quand nous rejoignîmes David, il était devant le miroir en train de se maquiller. Son déguisement n'était pas celui dans lequel je l'avais déjà vu ; il paraissait encore plus répugnant, mais moins inquiétant dans les haillons d'un mendiant à barbe grise. Ramsès l'observa d'un œil critique.

— Vos mains sont trop propres.

— Je les frotterai dans la poussière en sortant. De toute façon, elles ne seront pas visibles, sauf quand j'en tendrai une vers Russell en gémissant et implorant un bakchich. Et lui est devenu expert dans l'art d'empocher les rapports.

À demi dissimulé sous son pouce, le rouleau de papier n'était pas plus grand qu'une cigarette.

— C'est ainsi que vous vous y prenez ? demandai-je. Comme c'est intéressant. Il faudra que je m'y entraîne aussi. Mais, David, faut-il vraiment que vous partiez ? Je vous ai à peine vu, et Ramsès aurait besoin d'au moins une journée de plus au lit. Tout ceci ne pourrait-il pas attendre jusqu'à demain soir ?

Les deux têtes bouclées s'agitèrent en une vigoureuse négation. Ramsès me répondit :

— Notre rapport à Russell n'a déjà été que trop retardé. Je devrais y aller moi-même.

— Hors de question, trancha David.

Il prit une bande d'étoffe sale et l'enroula adroitement en turban.

— Vous allez rechuter si vous ne vous ménagez pas pendant quelques jours. Je pourrais revenir après avoir vu Russell, et prendre encore votre place demain…

De nouveau, Ramsès secoua la tête.

— Nous n'avons que trop tenté la chance. C'est miracle que Fatima n'ait pas décidé que cette pièce avait besoin d'être nettoyée, ou que Nefret ne vous ait pas repéré.

Il faisait les cent pas comme un chat inquiet, et quand il repoussa ses cheveux en arrière je vis que son front était couvert de sueur.

— Asseyez-vous, ordonnai-je.

Emerson sortit sa pipe de sa bouche.

— Oui, asseyez-vous. Et vous, Peabody, cessez de faire des histoires. David doit partir, il n'y a pas de doute, et vous ne faites que le retarder. Je veillerai à ce que Ramsès ne se fatigue pas inutilement demain.

— Je dois me trouver devant le club avant minuit, tante Amelia, expliqua David. C'est l'heure à laquelle Russell partira, et il lui serait difficile de rester là à m'attendre.

— Et ensuite, vous irez fouiller l'entrepôt ?

— Non, intervint Ramsès. Depuis le début nous pensons tous les deux que David doit se tenir très à l'écart des endroits hantés par Wardani et ses hommes. Russell est censé avoir mis l'entrepôt sous surveillance. Je prie Dieu qu'il l'ait fait ! Maintenant que je suis hors de combat, l'un des garçons pourrait bien décider de prendre les rênes et transporter les caisses ailleurs.

— Ils ne savent pas que vous êtes hors de combat, dit posément Emerson. N'est-ce pas ?

— Non, reconnut Ramsès, ils n'en ont pas la certitude. Pas encore.

— Alors cessez de vous inquiéter. David, vous feriez mieux d'y aller. Heu… Prenez soin de vous, mon garçon.

Il serra la main de David avec tant de ferveur que le garçon grimaça tout en souriant.

— Oui, mon oncle. Au revoir, tante Amelia.

Nous nous embrassâmes. Ramsès dit :

— Je vous verrai dans trois jours, David.

— Ou quatre, fis-je.

— Trois, répéta Ramsès.

— Je serai là, répondit David en hâte. Les deux soirs.

Seshat le suivit sur le balcon. J'entendis un faible bruissement de feuillage et, au bout d'un moment, la chatte revint.

— Au lit maintenant, ordonnai-je en me levant.

Lettres, Série B

Ma chère Lia,

Je suis désolée que la lettre de Sylvia Gorst vous ait bouleversée. Ce n'est qu'une commère vicieuse et sans cervelle, et vous ne devriez pas croire ce qu'elle dit. Si j'avais su qu'elle vous écrirait, je lui aurais dit deux mots. En fait, je les lui dirai la prochaine fois que je la verrai.

Comment avez-vous pu croire une seconde à cette histoire de duel entre Ramsès et Mr Simmons ? Je reconnais que Ramsès n'est guère populaire en ce moment auprès de la bonne société du Caire. Les Anglo-égyptiens sont va-t-en-guerre à l'extrême, et vous connaissez l'opinion de Ramsès sur la guerre. Il a même reçu quelques plumes blanches de la part de vieilles dames obsédées. Mais un duel ? C'est du roman, ma chère.

Quant à mes nouveaux admirateurs, comme les appelle Sylvia, je ne vois pas du tout pourquoi elle a sélectionné le comte de Sévigny et le major Hamilton. Vous ririez si vous les voyiez, car aucun d'eux ne correspond à votre idée (ou la mienne) d'un soupirant romantique. Je trouve la cour du

comte amusante, il se pavane, se drape dans sa cape noire et lorgne les femmes à travers son monocle.

Oui, ma chère Lia, moi y compris. Je l'ai rencontré dans une soirée il y a quelque temps et il m'a honorée de toute son attention, me parlant de son château en Provence, de son vignoble, et de ses domestiques tout dévoués à la famille. Il a été marié trois fois mais il m'assure, tout en me lorgnant, qu'il est maintenant veuf et solitaire.

Je lui ai posé des questions sur ses femmes, espérant le décourager, mais cela lui a été prétexte pour me faire les compliments les plus extravagants.

« Elles étaient toutes très belles, et de haute extraction, naturellement. Cependant, Mademoiselle, aucune n'était aussi charmante que vous. » Il était si ému qu'il en a perdu son monocle. Il l'a rattrapé adroitement et a poursuivi d'un ton pensif : Je n'ai jamais épousé de femme ayant votre couleur de cheveux. Celeste était rousse, Aline avait des cheveux de jais – oui, sa mère était une noble espagnole – et Marie était d'un blond argenté, avec des yeux bleus. Mais ah, ma chère ! vos yeux sont plus grands, plus profonds, plus bleus… »

Les adjectifs commençant à lui manquer, je l'ai interrompu :

« Et toutes trois sont mortes ? Quelle tragédie pour vous !

— Le Bon Dieu me les a prises. »

« Celeste a fait une mortelle chute de cheval, Aline a succombé à une fièvre dévorante, et la pauvre Marie… Mais je ne puis en parler, ce fut trop douloureux. »

Voilà qui devrait vous renseigner sur le comte, j'espère. Je ne crois ni à ses femmes, ni à son château, ni à ses protestations d'admiration, mais il est très distrayant, et il a de réelles connaissances en égyptologie.

Le major n'est pas distrayant, mais c'est un gentil vieux monsieur. Il a au moins cinquante ans ! Il s'est pris d'intérêt pour moi, je crois, mais d'une façon purement paternelle. C'est l'oncle de la fillette dont je vous ai parlé, et j'étais curieuse de le rencontrer.

Les autres « nouvelles » de Sylvia passent vraiment les bornes. Non, je ne vois PAS Percy, comme elle dit. Oh, bien sûr, je l'ai rencontré, il est difficile de l'éviter, puisqu'il fait

maintenant partie de l'état-major et jouit d'une grande popularité auprès des officiers comme des dames. Je lui ai même parlé une ou deux fois. J'apprécierais que vous ne répétiez pas ces commérages dans la famille. Il n'en résulterait que des problèmes. Et ne me sermonnez pas, je vous en prie : je sais ce que je fais.

***

Les fêtes furent plus joyeuses que je l'espérais, peut-être parce que je n'en espérais pas grand-chose. Mais nous avions des raisons de nous réjouir, car nous avions mené à bien notre opération secrète, et Ramsès guérissait.

À la requête d'Emerson, il avait passé l'essentiel de la journée de la veille à rédiger son rapport sur Zawaiet. Il s'était basé sur les notes que David et moi avions prises, avec en plus une certaine quantité de ce que je qualifierais d'extrapolations logiques. Les autres, moi y comprise, nous travaillâmes une demi-journée sur le mastaba ; agir autrement eût été une déviation suspecte de nos habitudes.

Quand nous nous réunîmes autour de l'arbre le soir de Noël, seul le regard inquiet d'une mère pouvait détecter quelque anomalie dans l'apparence de Ramsès. Son visage était un peu plus maigre et il contrôlait avec soin les mouvements de son bras gauche, mais il avait repris ses couleurs et dîné de bon appétit.

Les décorations de Nefret dissimulaient la minceur du petit acacia, les chandelles répandaient une douce lumière, et de charmants ornements de terre cuite et fer-blanc comblaient les espaces vides. C'est David qui les avait confectionnés. Depuis des années, ils faisaient partie de nos traditions de Noël. À leur vue, mon moral baissa quelque peu, je souffrais de le savoir passer cette soirée seul dans le taudis de Maadi. Au moins, l'avais-je forcé à accepter un panier de nourriture et une écharpe de laine bien chaude, tricotée de mes mains. C'est mon amie Helen Mclntosh qui m'avait appris à tricoter et j'avais pu vérifier que, comme elle le prétendait, cela aidait à réfléchir, car

le procédé devenait mécanique et ne requérait plus d'attention. J'avais tricoté cette écharpe pour Ramsès, mais il y avait renoncé de grand cœur au profit de son ami.

Tous les cadeaux furent déballés. J'allai passer l'élégante robe d'après-midi, présent de Nefret, et Ramsès fit semblant d'être ravi de la douzaine de mouchoirs blancs que je lui avais offerts. Puis Emerson se leva.

— Encore un ! fit-il en me gratifiant d'un grand sourire. Fermez les yeux, Peabody, et tendez les mains !

Il n'avait pas cherché à emballer l'objet, car le paquet eût été quelque peu encombrant. Dès qu'il reposa sur mes paumes ouvertes, je sus ce dont il s'agissait.

— Oh, Emerson, comme c'est gentil ! Une nouvelle ombrelle. Je suis bien contente d'en avoir une de plus, et elle est…

— … plus qu'une simple ombrelle, coupa mon mari. Regardez bien.

Saisissant la poignée, il tourna et tira. Cette fois, mes exclamations de plaisir furent plus nettement enthousiastes.

— Une ombrelle-épée ! Oh, Emerson, j'en rêve depuis toujours ! Comment cela fonctionne-t-il ?

Il me fit une nouvelle démonstration. Je me levai, rejetai en arrière les dentelles de ma robe.

— *En garde*[1] ! m'écriai-je en brandissant mon arme.

Nefret éclata de rire.

— Professeur, c'est vraiment gentil de votre part.

— Hum, fit Ramsès. Mère, faites attention aux bougies !

— J'aurais besoin de quelques leçons, avouai-je. Ramsès, vous voulez bien me montrer…

— Quoi, maintenant ?

— Je meurs d'impatience de commencer ! m'exclamai-je, pliant les genoux et me fendant.

Emerson s'écarta précipitamment tout en disant :

— Je suis content qu'elle vous plaise, Peabody, mais vous feriez bien d'apprendre à vous en servir avant d'attaquer les gens avec.

Ramsès essayait de ne pas rire.

---

[1] En français dans le texte (NdT).

— Je vous demande pardon, Mère, s'étrangla-t-il. Mais je ne me suis jamais battu contre un adversaire armé d'une ombrelle, et dont la tête m'arrive à peine au menton.

— Je ne vois pas où réside la difficulté. Et vous, Nefret ?

Elle regardait Ramsès, qui s'était laissé tomber dans un fauteuil, n'en pouvant plus de rire. Elle sursauta quand je lui posai ma question.

— Quoi ? Oh ! Je suis sûre que vous arriverez à le convaincre. Mais pas avec cette ombrelle, elle semble affreusement pointue.

— En effet, acquiesça Emerson, qui semblait éprouver quelques regrets. Il vous faudra de vrais fleurets, avec les bouts mouchetés. Et des masques, des plastrons, et…

Ce qui déclencha de nouveau un fou rire chez Ramsès. Je ne comprenais pas ce qui l'amusait tant, mais j'étais heureuse de l'avoir rasséréné.

Quand Ramsès se fut calmé, il daigna m'apprendre à saluer mon adversaire, à placer mes pieds et mes bras. Il se tenait constamment derrière moi, bien que j'eusse rengainé la lame. Pour une raison que j'ignore, il jugea nécessaire de me faire un petit sermon.

— Maintenant, Mère, promettez-moi que, si vous rencontrez un individu armé d'un sabre ou d'une épée, vous ne vous précipiterez pas sur lui en brandissant cet engin.

— Bien dit ! approuva Emerson avec vigueur. Il vous embrocherait comme un poulet avant même que vous l'ayez effleuré. C'est le problème avec ces armes : elles rendent les gens – certains ! – trop sûrs d'eux.

— Mais alors, que dois-je faire ? demandai-je en me fendant.

— Fuir ! répondit Ramsès en m'aidant à me relever.

Quand nous eûmes pris congé pour la nuit, et que je me retrouvai seule avec Emerson dans notre chambre, je le remerciai à nouveau, tant par des gestes que des paroles.

— Je ne connais aucun autre homme qui aurait offert un si joli cadeau à sa femme.

— Je ne connais aucune autre femme qui aurait été aussi ravie de se voir offrir une épée, riposta mon mari.

Après quoi, il s'endormit comme une masse. Je fus incapable de l'imiter. Je me rappelai le visage de mon fils, animé par le

rire. J'aurais aimé lui voir plus souvent un tel visage. Je repensai à David, aux dangers qu'il courait par affection et loyauté. Je vouai Russell aux plus profonds puits d'Hadès pour avoir mis mes enfants dans un tel péril – et, puis comme c'était le jour de toutes les indulgences, je pardonnai au gredin. Il ne faisait que son travail.

Abdullah était lui aussi dans mes pensées. De temps à autre, je rêvais de lui. C'étaient des rêves étranges, car ils étaient précis et cohérents. J'y voyais mon vieil ami dans la force de l'âge, sans rides, cheveux et barbe noirs sans une touche de gris. Le décor de ces rêves était toujours le même : le sommet de la falaise derrière Deir el-Bahari à Louxor, où nous nous étions si souvent arrêtés pour reprendre notre souffle après l'escalade du sentier abrupt. Dans l'une de ces visions, il m'avait avertie de tempêtes à venir – m'avait dit que j'aurais besoin de tout mon courage pour les traverser, mais « à la fin… les nuages disparaîtront », avait-il dit. « Et le faucon traversera le portail de l'aube. » Il employait souvent de ces irritantes paraboles, et refusait de les expliquer même quand j'insistais. Il n'y avait aucun doute touchant les tempêtes dont il avait parlé. En ce moment même, elles s'abattaient sur la moitié du monde. La suite semblait pleine d'espoir, seulement quand mon moral est bas une élégante métaphore littéraire ne saurait suffire pour me réconforter. Mais cette nuit-là, je ne rêvai pas d'Abdullah.

À mon réveil, la clarté de l'aube inondait le ciel. Il y avait beaucoup à faire, car nous attendions les Vandergelt à dîner et organisions ensuite une soirée. Cependant, je ne pus résister à l'envie d'essayer ma nouvelle ombrelle. J'exécutais bottes et fentes avec beaucoup de maîtrise (j'avais vu Mr James O'Neill dans le film *Le Comte de Monte-Cristo)* quand une remarque d'Emerson me fit trébucher et presque perdre l'équilibre. Après une courte discussion et une longue digression de nature très différente, il consentit à me donner des leçons si Ramsès s'y refusait. Il avait étudié l'escrime quelques années auparavant, mais n'avait pas continué, quand il avait constaté que ses mains nues étaient presque aussi efficaces pour mettre à mal un adversaire.

— Je ne suis pas sûr que Ramsès puisse s'y résoudre, dit-il. Ce n'est pas facile pour un gentleman d'attaquer une dame, surtout si la dame en question est sa mère. Il a pour vous une sorte de vénération.

— Il n'y paraissait guère hier soir, remarquai-je en boutonnant ma combinaison.

Toujours allongé, les mains derrière la tête, Emerson me regardait d'un œil appréciateur bien qu'ensommeillé.

— Ça faisait plaisir de le voir rire de si bon cœur.

— Oui. Emerson…

— Je sais ce que vous pensez, ma chère, mais chassez ces soucis, au moins pour aujourd'hui.

Se levant, il se dirigea vers la table de toilette.

— Fatima a encore mis des pétales de rose dans l'eau, grommela-t-il, en tentant de les filtrer entre ses doigts. Je vous disais que la situation est sous contrôle, pour l'instant. Au courant de ce qui s'est passé, Russell gardera l'entrepôt sous surveillance.

— Je continue de penser que nous aurions dû l'inviter à la fête de ce soir, nous aurions eu ainsi l'occasion de lui parler.

Emerson déposa sur la table une poignée de pétales ruisselants et tendit la main vers son nécessaire de rasage.

— Non, ma chère. Moins il y aura de contacts entre lui et Ramsès, mieux ce sera.

Nous n'avions que la famille à dîner ce soir-là, Cyrus et Katherine nous étant aussi proches que des parents. Ils nous avaient apporté des cadeaux, si bien que nous eûmes une nouvelle séance de déballage. Il était difficile de trouver des cadeaux appropriés pour Cyrus et Katherine, car ils étaient plus riches que nous et ne manquaient de rien. Mais j'avais découvert quelques babioles qui parurent leur plaire, et Cyrus eut une exclamation de plaisir devant la gazelle que lui offrait Nefret.

— On dirait qu'elle date de la XVIII^e^ dynastie. Où l'avez-vous trouvée, si je puis me permettre ?

— Chez un de ces fichus antiquaires, sûrement, grommela Emerson. Tout comme ce satané scarabée qu'elle m'a offert. Mais j'apprécie l'intention, s'empressa-t-il d'ajouter.

Nefret se contenta de rire. Elle avait entendu trop souvent les commentaires d'Emerson touchant les achats faits à des trafiquants, pour en être affectée.

— Je l'ai trouvé chez Aslimi, si vous voulez tout savoir. Il avait plusieurs jolies choses.

— Je présume que vous n'avez pas pris la peine de demander à ce gredin comment il se les était procurées, grommela Emerson.

— Je l'aurais fait s'il avait été là, encore que je l'imagine mal avouer…

Ramsès, qui examinait d'un œil appréciateur le fragment peint, leva la tête :

— Il n'était pas là ?

— Il est malade. Le professeur dira sans doute que c'est bien fait, gloussa Nefret. Le nouveau gérant est bien plus beau qu'Aslimi, et moins doué pour le marchandage.

Elle fit un récit très vivant de notre visite. Cyrus déclara son intention d'aller voir dès que possible l'inepte gérant et Katherine demanda une description du beau jeune homme. Ramsès fut le seul à ne pas participer à la conversation. Cyrus avait apporté plusieurs bouteilles de son champagne favori, et quand nous eûmes fini de porter des toasts aux amis absents, à la conclusion rapide de la guerre, et à tout ce qui passa par la tête de Cyrus, notre moral remonta. Même Anna souriait à tous. Elle était vraiment à son avantage ce soir-là, dans une robe de mousseline rose dont les plis flattaient sa silhouette masculine, et je remarquai avec surprise qu'elle s'était fardé les lèvres et les joues.

Elle se rendait tous les jours à l'hôpital depuis que Nefret l'avait mise au défi, et selon Nefret elle se comportait bien mieux qu'on eût pu le prévoir.

— Je ne lui ai pas facilité les choses, avait reconnu Nefret. Bien sûr, elle n'a aucune compétence médicale, et partant elle est chargée de toutes les sales besognes – vider les pistolets, changer les draps, ôter les asticots dans les plaies. Le premier jour, elle a vomi trois fois, et je ne m'attendais pas à la revoir, mais le matin suivant, elle était là, fraîche et pimpante. Vous savez, tante Amelia, je commence à l'admirer. Je lui ai fait

quelques suggestions touchant son apparence, et elle les a acceptées de meilleure grâce que je ne l'espérais.

Il ne s'écoula qu'un bref laps de temps entre la fin du dîner et l'arrivée des invités. L'un des premiers fut le lieutenant Pinckney, qui se dirigea d'emblée vers Nefret et l'entraîna à l'écart. Mrs Fortescue tenta d'en faire autant avec Emerson, mais je réussis à la contrer et à garder mon mari près de moi pour accueillir les autres invités. Tous ses cavaliers servants avaient dû l'abandonner, car elle était venue seule. Il ne faisait aucun doute dans mon esprit que ses joues et ses lèvres devaient leur éclat aux fards plutôt qu'à la nature, mais elle était très séduisante, vêtue de dentelle noire, la tête couverte d'une mantille.

Beaucoup d'hommes – trop, hélas – étaient en kaki. Parmi eux se trouvaient Mr Lawrence et Léonard Woolley. Me rappelant que David m'avait raconté sa rencontre « éméchée » avec eux, j'observai avec quelque inquiétude le début de leur conversation avec Ramsès, mais les quelques mots que je perçus m'indiquèrent qu'ils parlaient amicalement d'archéologie. Je remarquai avec amusement que Mr Lawrence s'était inconsciemment hissé sur la pointe des pieds en s'entretenant avec Ramsès ; sa petite taille et ses cheveux ébouriffés lui donnaient l'air d'un petit garçon parlant à son professeur.

J'attendais avec impatience de faire la connaissance du major Hamilton, mais quand sa nièce arriva elle n'était accompagnée que de son impressionnante gouvernante.

— Le major me prie de vous transmettre ses excuses et ses regrets, déclara celle-ci. Une urgence imprévue l'a obligé à partir pour le Canal hier soir.

— J'en suis navrée, répondis-je. N'est-il pas triste que cette fête commémorant la naissance du Prince de la Paix, soit interrompue par des préparatifs de guerre ?

Emerson me décocha un regard qui en disait long sur ce qu'il pensait de cette réflexion, fort banale je l'avoue. Mais Miss Nordstrom en parut très frappée.

Miss Molly ne l'entendit même pas. Vêtue de mousseline blanche comme le voulait la mode pour les jeunes filles, avec un

énorme nœud blanc dans les cheveux, elle ne resta que le temps de nous remercier de l'avoir invitée.

Après avoir présenté Miss Nordstrom à Katherine et Anna, j'estimai mériter un peu de répit. Je parcourus la pièce du regard pour m'assurer que personne ne se trouvait seul et négligé. Tous semblaient s'amuser. Miss Molly avait arraché Ramsès à Woolley et Lawrence, Mrs Fortescue conversait avec Cyrus, qui recevait ses sourires et clins d'œil avec un plaisir évident. Il était depuis toujours « un admirateur des beautés féminines », mais je savais que son intérêt était purement esthétique. Il adorait sa femme, et s'il semblait prêt à l'oublier, Katherine le lui rappellerait certainement.

Je me tournai vers mon mari et vis qu'il avait le regard fixe, comme perdu. Je dus me répéter pour qu'il réagisse.

— Pardon, Peabody ?

— Je vous invitais à venir prendre une tasse de thé avec moi. Qu'est-ce qui vous rend si pensif ?

— Rien d'important. Où est Nefret ? Je ne la vois pas, ni ce jeune officier. Sont-ils allés dans le jardin ?

— Elle n'a nul besoin de chaperon, mon cher. Si le jeune homme oublie les bonnes manières, ce qui me surprendrait, elle le remettra à sa place.

— C'est juste, convint Emerson. Je ne prendrai pas de thé, je veux parler à Woolley de ses trouvailles égyptiennes à Karkemish.

Au bout d'un moment, quelqu'un – Mr Pinckney – suggéra qu'on danse un peu, à la bonne franquette, mais son visage candide s'allongea quand il vit Nefret se diriger vers le piano.

— Nous n'avons pas de gramophone, expliquai-je. Emerson déteste ces engins et j'avoue que les enregistrements grinçants me paraissent un pauvre substitut à la véritable musique.

— Oh, fit Mr Pinckney. Mais n'est-ce pas un peu triste pour Miss Forth ? Je me serais abstenu d'émettre cette suggestion si j'avais su qu'elle ne pourrait pas danser.

Il fut entendu de Miss Nordstrom, qui avait dû boire une bonne quantité du champagne de Cyrus, car elle sourit d'un air

sentimental au jeune homme et proposa de prendre la place de Nefret. Mr Pinckney lui saisit la main et la serra.

— C'est comme qui dirait… comme qui dirait… euh… rudement gentil de votre part, Miss… euh…

Ainsi Mr Pinckney eut sa danse. Comme d'ordinaire à mes soirées, les messieurs étaient plus nombreux que les dames, si bien qu'il dut partager Nefret. Miss Nordstrom joua avec un entrain auquel je ne m'attendais pas chez une dame si convenable, mais son répertoire se résumait plus ou moins aux classiques – polkas, mazurkas et valses. Toutefois, après un verre de champagne supplémentaire, que Cyrus l'avait encouragée à boire, elle se lança dans une polka particulièrement entraînante, et Pinckney (qui lui aussi s'était rafraîchi entre deux danses) fit tournoyer Nefret dans toute la pièce, avant de la soulever du sol.

Emerson foudroya le jeune homme du regard, tel un père de mélodrame, mais Nefret riait et le reste de l'assistance applaudit. La voix aiguë de Miss Molly domina le brouhaha.

— Encore, Nordie !

Elle se précipita vers Ramsès et lui tendit les bras.

— Faites-moi tourner aussi, s'il vous plaît, je sais que vous le pouvez vous m'avez portée jusqu'en bas de la pyramide.

Miss Nordstrom avait déjà repris le morceau et je me dirigeai vers Ramsès, avec la vague intention d'intervenir, mais il croisa mon regard et secoua la tête.

Tout le monde les regardait. Elle si minuscule et lui si grand, formaient un tableau comique mais plutôt émouvant. C'est le bras droit de Ramsès qui lui enserrait la taille et la faisait tourner, mais une pointe d'angoisse me parcourut en la voyant s'accrocher à son autre main. La danse touchait à sa fin. Ramsès, les lèvres serrées, la souleva et la fit tournoyer non pas une, mais plusieurs fois. Quand il la reposa, elle se cramponna à sa manche :

— C'était merveilleux ! Encore !

— Vous devez accorder une danse au professeur, intervint Nefret en l'écartant de Ramsès. Il danse la valse à merveille.

— Oh ! oui ! dit Emerson. Une valse, je vous prie, Miss… hum… Nordstrom.

Je rejoignis Ramsès, qui s'appuyait au dos du canapé.

— Montons, murmurai-je.

— Si vous pouviez simplement me soutenir le bras, je serai remis dans une minute.

Il m'entourait la taille de son autre bras et, en l'absence d'alternative raisonnable, je soutins sa main et suivis ses pas.

— Vous saignez ?

— Je vous dis que ça va.

— Étiez-vous obligé de faire cette démonstration ?

— Je le crois. Pas vous ? Et il est inutile que vous meniez, Mère.

Après cela, je mis fin à la danse. Nefret prit la place de Miss Nordstrom au piano et nous terminâmes la soirée, comme toujours, par nos chers vieux chants de Noël. Mr Pinckney tint à tourner les pages pour Nefret, se penchant si près d'elle que son souffle agitait les cheveux de la pianiste. Mrs Fortescue fut la surprise de la soirée. De toute évidence, sa riche voix de contralto avait été travaillée, et je remarquai qu'elle prenait inconsciemment les poses d'une cantatrice, mains croisées au niveau de la taille, épaules en arrière. Mais quand je la complimentai, elle secoua la tête, feignant la modestie.

— J'ai pris quelques leçons dans ma jeunesse, murmura-t-elle, mais je préfère me joindre à vous tous. C'est tellement plus familial, plus dans l'ambiance des fêtes.

Quelques leçons, sûrement, pensai-je, sans pourtant l'interroger davantage. Si elle avait chanté en professionnelle à une époque, il n'y avait là rien de mal, évidemment. Tout de même, je décidai de chercher à en savoir davantage sur Mrs Fortescue.

Jamais je n'ai été plus soulagée de voir une soirée s'achever. Katherine et Cyrus restaient toujours après les autres et, pour une fois, j'en voulus à ces chers vieux amis. Mais nous pûmes du moins nous asseoir, et déclarer que nous étions fatigués. Emerson avait ôté sa veste avant même que la porte se fût refermée sur le dernier des autres visiteurs. Cravate et gilet connurent bientôt le même sort.

— Whisky, ma chère ? me proposa Emerson.

— Je crois, oui, maintenant que vous en parlez.

Emerson, Ramsès et moi fûmes les seuls à céder à la tentation. Cyrus déclara que lui et les autres finiraient le champagne, dont il ne restait guère. Ce breuvage avait certes des effets intéressants. Bien des langues s'étaient déliées ; plusieurs personnes avaient oublié, si brièvement que ce fût, de garder leur masque.

— Quelle fantastique soirée, murmura Anna.

Elle paraissait presque jolie, quand la sévérité de son visage s'adoucissait d'un sourire.

— Je suis contente que vous vous soyez amusée, dis-je d'un ton quelque peu absent.

— Oh oui. Mais ce plaisir était un peu doux-amer ; tous ces jeunes gens en uniforme, qui devront bientôt…

— Si c'est à Mr Pinckney que vous songez, il n'ira nulle part dans l'immédiat, intervint Nefret, en tapotant amicalement la main de la jeune fille. Il m'a dit ce soir qu'il était transféré à l'état-major, comme estafette. Il était fou de joie, car il pourra conduire une de ces motocyclettes.

Anna rougit et nia tout intérêt particulier pour Pinckney.

— Mais j'adorerais apprendre à piloter ces machines, déclara-t-elle. Il n'y a aucune raison pour qu'une femme y parvienne moins bien qu'un homme, n'est-ce pas ?

Elle jeta un regard de défi à Ramsès, qui répondit :

— Ce n'est guère plus difficile que de monter à bicyclette.

— Je suis surprise que vous n'en ayez pas une.

— Elles font trop de bruit et dégagent une immonde puanteur.

Ramsès remua légèrement dans son fauteuil et croisa les bras.

— Vous pourriez peut-être convaincre Pinckney de vous laisser monter dans le side-car. Mais je doute que vous y ayez plaisir.

Ayant remarqué la lassitude de sa femme, Cyrus déclara bientôt qu'ils devaient partir. Avant de nous quitter, il renouvela à Emerson son invitation de venir visiter son chantier d'Abousir.

— Je suis tombé sur quelque chose qui pourrait vous intéresser, dit-il en se caressant la barbiche.

Le regard distrait d'Emerson s'aiguisa.

— Quoi donc ?

— Venez juger sur place ! sourit Cyrus. Au fait, pourquoi ne viendriez-vous pas tous un de ces jours ? Vous resteriez dîner.

Nous le promîmes, mais sans fixer de date, et ils partirent. Nefret déclara son intention de se retirer et nous fîmes chorus.

Je brûlais de discuter avec Emerson des événements de la soirée, et encore plus de voir quelles conséquences avait eues le comportement téméraire de Ramsès. Son pas était un rien mal assuré quand il gravit l'escalier. Nefret s'en aperçut aussi et fronça le sourcil, mais s'abstint de tout commentaire, prenant sans doute cela pour un signe d'ivresse. Certes, Ramsès avait pris pas mal de verres de champagne, mais l'essentiel de leur contenu avait fini dans l'une de mes plantes vertes.

Nous laissâmes à Nefret le temps de s'installer avant de gagner ensemble la chambre de Ramsès. Nous le trouvâmes assis au bord du lit. Comme je le soupçonnais, la plaie s'était rouverte. Elle avait cessé de saigner, mais le bandage était saturé et la manche de chemise ne valait guère mieux.

— Encore une chemise bonne à jeter, commenta Emerson, ôtant sa pipe de sa bouche.

— Ce doit être héréditaire, dis-je d'un ton lugubre.

Ramsès s'enquit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas averti de votre visite à la boutique d'Aslimi ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? rétorquai-je. Essayez de vous pencher en avant, vous mettez du sang sur la taie d'oreiller.

— Mère, c'est important ! Je…

Il se mordit la lèvre et poursuivit d'un ton plus mesuré.

— Je vous demande pardon. Vous ne le saviez pas, mais Aslimi est des nôtres. Enfin, de ceux de Wardani, devrais-je dire. C'est un conspirateur plutôt réticent, mais il est impliqué depuis le début et sa boutique a été bien utile, c'est ce qu'on appelle une boîte aux lettres. Les messages que nous déposons sont cachés dans des objets qui sont achetés ensuite par des clients apparemment quelconques.

— Et vice versa ?

Ramsès hocha la tête. Il faisait de son mieux pour ne pas gémir, et il attendit que j'eusse fini de panser sa blessure avant de se risquer à ouvrir la bouche.

— Un acheteur peut examiner plusieurs objets avant de se décider, ou ne rien acheter du tout. Il est facile d'introduire quelque chose dans un pot ou une statue à base évidée sans être vu de quiconque à part Aslimi… qui met l'objet en question à l'abri jusqu'à la visite de la personne voulue.

— Ce n'est pas là une bonne nouvelle, déclara Emerson avec gravité. Que pensez-vous qu'il soit arrivé à ce misérable ?

— L'important, ce n'est pas ce qui est arrivé à Aslimi, mais la raison pour laquelle Farouk tient la boutique.

— Il a dit s'appeler… commençai-je.

— Il a menti. Ce ne peut être que Farouk, le signalement correspond, et Aslimi n'a pas de cousin nommé Saïd. Quelle poisse !

— Vous n'y pouvez rien pour l'instant, repris-je, mal à l'aise et il y a peut-être une explication parfaitement innocente. Si Aslimi est tombé malade, vos… les hommes de Wardani ne pouvaient laisser un étranger s'occuper de la boutique. Là, j'ai fini, vous pouvez desserrer les dents. Je crois que vous n'avez pas fait trop de dégâts, mais cet accident était vraiment malheureux. Était-ce bien un accident ?

— Ce ne peut être rien d'autre, répondit lentement Ramsès, la petite a certainement agi en toute innocence.

— Avec qui parlait-elle, juste avant de courir vers vous ?

— Je n'y ai pas prêté attention… Mrs Fortescue, peut-être… Voilà ce qu'on pourrait appeler une personne hautement suspecte. Je me demande si quelqu'un a pensé à vérifier son histoire.

— Elle a été chanteuse professionnelle, affirmai-je.

Aucun d'eux n'émit de doute ; je n'étais pas la seule à avoir remarqué les indices. Emerson eut un grand sourire :

— Et nous savons tous, dit-il, que les chanteuses sont des personnes d'une vertu douteuse.

Son sourire se transforma en grimace.

— Mais Pinckney est rattaché à l'état-major. Woolley et Lawrence sont membres du service de renseignements.

Plusieurs autres ont des contacts avec les militaires. Il y a eu une fuite, n'est-ce pas ? Il faut donc que quelqu'un soit à la solde de l'ennemi.

— Est-ce une supposition basée sur des faits, Père ?

— Une déduction logique, rectifia Emerson. Vous n'en arriveriez pas à de telles extrémités pour maintenir votre subterfuge si vous ne flairiez la présence d'un espion parmi nous.

— Pour Russell, c'est Philippides. Il sait tout ce que sait Harvey Pacha, c'est pourquoi je ne veux pas… Mère, que faites-vous ?

— Ne vous occupez pas de moi, dis-je en lui déchaussant un pied.

— Comment le chef de la police locale serait-il au courant des plans de défense du Canal ? s'enquit Emerson.

Ramsès soupira.

— Le problème, c'est que tous ces services sont interconnectés d'une façon ou d'une autre. C'est nécessaire, sans quoi leurs fonctions se chevaucheraient, mais cela complique drôlement la recherche de la source. Philippides est dans une position particulièrement commode ; il a charge d'identifier et d'arrêter les étrangers ennemis. S'il est aussi vénal que le prétend la rumeur, le suspect pourrait le payer pour s'assurer de son silence.

— Vous pensez qu'une seule personne est responsable de toutes les opérations ici ? demanda Emerson, les yeux fixés sur le visage de Ramsès.

— S'il s'agissait de nos compatriotes, je dirais non car nous avons un penchant pour les embrouillaminis. Mais les Allemands sont mieux organisés et ont tout planifié depuis des années. Leur homme est probablement ici depuis longtemps, menant une vie normale, prêt à agir au moment voulu. La petite révolution de Wardani n'est qu'une diversion – non négligeable, certes, mais rien qu'une opération parmi d'autres.

— Hum, fit Emerson. Si nous pouvions identifier ce type…

— Non, Père ! N'y pensez même pas. Nous trouverons peut-être une piste vers cet homme au cours de notre mission, mais

le traquer n'est ni mon travail ni le vôtre. Laissez cela à Maxwell et Clayton.

— D'accord, mon garçon, d'accord. Maintenant, vous feriez mieux de vous reposer. Venez, Peabody.

— Puis-je vous apporter quelque chose, Ramsès ? demandai-je. Un whisky-soda, quelques gouttes de laudanum pour vous aider à dormir ? Un linge bien humide pour…

— Non merci, Mère, je n'ai besoin de rien et je suis tout à fait capable de me débarbouiller et me déshabiller seul.

— Alors je vais vous laisser… À une condition.

— Laquelle ? s'enquit Ramsès d'un ton méfiant.

— Promettez-moi de ne pas sortir ce soir. Je veux votre parole d'honneur.

Ramsès pesa la question.

— D'accord, Mère, je ne quitterai pas la maison cette nuit. Il y a un risque, mais je pense que nous pouvons sans grand danger attendre un ou deux jours.

— Quel risque ? m'inquiétai-je en le regardant.

— Que mon jeune et enthousiaste ami Farouk puisse convaincre les autres que Wardani est mort et qu'il est son successeur logique. Même si ce n'est pas lui qui a essayé de me tuer, il serait plus qu'heureux de tirer avantage de mon trépas supposé.

Ses lèvres s'incurvèrent en un méchant sourire.

— Je suis assez impatient de voir sa tête quand je réapparaîtrai, souffrant mais stoïque et, pis que tout, vivant. Peut-être exhiberai-je mes blessures à l'admiration de tous. C'est là un geste théâtral qu'apprécierait Wardani.

6

Emerson n'avait pas été tout à fait sincère en disant qu'il ne nous demanderait pas de travailler le lendemain de Noël. Nous n'allâmes pas à Gizeh, mais nous passâmes l'essentiel de la journée à mettre nos notes à jour. Peu de profanes en comprennent la nécessité, mais comme dit toujours Emerson, un relevé précis est aussi important que les fouilles elles-mêmes. Je ne formulai aucune objection, car ainsi Ramsès ne risquait pas d'épuiser ses forces. J'avais aussi fait en sorte de l'empêcher de sortir ce soir-là, ajoutant un soupçon de véronal dans son café à la fin du repas pour m'assurer qu'une fois au lit, il y resterait.

Le lendemain, après le petit déjeuner, j'attirai Emerson à l'écart.

— Pourriez-vous inventer quelque corvée que Ramsès devrait effectuer à la maison ? Je crois qu'il vaudrait mieux qu'il n'entre pas aujourd'hui dans cette tombe chaude et poussiéreuse.

Emerson me dévisagea.

— Qu'avez-vous en ce moment, Peabody ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Vous vous êtes muée en vraie mère poule. Vous n'aviez jamais fait tant d'histoires auparavant, même quand il était petit et se fourrait sans cesse dans de terribles guêpiers. Ne niez pas : vous passez votre temps à essayer de le mettre au lit, le faire asseoir, s'allonger, ou prendre ses médicaments. Quand il a refusé une deuxième assiette de flocons d'avoine ce matin, j'ai cru que vous alliez les lui faire manger vous-même. Mais il vous ressemble terriblement.

— Comment cela ?

— Courageux comme un lion, rusé comme un chat, têtu comme un chameau…

— Vraiment, Emerson !

— Dissimulant son affection et sa vulnérabilité sous une carapace aussi dure que celle d'une tortue, poursuivit poétiquement Emerson. Tout comme vous le faites, mon amour, avec tous sauf moi. Je comprends cela, Peabody, mais pour l'amour du ciel contrôlez-vous. Aujourd'hui, je ne lui demanderai que de rester tranquillement assis sur un tabouret à recopier des textes. Ça devrait lui paraître bien reposant après ses activités récentes.

Quand nous arrivâmes à Gizeh, Selim nous attendait. La magnifique barbe que notre jeune raïs s'était laissé pousser pour inspirer plus de respect à ses hommes ne pouvait cacher son émoi. Un coup d'œil suffit à Emerson.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Un mur s'est écroulé ? Il y a des blessés ?

— Non, Maître des Imprécations, répondit Selim en se tordant les mains. C'est bien pire ! On a essayé de piller la tombe !

Emerson courut vers l'entrée. Dans sa précipitation, il ne baissa pas assez la tête sous le linteau de pierre ; j'entendis un coup sourd et une imprécation avant qu'il disparaisse à l'intérieur.

Nous le suivîmes tous. Selim bredouillait sans fin, comme toujours quand il était bouleversé.

— C'est ma faute, j'aurais dû poster un garde ! Mais qui aurait pu imaginer un voleur si audacieux ? Ici, au pied même de la Grande Pyramide, avec des visiteurs, des gardes, et…

Une telle audace était rare, mais pas invraisemblable. Les fouilleurs clandestins qui infestent les anciens sites sont efficaces et rusés. Les tombes telles que celle-ci sont relativement faciles à piller une fois mises au jour ; leurs jolis bas-reliefs étaient très recherchés des collectionneurs, et la décoration des murs se composait de blocs séparés qui pouvaient être enlevés un par un. Le plâtre souffrait beaucoup de l'opération, mais les pillards n'en avaient cure et, apparemment, les collectionneurs non plus. La fièvre archéologique remplaça momentanément mes autres soucis, et

c'est dans un état de profonde agitation que je pénétrai dans la salle faiblement éclairée.

Un rapide coup d'œil révéla d'abord Emerson, debout très raide au milieu de la salle, puis, les parois intactes, comme la dernière fois que je les avais vues. Le prince Sekhemankhor et sa dame contemplaient la table d'offrande devant eux avec une satisfaction sereine, les longues rangées de serviteurs apportant plats et fleurs, conduisant le bétail, ou récoltant, étaient intactes. De ma gorge s'échappa un soupir de soulagement. De celle d'Emerson, un cri de fureur.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Selim ? Rien n'a été dérangé. Auriez-vous des visions ? ou bien…

Ses yeux s'étrécirent et, saisissant le jeune homme par le col, il l'attira vers lui.

— Vous ne vous êtes pas mis au haschich ?

— Non, Maître des Imprécations.

Selim paraissait vexé, mais pas particulièrement inquiet. Les hommes avaient tous l'habitude du tempérament explosif d'Emerson. C'est quand il parlait d'une voix basse et mesurée qu'ils prenaient peur.

— Vous avez réagi trop vite, reprit Selim d'une voix fâchée, vous ne m'avez pas laissé expliquer. Ce n'est pas dans cette partie de la tombe, mais dans le puits funéraire.

— Oh ! (Emerson relâcha sa prise.) Désolé. Montrez-moi.

Comme je l'ai expliqué, les tombes de cette période consistent en une ou deux salles en surface pour le culte funéraire de la personne décédée. La momie et ses possessions mortuaires reposent au fond d'un puits profond creusé dans la roche. En l'absence de musées ou de touristes désireux d'acquérir des objets d'art, les voleurs d'autrefois n'emportaient que ce qu'ils pouvaient utiliser eux-mêmes ou vendre à des gens simples : étoffes, huile, bijoux, etc. Donc – comme le lecteur l'aura sans doute compris – ils allaient droit à la salle d'inhumation. De tous les puits de tombes dégagés à ce jour, un seul n'avait pas été dévalisé.

Était-ce ici le cas ? Niera qui voudra, mais cet espoir tient la première place dans l'esprit de tout archéologue. J'appelais de mes vœux – surtout pour mon bien-aimé Emerson,

évidemment – une tombe intacte, avec encore toutes ses possessions mortuaires : colliers d'or et de faïence, bracelets et amulettes, un sarcophage avec des inscriptions, des plats de cuivre et de pierre… Une tombe encore plus belle que celle découverte par Mr Reisner deux ans auparavant. Et nous avions des raisons d'être optimistes car les pilleurs de tombes de Gizeh – autorités en la matière – avaient jugé ce puits digne d'intérêt.

Nous l'avions laissé rempli de sable, Emerson ayant décidé de le garder pour la fin puisque, comme je l'ai expliqué, on y fait rarement des découvertes. Mais nous en avions repéré l'entrée, et c'est vers elle que nous dirigeâmes nos pas.

Quelqu'un avait fait quelque chose, cela sautait aux yeux.

Là où, la veille, un simple creux marquait le sol, s'ouvrait maintenant un trou d'environ un mètre de profondeur, dont le pourtour était jonché de pierres et de sable, signes indiscutables d'une excavation précipitée.

Mains sur les hanches, sourcils froncés, Emerson contemplait le trou et il s'écria :

— Crénom !

— Pourquoi vous énervez-vous, Emerson ? C'est sûrement bon signe. Les pilleurs de tombes de Gizeh…

— … ont peut-être déjà trouvé ce qu'ils cherchaient, acheva-t-il.

— Si près de la surface ? intervint Ramsès, en tendant le bras pour retenir Nefret, qui trébuchait au bord de l'orifice.

Emerson se rasséréna.

— Admettons qu'ils ont peut-être été effrayés par un garde. Mais je leur ai facilité la tâche, en installant ce toit pour les cacher des passants. Maintenant, il va sans doute falloir dégager cette satanée tombe avant qu'ils récidivent.

— L'un de nous pourrait passer la nuit ici ? proposa Selim.

— Humpf. (Emerson frotta la fossette de son menton.) C'est gentil à vous de le proposer, Selim, mais je ne crois pas que ce sera nécessaire. Je vais juste dire un mot au chef des *gaffirs*.

— Le mot « étriper » ? s'enquit Nefret.

Ses yeux bleus brillaient et un peu de rose réchauffait ses joues bronzées. Eh oui, pensai-je avec tendresse, la fièvre

archéologique est forte en nous tous. Peut-être que, grâce à cet événement, cette enfant se tiendra tranquille quelque temps.

Emerson la gratifia d'un sourire affectueux.

— Cela se pourrait. Je veux que vous et Ramsès retourniez dans la tombe, Nefret, plus vite vous aurez fini de photographier et copier les bas-reliefs, plus je serai content. Selim dirigera le déblayage du puits. Faites-les s'arrêter immédiatement s'ils trouvent quoi que ce soit, et assurez-vous…

— Oui, Maître des Imprécations, dit Selim, il en sera fait selon votre désir.

Ce matin-là, j'aurais souhaité être trois : l'archéologue voulait rôder autour de Selim et de ses hommes, à la recherche d'objets d'art ; la détective (car je crois modestement avoir quelque droit à ce titre) préférait surveiller les alentours à l'affût de visiteurs suspects ; la mère brûlait de veiller sur son rejeton et l'empêcher de faire des bêtises. Cette dernière identité l'emporta, fort heureusement. En descendant la pente de sable vers l'entrée de la tombe, j'entendis des voix en proie à une âpre discussion. Ramsès et Nefret se disputaient avec toute leur ancienne vivacité.

— Eh bien, que se passe-t-il ? demandai-je en entrant dans la salle.

Ils se tenaient côte à côte devant la paroi. Nefret pivota sur elle-même en brandissant une feuille de papier. La lumière manquait, mais je distinguai le pourpre de la fureur sur ses joues.

— Je lui disais qu'il était absolument inutile de vérifier mes retouches !

— Elles sont toutes fausses !

La voix de Ramsès ressemblait à celle d'un enfant boudeur.

— Ce n'est pas vrai ! Tante Amelia, regardez, là…

— Mère, dites-lui…

— Dieu du Ciel, m'exclamai-je, j'aurais cru que vous aviez perdu cette habitude puérile de vous chamailler ! Donnez-moi cette copie, Nefret, je vais la vérifier moi-même, pendant que vous finissez les photographies.

Daoud, posté tout près avec l'un des miroirs que nous utilisions pour éclairer l'intérieur, se mit en position. Orienté

par ses mains expertes, le rayon de soleil reflété se focalisa sur une partie de la paroi. La forme aux sculptures et peintures élaborées était celle d'une porte, par laquelle l'âme du défunt pouvait passer pour recevoir sa part des offrandes. Les linteaux et architraves portaient le nom et le titre du prince ; une forme cylindrique au-dessus de la fausse ouverture représentait un rouleau de paille tressée qui, fixé sur une vraie porte, se serait baissé et relevé suivant les besoins. La fièvre archéologique l'emporta momentanément sur toute autre considération, et j'exhalai mon admiration :

— C'est une des plus belles fausses portes que j'aie vues. Je ne m'attendais pas à ce qu'il reste autant de peinture. Quel dommage qu'on ne puisse les protéger !

— Et ce nouveau conservateur sur lequel vous travaillez ? s'enquit Nefret. Si son efficacité est en rapport avec son odeur, il devrait fonctionner à merveille. Chaque fois que je passe devant votre porte, je retiens ma respiration.

Les traits de Ramsès se détendirent en une expression plus affable.

— Je fonde de grands espoirs sur cette formule, mais je ne veux pas la tester sur quelque chose d'aussi beau. Il n'y a que le temps qui puisse vraiment l'éprouver, et nous permettre de voir s'il noircit ou détruit la peinture.

Elle lui rendit son sourire, son visage s'adoucit. Heureuse de cette trêve temporaire, je déclarai avec énergie :

— Allons, au travail !

Prenant la copie, je m'approchai de la paroi.

Je n'avais guère bougé quand j'entendis un cri d'Emerson, qui en définitive n'avait pas laissé à Selim l'excavation du puits. Les mots n'étaient pas distincts, mais le ton péremptoire. Déchirée entre la crainte – que le puits se soit effondré sur Emerson – et l'espoir – que quelque objet intéressant ait été découvert –, je courus dehors.

La crainte prédomina quand je ne vis pas la silhouette impressionnante de mon mari parmi les hommes se pressant autour de l'ouverture.

— Que s'est-il passé ? haletai-je. Où est Emerson ?

Comme j'aurais dû m'y attendre, il était dans le puits, maintenant déblayé jusqu'à une profondeur d'environ deux mètres. Les hommes me firent place et Daoud me saisit le bras pour me maintenir en équilibre tandis que je me penchais au-dessus du trou.

— Que faites-vous là-dessous, Emerson ?

Il leva la tête.

— Soyez gentille, abstenez-vous de me jeter du sable dans les yeux, Peabody. Vous feriez mieux de venir voir par vous-même. Daoud, faites-la descendre.

Daoud m'empoigna fermement mais respectueusement par la taille et me fit descendre jusqu'aux fortes mains qui se tendaient vers moi.

Emerson me garda contre lui en disant :

— Ne bougez pas, regardez. Là.

Je ne l'avais pas vu d'en haut, car sa couleur ne différait que peu de celle du sable.

— Mon Dieu ! m'écriai-je. C'est une tête sculptée… une tête de roi ! Y a-t-il aussi le reste du corps ?

— À tout le moins les épaules. (Emerson fronça les sourcils.) Quant au reste du corps, il nous faudra attendre. Ça prendra du temps de déblayer et d'installer un soutènement. Bon, remontez !

Daoud me hissa à la surface. Ramsès et Nefret étaient là. Je leur appris la découverte pendant que Selim rejoignait Emerson dans le puits. Je savais que mon mari ne confierait à personne d'autre la délicate tâche d'extraire la statue. Il fallait la manipuler avec précaution pour ne pas la briser. Même la pierre – il s'agissait là de pierre à chaux, matériau relativement friable – pouvait avoir craqué sous la pression du sable compact.

Nefret sautillait d'excitation. Je la persuadai de reculer de quelques pas.

— De quel roi s'agit-il ? demanda-t-elle. Avez-vous pu l'identifier ?

— Ç'eût été difficile, ma chère. S'il y a une inscription pour le nommer, elle doit se trouver sur la base, à l'amère. D'après le

style et la méthode utilisée, cette statue doit dater de l'Ancien Empire.

— Vous êtes certaine qu'il s'agit d'une statue royale ? demanda Ramsès.

— Ça oui. Elle porte le némès et un uræus sur le front.

— Hum, fit mon fils.

— Je déteste quand vous faites des bruits énigmatiques, s'écria Nefret. Qu'est-ce censé signifier ?

Ramsès leva les sourcils – sorte de commentaire tout aussi énigmatique et exaspérant. Avant qu'il puisse répondre, la tête d'Emerson apparut.

— Ramsès ! hurla-t-il.

— Me voici !

Ramsès se hâta de le rejoindre et l'aida à monter.

Le visage empourpré et les yeux brillants d'Emerson montraient que, pour l'instant, il avait tout oublié en dehors de la découverte. Il se mit à aboyer des ordres, et les hommes se précipitèrent en tous sens.

Quand vint la pause du déjeuner, nous savions que la trouvaille était encore plus extraordinaire que nous ne l'espérions. Il s'agissait d'une statue assise, presque grandeur nature et dans un parfait état de conservation.

— C'est Khephren, déclara Nefret, qui avait insisté pour descendre voir.

— Qu'est-ce qui vous le donne à croire ? m'enquis-je.

— Il ressemble à Ramsès.

Momentanément réduit au silence par une bouchée de pain et de fromage, son frère roula les yeux de façon comiquement expressive.

— Il y a une certaine ressemblance avec la statue en diorite de Khephren découverte par Mariette, admis-je. Emerson, asseyez-vous et cessez de vous agiter. Reprenez un sandwich au concombre.

Emerson échappa à ma tentative pour le retenir et courut invectiver des gens qui s'approchaient du puits. Ils étaient quatre, vêtus en touristes avec des lunettes de protection bleues et des ombrelles vertes. Les hommes arboraient des casques et

les femmes quantités de voiles. Tous tentaient de forcer le passage gardé par Selim et Daoud.

Le visage apoplectique d'Emerson et ses remarques soigneusement énoncées provoquèrent une retraite précipitée.

— La malédiction de l'archéologue au travail, maugréa mon mari en revenant s'asseoir. Je me demande combien de ces imbéciles vont encore venir essayer de regarder.

— De telles découvertes sont vite connues, dis-je en choisissant un autre sandwich, et chacun veut être le premier à les voir. C'est humain, mon cher. Reprenez donc un sandwich au concombre.

— Vous les avez tous mangés, rétorqua Emerson après avoir inspecté ce qui restait dans l'assiette.

Ma prédiction s'avéra ; la nouvelle de notre découverte se répandit, et nous dûmes placer plusieurs hommes en sentinelle pour éloigner les curieux. En fin d'après-midi, même Emerson fut obligé de convenir que nous ne pourrions sortir la statue ce jour-là. La lumière baissait et il aurait été stupide de continuer.

De nouveau, Selim offrit de monter la garde et, cette fois, Emerson ne souleva pas d'objections.

— Vous, Daoud, et six ou sept autres, ordonna-t-il.

— Cela vous semble suffisant ? demandai-je.

— Avec moi, ce sera même plus que suffisant.

— Oui, oui, approuva Daoud, en hochant vigoureusement la tête. Personne n'osera voler le Maître des Imprécations.

— Ou Daoud, célèbre pour sa force, et craint à juste titre par tous les malfrats, ajouta Ramsès dans son arabe le plus fleuri. Néanmoins, avec votre permission je me joindrai à vous ce soir.

— Et moi aussi ! lança Nefret.

— Certainement pas ! protesta Emerson, arraché ainsi à ses préoccupations archéologiques.

— Professeur chéri, commença Nefret en levant vers lui ses yeux myosotis.

— Non, vous dis-je ! Je veux que ces clichés soient développés ce soir. Vous pourrez l'aider, Peabody, et mettre à jour notre journal de fouilles.

— Très bien, acquiesçai-je.

— Il est absolument impératif que nous… Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit « très bien ». Maintenant, venez à la maison prendre ce qu'il vous faudra pour cette nuit. Selim, je donnerai à Ramsès et au professeur un repas pour vous tous.

Nous avions laissé les chevaux à Mena House, qui disposait d'écuries convenables. En marchant vers l'hôtel, je m'accrochai au bras d'Emerson et laissai les enfants prendre de l'avance.

— Pour aussi excitante que soit cette découverte, de grâce n'oubliez pas les autres urgences.

— Excitante, répéta Emerson. Mmm, oui. Que voulez-vous dire ?

— Emerson, au nom du ciel ! Avez-vous oublié que Ramsès compte aller ce soir retrouver cette bande d'assassins ? Je veux que vous le gardiez auprès de vous.

— Je n'avais pas oublié. (Emerson mit sa main sur la mienne, qui reposait sur son bras.) Et je ne peux l'empêcher d'y aller. David l'attendra, et David aussi est en danger. Les choses sont allées trop loin pour qu'ils puissent se retirer maintenant. Je le dispenserai de garde à un moment donné. Selim et les autres croiront qu'il rentre à la maison.

Manuscrit H

Grâce à l'aide de son père, il lui fut facile de s'absenter sans éveiller les soupçons. Il s'attendait à des objections de sa mère, mais elle alla jusqu'à faire des suggestions saugrenues, auxquelles son mari opposa un ferme veto. Ce fut seulement plus tard que Ramsès comprit qu'elle n'était pas sérieuse en proposant des déguisements aussi outrés. Sûrement, sa mère ne s'imaginait pas qu'elle-même aurait pu arpenter les rues du Caire à cette heure en robe noire et burko ; ou rôder dans les ruelles affublée d'un fez et d'une *galabieh* hâtivement ourlée !

À l'origine, la rencontre était prévue pour la veille, au café où ils avaient retrouvé le Turc. En petits lapins obéissants qu'ils étaient, ils ne manqueraient pas d'y revenir le lendemain. Cette fois, Ramsès entra par la porte de derrière, et Farouk lui aurait

tranché la gorge si l'arrivant n'avait prévu quelque chose de ce genre. Baissant les yeux vers le jeune homme qui, tombé par terre, se frottait le mollet, il remarqua d'un ton badin :

— J'en déduis que vous ne vous attendiez pas à me voir ?

Parmi les autres, seul Asad bougea. Il était sous la table. Un chœur de soupirs et de remerciements monta vers Allah, et Asad se redressa, tout penaud.

— Nous ne savions que penser ! Où étiez-vous ? Farouk disait que vous aviez été touché, et nous avions peur que…

— Farouk avait raison.

Le choc remplaça le soulagement sur leur visage. Ramsès avait plaisanté en exprimant son intention d'exhiber ses blessures, mais il céda soudain à une de ces impulsions mélodramatiques auxquelles toute sa famille semblait sujette. Lentement, en prenant son temps, il glissa le bras hors de la manche de sa robe, défit le cordonnet au col de sa chemise, et l'écarta de son épaule. L'onguent vert de Fatima ajoutait une note colorée à la chair tuméfiée et aux entailles non encore cicatrisées. Asad se plaqua une main sur la bouche, visiblement ému.

— Lequel de vous a tiré ? s'enquit Ramsès.

Farouk avait entrepris de se relever. Il se rassit lourdement en élevant les mains.

— Pourquoi me regardez-vous ? Ce n'est pas moi ! J'ai tiré sur l'homme qui tentait de vous tuer ! Il se cachait. Il avait un fusil. Il…

— Calmez-vous, ordonna Ramsès avec agacement.

Il referma sa chemise, renfila la manche de sa robe.

— Vous faites un drôle de révolutionnaire ! Si vous essayiez de surprendre une sentinelle, elle vous entendrait à dix mètres. Et, de toute façon, vous vous tromperiez probablement de cible ! Restez tranquille, vous autres. Quelqu'un a-t-il reconnu mon agresseur ?

— Non. (Asad tordit ses mains fines, tachées d'encre.) Nous pensions… le Turc ? Ne vous fâchez pas. Nous l'avons cherché. Et nous avons rapporté les armes. Elles sont…

— Je sais. Avez-vous eu des nouvelles de la prochaine livraison ?

— Oui ! acquiesça vigoureusement Asad. Farouk s'est rendu à la boutique d'Aslimi…

— Je sais. Qui a eu cette brillante idée ?

Asad avait un air coupable, mais c'était toujours le cas. Le nom de guerre qu'il s'était choisi signifiait « lion » et ne pouvait être moins approprié.

— Il fallait bien que quelqu'un y aille, bredouilla-t-il. Aslimi est malade, il reste au lit. C'est son estomac. Il a…

— Des douleurs après manger, coupa Ramsès. Je sais cela aussi. Quelqu'un devait prendre sa place, je l'admets. Pourquoi Farouk ?

— Pourquoi pas ? rétorqua celui-ci. Je connais les antiquités et…

— Taisez-vous. Quand doit avoir lieu la livraison ?

— Dans une semaine à compter de demain. À la même heure. Dans la mosquée en ruine, au sud du cimetière où est enterré Burckhardt.

— J'y serai. Farouk…

— Oui, monsieur ?

— L'esprit d'initiative est une qualité admirable. Mais n'allez pas trop loin.

— Que voulez-vous dire ?

— Je crois que vous le savez. Ne soyez pas tenté de prendre vos propres arrangements avec nos alliés temporaires. Ils nous utilisent pour leurs propres fins, et ces fins ne sont pas les nôtres. Pensez-vous que l'empire ottoman tolérerait une Égypte indépendante ?

— Mais ils nous ont promis… commença Bashir.

— Ils ont menti, répliqua vertement Ramsès. Ils mentent toujours. Si les Turcs gagnent, nous ne ferons que changer de dirigeants. Si les Anglais gagnent, ils réprimeront sans merci toute révolte, et la plupart d'entre nous mourront. Notre seule chance de gagner, c'est d'utiliser un parti contre l'autre. Je m'y connais, à ce jeu, mais pas vous. Est-ce clair ?

Hochements de tête et murmures lui indiquèrent qu'il les avait convaincus. Même Farouk n'osa pas demander des précisions. Ramsès jugea préférable de partir avant que

quelqu'un ne lui en demande, car il n'avait aucune idée à cet égard.

— Vous nous quittez ?

Farouk se leva.

— Laissez-nous vous accompagner, pour veiller à votre sécurité. Vous êtes notre chef, nous devons vous protéger.

— De qui ? (Ramsès sourit au beau visage qui le considérait pensivement. Les yeux bordés de noirs se baissèrent, et Ramsès reprit avec douceur :) Ne me suivez pas, Farouk. Pour cela non plus, vous n'êtes pas très doué.

N'étant pas d'humeur, ce soir-là, à se livrer à des acrobaties, il espérait que sa remarque aurait de l'effet. À présent, les autres se méfieraient de Farouk – bien fait pour lui, le petit morveux !

Ramsès s'assura néanmoins que personne ne le suivait avant d'approcher de la gare. Les trains étaient peu fréquents à cette heure, mais il n'était pas non plus d'humeur à parcourir dix miles à pied. Accroupi sur un banc dur dans un wagon malodorant de troisième classe, il envisagea une fois encore d'autres moyens de transport, mais de nouveau les rejeta. Les motocyclettes faisaient trop de bruit, et Risha ne passait pas inaperçu.

Il lui fallut près d'une heure pour arriver à Maadi. Il approcha de la maison par l'arrière. Elle était plongée dans l'obscurité, comme toutes celles de ce quartier miséreux, maintenant encerclé par d'élégantes villas modernes. Les réverbères étaient rares même dans la partie nouvelle, et à l'endroit où Ramsès se tenait il faisait noir comme dans un four. S'il ne l'avait pas cherchée, il n'aurait pas distingué la forme immobile, à peine plus sombre que le mur où elle s'adossait.

David saisit la main tendue et d'un geste l'invita à entrer dans la maison.

— Comment ça s'est passé ?

— Sans problème. J'espère que vous ne m'avez pas attendu hier soir ?

Ils parlaient à voix basse, sur un ton qui portait moins que les murmures. Une fois dans la pièce, David répondit.

— Je vous ai guetté, mais je ne pensais pas vraiment que vous arriveriez à échapper à tante Amelia. Farouk était-il présent ce soir ?

— Mmm. Innocent comme un chérubin. Il s'en est tenu à son histoire. La prochaine livraison est pour mardi, à la vieille mosquée près de la tombe de Burckhardt. J'ai pensé, avec un peu de retard, que vous feriez bien de vous trouver une autre cachette. Si Père connaît cet endroit, il n'est peut-être pas le seul.

— Un homme est venu hier. Un étranger.

— Sapristi ! De quoi avait-il l'air ?

— Je n'étais pas là. Mahira n'était guère en mesure de me le décrire, la pauvre vieille est presque aveugle et devient de plus en plus sénile.

— Voilà qui règle la question. Nous partons immédiatement ce soir. Vous auriez dû vider les lieux dès que vous avez su cela.

— Comment m'auriez-vous retrouvé ?

— Et vous vouliez être sûr que personne ne m'attendrait ? David, de grâce, ne risquez plus de vous faire tuer pour moi. Ma conscience est assez chargée comme ça.

David lui posa une main sur l'épaule.

— Où dois-je aller ?

— Je vous laisse en décider. Quelque taudis sûr et infesté de puces dans le vieux Caire ou à Boulaq, je suppose. Mon Dieu ! que je déteste ça !

— Pas tant que moi.

David avait rassemblé ses maigres possessions et les nouait en un baluchon.

— Vous savez ce qui me manque le plus ? Un vrai bain. Je rêve d'être dans le tub de tante Amelia, avec de l'eau chaude jusqu'au menton !

— Pas de nos repas maison ? Mère voulait que je vous apporte le reste de dinde et de pudding aux prunes.

— Le pudding aux prunes de Fatima ? (David exhala un soupir de regret.) N'auriez-vous pas pu en cacher une tranche sous votre chemise ?

— Bien sûr que non. Quelle explication donner si elle était tombée par terre pendant que j'envoyais Farouk au tapis ?

David s'immobilisa à mi-chemin de la fenêtre et se retourna pour le dévisager.

— Je croyais vous avoir entendu dire qu'il ne s'était rien passé ?

— Rien d'important. En route. Je me sens nerveux.

David lui fit traverser le fleuve à bord de la petite barque qu'ils avaient achetée dans ce but. En chemin, Ramsès relata ce qui s'était passé avec Farouk.

— Réaction raisonnable, reconnut David en tirant sur les rames. Ils devaient être plutôt inquiets.

— Oui. Farouk est le seul qui ait des instincts de combattant. Le pauvre vieil Asad était pétrifié. J'espère pouvoir le sortir de cette histoire en lui faisant entendre raison. Il est plus courageux que Farouk. Il a tout le temps peur, mais il reste.

Pendant quelques secondes, seuls les doux clapotis de l'eau rompirent le silence. Puis Ramsès reprit pensivement :

— Farouk a commis une petite bévue ce soir. Il a dit que l'homme qui m'avait tiré dessus avait un fusil. Or, le premier coup de feu ne venait pas d'un fusil, mais d'un pistolet, tout comme ceux qui ont suivi, et si Farouk visait quelqu'un d'autre que moi, il tire drôlement mal. Je n'ai pas de preuve certaine, mais je crois que nous aurions intérêt à pousser Farouk dans les tendres bras de la police. Je vais essayer d'organiser un rendez-vous avec Russell. Je sais que nous ne sommes pas censés être vus ensemble, mais c'est un risque à courir.

— Pourquoi ? demanda David. Ne pouvez-vous me dire ce que vous avez en tête et me laisser le lui faire savoir ?

— Le rencontrer est aussi dangereux pour vous que pour moi, rétorqua Ramsès. Mais je vais vous le dire quand même, au cas où je n'arriverais pas à contacter Russell. C'est l'occasion rêvée pour se débarrasser de Farouk sans m'impliquer. Si la police perquisitionnait dans la boutique d'Aslimi, je n'aurais guère de mal à convaincre mes complices qu'Aslimi a craqué et avoué.

— Alors, il faudrait qu'Aslimi soit à l'abri en prison.

— Ça fait partie du plan, en effet. Et il en éprouvera un grand soulagement. Quand je verrai le Turc mardi, nous trouverons une autre boîte aux lettres.

Le courant les faisait dériver vers l'aval, de sorte qu'ils débarquèrent non loin de Gizeh. Ils restèrent un moment assis en silence. La nuit était belle, un mince croissant de lune s'accrochait au filet d'étoiles… Et les adieux sont difficiles quand on n'est pas sûr de se revoir. « Au cas où » était une expression que tous deux avaient appris à détester.

— Avez-vous autre chose à me dire ? s'enquit David.

— Je ne le pense pas.

Mais le silence même de David maintenait la question. Au bout d'un moment, Ramsès finit par parler :

— D'accord. Il est possible que Farouk ait été infiltré chez nous par les autres. C'est ce que je ferais si je n'avais pas toute confiance dans mes alliés provisoires. Si c'est le cas, et si on peut le faire parler, il pourrait nous mener à l'homme qui dirige les opérations ici, au Caire. Je suppose que vous savez ce que cela signifierait ? Nous pourrions terminer cette affaire en quelques jours.

David retint son souffle.

— Ce serait trop beau.

La souffrance et le regret dans la voix de son ami transpercèrent Ramsès d'un remords renouvelé. Il dit rudement :

— N'espérez rien. Je n'ai pas de preuves, juste ce que Mère appellerait un fort pressentiment. De toute façon, Farouk est dangereux, et plus vite nous l'écarterons, moins nous courrons de risques. Je ferais mieux de partir avant de m'endormir. Faites-moi savoir où vous joindre. Le système d'urgence, le texte en hiéroglyphes signé Carter. Envoyez-le par porteur.

David maintint la barque pendant qu'il descendait.

— Je vous fixerai mardi.

Ramsès glissa sur la berge boueuse, se rattrapa, et pivota sur lui-même pour faire face à son ami.

— Croyez-vous que je vous laisserai aller seul, là-bas, après ce qui s'est passé la dernière fois ? Avant que le soleil ne se couche, j'aurai trouvé un endroit où me cacher et m'y installerai. Personne ne saura que je suis là. Et peut-être trouverai-je ensuite quelque chose indiquant d'où vient votre ami le Turc.

— Je ne pourrai pas vous en empêcher, n'est-ce pas ?

— Pas dans votre état actuel. (David paraissait amusé.) Je vous contacterai quelque part sur le chemin du retour. Guettez une danseuse en pantalon vaporeux.

***

Quand Nefret et moi eûmes développé les photographies, je l'envoyai au lit et me retirai dans ma chambre. Inutile de dire que, étendue dans le noir, porte entrebâillée, je ne dormais toujours pas quand j'entendis enfin le bruit que j'attendais – non un bruit de pas, car Ramsès se déplace avec légèreté, mais le faible claquement du verrou quand il ouvrit sa porte.

J'avais ma robe de chambre mais non mes pantoufles. Je ne crois pas avoir fait le moindre bruit. Pourtant, quand j'approchai de la porte de Ramsès il m'attendait. Plaquant sa main sur ma bouche, il m'entraîna dans la pièce et ferma la porte.

— Ne bougez pas, le temps que j'allume la lampe, chuchota-t-il.

— Comment saviez-vous que je…

— Chut !

Il jeta sur le lit, roulés en boule, la robe et le turban qu'il portait ce soir-là. Seshat les renifla avec curiosité. L'odeur en était effectivement puissante.

— Je me doutais que vous m'attendriez, me dit Ramsès, tout en espérant que non. Retournez vous coucher, Mère, tout va bien.

— David ?

— Il m'en voulait de ne pas avoir apporté le pudding aux prunes. Vous feriez mieux de dormir un peu. Père va nous réveiller dès l'aube.

— Je pensais à cette maison à Maadi. Si votre père la connaissait…

— David en est parti ce soir.

— Et ce beau jeune homme… Farouk ? Était-il à la réunion ?

— Oui.

Il commença de déboutonner sa chemise, mais j'ignorai cette incitation au départ.

— À mon avis, vous devriez envoyer la police à la boutique et faire arrêter Farouk.

Ramsès me dévisagea. Ses yeux étaient écarquillés et très sombres.

— Par moments, Mère, vous me terrifiez, murmura-t-il. Qu'est-ce qui vous a mis cette idée en tête ?

— Le raisonnement logique, expliquai-je, ravie d'avoir capté son attention. L'ennemi n'a aucune raison de faire confiance à Wardani. S'ils ont du bon sens, et les Allemands sont réputés pour cela, ils auront infiltré un espion dans l'organisation. Le comportement de Farouk est très suspect. Son arrestation vous débarrasserait d'une source potentielle de danger, outre que cela pourrait l'amener à trahir son employeur, qui est certainement…

— Oui, Mère, coupa Ramsès en s'asseyant lourdement au bord du lit. Croyez-le ou non, je suis arrivé aux mêmes conclusions.

— Bien. Il ne reste donc qu'à présenter notre plan à Russell et insister pour qu'il l'adopte.

— Insister ? (Il frotta son menton hérissé de barbe.) Je suppose que vous avez également imaginé un moyen de communiquer avec Russell ?

— En effet. Je vais m'arranger pour que nous le voyions demain à Gizeh. Laissez-moi faire.

Ramsès se leva lentement, s'approcha de moi et me prit aux épaules.

— Fort bien, je m'en remets à vous. Mais soyez prudente.

— Certes ! M'avez-vous jamais vue courir des risques inutiles ?

Ses lèvres s'écartèrent en un de ces francs sourires dont-il n'était pas coutumier. Je crus un instant qu'il allait m'embrasser, mais il n'en fit rien. Ses mains m'étreignirent un instant les épaules, puis il me dirigea vers la porte.

— Bonne nuit, Mère.

L'esprit désormais en repos – du moins momentanément –, je pus dormir. Il me semble que mes yeux venaient à peine de se

fermer quand ils se rouvrirent pour voir un visage familier tout près du mien.

— Ah ! fit Emerson avec satisfaction. Vous êtes réveillée.

Il m'embrassa et j'en ronronnai presque, mais il me quitta pour se diriger vers la table de toilette en disant :

— Debout, mon amour ! Je sens que nous allons être submergés par les curieux et j'ai besoin de vous pour les éloigner à coups d'ombrelle.

— Ramsès est rentré, sain et sauf.

— Je sais. Je suis passé le voir avant de venir ici.

— Vous ne l'avez pas réveillé ?

— Il l'était déjà.

Emerson finit d'asperger le sol, la table de toilette et lui-même, puis saisit une serviette.

— Préparez-vous vite. Je veux mettre cette statue en sûreté avant la nuit.

Je me dépêchai, n'ayant vraiment rien contre le rôle de garde qu'il m'assignait. Cela me permettrait d'examiner de près chaque visiteur. Si un événement pouvait attirer le Maître du Crime, c'était bien celui-là : la découverte d'un nouveau chef-d'œuvre de l'art égyptien, et qui n'était pas encore sous clef. S'il se trouvait au Caire, il ne résisterait sûrement pas à la tentation d'y jeter un coup d'œil. Et dès que je poserais les yeux sur lui, je le reconnaîtrais, quel que fût son déguisement.

Je rassemblai toutes mes armes et quand j'entrai d'un pas martial dans la salle à manger, quatre regards se fixèrent sur moi.

— On vous entendait cliqueter depuis l'autre bout du couloir, dit Emerson en se levant pour me tenir une chaise.

Ramsès, qui s'était levé lui aussi, me regarda de bas en haut.

— Hérissée d'armes comme vous l'êtes, votre seule vue suffirait à dissuader un voleur d'agir. Je suppose que vous en avez encore dans vos poches ?

— Juste une paire de menottes, un bas, que je remplirai de sable, et mon pistolet. Au fait, Emerson, le mécanisme de mon ombrelle se coince.

— Oh, Sitt ! s'exclama Fatima. Que va-t-il se passer ? Y a-t-il du danger ?

— Il ne va rien se passer, déclara Nefret.

— Peut-être pas, mais il vaut toujours mieux être prêt à tout, rétorquai-je. Avez-vous votre couteau ?

En souriant, elle écarta les pans de son manteau. L'arme était glissée dans sa ceinture.

— Ramsès ?

— Non… Je suis sûr que Père et moi pouvons compter sur vous deux pour nous protéger. Fatima, reste-t-il du pain ?

Fatima s'éloigna, secouant la tête et marmottant.

Emerson ne fut pas du tout content en apprenant que j'avais invité Mr Quibell à passer dans la matinée. J'avais envoyé un messager la veille au soir, sachant bien qu'Emerson ne le ferait pas. Or nous étions tenus d'aviser le Service des Antiquités de toute découverte importante. Le nouveau directeur se trouvant encore en France, Quibell était l'égyptologue du plus haut rang sur place, et c'était aussi un vieil ami.

C'est ce que j'expliquai à Emerson, entre deux bouchées.

— Qui d'autre avez-vous invité ? grogna-t-il.

— Juste le général Maxwell.

Nefret s'étrangla dans son café et Emerson parut frôler l'explosion.

— Il ne viendra pas, m'empressai-je d'ajouter. Il a bien trop d'autres choses à faire. Ce n'était qu'un geste de courtoisie.

— Seigneur ! fit Emerson.

— Et Mr Woolley…

— Assez ! Je ne veux plus rien entendre ! Toute cette foutue ville sera autour de ma tombe !

J'étais certaine qu'il m'interromprait avant la fin de la liste. Croisant le regard de Ramsès, je lui fis un clin d'œil.

— Alors, on y va ? dis-je.

Le soleil se levait sur les collines du Désert Oriental quand nous nous mîmes en selle. Comme d'habitude, Emerson avait proposé de prendre l'automobile. Comme d'habitude, je l'en avais dissuadé. C'était un tel plaisir que de commencer la journée par ces chevauchées matinales. La brise fraîche vous caressait le visage, et le soleil rayonnait doucement sur les champs. Mon intelligent coursier, un fils de Risha, connaissait le chemin aussi bien que moi. Je laissai donc pendre les rênes et

promenai mon regard sur le paysage – ce que je n'aurais pu faire assise à côté d'Emerson dans l'automobile.

En dépit de l'heure matinale, nous arrivions tout juste à la tombe quand se présenta notre premier visiteur. Nos visiteurs, devrais-je dire, car James Quibell avait amené sa femme Annie ; peintre de talent, elle avait travaillé pour Petrie à Sakkarah. C'est là qu'elle avait rencontré son futur mari, et je me souvenais clairement du jour où le pauvre James était arrivé à notre campement de Mazghuna tout chancelant, demandant des remèdes pour lui et « les jeunes dames ». Les personnes travaillant avec Mr Petrie avaient toujours des problèmes d'estomac, dus à ses habitudes alimentaires particulières. La nourriture à demi avariée qu'il leur servait ne l'avait jamais perturbé le moins du monde.

Emerson salua son collègue d'un grognement. James, accoutumé à ces manières, répondit par un sourire et de chaleureuses félicitations. Selim et Daoud l'aidèrent à descendre dans le puits tandis qu'Emerson le surveillait d'en haut, comme une gargouille.

— Vous pensez que c'est Khephren ? lui cria Quibell. Je ne vois pas d'inscription.

— Il y en a peut-être une à la base, répondit Emerson. Comme vous voyez, nous ne l'avons pas encore dégagée. Si vous sortez de là, nous pourrons continuer notre travail.

Annie déclina l'offre d'imiter son mari. Elle était vêtue d'une jupe courte et de bottes, tenue adaptée à la marche dans le désert, mais non à la descente dans un puits d'accès. Nous l'emmenâmes donc dans le petit lieu de repos que j'avais aménagé avec des tables, des pliants et quelques cantines, et laissâmes les hommes continuer leurs travaux. Elle fut impressionnée par la qualité des bas-reliefs, et déclara que la fausse porte ferait une magnifique aquarelle.

— Malheureusement, dit Ramsès, nous n'avons personne pour la faire.

— Oui. David doit vous manquer. Quel dommage…

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Quelle tragédie, plutôt, rectifiai-je. Une part de l'immense tragédie qui a saisi le monde. Enfin, bon, chacun doit faire ce

qu'il peut, n'est-ce pas ? Mais il me semble entendre approcher un groupe de ces fichus touristes. Excusez-moi, Annie, je suis de garde aujourd'hui, et ne dois pas faillir à mon devoir.

Quand nous fîmes une pause au milieu de la matinée pour prendre le thé, j'avais chassé deux bonnes douzaines de personnes. Annie et James étaient partis, après avoir discuté avec Emerson des dispositions à prendre pour la statue. La suggestion de James, qu'elle soit emportée directement au musée, fut rejetée par Emerson comme elle le méritait.

— Vous finirez par l'obtenir, c'est certain. Mais avant le partage définitif des découvertes, elle sera plus en sûreté sous ma garde. Les mesures de sécurité du musée sont lamentables.

Peu après la reprise du travail, de nouveaux visiteurs arrivèrent, qu'il m'était impossible de chasser : Clarence Fisher, qui s'apprêtait à démarrer un chantier dans le cimetière de l'Ouest, passa jeter un coup d'œil ; le Haut Commissaire, Sir Henry McMahon, se présenta, escortant quelques visiteurs titrés brûlant de nous voir « déterrer quelque chose ». Ils se lassèrent vite de la minutieuse lenteur du travail, mais furent remplacés par Woolley et Lawrence, accompagnés d'autres officiers ayant des connaissances en archéologie. Emerson envoya Ramsès s'en occuper (c'est-à-dire les tenir à l'écart) pendant qu'il poursuivait sa tâche. Comme l'exigeait la courtoisie, je leur offris des rafraîchissements, qu'ils acceptèrent avec plaisir.

Le rocher se trouvait à plusieurs mètres sous la portion non déblayée du cimetière, de sorte que mon petit lieu de repos était entouré d'un mur de sable sur deux côtés. Nous nous y retirâmes tous (sauf Emerson) et je servis le thé.

— J'espère que notre découverte ne vous fait pas manquer à vos obligations, remarquai-je. Nous comptons sur vous, messieurs, pour nous sauver des Turcs, enfin ! nous et le Canal.

Mon amicale ironie n'échappa pas à Woolley, qui éclata d'un rire bon enfant.

— Heureusement, Mrs Emerson, votre sécurité ne dépend pas seulement de nous et nos semblables. Nous ne faisons que rester assis à examiner des cartes. C'est agréable de sortir du bureau de temps en temps. Le travail sur le terrain me manque.

Lawrence discutait dialectes arabes avec Ramsès, qui (par miracle) lui laissa l'essentiel de la conversation. On ne pouvait s'empêcher d'admirer le zèle du jeune homme, sinon son apparence. Il ne portait pas de ceinture, et semblait avoir dormi dans son uniforme. Ramsès me paraissait s'ennuyer.

C'est Nefret qui, la première, remarqua les nouveaux arrivants.

— Préparez-vous ! dit-elle.

— À quoi ? s'enquit Ramsès.

Il regarda dans la direction qu'elle indiquait et se précipita juste à temps pour attraper le ballot de cheveux et jupes qui dégringolait le mur de sable. Miss Molly s'épousseta et sourit d'une oreille à l'autre.

— Hello !

— Bonjour. Où est Miss Nordstrom ?

— Elle est malade, répondit la jeune personne avec, pensai-je, un rien de satisfaction. L'estomac.

— Vous n'êtes quand même pas venue toute seule ! me récriai-je.

— Non, je les accompagne.

Elle désigna de la main deux visages qui nous regardaient d'en haut, l'un surmonté d'un casque, l'autre d'un grand chapeau à voilette.

— Ils s'appellent Mr et Miss Poynter. Je les ai entendus annoncer à Nordie qu'ils allaient venir voir la statue, et j'ai dit que nous irions avec eux. Mais Nordie est tombée malade – son estomac – alors je suis venue sans elle.

Quand Miss Poynter releva son voile, se révélant largement dotée de dents et de menton, elle paraissait si contente de soi que je subodorai qu'elle avait usé de la jeune fille pour s'assurer l'entrée du chantier.

Nous nous étions fait une certaine réputation au Caire, et on savait que nous n'accueillions pas volontiers les étrangers.

Ils s'installèrent, avec l'intention bien arrêtée de rester longtemps. Miss Poynter se mit à me parler de sa famille et des ravages qu'elle faisait dans la société cairote. Je m'ennuyais à mourir. J'entendis Miss Molly demander à Ramsès de

l'emmener voir la statue, et la réponse un peu brusque de Ramsès.

— Nous avons d'autres invités. Il vous faudra attendre.

Comment réussit-elle à s'éloigner sans qu'on s'en aperçoive, je l'ignore mais, un moment plus tard, je détournai mon regard des dents de Miss Poynter pour répondre aux adieux de Woolley :

— Nous avons assez fait l'école buissonnière, expliqua-t-il. Merci, Mrs Emerson, pour…

— Où est-elle ? m'exclamai-je en me levant. Où est-elle allée ?

À l'exception des Poynter, nous partîmes immédiatement à sa recherche. Connaissant les mœurs téméraires des jeunes personnes, j'étais pleine d'appréhension. La zone était jalonnée de fissures et de puits d'accès. Nous cherchions depuis plusieurs minutes quand un appel suraigu attira notre attention vers une zone de remblai à l'ouest de la rangée de tombes. Nous n'étions pas la seule équipe à nous y débarrasser de sable et de débris ; le monticule avait quelque six mètres de haut. À son sommet, une minuscule silhouette nous faisait joyeusement signe.

— Elle est là-haut, dit Lawrence, une main au-dessus des yeux. Petite diablesse trop gâtée !

Nefret s'inquiéta :

— Elle pourrait se faire mal. Quelqu'un devrait aller la chercher.

— Elle est parfaitement capable de descendre toute seule, rétorqua Ramsès en se croisant les bras.

Un moment plus tôt, Nefret avait retiré sa veste. Mince comme un jeune garçon, en pantalon et chemise de flanelle, elle entreprit d'escalader le monticule. Elle parvint au sommet sans encombre et tendit la main vers Molly qui s'écarta en dansant joyeusement. Un rire strident nous parvint.

— Molly, arrêtez ! m'époumonai-je. Descendez immédiatement, entendez-vous ?

Elle entendait. Elle s'arrêta et regarda en bas. Nefret bondit pour la saisir et… Je ne sus ce qui s'était passé ; je vis seulement Nefret perdre l'équilibre et tomber. Rien ne pouvait arrêter sa chute. Suivie d'un nuage de sable et de débris de pierres, elle

roula jusqu'au sol. Les cris de joie de Molly se muèrent en hurlements.

Je me hâtai vers l'endroit où ma fille gisait, mais Ramsès me devança.

Quand je le rejoignis, il avait chassé le sable du visage de Nefret et avait les doigts tachés de sang.

— Votre gourde, demanda-t-il et je la lui donnai.

Il fit couler l'eau en un filet continu, baignant d'abord les yeux et les lèvres de Nefret. Elle remua, murmura.

— Ne bougez pas ! Vous êtes tombée. Vous êtes-vous cassé quelque chose ? s'enquit Ramsès.

Woolley et Lawrence arrivèrent en courant.

— Faut-il aller chercher un médecin ? demanda ce dernier. Il doit bien y en avoir un, dans cette foule de touristes.

— Je suis médecin, répondit Nefret sans ouvrir les yeux. Est-ce que Molly va bien ?

— Elle descend toute seule, très aisément, déclarai-je en regardant derrière moi.

Elle avait choisi une belle pente de sable et glissait assise. À en juger par son expression, elle s'amusait bien. Mais en atteignant le sol elle vit Nefret et cria.

— Je l'ai tuée ! C'est ma faute ! Ô mon Dieu, mon Dieu !

Elle courut vers nous et se serait jetée sur Nefret si Ramsès ne l'avait interceptée. Elle s'accrocha à lui, en sanglotant.

— Je ne voulais pas ! Est-elle morte ? Oh ! que je suis désolée !

— C'est bien le moins ! aboya Ramsès en la repoussant. Woolley, ramenez-la aux Poynter.

— Ne soyez pas méchant avec elle.

Avec précaution, Nefret étendit les jambes, l'une après l'autre, et s'assit. Un filet écarlate sillonnait sa joue, provenant d'une plaie à la tempe.

— Je ne suis pas blessée, Molly. Ni fracture ni commotion, ajouta-t-elle en me lançant un sourire tremblant mais rassurant.

Ramsès se pencha et la souleva dans ses bras. Elle me parut se raidir un peu, puis elle laissa sa tête aller contre lui et ferma les yeux. Il se dirigea vers la tombe, mais il n'avait fait qu'une dizaine de pas quand Emerson le rejoignit, probablement

informé de l'accident par quelque badaud. Tout échevelé, dans un état d'extrême agitation. Il arracha Nefret aux bras de Ramsès et la serra contre sa large poitrine.

— Seigneur ! Vous n'auriez pas dû la déplacer ! Elle saigne… elle est évanouie…

— Non, monsieur, je ne suis pas évanouie, dit Nefret du coin de la bouche. Mais vous êtes couvert de sable, et il m'en vient dans les yeux.

— Emmenez-la sous l'abri, ordonnai-je. Elle est un peu secouée, c'est tout.

— Je vous dis qu'elle saigne ! hurla Emerson en la serrant encore plus fort.

Du coup, la bouche entière de Nefret se trouvait pressée contre la chemise de mon mari, mais j'entendis un rire étouffé et un murmure rassurant.

— Les plaies à la tête saignent toujours beaucoup, dis-je. Ne restez pas là, Emerson. En route ?

Je tournai ensuite mon attention vers Molly. Elle semblait si désemparée et coupable que ma rancune s'envola. Après tout, elle ne songeait pas à mal, et l'accident n'avait pas de conséquences graves. Je lui pris la main et l'entraînai vers l'abri. Elle me suivit sans résister, la tête basse, les yeux sur ses souliers.

— C'était un accident, marmonnait-elle, je ne voulais pas…

— Vous vous répétez, l'informai-je. Si vous regrettez vos actes, la meilleure façon de le montrer, c'est de retourner tout de suite au Caire avec les Poynter.

Les Poynter auraient aimé s'attarder, mais je ne les écoutai même pas. Quand ils furent partis, ainsi que Woolley et Lawrence, je baignai la tête de Nefret et je m'apprêtais à appliquer de la teinture d'iode sur les coupures quand elle me demanda d'utiliser plutôt de l'alcool.

— L'iode jure affreusement avec la couleur de mes cheveux, expliqua-t-elle. Merci, tante Amelia, c'est parfait. Maintenant, si nous nous remettions au travail ?

— Vous devriez rentrer à la maison et vous reposer, protesta Emerson avec anxiété. Que s'est-il passé ?

— J'ai trébuché, répondit Nefret. Elle jouait à chat, elle s'échappait dès que je m'approchais d'elle, et elle riait. Je ne sais comment, nos pieds se sont emmêlés. Je suis tout à fait remise, et je sais que vous mourez d'envie de retourner à votre statue, professeur.

Elle lui prit le bras en souriant.

J'attendis qu'ils soient assez éloignés et me tournai vers mon fils :

— Comment vous sentez-vous ?

— Pardon ? sursauta-t-il.

— Vous êtes-vous fait mal ? Vous n'auriez pas dû la porter.

— Je ne me suis pas fait mal.

— Votre bras est-il douloureux ?

— Oui. Je pense que cela va durer quelque temps. Mais je puis m'en servir, et c'est l'essentiel. Il n'est toujours pas là. Êtes-vous sûre qu'il viendra ?

Sachant de qui il parlait, je répondis calmement :

— Je ne vois pas comment il pourrait ne pas venir. J'ai envoyé la même invitation à bon nombre de gens, mais il doit savoir que j'ai une raison particulière de le convier. Il est encore tôt. Il viendra.

Je ne me demandais plus comment les pyramides avaient pu être construites avec les outils les plus rudimentaires. Le travail des hommes qui hissaient la statue démontrait la force et le talent qu'avaient dû employer leurs ancêtres en des circonstances comparables. À mesure qu'ils creusaient le puits et libéraient la statue du sable qui l'avait recouverte durant tant d'années, le danger qu'elle bascule augmentait. Si elle avait heurté le mur de pierre, elle aurait pu s'ébrécher, voire se briser. Emerson était bien décidé à éviter un tel accident. La moitié supérieure de la statue était maintenant étroitement enveloppée de toiles, tapis, ou n'importe quelle autre étoffe sur laquelle il avait pu mettre la main. Plusieurs des hommes les plus forts tenaient d'autres cordes qui, espérions-nous, l'empêcheraient de tomber.

C'était une opération fascinante mais je ne devais pas laisser la fièvre archéologique me distraire de mes autres devoirs. Au début de l'après-midi, la foule des spectateurs s'était accrue.

Certains avaient des appareils photo, et tentaient sans cesse de prendre des clichés, bien que – grâce à mes efforts – ils fussent bien trop loin pour photographier autre chose qu'un groupe de travailleurs égyptiens. Il me fallait déployer beaucoup d'énergie, car aucun des hommes entraînés ne pouvait quitter son travail pour m'aider, et je commençais à me sentir comme une pauvre institutrice essayant de maîtriser une classe de garnements surexcités. Je finis par recourir à un stratagème. Montant sur un bloc de pierre, je rassemblai autour de moi la plupart des touristes, et leur fis une petite conférence, soulignant la délicatesse de l'opération et leur assurant qu'ils pourraient prendre toutes les photographies qu'ils voudraient quand la statue serait sortie. *Stricto senso,* ce n'était pas un mensonge, car je ne précisai pas ce qu'ils pourraient photographier. Je m'efforce d'éviter de mentir, sauf en cas d'absolue nécessité.

Tout en parlant – en hurlant, devrais-je dire – je scrutais les visages des spectateurs. Plusieurs des personnes que j'avais invitées étaient venues, de même que beaucoup d'autres qui n'étaient pas invitées. Il me sembla apercevoir Percy dans un groupe de militaires venus du camp proche de Mena House, mais je ne pus m'en assurer, l'homme en question étant entouré d'Australiens très grands.

Je commençais à m'inquiéter un peu au sujet de Russell quand enfin je l'aperçus. Comme certains touristes, il était venu à dos de chameau, mais son attitude détendue et sa maîtrise experte de l'animal ne ressemblaient en rien aux efforts inefficaces des amateurs. Je cherchai Ramsès du regard, et le découvris à côté de moi.

— Père a pensé que vous auriez peut-être besoin d'aide pour maîtriser la populace, expliqua-t-il.

— En effet, répondis-je en agrippant fermement mon ombrelle et foudroyant du regard un gros Américain qui essayait de se faufiler derrière moi.

Il recula assez précipitamment devant le chameau de Russell qui s'agenouilla en grognant. Russell mit pied à terre et ôta son chapeau.

— Tout Le Caire parle de votre découverte, dit-il. Je n'ai pu résister à l'envie de venir la voir.

Il jeta les rênes à Ramsès, comme à un serviteur.

— Alors, approchons-nous.

Je lui pris le bras et le conduisis vers le puits.

— Pas trop près ! Je connais le caractère du professeur. (Il baissa le ton.) Je suppose que c'est Ramsès qui vous a incitée à m'inviter. Comment puis-je lui parler seul à seul ?

— Ce serait imprudent et inutile. Je vais vous dire ce qu'il faut faire.

Nous nous arrêtâmes à quelque distance des hommes qui tenaient les cordes, et encore plus loin des touristes curieux, puis j'entrepris d'expliquer la situation à Russell. Il tenta une ou deux fois de m'interrompre, mais je n'autorise jamais ce genre de choses. Finalement, il plissa les lèvres.

— Qu'est-ce qui lui donne à croire que Farouk est un espion ?

— Dieu du ciel ! m'impatientai-je. Je vous ai déjà exposé mon… notre raisonnement. Ne perdons pas de temps, Mr Russell. Je veux que cet homme soit arrêté. Il a essayé de tuer mon fils ; je ne lui laisserai pas l'occasion de recommencer. Si vous ne vous en occupez pas, je le ferai moi-même.

— Et je vous en crois capable, marmonna Russell. Très bien, Mrs Emerson. Votre… hum… raisonnement m'a convaincu. Cela ne peut nuire et peut-être pourrons-nous en tirer quelque chose.

— Quand serez-vous en mesure d'agir ?

Russell sortit son mouchoir et épongea la sueur sur son visage.

— Il me faut le temps de tout organiser. Demain, peut-être.

— Cela n'ira pas. Il faut aller plus vite.

L'attitude militaire et raide de Russell s'affaissa.

— Mrs Emerson, vous ne comprenez pas nos difficultés. J'ai déjà reçu un blâme de mon chef pour ne pas l'avoir informé de certaines de mes actions. J'essaie de trouver un moyen de faire ce que vous voulez sans qu'il l'apprenne.

— Et par voie de conséquence, Mr Philippides.

— Oui. C'est en effet lui le problème. Je le tiens à l'œil, et un de ces jours je le prendrai en flagrant délit. D'ici là, moins il en sait, mieux nous nous portons.

— Est-ce pour cela que vous n'avez pas mis la boutique sous surveillance ?

— C'est une question d'effectifs, Mrs Emerson. Je n'ai pas assez d'hommes à qui je puisse faire confiance pour exécuter mes ordres et se taire. Or j'ai donné à Ramsès ma parole de ne pas impliquer d'autres services.

— Le général est au courant, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, c'était indispensable. C'est cette bande rassemblée par Clayton qui m'inquiète ; Clayton est un brave homme, mais il s'efforce de monter une organisation efficace à partir des miettes de ses anciennes unités et de cette bande d'intellectuels.

— Vous ne mettez pas en doute la loyauté d'hommes tels que Woolley et Lawrence ? me récriai-je.

— Aucun d'eux n'a d'expérience pratique en matière d'enquêtes criminelles. C'est cela qui rend un service de contre-espionnage efficace…

— Mr Russell, je suis navrée d'apprendre tout cela, mais je n'ai vraiment pas le temps de m'intéresser à vos problèmes. L'arrestation doit avoir lieu ce soir. Un retard pourrait être fatal. Allez, venez ! Plus vite vous vous mettrez au travail, plus vite vous pourrez agir.

Russell se laissa reconduire jusqu'à son chameau. Il semblait un rien ahuri, mais peut-être était-il perdu dans ses pensées. Au bout d'un moment, il reprit la parole :

— Le professeur est-il au courant ?

— Pas encore. Je répugne à le distraire quand il est plongé dans des travaux archéologiques importants. Mais je suis certaine qu'il voudra nous accompagner.

Russell s'arrêta net.

— Mrs Emerson ! Sacré nom d'un chien ! Excusez mon langage, mais vous êtes vraiment la plus…

— Vous n'êtes pas le premier à me le dire, l'interrompis-je en souriant. Ah ! Voilà votre brave chameau qui vous attend.

Russell prit les rênes des mains de Ramsès que, pour la première fois, il regarda droit dans les yeux et Ramsès hocha la tête. C'était une confirmation suffisante de mes paroles, et Russell n'aurait pas dû prendre le risque de poursuivre la conversation, mais il semblait un rien perdu. Peut-être l'effet du soleil.

— Elle a l'intention de venir, murmura-t-il avec agitation. Pourriez-vous…

— Je puis essayer. (Les coins de la bouche de Ramsès frémirent.) Quand ?

Russell me regarda et s'épongea le front.

— Ce soir.

— Parfait, fis-je à voix haute. Maintenant filez, Mr Russell, je dois retourner travailler.

Il obéit, évidemment. Ramsès carra les épaules, s'éclaircit la gorge :

— Mère…

— Et je n'ai pas l'intention de discuter avec vous non plus, l'informai-je. Nous mettrons au point les détails pratiques plus tard. Je veux voir ce que fait votre père.

Nous nous rassemblâmes tous au bord de l'orifice pour regarder. Enfin vint le moment où la statue fut dégagée entièrement, sauf la base. Emerson, qui jusque-là émettait un flot continu d'encouragements mêlés de jurons se tut. Il respira profondément et, se tournant vers Daoud, qui tenait une des cordes, il lui donna une tape dans le dos.

— Daoud, vous savez ce que vous avez à faire maintenant.

Le géant le gratifia d'un large sourire en hochant la tête. Emerson descendit l'échelle appuyée au mur du puits, suivi d'Ibrahim, notre charpentier. Il n'y avait place en bas que pour deux hommes et je savais qu'Emerson serait l'un d'eux.

J'en oubliai mes devoirs de garde. J'avais vaguement conscience du cercle de badauds qui s'était formé, mais toute mon attention était centrée sur mon époux, agenouillé, qui creusait le sable sous la statue. Ensuite, Ibrahim poussa dans l'espace ainsi libéré la grosse planche qu'il avait préparée. La statue oscilla, mais Daoud cria des ordres aux hommes qui tenaient les cordes et la masse de pierre se stabilisa très vite. Enfin, Emerson se redressa et leva les yeux.

— Jusque-là, tout va bien, dit-il.

L'avant de la statue reposait maintenant sur une solide plate-forme de planches. Emerson et Ibrahim répétèrent l'opération à l'arrière. Les cordes se tendaient et se relâchaient suivant les ordres de Daoud. De nouvelles planches furent descendues.

Ibrahim les mit habilement en place, perpendiculairement à celles sur lesquelles reposait la statue.

Parfois, une lourde masse de ce genre peut être soulevée en la balançant d'avant en arrière afin qu'on glisse des cales sous le côté levé. Mais l'espace était trop étroit pour cette méthode. La statue et son support de bois devraient être hissés à la force des bras, puis stabilisés à l'aide de cordes. Emerson fixa lui-même les câbles aux planches et en lança les extrémités aux hommes qui attendaient en haut. À vingt par câble, ils se mirent à tirer.

Le large visage de Daoud était figé. La sueur qui ruisselait dessus n'était due ni à la chaleur ni à l'effort physique, mais à son sens des responsabilités. Toute, mon inquiétude allait vers Emerson, qui avait fait remonter Ibrahim mais restait en bas.

— Sortez de là ! criai-je au moment où l'énorme masse commençait à s'élever.

— Oui, oui. Je veux juste…

— Emerson !

Ce n'est probablement pas ma supplique, mais la certitude d'être plus utile en haut, qui finalement le persuada de remonter. Les appareils photo crépitèrent quand apparut la tête échevelée de mon mari. Les crépitements se changèrent en véritable fusillade lorsque la statue se mit à monter, lentement et régulièrement. Quand la base arriva au niveau du sol, les hommes glissèrent dessous de longues planches, couvrant le puits et formant une plate-forme sur laquelle la statue se posa en douceur, comme un oiseau sur une branche.

Emerson exhala un long soupir en s'essuyant le front avec sa manche.

— Bon travail, Daoud. À vous tous merci.

Ramsès se pencha et examina la base de la statue.

— Nefret avait raison, c'est Khephren, « le dieu bon, l'Horus d'or ».

Nefret ne dit pas « je vous l'avais bien dit » mais prit un air plutôt suffisant. Le visage et la silhouette du pharaon présentaient en effet une certaine ressemblance avec Ramsès, dans ses moments d'obstination. Pour l'instant, il avait l'air plutôt affable. Les sourires fleurissaient sur chaque visage et nous nous félicitâmes mutuellement. Pourtant, cette fois, la

fièvre archéologique ne surpassa pas totalement ma plus grande inquiétude. Russell tiendrait-il parole ? L'opération à la boutique d'Aslimi réussirait-elle ? J'étais bien décidée à faire tout mon possible pour m'en assurer.

7

Notre retour à la maison eut tout d'une procession triomphale. Daoud ne voulut pas entendre parler de transport mécanique. Une fois la plate-forme de la statue solidement fixée aux poutres longitudinales, quarante hommes élevèrent l'assemblage sur leurs épaules et entamèrent la traversée du plateau. En s'engageant sur la route de la Pyramide, ils entonnèrent un chant traditionnel des travailleurs. Daoud hurlait les paroles, auxquelles les hommes faisaient un écho retentissant. Sous mes yeux, les siècles semblaient refluer, et j'avais l'impression d'être la spectatrice privilégiée d'une scène du passé. C'est ainsi que les ouvriers du pharaon avaient dû transporter l'image de leur dieu roi à son emplacement initial.

Bien sûr, cette opération n'est représentée sur les parois d'aucune tombe. Pourtant, c'était un spectacle enivrant, que je n'oublierai jamais, pas plus, je crois, que ceux alignés au bord de la route qui, de la voix, encourageaient le cortège en prenant force photographies.

Quand nous arrivâmes enfin à la maison, tous les hommes étaient au bord de l'effondrement. Emerson leur fit traverser la cour vers la pièce la plus proche, qui se trouvait être le salon. J'étais trop excitée pour élever une objection, mais il s'avéra que la plate-forme ne passait pas la porte. Emerson ordonna alors aux porteurs de la placer dans la cour, entre deux piliers. Quand la statue fut posée, je dus m'occuper de cinquante hommes affalés en diverses positions sur le sol. Quarante-neuf, devrais-je dire, car Daoud, en nage mais encore vaillant, nous aida à prendre soin des épuisés, en les aspergeant d'eau et leur offrant de grandes quantités de boissons. Le soleil se couchait quand nous les renvoyâmes chez eux, avec quantité de remerciements,

compliments et la promesse d'une fantasia dans un proche avenir pour fêter l'événement.

— Je crois que nous aussi, nous devrions fêter cela. Allons dîner au Caire, proposai-je. J'ai dit à Fatima de ne rien préparer pour ce soir, car j'ignorais combien de temps prendrait le travail. C'est votre victoire, Emerson, alors je vous laisse choisir le restaurant.

Manipuler Emerson est d'une facilité pathétique. Il déteste dîner dans les hôtels. Je savais quel établissement il proposerait, une petite gargote dont le menu comprenait ses spécialités égyptiennes préférées, et dont le propriétaire eût sans hésitations abattu et cuisiné une autruche sur un mot d'Emerson. Costume et cravate, sans parler d'une tenue de soirée, eussent été complètement déplacés dans cette ambiance, autre attrait puissant aux yeux d'Emerson.

Mon époux n'hésita qu'une seconde – il répugnait à abandonner sa précieuse statue – avant de répondre exactement comme je l'avais prévu. Je jetai un coup d'œil à Ramsès, dont le visage semblait encore plus dépourvu d'expression qu'à l'accoutumée. Il ouvrit la bouche, mais la referma sans rien dire.

Je me tournai vers Nefret et écartai une mèche de son front.

— Vous feriez peut-être mieux de rester vous reposer, conseillai-je. Vous avez une vilaine bosse, en plus de la coupure.

— Non, tante Amelia. Je me sens très bien et je ne voudrais pour rien au monde rater un dîner chez Bassam.

Elle s'éloigna et, rencontrant le regard sombre de Ramsès qui me parut contenir un certain degré de critique, je haussai les épaules.

— Dépêchez-vous d'aller vous changer. Nous ne devons pas arriver trop tard.

— Oui, Mère, répondit Ramsès.

De toute évidence, il avait envie d'ajouter quelque chose, mais après une brève hésitation il gagna l'escalier.

— Fort bien, Peabody, déclara mon mari. Et maintenant, dites-moi ce que vous mijotez ?

De toute façon, j'avais l'intention de le lui dire.

Il accueillit la nouvelle plus calmement que je ne pensais, bien qu'elle eût pour effet de le faire se hâter. Il ressortit de la salle de bain après un temps remarquablement court.

— Bon ! dit-il en jetant par terre sa serviette. Donc vous aussi avez pensé que Farouk aurait pu être envoyé infiltrer l'organisation de Wardani ?

— Emerson ! Si vous prétendez être le premier à avoir eu cette idée…

— Je ne prétends pas être le premier. Mais j'y ai pensé.

— C'est ce que vous dites toujours !

— Vous aussi. Je crois ce plan réalisable, mais j'aurais préféré que vous me laissiez prendre l'affaire en main.

Piquée par sa critique, je lui demandai :

— Et qu'auriez-vous fait ?

Emerson enfila son pantalon.

— Je serais passé chez Aslimi et j'aurais alpagué ce gredin moi-même. J'avais prévu de le faire demain.

Il se mit à fouiller les tiroirs à la recherche d'une chemise. Elles sont toujours rangées dans le même tiroir, mais Emerson, capable de se rappeler sans effort les détails les plus infimes des stratifications et des périodes en poterie, ne se souvient jamais de quel tiroir il s'agit. Contemplant le jeu des muscles dans son dos et ses bras, je regrettai quelque peu d'avoir parlé à Russell. C'eût été une immense satisfaction de voir Emerson « alpaguer » Farouk ; il aurait pu le faire sans difficulté, après quoi nous (car bien entendu je l'aurais accompagné) aurions fouillé la boutique d'Aslimi pour trouver des preuves, avant de mener notre captif à la maison pour l'interroger.

Pourtant, j'avais dans l'idée que Ramsès n'eût pas apprécié. De toute évidence, il n'aimait guère mon plan, mais l'autre possibilité lui aurait encore davantage déplu. Quand il est en colère, Emerson a tout de l'éléphant dans un magasin de porcelaine et cette affaire était quelque peu délicate. Je me sentis obligée de lui faire part de ces réflexions.

— Nous ne devons pas nous impliquer directement dans une attaque contre Farouk ou la boutique. Cela pourrait renforcer les soupçons de l'ennemi touchant Ramsès.

— Alors à quoi bon aller là-bas ?

— Je veux être présente, c'est tout, répondis-je en repliant les chemises qu'il avait jetées en vrac. Mais à quelque distance… Comme par hasard.

Puis je me choisis une tenue de coton, légère et seyante. Emerson vint se placer derrière moi et m'entoura la taille de ses bras.

— C'est important pour vous, n'est-ce pas ?

Je laissai tomber la robe et me tournai vers lui.

— Emerson, si nous avons raison, ce pourrait être la fin de toute cette affreuse histoire ! Je n'en puis plus. Chaque fois qu'il sort, j'ai peur qu'il ne revienne pas. Et David pourrait… disparaître, tout bonnement. Ils pourraient jeter son corps dans le fleuve ou l'enterrer dans le désert, et nous ne saurions jamais ce qui lui est arrivé.

— Seigneur, mon amour ! Votre imagination s'emballe ! Ramsès s'est fourré dans des pétrins bien pires que celui-ci, et David était généralement avec lui.

J'aurais voulu réfuter cette affirmation mais je ne le pus. Une suite d'images horribles me traversa l'esprit : Ramsès tenant tête au Maître du Crime et exigeant qu'il rende ses trésors ; Ramsès emmené dans le repaire de l'ignoble Riccetti, qu'il avait poursuivi, aidé seulement de David et de la chatte Bastet ; Ramsès entrant dans un campement ennemi, seul et sans armes… Oh, certes, il s'était fourré dans de pires pétrins et s'en était tiré, mais sa chance ne pouvait durer éternellement.

Je n'eus pas l'égoïsme de le rappeler à Emerson. Je ne voulais pas me conduire comme une de ces femmes geignardes qu'il faut sans cesse rassurer et cajoler. Le désespoir épuise les forces non seulement de qui l'exprime, mais aussi de qui l'entend.

— Je suis désolée, Emerson, dis-je en me raidissant, au propre comme au figuré. Je ne me laisserai plus aller. Et je nous ai retardés. Dépêchons-nous !

— Et Nefret ? demanda-t-il.

— J'aurais préféré qu'elle ne vienne pas, mais nous ne pouvons l'en empêcher. En fait, sa présence donnera l'impression d'une de nos habituelles sorties en famille. Comportez-vous avec naturel et laissez-moi faire.

Je craignais d'avoir à réitérer cette conversation avec Ramsès, qui me guettait quand je descendis l'escalier.

— Il manque un bouton à votre veste, dis-je, espérant couper court à la discussion. Je vais chercher mon nécessaire à couture et…

— Vous piquer le doigt, compléta Ramsès, dont le visage sombre se détendit dans un demi-sourire. Vous détestez coudre, Mère, et avec tout le respect que je vous dois, vous n'êtes pas douée pour ça. De toute façon, j'ai perdu le bouton. Que diable faites-vous…

— Chut. Ayez l'air naturel et imitez-moi. Ah ! Vous voilà, Nefret. Vous êtes ravissante.

Comme nous, elle s'était habillée sans tralala, d'une jupe de tweed toute simple avec veste assortie.

— Il manque un bouton à votre veste, remarqua-t-elle en inspectant Ramsès. Et vous avez des poils de chat sur les épaules. Ne bougez pas, je vais vous brosser.

— Question apparences, vous ne présentez pas mieux, avec cette grosse bosse sur le front, rétorqua Ramsès.

— Flûte ! Je croyais avoir réussi à la cacher sous mes cheveux.

— Pas tout à fait. Laissez-moi faire.

Elle se tint devant lui comme une enfant obéissante, menton levé, bras le long du corps, tandis qu'il relâchait doucement vers la tempe les mèches d'un roux doré.

— Allez prévenir le professeur que nous sommes prêts, dis-je alors à Nefret.

J'attendis qu'elle eût atteint l'escalier avant de rejoindre Ramsès, qui avait disparu derrière la statue. Je le trouvai adossé au mur, le regard fixé sur un point où, pour ma part, je ne vis rien.

— Vous êtes blanc comme un linge, lui dis-je. Qu'est-ce qui ne va pas ? Asseyez-vous. Je vais vous chercher…

— Tout va bien. Un vertige passager, c'est tout.

Ses yeux perdirent leur fixité et son visage reprit des couleurs.

— J'ai faim ! ajouta-t-il, sur un ton de surprise indignée.

— Rien d'étonnant, remarquai-je, soulagée. Vous n'avez mangé que quelques sandwiches au déjeuner et la journée a été rude. Là, prenez mon bras.

— Je croyais que vous vouliez que nous nous comportions normalement ; j'apprécie votre sollicitude, Mère, je ne comprends pas ce que…

Je savais ce qu'il voulait dire et pourquoi il ne pouvait le dire. Nous nous ressemblions peut-être plus que je ne croyais.

— Il m'a fallu beaucoup d'efforts physiques et mentaux pour vous amener à cet âge, expliquai-je. Je détesterais que ces efforts fussent réduits à néant.

— Je vois.

Un hurlement d'Emerson vint clore la discussion.

— Peabody ! Où diable êtes-vous passée ? Nous attendons !

— Nous admirions la statue, répondis-je en m'élançant, Ramsès sur les talons.

Ils étaient trois à nous attendre : Emerson, Nefret et la chatte. Alignés en rang d'oignons, ils formaient un tableau comique, Seshat, assise bien droite, queue joliment enroulée autour des pattes, semblait aussi impatiente que les autres.

— Je crois qu'elle veut venir avec nous, dit Nefret.

Seshat confirma la chose en s'approchant de Ramsès. Levant les yeux vers lui, elle émit un miaulement péremptoire.

— Il te faudra mettre ton collier, l'informa-t-il.

La réponse fut l'équivalent félin d'un haussement d'épaule.

— Je vais le chercher, proposa Nefret. Où est-il ?

Le regard de Ramsès se fit vague :

— Je ne sais pas.

— C'est Fatima qui l'a, intervins-je. Je le lui ai confié, car vous le perdiez tout le temps.

Nefret fila.

En fait, le collier était rarement utilisé, car Seshat n'aimait guère les voyages. Quand elle n'était pas occupée à pourchasser dans le jardin des rongeurs sans défense ou à escalader l'extérieur de la maison, elle passait le plus clair de son temps dans la chambre de Ramsès. Elle semblait considérer de son devoir de surveiller les biens de Ramsès, ou alors (ce qui est plus probable) elle considérait que la chambre lui appartenait et que Ramsès n'était qu'un colocataire sympathique bien qu'incompétent, sur lequel il fallait toujours veiller. Je n'ai jamais compris ce qui provoquait ses rares excursions. Et sa

volonté de nous accompagner, ce soir-là entre tous, éveilla chez moi des pressentiments. Savait-elle quelque chose que nous ignorions ?

Nefret revint avec le collier qu'elle tendit à Ramsès. Il s'agenouilla pour le passer au cou de Seshat. Emerson s'approcha de moi.

— Si vous le dites, Peabody, fit-il à voix basse, ou même si vous formez le mot avec vos lèvres, je… je…

Il n'acheva pas sa phrase, parce qu'il ne trouva aucune menace qu'il pût mener à bien.

— Quel mot ? Prémonition ou pressentiment ? demandai-je tout aussi bas.

— Aucun des deux, crénom !

— Vous avez dû l'éprouver aussi, sans quoi…

— La superstition n'est point au nombre de mes faiblesses. J'aimerais vraiment que vous surmontiez vos…

— Quel est le sujet de la dispute ? s'enquit Nefret. Puis-je participer ?

— C'est Emerson qui s'impatiente, expliquai-je. Il se conduit toujours ainsi quand il veut son déjeuner, son thé, son dîner, ou…

— Humpf, fit Emerson.

Il sortit à grands pas sans s'occuper de moi. Ramsès hissa la chatte sur son épaule droite et me tendit son autre bras.

— Passez devant, lui dis-je. Vous aurez bien assez à faire avec cet animal. Nefret et moi, nous vous suivrons, comme des femmes obéissantes. Essayez d'empêcher votre père de prendre le volant !

— C'est sans espoir, commenta Nefret, tandis que Ramsès sortait, la chatte drapée sur son épaule. Tante Amelia, vous êtes-vous jamais dit que cette famille est un rien excentrique ?

— Parce que nous emmenons la chatte au restaurant ? Je suppose que certains trouveraient cela excentrique. Mais nous l'avons toujours fait. Bastet suivait Ramsès partout.

— Et elle était toujours perchée sur son épaule, elle aussi, ajouta Nefret.

— À l'époque, il lui fallait ses deux épaules, dis-je en souriant.

— Oui. Il a beaucoup changé depuis ce temps-là.

— Vous aussi, ma chère.

— Oui.

Il y avait une drôle de note dans sa voix. Je m'arrêtai et l'observai d'un œil inquisiteur.

— Nefret, avez-vous des soucis ? Quelque chose dont vous voudriez me parler ?

Détournant la tête, elle me répondit à voix si basse que les mots étaient à peine audibles.

— Et vous, tante Amelia ? Je voudrais vous aider, quel que soit votre problème… si vous me laissiez faire.

Je n'aimais pas du tout le tour que prenait la conversation. De toute évidence, mon inquiétude ne lui avait pas échappé. Mon fameux *self-control* me ferait-il défaut ?

— Comme c'est gentil à vous, ma chère, répondis-je avec chaleur. Si l'occasion se présente, croyez bien que je recourrai à votre aide.

J'entendais Emerson et Ramsès argumenter, plus ou moins aimablement, pour savoir qui conduirait. Nefret entra dans la discussion avec sa verve accoutumée. Son visage éclairé par le rire semblait si serein que je me demandai si j'avais pu imaginer cette expression douloureuse et suppliante.

Elle avait ses propres méthodes pour convaincre Emerson ; cette fois-ci, elle lui dit vouloir conduire. Tout en étant fermement pour l'égalité entre hommes et femmes, Emerson ne le fait pas sans quelques réserves, et l'une d'elles concerne l'automobile. Aussi proposa-t-il un compromis : que Ramsès conduise. Nefret accepta avec un grognement à l'adresse d'Emerson et un regard de triomphe pour son frère, lequel porta la main à son front en un subreptice salut.

Cela mit tout le monde de bonne humeur. Emerson croyait avoir gagné, et nous autres savions à quoi nous en tenir.

Après avoir parcouru le Muski et son prolongement, le Sikkeh el-Gedideh, nous dûmes ralentir, car les rues étaient de plus en plus étroites et pleines de monde.

Le soleil se couchait et j'avais hâte d'atteindre notre destination, mais je ne demandai pas à Ramsès d'accélérer. Nous progressions d'ailleurs plus vite que d'autres à notre place, car les gens tendaient à céder vivement le passage en

reconnaissant le véhicule. Royal comme un monarque en promenade, Emerson répondait aux saluts des passants. Je me demandai s'il existait au Caire quelqu'un qu'il ne connût pas. En tout cas, la plupart des gens le connaissaient.

— Nous aurions peut-être dû venir à pied, dis-je, notre présence sera certainement remarquée.

— Elle le serait de toute façon, répliqua Emerson. Croyez-vous que nous puissions parcourir dix mètres sans être reconnus ?

Il fallut laisser l'auto sur le Beit el Kadi, car elle était trop large pour les ruelles tortueuses qui entourent le pittoresque Khan el Khalili. Emerson m'aida à descendre et se mit en route sans même un regard en arrière ; convaincu – probablement à juste titre – qu'aucun des vagabonds du voisinage n'oserait toucher à quelque chose LUI appartenant.

— Attendez un instant, dis-je en tirant sur la manche d'Emerson. Nous devons rester tous ensemble.

— Quoi ? Ah, oui. Bien sûr. Ramsès, occupez-vous de Nefret et faites vite !

— Oui, Père.

La porte en arche du côté est de la place mène aux ruelles étroites du quartier Hasaneyn, et à l'une des entrées du Khan el Khalili. Emerson nous précédait dans ce labyrinthe sans la moindre hésitation ou erreur, malgré l'obscurité grandissante. Les vieilles maisons possédaient aux étages supérieurs des balcons fermés en saillie, qui se rejoignaient presque au-dessus des rues étroites. Cela rendait le quartier agréablement frais dans la journée, mais noir comme tout le soir. Les étages inférieurs de ces maisons ont rarement des fenêtres, et le seul éclairage provenait de lanternes placées au-dessus de leur porte par des habitants attentionnés.

— N'avez-vous pas apporté votre torche électrique ? demandai-je, heureuse de porter de solides bottes plutôt que de fins escarpins.

— Tenez-vous vraiment à voir dans quoi vous venez de marcher ? rétorqua Emerson. Cramponnez-vous à moi, très chère, nous arrivons.

Le restaurant était proche de la mosquée d'Huseyn, en face de l'entrée est du Khan el Khalili. Le propriétaire, Mr Bassam, se précipita pour nous serrer dans ses bras en nous accablant de reproches. Depuis toutes ces semaines que nous étions au Caire, nous n'étions pas encore venus chez lui ! Chaque soir il avait espéré nous recevoir, chaque soir il avait préparé nos plats favoris, qu'il entreprit d'énumérer.

— C'est la volonté de Dieu, coupa Emerson. Nous voilà maintenant, Bassam, alors apportez-nous à manger. Nous avons faim.

Il s'avéra que ce soir-là, justement, Mr Bassam n'avait rien préparé. Après tout, nous étions au Caire depuis…

— Alors, ce que vous avez sous la main, l'interrompit Emerson. Et le plus vite sera le mieux.

D'abord, il fallut nous installer une table bien en vue à l'entrée du restaurant. Cela me convenait autant qu'à Mr Bassam, qui tenait à ce qu'une clientèle si distinguée soit remarquée de tous. Il épousseta même les chaises avec un torchon et j'espérai que ce n'était pas celui dont il se servait pour essuyer la vaisselle.

— Et que prendra-t-elle ? demanda-t-il quand Ramsès déposa Seshat sur une chaise.

— Elle est omnivore, répondit gravement Nefret, en anglais.

— Ah ? Ah ! oui ! Je vais lui préparer… euh… ça tout de suite !

— Nefret, cessez de le taquiner ! la réprimandai-je.

Seshat, assise sur sa chaise, inspecta le dessus de la table. N'y trouvant rien d'intéressant à part quelques miettes, elle sauta à terre.

— Mettez-lui sa laisse, Ramsès. Et dites-lui qu'elle doit rester sur sa chaise. Je ne veux pas qu'elle aille courir les rues et manger de la vermine.

— Elle mange des souris tout le temps, objecta Emerson, pendant que Ramsès replaçait la chatte sur la chaise et fouillait dans ses poches – recherche vaine, je le savais, car j'avais omis de mentionner la laisse et mon fils n'y aurait jamais pensé tout seul.

— Prenez cela !

Nefret dénoua son écharpe et la tendit à son frère.

Seshat se soumit sans protester à cette indignité quand Ramsès lui eut expliqué la situation. Les autres dîneurs, qui nous regardaient avec l'intérêt admiratif que notre présence suscite immanquablement, contemplèrent la scène bouche bée.

Mr Bassam commença à déposer des plats sur notre table, y compris un contenant du poulet épicé. Seshat n'est pas réellement omnivore, mais elle a des goûts plus éclectiques que ceux de la plupart des chats. Avant de le dévorer, elle lécha le nappage épicé du poulet avec plus d'élégance que n'en manifestaient certains des autres dîneurs. Elle partagea aussi notre dessert de melon et de sorbet.

À la fin du repas, la nuit était tombée. En face de nous, le portail du Khan disparaissait dans l'ombre, mais au-delà brillaient des lumières, émanant des innombrables échoppes. Parmi les touristes et clients qui entraient ou sortaient il y avait des personnes en vêtements européens, quelques autres portant l'uniforme.

— Rien encore, chuchotai-je à l'oreille d'Emerson, tandis que Ramsès et Nefret discutaient amicalement de la quantité de melon à allouer à Seshat. Ce n'est pas loin, on entendrait du brouhaha ?

— Probablement. Peut-être. Je n'en sais fichtre rien.

Les réponses sèches et contradictoires d'Emerson m'indiquèrent qu'il partageait mon malaise. Il n'apprécie guère de devoir rester en marge des événements. Allons-y, conclut-il.

— Où cela ? s'enquit Nefret.

— Au Khan, répondis-je, avec ma rapidité habituelle. Je proposais une petite promenade avant de rentrer à la maison. Avons-nous tous fini ?

À une époque, on fermait les portes du Khan avant la prière du soir. De plus en plus de marchands étaient maintenant des « infidèles » – Grecs, Levantins ou Égyptiens chrétiens – et chez les musulmans cairotes les esprits mercantiles avaient vu les avantages d'augmenter les heures d'ouverture, surtout à un moment où la ville regorgeait de soldats désireux de trouver quelques cadeaux et souvenirs exotiques. (Certains dépensaient leur solde dans un autre quartier de la ville et ramenaient chez

eux des souvenirs bien moins inoffensifs, mais c'est là un sujet que je préfère passer sous silence.)

Le Khan el Khalili n'est pas un simple souk, mais un assemblage de boutiques branlantes et de bâtiments en ruine. Les vieux khans, entrepôts des princes marchands du Caire médiéval, étaient des trésors d'architecture, ou l'auraient été s'ils avaient été convenablement entretenus. Quelques-uns avaient été restaurés ; la plupart non. Des commerces occupaient les rez-de-chaussée et se blottissaient contre les murs lépreux, mais on entrevoyait parfois, derrière les échoppes, une fenêtre délicatement arquée, ou une embrasure de porte carrelée.

Les odeurs n'étaient pas moins remarquables. Feux de charbon, crottin d'âne et de chameau, corps humains sales, épices et parfums, pain chaud et viande mijotée se mêlaient en un tout indescriptible. On peut énumérer les composants individuels, mais cela ne saurait transmettre au lecteur une idée de l'arôme ambiant. Il est des moments, quand la brise fraîche baigne les prairies du Kent dans l'odeur des roses et du chèvrefeuille, où j'échangerais volontiers ce parfum pour une bouffée d'air du vieux Caire.

Flânant dans les passages tortueux, devant les minuscules étals où s'exposaient soieries et babouches, plats de cuivre et ornements d'argent, je sus que Russell n'avait pas encore agi. L'endroit aurait bourdonné de commérages si la police avait pénétré dans une boutique du Khan. La plupart fermaient, on baissait les stores, éteignait les lumières, car il se faisait tard et les clients repartaient vers leurs hôtels ou cantonnements. N'arrivant plus à maîtriser mon anxiété, je dépassai les autres, allant droit vers la boutique d'Aslimi. Russell avait-il été incapable de faire le nécessaire ? Avait-il trahi ma confiance ? Crénom, pensai-je, je n'aurais pas dû me fier à lui, mais prendre les choses en main, avec un peu d'aide d'Emerson.

Puis l'idée me vint que Russell attendait peut-être que la foule se dissipe. D'un point de vue stratégique, c'était raisonnable. Moins il y avait de monde alentour, moins on courait le risque de blesser des passants innocents, ou de voir les confrères marchands d'Aslimi accourir à son aide. Je pressai le pas

voulant assister à l'hallali. Puis Emerson me rattrapa et je modérai mon allure. Plus exactement, Emerson la modéra pour moi, en m'agrippant fermement le bras.

— Doucement, ou vous allez tout faire rater ! me chuchota-t-il comme un brigand de vaudeville.

— Tante Amelia, pourquoi êtes-vous si pressée ? demanda Nefret.

Nous n'étions plus loin de la boutique d'Aslimi, située derrière la prochaine courbe de la ruelle. Je tendais l'oreille. Seshat aussi, remarquai-je. Elle était perchée sur l'épaule de Ramsès et ses yeux reflétaient la lumière des lampes comme de grosses topazes vertes. Je me forçai à sourire.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser que je suis pressée ? C'est mon allure normale.

La queue de Seshat commença de s'agiter. Elle se pencha en avant, reniflant l'air. Ses yeux avaient perdu leur éclat ; la lampe derrière moi venait d'être éteinte. Le store de l'échoppe descendit avec fracas. La grille de fer de la boutique opposée s'ajusta bruyamment. Tout le long du passage, les lumières s'éteignaient et les portes se fermaient.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Nefret.

Elle se rapprocha de Ramsès et lui prit la manche. Il l'écarta, et rattrapa Seshat qui s'apprêtait à bondir de son épaule. La posant par terre, il tendit l'écharpe à Nefret.

— Tenez-la.

— Bon sang ! s'exclama Emerson. Ils sont au courant. Comment ?

Cela tient de la sorcellerie, cette reconnaissance muette du danger qui se répand comme une traînée de poudre dans un groupe d'individus vivant dans l'incertitude et la peur de la police. La simple vue d'un uniforme, ou même d'un visage trop familier, suffit à les alerter.

— Au courant ? répéta Nefret. Au courant de quoi ?

— Des ennuis qui se préparent, répondit calmement Emerson. (Un fracas soudain, dominé par un coup de feu, le poussa à ajouter :) Ou plutôt, qui sont prêts ! Suivez-moi !

Un homme de moindre valeur nous aurait ordonné, lui, de rester en arrière. Mais Emerson savait que, de toute façon,

aucun de nous n'eût obéi, et jusqu'à ce que nous ayons pu apprécier nettement la situation, il était plus prudent de rester groupés.

Emerson alluma sa torche électrique et ouvrit la marche.

La seule porte béante était celle de la boutique d'Aslimi. Comme nous nous précipitions vers elle, un des hommes à l'extérieur se retourna avec une exclamation et une arme pointée, qu'Emerson écarta d'un revers de main.

— Ne faites pas l'imbécile. Que se passe-t-il ?

— Est-ce vous, ô Maître des Imprécations ? s'écria le bonhomme. Nous l'avons pris au piège. Wardani – ou un de ses hommes. Il y a cinquante livres de récompense !

Ramsès s'enquit :

— Où est-il ?

— Il a fui dans l'arrière-boutique. La porte est barrée mais nous l'aurons vite enfoncée !

— Enfer et damnation ! tonna Emerson en faisant volte-face avec une telle hâte que je dus courir pour rester à sa hauteur.

Dans le Khan el Khalili, il n'existe pas de « portes de derrière » au sens habituel du terme. La plupart des échoppes sont de simples compartiments, ouverts seulement sur le devant. Nous devions être parmi les rares Européens à savoir que la boutique d'Aslimi disposait, elle, d'une autre entrée – ou, en l'occurrence, d'une autre sortie. Elle s'ouvrait sur un espace entre deux bâtiments, si étroit que quelqu'un de peu attentif n'y aurait pas vu un passage. Et bien que connaissant son emplacement nous l'aurions manqué dans le noir sans la torche d'Emerson.

— Éteignez votre torche ! lui dit aussitôt Ramsès d'un ton pressant.

La seule réaction d'Emerson fut de repousser Ramsès et Nefret contre le mur. Puis, campé face à l'ouverture, il laissa la lumière jouer un instant sur son visage avant de la braquer dans le passage. Jetant un coup d'œil sous son bras, j'entrevis une silhouette qui s'arrêta un instant avant de disparaître.

— Je crois qu'il m'a vu, déclara Emerson avec satisfaction. Peabody, derrière moi. Ramsès, vous fermerez la marche, si vous voulez bien.

— Ne devrions-nous pas avertir la police ? demandai-je.

— C'est inutile maintenant. Jamais ils ne le rattraperont dans ce labyrinthe.

— Mais nous, si ! s'exclama Nefret, haletante d'excitation.

— Ce ne sera peut-être pas nécessaire, dit Emerson.

Il se croyait énigmatique et mystérieux, mais je savais ce qu'il avait en tête. Je sais toujours ce qu'Emerson a en tête. Il s'était délibérément montré afin que le fugitif le vît et, espérait Emerson, décide de traiter avec lui. Comme je le dis toujours, l'honnêteté et l'intégrité ont des avantages pratiques. Tout homme au Caire savait que lorsque le Maître des Imprécations donnait sa parole, il la tenait.

Il s'avéra que les espoirs d'Emerson étaient justifiés. Après nous être faufilés dans le passage, où Emerson et Ramsès devaient marcher en crabe, nous débouchâmes dans une ruelle plus large et vîmes une ombre se fondre dans l'obscurité de ce qui semblait être une porte mais était en réalité un autre passage étroit.

Le district Hoshasheyn est une survivance du Caire médiéval, et la plupart des cités médiévales devaient lui ressembler. Notre gibier nous menait par le bout du nez, se laissant voir mais non saisir. Notre progression était quelque peu ralentie par Seshat, qui dans son envie de poursuivre le fugitif (ou peut-être un rat) entortillait sans cesse sa laisse autour de nos jambes, jusqu'à ce que Ramsès la remette sur son épaule, en tenant son collier d'une main. Emerson ne faisait usage de sa torche que lorsque c'était absolument nécessaire. Enfin nous débouchâmes sur une petite place ornée d'une fontaine dont l'eau clapotait comme des gouttes de pluie.

— Là ! m'écriai-je en désignant une porte entrouverte qui laissait filtrer un rai de lumière.

— Hum, fit Emerson en se grattant le menton. On dirait un piège.

— C'en est un, confirma Ramsès. Il est là, près de la porte, et tient un revolver.

Farouk vint à nous, et il tenait en effet un revolver.

— C'est donc vrai ce qu'on dit du Frère des Démons. Il voit dans le noir. Je vous attendais.

— Pourquoi ? s'enquit Emerson.

— Je suis prêt à négocier.

— Parfait ! m'exclamai-je. Alors, venez avec nous, et nous…

— Non, Sitt Hakim, non. Je ne suis pas aussi stupide. Entrez. Fermez la porte et mettez la barre.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Emerson en regardant Ramsès.

— À mon avis… commençai-je.

— Je ne vous le demande pas, Peabody.

Farouk s'impatienta :

— Cessez de discuter et faites ce que je vous dis. Voulez-vous ou non les informations que je suis en mesure de vous donner ?

— Oui ! répondit Nefret.

Avant que nous ayons pu la retenir, elle était entrée dans la pièce. Farouk recula de quelques pas, braquant son arme vers elle.

Nous suivîmes, bien sûr. La pièce était petite, basse de plafond, et très sale. Une unique lampe dispensait une lumière fumeuse. Emerson ferma la porte et mit la barre en place.

— Faites vos propositions, dit-il doucement. Je perds très vite patience quand on menace ma fille.

— Croyez-vous que je ne le sache pas ?

La lumière était faible, mais je m'aperçus que le visage de Farouk luisait de sueur.

— Je ne suis pas assez fou pour lui faire du mal, sauf si vous m'y contraignez. Et je ne suis pas assez fou non plus pour continuer un jeu qui devient dangereux pour moi. Maintenant, écoutez ! En échange de ce que je peux vous dire, je demande deux choses : l'immunité et de l'argent. Vous apporterez l'argent à notre prochaine rencontre. Mille livres anglaises en or.

— Une grosse somme, commenta Emerson.

— Vous la trouverez petite quand vous entendrez ce que j'ai à dire. Et elle l'a. Paierez-vous, Nur Misur ?

— Oui, répondit-elle très vite.

— Une minute, Nefret. intervint Emerson. Avant d'accepter un marché, vous devez savoir exactement ce que vous achetez. Savoir où se cache Kamil el-Wardani ne vaut pas mille livres pour nous, ni même pour la police.

— J'ai un plus gros poisson que lui à accrocher au bout de votre ligne. Wardani est un brochet, mais je puis vous donner un requin.

— Il a de l'instruction, ce gredin, ne trouvez-vous pas ? me lança Emerson.

— Acceptez-vous ou non ? Si vous essayez de me retenir ici jusqu'à l'arrivée de la police…

— Cette idée ne m'avait même pas effleuré, protesta Emerson.

— Nous acceptons ! s'écria Nefret. Où et quand devons-nous remettre l'argent ?

— Demain soir… Non, après-demain. Une heure avant minuit. Il y a une maison, à Maadi…

Seshat émit un miaulement étranglé et tourna la tête, regardant Ramsès d'un œil accusateur. Il la posa par terre et se redressa pour faire face à Farouk. Les lèvres du jeune misérable s'étaient écartées en un agréable sourire.

— Vous connaissez l'endroit ? fit-il.

— Moi, je le connais, coupa Emerson.

Le sourire de Farouk s'accentua.

— Vous viendrez seul, Maître des Imprécations.

— Peu probable, intervint Ramsès. Pourquoi vous ferions-nous confiance ?

— À quoi me servirait de tuer le Maître des Imprécations, même si je le pouvais ? J'aurai l'argent, et sa promesse de ne rien dire à la police pendant trois jours. Je me fierai à sa parole. Tout le monde le considère comme un homme d'honneur.

— Très flatté. D'accord. J'y serai.

— Bien.

Nefret étant la plus proche, d'un geste brusque, il la tira contre lui.

Je serrai plus fort le bras d'Emerson, mais pour une fois ce fut Ramsès qui laissa la colère l'emporter sur la raison. Mais malgré sa rapidité, l'autre était prêt à réagir. La crosse de l'arme s'abattit sur sa tempe et l'envoya au sol.

— Arrêtez ! cria Nefret. Je vais le suivre. Je vous en prie, professeur. Ramsès, comment vous sentez-vous ?

Ramsès s'assit. Une traînée sombre coulait sur sa joue.

— Mal. Mais je l'ai mérité. C'était stupide. Si vous lui faites le moindre mal…

— Si elle est blessée, ce sera par votre faute. Je ne la veux que comme otage, si la police me piège. Priez pour qu'ils ne me retrouvent pas.

— Nous les entraînerons sur une fausse piste si c'est nécessaire, déclara Emerson.

Le bras que je tenais avait la rigidité de la pierre, mais sa voix était d'un calme extraordinaire.

— Si elle n'est pas de retour dans une heure…

— Je n'ai jamais vu des gens discourir autant, s'écria Farouk d'une voix hystérique. Taisez-vous ! Allez à la porte ouest du Khan et attendez. Elle y sera. Dans une heure ! Au nom de Dieu, ne dites plus rien !

Il recula jusqu'à la tenture à l'autre bout de la pièce, entraînant Nefret avec lui.

— Pas question de les suivre ! ordonnai-je comme Ramsès se relevait.

— Non, renchérit Emerson. Il est déjà au bord de l'hystérie. Ramsès, c'était vraiment idiot. Mais je ne vous blâme pas. J'en aurais peut-être fait autant si votre mère ne m'avait fermement retenu.

— Je suis sûr que non, répliqua Ramsès.

Il essuya le sang de sa bouche d'un revers de main. Je lui tendis mon mouchoir, qu'il prit sans remercier ni même paraître s'en apercevoir.

— Vous avez trop de bon sens pour ça.

— Où est Seshat ? m'enquis-je en regardant autour de moi.

— Vous croyez qu'elle les suit ? demanda Emerson.

— Je l'ignore, répondit Ramsès. Et pour l'instant, je ne m'en soucie guère. En route !

Il nous fallut quelque temps pour trouver notre chemin jusqu'à la porte ouest du Khan el Khalili, fermée pour la nuit. Les rues étaient étonnamment désertes, pour si tardive que fut l'heure. De toute évidence, la police était partie dans une autre direction, ou avait abandonné la poursuite.

Il y avait un café sous l'arche ornée de mosaïques, en face de l'entrée. Nous prîmes place dehors, sur le banc de bois que ses

occupants avaient poliment ou prudemment quitté en nous voyant arriver. Emerson me demanda ce que je désirais.

— Du whisky, répondis-je d'un ton lugubre. Mais je me contenterai de thé.

— Tout ira bien, dit Ramsès.

La tramée de sang séché avait l'air d'une cicatrice. Je lui repris mon mouchoir et le trempai dans le verre d'eau apporté par le garçon.

— Il ne m'a pas fait l'effet d'un tueur, remarquai-je.

— C'en est un, je vous le garantis. Mais il ne fera pas de mal à quelqu'un qui a promis de lui donner mille livres.

Emerson sortit sa montre. Comme c'était la troisième fois depuis que nous étions assis, je l'avertis que je briserais cette fichue toquante s'il la consultait de nouveau. Ramsès se tint figé pendant que je lui lavais le visage. Puis il suggéra :

— Pendant que nous attendons, autant préparer notre histoire. Pensez-vous qu'elle se doute que nous n'étions pas chez Aslimi par hasard ?

— Probablement, répondit Emerson.

Il porta la main à sa poche, croisa mon regard, et sortit non pas sa montre mais sa pipe.

— Elle a l'esprit vif. Mais à ce qu'elle sait, la police cherchait Wardani, rien de plus. Quand Farouk nous a offert un plus gros poisson… Seigneur ! Pensez-vous que ce soit une tentative discrète de chantage ? Son silence vaudrait bien mille livres s'il sait que vous êtes…

— Pas de nom ! m'exclamai-je.

— Telle n'était pas mon intention, protesta Emerson d'un air vexé.

— Je ne vois pas comment il pourrait être au courant, opina Ramsès. Le seul éclairage provenait d'une lampe pendue à l'arche grillagée derrière nous. Je ne distinguais pas ses traits, mais je voyais ses mains. Il m'avait repris le mouchoir et le mettait en lambeaux.

— Supposons le pire, dis-je. Admettons qu'ils soupçonne… euh… la vérité sur vous et… euh… l'autre. Cela ne peut être davantage qu'un simple soupçon, et il n'a pu en faire part à son… euh… employeur, sinon il…

— Crénom, Peabody, arrêtez de bégayer ! rugit Emerson. Et de supposer le pire ! Comment pouvez-vous rester assise là à… à… supposer des choses avec tant de sang-froid, alors qu'elle est… alors que peut-être… Quelle heure est-il ?

— Père, je vous en prie, ne regardez pas encore votre montre, supplia Ramsès d'une voix qui me parut près de se briser. Ça fait moins d'une demi-heure. Je ne crois pas qu'il soit utile de supposer autre chose que ce qui saute aux yeux. Farouk s'est montré aussi direct qu'il l'osait, et de toute évidence, Nefret aussi a compris ce qu'il voulait dire. Elle était avec vous quand Russell a déclaré qu'il soupçonnait Wardani de collaborer avec l'ennemi. La question de mon identité est un tout autre problème. Il n'y a aucune raison de penser que Farouk est au courant. Et Nefret ne peut l'être.

— Je voudrais tant que nous puissions lui dire…

— Mère, vous savez pourquoi nous ne le pouvons pas.

Son regard restait fixé sur la porte en face de nous.

— Elle est entrée tout droit dans cette tanière crasseuse, avec un pistolet pointé sur elle. Elle n'a pas hésité. Elle ne s'est pas arrêtée pour réfléchir avant d'agir. Elle se fie plus à son cœur qu'à sa tête ; il en sera toujours ainsi. Si elle n'arrive pas à maîtriser ses emportements, elle est capable de dire ce qu'il ne faut pas à qui il ne faut pas, et…

Sa voix se brisa. Je posai ma main sur la sienne.

— Il y a plus, n'est-ce pas ? Une raison particulière pour que vous la pensiez incapable de tenir sa langue. Vous ne nous avez jamais dit comment Percy a appris que c'était vous qui l'aviez fait sortir du campement des bandits. Est-ce Nefret qui vous a trahi ?

La main sous la mienne se fit poing serré.

— Mère, pour l'amour du ciel, pas maintenant !

— Maintenant vaudrait mieux que plus tard ou pas du tout. Vous avez dit que trois personnes seulement étaient au courant. David, Lia et Nefret. Ce ne pouvait être ni David ni Lia, ils ne sont arrivés en Égypte qu'après que Percy eut concocté ses sales manigances pour vous faire accuser d'être le père de son enfant. Percy poursuivait Nefret…

— Elle ne l'a pas fait exprès.

Il parlait dans un murmure entrecoupé, les yeux toujours fixés sur l'entrée obscure du Khan.

— Elle ne pouvait savoir qu'il…

— Non, bien sûr que non. Mon cher garçon…

— Je ne la blâme pas. Comment le pourrais-je ? C'était un de ces fichus enchaînements comme il s'en produit parfois, et que personne ne peut prévoir. Mais il est inutile qu'elle en sache plus qu'elle n'en sait déjà. Que pourrait-elle faire sinon s'inquiéter et insister pour nous aider ? Et alors, c'est moi qui m'inquiéterais pour elle.

— Vous êtes injuste, protestai-je. Et peut-être un peu trop protecteur ?

— Si j'avais été un peu plus protecteur, elle ne serait pas en ce moment dans les ruelles sombres du Caire avec un homme à peu près aussi fiable qu'un scorpion.

Il alluma une nouvelle cigarette.

— Vous fumez trop, reprochai-je.

— C'est certain.

— Donnez-m'en une, s'il vous plaît.

Il haussa les sourcils mais obéit, et me l'alluma. Le goût âcre fut comme une pénitence.

— C'est ma faute, dis-je, pas la vôtre. Vous ne vouliez pas qu'elle vienne ce soir. Je me suis crue maligne…

— Je n'y tiens plus, marmotta Emerson. Je pars à sa recherche…

— Non ! coupa Ramsès en exhalant un soupir. La voilà.

Elle émergeait de l'obscurité, d'une démarche chancelante. La chaise d'Emerson se renversa avec fracas et quand elle le vit se précipiter aussi, elle s'effondra dans ses bras tendus, et il la serra contre son cœur.

— Merci mon Dieu, murmurai-je.

— Et voilà cette satanée chatte, ajouta Ramsès. Comment diable…

Nefret ne voulut pas laisser Emerson la porter, et refusa de rentrer.

— Pas avant d'avoir bu quelque chose, décréta-t-elle en s'installant sur la chaise que Ramsès lui présentait. J'ai la gorge sèche comme si j'avais avalé de la poussière.

— C'est la peur, diagnostiqua son frère, claquant des doigts pour appeler le garçon.

— Prétendrez-vous n'avoir pas eu peur pour moi ?

— C'est de lui que je m'inquiétais, affirma Ramsès.

Nefret jeta un regard significatif au tas de mégots sur le sol près de lui. Elle avait le visage couvert de poussière et de toiles d'araignées, ses cheveux défaits étaient retenus par un lambeau de tissu froissé que je reconnus être l'écharpe qu'elle avait prêté à Seshat en guise de laisse. La chatte s'assit par terre, près d'elle, et entreprit de faire sa toilette.

— Qu'est-ce qu'il a… commença Emerson.

— Laissez-moi le temps, coupa Nefret.

Elle but avidement le verre de thé que le garçon avait apporté. Nous étions les seuls clients. L'heure de la fermeture de ce genre d'établissements était passée depuis longtemps, mais personne n'aurait eu l'audace de mentionner pareil détail devant l'un de nous.

— Il ne m'a fait aucun mal, dit-elle avec un sourire rassurant. Quand je l'ai convaincu que je ne me sauverais pas, il s'est contenté de me tenir le bras pour me guider. J'ai tenté de l'interroger, mais chaque fois que je parlais il hurlait – pour que je me taise, bien sûr. J'ai aussi essayé de garder en mémoire le chemin que nous avons pris, mais c'était sans espoir ; vous savez comme ces ruelles sont tortueuses. Quand nous nous sommes arrêtés, j'ai compris que nous avions dû sortir de la zone dangereuse, car il semblait plus calme. Alors je lui ai demandé qui était le gros poisson…

— Au nom du ciel, Nefret ! s'écria Emerson. Vous n'auriez pas dû prendre un tel risque ! Hum… Vous l'a-t-il dit ?

— Il a éclaté de rire et s'est montré grossier, disant que les femmes n'étaient bonnes qu'à deux choses… et qu'il comptait sur moi pour l'une de ces choses. L'argent, s'empressa-t-elle de préciser en voyant le visage d'Emerson. Je lui ai assuré que je rassemblerais la somme demain à la première heure et que nous le rejoindrions comme promis. Alors il a dit que je pouvais partir, à moins que je ne souhaite… C'est à ce moment-là que Seshat l'a mordu.

Ramsès se pencha et caressa la tête de la chatte.

— J'avais l'intention de lui demander où j'étais, mais il est parti précipitamment, et il m'a fallu un moment pour m'orienter. Finalement, j'ai préféré suivre Seshat, qui n'arrêtait pas de me pousser la jambe, et elle m'a conduite ici.

Emerson n'était plus pourpre, mais il virait à une sorte de gris lavande.

— Il vous a demandé… si vous souhaitiez… ?

— Il n'y est pas allé par quatre chemins, mais il n'a pas insisté. Surtout quand Seshat l'a mordu. Professeur, promettez-moi de ne pas vous emporter quand vous le verrez demain. Il est vital que nous arrivions à un arrangement. Oh, flûte ! Je n'aurais pas dû vous le dire.

— M'emporter, répéta Emerson. Je ne m'emporte jamais.

— Vous lui remettrez l'argent ?

— Certainement.

— Et tiendrez votre promesse de lui laisser le temps de fuir ?

— Évidemment.

Ramsès, qui jusque-là avait gardé un silence pensif, proposa d'aller chercher l'automobile.

— Autant y aller tous ensemble, dit Nefret. Je me sens parfaitement capable de marcher un peu. Professeur ?

— Humpf, fit Emerson. Quoi ? Ah, oui.

Nous payâmes princièrement le propriétaire du café, à moitié endormi, et vîmes les lumières s'éteindre tout de suite après notre départ. Emerson entourait Nefret de son bras et elle s'appuyait contre lui. Ramsès et moi suivions. Il avait hissé la chatte sur son épaule. Je la caressai et elle répondit par un léger ronronnement.

— Il va falloir lui trouver une récompense adéquate, remarquai-je.

— C'est une perte de temps que de vouloir « récompenser » un chat. Ils estiment toujours mériter ce qu'il y a de mieux, quoi qu'ils fassent.

— Elle a pourtant eu un comportement extraordinaire.

— Pas pour une descendante de Bastet. Mais elle est étrange, je le reconnais.

Nous marchâmes un moment en silence.

— Accompagnerez-vous votre père quand il ira porter l'argent ?

— Cela me paraît préférable. Vous connaissez ses intentions, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suis un peu étonnée que Farouk n'ait pas fixé le rendez-vous pour demain.

— Il en a un autre demain soir. Le même que moi.

8

Après nos fatigues et triomphes de la veille, même Emerson n'était guère pressé de se remettre au travail. Il nous laissa prendre notre petit déjeuner sans répéter plus de deux fois que nous le retardions. Les cheveux de Nefret brillaient et voletaient, comme toujours quand elle venait de les laver. Elle avait passé un long moment dans la salle de bain la veille, pour effacer non seulement poussière et sueur mais aussi une salissure moins tangible. Pour une femme aussi sensible, le simple contact d'un tel homme était une souillure, et j'avais le sentiment que, pour des raisons évidentes, elle avait minimisé les désagréments de la rencontre.

Elle ne semblait toutefois pas affectée par sa dernière aventure, et dès que Fatima eut quitté la pièce, elle revint au sujet que nous avions laissé en suspens la veille au soir.

— J'ai promis à Sophia que je passerais l'après-midi à la clinique. Nous avons plusieurs cas qui requièrent de la chirurgie. Je m'arrêterai à la banque avant d'y aller et…

— Non, pas question, interrompit Emerson en étalant de la gelée de groseilles sur une tranche de pain. J'irai à la banque ce soir.

— Mais, professeur…

— C'est ma responsabilité.

Pour une fois, Nefret n'insista pas. Le menton dans la main, les coudes sur la table, elle dévisagea Emerson avec intensité.

— Alors, que payez-vous exactement ? C'est une grosse somme, vous l'avez dit vous-même.

Emerson s'attendait à cette question et put fournir une réponse franche, encore qu'incomplète.

— Vous vous rappelez ce que Russell nous a dit le soir où nous avons dîné avec lui ? Il semble qu'il ait eu raison. Wardani

collabore avec l'ennemi. Saïd, ou quel que soit son nom, doit être un des lieutenants de Wardani. Ce que j'espère obtenir contre cet argent, c'est le nom de l'agent turc ou allemand avec qui ils ont traité.

Nefret hocha la tête.

— C'est ce que je me suis dit. Cet homme-là serait un gros poisson, n'est-ce pas ?

— Cet homme ou cette femme, intervint Ramsès. Je suis surpris que vous ne considériez pas la possibilité que ce soit une personne de votre sexe.

Les lèvres de Nefret s'incurvèrent.

— Une femme n'occuperait pas une position aussi importante. Les Turcs et les Allemands, comme le reste de la population masculine mondiale, considèrent qu'elles ne sont bonnes qu'à soutirer des informations aux hommes qu'elles séduisent.

— Humpf, fit Emerson. Nous avons connu quelques femmes capables de bien davantage. À quoi bon émettre des hypothèses ? Demain, nous serons fixés. Venez m'aider, Ramsès, je voudrais regarder cette statue de plus près avant que nous partions pour Gizeh.

La statue se trouvait où les porteurs l'avaient laissée, encore emmaillotée dans ses couches d'étoffe protectrices. Après l'en avoir dépouillée, nous observâmes tous un moment de silence admiratif. Image idéalisée d'un homme qui était aussi un dieu, la statue rayonnait de dignité. Les lignes nettes des yeux et de la bouche, les parfaites proportions du torse et des bras ressortissaient aux meilleurs traditions sculpturales de l'Ancien Empire. Selon certaines autorités, l'art égyptien avait atteint sa perfection à cette période. Et en cet instant, j'étais d'accord avec elles.

— Elle est magnifique, murmura Nefret. Elle ira au musée, je suppose ?

— Sans aucun doute, répondit Ramsès. Sauf si nous trouvons quelque chose d'encore plus beau que Quibell pourrait accepter à la place.

— Aucune chance, grommela Emerson. Si nous avions une demi-douzaine de ces statues, il nous en laisserait peut-être une. Mais nous ne trouverons rien d'autre.

— Voulez-vous que je prenne des photographies ? proposa Nefret.

— Plus tard. Peabody, rassemblez votre arsenal, et en route.

Je dus reprendre mon ombrelle-épée à Jamal, le jardinier, qui faisait aussi office d'homme à tout faire. C'était un cousin de Selim, au troisième ou quatrième degré ; il était mince, aussi beau que Selim, mais dépourvu de l'ambition et de l'énergie de ce dernier. Je lui avais expliqué que le mécanisme de mon ombrelle était dur, et il m'avait assuré que, pour un homme de sa compétence, le réparer serait un jeu d'enfant. Je l'essayai, et j'eus l'agréable surprise de constater qu'elle fonctionnait parfaitement.

Selim et le reste de l'équipe étaient sur place quand nous arrivâmes. Nefret partit peu après midi. Les hommes étaient parvenus au soubassement rocheux. Les blocs taillés qui tapissaient les puits s'arrêtaient là, mais la galerie s'enfonçait dans la base du plateau.

— Elle ne peut aller guère plus bas, remarqua Selim, plein d'espoir.

Tout comme moi, il en avait assez de tamiser sans fin des paniers de sable et de cailloux qui ne contenaient pas même un tesson de poterie.

— Bah, fit mon mari. Il peut faire encore deux mètres. Ou trois, ou quatre, ou…

Selim gémit.

— Et, reprit Emerson, implacable, il vous faudra monter la garde cette nuit, et les nuits suivantes, jusqu'à ce que nous en ayons fini avec la chambre funéraire. Après la découverte d'hier, tous les voleurs ambitieux des environs voudront tenter leur chance.

— Mais nous n'avons rien trouvé d'autre, objecta Selim, juste la statue.

— Oui, dit Emerson.

Nous continuâmes encore plusieurs heures sans atteindre le fond du puits. Emerson, après un coup d'œil au soleil – il était

capable d'y lire l'heure aussi précisément que sur une montre –, décréta la fin du travail. Comme j'exprimais ma surprise – car nous n'étions sûrement pas loin de la chambre funéraire – il me décocha un regard amer.

— Nous avons à faire en ville, au cas où vous l'auriez oublié. Je dois dire qu'une saison sans ces satanées « distractions » serait un plaisant changement.

J'ignorai cette récrimination, que j'entendais souvent.

— Et après ? m'enquis-je en lui jetant à mon tour un regard lourd de sens.

— Que diable voulez-vous dire ? grommela-t-il.

— Moi je le sais, intervint Ramsès, qui nous avait rejoints. Et la réponse est non, Mère. J'ai déjà prévenu Fatima que je dînerai dehors ce soir. Seul.

— Oh, c'est à cela que vous faisiez allusion ? dit Emerson en haussant les sourcils. La réponse est non, Peabody.

Bien entendu, il n'était pas question que je me laisse intimider. Mais j'attendis mon heure jusqu'à ce que nous ayons fini de nous laver et de nous changer. Nefret n'était pas revenue. Après les habituels crépitements, je réussis à avoir l'hôpital au bout du fil. Elle était encore en chirurgie, où elle avait passé tout l'après-midi. C'était ce que j'espérais entendre. Elle rentrerait à la maison dès qu'elle en aurait terminé et ne ressortirait probablement pas. Les longues séances de chirurgie l'épuisaient physiquement, et parfois aussi moralement.

En rejoignant Emerson et Ramsès, je découvris qu'ils étaient parvenus à un compromis, selon les termes d'Emerson. Nous dînerions tous ensemble dehors, puis Ramsès irait là où il devait se rendre.

— C'est du simple bon sens, expliqua Emerson.

— Comment cela ?

Feignant de ne pas m'avoir entendue, Emerson se précipita sur le siège du conducteur. J'ordonnai à Ramsès de prendre place à l'arrière avec moi et le soumis à une inspection détaillée. Il était très élégant, remarquai-je, bien qu'il parût quelque peu engoncé dans sa veste. Ce ne pouvait être le fait des pansements ; à sa demande expresse (et parce que la cicatrisation se poursuivait bien) j'en avais réduit le volume.

— Portez-vous une arme ? m'enquis-je.

— Seigneur, non ! Je n'ai aucunement l'intention de tirer sur quelqu'un.

— Alors prenez la mienne, dis-je en ouvrant mon sac à main.

— Non, merci. Ce petit Ladysmith est une des armes les moins efficaces jamais inventées. Je ne comprends pas comment vous parvenez à atteindre quelque chose en l'utilisant.

— D'ordinaire, je n'y parviens pas, avouai-je. Mais si quelqu'un vous tenait dans une étreinte mortelle…

— Un poignard est plus efficace. De toute façon, l'astuce, c'est de mettre l'autre hors de combat avant qu'il vous atteigne.

— Alors, dites-moi où vous allez, et ce que vous prévoyez.

— Très bien. Puisque vous en savez déjà plus que vous ne devriez, autant vous dire ce que vous avez besoin de savoir. Nous serons vus tous trois en train de dîner en public, et nous quitterons l'hôtel ensemble ; je m'éclipserai tandis que vous et Père rentrerez directement à la maison. Le rendez-vous est prévu à la mosquée en ruine, près de la tombe de Burckhardt. Père connaît l'endroit. Inutile que vous veniez me protéger car David sera là, dans une cachette sûre. Il a refusé de me laisser y aller seul.

— Dieu bénisse ce garçon ! murmurai-je.

— Je le souhaite de tout mon cœur.

Nous allâmes d'abord à la banque, sur le Sharia Qasr el-Nil. La transaction ne prit guère de temps. Aucune des transactions d'Emerson ne prenait longtemps. Quand nous ressortions, Emerson portait ce que Ramsès appelle mon « cabas ». Un millier de livres en pièces d'or pèsent un poids considérable.

Le trajet était court entre la banque et le *Savoy* où, Emerson daigna m'en informer, nous allions dîner. Je ne lui demandai pas pour quelle raison, car il m'aurait répondu par un tissu de mensonges, et j'étais sûre que sa véritable motivation apparaîtrait en temps voulu. L'élite des fonctionnaires du Caire et des officiers britanniques fréquentait le *Savoy*.

Je crois qu'aucune des personnes présentes ce soir-là au *Savoy* n'oubliera le spectacle qu'offrit Emerson, entrant d'un pas vif, chargé d'un grand sac de satin noir agrémenté de perles de jais. Peu d'hommes l'eussent fait et aucun avec autant

d'aplomb. Quand on nous désigna une table, il plaça le sac sous la nappe et y posa les pieds.

— Essayez-vous de pousser quelqu'un à nous voler ? m'enquis-je. Vous auriez aussi bien pu brandir une pancarte annonçant que nous transportons quelque chose de précieux dans ce sac.

— Oui, répondit Emerson en prenant le menu.

— Il n'y a guère de risque, objecta Ramsès. Aucun voleur n'oserait voler le Maître des Imprécations.

— Humpf, fit Emerson en le foudroyant du regard par-dessus le menu. Encore un dicton de Selim ? Ce n'est pas un des meilleurs.

Il fit au maître d'hôtel un signe impérieux. Quand nous eûmes fini de commander, il planta les coudes sur la table et observa la salle d'un œil curieux.

Toutes les tables n'étaient pas occupées. Il était encore tôt pour « la crème ». Je ne reconnus que Lord Edward Cecil et quelques membres de sa bande.

— Qui sont ces gens avec Cecil ? demanda Emerson.

Je lui donnai leurs noms qui ne signifièrent rien pour lui.

— Et ce type qui a l'air de se moquer de Cecil ? demanda-t-il.

— Il s'appelle Aubrey Herbert, répondit Ramsès. Il travaille avec Woolley et Lawrence. Il a été un temps attaché honoraire à Constantinople.

— Vous le connaissez ? s'enquit Emerson.

— Je l'ai rencontré. Puis-je vous demander la raison de votre intérêt ?

— Je cherche quelqu'un.

— Qui ?

— Ce type, Hamilton. Vous le connaissez, Ramsès, n'est-ce pas ? Vous pourrez me le montrer.

— Je ne le vois pas… Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il devrait être là ?

— Il habite au *Savoy,* non ? C'est ça, oui…

Emerson repoussa sa chaise.

— Je vais lui faire monter ma carte.

Et il partit, en fouillant dans ses poches.

— Pourquoi ce soudain intérêt pour le major Hamilton ? demandai-je à Ramsès, en faisant signe au serveur d'apporter le potage.

Inutile d'attendre Emerson, qui reviendrait seulement quand il l'aurait décidé.

— Je l'ignore.

— J'espère qu'il n'a pas l'intention de lui chercher querelle.

— Pourquoi le ferait-il ?

— Le major a été quelque peu grossier au début, mais Nefret dit qu'il s'est montré charmant avec elle. Ô mon Dieu ! Votre père aurait-il décidé d'aller dire au major de ne plus approcher Nefret ou…

— Non, je ne crois pas.

— Ou alors, c'est pour la gamine. Il veut peut-être…

— Mère, ces hypothèses sont une perte de temps. Pourquoi ne mangez-vous pas votre potage, avant qu'il refroidisse ?

— Les hypothèses, rétorquai-je, ne sont jamais une perte de temps. Elles élaguent le bois mort dans les buissons de la déduction.

Ramsès se réfugia derrière sa serviette.

— Vous avez avalé de travers ? s'enquit son père qui revenait.

— Non, Père. Le major était-il là ?

— Nous le saurons en temps voulu, répondit son père en attaquant son potage.

Il eut fini avant moi et reprit :

— Je lui ai fait porter un message, disant que j'étais là et désirais le voir.

La réponse à son message se présenta sous une forme inattendue. Ramsès la vit le premier. Il étouffa un juron et dirigea mon attention vers la porte de la salle à manger.

— Ce n'est que Miss Molly, dis-je. Inutile de jurer.

— Je commence à penser qu'elle porte la poisse, s'excusa Ramsès.

— Allons donc ! s'exclama Emerson en se tournant pour sourire à l'élégante petite silhouette.

Elle nous vit au même instant et vint vers nous d'un pas léger. À sa démarche maniérée et son air satisfait, je compris qu'elle avait le sentiment de paraître très adulte. Elle arborait une robe

de satin rose et les anglaises qui entouraient son visage étaient retenues par une couronne de roses artificielles. Comme je le dis toujours, l'habit fait la femme ; dans cette tenue, plus adaptée à une jeune fille qu'à une adolescente, on lui aurait en effet donné plus que son âge avoué. L'achat avait dû être autorisé par son oncle indulgent.

Miss Nordstrom la suivait de près. Son visage était encore plus fermé que lors de notre première rencontre, et elle me parut très fatiguée.

— J'espère que vous vous sentez mieux, lui dis-je.

— Merci, Mrs Emerson. Ce n'était qu'une légère… hum… indisposition. Veuillez nous excuser d'interrompre votre dîner. Venez, Molly, n'obligez pas ces gentlemen à rester debout.

— Ne pourrions-nous partager votre table ? me demanda Molly.

— Comme vous voyez, nous avons presque fini notre repas, répondis-je.

— Moi aussi. Nordie a dit que je pourrais descendre prendre un dessert si je buvais tout mon lait.

Le lait d'ici a un goût vraiment affreux. Elle eut une amusante grimace à l'adresse d'Emerson, qui, tout sourire, la regardait du haut de sa grande taille.

— Bien sûr, ma chère. Et vous aussi, naturellement, Miss… Euh… hum. Le major nous rejoindra-t-il ?

Le garçon apporta deux chaises supplémentaires et nous dûmes nous serrer, ce qui mit chacun dans une position fort incommode. Miss Molly s'installa entre Ramsès et moi avec un air d'intense satisfaction.

— Il ne peut pas, répondit-elle.

— J'espère qu'il ne souffre pas d'une indisposition alimentaire ? s'inquiéta Ramsès.

— Des problèmes d'estomac, voulez-vous dire ? gloussa Molly. Non, c'était…

— Le major s'apprêtait à partir, il avait un rendez-vous pour dîner, coupa Miss Nordstrom, rougissante. Il vous exprime ses regrets et espère vous voir une autre fois.

— Ah, fit Emerson.

Il ne laissa paraître aucune déception. En fait, si je n'avais su à quoi m'en tenir, je l'aurais cru content.

Miss Molly prit tout son temps pour commander son dessert, demandant son opinion à chacun. Elle partageait son attention entre Emerson et Ramsès – sans obtenir grand-chose de ce dernier en matière de conversation – ce qui me conférait la charge de distraire Miss Nordstrom. Tâche harassante, car elle ne parlait que de son dégoût du Caire et de son désir de rentrer chez elle.

— La nourriture ne me convient pas, Mrs Emerson, et il est impossible de faire suivre à Molly un régime régulier. Chez soi, vous comprenez, on contrôle tout, et l'on établit un programme pour les heures de classe, les exercices physiques et les visites aux parents. Les horaires du major sont si irréguliers que je ne sais jamais quand il rentrera, mais lorsqu'il est à la maison, il souhaite voir Molly.

— C'est naturel, remarquai-je.

— Bien sûr, bien sûr, mais cela ne vaut rien pour la discipline ! (Elle baissa le ton.) Je vous assure que je ne lui aurais pas permis de venir vous ennuyer si le major n'avait pas cédé à ses supplications. Je suis contre les veillées tardives pour les enfants, et des nourritures si riches.

Le baba au rhum que dévorait Miss Molly entrait certainement dans cette catégorie. Son contentement était tel que je ne pus m'empêcher de sourire.

— Une petite entorse au règlement de temps en temps ne peut faire de mal, dis-je.

Miss Molly, qui parlait la bouche pleine, ne m'entendit pas. Ramsès, si. Il me décocha un regard en coin.

Tandis que Molly bavardait joyeusement, je commençai à m'inquiéter de l'heure. Miss Nordstrom avait refusé l'offre d'un dessert, mais accepté un café. La salle à manger était pleine, et plusieurs personnes de connaissance s'arrêtèrent pour nous saluer en gagnant leur table ou la quittant. Lord Edward fut du nombre.

Fils de Lord Salisbury, il était par sa naissance et sa lignée le plus distingué de tous les jeunes gens que Kitchener avait engagé dans l'administration civile d'Égypte. Il n'avait aucune

qualification pour le poste qu'il occupait au ministère des Finances, mais tout le monde s'accordait à dire qu'il faisait de l'excellent travail et avait gagné la confiance du gouvernement. Il passait aussi pour l'homme le plus spirituel du Caire. Se moquer des autres est la façon la plus facile d'acquérir une telle réputation. Ce que lui et sa bande disaient de nous derrière notre dos, je ne puis que l'imaginer.

Gravement, avec déférence, il félicita Emerson pour la découverte de la statue, m'assura de ma belle apparence, pinça la joue de Molly et s'enquit de Nefret. Miss Nordstrom eut droit à un hochement de tête condescendant. Enfin il s'adressa à Ramsès :

— J'ai pensé que vous aimeriez savoir que Simmons a reçu un blâme et l'avertissement de se mieux conduire à l'avenir.

— Ce n'était pas entièrement sa faute, répondit Ramsès.

— Non ? s'étonna Lord Edward. Je lui répéterai vos paroles. Bonsoir.

— Il nous faut aussi prendre congé, déclara Miss Nordstrom après que le gentleman se fut éloigné d'un pas guilleret. Il est horriblement tard.

— Je n'ai pas fini mon gâteau, protesta Molly d'un air rebelle.

— Vous en avez mangé bien assez, répliquai-je. Suivez Miss Nordstrom. Bonne nuit à toutes les deux.

— Et transmettez nos salutations au major, ajouta Emerson.

— Elle devient quelque peu collante, remarquai-je en suivant du regard la jeune personne entraînée par sa gouvernante. Quelle heure est-il ?

Ramsès sortit sa montre :

— Dix heures et demie.

Emerson appela le garçon en agitant sa serviette comme pour réclamer une trêve.

— Emerson, voyons !

— Vous m'avez dit que je ne devais pas crier. Comment alors attirer son attention ? Finissez votre café et ne me sermonnez pas.

J'en bus une gorgée.

— Je dois dire que la cuisine du *Savoy* ne vaut pas celle du *Shepheard*. Le café a un drôle de goût.

Emerson, concentré sur l'addition, ignora ma remarque, mais Ramsès dit :

— Le mien était très bon. Êtes-vous sûre de ne pas y avoir mis du sel au lieu de sucre ?

— Je ne prends pas de sucre, vous devriez le savoir.

— Puis-je ? (S'emparant de ma tasse, il goûta le café.) Il n'est pas bon du tout, dit-il en s'essuyant la bouche. En voulez-vous un autre ?

— Pas le temps, intervint Emerson, qui avait fini de régler la note.

Il nous entraîna hors de l'hôtel et nous poussa dans l'automobile. Pendant que nous contournions les jardins Ezbekieh et nous engagions sur le boulevard Clos Bey en direction du nord, Ramsès tira un ballot de sous la banquette et entreprit d'ôter ses vêtements de dessus. Pas étonnant qu'il eût l'air engoncé ! Il portait sous sa tenue de soirée la chemise large et le caleçon traditionnels.

Tandis qu'il finissait de se changer, je regardai en arrière, guettant d'éventuels suiveurs. Rien, sinon une autre automobile ou une motocyclette, n'aurait d'ailleurs pu rivaliser de vitesse avec Emerson, et quand nous atteignîmes le Suq el-Khashir j'étais certaine que nous n'étions pas suivis. Me tournant vers Ramsès, je vis une forme sombre vêtue de haillons. L'odeur avait déjà attiré mon attention. En me bouchant le nez, je m'enquis :

— Pourquoi vos déguisements sont-ils si répugnants ?

— Nefret m'a posé la même question.

Il ajusta une perruque qui avait l'air d'une haie mal taillée. Elle semblait grise ou blanche, et sentait aussi mauvais que ses vêtements.

— Comme je lui ai dit, la saleté tient les importuns à distance. Je présume qu'elle et vous préféreriez me voir à cheval, romantiquement drapé dans une grande tunique de soie blanche, avec un agal doré pour tenir mon keffieh.

— Je ne vois pas quelle en serait l'utilité. Pourtant le keffieh vous siérait, avec vos yeux sombres, vos traits aquilins et…

— Je n'aurais pas dû aborder ce sujet, dit Ramsès d'une voix étranglée par le rire. Bonne nuit, Mère !

Avant que j'aie pu prononcer une parole, il avait disparu, en sautant lestement de la voiture qui ralentissait.

Emerson reprit immédiatement de la vitesse.

Après avoir plié soigneusement la tenue de soirée de Ramsès je me penchai en avant pour parler à Emerson.

— Doit-il aller loin ?

— C'est à un peu plus de trois miles. Il devrait y être largement à temps.

Manuscrit H

Le Turc était en retard.

Aplati derrière une stèle, Ramsès attendait là depuis un bon moment quand il perçut les grincements de roues d'un chariot. Il attendit pour se relever que le lent véhicule l'ait dépassé. Il avançait en oblique, avec précaution, entre les stèles effondrées, luttant contre une lâche réticence à s'approcher. Farouk et les autres étaient déjà arrivés, seuls ou par deux, comme il le leur avait appris.

Pendant un moment, il observa ce qui se passait par une brèche du mur. Le Turc était pressé, au point qu'il alla jusqu'à aider au déchargement. Il sursauta quand Ramsès se glissa près de lui.

— Inutile de vérifier la marchandise, grogna-t-il, tout est là.

— C'est vous qui le dites.

— Le temps presse.

Il jeta un ballot enveloppé de toile à Ramsès, qui le passa à Farouk.

— Dois-je l'ouvrir, monsieur ? demanda Farouk.

— Non, répondit sèchement Ramsès. Continuez.

Il s'approcha du Turc.

— Nous avons eu des problèmes. Farouk vous a-t-il raconté ?

— J'ai préféré vous laisser faire, monsieur, intervint Farouk d'une voix de miel.

Ramsès recula d'un pas.

— Nous ne pouvons plus nous servir de la boutique d'Aslimi. La police y a fait un raid la nuit dernière. Tous les marchands du Khan el Khalili en parlent.

Le Turc émit un chapelet de jurons dans un mélange d'idiomes.

— Qui nous a trahis ?

— Qui, sinon Aslimi ? Cela faisait des semaines qu'il était prêt à craquer. Comment leur avez-vous échappé, Farouk ?

— Vous avez été surpris de me voir ici ?

— Non. Tous les commerçants du Khan savent que la police est repartie sans prisonnier. Aviez-vous été averti à temps ?

— Non, mais je suis malin.

Il laissa échapper un grognement quand le Turc lui déposa dans les bras une lourde caisse.

— Je connais les passages du Hoshasheyn comme un amant connaît le corps de sa maîtresse. Ils n'avaient pas la moindre chance.

— Ils ? interrogea Ramsès.

— Les policiers, qui d'autre ?

Voilà qui réglait la question, se dit Ramsès. Si Farouk était fidèle à Wardani, il aurait parlé de sa rencontre avec les Emerson et se serait vanté de son astuce pour soutirer un millier de livres en or au Maître des Imprécations. Il était assez vaniteux pour s'imaginer avoir l'argent sans rien donner en retour.

— Bien joué, murmura Ramsès. Aslimi ne peut apprendre grand-chose à la police, puisque nous ne lui avons pratiquement rien dit. Mais il nous faut trouver une autre boîte aux lettres. Connaissez-vous la mosquée de Qasr el-Aïn ? Elle est peu fréquentée, sauf le vendredi, quand les derviches tournent, et il y a une petite ouverture près de l'une des plaques de marbre sur le mur à gauche en entrant, juste sous le texte du Ayet el-Kursee. Vous connaissez le Coran, je suppose ?

— Je trouverai. Encore une livraison et ce sera la dernière.

— L'heure est-elle donc si proche ?

— Assez proche.

Le chariot était maintenant vide. Le Turc monta sur le siège et prit les rênes.

— On vous dira quand frapper.

Cette fois, Ramsès ne chercha pas à le suivre.

Asad s'approcha de lui.

— Vous êtes rétabli, Kamil ? Vous allez bien ?

— Comme vous voyez.

Il posa la main sur la frêle épaule de l'autre, et Asad se raidit de fierté.

— Quand vous reverrons-nous ?

— Je vous trouverai. *Maas salameh*.

Il attendit, adossé au mur, écoutant les grincements des roues des charrettes. Puis il perçut un autre bruit, le roulement d'un caillou sous un pied imprudent. Le poignard était à demi sorti de sa gaine quand il reconnut la sombre silhouette. Trop petite pour Farouk, trop mince pour aucun des autres : Asad. Il hésitait devant l'ouverture, tournant la tête à droite et à gauche, parce que sa faible vue ne lui permettait pas de percer l'obscurité.

— Ici, chuchota Ramsès.

— Kamil ! (Il trébucha et avança en chancelant, bras battant l'air.) Il fallait que je revienne… Que je vous prévienne…

— Doucement, doucement. (Ramsès lui prit le bras et le soutint. Quel conspirateur ! pensait-il. Maladroit, à demi aveugle, timide… et loyal.) Me prévenir de quoi ?

— De ce que disaient Mukhtar et Rachid. Ils n'osaient pas vous le dire en face. Je les ai traités d'imbéciles… mais…

— Que disaient-ils ?

L'autre déglutit.

— Que vous devriez distribuer les fusils à nos gens maintenant. Qu'il est dangereux de les garder tous au même endroit. Que les nôtres devaient apprendre à s'en servir, s'entraîner à tirer…

— Sans éveiller l'attention de la police ? Ce serait encore plus dangereux, sans parler du gaspillage de munitions.

« Crénom », pensait Ramsès, tout en apaisant son lieutenant inquiet. Depuis un certain temps, il craignait que quelque brillant cerveau ait cette idée. Et il croyait savoir qui était ce brillant cerveau.

— Qu'a dit Farouk ? demanda-t-il.

— Farouk est loyal ! Il a dit que vous étiez le chef, que vous saviez ce qu'il fallait faire.

« Oh ! certes ! », pensa Ramsès avant de dire :

— Je suis content que vous m'ayez parlé. Maintenant, mon ami, partez, et veillez à ce que les armes arrivent à l'entrepôt. Je compte sur vous.

Asad partit d'un pas trébuchant. Ramsès attendit encore cinq minutes. Quand il quitta la mosquée, il était à quatre pattes, passant par les recoins les plus sombres. Le cimetière ne faisait pas partie de ceux dévolus aux médiévales tombes princières, dont parlent les guides touristiques ; on l'utilisait encore, mais la plupart des stèles étaient petites et pauvres. Accroupi derrière une des plus grandes, il échangea le dilk et la tignasse grise du fakir contre un turban et une robe, puis enveloppa l'ensemble puant dans plusieurs couches d'étoffe serrées qui atténuèrent l'odeur jusqu'à la rendre supportable.

Il mit le ballot sur son épaule pour garder les mains libres, boucla la ceinture qui retenait son poignard pardessus sa robe, et se dirigea vers la route. Bien qu'il s'y attendît plus ou moins, l'apparition de David le fit sursauter, la main sur le manche de son poignard.

— Seriez-vous un peu nerveux ? s'enquit David, lèvres tordues dans le sourire informe de son déguisement. Et je croyais que vous deviez suivre le Turc ?

— J'ai jugé que ce serait une perte de temps. Nous avons besoin de savoir d'où il vient, et non où il va après s'être débarrassé de son compromettant chargement. Il doit louer une équipe et un chariot différents pour chaque livraison, et je doute qu'il reste tout le temps au même endroit.

— J'avoue que Farouk me rend extrêmement nerveux.

— Il a sur moi le même effet. Surtout après ce qui s'est passé chez Aslimi.

— Vous êtes au courant ?

— Oui, la rumeur s'est répandue dans tous les bazars.

La voix de David restait neutre, mais Ramsès avait douloureusement conscience de ce que ressentait son ami.

— Ce n'est pas encore fini, dit-il. Nous avons réussi à joindre Farouk et passer un accord avec lui. Il veut mille livres en or

pour ce qu'il appelle « un poisson plus gros que Wardani ». Père doit le voir demain soir.

— C'est peut-être une ruse, dit David ne voulant pas se laisser emporter par l'espoir.

— Peut-être. Mais Farouk est un imbécile égocentriste s'il pense pouvoir apprendre à un vieux singe comme Père à faire la grimace. Il a promis à Farouk mille livres et de lui laisser trois jours d'avance. Il tiendra parole. Mais ce petit innocent passera d'abord quelques jours sous notre garde, le temps qu'on vérifie ses informations.

Comme à son habitude, David pensa d'abord au danger couru par un autre :

— Le professeur ne doit pas y aller seul. Ce type n'hésiterait pas une seconde à le poignarder dans le dos, ou lui tirer dessus. Où et quand doivent-ils se retrouver ? J'y serai aussi.

— Pas vous, non. Le lieu de rendez-vous n'a pas été choisi au hasard. J'ignore ce qu'il sait exactement, ou ce qu'il a pu dire aux autres, mais si quelque chose tourne mal demain soir, vous ne devez pas être vu aux abords de cette maison. J'accompagnerai Père. À nous deux, nous devrions pouvoir venir à bout de Farouk. Ce porc ne tirera sur personne avant d'être sûr que nous avons apporté l'argent.

Entre le cimetière et la porte de la ville s'étendait une vaste zone découverte, utilisée pour les festivals, et déserte cette nuit-là. Leurs pieds soulevaient de pâles nuages de poussière autour de leurs pieds. On ne percevait aucun signe de vie, mais la nuit bruissait de mille choses : aboiements de chiens errants, trottinements de rats… Une grande ombre ailée passa juste au-dessus de leurs têtes et un couinement bref annonça la fin d'une souris ou d'une musaraigne. Ramsès avait grandi au milieu de tout cela et souvent parcouru de tels chemins avec David. Il répugnait à rompre leur amical silence, mais devant eux les lumières des lupanars et maisons de plaisir se faisaient plus brillantes, et ils avaient encore bien des sujets à aborder avant de se séparer.

Il fit à David un bref récit de ce qui s'était passé lors du rendez-vous, et David lui décrivit son nouveau logis, dans les bidonvilles de Boulaq.

— Les plus gros cafards que j'aie jamais vus ! Je caresse l'idée d'en faire collection ! Au fait, qu'est-ce que c'est que cette histoire de statue en or massif ?

Ramsès éclata de rire.

— Vous devriez savoir comme les rumeurs déforment tout. Mais c'est quand même un trésor.

Il décrivit la statue et répondit aux questions de David. Mais passé la première excitation, ce dernier dit :

— Drôle d'endroit pour une telle trouvaille.

— Je savais bien que vous en auriez conscience !

— Mais le professeur a dû y penser aussi ? Une statue royale de la IVe dynastie, dans le puits d'accès d'une tombe privée ? Même les courtisans les plus en faveur ne pouvaient posséder une telle chose ; elle a dû être sculptée pour un temple.

— Probablement.

Ils passèrent entre les tours massives de la porte Bab el-Nasr, un des rares vestiges encore debout des fortifications du onzième siècle, et se retrouvèrent sans transition dans la ville.

— Elle n'a pas été jetée dans ce puits, reprit Ramsès. Elle était debout, intacte, et proche de la surface. Le sable qui l'entourait n'était pas compact, et les supposés voleurs avaient laissé un trou bien visible qui signalait sa position.

David réfléchit, un moment, tête penchée.

— Voulez-vous dire qu'elle aurait été placée là récemment ? Que ceux qui ont fait ça voulaient que vous la trouviez ? Pourquoi ? C'est une œuvre d'art unique, valant beaucoup d'argent sur le marché des antiquités. Un tel cadeau de la part d'un voleur… Oh ! mon Dieu ! Seigneur ! Penseriez-vous que c'est…

— C'est ce que Père pense. Mère dit qu'il voit partout la main maléfique de Sethos, mais cette fois-ci il pourrait bien avoir raison. Je m'attendais plus ou moins à le voir survenir ; les hommes comme lui sont pareils à des vautours en temps de guerre ou d'agitation populaire. Il se livre depuis des années à un trafic d'antiquités et selon Mère il garde les plus belles pour lui.

— Mais pourquoi aurait-il caché un de ses trésors dans votre tombe ? s'étonna David, avant d'ajouter en gloussant : Un cadeau pour tante Amelia ?

— Une diversion plutôt, rectifia Ramsès. Il espère peut-être qu'une découverte aussi magnifique la poussera à se concentrer sur les fouilles au lieu de pourchasser des agents ennemis.

— C'est ce qu'elle fait ?

— Je crois qu'elle le cherche, lui. C'est une étrange relation qu'ils entretiennent. Bien qu'elle soit toute acquise à Père, elle a toujours eu un penchant pour ce gredin.

— Il l'a secourue en plusieurs occasions, rappela David.

— Oh oui, il sait bien comment la manipuler. Si elle dit la vérité sur leurs rencontres, il n'a pas commis le moindre écart. Mais elle est si romantique !

— Peut-être tient-il vraiment à elle ?

— Vous aussi, vous êtes un drôle de romantique, répliqua Ramsès d'un ton amer. Mais peu nous importent les motivations de Sethos ; en un sens, j'espère me tromper à leur égard, parce que je détesterais penser que mon cerveau fonctionne comme le sien.

— Il compte peut-être au nombre des petits espions qui s'agitent parmi nous. C'est peut-être même lui le responsable de tout. Il a des contacts dans tout le Moyen-Orient, surtout parmi les criminels du Caire, et s'il est aussi expert que vous dans l'art du déguisement…

— Bien meilleur ! Il pourrait être pratiquement n'importe qui… Sauf Mrs Fortescue.

— En êtes-vous certain ?

Le rire sous-jacent avait disparu de la voix de David.

— Elle pourrait travailler avec lui. Il avait plusieurs femmes dans son organisation.

Ramsès savait que David pensait à l'une d'elles en particulier, la créature diabolique qui avait provoqué la mort de son grand-père. Mais celle-ci ne pouvait être en cause, ayant succombé sous une douzaine de mains vengeresses.

— Peut-être.

— Et ce Français bizarre qui la suit partout ? Pourrait-il être Sethos ?

Ramsès secoua la tête.

— Oh ! non. Avez-vous jamais vu quelqu'un ayant à ce point l'air d'un traître ? Je crois plus probable qu'il prenne l'identité de quelqu'un de connu – Clayton, ou Woolley, ou… Non, pas Lawrence, il n'est pas assez grand.

Ils longeaient la limite du district des Volets Rouges. Deux hommes en uniforme titubaient vers eux, bras dessus, bras dessous, chantant faux à pleins poumons. Ils auraient dû avoir regagné leur caserne depuis longtemps, et seraient donc sévèrement punis en rentrant. Mais pour certains, les plaisirs du lupanar et des débits de boisson valaient bien une punition. Ramsès et David s'écartèrent de leur chemin. Les deux hommes les dépassèrent en chancelant. Ils braillaient une chanson larmoyante où il était question de chère vieille maman.

— Pourquoi ne demandez-vous pas au professeur qui il soupçonne ?

— Je pourrais, reconnut Ramsès.

— Il est temps que vous traitiez vos parents en adultes responsables, asséna David avec sévérité.

— Comme toujours, vous êtes la voix de la sagesse, sourit Ramsès. C'est ici, mon frère, que nos chemins se séparent. Le pont est droit devant.

— Vous me ferez savoir…

— *Avwa*. Bien sûr. Soyez prudent ! *Maa salameh*.

***

En regagnant la maison, nous apprîmes par Fatima, qui nous attendait, que Nefret était rentrée une heure auparavant. Elle avait refusé le repas que Fatima voulait lui servir, se disant trop fatiguée pour manger, et était montée directement dans sa chambre. Mon cœur vola vers Nefret, devinant qu'elle devait s'inquiéter pour une de ses patientes. Je m'arrêtai devant sa porte mais ne vis pas de lumière à travers le trou de serrure, et n'entendis aucun bruit. Je poursuivis donc mon chemin.

Je souffrais moi-même d'une légère indigestion, que j'attribuais à l'état de mes nerfs et à une nourriture trop riche.

M'étant débarrassée de ce dernier fardeau sur le bord de la route, j'acceptai la tasse de thé revigorant que m'offrit Fatima avant de me coucher. Il va sans dire que je ne m'endormis pas avant d'avoir entendu frapper doucement à ma porte – signal convenu avec Ramsès qui avait consenti en bougonnant à m'avertir de son retour. J'avais promis de ne pas le retenir, de sorte que je réprimai mon impulsion naturelle et me tournai sur le côté. Je trouvai une paire de grandes mains chaudes. Emerson aussi était éveillé. En silence il m'attira contre lui et me tint dans ses bras jusqu'à ce que je m'endorme.

Le lendemain, avec quelque surprise – car elle n'était pas d'ordinaire des plus matinales – je trouvai Nefret déjà assise à la table du petit déjeuner. Un regard à son visage confirma mon hypothèse de la veille. Ses joues n'avaient pas leur jolie couleur habituelle, et des ombres s'étiraient sous ses yeux. Je la connaissais trop pour lui offrir réconfort ou commisération. Quand je lui dis qu'elle était bien matinale, elle me répondit d'un ton plutôt sec qu'elle retournait à l'hôpital. Une de ses patientes était dans un état critique, elle tenait à être présente.

La chambre funéraire, au fond du puits profond, avait été pillée dans l'Antiquité. Ne restaient de l'équipement funéraire que quelques ossements et tessons.

Laissant à Ramsès le soin de rassembler et répertorier ces décevants vestiges, nous remontâmes vers la surface :

— Il y a un autre puits d'accès, dis-je à Emerson. Peut-être qu'il mènera à quelque chose de plus intéressant.

Emerson grogna.

— Commencerez-vous à y travailler aujourd'hui ?

— Non.

— Je comprends, mon cher, compatis-je. Il est difficile de se concentrer sur les fouilles alors que tant de choses dépendent de notre rendez-vous de minuit.

— Je conteste fermement l'un des mots que vous avez prononcés, Peabody.

— C'est vrai, admis-je. Minuit n'est pas exactement le mot qui convient.

— Mais c'est plus romantique que onze heures du soir, hein ?

Le sourire d'Emerson se mua en une grimace découvrant encore plus ses dents et n'ayant rien d'amical. Je ne parlais pas de ce mot-là. Vous avez dit « notre ». Je croyais vous avoir clairement fait comprendre que la première personne du pluriel n'était pas appropriée. Dois-je me répéter ?

— Ici, maintenant ? Alors que Selim attend nos instructions ?

Je désignai notre jeune raïs qui, accroupi, fumait une cigarette en faisant semblant de ne pas nous entendre.

— Oh flûte !

Daoud mit les hommes au travail et Selim descendit l'échelle pour remplacer Ramsès dans la chambre funéraire – à supposer que Ramsès acceptât d'être remplacé. Après m'avoir assurée que David était toujours en sécurité, que personne ne le soupçonnait, que la livraison d'armes s'était déroulée sans incidents, et que personne n'avait tenté de l'assassiner, il s'était ingénié à m'éviter. Je savais bien pourquoi. Blessé et affaibli comme il l'était, il avait dû s'appuyer sur son père et sur moi. À présent, il regrettait cette faiblesse du corps et de la volonté, et aurait voulu ne pas nous avoir impliqués. Autrement dit, il raisonnait en homme. Emerson avait le même défaut. Il m'était toujours difficile de le convaincre qu'il avait besoin de ma protection.

J'entraînai Emerson vers notre salon de fortune, où il se mit immédiatement à me sermonner. Je dégustai mon thé en le laissant poursuivre jusqu'à ce que le souffle et la patience lui manquent.

— Alors, qu'avez-vous à répondre ? demanda-t-il.

— Oh ! Serais-je autorisée à parler ? Fort bien. Je vous accorde que s'il vient seul, vous et Ramsès serez probablement capables de vous en sortir, à condition qu'il n'assassine pas l'un de vous, voire les deux, en vous tendant une embuscade sur le chemin. Néanmoins…

— *Probablement ?* répéta Emerson d'une voix tonnante.

— Néanmoins, repris-je, il aura sans doute avec lui quelques gredins de ses amis, rompus également au vol et au meurtre. Ils ne vous laisseront pas repartir vivant, car ils sauront que vous…

— Assez ! hurla Emerson. Ces spéculations gratuites…

— … élaguent le bois mort dans le buisson de la déduction, acheva Ramsès, surgissant de nulle part comme l'*affrit* auquel on le comparait souvent.

Comme Emerson le regardait d'un air stupéfait, il poursuivit :

— Père, pourquoi ne lui exposez-vous pas clairement notre plan ? Cela apaiserait ses inquiétudes.

— Quoi ? fit Emerson.

— Je disais…

— J'ai entendu. Je vous ai aussi entendu énoncer un aphorisme encore plus insensé que ceux de votre mère. Ne vous y mettez pas. Ramsès. Deux seraient trop pour moi !

— En fait, l'aphorisme est de Mère. Alors, Père ? demanda Ramsès en s'asseyant sur une cantine.

— Soit, répondit Emerson d'une voix lugubre. Dites-lui tout. Mais ça ne l'arrêtera pas longtemps.

— Tout ira bien, Mère.

Il me sourit. L'adoucissement de ses traits et le réconfort familier me désarmèrent.

— Farouk ne collabore pas avec les Allemands pour des motifs idéologiques, mais pour l'argent. Nous lui offrons plus qu'il ne peut espérer obtenir de l'autre camp, donc, il viendra au rendez-vous. Il ne voudra pas partager, donc il viendra seul. Il ne se cachera pas derrière un mur pour tirer sur Père dès son arrivée parce qu'il voudra s'assurer qu'il a bien l'argent sur lui. Nous l'effrayerions en arrivant en force, donc nous ne pouvons prendre ce risque.

Je voulus parler mais, élevant la voix, Ramsès poursuivit :

— J'arriverai là-bas deux heures avant Père et monterai la garde. Si je détecte quelque chose contredisant ma théorie, ou qui m'inquiète, j'arrêterai Père en chemin. Cela vous paraît-il acceptable ?

— Il me semble quand même…

— Encore une chose, coupa Ramsès, le visage grave. Nous comptons sur vous pour tenir Nefret en dehors de tout ça. Elle voudra venir avec nous, et il ne le faut pas. Si elle est présente, Père s'inquiétera pour elle au lieu de penser à sa propre sécurité.

— Et vous aussi, ajoutai-je.

Jusque-là, Emerson, avait écouté sans tenter d'intervenir. Il jeta un regard à son fils et prit la parole :

— Ramsès a raison. En toute justice, je dois reconnaître qu'il a agi aussi impulsivement que Nefret, et il a de la chance de s'en être tiré avec seulement un coup sur la tête.

Les pommettes de Ramsès s'empourprèrent.

— Soit ! C'était stupide. Mais si elle m'avait laissé entrer le premier dans cette pièce, je vous garantis que Farouk n'aurait pu poser la main sur elle. Je serais sans doute tout aussi stupide s'il la menaçait de nouveau, et vous aussi, Père. Si les choses tournaient mal, elle se précipiterait pour tenter de nous aider, et que ne feriez-vous pas pour la sauver ?

— Ce sont des choses qui arrivent, paraît-il, répondit Emerson en me regardant. Vous allez encore nous accuser d'être condescendant et trop protecteurs…

— En effet. Vous l'êtes. Vous l'avez toujours été. Mais…

Emerson perçut l'hésitation dans ma voix, et pour une fois il eut le bon sens de se taire. Ils m'étaient très chers tous les deux. Les mettrais-je encore plus en danger si j'insistais pour participer à l'expédition nocturne ?

Il me fallait bien convenir que c'était possible. Et aussi que Ramsès n'avait pas entièrement tort au sujet de Nefret. De prime abord, son analyse m'avait paru injuste et biaisée, mais j'avais eu le temps d'y réfléchir, et le souvenir d'innombrables incidents avait confirmé le jugement de Ramsès. Quelques-unes de ses escapades d'enfance pouvaient être mises sur le compte d'un juvénile excès de confiance, comme lorsqu'elle s'était délibérément laissé capturer par l'un de nos adversaires les plus vindicatifs, dans l'espoir de secourir son frère. Et la maturité ne l'avait guère changée. Elle était adulte quand elle s'était introduite dans une maison close de Louxor pour tenter de convaincre les jeunes femmes d'en partir… La description qu'Emerson faisait de Ramsès pouvait tout aussi bien s'appliquer à Nefret. Elle avait le courage du lion, la ruse du chat, l'obstination du chameau. Enflammée par ses passions elle attaquait avec la vivacité du serpent. Même son mariage précipité et malheureux…

— Très bien, dis-je. Je persiste à penser que vous êtes quelque peu injustes envers Nefret ; elle vous a tirés de plusieurs mauvais pas, vous et David, ne l'oubliez pas.

— Je sais ce que je lui dois, assura Ramsès.

— Cependant, poursuivis-je, j'adhère à votre proposition – non parce que je crois Nefret incapable d'un comportement raisonnable, mais parce que je sais que vous l'êtes, vous et votre père.

Les lèvres serrées de Ramsès se détendirent.

— Touché, reconnut-il.

— Humpf, fit Emerson.

Sur quoi, chacun partit vaquer à ses occupations.

Il était plus de midi quand Nefret revint. Depuis plusieurs heures, je tamisais un tas de débris particulièrement improductif, aussi bénis-je cette interruption. Je me levai et m'étirai. Elle avait enfilé sa tenue de travail et sa démarche énergique m'indiqua que son humeur était plus joyeuse qu'au matin. Elle portait un panier couvert, qu'elle posa par terre près de moi.

— Encore des provisions ! me récriai-je. Nous avons déjà un panier pour le déjeuner.

— Vous connaissez Fatima. Elle trouve que nous ne mangeons pas assez. Pendant que je me changeais, elle a fait du *kunafeh* pour Ramsès ; elle dit qu'il n'a que la peau sur les os, et a besoin d'engraisser. Où est-il ? S'il ne veut pas manger, nous le gaverons, comme on fait avec les oies.

— Allez vite les appeler, dis-je en souriant. Ils sont dans la chapelle.

— Votre patiente va bien aujourd'hui ? s'enquit Emerson.

— Oui. Hier soir, j'ai cru que j'allais la perdre, mais elle va beaucoup mieux ce matin. Et vous ne devinerez jamais qui est venu me voir.

— Puisque nous ne le devinerons pas, dites-le-nous ! riposta Ramsès.

Une graine de pastèque lui frôla l'oreille.

— Assez ! m'exclamai-je. Vous n'avez plus l'âge pour de tels jeux !

— Laissez-les s'amuser, Peabody, intervint Emerson d'un ton indulgent. Alors, Nefret, qui était votre visiteur ?

Sa réponse chassa le sourire de mon mari.

— Quoi ? Ce dégénéré, cette limace, cet individu répugnant, méprisable, perverti, détestable…

— Il a été très poli, interrompit Nefret. Ou devrais-je dire elle ?

— Le fait qu'el-Gharbi aime s'habiller en femme ne change pas son hum… son genre, dit Ramsès.

Il se montrait aussi impénétrable que d'ordinaire, mais j'avais remarqué son imperceptible mouvement de surprise.

— Que faisait-il à l'hôpital ? demanda-t-il.

— Il venait prendre des nouvelles d'une de « ses » filles, répondit Nefret en faisant sentir les guillemets. Celle que j'ai opérée hier soir. Il dit nous l'avoir lui-même envoyée, et que l'homme qui l'avait blessée… ne causera plus de problèmes.

Emerson avait recouvré son souffle.

— Ce serpent visqueux, cet immonde trafiquant de chair humaine, ce sale…

Nefret lui entoura les épaules de son bras et l'embrassa sur la joue.

— J'adore votre indignation, cher professeur, mais j'ai vu pire et soigné pire depuis l'ouverture de la clinique. La bonne volonté d'el-Gharbi peut m'aider à soigner ces femmes. C'est l'essentiel.

— Bien joué, Nefret, dit Ramsès.

La graine de pastèque l'atteignit au menton.

Cet après-midi-là, je n'avais pas vraiment la tête à mon tas de débris. Je me creusais la cervelle pour trouver un moyen d'empêcher Nefret d'accompagner Emerson et Ramsès. Plusieurs plans me traversèrent l'esprit, mais des raisons pratiques me les firent rejeter. L'idée qui me vint enfin était si remarquable que je m'étonnai de ne l'avoir pas eue plus tôt.

Nous dînâmes de bonne heure, car je voulais être sûre que Ramsès fasse un vrai repas avant de partir. Il lui faudrait une heure pour parvenir à Maadi par les routes de traverse qu'il avait choisies afin de se mettre en position sans éveiller les soupçons. Quand nous gagnâmes le salon pour le café, il

s'éclipsa, mais Nefret s'avisa presque aussitôt de son absence, et voulut savoir où il se trouvait.

— Il est parti, répondis-je, ayant décidé de lui dire la vérité plutôt qu'un mensonge que de toute façon elle ne croirait pas.

Elle bondit de sa chaise.

— Parti, déjà ? Enfer et damnation ! Vous m'aviez promis…

— Ma chère, vous allez renverser le plateau. Asseyez-vous et servez le café, s'il vous plaît. Merci, Fatima, nous n'avons plus besoin de rien.

Nefret ne s'assit pas, mais attendit que Fatima ait quitté la pièce pour exploser :

— Comment avez-vous pu, tante Amelia ? Professeur, vous l'avez laissé partir seul ?

Le plus courageux des hommes – je me réfère à mon époux, bien entendu – perdit contenance devant la fureur de ces yeux bleus.

— Heu… humpf. Dites-lui, Amelia.

Nefret prononça un mot dont le sens m'était totalement inconnu, et se précipita vers la porte. Peut-être croyait-elle pouvoir intercepter Ramsès, mais elle n'alla pas loin. Emerson, avec la rapidité de panthère qui avait donné naissance à la fameuse maxime de Daoud « le Maître des Imprécations rugit comme le lion, marche comme le chat et frappe comme le faucon », la souleva littéralement dans ses bras et la ramena à son fauteuil.

— Merci, Emerson, dis-je. Nefret, cela suffit. Je comprends votre inquiétude, mais vous ne m'avez pas laissé le temps de m'expliquer. Vraiment, il vous faut perdre cette habitude de foncer sans réfléchir aux conséquences.

Je m'attendais presque à ce qu'elle s'indigne de nouveau, mais elle baissa les yeux, et le joli rouge de la colère s'effaça de ses joues.

— Oui, tante Amelia.

— Voilà qui est mieux, approuvai-je. Buvez votre café, je vais vous expliquer le plan.

Je m'exécutai. Nefret écouta en silence, yeux baissés, mains nouées sur les genoux. Mais quand Emerson tenta de s'éclipser sur la pointe des pieds, elle s'en aperçut aussitôt.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle rageusement.

— Je vais me préparer.

J'intervins :

— Pour l'amour du ciel, Nefret ! Pensez-vous que je ne brûle pas moi aussi de les accompagner ? J'ai accepté de rester ici et de vous garder auprès de moi parce que je crois que c'est la meilleure solution.

Son regard de défi m'informa que je ne l'avais pas convaincue. J'avais un autre argument. Je détestais devoir l'utiliser, mais l'honnêteté m'y obligeait.

— Il est arrivé dans le passé – pas souvent, deux ou trois fois – que ma présence distraie Emerson du combat où il était engagé, ce qui le mettait en très grave danger.

— Oh ! tante Amelia ? Est-ce vrai ?

— Cela ne s'est produit qu'une ou deux fois.

— Je vois. (Son front se détendit.) Accepteriez-vous de me raconter ?

— Je n'en vois pas l'utilité. C'était il y a longtemps. Je suis plus raisonnable maintenant. Et, poursuivis-je sans lui laisser le temps d'insister sur un sujet qui visiblement l'intéressait beaucoup et dont je ne souhaitais pas me souvenir, je vous offre le bénéfice de mon expérience. Leur plan est bon, Nefret. Ils m'ont promis de battre en retraite si les choses ne se passaient pas comme prévu.

Ses minces épaules s'affaissèrent.

— Combien de temps devrons-nous attendre ?

Je sus alors que j'avais gagné.

— Ils reviendront vite, j'en suis sûre. Sachant que s'il s'attarde j'irai le chercher, Emerson ferait n'importe quoi pour éviter cela !

Lettres, Série B

Ma très chère Lia,

Gardez-vous toujours mes lettres ? Je vous en soupçonne, bien que je vous aie demandé de les détruire – non seulement

les lettres actuelles, mais aussi celles que je vous ai écrites voici quelques années. Vous disiez prendre plaisir à les relire quand nous étions séparées, parce que c'était comme entendre ma voix. Et j'ai dit… Je regrette ce que j'ai dit, ma Lia chérie ! J'ai été horrible avec vous, horrible avec tout le monde ! Vous avez ma permission – permission écrite et officielle – de les garder si vous le souhaitez. Un jour peut-être j'aurai envie – j'espère en avoir l'envie – de les relire moi-même. Une surtout… Je crois que vous savez laquelle.

Ce soir, comme vous l'avez sans doute deviné, je suis d'humeur à prédire l'avenir. Je retardais le moment de vous écrire, à cause de tant de choses que je voudrais vous dire et qui ne peuvent être dites. L'idée qu'un étranger – ou pis, quelqu'un que je connais – pourrait lire ces lettres, me tourmente.

Je m'en tiendrai donc aux faits.

Tante Amelia et moi sommes seules ce soir ; le professeur et Ramsès sont sortis. Quand les lampes sont allumées et les rideaux tirés, ce salon paraît presque douillet, surtout avec Tante Amelia reprisant des chaussettes. Oui, vous avez bien lu : elle reprise des chaussettes. Elle éprouve parfois, Dieu sait pourquoi le besoin de s'occuper ainsi.

Un jour, quand nous serons tous réunis, nous trouverons une maison plus agréable, ou nous en construirons une. Elle sera très vaste, avec des patios, des fontaines, des jardins, et beaucoup de pièces, pour que nous puissions être tous ensemble, mais pas trop serrés ! Et si vous préférez voguer, nous sortirons la vieille Amelia de sa cale sèche.

Seigneur ! Je parle comme une petite vieille, qui se balance dans son fauteuil en se remémorant sa jeunesse. Voyons. Que pourrais-je vous raconter ?

Vous demandiez des nouvelles de l'hôpital. Il faut être patient : convaincre les femmes « respectables » – et leurs conservateurs de maris – que nous n'offenserons ni leur pudeur ni leurs principes religieux, prendra du temps. Il s'est produit quelque chose de très encourageant. Ce matin j'ai reçu un visiteur – el-Gharbi en personne, le plus puissant des souteneurs d'el-Was'a. On dit qu'il contrôle non seulement la

prostitution, mais aussi toutes les activités illégales du district. Je l'avais vu une ou deux fois en allant à l'ancienne clinique, et c'est un personnage inoubliable – affalé sur un banc devant une de ses « maisons » en robe de femme, cliquetant d'or. Quand il est venu aujourd'hui, en litière, accompagné d'une escorte – tous jeunes et beaux, élégamment vêtus et lourdement armés – notre pauvre vieux concierge a failli s'évanouir. Il est venu me chercher en courant, Gharbi m'ayant demandée nommément. Quand je suis sortie il était assis en tailleur dans sa litière comme une grotesque statue d'ivoire et ébène, voilé et couvert de bijoux. Je sentais son patchouli à dix mètres.

Quand j'en ai parlé à la famille, plus tard, j'ai cru que le professeur allait exploser. Pendant qu'il jurait et éructait, j'ai répété notre étrange conversation. La jeune femme que j'avais opérée la veille était à lui, il me l'avait envoyée. Et s'il était venu en personne, c'est parce que, ayant beaucoup entendu parler de moi, il voulait voir à quoi je ressemblais. Bizarre, non ? Je ne m'explique pas son intérêt.

L'ai-je insulté ? (Je connais quantité de mots arabes pour désigner les hommes tels que lui.) Lui ai-je ordonné de ne plus jamais venir obscurcir mon seuil ? Non, Lia. Autrefois, je l'aurais peut-être fait, mais tout le monde raconte qu'il est plus gentil que la plupart des souteneurs. Je lui ai dit que j'appréciais son intérêt et serais heureuse de soigner toute femme qui aurait besoin de mes services.

Le professeur n'est pas si tolérant. La moins incendiaire de ses exclamations était : Quel culot ! Quand il s'épuisait, Ramsès prenait le relais.

Je ne puis continuer. Il est très tard et j'ai des crampes dans la main. Je vous en prie, pardonnez mon affreuse écriture. Tante Amelia ferme sa boîte à couture. Je vous aime, ma chère Lia.

9

« Combien de temps attendrais-je ? » m'avait demandé Nefret. Je n'en savais rien. Farouk pouvait être en retard (encore que ce soit rare quand on doit recevoir une grosse somme d'argent) et la discussion deviendrait certainement houleuse quand Emerson exigerait de vérifier avant de payer. Mon formidable époux était, certes, de taille à terrasser un adversaire, même aussi sournois que Farouk, mais Emerson et Ramsès devraient ensuite le ligoter et le bâillonner avant de lui faire traverser le fleuve pour l'emmener jusqu'à la maison. Le trajet pouvait prendre entre une et deux heures, selon les moyens de transport qu'ils trouveraient.

Pour me forcer à patienter, je m'attelai à une tâche que je déteste : le raccommodage. Nefret lut un moment, ou fit semblant ; elle finit par manifester l'intention d'écrire à Lia. J'aurais dû l'imiter, j'avais pris du retard dans ma correspondance hebdomadaire avec Evelyn. Mais il est bien difficile de rédiger une longue lettre joyeuse quand on ne se sent pas le moins du monde l'esprit joyeux, et il m'était impossible de mentionner les craintes qui m'obsédaient. Nous dissimulions toutes deux nos véritables sentiments ; quand Evelyn m'écrivait elle ne parlait pas de son inquiétude touchant ses fils dans les tranchées et pour cet autre garçon, aussi cher qu'un fils, dans son lointain exil. Je devais moi aussi feindre et déguiser, l'inquiétude d'Evelyn n'eût fait que croître si elle avait appris que David et Ramsès risquaient eux aussi leur vie pour la cause. Et je n'oubliais pas ce que Ramsès avait dit à Nefret : le courrier serait certainement lu par les autorités militaires, le secret était absolument nécessaire.

Je me demandais bien ce que Nefret trouvait à raconter. Ses lettres à Lia étaient peut-être aussi verbeuses que les miennes à Evelyn.

À une heure et demie du matin, j'avais reprisé huit paires de chaussettes que, par la suite, je dus toutes jeter.

Nefret leva les yeux de sa lettre.

— J'ai fini, annonça-t-elle. Partons-nous ?

— Attendons encore une demi-heure.

Elle opina en silence. La lumière de la lampe dorait ses cheveux et luisait sur ses mains dépourvues de bagues. Elle avait retiré son alliance le lendemain de la mort de Geoffrey. Je ne lui avais jamais demandé ce qu'elle en avait fait.

Je cherchais quelque chose de rassurant à lui dire quand elle redressa la tête.

— Ils sont saufs, dit-elle gentiment. Je suis sûre qu'il ne leur est rien arrivé.

— Évidemment !

Encore vingt-sept minutes.

Sur mon insistance, Emerson m'avait décrit l'emplacement de la maison, que je n'avais jamais vue. Prendrions-nous l'automobile, sans souci de discrétion, ou chercherions-nous un bateau pour traverser directement le fleuve ?

Vingt-cinq minutes. Que le temps passait lentement ! Je décidai que l'automobile serait plus rapide. J'enverrais Ali chercher Daoud et Selim…

À deux heures moins vingt, les volets grincèrent. Je me levai d'un bond. Nefret courut à la fenêtre et repoussa les volets. Seshat était là, assise sur le rebord de la fenêtre.

— Crénom ! pestai-je. Ce n'est que la chatte.

— Non ! rectifia Nefret, scrutant l'obscurité du jardin. Ils arrivent !

Comme un majordome introduisant des visiteurs, Seshat attendit que les deux hommes atteignent la fenêtre avant de sauter dans la pièce. Emerson entra le premier. Ramsès le suivit et referma les volets.

— Alors ? m'écriai-je. Où est-il ? Où l'avez-vous enfermé ?

— Il n'est pas venu, répondit Emerson. Nous avons attendu plus d'une heure.

Ils avaient eu du temps pour accepter l'envol de nos espoirs, mais je voyais bien qu'ils avaient le cœur lourd. Je me tournai, de crainte que Nefret ne comprenne le coup terrible que m'avait porté la nouvelle. Son visage expressif reflétait sa propre déception, mais elle ne savait pas, ne pouvait pas savoir ce qui était en jeu.

— C'était donc une ruse ? marmonnai-je.

Emerson défit la lourde ceinture où il avait dissimulé l'argent et la jeta sur la table.

— Je voudrais bien le savoir. Il aurait pu nous échapper l'autre soir. Alors pourquoi proposer un échange et ne pas venir au rendez-vous ? Asseyez-vous, ma chère. Je sais que vos nerfs ont été à rude épreuve. Aimeriez-vous un whisky-soda ?

— Non… Enfin…

Ramsès se dirigea vers la desserte.

— Voulez-vous quelque chose, Nefret ?

— Non, merci.

Elle s'assit et prit Seshat sur ses genoux.

— Il avait dit à Emerson de venir seul, rappelai-je en prenant le verre que Ramsès me tendait. S'il vous a vu…

— Il ne m'a pas vu.

Ramsès se risque rarement à m'interrompre. Je le lui pardonnai en voyant ses paupières baissées et les rides de tension marquant les coins de sa bouche.

— Je vous demande pardon, dis-je. Asseyez-vous.

— Merci. Je préfère rester debout.

Il ôta sa veste. Je m'exclamai :

— Vous aviez pris un revolver ! Je croyais que vous ne vouliez pas…

— Pensez-vous que je sacrifierais la sécurité de Père à mes principes ?

Il défit les courroies qui maintenaient l'étui sous son bras gauche et posa délicatement le tout sur la table.

— Soyez assurée que je ne me vante pas en disant que Farouk n'a pu me voir. La nuit était complètement tombée quand je suis arrivé à Maadi, et j'ai passé trois heures perché dans un arbre. La circulation était normale – les habitants des nouvelles villas allaient et venaient en calèche, les moins riches marchaient à

pied. Quand Père est arrivé, personne ne s'était approché de la maison depuis plus d'une heure. Mahira se couche dès la tombée de la nuit. Je l'entendais ronfler.

Emerson prit le relais.

— Sachant que Ramsès m'alerterait si Farouk nous avait préparé un mauvais tour, je suis resté sous l'arbre, adossé au mur de la maison. Ne pouvant craquer une allumette pour regarder ma montre, je n'avais pas notion de l'écoulement du temps. Quand Ramsès est descendu de son arbre, j'avais l'impression d'être là depuis un an.

— Comment saviez-vous l'heure ? demandai-je à Ramsès, qui arpentait la pièce tel un lion en cage.

— Ma montre a des chiffres et des aiguilles phosphorescents qu'on distingue dans le noir.

Tout en caressant la chatte, qui tolérait ces familiarités avec son habituelle expression de condescendance, Nefret prit la parole :

— Peut-être que le rendez-vous de ce soir était un test, pour vérifier que vous respectiez ses exigences.

— C'est possible, opina Ramsès. Dans ce cas, il nous recontactera.

Nefret chassa la chatte de ses genoux :

— Je vais me coucher. Vous devriez tous en faire autant.

J'attendis que la porte se referme avant de m'approcher de Ramsès.

— Maintenant, dites-moi la vérité. Êtes-vous blessé ? Votre père a-t-il été attaqué ?

— Je vous ai dit la vérité, rétorqua Ramsès, avec un tel air de vertueuse indignation que je ne pus m'empêcher de sourire. Les choses se sont passées exactement comme je vous l'ai relaté. Je suis un peu fatigué, c'est tout.

— Et déçu, ajouta Emerson, qui avait allumé sa pipe et en tirait des bouffées avec une extrême satisfaction. Ah ! toutes ces heures sans le réconfort empoisonné de la nicotine ! Crénom d'un chien, Peabody, quel coup dur !

— Pour David aussi, ce sera dur, remarqua Ramsès. Je ne suis guère pressé de lui dire… Mère, posez ça ! Il y a une balle dans la chambre !

— Mon doigt n'était pas sur la détente, protestai-je.

Il me prit l'arme des mains, et Emerson, qui avait bondi sur ses pieds, se rassit avec un brusque soupir.

— Ne pensez même pas à « emprunter » cette arme, Peabody, elle est bien trop lourde pour vous.

— À propos d'arme, Emerson, j'ai des problèmes avec mon ombrelle-épée. Jamal prétend l'avoir réparée, mais le mécanisme se bloque toujours.

— J'y jetterai un coup d'œil si vous voulez, Mère, proposa Ramsès.

Son animation momentanée s'était estompée. Il paraissait recru de fatigue.

— Inutile. Je donnerai une deuxième chance à Jamal. Allez vous coucher. Quant à David, laissez-le espérer encore un peu. Tout n'est pas perdu, nous pouvons recevoir un message.

Je parlais d'un ton rassurant, mais je sentais le découragement me gagner. Mon sommeil en fut troublé et le lendemain, mes pensées étaient moroses. L'espoir déçu est plus dur à supporter que l'absence d'espoir.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Emerson demanda à Nefret de prendre des photographies de la statue. Je restai pour l'aider à installer les éclairages. Nous utilisâmes les mêmes réflecteurs que dans les tombes, ils donnaient une clarté plus subtile et contrôlée que le flash au magnésium.

Nous avions fini et nous apprêtions à rejoindre les autres à Gizeh quand Nefret remarqua :

— Je suis étonnée que le professeur n'ait pas installé nuit et jour des gardes armés tout autour de la statue.

— Ma chère petite, comment un voleur pourrait-il s'enfuir avec une telle charge ? Il nous a fallu quarante de nos hommes pour la soulever.

— Quarante voleurs, comme dans Ali Baba, essayant d'avoir l'air naturel, en chancelant sous le poids de la statue ! Quelle vision comique !

— En effet, approuvai-je en riant aussi.

Mais mon amusement sonnait un peu creux. À cet instant, la statue était le dernier de mes soucis.

Lorsque nous nous séparâmes pour la nuit, nous nous étions mis d'accord touchant certaines mesures à prendre le lendemain. Toujours enclin à ne fournir des informations qu'au compte-gouttes, Ramsès expliqua que David avait prévu plusieurs moyens de communication. Il avait même, une fois, en ma présence passé un message à David, lequel avait pris l'apparence d'un vendeur de fleurs devant le *Shepheard*. Je me rappelais bien ce jour-là ; les fleurs étaient quelque peu flétries. Si nous n'avions pas de nouvelles de Farouk au milieu d'après-midi, nous irions prendre le thé au *Shepheard* et, après y avoir vu David, Ramsès tenterait de retrouver Farouk. Il refusa de laisser échapper le moindre soupçon d'information sur la façon dont il comptait s'y prendre, mais je supposai que les conspirateurs ont des moyens de se contacter les uns les autres en cas d'urgence.

Rien de tout cela ne pouvait être rapporté à Nefret. Si elle nous accompagnait au *Shepheard,* il me faudrait trouver un moyen de détourner son attention pendant que Ramsès s'adressait au marchand de fleurs.

Mais peu après midi, nous reçûmes un message qui changea tous nos projets.

Pour remplacer les paniers que nous utilisions autrefois, Emerson avait fait installer, entre la tombe et la décharge, des rails sur lesquels circulaient de petits chariots. J'observais un de ces chariots, poussé par un de nos hommes vers le tas de débris, quand je vis s'approcher un cavalier. Je m'apprêtais à lui crier de partir quand je m'aperçus qu'il portait l'uniforme de la police du Caire et me hâtai à sa rencontre. Sur mon insistance, il me remit une lettre adressée à Emerson.

Cela ne m'aurait pas empêchée de l'ouvrir si Emerson lui-même ne nous avait rejoints. Lui aussi avait reconnu l'uniforme et compris qu'un événement grave avait dû se produire. Thomas Russell aurait aussi bien pu envoyer un hérault claironner que le messager venait sur ses ordres. Tous les Cairotes connaissaient cet uniforme.

— J'ai pour consigne d'attendre la réponse, déclara l'homme en saluant. C'est urgent.

— Ah ? Humpf. Bon.

Avec une lenteur exaspérante, Emerson sortit la feuille de papier de l'enveloppe. Je me haussai sur la pointe des pieds pour lire par-dessus son épaule.

Professeur Emerson,
Je pense que vous êtes en mesure d'aider la police dans une affaire qui a retenu mon attention ce matin.
Le témoignage de votre fils est également requis. Veuillez venir à mon bureau dès que possible.
Sincères salutations.

Thomas Russell.

P.-S. N'amenez pas Miss Forth.

— J'y serai dans deux heures, déclara Emerson à l'officier.
— Oh, non, Emerson ! Allons-y tout de suite ! Comment endurer ce suspense ? Il n'aurait pas…
— Deux heures ! vociféra Emerson.
Le policier eut un sursaut convulsif, salua, et s'en fut au galop.
— Désolée, Emerson, murmurai-je.
— Hum, oui. Parfois, vous êtes aussi impulsive que… Ah, Nefret, vous en avez terminé avec les photographies ?
— Non, professeur, pas tout à fait.
Elle était tête nue, les joues rosies par la chaleur, et arborait un grand sourire.
— Selim est entré dans la tombe en courant, il a dit qu'un policier demandait après vous. Êtes-vous en état d'arrestation, ou est-ce tante Amelia ?
Derrière elle, si près que ses cheveux dorés lui frôlaient le menton, Ramsès dit :
— Je parie sur Mère.
— Du diable si je sais ce qu'il veut, grommela Emerson. Aider la police ! Vous m'en direz tant ! Il vaut sans doute mieux que nous y allions.
— Nous ? répéta Ramsès.
— Vous et moi.

— Mais cela doit concerner ce qui s'est passé au Khan l'autre soir ! s'exclama Nefret. Je me demandais pourquoi la police ne venait pas nous interroger. Nous devons y aller tous. C'est notre devoir de citoyens d'aider la police !

Emerson regarda son fils d'un œil plein d'espoir. Ramsès haussa les épaules, secoua la tête et demanda :

— Que pensez-vous que nous devrions leur dire exactement ?

Nefret se frotta le menton, imitant inconsciemment – ou peut-être consciemment – Emerson.

— Ah ! C'est une bonne question, mon garçon. À mon avis, nous ne devrions pas parler de nos arrangements avec Farouk. Ils sont si maladroits…

— Pour l'instant, nous n'avons aucun arrangement avec Farouk, coupa Emerson. Je prendrai la décision après avoir entendu ce que Russell veut me dire. Selim, faites poursuivre le travail encore deux heures. Vous savez ce qu'il faut chercher.

Tête nue, en bras de chemise, les mains dans les poches, Emerson avait parcouru une certaine distance quand je compris qu'il se dirigeait vers Mena House, où nous avions laissé les chevaux. Nefret étouffa une exclamation presque grossière et se lança à sa poursuite.

— N'oubliez pas les appareils photo, dit Ramsès.

— Vous n'aurez qu'à les prendre ! Il ne s'imagine quand même pas qu'il va m'échapper !

Lèvres serrées, Ramsès entra dans la tombe et entreprit de ranger le matériel photographique. Je n'hésitai qu'un instant avant de le rejoindre.

— Elle ne peut pas venir avec nous, dit-il sans me regarder.

— Mr Russell a bien précisé que nous ne devions pas l'amener, mais vous êtes tous deux stupides. Elle est chirurgienne. Elle a vu des blessures horribles, elle a pratiqué des opérations.

— Je vois que nos réflexions vont dans le même sens.

Ramsès resserra les courroies et chargea la boîte sur son épaule.

— C'est une explication possible de son absence au rendez-vous, mais ce n'est pas forcément la bonne. Ne voyons pas tout en noir.

— Vu la chance que nous avons ces temps-ci, il est difficile de faire autrement.

Les mots me parvenaient par-dessus son épaule, car il s'était déjà mis en route. Je me hâtai de le rattraper.

— Inutile de nous presser, votre père ne partira pas sans nous.

— Désolé.

Il ralentit le pas et, après un moment de sombre concentration, me demanda :

— Êtes-vous incluse dans l'invitation ?

— Pas expressément, mais…

— Mais vous venez de toute façon.

— Naturellement.

— Naturellement.

Nous partîmes pour Le Caire tout de suite après nous être changés. Russell nous attendait dans la salle de réception du bâtiment administratif. Son visage arborait une expression de désapprobation glaciale, qui se lézarda un instant quand il aperçut Nefret.

— Oh ! s'exclama-t-il. Professeur, je vous avais demandé…

— Il n'a pu m'empêcher de venir, coupa Nefret.

Elle lui décocha un sourire enjôleur en tendant une petite main gantée.

— Vous n'aurez pas l'inélégance de m'exclure, n'est-ce pas, monsieur ?

Pour une fois, elle se heurta à un adversaire à sa mesure. Russell prit sa main, la tint à peine deux secondes, puis fit un pas en arrière.

— Si, Miss Forth. Ce que le professeur décidera de vous dire, à vous et à Mrs Emerson, ne regarde que lui. Les affaires de police me regardent, moi. Asseyez-vous. Un de mes hommes vous apportera du thé. Messieurs, venez dans mon bureau.

Manuscrit H

— Je vous ai demandé de venir, dit Russell d'une voix aussi froide et formelle que son attitude, parce qu'un de mes hommes m'a informé que vous étiez présents avant-hier soir, lors de l'opération sur la boutique d'Aslimi. Avez-vous vu le type que nous poursuivions ?

— Oui, répondit Emerson.

— Vous l'avez suivi, n'est-ce pas ?

— Oui. Et attrapé, ajouta Emerson.

— Crénom, professeur ! Vous osez me dire en face que vous avez laissé ce type s'échapper ?

— La première fois que nous en avons discuté, je vous avais prévenu que je ne vous aiderais pas à attraper Wardani, mais que je tâcherais de lui parler et de le convaincre de se rendre.

La voix d'Emerson était aussi forte que celle de Russell. Ramsès pensa que tous les policiers présents dans le bâtiment devaient s'être massés dans le couloir et écouter.

— Ce n'était pas Wardani !

— Comment l'aurais-je su avant d'avoir coincé ce type ? rétorqua Emerson, indigné. En fait c'était un des lieutenants de Wardani. Nous avons… heu, conclu un marché.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire de quoi il s'agissait ?

— Non. Mais peut-être plus tard, quand je lui aurai parlé.

— Il est trop tard, rétorqua Russell. Suivez-moi.

Ils le suivirent dans le couloir et descendirent plusieurs volées de marches. La pièce, souterraine, était un peu plus fraîche que les étages supérieurs, mais pas assez. L'odeur les assaillit avant même que Russell ouvre la porte. Les seuls meubles étaient des tables en bois, toutes vides, sauf deux. Russell désigna une des formes couvertes d'un drap.

— Satané manque d'efficacité. Celui-là aurait dû être enterré ce matin. Il se conserve mal. Voilà notre bonhomme.

Il tira le drap grossier qui couvrait l'autre cadavre.

Le visage de Farouk était intact, sauf une meurtrissure en travers de ses joues et sa bouche. S'il était mort dans la souffrance, ce qui était probablement le cas, il n'y paraissait pas. Ses traits avaient le calme inhumain de la mort. Son corps nu ne présentait aucune blessure, sauf aux poignets, où les liens

s'étaient profondément enfoncés dans la chair tant il avait dû s'efforcer de s'en libérer.

Russell fit un geste, et deux de ses hommes retournèrent le corps. Des épaules à la taille, la peau était noircie de sang séché, sur un réseau de plaies.

Après un moment, Emerson dit :

— *Le kurbash*.

— Comment le savez-vous ?

Emerson haussa ses redoutables sourcils.

— Vous l'ignorez ? Enfin, c'est une vieille coutume turque. Les marques d'une lanière en cuir d'hippopotame sont très différentes de celles d'un fouet ordinaire ou d'une tige de bambou. J'ai déjà vu ça.

Ramsès aussi. Une fois. Comme Farouk, l'homme avait été battu à mort. Mais lui n'avait pas été bâillonné. Il avait hurlé jusqu'à ce que la voix lui manque et même après qu'il eut perdu conscience, son corps se convulsait à chaque coup de fouet, vieille coutume turque à laquelle Ramsès aurait goûté si son père n'avait fait irruption avant que n'arrive son tour. Ce souvenir lui donnait encore des sueurs froides, et c'était là une des raisons pour lesquelles il avait accepté de prendre la place de Wardani. Tout pour empêcher les Ottomans d'entrer en Égypte.

Se tâtant le menton, Emerson ajouta :

— Le pouvoir par le *kurbash*. En Égypte aussi, c'est très populaire.

— Nous avons interdit le *kurbash* voici des années, répliqua Russell.

Emerson l'assaillit de questions :

— Y a-t-il d'autres marques sur le corps ? Depuis combien de temps est-il mort ? Où l'a-t-on trouvé ?

— Répondez d'abord à ma question, professeur.

— Quelle question ? Ah, oui ! (Emerson fronça les sourcils.) Si nous devons entamer une longue discussion, j'aimerais autant qu'elle ait lieu ailleurs.

Il ouvrit la marche vers le bureau de Russell, s'installa dans le fauteuil le plus confortable – qui se trouva être celui de Russell, lequel laissa de nouveau la porte entrouverte. Le dialogue qui

suivit se fit de plus en plus bruyant et acrimonieux. Eût-il voulu placer un mot, Ramsès ne l'aurait pu. Emerson obtint les informations qu'il demandait et fournit de mauvaise grâce un récit soigneusement expurgé de leurs activités du soir en question, dans le Khan el Khalili.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé à mes hommes de la porte de derrière ? s'exclama Russell.

— Pourquoi n'ont-ils pas eu l'intelligence élémentaire de la chercher ? rétorqua Emerson en le foudroyant du regard.

— Non d'un chien, professeur ! s'époumona Russell en frappant du poing sur la table. Si vous ne vous en étiez pas mêlés…

— … le type se serait quand même enfui. Il a accepté de me voir parce qu'il avait confiance en moi.

— Et parce que vous lui avez offert de l'argent.

— Évidemment, rétorqua Emerson. Comme dit toujours ma chère femme, il est plus facile d'attraper une mouche avec du miel qu'avec du vinaigre. Malheureusement, il semble que l'autre camp ait eu vent de ses intentions. S'il s'est montré imprudent, je n'y suis pour rien. Bon… Je crois que c'est tout. Venez, Ramsès, nous avons perdu assez de temps à « aider » la police.

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Une minute, nom d'un chien, s'écria Russell en bondissant de son siège, je dois vous avertir…

— M'avertir ? tonna Emerson en se retournant.

Ramsès estima qu'il était temps d'intervenir. Son père s'amusait énormément, et risquait de se laisser emporter par son rôle.

— Père, je vous en prie ! Mr Russell ne fait que son devoir. Je vous avais bien dit que nous ne devrions pas nous en mêler.

— De votre part, cela ne me surprend pas, déclara Russell avec mépris. Merci d'être venu, professeur. Vous êtes l'une des personnes les plus exaspérantes que j'aie jamais rencontrées, mais j'admire votre courage et votre patriotisme.

— Bah ! fit Emerson.

Il poussa la porte de quelques centimètres et une douzaine de paires de bottes battirent précipitamment en retraite.

Ramsès ne s'attarda que le temps de chuchoter quelques mots à Russell, qui hocha la tête.

Toujours dans la peau de son personnage, Emerson retourna dans la salle d'attente d'un pas martial, rassembla ses femmes, et entraîna toute l'équipe hors du bâtiment.

— Alors ? demanda Nefret.

— C'était lui, répondit Emerson. Ce qu'il en reste. On l'a trouvé ce matin dans un fossé d'irrigation près du pont. Il était mort depuis douze heures environ.

— Comment est-il mort ?

Emerson le lui dit. Il n'entra pas dans les détails, mais Nefret possédait une vive imagination et beaucoup d'expérience. Ses joues perdirent une bonne part de leur belle couleur.

— C'est affreux ! Ils ont dû découvrir qu'il se préparait à les trahir. Mais comment ?

— L'explication la plus probable, déclara lentement Ramsès, c'est qu'il le leur a dit lui-même, en demandant plus que la somme offerte par Père. Oh, oui, je sais, ce n'était pas très malin, mais Farouk avait assez de vanité pour s'imaginer pouvoir marchander avec eux et s'en tirer. Plus malins, les autres se sont tout bonnement débarrassés d'un allié peu fiable, et d'une façon telle que l'incident ait un effet salutaire sur la loyauté des autres.

— Une vieille coutume turque, répéta Emerson. Ils ont de vilaines méthodes en ce qui concerne les ennemis et les traîtres.

Chassant du capot de l'automobile des gamins en haillons, il ouvrit la portière à Nefret. Ramsès en fit autant pour sa mère et vit ses yeux fixés sur lui. Elle était terriblement silencieuse, n'ayant pas eu besoin des commentaires de son époux pour mesurer tout ce qu'impliquait la mort de Farouk. En se heurtant à son regard, Ramsès se rappela une des plus vivantes descriptions de Nefret : « Quand elle est en colère, ses yeux ont l'air de billes d'acier. » « La voilà résolue à nous tirer de là, David et moi », pensa-t-il, même si pour cela il lui faut affronter tous les agents allemands et turcs du Moyen-Orient.

***

En arrivant au Caire, je me disais que la convocation de Russell ne signifiait pas forcément la fin de nos espoirs ; Farouk avait peut-être été arrêté, et la dangereuse mascarade de Ramsès pourrait toucher à sa fin.

J'avais essayé de me préparer au pire tout en espérant le meilleur (tâche difficile, même pour moi). Pourtant, l'horrible vérité me fit plus de mal que je ne l'avais prévu. Et puis, il était difficile de cacher à Nefret l'intensité de ma colère et de mon désespoir. Elle n'espérait que rendre service à notre pays en détruisant un groupe d'espions ; elle ne pouvait comprendre notre implication dans cette affaire. Moi, je devais me mordre les lèvres pour réprimer ma fureur – contre Farouk, dont la stupidité avait causé sa mort avant que nous puissions l'interroger, et contre les misérables inconnus qui l'avaient assassiné de si horrible façon. Que leur avait-il dit avant de mourir ?

La pire hypothèse était qu'il eût percé à jour l'imposture de Ramsès et transmis l'information à ceux qui n'hésiteraient pas à se débarrasser de mon fils comme ils l'avaient fait de Farouk. Le moindre mal serait qu'il ne leur eût parlé que de nos arrangements avec lui. La conclusion était évidente : nous devions attaquer !

— Nous prenons le thé au *Shepheard ?* s'enquit Nefret, surprise. Je pensais que vous voudriez rentrer tout de suite pour discuter des désagréables développements de nos affaires.

— Il n'y a rien à discuter, déclara Emerson en pilant devant l'hôtel.

— Mais, professeur…

— L'affaire est terminée. Nous avons essayé, et nous avons échoué. Nous n'avons rien à nous reprocher, et nous ne pouvons rien faire de plus. Crénom, cette fichue terrasse est encore plus bondée que d'habitude ! Tous ces imbéciles n'ont-ils rien de mieux à faire que de s'habiller à la dernière mode et boire du thé ?

Il monta les marches au pas de charge, entraînant Nefret avec lui.

Nous n'avons jamais de difficultés à obtenir une table au *Shepheard*, quelle que soit l'affluence. L'arrivée de notre automobile avait été remarquée par le maître d'hôtel ; quand nous atteignîmes la terrasse un groupe d'Américains ébahis avaient été écartés sans ménagement d'une table bien placée près de la rambarde, qu'un serveur s'affairait à débarrasser.

Bien adossée à ma chaise, j'observai distraitement les marchands massés au pied de l'escalier. Ils n'étaient pas admis sur la terrasse ou dans l'hôtel – règle que faisait respecter le géant monténégrin qui gardait l'entrée – mais ils s'approchaient autant qu'ils l'osaient, criant et agitant des échantillons de leur marchandise. Deux vendeurs de fleurs se trouvaient parmi eux, mais aucun n'était David.

Pauvre David ! Je souhaitais presque que notre échec pût lui être caché. Mais, bien sûr, c'était impossible. Il devait déjà être averti par d'autres sources. Ce genre de rumeur se répand rapidement ; rien n'intéresse autant le monde en général qu'un meurtre bien affreux.

Un des inconvénients de paraître en public est l'obligation de se montrer poli avec les personnes que l'on connaît. Je crois pouvoir dire que le visage maussade d'Emerson découragea certaines d'entre elles, mais les opinions pacifiques de Ramsès ne lui avaient pas enlevé les faveurs des jeunes filles du Caire. Comme Nefret l'avait dit une fois (en termes plutôt crus, à mon sens), « c'est comme une chasse au renard, tante Amelia, toutes les filles à marier lui courent après comme une meute de chiens, et leurs mamans les encouragent de la voix ». Nous n'étions pas assis depuis longtemps quand une nuée de jeunes filles surexcitées s'abattit sur nous. Certaines allèrent droit à Ramsès, tandis que d'autres, aux méthodes moins directes, saluaient Nefret avec des exclamations ravies :

— Ma chérie ! Que faisiez-vous ces temps-ci ? Voilà une éternité que nous ne vous avions vue !

— J'étais très occupée, répondit Nefret. Mais je suis contente de vous voir, Sylvia. J'avais l'intention de vous faire une petite visite. Pourquoi diable écrivez-vous des tissus de mensonges à Lia ?

— Oh, vraiment ? s'exclama une autre des jeunes filles.

Sylvia Gorst rougit de honte, puis pâlit. L'éclat dans les yeux bleus de Nefret en aurait effrayé de plus courageuses.

— Vous connaissez la situation de Lia, poursuivit Nefret. Une amie s'efforcerait d'éviter de l'inquiéter ou de l'affoler. Vous lui avez transmis un ramassis de commérages, la plupart faux et tous méchants. Si j'apprends que vous avez recommencé je vous giflerai en public et… et…

— Vous dévoilerez sa perfidie au monde entier ? suggéra Ramsès.

— Ce n'est pas ainsi que je l'aurais exprimée, mais c'est l'idée.

Sylvia fondit en larmes, et ses piaillantes camarades l'emmenèrent.

— Seigneur ! s'écria Emerson. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ?

— Vous vous êtes montrée très impolie, Nefret, dis-je en essayant de prendre un ton sévère, sans bien y parvenir. Qu'a-t-elle écrit à Lia ?

— Quelque chose qui me concerne, sans doute, intervint Ramsès. Je sais bien que vos intentions sont bonnes, Nefret, mais votre caractère…

Nefret se recroquevilla quand il s'interrompit au milieu de sa phrase. Reculant sa chaise, elle se leva.

— Désolée. Excusez-moi.

— Vous n'auriez pas dû lui faire de reproche, Ramsès, dis-je en la regardant s'éloigner très vite, tête baissée. Elle commençait déjà à regretter ses paroles.

— Elle n'a pas compris ce que je voulais dire. (Il semblait presque aussi secoué que Nefret.) Crénom ! Pourquoi faut-il toujours que je gaffe ?

— Avec les femmes, toute parole est une gaffe, grommela Emerson.

Quand Nefret revint, elle était rassérénée, souriante et accompagnée. Par le lieutenant Pinckney, qui paraissait très content de lui. Bien entendu, en présence d'un étranger, aucun de nous n'évoqua l'incident.

Après avoir salué le lieutenant Pinckney, je laissai les jeunes gens poursuivre leur conversation. Promenant mon regard sur les visages des autres clients, je me remémorai une phrase de

Nefret : « J'ai parfois l'impression que tous ceux que je rencontre portent un masque, qu'ils jouent un rôle. » J'avais maintenant le même sentiment. Tous ces visages vides de gens bien élevés (pour la plupart). L'un d'eux pouvait-il être un masque, dissimulant les traits d'un mortel ennemi ?

Mrs Fortescue était là, vêtue de noir comme à l'accoutumée, et entourée d'admirateurs comme à l'accoutumée. Beaucoup d'entre eux étaient des officiers, la plupart de haut grade. À en juger par son entrevue avec Ramsès, la dame (laissons-lui le bénéfice du doute) n'était pas un modèle de vertu… Philippides, chef corrompu de la police, était là, lui aussi. Était-il un traître, en plus d'un extorqueur ?… Mrs Pettigrew me dévisageait, de même que son mari, leurs visages ronds arborant la même expression de désapprobation hautaine. Non, sûrement pas les Pettigrew ; aucun d'eux n'avait assez d'intelligence pour être un espion. L'envol d'une cape noire… C'était le comte de Sévigny, s'approchant du perron de l'hôtel comme un brigand de comédie. Il ressemblait bel et bien à un autre misérable que j'avais connu, mais Kalenischeff était mort depuis longtemps, tué par celui qu'il avait tenté de trahir.

Ramsès s'excusa et se leva. Je le regardai descendre les marches et plonger dans le maelström des marchands braillards qui l'entourèrent aussitôt. Il ne m'était pas difficile de suivre sa progression, car il dépassait tous les autres d'une bonne tête. Il examina la marchandise de plusieurs vendeurs de fleurs avant d'approcher un autre homme, courbé et chenu. Dès que Ramsès eut fait son achat, le marchand s'éclipsa, tête baissée.

Les jolis petits bouquets étaient un peu fanés. Ramsès m'en offrit un et tendit l'autre à Nefret. De toute évidence elle considérait cela comme une forme d'excuse, signifiant que tout était oublié. Comme elle était en grande conversation avec le jeune Pinckney, je fus certaine qu'elle n'avait rien remarqué.

Emerson s'agitait. Il n'avait accepté de se rendre au *Shepheard* que pour permettre à Ramsès de communiquer avec David. Maintenant, il laissait paraître son ennui.

— Il est temps de rentrer, déclara-t-il, interrompant Pinckney au beau milieu d'un compliment.

Je n'élevai aucune objection, car j'avais trouvé ce dont mon esprit était en quête.

Il est impossible de se livrer à des cogitations quand Emerson est au volant. Il faut se cramponner pour résister aux cahots, l'avertir de la présence de chameaux et obstacles divers, tenter de l'empêcher d'insulter les chauffeurs d'autres véhicules. Cela nécessite une constante attention. Il me fallut donc attendre d'être à la maison pour étudier l'idée qui m'était venue sur la terrasse du *Shepheard*. Un long bain relaxant me fournit l'ambiance appropriée.

Sethos était au Caire. Je partais de cette hypothèse, car j'étais certaine de son exactitude. Je n'ai pas de diplôme d'archéologie, mais je travaille dans cette discipline depuis des années, et les circonstances particulières entourant la découverte de la statue ne m'avaient pas échappé. Celle-ci était dans le puits depuis peu de temps et il n'y avait qu'un homme au monde ayant la possibilité et des raisons de l'y mettre.

Quant aux motifs de Sethos, ils étaient tout aussi clairs : Il se moquait de moi en me signalant sa présence, me mettant au défi de l'arrêter s'il décidait de cambrioler le Muséum, ou les réserves, ou le site lui-même. J'avais compris depuis longtemps que la confusion régnant au département des Antiquités et dans toute l'Égypte attirerait irrésistiblement un homme comme Sethos. Certains se demanderont peut-être pourquoi il s'était ainsi annoncé en sacrifiant l'un de ses trésors les plus précieux. Je savais bien quant à moi qu'il s'agissait de l'une de ses petites plaisanteries. Son sens de l'humour était décidément très particulier, car s'il réussissait à reprendre la statue, nous serions les dindons de la farce. Quel soufflet pour Emerson !

Je me renfonçai dans la baignoire, contemplant le reflet brillant de l'eau sur le plafond carrelé de la salle de bain. Je ne doutais pas un instant qu'Emerson était parvenu aux mêmes conclusions. Lorsqu'il s'agit d'égyptologie, peu de choses lui échappent. Bien sûr, le cher innocent n'imaginait pas que je fusse assez intelligente pour y penser et il avait gardé le silence pour les mêmes raisons que moi. Sethos était un sujet sensible. Emerson savait bien que je ne lui avais jamais donné le moindre motif de jalousie, mais ce sentiment, cher lecteur, échappe au

contrôle de l'intellect. N'avais-je pas moi-même senti ses crocs empoisonnés me pénétrer le cœur ?

Quant à Sethos, il n'avait jamais fait mystère de ses sentiments. Au début de notre relation, il avait tenté à plusieurs reprises d'éliminer Emerson – qu'il considérait comme son rival – et sous mes propres yeux en une occasion. Plus tard, il m'avait juré de ne jamais nuire à quelqu'un qui m'était cher. De toute évidence, cela incluait Emerson, et j'espérais de tout mon cœur que Sethos voyait les choses ainsi. Par acquit de conscience, je décidai toutefois de le trouver avant qu'Emerson n'y parvienne. Je ne doutais pas d'y réussir quel que fût son déguisement.

Il me fallait voir de plus près l'homme que je soupçonnais. Le lecteur se demande peut-être pourquoi, si je ne croyais Sethos coupable que de vol d'antiquités, j'allais tenter de le démasquer au lieu de me concentrer sur un ennemi plus vil, l'agent étranger, qui pouvait de plus être traître à son propre pays.

Je vais répondre à cette question.

En son temps, Sethos avait infiltré chaque groupe du milieu criminel d'Égypte. Il connaissait chaque assassin, chaque voleur, chaque trafiquant de drogue, chaque souteneur du Caire. Il puiserait dans ces connaissances pour identifier l'homme que je recherchais… car je saurais bien l'y forcer ! Pour renforcer cette résolution, je levai le poing vers le plafond, manquant de peu le nez d'Emerson qui, sans que je m'en rende compte du fait de mes cogitations, s'était approché de moi.

— Nom d'un chien, Peabody ! Si vous désirez rester seule, vous n'avez qu'à le dire !

— Je vous demande pardon, mon chéri. Je ne savais pas que vous étiez là. Que voulez-vous ?

— Vous, bien sûr. Vous trempez depuis près d'une heure. Que ruminiez-vous ?

— Je profitais de la fraîcheur de l'eau et je n'ai pas vu le temps passer. Voulez-vous m'aider ?

Sachant bien qu'il ne demanderait pas mieux, j'espérais que les distractions qui s'ensuivraient l'empêcheraient de me questionner plus avant. J'avais vu juste.

Quand nous fûmes habillés et prêts à descendre, il se faisait plutôt tard. Je pensais que les autres étaient déjà en bas, mais m'arrêtai devant la porte de Ramsès pour écouter. La porte s'ouvrit si brusquement que je fus surprise l'oreille penchée vers la serrure.

— Écouteriez-vous aux portes, Mère ? s'enquit Ramsès.

— C'est une vilaine habitude, mais bougrement utile, répondis-je, citant ce qu'il m'avait dit un jour. (J'eus droit pour récompense, à l'un de ses rares sourires.) Êtes-vous prêt pour le dîner ?

Il hocha la tête.

— Je voudrais vous parler…

— Et moi aussi, intervint Emerson. Vous n'avez pas eu le temps d'écrire un message. Qu'avez-vous dit à David ?

— De me retrouver en fin de soirée. Il nous faut discuter des derniers événements.

— Amenez-le ici, dis-je. J'ai tellement envie de le voir !

— Mauvaise idée, diagnostiqua Emerson.

— Non. (Ramsès nous fit signe d'avancer.) Au village de Gizeh, il y a un café, où je vais de temps en temps. Me connaissant, ils ne s'étonneront pas de me voir engager la conversation avec un étranger.

Entre plusieurs maux, il faut choisir le moindre. Cette solution était sans doute la moins risquée. Réfléchissant au moyen de réduire encore le danger, j'ouvris la route vers la salle à manger.

Nefret faisait sa correspondance.

— Comme vous êtes lents ce soir ! s'exclama-t-elle en posant son stylo. Fatima est venue deux fois dire que le dîner était prêt.

— Alors, nous ferions bien de nous installer tout de suite, dis-je. Mahmoud laisse toujours cramer les plats quand nous sommes en retard.

Nous nous assîmes juste à temps pour sauver le potage. Il me sembla y détecter un léger goût de brûlé, mais aucun des autres ne parut s'en apercevoir.

— C'est bon d'avoir une soirée tranquille, remarqua Emerson. Vous n'allez pas à l'hôpital, Nefret ?

— J'ai appelé Sophia, elle m'a dit qu'on n'avait pas besoin de moi pour le moment.

Nefret s'était changée, mais elle n'avait pas revêtu une tenue de soirée. Elle portait une vieille robe de mousseline bleue semée de fleurs vertes et blanches. Elle la gardait peut-être pour des raisons sentimentales, Emerson lui ayant dit, un jour, qu'elle lui allait à ravir.

— J'avais l'intention de développer quelques plaques ce soir, poursuivit-elle. Je suis un peu en retard. Pourriez-vous m'aider, Ramsès ?

— Je sors, répondit mon fils avec une certaine brusquerie.

— Toute la soirée ?

Elle levait des yeux candides, de la même nuance que sa robe.

La question eut un étrange effet sur Ramsès. Je connaissais suffisamment son comportement pour remarquer le durcissement à peine perceptible de sa bouche.

— Je vais simplement au village. Je désire savoir ce que les gens d'ici pensent de cette statue.

— Croyez-vous qu'ils veuillent la voler ? demanda Nefret en riant.

— Certains aimeraient bien le faire..., j'en suis sûr. Je ne rentrerai pas tard. Si vous pouvez patienter quelques heures, je vous aiderai avec plaisir.

J'offris mes propres services et Nefret les accepta. Tout compte fait, c'était là une étrange conversation. Nous parlions de notre travail et de nos projets, comme à l'accoutumée, mais je voyais bien que même Emerson devait se forcer pour s'y intéresser. Ce n'était peut-être pas si surprenant, vu que trois des convives cachaient quelque chose au quatrième.

Après le dîner, nous gagnâmes le salon pour y prendre le café. Plusieurs missives étaient arrivées en notre absence ; malgré la relative fiabilité de la poste, beaucoup de nos amis s'accrochaient à leur vieille habitude d'envoyer un messager. J'avais un mot de Katherine Vandergelt, que je lus avec un sentiment renouvelé de culpabilité.

— Nous avons très peu vu les Vandergelt, remarquai-je. Katherine nous écrit pour nous rappeler notre promesse d'aller leur faire une visite à Abousir.

Emerson sursauta comme sous l'effet d'une piqûre.

— Enfer ! s'écria-t-il.

— Qu'y a-t-il, Emerson ? m'affolai-je. C'est cette lettre ?

— Non. Enfin… oui.

Emerson la froissa et l'enfouit dans sa poche.

— C'est de Maxwell. Il veut que j'assiste à un comité demain. Or cela fait plusieurs jours que je comptais aller à Abousir.

— Une guerre, cela distrait, intervint Nefret d'un ton sec. Vous êtes probablement le seul homme de ce comité sachant de quoi il parle. Professeur, vous rendez à l'Égypte un grand service.

— Humpf.

— Cela ne peut durer éternellement, ajouta Nefret. Un jour…

— Oui, coupai-je. Vous ferez votre devoir, Emerson, de même que nous tous ; et un jour…

Nefret et moi passâmes plusieurs heures dans la chambre noire. Quand nous en émergeâmes, Emerson et Ramsès étaient tous deux partis.

Manuscrit H

Ramsès se rappelait le temps où voitures à chevaux, chameaux et ânes transportaient les touristes jusqu'aux pyramides par une route poussiéreuse bordée de champs verdoyants. Désormais, taxis et automobiles particulières rendaient la circulation pédestre dangereuse, et le village de Gizeh, autrefois isolé, était comme avalé par les nouvelles maisons et villas. Le Baedeker, la bible des touristes, le jugeait sans intérêt. Mais chaque visiteur des pyramides le traversait par la route ou la voie ferrée, et les habitants les guettaient comme jadis, pour leur vendre de fausses antiquités et leur louer des ânes. La bourgade retombait dans sa somnolence après le coucher du soleil. Ses agréments étaient quelque peu limités : quelques boutiques, quelques cafés, quelques maisons closes.

Le café favori de Ramsès se situait pas très loin de la gare, à l'ouest. Il n'avait pas la prétention de ses équivalents cairotes : un sol de terre battue remplaçait la brique ou le carrelage, et un simple support de poutres en bois encadrait la façade ouverte. En approchant, Ramsès entendit une voix, qui s'enflait ou baissait suivant un rythme soutenu, interrompue de temps en temps par des rires appréciateurs ou des exclamations. Un récitant ou un conteur donnait un spectacle. Il devait être là depuis un moment, car il était profondément enfoncé dans les méandres d'une interminable histoire intitulée *La Vie d'Abou-Zayd*.

Quelques lampes, accrochées aux poutres, éclairaient le *Sha'er* assis sur le banc devant le café. C'était un homme d'âge moyen, à la barbe noire bien taillée ; il accompagnait son récit avec une viole à une corde. Assis autour de lui, sur le banc ou des tabourets, les spectateurs l'écoutaient en fumant leur pipe, captivés.

Dans l'ombre, Ramsès écoutait avec plaisir. C'était une histoire haute en couleurs, aussi picaresque et sanglante que les épopées occidentales, et divisée commodément en sections ou chapitres, finissant chacun par une prière. Quand le narrateur atteignit la fin de la section en cours, Ramsès s'avança et se joignit aux spectateurs pour la prière de conclusion.

Son père et lui comptaient parmi les rares Européens que les Égyptiens musulmans traitaient comme s'ils étaient des leurs – probablement parce que les convictions religieuses d'Emerson (ou leur inexistence) le rendaient difficile à classer. « En tout cas, avait conclu un Égyptien philosophe, ce n'est pas un chien de chrétien. »

Emerson avait trouvé cette remarque fort drôle.

Ramsès échangea les compliments d'usage avec le patron du café et salua poliment le récitant, qu'il avait déjà rencontré.

Ramsès s'écarta peu à peu des spectateurs attentifs et pénétra dans la salle unique, au sol crasseux. Deux créatures seulement avaient résisté au charme du conteur : un chien qui donnait profondément sous un banc, et un homme, étendu sur un autre banc qui semblait lui aussi assoupi. D'un geste brusque, Ramsès

repoussa les pieds du dormeur pour se ménager une place sur le banc.

— N'avez-vous donc pas l'âme poétique ? demanda-t-il.

— Pas pour l'instant, rétorqua David en se redressant. Et je suis au courant.

— C'est ce que je craignais.

Ramsès lui relata ce qui s'était passé – ou ne s'était pas passé – la veille.

— Comment ont-ils pu connaître ses intentions, je me le demande. À moins qu'il ait essayé de les faire chanter.

— Donc, c'est terminé, conclut David en hochant la tête. Que pouvons-nous faire maintenant ?

— Revenir au plan initial. Quoi d'autre ?

Penché en avant, tête basse, David ne répondit pas.

— Je suis désolé, reprit Ramsès en se risquant à parler anglais.

La voix du narrateur était sonore et personne ne faisait attention à eux.

— Ne soyez pas stupide.

— Merci pour le compliment. Il y a une chose que nous n'avons pas tentée.

— Filer le Turc ?

— Oui. La première fois que je l'ai vu j'ai eu un… empêchement. La deuxième fois, votre souci pour moi *vous* en a empêché. Nous aurons au moins une chance encore, et cette fois il faudra faire plus que le suivre. Comme vous l'avez pertinemment souligné, ce qui nous intéresse, ce n'est pas où il va, mais d'où il vient. Ce n'est qu'un chauffeur payé pour ses voyages et il est sans doute accessible à l'argent ou à la persuasion. Mais cela signifie qu'il nous faudra le prendre vivant, ce qui ne sera pas facile.

— Le professeur serait ravi de nous donner un coup de main, murmura David. Allez-vous le lui demander ?

— Pas si je puis l'éviter. Vous et moi nous en sortirons tous seuls.

— Encore une livraison ?

— C'est ce qu'on m'a dit. Elle doit avoir lieu bientôt. Au moins, Farouk n'est plus dans le coup. S'ils tentent de le remplacer, nous saurons qui est l'espion.

— Cherchez-vous à me remonter le moral ?

— De toute évidence, je n'y parviens pas.

— Difficile de ne pas se demander ce qu'il leur a dit, remarqua David d'un ton égal. Le *kurbash* est un puissant encouragement à la confession !

— Que pouvait-il leur dire, sinon que le grand Maître des Imprécations avait essayé de l'acheter ? Il n'était pas au courant pour vous ou… ou pour le reste.

— Il connaissait la maison de Maadi.

Ramsès pesta tout bas. Il n'avait guère nourri l'espoir que ce fait si intéressant échappe à David. Ce fait dont la signification n'avait apparemment pas frappé son père. Encore qu'avec Emerson…

— Écoutez-moi, dit-il d'une voix pressante. Les arrangements personnels de Père et Farouk constituaient une diversion. Cela n'a rien à voir avec notre but. Nous ne nous sommes pas engagés à démanteler une organisation d'espionnage, nous essayons simplement d'empêcher une vilaine petite révolution. Si nous y parvenons et nous en sortons intacts, ce sera déjà une rude chance. Je refuse de m'engager dans autre chose. Ils ne peuvent nous le demander !

— Vous feriez bien de baisser le ton.

Ramsès prit une profonde inspiration, qui le calma.

— Et vous feriez bien de partir. Je pense ce que j'ai dit, David.

David se leva et gagna sans bruit l'entrée. Puis il recula en étouffant une exclamation.

Ramsès le rejoignit et regarda dehors. Impossible de confondre cette silhouette massive, assise à la place d'honneur, au centre de l'audience. Emerson fumait sa pipe et écoutait de toutes ses oreilles.

— Que fait-il ici ? murmura David.

— La nounou, grommela Ramsès. Je voudrais bien qu'il cesse de me traiter comme si…

— Vous en avez fait autant à son égard hier.

— Oh… !

David éclata d'un rire silencieux.

— Il m'épargne la peine de vous raccompagner. À demain.

Baissant la tête pour dissimuler sa haute taille, il entreprit de se frayer lentement un chemin parmi les spectateurs. Ramsès avança d'un pas et s'appuya à l'encadrement de bois, comme s'il était resté là toute la soirée.

Il savait que son père l'avait vu, tout comme il avait sans doute repéré David, mais il n'en donnait pas le moindre signe, attendant poliment pour se lever et rejoindre Ramsès que la plainte de la viole marque la fin du chapitre. Ils firent leurs adieux aux autres clients et prirent le chemin du retour.

— Du nouveau ? s'enquit Emerson.

— Non. Il était inutile de me suivre.

Emerson ignora la rebuffade, mais changea de sujet.

— Votre mère m'inquiète.

— Mère ? Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose… ?

— Non, non, mais j'ai remarqué dans ses yeux, cet après-midi, cette lueur que je ne connais que trop bien. Elle n'a pas ma patience, ajouta-t-il d'un ton de regret. Qu'est-ce que vous dites ?

— Rien, Père, répondit Ramsès en réprimant son rire. À propos de Mère…

— Ah, oui. Je crois qu'elle est près de se lancer, tête baissée, sur le sentier de la guerre.

— J'ai aussi cette impression. Vous a-t-elle dit ce qu'elle mijotait ? J'espère qu'elle ne va pas faire irruption chez le général Maxwell pour lui ordonner de mettre fin à la mission.

— Non. Ça, c'est moi qui m'en chargerai.

— *Quoi ?* Mais vous ne pouvez pas !

— Si, je le peux.

Emerson s'arrêta pour bourrer sa pipe.

— Calmez-vous, mon garçon, vous devenez aussi soupe au lait que votre sœur. Parfois il me semble n'y avoir que moi de raisonnable dans la famille.

Il craqua une allumette et Ramsès réussit, avec quelque difficulté, à se retenir de lui signaler que ce n'était peut-être pas prudent. Si quelqu'un les suivait…

Apparemment, ce n'était pas le cas. Emerson tira sur sa pipe avec satisfaction, puis reprit la parole.

— Je le peux mais je ne le ferai pas. Il n'y a pas de réunion du comité demain. C'est le prétexte que j'ai trouvé pour aller le voir. Par le diable, il y a trop de dissimulation dans cette histoire. Je veux savoir ce que Maxwell sait et lui dire ce que j'estime qu'il doit entendre. Ne vous inquiétez pas, je serai très raisonnable.

— Bien, Père.

C'eût été une perte de temps que de protester. Autant se placer dans le couloir d'une avalanche et ordonner aux rochers de s'arrêter.

Emerson gloussa :

— Vous me croyez incapable d'être raisonnable, n'est-ce pas ? Faites-moi confiance. En ce qui concerne votre mère, je crois savoir ce qu'elle a en tête. Elle pense avoir repéré Sethos. Je vais la laisser mener sa petite enquête, car elle est sur une fausse piste.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que… Euh… parce que je sais que le type qu'elle soupçonne n'est pas lui.

— Qui soupçonne-t-elle ?

— Le comte, gloussa Emerson.

— Oh ! alors d'accord avec vous ! Il attire trop l'attention.

— En effet.

Ils approchaient de la maison.

— Je dois aller faire un tour au Caire, dit Ramsès.

— Je vais avec vous.

Ramsès s'y attendait et il réagit en conséquence.

— Non, Père. Ce n'est pas une de mes expéditions habituelles. Il y a là-bas quelqu'un que je dois voir. Je ne serai pas long. Je vais prendre un cheval et je serai de retour dans une heure environ.

Emerson s'arrêta pile, massif comme un monolithe.

— Au moins, dites-moi où vous allez.

Au cas où…

— Chez el-Gharbi.

Emerson faillit s'en étrangler et Ramsès se hâta d'expliquer :

— Je sais, c'est un serpent, un trafiquant de chair humaine, et j'en passe. Mais il a des contacts dans tout le milieu criminel du Caire. Je lui ai déjà rendu visite une fois, quand j'essayais de découvrir où le pauvre type qui a été tué devant le *Shepheard* avait trouvé ses grenades. Il m'a appris… plusieurs choses intéressantes. Je crois qu'il veut me voir à nouveau. S'il est allé à l'hôpital, ce n'est point parce qu'il s'inquiétait pour cette femme.

— Ça ne lui ressemble pas, en effet, acquiesça Emerson en se frottant le menton. Humpf. Vous avez peut-être raison. Ça vaut le coup d'y aller. Vous êtes sûr de ne pas vouloir… ?

— J'en suis sûr. Tout ira bien.

— Vous dites toujours ça.

— Pas toujours. Et que dirait Mère si elle apprenait que vous êtes allé à el-Was'a ?

***

Ramsès laissa au *Shepheard* son cheval, un hongre placide qu'Emerson avait loué pour la saison, et continua à pied, pataugeant dans la crasse puante de la ruelle menant à l'entrée dérobée qu'on lui avait montrée. Il frappa et la porte lui fut ouverte rapidement, mais el-Gharbi le fit attendre un bon quart d'heure avant de le recevoir.

Drapé dans les robes blanches qu'il affectionnait, accroupi sur une pile de coussins ornés de brocart, el-Gharbi enfournait d'une main des dattes sucrées dans sa bouche laissant baiser l'autre par la nuée de suppliants et admirateurs qui emplissaient la pièce. Il sursauta de façon théâtrale en voyant Ramsès, qui s'était contenté d'une fausse moustache et d'un lorgnon pour dissimuler son apparence, l'expérience lui ayant appris que le plus efficace des déguisements consistait en un changement d'attitudes et de manies.

El-Gharbi chassa ses courtisans d'un claquement de mains et offrit à Ramsès une place près de lui.

— C'est une perle ! déclara-t-il. Une gemme d'une beauté rare, une gazelle aux yeux de colombe… Voyons, mon cher,

cessez de me foudroyer du regard. Vous n'aimez pas qu'on loue les charmes de votre dame ?

— Non.

— Tant d'adoration, de la part de tant d'admirateurs cela me surprenait. Maintenant que je l'ai vue, je comprends. Elle a aussi du courage et de la force. De telles qualités chez une femme…

— Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Moi ?

Il écarquilla les yeux au point que son khôl se craquela. C'est vous qui êtes venu me voir.

Quand Ramsès repartit un quart d'heure plus tard, il ne savait pas avec certitude ce qu'el-Gharbi tenait à lui apprendre. Pêcher les faits dans les eaux bourbeuses de ses sous-entendus n'était pas une mince affaire. Une fois de plus, Percy avait fait les frais de la conversation. Ses liaisons avec plusieurs femmes « respectables », les alcôves secrètes (sauf pour l'omniscient el-Gharbi) où il les emmenait, sa brutalité avec les filles du quartier des Volets Rouges. Ramsès pensa qu'il ne saurait sans doute jamais vraiment ce que Percy faisait, ou avait fait, pour encourir les foudres d'el-Gharbi – endommager la marchandise suffisait peut-être – mais une chose était claire : el-Gharbi voulait voir Percy mort ou déshonoré, et que Ramsès se charge de la besogne.

10

J'avais décidé de me confier à Nefret – jusqu'à un certain point. Nous terminions les dernières plaques photographiques quand je lui fis part de mes intentions, et l'espace d'un instant je crus avoir parlé trop tôt. Heureusement, Nefret réussit à rattraper la plaque avant qu'elle ne se brise.

— Sethos ? se récria-t-elle. Le comte ? Tante Amelia !

— Posez cela, ma chère. Très bien. Venez avec moi dans l'autre pièce et je vous expliquerai mon raisonnement.

Je ne fus pas surprise de constater l'absence d'Emerson. Je savais qu'il suivrait Ramsès pour le protéger, car s'il ne l'avait pas fait, je m'en serais chargée moi-même. Nefret ne fit aucun commentaire, supposant qu'il avait lui aussi décidé de se rendre au café.

Je la fis asseoir et lui exposai mes déductions concernant la statue. Je vis bien que cela lui semblait très sensé et qu'elle était à deux doigts de me dire y avoir pensé elle-même.

— J'ai été frappée, les quelques fois que je l'ai vu, par la ressemblance du comte avec un ruffian que j'ai connu, Kalenischeff. Il faisait partie du gang de Sethos, et c'était un fieffé coquin. Quand il tenta de trahir son redoutable maître, Sethos le fit éliminer.

— Oui, tante Amelia, je sais.

— Oh ! Vous en avais-je parlé ?

— Vous nous avez narré bon nombre de vos aventures, et Ramsès nous en a raconté d'autres, à David et moi.

Son visage s'adoucit d'un sourire à cette évocation.

— Nous nous retrouvions dans la chambre de Ramsès ou dans la mienne, nous fumions des cigarettes en cachette, tout en parlant de vos exploits. Nous avions l'impression d'être de vrais

diables. C'était bien plus passionnant que ce qu'on lit dans les romans.

J'étais ravie, mais me sentis tenue d'ajouter :

— Avec l'avantage supplémentaire d'être véridiques.

— Oh ! oui !

— Il est arrivé à Sethos de prendre l'apparence d'une personne existante, poursuivis-je. Je crois qu'il trouve cela amusant. Et puis le comte fait toujours de son mieux pour m'éviter, ce qui est suspect. Sans me vanter, je crois que beaucoup de nouveaux venus au Caire essaient au contraire de lier connaissance avec moi ou Emerson.

— Moi, il ne m'évite pas, murmura Nefret.

Je lui jetai un regard perçant. Elle enroulait une mèche de ses cheveux autour de son doigt.

— Hum, oui. Cela ne rend mon hypothèse que plus plausible. Je voudrais que vous demandiez au comte de vous inviter à dîner demain soir. Dans l'un des hôtels, évidemment, car vous ne devez sous aucun prétexte demeurer seule avec lui. Vous trouverez bien une excuse plausible, par exemple… heu…

— Je trouverai ! assura Nefret. C'est très important, pour vous, n'est-ce pas ?

— Vous ne supposez tout de même pas que, dans le cas contraire, je vous demanderais d'enfreindre ainsi les bonnes manières. Il n'est guère surprenant que vous n'ayez pas soupçonné le comte, puisque vous n'avez jamais rencontré Sethos.

— J'en rêve depuis toujours, sourit-elle.

Ce sourire éveilla chez moi certains pressentiments, que je me sentis obligée d'exprimer.

— Vous devez abandonner vos idées puériles et romantiques à son sujet. N'essayez pas de vous montrer plus maligne que lui. Amenez-le quelque part – je suggérerais le *Shepheard* – de façon que je puisse l'observer à mon aise. Bien sûr, je serai déguisée.

— Ah, fit Nefret. Déguisée. En quoi ?

— Faites-moi confiance. J'entends ce satané chien aboyer. Emerson et Ramsès doivent être de retour. Sommes-nous d'accord ?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, tante Amelia. *Tout*, si cela peut aider…

— Je savais pouvoir compter sur vous. Ne parlez pas de notre petit projet, je vous prie.

— N'allez-vous même pas avertir le professeur ?

— Cela dépendra de… Ah, vous voilà ! Avez-vous passé une bonne soirée ? Nous avons bien travaillé pendant que vous vous amusiez !

En nous faisant lever avec le jour, Emerson parvint à travailler plusieurs heures sur le site avant de se rendre à la réunion du général Maxwell. Il m'avait répété ce que Ramsès lui avait dit de sa conversation avec David ; rien de neuf, mais j'avais au moins le réconfort de savoir que, à dix heures la nuit précédente, David allait bien.

Ce n'était pas suffisant. Chaque jour qui passait augmentait le danger, et renforçait mon désir de mettre fin à cette vilaine affaire. Ayant arrêté un plan qui, j'en étais certaine, atteindrait ce résultat, je pus me concentrer avec plus ou moins de succès sur notre labeur archéologique. En l'absence d'Emerson, j'avais la responsabilité du chantier. J'expliquai mes intentions à Nefret, Ramsès et Selim. Je n'avais jamais rien à expliquer à Daoud, car il exécutait toujours mes instructions à la lettre.

— Personne n'admire plus que moi la méthodologie d'Emerson, mais à mon sens nous avons traîné plus que de raison sur ce mastaba. Selim, je veux que la deuxième salle soit entièrement dégagée aujourd'hui.

— Mère… commença Ramsès.

— Mais, Sitt Hakim… dit Selim.

Je poursuivis, en haussant la voix pour faire taire Ramsès et Selim :

— Nefret et moi examinerons les débris. Ramsès, vous pourrez aider Selim à étiqueter les paniers au fur et à mesure. Veillez à bien pouvoir identifier le carré et le niveau exact pour chaque trouvaille.

— Mère, je crois que Selim et moi sommes bien rompus à ce genre de travail, intervint Ramsès.

La barbe de Selim s'entrouvrit à peine :

— Oui, Sitt Hakim.

Je souris à Daoud, dont la large stature avait son habituelle apparence d'affable placidité.

— Alors, au travail !

Je crois que mes paroles leur insufflèrent à tous une énergie décuplée. Daoud manœuvrait les chariots sur rails. Nefret et moi tamisions des montagnes de paniers, mais ne trouvions pas grand-chose. Comme je voulais impressionner Emerson par notre efficacité, je fis continuer le travail bien après l'heure où nous nous arrêtions d'ordinaire pour déjeuner. Ce n'est que lorsque Ramsès vint nous rejoindre que je me rappelai tardivement mes autres responsabilités.

Évidemment, il avait égaré son chapeau. Bien qu'il souffrît moins de la chaleur que beaucoup d'autres, ses luxuriantes boucles noires s'étaient aplaties, et sa chemise trempée collait d'un peu trop près à son torse. Les muscles bien développés qu'elle moulait avaient quelque chose d'asymétrique, malgré mes efforts pour réduire l'épaisseur des pansements. J'espérai que Nefret avait l'œil moins perçant que moi. Elle n'avait fait aucun commentaire touchant l'habitude qu'avait récemment prise Ramsès de toujours garder une chemise sur le chantier.

— Nous avons trouvé quelque chose d'assez intéressant, annonça-t-il. Nefret, il faudra prendre des photographies.

Radieuse, elle se leva d'un bond tandis que Ramsès m'offrait sa main pour m'aider à me mettre debout, car même si la chose me coûte, je dois avouer que je me sentais un peu raide. Rester assise plusieurs heures sans bouger handicape même une femme en excellente condition physique.

La salle avait été vidée presque jusqu'au sol. Elle comportait quelques beaux bas-reliefs et une autre fausse porte, mais ce n'est pas cela qui attira mon regard. Derrière le mur sud les hommes avaient dégagé les parois d'une autre salle, plus petite, dont aucun de nous n'avait soupçonné l'existence. Je compris immédiatement qu'il devait s'agir d'un *serdab,* pièce contenant une statue du défunt. Par une étroite fente du mur entre le *serdab* et la chapelle, l'âme du défunt pouvait communiquer avec le monde extérieur et prendre sa part d'offrandes.

— Comment l'avez-vous découverte ? m'enquis-je, descendant en hâte jusqu'à un point m'offrant une vue de la

salle. Les débris avaient été suffisamment dégagés pour distinguer les contours des murs intérieurs. Une seule des pierres qui à l'origine formaient le toit demeurait. Les fragments qui parsemaient la surface du sol tendaient à indiquer que les autres s'étaient effondrées et brisées.

— Remarquant par hasard que ce qui semblait être une simple fente dans le mur était d'une étrange régularité j'ai creusé à l'extérieur et trouvé de la maçonnerie.

Passant la main dans ses cheveux, il poursuivit :

— Le plan du mastaba est plus complexe que nous le pensions ; du côté sud, il y a une extension de taille encore indéterminée. Quant au *serdab,* vous comprenez sûrement pourquoi je veux des photographies avant de continuer.

— Vous pensez qu'il y a une statue là-dessous ?

— On peut l'espérer.

— Oui, oui ! m'exclamai-je. Nefret, dépêchez-vous, apportez votre appareil.

Nous disposâmes des baguettes graduées le long des murs, et Nefret prit des clichés sous plusieurs angles. Je brûlais de continuer mais les protestations unanimes m'obligèrent à m'incliner.

— Nous devons attendre Père, déclara Ramsès.

Nefret l'appuya par une belle imitation des couinements les plus réussis de Miss Molly :

— J'ai faim !

Je me résignai. Nous commencions à peine à déballer nos paniers de pique-nique quand j'aperçus Emerson qui revenait.

Son aspect avait quelque chose d'étrange. D'abord, il portait encore le costume de tweed que je lui avais fait revêtir. Voir Emerson ainsi vêtu à pareille heure et sur le chantier dénotait un état de préoccupation d'une intensité pratiquement jamais atteinte. Tout comme son regard vide et son pas trébuchant. On aurait dit un somnambule. Je le hélai et ses yeux perdirent leur vacuité.

— Ah ! Vous êtes là, dit-il. On déjeune ? Bien.

— Emerson, nous avons trouvé le *serdab,* annonçai-je.

— Le quoi ? Oh ! fit-il en humant un sandwich. Excellent !

Visiblement alarmée, Nefret le saisit par la manche et le secoua :

— Professeur ! Vous n'avez pas entendu ? Un *serdab* ! Des statues ! Du moins nous l'espérons. Qu'avez-vous ? Le général vous a-t-il donné de mauvaises nouvelles ?

— Je ne vois pas ce qui vous donne à penser que je n'ai pas entendu, répondit Emerson avec raideur, ni pourquoi vous vous imaginez que j'ai reçu de mauvaises nouvelles. Un *serdab*. Très bien. Quant au général, il n'était pas plus énervant que d'habitude.

Il enfourna le reste de son sandwich. J'avais l'impression que la mastication lui servait à gagner du temps pour inventer une histoire. L'inspiration vint ; il déglutit et reprit :

— Ces foutus imbéciles parlent d'une sorte de mobilisation en vue de travaux d'intérêt général.

— L'effet serait désastreux, déclara Ramsès, qui n'avait pas quitté son père des yeux. Surtout en ce moment.

— Et ce serait une violation directe de la promesse qu'avait faite Maxwell de n'exiger aucune aide du peuple égyptien pour cette guerre, renchérit Emerson. J'espère les avoir convaincus d'abandonner cette idée.

— Est-ce tout ? demanda Nefret.

— Vous trouvez que ce n'est pas assez ? Une matinée entière perdue à cause de fanfaronnades bureaucratiques.

Emerson ôta sa veste, sa cravate, son gilet et sa chemise. Je les ramassai ainsi que plusieurs boutons éparpillés.

— Au travail ! ordonna Emerson. Avez-vous pris des photographies ? Ramsès, montrez-moi vos notes. Peabody, retournez tamiser !

Emerson était si furieux de s'être trompé sur le plan du mastaba que je ne pus lui parler en tête-à-tête avant un long moment. Après que la poursuite des fouilles eut dégagé la tête d'une statue, je réussis toutefois à l'attirer à l'écart pendant que Nefret prenait des photographies.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Que s'est-il passé où ça ? rétorqua Emerson en essayant de se dégager.

— Vous le savez fort bien ! Cela concerne-t-il Ramsès ? Dites-le-moi, Emerson, je puis tout supporter, sauf l'incertitude !

— Oh !

Ses sourcils cessèrent de se froncer et son regard s'adoucit.

— Vous n'y êtes pas du tout, ma chère. La situation n'a pas empiré. En fait, l'élimination de ce pauvre bougre la rend même moins dangereuse. Maxwell m'a assuré que la police agirait dans les quinze jours, dès la livraison du dernier chargement d'armes.

— Quinze jours ! Encore deux semaines !

— Nous pourrons peut-être faire plus vite.

J'attendais qu'il poursuive. Mais il me prit par la taille et ses lèvres butinèrent ma tempe, le bout de mon nez, ma bouche.

Oui, professeur, pensai-je. Nous le pourrons peut-être. Et si vous croyez pouvoir m'égarer, vous vous trompez lourdement.

Pourtant, je ne suis pas puérile au point de répondre coup pour coup quand on tente de m'abuser. Je rongeai mon frein jusqu'à la fin du travail. Le *serdab* contenait non pas une, mais quatre statues, serrées les unes contre les autres dans cet espace confiné. Elles représentaient sans doute le propriétaire de la tombe et sa famille, car elles n'avaient pas la superbe qualité de la statue de Khephren que nous avions découverte dans le puits d'accès. Elles possédaient cependant un charme naïf et étaient en parfait état. Les laissant à demi enterrées par mesure de précaution, nous prîmes le chemin du retour, tandis que plusieurs de nos hommes restaient pour monter la garde. Ramsès resta lui aussi, prétendument pour discuter avec eux des mesures de sécurité, et nous dit qu'il gagnerait directement Gizeh pour son rendez-vous.

Je n'avais aucun moyen de cacher totalement à Emerson mes projets pour la soirée. S'il ne s'avisait pas plus tôt que Nefret et moi étions absentes, il s'en apercevrait en se retrouvant seul à table. Aussi décidai-je de lui faire, quand nous serions seuls, un récit (très) légèrement amendé de la vérité. Il est toujours bon de prendre l'offensive quand on se trouve dans une position quelque peu vulnérable, et je commençai donc par lui demander ce qu'il voulait dire en évoquant la possibilité de mettre fin à l'imposture de Ramsès avant le moment indiqué par Maxwell.

Il était en train de prendre un bain. La plupart des gens se sentent gênés et mal à l'aise quand ils sont dévêtus. Emerson n'a jamais eu cette faiblesse. On pourrait même dire…

Mais je m'éloigne du sujet. Ayant enfilé sous-vêtements et robe de chambre, j'entrai dans la salle de bain de style mauresque. Ayant fait placer des coussins autour de la baignoire, je m'y installai.

Le sourire qui avait accueilli mon arrivée s'évanouit.

— J'aurais dû me douter que vous ne renonceriez pas, dit-il.

— En effet. Alors ?

Emerson prit la savonnette.

— Comme vous l'avez sans doute compris, découvrir la filière nous permettrait d'intercepter et appréhender ceux qui introduisent des armes au Caire. Je connais assez bien le désert de l'Est, et ayant une théorie quant au chemin le plus probable, je me disais que je pourrais y aller faire un tour et jeter un coup d'œil.

Cette idée ne m'avait pas effleurée.

— Quand ?

— Demain.

— Mmm… fis-je. Vous ne pouvez aller jusqu'à Suez et revenir en une journée.

— Je n'ai pas l'intention d'aller jusque là-bas. Néanmoins, il me faudra partir tôt, et je rentrerai sans doute tard.

— Vous n'irez pas seul ?

— Certes pas, ma chère ! J'emmènerai Ramsès, si cela lui agrée.

— Emerson, allez-vous utiliser toute cette savonnette ?

Sauf sa tête, les parties de son corps qui émergeaient de l'eau étaient couvertes de mousse. Il sourit de toutes ses dents.

— La propreté mène à la sainteté, ma chère. Là, attrapez !

La savonnette me glissa des mains, et le temps que je la ramasse puis la replace dans son réceptacle, Emerson s'était rincé et sortait de la baignoire.

— Bon, reprit-il en attrapant une serviette. Je me suis confié à vous. Maintenant, à votre tour. Vous mijotez quelque chose, Peabody. Vous ne pouvez m'abuser. De quoi s'agit-il ?

J'expliquai mon plan. Je m'attendais à des objections, mais n'obtins qu'un éclat de rire tonitruant.

— Vous croyez que le comte est Sethos ?

— Je n'ai pas dit cela. Mais…

— … qu'il était fortement suspect. La plupart des gens vous font cette impression. Enfin, passons. Nefret a accepté cette absurd… heu… cet intéressant projet ?

— Elle n'est pas tranquille, Emerson. Je la connais bien et je le sens. Pas question de la mettre entièrement dans la confidence, mais nous pouvons offrir un exutoire à son énergie dévastatrice.

— Vous avez peut-être raison. (La large poitrine d'Emerson se dilata quand il exhala un long soupir.) C'est bien désagréable, de devoir agir ainsi avec Nefret. Nous lui raconterons tout quand ce sera fini.

— Bien sûr, mon cher. Donc, vous approuvez mon plan ?

— Je l'accepte, c'est tout.

Manuscrit H

En rentrant, Ramsès trouva son père seul dans le salon.

— Alors ? s'enquit Emerson en levant les yeux. Ramsès répondit par une autre question :

— Où sont Mère et Nefret ?

— Elles sont sorties. Vous pouvez parler librement. Comment cela s'est-il passé ?

— Personne n'a tenté de me tuer, ce qui doit pouvoir être vu comme un signe positif.

Ramsès desserra sa cravate et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Mais les garçons ne sont pas contents. Asad m'est tombé dans les bras en piaillant de soulagement, et les autres réclament de l'action. J'ai eu un mal de chien à les calmer.

— Sont-ils au courant pour Farouk ?

— Tout Le Caire est au courant pour Farouk et sa rencontre avec nous.

— Oui… Il fallait s'attendre à ce que la nouvelle circule.

— Surtout après votre concours de hurlements avec Russell. (Ramsès se massa le front.) Rachid a proposé de vous assassiner. Il se portait volontaire.

— J'espère que vous avez réussi à l'en dissuader ? gloussa Emerson.

— Je l'espère moi aussi. C'est le problème avec ces jeunes agités. Quand ils s'énervent ils attaqueraient n'importe qui. J'ai réussi à avoir le dessus, mais je ne sais combien de temps je pourrai encore les contrôler.

— Et la dernière livraison ?

— Encore une nouvelle complication. Asad est allé chercher le message hier. Il n'en connaissait pas le contenu jusqu'à ce que je le décode : c'est un chiffre assez primitif, mais je suis le seul à en avoir la clef. La « marchandise » ne nous sera plus livrée directement, comme avant. Elle sera cachée quelque part, puis on nous dira où et quand la récupérer.

— Bon sang ! dit Emerson. Vous ne savez pas du tout quand ?

— Non, j'ai causé un instant avec…

Un léger coup à la porte l'incita à se taire. C'était Fatima, venue proposer café et gâteaux. Il dut accepter une tranche de pudding aux prunes avant qu'elle consente à se retirer.

— Vous avez causé avec David ? reprit alors Emerson.

— Nous nous sommes retrouvés sur le quai de la gare. Il allait dans un sens et moi dans l'autre. Nous n'avions pas grand-chose à nous dire.

Il termina sa tranche de pudding.

— Où est allée Mère ?

— Elle suit Nefret, gloussa Emerson. Déguisée.

— *Quoi* ?

— Voulez-vous un whisky-soda ?

— Non, merci, Père. J'ai assez bu ces dernières semaines pour me dégoûter de l'alcool à jamais, même si j'en ai jeté une bonne partie par la fenêtre ou dans les plantes vertes.

— L'ivresse est une bonne excuse à bien des folies, acquiesça Emerson en sirotant son propre whisky. Quant à votre mère, reprit-il, elle s'est mis dans la tête de partir à la chasse aux

espions. Elle a convaincu Nefret de dîner avec un de ses suspects.

— Le comte ?

— Comment avez-vous deviné ?

— C'est bien de Mère de se fixer sur un personnage si théâtral. Je ne crois pas que ce soit un agent ennemi, mais je ne le laisserais pas en tête-à-tête avec une femme à laquelle je tiens.

— Ils ne seront pas seuls. Vous n'imaginez tout de même pas que votre mère les perdra de vue ?

L'inquiétude de Ramsès fit place à cette sorte de fascination que les activités de sa mère lui inspiraient souvent.

— En quoi est-elle déguisée ?

— Eh bien, elle a mis cette perruque blonde que vous portiez quand vous n'étiez pas si grand et pouviez encore vous faire passer pour une femme… des lunettes. Et une bonne couche de maquillage… (Le sourire d'Emerson s'élargit à cette évocation.) Ne vous inquiétez pas, Selim l'accompagne. Je dois dire que le tarbouche est encore plus ridicule sur lui que sur la plupart des gens, mais il en était ravi.

— Ô mon Dieu ! Qu'est-il supposé être ? Un de ces bellâtres visqueux qui s'attaquent aux femmes étrangères ?

— La question, répondit Emerson d'un air pensif, est de savoir qui s'attaque à qui. En tout cas, ils vont tous bien s'amuser, et cela nous permet de causer tranquillement sans craindre que Nefret ne nous surprenne. Prenez une chaise.

Il étala sur la table le papier qu'il étudiait à l'entrée de Ramsès. Il s'agissait d'une carte du Sinaï et du Désert Oriental.

— Si vous pouviez découvrir comment les armes sont acheminées et attraper ceux qui les apportent, votre mission serait terminée, n'est-ce pas ?

— Probablement, car il leur faudrait du temps pour trouver un autre moyen, mais…

— Ils n'ont guère de temps, coupa Emerson en retirant sa pipe de sa bouche. Le Canal sera attaqué dans quelques semaines. On parle de mouvements de troupes en Syrie, vers Ajua et Kosseima sur la frontière égyptienne. Au Caire, ces imbéciles prétentieux ont décidé de ne pas défendre la frontière.

Ils croient que les Turcs ne peuvent franchir le Sinaï. Je pense qu'ils ont tort. Ces mêmes imbéciles prétentieux ont concentré nos forces à l'ouest du Canal. Maintenant, regardez.

Le tuyau de sa pipe vint frapper la longue ligne de pointillés qui signalait la grande réussite de Lesseps.

— Nous avons coupé la rive du Canal et noyé le désert vers le nord sur environ vingt miles. Ce qui laisse plus de soixante miles à défendre. Des bateaux patrouillent sur les lacs Amers, mais le reste n'est protégé que par quelques tranchées et un ramassis de cultivateurs de coton.

— Il y a aussi l'artillerie égyptienne et deux divisions d'infanterie indiennes.

— Ils sont tous musulmans. Que se passera-t-il s'ils répondent à l'appel du jihad ?

— Ils n'aiment guère les Turcs.

— Espérons-le. De toute façon, ils ne sont pas assez nombreux. Il y a plus de cent mille hommes de l'autre camp basés près de Beersheba.

— Je ne vous demanderai pas comment vous avez découvert cela…

— C'est de notoriété publique. Trop publique. Je suis prêt à parier que le Haut Commandement turc en sait autant sur nos défenses. En ce qui concerne votre petit problème, acheminer des armes par le Sinaï vers le Canal ou le Golfe ne présenterait pas grande difficulté. La question est : comment les transportent-ils de là jusqu'au Caire. Vous connaissez bien le Désert Oriental ?

— Assez bien pour savoir qu'il existe seulement quelques routes praticables entre Le Caire et le Canal.

Ramsès se pencha sur la carte.

— Nous utilisons celles du nord, qui sont assez fréquentées, outre le problème de traverser les lacs Amers où patrouillent des bateaux armés, il y a que le terrain au sud d'Ismaïlia est difficile pour les chameaux ou les chariots. Ce n'est pas du sable, mais rocheux et montagneux.

— Alors ? s'enquit Emerson.

— Alors, le chemin le plus évident est celui-ci.

Ramsès désigna une ligne de pointillés qui reliait directement Le Caire à Suez.

— La vieille piste des caravanes et des pèlerins de La Mecque. C'est aussi le plus direct.

— J'en suis d'accord. Si nous allions y jeter un coup d'œil demain ?

— Vous êtes sérieux ?

— Tout à fait. Tôt ou tard, ils devront vous donner la date exacte de leur attaque, pour que vous puissiez faire coïncider votre petite révolution, mais s'ils ont autant de bon sens que je le crois, ils attendront le dernier moment. Je veux que vous et David sortiez de cette affaire, Ramsès. Cela… inquiète votre mère.

— Cela ne me ravit pas non plus, dit Ramsès, mais je suppose que ça vaut la peine d'essayer.

Ramsès était encore moins enthousiaste qu'il ne l'avouait. Il lui semblait extrêmement improbable qu'ils trouvent quoi que ce fût. Cependant, il comprenait pourquoi son père proposait cette quête. Les hommes de Wardani n'étaient pas seuls à trouver l'attente pénible.

Quand ils eurent réglé tous les détails, Emerson prit un livre et Ramsès alla regarder par la fenêtre. Le jardin obscur, éclairé par les étoiles, offrait un magnifique spectacle – ou l'aurait offert à toute personne n'imaginant pas un rôdeur dans chaque ombre et un pas furtif à chaque bruissement de feuillage. Il se demanda tristement s'il serait jamais capable d'apprécier un beau paysage sans ces arrière-pensées. Connaissant sa famille, la réponse était certainement non. Même lorsqu'il n'y avait pas de guerre, sa mère et son père attiraient les ennemis comme l'eau sucrée attire les guêpes.

Il y avait des choses qu'il aurait dû faire – vérifier les copies des inscriptions dans les tombes, les comparer aux photographies de Nefret. Son père aurait dû être penché sur son journal de chantier. Ramsès savait bien pourquoi Emerson restait là, à faire semblant de lire ; il n'avait pas tourné une page depuis cinq minutes. Qu'il lui en coûtait de laisser sa femme partir seule, cherchant les ennuis et les trouvant peut-être ?

Ramsès connaissait la réponse ; il éprouvait la même chose, comme une sourde migraine envahissait tout son corps.

Quand ils rentrèrent il était presque minuit. Pour une fois, l'ouïe de son père fut plus fine que la sienne ; Emerson fut debout avant que Ramsès ne perçoive le bruit du moteur. Sa mère et Selim entrèrent ensemble, Ramsès retomba dans son fauteuil. En lui le rire outragé le disputait au pur outrage. Sa mère, c'était déjà terrible, mais Selim…

— Où avez-vous trouvé ce costume ? s'enquit-il.

Selim fit voleter son tarbouche et prit la pose. Il s'était huilé la barbe, lissé les cheveux ; la veste noire était trop étroite au niveau de la poitrine, et trop longue. Les revers en étaient ornés de brocart doré. Ramsès tourna son regard épouvanté vers sa mère. Les lunettes étaient perchées tout au bout de son nez. La perruque blonde filasse avait glissé sur son front et… Seigneur ! qu'avait-elle fait à ses sourcils ?

Croisant son regard, elle repoussa la perruque vers l'arrière de son crâne.

— Selim conduisait vite, expliqua-t-elle.

— Asseyez-vous et dites-nous tout, ordonna Emerson, trop soulagé pour se montrer critique. Vous aussi, Selim, je veux entendre votre version.

Galamment, Selim offrit une chaise à sa dame d'un soir.

— Tout s'est très bien passé, dit-il avec un grand sourire satisfait. Personne ne nous a reconnus, n'est-ce pas, Sitt ?

— Sûrement pas. Nous avons dîné tranquillement. Nefret était à une table voisine avec le comte.

— Il lui baisait la main très souvent, précisa Selim.

— Et elle, que faisait-elle ? demanda Emerson.

— Elle riait.

Machinalement, Emerson consulta la pendule.

— Je n'ai pas cru bon de les attendre pour les suivre. Ils en étaient au café quand nous sommes partis, mais elle ne devrait pas tarder.

— Et dans le cas contraire ? s'enquit Emerson.

— Alors j'aurais deux mots à lui dire.

— Et moi, répliqua Emerson, j'aurais deux mots à dire au comte.

— Ce ne sera pas utile. La voici.

Nefret entra, toute rose, les yeux brillants. Une violente jalousie poignit Ramsès. Si elle avait laissé ce porc binoclard l'embrasser…

— A-t-il osé vous embrasser dans le fiacre ? s'enquit rageusement Emerson.

— Il a essayé, mais n'a pas réussi. Il est vraiment très amusant, tante Amelia, vous ne trouvez pas ?

— Je me suis trompée.

Cet aveu stoppa Emerson en plein juron et, bouche bée, il dévisagea sa femme.

— Qu'avez-vous dit ?

— J'ai dit que je m'étais trompée. Mais c'était gentil à vous de faire cet effort, Nefret.

Il faisait encore nuit quand ils partirent le lendemain matin. Ramsès était monté sur Risha et son père sur le grand hongre qu'ils avaient loué pour la saison. Ils traversèrent le fleuve sur les ponts reliant l'île de Roda aux deux rives. Le halo liquide du soleil venait à peine d'apparaître au-dessus des collines quand ils parvinrent au district d'Abbasia, en bordure du désert. Il n'y avait là pas grand-chose, en dehors de quelques hôpitaux, un asile d'aliénés, l'école militaire de l'armée égyptienne et sa caserne. Emerson dirigea sa monture vers la caserne.

— La route est de l'autre côté, dit Ramsès qui regretta d'avoir parlé quand son père lui répondit d'un ton patient :

— Je sais, mon garçon, je sais.

Ramsès se tut et au bout d'un moment son père daigna expliquer :

— Maxwell m'a rappelé que les militaires surveillent de près tous ceux qui se rendent dans le Désert Oriental. Nous allons nous présenter devant l'officier de garde et nous plier aux règles.

C'était une explication raisonnable, ce qui inclina Ramsès à douter de sa véracité, la réaction habituelle de son père étant d'ignorer les règlements.

Si tôt qu'il fût, les officiers étaient déjà au mess. Emerson envoya un domestique annoncer sa présence. Quand plusieurs

personnes sortirent du bâtiment, il ne mit pas pied à terre mais les regarda venir avec une affable condescendance. Certains étaient connus de Ramsès, notamment un homme de haute taille portant le kilt, qui le gratifia d'un salut raide, puis se présenta à Emerson.

— Hamilton ! aboya-t-il.

— Emerson.

— J'ai entendu parler de vous.

— Et moi de vous.

Hamilton se redressa de toute sa hauteur, les épaules en arrière, et caressa sa luxuriante moustache rousse. Étant à pied, il était désavantagé et se conduisait comme un coq devant un autre coq plus gros.

— Je ne m'attendais pas à vous voir ici.

— C'est bien normal. Nous nous plions simplement aux règles que vous avez édictées. Nous partons pour une petite exploration archéologique. Il y a des ruines là-bas, à quelques miles au sud-ouest du puits de Sitt Miryam. Cela fait des années que j'ai envie de les regarder de plus près.

Yeux plissés, le major considéra Emerson, de son visage souriant à ses bras nus musclés, bruns comme ceux d'un Arabe. Ce qu'il vit parut avoir son approbation, car son visage sévère se détendit.

— Sûrement des vestiges romains, grommela-t-il.

— Ah ! (Emerson sortit sa pipe et entreprit de la bourrer.) Vous connaissez ?

— J'ai un peu chassé dans ce coin. Il y a des vestiges partout, mais rien de très intéressant pour vous.

— On ne sait jamais, opina Emerson. Bon. Messieurs, nous devons nous mettre en route.

— Un moment, monsieur, dit Hamilton. Vous êtes armés, n'est-ce pas ?

— Armés ? répéta Emerson en le regardant d'un œil vide. Pour quoi faire ?

— On ne sait jamais, dit à son tour Hamilton avec un léger sourire. Permettez-moi de vous prêter ceci. Juste pour aujourd'hui.

Il sortit un revolver de sous sa veste et le tendit à Emerson qui, à la grande surprise de Ramsès, l'accepta.

— Bien aimable. Je tâcherai de ne pas l'abîmer.

Un des subalternes qui contemplaient la scène s'enquit :

— Vous savez vous en servir, monsieur ?

— On le braque et on appuie sur la détente ?

Ramsès, qui savait son père excellent tireur, au pistolet comme à la carabine, réprima un sourire en voyant le visage du jeune homme s'allonger.

— Plus ou moins, oui, monsieur.

— Bien aimable, répéta Emerson. Messieurs, bonne journée à tous.

Quand ils se furent un peu éloignés, Emerson sortit l'arme de sa poche, l'ouvrit et fit tourner le barillet.

— Chargé et en état de marche.

— Vous attendiez-vous à autre chose ?

— J'ai l'esprit soupçonneux, répondit Emerson d'un ton neutre. Voilà tout. Surtout quand des gens que je connais à peine me font des faveurs.

— Il m'a paru assez cordial. Même envers moi.

— Ce qui est d'autant plus suspect, gloussa Emerson. Enfin. Peut-être a-t-il succombé à l'extraordinaire charme de mes manières.

Si le charme de quelqu'un a influencé le major, pensa Ramsès, ce n'est ni le vôtre ni le mien.

Il espéra que Nefret n'avait pas mis à cet égard de fausses idées dans la tête d'Emerson.

— Mais un Webley ne me servirait pas à grand-chose, reprit Emerson en glissant le revolver dans sa ceinture. Ces satanés engins n'ont aucune précision. Quelle arme avez-vous prise ?

Inutile de demander comment son père pouvait le savoir. Peut-être avait-il remarqué la bosse sous le bras de Ramsès. Le Mauser semi-automatique, quoique lourd et encombrant, était imbattable en matière de vitesse et de précision. Ramsès le tendit à son père :

— S'il faut avoir une de ces saletés, autant choisir la meilleure.

Emerson examina l'arme et la rendit.

— Je présume qu'il s'agit là d'une contribution des Turcs ? Hum, oui. Jolie touche d'ironie.

Quand ils parvinrent au sommet du plateau, le sol devint plus régulier. La vieille piste était à peine plus dure et mieux délimitée que le désert environnant, composé non pas de dunes comme dans le Désert Occidental, mais de terre brûlée et de roc nu. La circulation avait laissé des traces, crottin d'âne et de chameau, squelettes blanchis d'animaux dépouillés de leur chair par divers prédateurs, un mégot de temps en temps, des éclats de poterie grossière qui pouvaient être là depuis trois mille ans ou trois heures. Aucun indice que l'homme qu'ils recherchaient avait passé par là. Aucun indice du contraire. À mesure que le soleil s'élevait, le brun pâle du sable et de la roche virait au blanc en réfléchissant la lumière. À la suggestion de Ramsès, son père mit son chapeau sur sa tête. À midi, ils avaient parcouru un peu plus de trente miles, et à travers les vibrations de chaleur, Ramsès discerna au loin un petit bouquet d'arbres.

— Pas trop tôt ! dit Emerson qui l'avait vu aussi. Tout comme Risha, son cheval était né dans le désert, mais ils méritaient un peu de repos et l'eau qui se trouvait là-bas.

Ils étaient encore à plusieurs centaines de mètres de la minuscule oasis quand une voix les héla, et un groupe d'hommes à dos de chameau surgit de derrière un mamelon au nord de la piste. Ils se dirigeaient droit vers les arrivants, qui s'immobilisèrent pour les attendre.

— Des Bédouins ? fit Emerson en plissant les yeux pour se protéger du flamboiement solaire.

— Une patrouille à chameaux, je crois, répondit Ramsès.

Le groupe en uniforme exécuta une impeccable manœuvre qui coupa la route aux arrivants et les entoura. Leurs visages bruns et barbus permettaient de les identifier d'emblée : des Punjabis, appartenant à l'un des bataillons indiens.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire ici ? demanda le jemadar. Montrez-moi vos papiers.

— Quels papiers ? répliqua Emerson. Nom d'une pipe, ne voyez-vous pas que nous sommes anglais ?

— Certains Allemands parlent anglais. Il y a des espions dans cette partie du désert. Vous devez nous suivre.

Ramsès ôta son casque et s'adressa à l'un des soldats, un grand type barbu aux épaules presque aussi larges que celles d'Emerson.

— Vous souvenez-vous de moi, Dalip Singh ? demanda-t-il dans son meilleur hindoustani. Nous nous sommes rencontrés au Caire le mois dernier.

Ce n'était pas de l'excellent hindoustani, mais il remplit son office. Les yeux de l'homme s'écarquillèrent, et l'impressionnante barbe se fendit d'un sourire.

— Ah ! oui, c'est vous qu'on appelle Frère des Démons ! Je vous demande pardon, je ne voyais pas bien votre visage.

Ramsès présenta son père, et après un chaleureux échange de compliments auquel seuls les chameaux ne participèrent pas, ils reprirent le chemin de l'oasis, escortés de leurs nouveaux amis.

Une murette de briques entourait la citerne connue sous le nom de « puits de Sitt Miryam ». Dans le désert, presque tous les lieux d'étape portent un nom biblique et ont leur légende. Selon les croyants, ils marquent le chemin de la fuite en Égypte, ou les pérégrinations de Joseph, ou l'Exode.

Il n'y avait guère d'ombre, mais ils profitèrent du peu qu'ils trouvèrent. Les chameaux se couchèrent avec leurs habituels grognements irrités. Ramsès donna à boire aux chevaux, remplissant plusieurs fois son casque d'eau. Emerson et le jemadar s'assirent côte à côte pour discuter dans un mélange d'arabe et d'anglais. Sachant pouvoir laisser à son père le soin de poser des questions, Ramsès se joignit aux hommes pour un bref cours de langue.

Au début, tous sauf Dalip Singh se montrèrent quelque peu formalistes avec lui, mais ses efforts pour parler leur langue et la bonne grâce avec laquelle il acceptait leurs rectifications les mirent vite à l'aise. Il dut se faire expliquer les plaisanteries, dont certaines étaient à ses dépens.

Finalement, les rires devinrent trop bruyants et le jemadar, comme tout bon officier, rappela ses hommes à leurs devoirs. Ils disparurent dans un nuage de sable. Emerson s'installa plus confortablement et sortit sa pipe.

— Quand avez-vous appris l'hindoustani ?

— L'été dernier. Je ne le parle pas très bien.

— Pourquoi ce type vous traitait-il si familièrement ?

— Disons que nous nous sommes un peu laissés aller, ayant été dans les bras l'un de l'autre.

Son père haussant les sourcils, Ramsès expliqua :

— Il se vantait de pouvoir mettre n'importe quel type sur le… hum… dos. Alors, j'ai relevé le défi. Il m'a appris un ou deux trucs, et moi un autre. Qu'a dit le jemadar ?

Emerson tira sur sa pipe.

— Je commence à penser… que nous sommes… sur une fausse piste.

Le jeu de mots semblant involontaire, Ramsès ne le releva pas.

— Pourquoi ?

Emerson réussit enfin à allumer sa pipe.

— Ces types, et d'autres comme eux, patrouillent jour et nuit entre ici et le Canal. Le jemadar m'a certifié que rien d'aussi gros qu'un chariot n'aurait pu leur échapper sur cette piste. Vous savez comme le son porte dans la nuit.

— Ils auraient pu se servir de chameaux pour cette partie du trajet.

— Les chameaux aussi sont bruyants, surtout quand on espère qu'ils se tairont. Les sales bêtes ! ajouta Emerson.

— Je vois ce que vous voulez dire. (Ramsès alluma une cigarette.) Cela devient vraiment trop compliqué. Transport par route depuis la frontière syrienne, chargement sur des bateaux ou des radeaux, puis rechargement pour la traversée du désert, alors que toute la zone est surveillée.

— Il existe d'autres routes. Plus longues mais plus sûres.

— Par la côte ouest du delta.

— Ou par la Libye. Depuis des années, les Ottomans arment et entraînent les guerriers senussis. Les Senussis détestent l'Angleterre parce qu'elle a soutenu la conquête italienne de leur région. Ils seraient ravis de coopérer en passant des armes aux ennemis de l'Angleterre, et ils ont des sympathisants sur toutes les routes des caravanes à l'ouest de Siwa.

Ils fumèrent un moment en silence, puis :

— Nous n'avons plus qu'à repartir, dit Ramsès.

— Puisque nous sommes là…

— Oh ! Pas vos satanées ruines, Père !

— Ce n'est pas loin. Quelques miles seulement.

— Si nous ne sommes pas rentrés à la nuit, Mère va venir nous chercher.

— Elle ne sait pas où nous sommes, répliqua Emerson avec une satisfaction mauvaise. Nous n'en aurons pas pour longtemps. Nous pourrons faire boire les chevaux en revenant.

Il tapota sa pipe pour la vider et se leva. Ramsès n'eut pas le courage de discuter, bien que la décision de son père lui déplût. Le soleil avait franchi son zénith et descendait vers l'ouest. L'air était encore brûlant et les mouches semblaient s'être multipliées.

Comme le craignait Ramsès, les « quelques miles » d'Emerson s'allongèrent considérablement. Devant et sur la droite, les remparts imposants des montagnes Araka se dressaient contre le ciel. Au nord de la piste, on apercevait une autre chaîne montagneuse, Emerson obliqua vers le sud, en contournant la pente abrupte d'un des plus petits djebels.

— Là ! fit-il en pointant le doigt.

Au premier abord, les tas de pierres avaient l'air d'un simple amas rocheux. Puis Ramsès discerna des formes trop régulières pour être autre chose qu'une œuvre humaine : des murettes, une masse effondrée qui pouvait avoir été une tour. Il vit aussi une forme cylindrique couchée, qui pouvait être une colonne tombée. L'œil d'Emerson était infaillible : il ne pouvait s'agir d'un campement d'étape.

Ramsès suivit son père, qui avait stimulé sa monture récalcitrante. Il se trouvait à quelques mètres de lui quand il entendit le claquement sec d'une carabine. Le cheval d'Emerson hennit, se cabra et tomba. Ramsès poussa Risha en avant et mit pied à terre. Il n'eut conscience d'avoir sorti son revolver que lorsqu'il se rendit compte qu'il l'avait en main. Esquivant les sabots du pauvre hongre, agité de mouvements désordonnés, il mit fin à ses souffrances d'une balle dans la tête, en tira quelques autres au hasard du côté où avait retenti le coup de feu, puis s'agenouilla près de son père.

Emerson avait sauté, ou était tombé. La première hypothèse était la plus probable, puisqu'il avait eu le temps et le bon sens

de rouler à l'écart du corps de son cheval. Il gisait immobile, sur le côté, les yeux clos. Déchiré entre le désir de l'emmener à l'abri et la peur de le déplacer, Ramsès lui palpa prudemment les jambes, en quête d'éventuelles fractures. Un changement dans la respiration de son père lui fit lever la tête. Emerson avait les yeux ouverts.

— L'avez-vous eu ? s'enquit-il.

— J'en doute. Êtes-vous touché ?

— Non.

— Rien de cassé ?

— Non. Nous ferions bien d'aller nous réfugier avec Risha derrière ce mur.

Il s'assit, pâlit et retomba en arrière. Ramsès le retint avant que sa tête, maintenant nue, ne heurte le sol. Il avait été bouleversé à l'idée que son père fût mort ou gravement blessé. La boule dans sa gorge s'émietta, livrant passage à une furieuse cascade de mots.

— Bon sang, Père ! Cessez d'agir comme si vous étiez omnipotent et omniscient ! Je sais que nous devons nous mettre à couvert, mais je veux d'abord évaluer la gravité de vos blessures !

Emerson lui décocha un regard de reproche.

— Inutile de crier, mon garçon. Je me suis encore démis l'épaule, c'est tout.

— C'est tout, hein ?

Ils baissèrent tous deux la tête quand un nouveau projectile siffla à leurs oreilles.

— Allez, on y va ! Appuyez-vous sur moi.

Après un effort qui les mit tous deux hors d'haleine, ils atteignirent le refuge du mur en ruine. Risha les suivait de près. Ramsès aida son père à s'asseoir et essuya sur son pantalon la sueur de ses mains cependant qu'Emerson disait :

— Mieux vaudrait lui démontrer que nous avons encore des munitions…

— Père ! s'emporta Ramsès en essayant de ne pas hurler. Si vous faites encore une seule remarque inutile, idiote… ou…

— Bon, d'accord… dit son père d'un ton conciliant.

— Je ne veux pas gaspiller mes munitions. Dans quelques heures il fera nuit, et ici nous sommes en sécurité, sauf s'il se déplace. S'il bouge, je l'entendrai. Avant tout, je vais remettre votre épaule en place.

L'espace d'un affreux moment, Ramsès crut qu'il n'y parviendrait pas. Mais son bras droit n'était pas handicapé, et il pouvait se servir un peu du gauche. Un dernier effort, une torsion, accompagnés d'un grognement d'Emerson – le premier à franchir ses lèvres – et le tour fut joué. Tremblant, les jambes flageolantes, Ramsès décrocha le bidon d'eau sur la selle de Risha.

L'opération avait été plus douloureuse pour son père que pour lui et Emerson avait perdu conscience. Ramsès fit couler un peu d'eau sur son visage, entre ses lèvres, puis il en versa dans sa main et s'en frotta la bouche. Dans l'air du désert, l'eau s'évaporait presque instantanément.

— Père ? murmura-t-il.

Maintenant que les choses urgentes étaient réglées, il avait le loisir de repenser à ce qu'il avait dit. Avait-il réellement juré et dit à son père que…

— Bien joué, dit Emerson d'une voix faible.

— En tout cas, c'est fait. Buvez un coup. Ce n'est pas du cognac, j'en suis désolé.

— Moi aussi, gloussa Emerson. Votre mère répétera une fois de plus que nous devrions suivre son exemple et avoir toujours des tas de choses sur nous.

Il accepta une gorgée d'eau et repoussa la gourde.

Ramsès regarda autour de lui. À quelques mètres sur la droite, le sol s'abaissait en une sorte de combe, entourée sur deux côtés par les vestiges du mur. Il désigna l'endroit à son père, lequel admit de bonne grâce qu'ils y seraient plus en sécurité. Il accepta même le bras de Ramsès. Amener Risha dans l'abri fut une tâche plus éprouvante, mais ils se retrouvèrent tous dans la combe sans incident.

Ils fêtèrent cette réussite d'une gorgée d'eau tiède et d'un peu de tabac. Derrière leur abri, les rayons obliques du soleil avaient pris une teinte dorée.

— Quelqu'un viendra nous chercher demain matin, dit Ramsès.

— Bien sûr.

Il semblait s'être fait à l'idée d'attendre les secours. Cela ne lui ressemblait pas. Ramsès avait d'autres idées, mais nullement l'intention de les partager. Sauf à l'assommer, il ne parviendrait jamais à empêcher Emerson d'essayer de l'aider, et il ne voulait pas l'aide d'un homme blessé qui se trouvait de surcroît être quelqu'un qu'il…

Quelqu'un qu'il aimait.

Emerson s'était assoupi, la tête sur la veste pliée de Ramsès. Celui-ci regardait les ombres s'accentuer sur le visage immobile de son père, et se demandait pourquoi ils trouvaient tous ce mot si difficile. Il aimait ses parents, mais ne le leur avait jamais dit.

— Économisez-la. La mienne est sur le cadavre de cette pauvre bête, et cela ne vaut pas le risque de… Euh… humpf. Puis-je fumer ?

— Ma foi, mieux vaut maintenant qu'à la nuit tombée…

— Vous n'avez tout de même pas l'intention de rester ici jusqu'à la nuit ?

— Que pouvons-nous faire d'autre ? demanda Ramsès.

Il prit la pipe dans la main de son père, la lui rendit après l'avoir bourrée, puis craqua une allumette.

— Risha ne peut nous porter tous les deux, il faudrait être fou pour s'exposer à un tel tireur. Il a atteint votre cheval du premier coup et les balles suivantes ont sifflé trop près pour mon goût…

La carabine parla de nouveau. Le sable gicla près de la carcasse du cheval. La balle suivante atteignit le cadavre avec un bruit mat.

— Il est quelque part derrière ce promontoire, au sud-est, dit Ramsès.

Emerson ouvrit la bouche, mais Ramsès le prit de vitesse :

— Oubliez les jumelles ! Le reflet du soleil lui permettrait de nous repérer exactement. J'ai tiré trois… non, quatre fois. Il ne me reste que six coups et…

— Une carabine a une portée plus longue qu'un pistolet, compléta Emerson. Inutile de nier l'évidence, mon garçon. Il semble que nous soyons bloqués ici pour un moment.

Le mot était-il si important ? Il n'avait jamais vu pleurer sa mère avant l'autre soir, et il savait que c'était pour lui qu'elle pleurait : des larmes d'angoisse et de soulagement, mêlés peut-être d'un peu de fierté. C'était là un signe bien plus parlant que des étreintes, et des baisers, et des mots vides. Pourtant…

Les yeux d'Emerson s'ouvrirent, et Ramsès sursauta, aussi gêné que si son père pouvait lire dans ses pensées. Emerson ne dormait pas ; il réfléchissait :

— Nos brillantes déductions sur la route des armes étaient-elles justes finalement ?

— Je ne le crois pas, répondit Ramsès. Nous tuer pour nous empêcher de rapporter aux autorités ce que nous avons découvert serait absurde : nous n'avons rien découvert ! Il est plus probable que quelqu'un profite de ce que nous sommes dans le désert, au milieu de nulle part, pour se débarrasser de… Père, c'est à moi qu'il en veut. Je suis désolé de vous avoir embarqué là-dedans.

— Ne soyez pas stupide, grommela Emerson.

— Non, Père.

Emerson baissa les yeux et il fallut à Ramsès plusieurs longues secondes pour interpréter correctement l'expression de son visage. Il ne se rappelait pas avoir jamais vu son père… contrit ? Yeux baissés, lèvres serrées, tête penchée… C'était de la contrition, sans aucun doute.

— Non, répéta-t-il. Ce n'est pas moi qui vous ai entraîné là-dedans. C'est vous qui avez voulu faire un détour pour voir Hamilton ce matin. Vous lui avez dit que nous venions ici. Vous…

Son père émit une toux désolée.

— Allez-y, marmotta-t-il. Traitez-moi de tous les noms. C'est moi l'imbécile. Je savais qu'à nous deux nous pourrions venir à bout de quelques assassins ou d'une embuscade, mais je n'avais pas prévu que je tomberais de ce fichu cheval. S'il vous arrive quelque chose à cause de ma maladresse et de ma stupidité, je

ne me le pardonnerai jamais. Et votre mère non plus, ajouta-t-il d'un air lugubre.

Ayant ainsi évacué ce torrent d'émotions, il accepta une cigarette de la boîte que lui tendait son fils et lui permit de lui donner du feu.

— Qu'est-ce qui vous a fait soupçonner Hamilton ? demanda Ramsès.

— Hamilton ? répéta Emerson d'un air surpris. Non, mon garçon, vous m'avez mal compris. Je ne le soupçonne de rien sinon d'être un fichu casse-pieds.

— Mais l'autre soir vous m'avez laissé entendre que vous aviez identifié Sethos. Ne niez pas, Père. Vous n'auriez pas été si sûr que Mère était sur une fausse piste si vous ne suspectiez pas quelqu'un d'autre. Je croyais…

— Crénom ! Le soin que prenait Hamilton à nous éviter était suspect, vous ne trouvez pas ? Je me suis trompé. Dès que j'ai posé les yeux sur lui j'ai su que ce n'était pas notre homme. Je lui ai indiqué notre destination par mesure de précaution, pour que, si nous avions des ennuis, quelqu'un sache où nous allions.

— Oh…

— Plusieurs officiers ont entendu ma conversation avec Hamilton. L'un d'eux aurait pu parler de nos intentions à quelqu'un d'autre. Vous comprenez ce que cela veut dire ? Nous parlons d'un cercle restreint d'individus – tous anglais, tous officiers et gentlemen. L'un d'eux travaille pour l'ennemi. Il a eu le temps d'arriver ici avant nous.

— Ou d'envoyer quelqu'un nous attendre.

— Ou de joindre quelqu'un par sans-fil.

Emerson chercha une position moins inconfortable.

De toute évidence, il souffrait, bien qu'il eût préféré mourir que de l'avouer.

Ramsès défit son holster, ôta sa chemise et entreprit de la déchirer en bandes.

— Laissez-moi vous bander l'épaule. Nefret m'a appris.

— Vous ne pouvez guère faire pire que votre mère, remarqua Emerson avec un sourire plein de réminiscences. C'est son jupon qu'elle avait déchiré. À l'époque, les femmes en portaient

une douzaine. Très pratiques pour les bandages, mais bien incommodes sur d'autres plans.

De stupeur, Ramsès lâcha une des extrémités du tissu qu'il tenait. Entendre son père dire de telles choses concernant sa mère…

— Merci, mon garçon, je me sens beaucoup mieux.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de dormir ? Nous n'avons rien de mieux à faire.

— Réveillez-moi dans quatre heures, marmotta Emerson. Nous monterons la garde à tour de rôle.

— Bien, Père.

Dans quatre heures, il ferait nuit, et la lune se serait levée. Elle n'en était qu'à son premier quartier, mais les brillantes étoiles donneraient de la lumière. Ramsès ignorait ce qu'il allait faire, mais il lui faudrait agir. La nuit, le désert est d'un froid glacial… Ils avaient très peu d'eau et pas de couvertures. Emerson avait laissé sa veste, sa gourde et son arme – tout, sauf sa précieuse pipe – sur la selle du cheval abattu. Risha restait très calme. Lui aussi devrait supporter la faim et la soif durant la nuit. Ramsès lui aurait donné ce qu'il lui restait d'eau, s'il n'avait voulu la garder pour son père. Allons ! Ils survivraient, tous. Si rien de pire ne les attendait qu'un peu d'inconfort, ils s'en tiraient à bon compte.

L'assassin renoncerait-il une fois la nuit tombée ? Guère probable, se dit Ramsès. Si c'était moi qui l'avais envoyé, j'exigerais la preuve qu'il a accompli son travail.

Une image sinistre lui traversa l'esprit : des soldats égyptiens entassant leurs trophées après une bataille. Parfois ils emportaient les mains des ennemis morts. Parfois, c'étaient d'autres parties des cadavres.

Il délaça ses bottes.

Le soleil venait de se coucher et le crépuscule teintait l'air quand il entendit le bruit qu'il guettait. Ce n'était que le léger raclement d'un caillou mais dans le silence surnaturel du désert il était nettement perceptible. Il prêta l'oreille, mais n'entendit rien d'autre. Ce n'était donc pas un animal. Seul un homme

animé de mauvaises intentions se donnerait la peine de se déplacer sans bruit aucun.

Il se releva et longea le mur avec précaution, ses pieds nus attentifs à la moindre irrégularité du sol. Certes, l'autre connaissait leur position, mais trébucher ou glisser l'avertirait qu'ils étaient éveillés et sur le qui-vive. Et la surprise le cloua sur place quand il entendit :

— Ohé ! Y a quelqu'un ?

Une brusque clarté figea l'arrivant – un officier britannique, en veste kaki, short, casquette et bandes molletières. Il leva le bras pour se protéger les yeux.

— Je vois que oui, reprit-il calmement. Vous feriez mieux d'éteindre ça, mon vieux. Le type qui vous a tiré dessus a sans doute pris la poudre d'escampette, mais mieux vaut ne pas courir de risques.

Emerson était maintenant debout, sa torche électrique à la main. De toute évidence, il ne dormait pas.

— Vous nous cherchiez ? s'enquit-il.

— Oui, monsieur. Vous êtes le professeur Emerson ? Un des hommes de l'unité à chameaux a entendu des coups de feu il y a un moment, et comme vous ne reveniez pas, quelques-uns d'entre nous sont partis à votre recherche.

— Vous n'êtes pas seul ?

— Trois de mes hommes m'attendent à l'embouchure de l'oued. J'y ai laissé mon cheval pour opérer une prudente reconnaissance. Votre fils est avec vous ?

Collé contre le mur, Ramsès restait immobile. Maintenant, il distinguait les insignes de l'homme – les deux étoiles de lieutenant et l'emblème du Quarante-deuxième Lancashire. Il avait les mains vides et le holster à sa ceinture était bouclé. L'imposture était presque parfaite. Mais Ramsès estimait peu probable que les militaires envoient une patrouille à cette heure de la nuit pour retrouver des voyageurs égarés. De plus, bien que l'accent fût irréprochable, les intonations avaient un petit quelque chose… Ramsès ne put s'empêcher d'admirer le cran de cet homme. L'embuscade ayant raté, il espérait régler l'affaire avant que le lever du jour n'amène quelqu'un à leur recherche.

Emerson posait des questions, répondait à celles de l'arrivant, comme un homme dont la langue se délie sous l'effet du soulagement. Mais il maintenait sa torche braquée sur les yeux du nouveau venu, et n'avait rien dit de l'endroit où se trouvait Ramsès.

— Il me faudra vous emprunter un cheval, j'en ai peur, s'excusa-t-il. Je me suis un peu meurtri, vous voyez. Si vous pouviez me donner le bras…

L'espace d'une seconde, Ramsès crut au succès. L'officier hocha aimablement la tête et avança d'un pas.

Mais le pistolet ne se trouvait pas dans son holster. Il l'avait glissé dans sa ceinture, derrière son dos. Ramsès entrevit le canon de l'arme qui pivotait vers lui et braqua son Mauser. Mais avant qu'il puisse tirer, Emerson avait lâché sa torche et s'était jeté sur l'Allemand.

Ils tombèrent aux pieds de Ramsès. Par miracle, la torche ne s'était pas éteinte ; Ramsès aperçut l'homme, plus petit, cloué au sol sous le poids d'Emerson. Mais il avait les bras libres. Son poing frappa la mâchoire d'Emerson au moment où Ramsès, d'un coup de pied, lui arrachait l'arme qu'il tenait dans l'autre main. Emerson poussa un hurlement de pure indignation et, de sa main valide, agrippa la gorge de l'adversaire. Ramsès donna un deuxième coup de pied et le corps de l'Allemand devint inerte.

Se redressant à califourchon sur les cuisses de l'homme, Emerson se frotta la mâchoire.

— Désolé d'avoir été si lent, Père, dit Ramsès.

Emerson sourit d'une oreille à l'autre et leva les yeux.

— Deux bras valides à nous deux. Pas si mal !

— Vous m'avez encore sauvé la vie.

— Je dirai que nous sommes à égalité. J'ai essayé de l'aveugler, mais sa vision nocturne doit être presque aussi bonne que la vôtre. Il vous a attaqué d'abord parce qu'il m'a cru désarmé et impotent. Et maintenant, qu'allons-nous faire de lui ?

Ramsès s'assit, en se demandant s'il parviendrait jamais au flegme de son père.

— Je pense qu'il faut le ligoter. Mais avec quoi ?

— Il y a des mètres de bonne étoffe solide dans ses bandes molletières. Là, je crois qu'il se réveille. Collez-lui votre pistolet sur l'oreille. C'est un sacré lascar, et je préférerais ne pas avoir à discuter de nouveau avec lui.

Ramsès trouva l'idée bonne, et s'exécuta. Emerson reprit la torche afin de la mieux placer avant d'entreprendre de dérouler les bandes molletières de l'Allemand. Ramsès considérait leur prisonnier avec curiosité. Son visage était dur, étroit au niveau du front puis s'élargissant pour former une lourde mâchoire et un menton protubérant. Mais les contours de la bouche, détendue dans l'inconscience, étaient presque délicats. Il était plus jeune qu'il n'y paraissait de prime abord. Ses cheveux, moustaches et sourcils peu fournis étaient d'un blond si décoloré par le soleil qu'ils en semblaient presque blancs. Il remua les lèvres et ses yeux s'ouvrirent. Ils étaient bleus.

— *Sind Sie ruhig*, dit Ramsès. *Rühren Sie sich und ich schiesse. Verstehen Sie* ?

— Je comprends.

— Vous préfériez l'anglais ? s'enquit Emerson en nouant des bandes de tissu autour des chevilles bottées. Mais vous vous êtes trahi en sortant ce pistolet.

— Je sais. (L'Allemand déglutit :) Qu'allez-vous faire de moi ?

— Nous allons vous ramener au Caire, dit Ramsès, comme son père avait encore des nœuds à faire. D'abord, nous avons quelques questions à vous poser. Je vous conseille vivement de dire la vérité. Mon père n'est pas un homme patient et vous l'avez déjà contrarié.

— Vous torturez les prisonniers ? fit l'autre en essayant de prendre un ton méprisant.

Il ne pouvait avoir beaucoup plus de vingt ans, estima Ramsès. L'âge idéal pour ce genre de mission – brûlant de mourir pour la Mère Patrie ou autre cause tout aussi nébuleuse, sans croire vraiment que la mort pouvait l'atteindre. Il avait dû fréquenter une école anglaise.

— Oh ! non, lui assura Emerson. Mais je ne puis garantir ce qui vous arrivera au Caire. Coopérez et vous éviterez peut-être le peloton d'exécution. Avant tout, je veux votre nom et celui de l'homme qui vous envoie.

— Mon nom… (Il hésita.) Heinrich Fechter. Mon père est banquier à Berlin.

— Très bien, fit Emerson d'un ton encourageant. J'espère sincèrement que vous vivrez assez longtemps pour le revoir un jour. Qui vous a envoyé ?

— Je… (Il humecta ses lèvres.) Je vois que je dois m'incliner. Vous avez gagné. Je vous salue.

Il leva la main gauche. Ramsès comprit, mais la fraction de seconde qu'il lui fallut pour saisir la véritable intention du jeune homme fut de trop. Avant qu'il puisse écarter l'arme, le pouce de l'Allemand trouva le doigt de Ramsès sur la détente et appuya. L'arme de gros calibre lui arracha le sommet du crâne en un macabre nuage de sang et de cervelle, d'os brisé et de cheveux.

— Mon Dieu !

Ramsès se leva en chancelant et lâcha le pistolet. L'air de la nuit était froid, mais moins que l'horreur glacée qui le faisait frissonner.

Son père lui mit sa veste sur les épaules et la maintint en place. Ses mains fermes offraient à Ramsès un soutien bienvenu.

— Ça va ?

— Oui, Père. Je suis désolé.

— Ne vous excusez jamais d'éprouver des regrets et de la pitié. Pas auprès de moi. Bon. Si nous nous mettions au travail ?

C'était une besogne affreuse, mais Ramsès avait suffisamment récupéré pour s'y atteler. En fouillant le cadavre ils découvrirent des papiers d'identité remarquablement imités, et la photographie froissée d'une femme au doux visage et aux cheveux gris, qui n'était probablement pas la mère du jeune homme. Emerson les fourra dans sa poche.

— On essaie de trouver son cheval ?

— Non. Si l'on part à sa recherche dans le noir, sur ce terrain, on risque de se casser une jambe. Nous enverrons quelqu'un demain matin, pour le récupérer et trouver le campement de ce garçon.

Il restait une chose à faire. Aucun d'eux n'eut à la proposer. Ils se mirent au travail en un silencieux accord. Ils creusèrent la

petite dépression à l'angle du mur. Ramsès enveloppa de sa veste le crâne défoncé avant qu'ils déplacent le corps. Une poussée vigoureuse envoya les restes du mur combler la tombe.

— Vous rappelez-vous son nom ? s'enquit Emerson.

— Oui.

Peu probable qu'il l'oublie jamais, ou néglige la requête qu'impliquait cette unique réponse à leurs questions. Un jour, le banquier de Berlin saurait que son fils était mort en héros, si cela pouvait le réconforter.

Encore un mort, encore une impasse, se dit Ramsès. Apparemment, il n'existait pas de sortie facile.

Il prit la gourde sur le cadavre du cheval et donna à boire à Risha. Puis il dit à son père :

— Si vous partiez devant ? Vous irez plus vite seul. Je ne risque rien ici.

— Seigneur, non ! Si je tombais de nouveau ? Partez, je reste ici.

Il savait exactement ce que son père avait en tête, et cette fois n'éprouva pas la moindre hésitation à le lui dire :

— Vous voulez explorer vos foutues ruines, n'est-ce pas ? Si vous croyez que je vais vous laisser errer dans le noir, sans eau, ni nourriture, vous vous trompez. Nous partons ensemble. Vous monterez Risha, je marcherai.

Comme ils avaient éteint la torche pour économiser les piles, il ne distinguait pas le visage d'Emerson, mais il perçut un léger gloussement.

— Têtu comme un chameau. Très bien, mon garçon. Aidez-moi à monter, voulez-vous ? Plus vite nous rentrerons, mieux ce sera. Dieu sait ce que votre mère fabrique en ce moment !

11

L'appartement était situé dans le quartier chic d'Ismaïlia. Du fiacre où je me trouvais, je le vis pénétrer dans l'immeuble quelques minutes après trois heures. Il avait déjeuné dehors.

Je ne mens qu'en cas d'absolue nécessité. Mais il s'agissait bel et bien d'une absolue nécessité. Si Emerson avait connu mes intentions, il ne m'aurait pas quittée des yeux. Si j'avais dit la vérité à Nefret, elle aurait insisté pour m'accompagner. Deux éventualités inacceptables.

Je laissai à ma proie une demi-heure pour s'installer confortablement, puis m'inspectai dans le petit miroir que j'avais sur moi. Mon déguisement était parfait ! Je n'avais jamais vu femme ayant autant l'air d'une dame en route pour un rendez-vous clandestin. Seul mon chapeau me donnait des inquiétudes, les épingles ne pouvant traverser la perruque pour se planter dans ma propre chevelure. Je le remis en place, ajustai mon voile et traversai la rue. Le portier était assoupi (ils le sont presque toujours). Je pris l'ascenseur jusqu'au deuxième étage et sonnai. Un domestique vint m'ouvrir ; son teint sombre et son tarbouche étaient égyptiens, bien qu'il arborât le costume à coupe sévère des majordomes européens. Quand il me demanda mon nom, je posai un doigt sur mes lèvres et souris d'un air complice :

— Inutile de m'annoncer, je suis attendue.

De toute évidence, le comte avait l'habitude de recevoir des dames répugnant à donner leur nom. L'homme s'inclina sans un mot, me fit traverser le vestibule, ouvrit une porte et, d'un signe, m'invita à entrer.

C'était un salon, assez petit mais meublé avec élégance. Assis devant une écritoire près de la fenêtre, un homme me tournait le dos. De toute évidence, il partageait l'avis d'Emerson

touchant les vêtements ajustés qui gênent les activités intellectuelles : il avait ôté sa veste et son gilet, retroussé ses manches jusqu'aux coudes.

J'agrippai fermement mon ombrelle, réajustai mon chapeau, et entrai. Le domestique referma la porte derrière moi – et j'entendis un bruit qui me coupa la respiration.

Je me jetai contre la porte. Trop tard ! Elle était verrouillée.

Lentement, je me retournai pour faire face à l'homme qui s'était levé à mon entrée, une main posée négligemment sur le dossier de sa chaise. Les cheveux noirs, la moustache et le monocle appartenaient au comte de Sévigny. La grâce émanant de son attitude, le corps ferme et la teinte ambiguë des yeux, entre le gris et le brun, appartenaient à quelqu'un d'autre.

— Enfin ! s'exclama-t-il. Je vous attendais pour prendre le thé, ma chère. Auriez-vous la bonté de le servir ?

Un élégant service à thé en argent se trouvait sur la table qu'il désignait, à côté d'une table roulante chargée de sandwiches au concombre et de petits gâteaux.

— Veuillez vous asseoir, afin que je puisse en faire autant, me dit poliment Sethos. Je crois que vous avez un penchant pour les sandwiches au concombre ?

— Les sandwiches au concombre ne me disent rien pour le moment, rétorquai-je en reprenant mon sang-froid. Trêve de cérémonies. Asseyez-vous et laissez vos mains bien en vue.

D'une seule enjambée il se trouva à mon côté.

— La perruque ne vous sied pas, déclara-t-il en envoyant valser mon chapeau avec la perruque à laquelle il était précairement attaché. Et si je puis me permettre une critique, cette ombrelle ne va pas avec votre robe.

La main qui s'était posée sur mon épaule retomba quand je bondis en arrière. Il ne fit pas un geste pour me retenir. Croisant les bras, il m'observa avec un amusement exaspérant, tandis que je tirais sans succès sur la poignée de mon ombrelle. Le mécanisme s'était encore bloqué. J'aurais quelques mots à dire à ce fainéant de Jamal en rentrant à la maison !

Si je rentrais à la maison.

— Puis-je vous aider ? s'enquit Sethos en tendant la main.

Le sourire moqueur, le geste condescendant me donnèrent le surcroît de force dont j'avais besoin. Le mécanisme céda. Je dégainai l'épée et la brandis.

— Ah ! m'écriai-je. Maintenant, nous allons voir qui commande ici. Asseyez-vous.

Il ne semblait guère perturbé pour un homme dont la jugulaire se trouvait à un pouce d'une lame acérée, mais il obéit.

— Charmant petit accessoire, commenta-t-il. Rangez cela, ma chère. Vous ne vous en servirez pas. Vous êtes incapable de trancher la gorge d'un homme, sauf si vous êtes à bout, et je n'ai nullement l'intention de vous pousser à bout. Pas de cette façon, en tout cas.

Ses yeux gris – noisette ? bruns ? – pétillaient de malice. De quelle couleur étaient-ils ? Je me penchai vers lui. Sethos laissa échapper un petit cri.

— Amelia, je vous en prie ! protesta-t-il d'un ton plaintif.

Un mince filet de sang coulait sur sa gorge.

— C'est un accident ! m'excusai-je, confuse.

— Je sais. Je vous pardonne. Asseyez-vous, je vous en prie, et servez-moi une tasse de thé. Cette agressivité est inutile. Vous avez gagné, je me rends.

— Vraiment ? Vous vous rendez ?

Sethos s'abandonna contre le dossier de son fauteuil, les mains sur les accoudoirs.

— Vous avez laissé le message habituel, je présume, à ouvrir si vous ne revenez pas. De sorte que je ne puis vous garder ici indéfiniment ; votre mari et votre fils ne rentreront pas avant plusieurs heures, mais d'autres pourraient décider de partir à votre recherche. Cette jolie petite tigresse par exemple, votre fille… qui n'est ni de votre chair ni de votre sang. Parfois, Amelia, je suis stupéfait de cette façon que vous avez de voir si bien tant de choses et d'en ignorer d'autres qui sont sous votre nez.

— Crénom ! Comment savez-vous… Que voulez-vous dire… Vous essayez de détourner la conversation. Nous parlions de…

— Ma reddition, sourit Sethos. Veuillez me pardonner. Votre conversation a tant de charme. Je suis toujours tenté de la prolonger.

— J'accepte votre reddition. Suivez-moi. Un fiacre m'attend.

Je me mis en position d'attaque, bien campée sur mes jambes, la main sur mon épée. La bouche de Sethos exécuta une série de contorsions. Au lieu de se lever, il se pencha en avant, mains jointes. Il avait des mains soignées, aux doigts longs, et les avant-bras possédaient une symétrie que bien des hommes plus jeunes lui eussent enviée.

— Vous m'avez mal compris, très chère Amelia. Vous avez déjà capturé mon cœur, et le reste de ma personne est à votre disposition, mais pas si vous comptez l'enfermer dans une prison. Ce que je voulais dire, c'est que vous avez détruit l'utilité de ce personnage. On ne verra plus jamais le comte au Caire. Maintenant, asseyez-vous et buvez votre thé, nous bavarderons comme les vieux amis que nous sommes. Qui sait, vous parviendrez peut-être à me soutirer des renseignements qui causeront ma perte définitive.

Sa bouche frémit de nouveau. Il se moquait de moi ! Parfait ! me dis-je. Dans son arrogance, il me croyait incapable de le surprendre. C'est ce que nous verrions !

Je m'installai sur le canapé derrière la table à thé, posai contre un coussin l'ombrelle, toujours dégainée, et plaçai mon sac à main à mes pieds. Ma position en fut grandement améliorée, car j'avais les deux mains libres. Or j'étais incapable de sortir de mon sac les menottes, le pistolet ou la corde, tant que j'avais l'ombrelle en main. Je pouvais donc encore le vaincre ! Mais avant de le faire prisonnier je voulais qu'il m'explique certaines de ses énigmatiques affirmations.

— Comment savez-vous que Ramsès et Emerson ne reviendront pas avant plusieurs heures ? m'enquis-je en versant le thé. Lait ou citron ? Du sucre ?

— Du citron, s'il vous plaît. Pas de sucre.

Il se pencha en avant pour prendre la tasse que je lui tendais. Ses yeux rencontrèrent les miens. Ils étaient bruns, très certainement.

— Et comment osez-vous parler de Nefret avec tant de familiarité ? poursuivis-je en me servant une tasse. L'emportement me donnait soif, et je savais que le thé ne pouvait être drogué puisque les deux tasses avaient été remplies

à la même théière. Et à quoi faisiez-vous allusion en m'informant d'un fait que je connais parfaitement, à savoir, qu'elle n'est pas…

— Attendez ! (Sethos leva la main.) Un peu d'ordre et de méthode je vous prie, très chère. Prenons vos questions une par une.

— Comme il vous plaira.

Il me désigna l'assiette de sandwiches. Je secouai la tête.

— Ils n'ont pas été trafiqués.

Il en prit un, apparemment au hasard, et y mordit.

— Vous m'attendiez. Comment saviez-vous que je viendrais ici aujourd'hui ?

Sethos avala sa bouchée.

— Encore une question ! Ces sandwiches sont excellents, soit dit en passant. Vous êtes sûre que… Très bien. Je vous attendais aujourd'hui parce que je savais que vous m'aviez reconnu hier soir.

— Je vous avais bien dit que je vous reconnaîtrais n'importe où, sous n'importe quel déguisement.

— Oui. C'est touchant, non ? Je vous ai crue quand vous me l'avez dit, et j'ai pris soin de me tenir à distance. Mais je n'ai pu résister à l'envie de vous offrir un gage de mon affection. Allez-vous m'en remercier comme il convient ?

Le regard énamouré qu'il me lança aurait été plus efficace si je n'avais eu conscience qu'il se moquait de moi.

— C'était stupide, le tançai-je.

— Probablement, oui. Quelqu'un qui s'intéresse à la psychologie, comme vous, pourrait prétendre que je l'ai fait parce que, inconsciemment, je voulais que vous me trouviez. Je n'avais pas prévu que vous suivriez la jeune dame – c'est bien ce que vous faisiez, ou s'agissait-il d'une complicité ? Mais je vous ai reconnue immédiatement, malgré cette affreuse perruque. C'est vrai dans les deux sens, vous savez. Les yeux de l'amour…

— Assez !

— Je vous demande pardon. Donc, connaissant votre habitude invétérée de vous précipiter sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences possibles, je me suis douté que vous viendriez aujourd'hui. Ma certitude s'est encore renforcée

quand j'ai appris, d'une source dont je tairai le nom, que votre mari était parti pour le Désert Oriental examiner des ruines. En tout cas, c'est ce qu'il prétendait. Que cherche-t-il en réalité ?

Je laissai mes lèvres s'incurver en un sourire ironique.

— Vous n'espérez tout de même pas me pousser à des aveux compromettants ? Il n'y a rien à avouer. Emerson est archéologue, pas espion.

— Et votre fils ?

L'expression de ces yeux de caméléon me fit frissonner. Je dissimulai mon inquiétude sous un petit rire.

— Quelle absurdité ! L'opposition de Ramsès à la guerre est bien connue. Vous devez être au courant, vous aussi.

— J'en sais beaucoup sur ce jeune homme. D'autres également. Les individus auxquels je fais allusion nourrissent quelques doutes quant à la sincérité de ses opinions.

— L'individu, voulez-vous dire. Vous parlez de vous-même, n'est-ce pas ? Un homme comme vous soupçonne tout le monde de double jeu.

L'insulte porta. Son visage se durcit et il se raidit.

— Je sers mes employeurs actuels avec loyauté. Vous pouvez ne pas approuver mes méthodes, mais vous n'êtes guère en position de les critiquer.

— Que voulez-vous dire ? m'écriai-je.

— Eh bien… simplement que vous en feriez autant si vous possédiez mes qualifications. Heureusement, vous ne les avez pas ; dans le cas contraire, vous n'hésiteriez pas à risquer votre vie, pour l'apparence de l'honneur.

— Je ne comprends pas.

Mais je comprenais, et j'en étais malade de crainte comme de désespoir. Il travaillait pour l'ennemi et m'avertissait que ses « employeurs » comme il se plaisait à les désigner, soupçonnaient Ramsès. Ses allusions ricanantes aux hasards de la vie et aux apparences d'honneur ne décrivaient que trop précisément l'imposture de mon fils. Sethos m'avait promis un jour qu'aucun de ceux qui m'étaient chers ne souffrirait par sa faute ; son esprit pervers voyait dans cet avertissement détourné une façon de tenir sa promesse.

Je tendis la main vers le sac à mes pieds et vis Sethos se raidir. Ses yeux suivaient le mouvement de ma main, son corps était tendu comme un ressort comprimé. Je sus que j'avais commis une erreur fatale. J'avais cru qu'il n'était coupable de rien de pire que le vol d'antiquités, et je comptais sur… La honte me brûla les joues. Oui, je comptais sur cette affection qu'il prétendait éprouver pour moi ; j'avais l'intention de la mettre à profit pour le faire agir à ma guise. Idiote ! Il était pire qu'un voleur, il était traître et espion, et je n'osais courir maintenant le risque de le laisser s'échapper, alors que la vie de mon fils pouvait dépendre de ce qu'il savait. Je ne pouvais le vaincre. Je ne pouvais le ligoter ou lui passer les menottes sans l'assommer d'abord, et je doutais qu'il eût l'obligeance de me tourner le dos pour me faciliter la chose. Il ne me restait donc que mon pistolet. Mais si je le manquais ? Ou si je ne faisais que le blesser de ma première balle ? Je connaissais sa force et sa rapidité ; prêt à l'attaque, comme il l'était de toute évidence, il pourrait être sur moi avant même que j'aie sorti mon arme. Oui, je m'étais comportée comme une idiote, mais je pouvais encore le duper.

Ramassant mon sac, je me levai. Les muscles de Sethos se détendirent. Il m'adressa un sourire aimable.

— Vous partez déjà ? Sans obtenir de réponse à vos autres questions ?

— Ma foi oui.

Je pris mon ombrelle et contournai la table.

— Nous semblons être dans une impasse. Je ne puis vous obliger à m'accompagner, et je suis prête à accepter votre parole de quitter Le Caire immédiatement. Bonsoir et… hum… merci pour le thé.

— Vos manières sont parfaites, déclara Sethos en riant. Mais je crains que vous ne puissiez partir maintenant.

Il vint vers moi, de cette démarche légère et élégante que je connaissais si bien. Je reculai.

— Vous disiez ne pouvoir me garder ici.

— J'ai dit : pas éternellement. Très chère, vous ne pensez quand même pas que je vais vous laisser filer voir la police ? Il me faudra quelques heures pour achever mes préparatifs de

départ. Résignez-vous donc à attendre un peu. Je vous promets que vous ne souffrirez d'aucun inconfort et je m'arrangerai pour que vous soyez libérée dès que je serai en route.

Je brandis mon ombrelle, mais Sethos me l'arracha.

— Vous aviez drogué le thé, haletai-je tandis qu'il s'approchait de moi.

— Non. Si vos mains tremblent, ce doit être pour d'autres raisons.

Il me prit dans ses bras et m'attira contre lui. Puis sa main se posa sur ma joue.

— Vous rappelez-vous m'avoir parlé un jour d'un certain nerf, juste derrière l'oreille ?

— Oui. Allez-y ! Rendez-moi instantanément inconsciente, sans douleur, comme vous m'en avez menacée, espèce de… de malappris !

Il eut son rire silencieux.

— Oh, ma très chère Amelia, je n'ai même pas commencé à me conduire en malappris. Le devrais-je ?

Ses longs doigts nerveux glissèrent dans mes cheveux et me tirèrent la tête en arrière. Son visage n'était qu'à quelques pouces du mien. Je scrutai son expression énigmatique. Il me sembla percevoir une mince ligne sur l'arête de son nez, là où une substance avait été appliquée pour changer la forme de cet appendice. Ses longues lèvres souples n'étaient pas si minces qu'il y paraissait…

Elles se serrèrent en une ligne dure, et le bras qui m'entourait se raidit douloureusement.

— Pour l'amour de Dieu, Amelia ! Le moins que vous puissiez faire, c'est de me prêter attention quand je me demande si je vais ou non profiter de la situation ! Après tout, pourquoi pas ? Combien de fois vous êtes-vous retrouvée à ma merci, et combien de fois ai-je seulement osé vous baiser la main ? Je n'ai jamais aimé que vous. Nous vivons des temps dangereux. Je pourrais ne jamais vous revoir. Alors qu'est-ce qui pourrait m'empêcher de faire ce dont j'ai toujours rêvé ?

— Euh… Votre sens de l'honneur ? suggérai-je.

— Selon vous, je n'en ai pas, rétorqua-t-il avec amertume. Et ne croyez pas que des larmes me détourneront de mon but !

— Je n'ai aucunement l'intention de pleurer.

— Non, ce n'est pas votre genre. C'est l'une des raisons pour lesquelles je vous aime tant.

Ses lèvres vinrent se poser sur les miennes. Je le sentis trembler. Puis il me serra très fort contre lui et m'emprisonna la bouche en un baiser brûlant.

Je me débattis, bien entendu. Ma dignité et mon devoir envers mon époux adoré l'exigeaient. Mais pratiquement, mes efforts furent vains. Ces bras puissants me maintenaient aussi facilement qu'un bébé sans défense. Ses lèvres gagnèrent ma joue, et pendant que je reprenais ma respiration il murmura :

— Ne me résistez pas, Amelia ! Vous ne pourriez que vous blesser, et la résistance éveille les pires instincts chez les hommes mauvais comme moi. Je ne réponds plus de mes actes si vous persistez… Là, voilà qui est mieux.

À nouveau, sa bouche couvrit la mienne.

Je ne saurais dire combien de temps dura ce baiser passionné. Je ne sentis pas la pression du doigt qui me plongea dans l'inconscience.

Quand je revins à moi j'eus l'impression de sortir d'un sommeil réparateur, détendue, à mon aise. Puis je me souvins. Je m'assis avec un cri étouffé et balayai d'un regard paniqué l'endroit où je me trouvais.

En dehors d'une unique ampoule, la pièce était plongée dans l'obscurité. C'était une chambre à coucher. Le canapé sur lequel j'étais allongée était moelleux, couvert de coussins et drapé d'une étoffe soyeuse. Typique du comte, et aussi de Sethos ; il aimait l'opulence. Sur une table près de moi se trouvaient une carafe en cristal remplie d'eau, une tasse d'argent et… et… une assiette de sandwiches au concombre ! Ils se racornissaient sur les bords. Le domestique aurait dû les recouvrir d'un linge humide. Mais, me dis-je, il devait avoir d'autres chats à fouetter.

Après réflexion et inspection (inutile, je pense, d'entrer dans les détails) je fus certaine que les attentions de Sethos n'avaient pas dépassé ses longs baisers ardents. C'était déjà ça, comme en conviendrait Emerson quand je lui en parlerais. Si je lui en parlais.

Mon souci immédiat était de m'évader. La porte, bien sûr, était verrouillée. Les fenêtres étaient masquées de volets fermés par un mécanisme que je ne pus trouver. Ma montre m'informa qu'il s'était écoulé plusieurs heures depuis mon entrée dans l'appartement. Il était près de sept heures. En fouillant dans mon sac, qui avait été placé près de moi sur le canapé, je découvris que les menottes, la corde, les ciseaux et le pistolet ne s'y trouvaient plus. Le bureau avait été nettoyé ; les tiroirs vidés de leur contenu (quel qu'il eût été). Il n'y avait rien dans la pièce qui pût me servir comme arme ou pour crocheter la serrure.

Je tirai une épingle de mes cheveux défaits et m'agenouillai devant la porte.

Comme je l'avais découvert en une précédente occasion, les épingles à cheveux ne sont guère efficaces pour crocheter les serrures. Toutefois, ayant la tête près du panneau, je pus percevoir des sons dans la pièce attenante – pas précipités, objet lourd tiré sur le parquet, parfois un ordre bref de la voix familière et détestable. De toute évidence, Sethos achevait ses préparatifs de départ. Son dernier ordre m'ôta tout doute à ce sujet :

— Amenez la voiture et commencez à descendre les bagages.

Des pas s'approchèrent de la porte derrière laquelle je me tenais. L'ouvrirait-il ? Voudrait-il me faire, encore, ses adieux définitifs ? Ou parachever l'infamie dont il m'avait menacée ? Cœur battant la chamade, je me relevai, déterminée à résister jusqu'au bout de mes forces.

Je me tenais toujours derrière la porte, la main sur le cœur, quand une exclamation de Sethos me fit sursauter.

— Que diable… !

Une porte claqua, le domestique hurla et Sethos éclata de rire.

— Elle vous a mordu ? Laissez-moi m'en occuper… Là, ma chère, inutile de vous agiter ainsi ; elle est saine et sauve, et si vous vous montrez raisonnable, je vous laisserai ensemble pendant que je termine les préparatifs que vous avez si cavalièrement interrompus. Ou alors je vous enfermerai dans un placard obscur avec les serpillières, les balais et les cafards. Bien, je vois que vous entendez raison. Hamza, ouvrez la porte.

Amelia, reculez ; je sais que vous avez l'oreille collée à la serrure, et le temps me manque.

La porte s'ouvrit violemment, me dévoilant – comme je m'y attendais – ma fille et mon terrible adversaire. D'une main il lui maintenait les bras, de l'autre il lui fermait la bouche. Ses cheveux étaient défaits, ses yeux brillaient de fureur mais elle avait eu le bon sens de cesser de se débattre.

— Crier ou pester serait un gaspillage de souffle, Miss Forth, déclara Sethos en la propulsant dans la pièce. Toutefois, si cela vous soulage, ne vous gênez pas. Mais donnez-moi d'abord le couteau que, j'en suis sûr, vous dissimulez sur votre personne. Sinon, je devrai vous fouiller, et Amelia n'approuverait pas.

Il ôta sa main de la bouche de Nefret, laissant la marque de ses doigts sur sa joue. Elle avala sa salive, et je me hâtai de dire :

— Donnez-lui votre poignard, Nefret. L'heure n'est pas à l'héroïsme ou aux emportements.

Ses yeux me fixèrent, passèrent à Sethos, qui avait reculé d'un pas, puis au domestique. Elle évaluait nos chances, et reconnaissait qu'elles étaient faibles. Elle enfonça la main dans une poche de sa jupe. Placée dans la couture, cette poche était ouverte au fond, lui donnant accès au poignard fixé sur sa jambe. Lentement elle le tira, hésita, puis le posa dans la main tendue de Sethos.

— Comment saviez-vous que j'étais là ? demandai-je. Et pourquoi avez-vous eu la folie de venir seule, comme je suppose…

— Pardonnez-moi, m'interrompit Sethos. Vous pourrez bavarder après mon départ. Je suis un peu pressé, mais tant que je suis là…

Il avança d'un pas, puis s'arrêta et jeta à Nefret un regard sévère.

— Tournez-vous, Miss Forth.

Les yeux de Nefret s'écarquillèrent.

— Faites, murmurai-je entre mes dents.

Elle pivota sur place.

J'aurais pu lui échapper un moment mais quoi que je fisse, le résultat serait le même. Mieux valait se soumettre et en finir.

De sorte qu'une fois de plus, je sentis ses bras se refermer sur moi, et ses lèvres explorer les miennes. Pour un homme qui se disait pressé, il prit son temps. Quand il me relâcha je serais tombée s'il ne m'avait tendrement assise au bout du canapé.

— Adieu, Amelia, dit-il doucement. Et vous, ma chère Miss Forth…

La prenant par les épaules, il la tourna face à lui. Elle avait le visage empourpré. Il éclata de rire et lui déposa un léger baiser sur le front.

— Soyez sage, douce demoiselle, et laissez la ruse à ceux qui l'apprécient. Surtout en ce moment. Amelia, rappelez-vous ce que je vous ai dit !

La porte claqua et la clef tourna dans la serrure.

Nefret agrippa une chaise et s'y assit.

— Qu'a-t-il voulu dire par là ?

— Voulu dire par quoi ? Le misérable adore se montrer énigmatique. Ma chère petite ! Vous a-t-il fait mal ?

— Non, répondit Nefret en se massant le bras. Il m'a humiliée, c'est pire. J'étais sur le palier, hésitant à sonner, quand il est sorti et s'est saisi de moi. Oh, tante Amelia ! Je suis désolée, mais je ne savais que faire ! Quand je suis revenue de l'hôpital, vous étiez partis tous les trois. Il faisait de plus en plus noir, le temps passait, aucun de vous ne revenait. Je ne savais où chercher le professeur et Ramsès, mais j'avais une idée assez précise de l'endroit où je vous trouverais vous, parce que je vous soupçonnais de m'avoir menti au sujet du comte. Alors ne pouvant plus supporter cette attente… Je suis désolée !

— Ils n'étaient pas rentrés quand vous êtes partie ?

— Non. Quelque chose a dû se produire.

— Mais non. Ils ont pu être retardés pour une multitude de raisons anodines. Emerson se laisse facilement distraire par les ruines. Oublions cela. Nous n'y pouvons rien tant que nous ne sommes pas sorties d'ici. Avez-vous quelque chose sur vous, qui pourrait nous servir à crocheter la serrure ou forcer un volet ?

— Je n'avais que mon poignard. Vous savez ce qu'il en est advenu.

Me levant, je me mis à faire les cent pas.

— Examinons la situation calmement. Nous finirons par être libérées ; j'ai laissé un message pour Emerson, disant où j'étais allée, et…

— J'en ai fait autant. Pour Ramsès. Mais s'ils ne…

— Ils reviendront. Ils ont peut-être déjà regagné la maison. Dans ce cas, ils sont en route. S'ils sont… S'ils ont été retardés, quelqu'un finira bien par nous ouvrir.

J'allai à la porte et y collai mon oreille.

— Je n'entends rien. Je crois que Sethos est parti. Il aura besoin de plusieurs heures pour être suffisamment loin du Caire. À minuit…

— Minuit !

Nefret bondit sur ses pieds.

— Seigneur, tante Amelia ! Nous ne pouvons attendre si longtemps ! Qu'est-ce qui vous donne à penser que Sethos prendra la peine de prévenir quelqu'un de notre situation ?

— Il le fera, dis-je avec plus d'assurance que je n'en éprouvais.

Avec ses cheveux dénoués sur les épaules et ses yeux égarés, on aurait dit Méduse.

— Mais nous ne devons pas nous contenter d'attendre de l'aide. Je vais de nouveau travailler la serrure – j'ai toutes les épingles à cheveux qu'il me faut – et vous, voyez ce que vous pouvez faire du côté des volets… Oh ! Nefret ! Ce n'est pas le moment de s'évanouir !

J'agrippai son corps chancelant et l'assis dans un fauteuil.

— Prenez un sandwich au concombre.

Je saisis l'assiette et la lui tendis.

Son visage luisait de transpiration, mais son expression était calme. Elle exhala un long soupir et sourit :

— Des sandwiches au concombre !

— Nous devons garder nos forces.

— Oui, bien sûr. J'ai affreusement soif aussi. Pensez-vous que nous puissions nous fier à cette eau ?

Le changement qui s'était opéré en elle était stupéfiant. Sous la domination d'une volonté encore plus forte, elle avait fait appel à sa volonté et c'était désormais une alliée fiable.

— Je crois que oui. Voyez, il a laissé ce petit mot.

La note disait :

Vous ne me croirez sans doute pas, très chère Amelia, mais l'eau n'est pas droguée. Les sandwiches au concombre non plus.

Je tendis le feuillet à Nefret, qui éclata carrément de rire en le lisant.

— C'est vraiment un homme étonnant ! Est-ce qu'il vous a… Si vous me permettez de poser la question…

— Non, il ne m'a pas.

— Oh ! Mais il vous a embrassée ? Quand il m'a ordonné de me retourner ?

Je ne répondis pas. Nefret prit un sandwich.

— Moi, il m'a embrassée sur le front, marmotta-t-elle. Comme si j'étais une petite fille ! Il est grand et fort, n'est-ce pas…

— C'est un espion et un traître, l'interrompis-je. Nous devons l'arrêter avant qu'il ne quitte Le Caire. Si vous êtes tout à fait remise, Nefret, au travail.

Nous mangeâmes quelques sandwiches (lesquels étaient très bons, bien que le pain fût légèrement rassis) et bûmes un peu d'eau avant d'explorer la pièce plus soigneusement que je ne l'avais fait jusque-là. Nefret mit tout sens dessus dessous, jetant matelas et coussins par terre, renversant les chaises et, enfin, frappant le mur avec une petite table de cuivre, jusqu'à ce qu'elle se brise. Elle choisit alors un des pieds de métal et alla s'attaquer aux volets. Ses gestes étaient vigoureux mais contrôlés. Elle semblait d'esprit bien plus calme que précédemment – plus calme que moi. Le fait qu'Emerson et Ramsès ne fussent pas de retour quand elle était partie m'inquiétait plus que je n'osais l'avouer. Emerson se laisse facilement distraire par les ruines, mais l'affirmation de Sethos, selon laquelle il connaissait leurs projets, m'emplissait de crainte.

Les efforts de Nefret furent enfin couronnés de succès. Elle laissa échapper un cri de triomphe. L'un des volets avait cédé ; elle le rabattit et se pencha à la fenêtre. Je courus la rejoindre.

La fenêtre ne donnait pas sur le Sharia Souleiman Pacha, mais sur une rue plus étroite et moins fréquentée. Nos cris finirent tout de même par attirer l'attention ; un porteur enrubanné, courbé sous un chargement de marmites et de casseroles, s'arrêta et leva les yeux vers nous. Je m'adressai à lui dans un arabe fleuri. Quand je lui expliquai ce que je voulais, il exigea de l'argent avant de faire le moindre pas, et nous dûmes discuter un moment avant que je parvienne à le persuader d'accepter un plus gros paiement après l'accomplissement de sa tâche. Il fut absent longtemps, et Nefret nouait les rideaux de satin pour en faire une corde quand enfin il revint, accompagné d'un constable en uniforme.

La notoriété offre quelques avantages. Dès que je m'identifiai, le constable fut prêt à obéir à mes ordres.

Après que nos sauveteurs eurent enfoncé la porte d'entrée, mes cris d'encouragement et d'impatience les guidèrent jusqu'à la chambre à coucher. Ils en enfoncèrent aussi la porte et je me précipitai au-dehors, en dévisageant les hommes qui avaient pénétré dans le salon. L'un de ces visages m'était familier, mais hélas, ce n'était pas celui que j'avais espéré voir. Monsieur l'assistant du chef de la police, Thomas Russell, était en tenue de soirée, ce qui ne laissa pas de m'irriter.

— Vous prenez du bon temps ? m'indignai-je. Alors que d'autres risquent leur vie. Russell, pendant que vous vous baguenaudiez, le Maître du Crime s'est enfui ! Et où est mon mari ?

Russell conserva son sang-froid, ce qui, je le reconnais, constituait un exploit compte tenu des circonstances. Il me repoussa dans la chambre et ferma la porte.

— Pour l'amour de Dieu, Mrs Emerson, ne racontez pas vos affaires devant tous les policiers du Caire ! Qu'est-ce que cette histoire de maître du crime ?

— C'est le comte de Sévigny. Le comte est Sethos. Sethos est le Maître du Crime.

— Laissez-moi vous servir un peu de cognac…

— Je ne veux pas de cognac, je veux que vous poursuiviez Sethos ! À l'heure actuelle, il est probablement arrivé à Alexandrie ou Tripoli – ou Damas – ou Khartoum – je ne serais

pas étonnée d'apprendre qu'il sait piloter un de ces aéroplanes. Vous devez l'abattre avant qu'il atteigne les lignes ennemies.

Nefret m'entoura les épaules de son bras et émit quelques murmures apaisants, mais ce fut la stupeur de Russell qui me fit comprendre que je n'avais peut-être pas choisi la bonne approche.

— Êtes-vous en train de me dire, Mrs Emerson, que vous et Miss Forth êtes venues seules dans l'appartement d'un homme que vous saviez être un espion ? Et… heu… le Maître du Crime ?

— Nous ne sommes pas arrivées ensemble, répondis-je. En voyant que je ne rentrais pas, Miss Forth est venue me secourir.

— Elle a fait ça !

— Non, je ne l'ai pas fait, rectifia Nefret avec une ironie amère. Enfin, je ne l'ai pas secourue. J'avoue qu'aucune de nous n'a été raisonnable. Ne montez pas sur vos grands chevaux, Mr Russell, mais envoyez vos hommes à sa poursuite. Notre emprisonnement et sa fuite prouve, certainement, qu'il est coupable de quelque chose.

Russell hocha la tête de mauvaise grâce.

— Très bien. Mesdames, rentrez chez vous. Euh… Je vais charger un de mes hommes de vous raccompagner.

— Mais, et Emerson ? demandai-je. Lui et Ramsès devraient être revenus depuis des heures.

— Ramsès est parti avec lui ? s'enquit-il.

Son regard se fit encore plus froid.

— Où ça ?

— Dans le Désert Oriental. Ils cherchaient…

Maintenant, c'était Mr Russell qui semblait sur le point de perdre son sang-froid. J'interrompis ses jurons incohérents d'un rappel utile :

— Je vais ramener Miss Forth à la maison. Prévenez-moi immédiatement si vous… quand vous saurez.

— Bien. Et vous me ferez prévenir si… quand ils reviendront. Ils n'avaient rien à faire… Enfin, bonne nuit, Mesdames !

Quand nous traversâmes le salon, l'un des constables dit à Russell :

— Regardez, monsieur, ce type est bel et bien un criminel. Dans sa précipitation il a oublié ses outils.

Les outils en question s'alignaient sur la table à thé : menottes, corde, petit pistolet, et long poignard.

— Tout ceci m'appartient, dis-je. Sauf le poignard qui est à Miss Forth.

Pour une raison inconnue, cette anodine déclaration mit Russell au bord de la crise de nerfs. Il nous poussa dehors sans ménagement, en ordonnant à un constable de nous mettre dans un fiacre.

Sur le chemin du retour, je ne cessai de chercher du regard une automobile jaune roulant à tombeau ouvert en direction de l'appartement du comte. Ce spectacle me fut refusé. À la maison nous trouvâmes, non pas Emerson et Ramsès, mais Fatima, Selim, Daoud et Kadija. Tous, sauf l'éternellement calme Kadija, étaient dans un terrible état d'agitation. Ils nous embrassèrent à tour de rôle en nous accablant de questions, tandis que Fatima apportait une kyrielle de plats.

— Vous n'êtes pas venues dîner, dit Fatima en me fixant d'un œil accusateur. Ramsès et le Maître des Imprécations ne sont pas rentrés. Et puis Nur Misur est partie. Que devais-je faire ? J'ai envoyé chercher Daoud, et Selim, et…

— Oui, je vois. J'apprécie votre inquiétude, mais tout va bien maintenant. Il est très tard. Bonne nuit et merci à tous.

— Bonne nuit, Sitt Hakim, dit le premier.

Quand ils eurent quitté la pièce, Nefret remarqua :

— Ils ne s'en iront pas. Pas avant que Ramsès et le professeur ne soient revenus sains et saufs. Allez vous coucher, tante Amelia. Oui, je sais que vous ne pourrez fermer l'œil, mais au moins allongez-vous et reposez-vous. S'ils se sont perdus, ils ont pu décider d'attendre le lever du jour pour repartir.

Espérant qu'elle, au moins, prendrait un peu de repos, j'acquiesçai et nous gagnâmes nos chambres respectives. J'ôtais ma robe froissée quand elle vint frapper à ma porte.

— Regardez qui j'ai trouvé, endormie sur mon lit. J'ai pensé que sa compagnie vous ferait du bien, cette nuit.

Elle tenait Seshat dans ses bras.

Seshat n'avait pas l'habitude d'entrer dans ma chambre ou celle de Nefret, sauf pour chercher quelque chose ou quelqu'un. Ce ne semblait pas être le cas. Quand Nefret la posa au pied du

lit elle se roula en boule et ferma les yeux. Me sentant quelque peu réconfortée, je m'allongeai à côté de la chatte, sachant que je ne pourrais fermer l'œil.

Au sommet de la colline, je levai les yeux vers une haute silhouette familière qui se découpait sur le bleu pâle du ciel matinal. J'étais revenue à Louxor, et je gravissais le sentier abrupt menant au sommet du plateau derrière Deir el-Bahari. Abdullah m'attendait. Il tendit la main pour m'aider dans mes derniers pas, et s'assit à côté de moi quand je me laissai tomber sur un rocher, à bout de souffle.

Il avait l'apparence qu'il avait toujours en ces rêves – la robuste carrure d'un homme dans la fleur de l'âge, ses beaux traits aquilins encadrés par une barbe et une moustache noires bien taillées. Son visage demeurait impassible, mais ses yeux noirs brillaient d'affection.

— Enfin, m'écriai-je quand j'eus repris mon souffle, je désirais tant vous voir, Abdullah. Cela faisait trop longtemps.

— Pour vous peut-être, Sitt. De l'autre côté de la Porte, le temps n'existe pas.

— Ce soir, je n'aurais pas la patience de supporter votre philosophie nébuleuse. Vous prétendez savoir tout ce qui m'arrive – vous devez savoir combien j'ai peur, combien j'ai besoin de réconfort.

Je tendis les mains vers lui, et il les prit dans les siennes.

— Ils vont bien tous les deux, Sitt Hakim, ceux que vous aimez le plus. Vous les verrez peu après votre réveil.

Je savais qu'il s'agissait d'un rêve, mais ces paroles rassurantes étaient aussi convaincantes que le témoignage de mes propres yeux.

— Merci, lui dis-je en exhalant un long soupir de soulagement. C'est là une bonne nouvelle, mais seulement une partie de ce que je veux savoir. Comment tout cela finira-t-il, Abdullah ? Survivront-ils ? Seront-ils heureux ?

— Je ne puis vous révéler la fin, Sitt.

— Vous l'avez déjà fait. Vous m'avez dit que le faucon traverserait la porte de l'aube. Quelle porte, Abdullah ? Il y en a tant, et certaines mènent à la mort.

— Ou permettent d'en revenir. On peut franchir une porte dans les deux sens.

— Abdullah !

Je tentai de libérer mes mains. Il resserra sa prise sur elles, et eut un petit rire.

— Je ne puis vous dire la fin parce que je ne sais pas tout. L'avenir peut être changé par vos actes, Sitt, et vous n'êtes pas prudente. Vous faites des bêtises.

— Vous ne savez pas, répétai-je. Même pour David ? Il est votre petit-fils. Ne vous en souciez-vous pas ?

— Je me soucie de chacun de vous. Et j'aimerais que mon petit-fils vive assez longtemps pour voir son fils.

Son visage sévère s'éclaira, et il ajouta en se rengorgeant :

— Ils vont lui donner mon nom.

— Oh ! Alors, ce sera un garçon ?

— Cela est déjà résolu. Quant au reste… (Ses yeux s'attardèrent sur mon visage.) Je ne devrais même pas vous dire tout cela, mais notez bien mes paroles. Un jour viendra où vous devrez faire confiance à quelqu'un dont vous doutez, et croire à un avertissement qui n'a pas plus de réalité que vos rêves. Quand ce jour viendra, agissez sans douter ni hésiter.

Il se leva et m'aida à me remettre debout, puis porta mes mains à ses lèvres.

— Vous pouvez parler à Emerson de ce baiser, dit-il, les yeux pétillants. Mais si j'étais vous, Sitt, je ne lui parlerais pas des autres.

Au lieu de disparaître dans les profondeurs du sommeil, comme il le faisait d'habitude, il tourna les talons et s'éloigna. Il ne s'arrêta ni ne se retourna tout le long du chemin qui menait à la Vallée consacrée aux rois d'Égypte pour leur dernier repos.

Quand j'ouvris les yeux, la lumière nacrée de l'aube emplissait la chambre. Seshat était assise près de moi, tenant entre ses dents une souris dodue. Engourdie de sommeil, je ne pus réagir à temps pour l'empêcher de déposer son présent sur ma poitrine.

Je réagis aussitôt et, en allant récupérer la souris dans le coin où je l'avais expédiée, Seshat me lança un regard écœuré, puis

s'enfuit par la fenêtre avec sa proie. Mon cri involontaire – car même une femme aux nerfs d'acier peut être perturbée en voyant une souris si près de son nez – fit accourir Nefret. Quand j'eus fini d'expliquer et elle de rire, elle me dit :

— Vous avez bien meilleure mine, tante Amelia. Vous avez réussi à dormir ?

— J'ai rêvé.

— D'Abdullah ?

Nefret était la seule personne à qui j'avais confié ces rêves, et la foi un peu honteuse que j'avais en eux.

— Qu'a-t-il dit ? s'enquit-elle.

— Le bébé de Lia sera un garçon.

Elle eut un sourire affectueux mais sceptique.

— Il a cinquante pour cent de chances d'avoir raison.

— Emerson et Ramsès vont bien. Il m'a déclaré que je les verrais peu après mon réveil. Et ne me dites pas que les mêmes pourcentages de chances s'appliquent à cette prédiction !

— Non, je suis certaine qu'il ne se trompe pas sur ce point.

— Inutile de chercher à me faire plaisir, Nefret. Je sais bien que ces visions n'ont pas de réalité. Mais…

— Mais elles vous réconfortent. J'en suis heureuse. J'aimerais bien, moi aussi, rêver du cher vieil Abdullah.

Elle me serra dans ses bras.

— Fatima prépare le petit déjeuner. Ils sont toujours là – Daoud, Selim et Kadija – et plusieurs autres sont arrivés.

Mais avant que nous parvenions dans la salle à manger, nos oreilles furent assaillies par le bruit le plus horrible que j'eusse jamais entendu, et qui ne cessait de croître. J'étais sur le point de me plaquer les mains sur les oreilles quand il cessa, et dans le silence j'entendis un autre bruit – doux comme une musique à mes oreilles inquiètes – la voix d'Emerson criant mon nom.

Nefret avait dû comprendre avant moi la signification de ce vacarme. Elle courut à la porte. Ali, qui l'avait ouverte, restait pétrifié.

Je ne l'en blâme pas. Jamais le Maître des Imprécations ne s'était montré en un tel appareil. Les motocyclettes me font toujours penser à de gros insectes mécaniques. Celle-ci, chevauchée par un jeune homme vêtu de kaki, possédait une

grosse excroissance sur le côté. Je crois qu'on appelle cela un side-car. Emerson y était installé. Son large sourire exprimait le plaisir qu'il prenait à cette expérience.

Il fallut trois personnes, dont Ali, pour extraire mon mari de l'engin. À cause de sa grande taille, il y était plutôt à l'étroit et, comme je le remarquai bientôt, il n'avait pas l'usage de son bras gauche. Enfin nous l'extirpâmes, et je remerciai le jeune homme toujours assis sur sa machine. Il tourna vers moi un regard vitreux.

— Sommes-nous arrivés ? s'enquit-il bêtement.

— Oui, répondis-je. Descendez, et venez déjeuner avec nous.

— Non, merci, m'dame. J'ai l'ordre de rentrer immédiatement. (Secouant la tête :) Il n'arrêtait pas de me crier d'aller plus vite, m'dame. Je n'ai jamais entendu un tel… un tel…

— Langage, complétai-je. Je n'en doute point. Êtes-vous sûr de ne pas vouloir…

La motocyclette rugit et s'éloigna dans un nuage de poussière.

— Splendide machine, dit Emerson en la regardant disparaître. J'aurais bien aimé la conduire, mais le type n'a rien voulu entendre. Il nous en faut une, Peabody, je vous emmènerai dans le side-car.

— Pas tant qu'il me restera un souffle de vie, rétorquai-je. Oh ! Emerson, comment pouvez-vous me causer tant d'inquiétude ? Que s'est-il passé ?

Nefret n'avait encore rien dit. D'une toute petite voix, elle prononça un seul mot :

— Ramsès ?

— Il arrive, répondit Emerson. Il a insisté pour ramener lui-même Risha à la maison. La brave bête aura besoin d'être dorlotée pendant un ou deux jours car elle a vécu de bien pénibles moments.

— Vous aussi, à ce que je vois, dis-je en le détaillant du regard.

Il n'avait pas de veste. Un de ses bras était maintenu contre son corps par des bandes d'étoffe. Sa chemise était sale et déchirée, son visage meurtri, ses mains couvertes d'écorchures.

— Excusez mon apparence, dit-il d'un ton guilleret. Ils nous ont offert bain, pansements, repas, et tout, mais je tenais à vous rassurer le plus vite possible.

— C'est très aimable à vous. Montons.

— Ah non alors ! Je n'ai pas fait de repas convenable depuis hier matin. Vous pourrez me nettoyer après le petit déjeuner. J'espère qu'il y a beaucoup à manger.

Il y avait beaucoup à manger, et Emerson dévora presque tout. Nefret tournait autour de lui, cherchant à l'examiner, mais elle ne pouvait faire grand-chose tant qu'il refusait de s'allonger et de cesser ses gesticulations. Il mangeait encore quand Ramsès arriva. Il avait emprunté une monture et menait Risha par la bride. Il confia l'étalon à Selim, qui le conduisit vers l'écurie en lui murmurant de douces paroles.

— Vous paraissez aussi mal en point que votre père, remarquai-je. Qu'est-il arrivé à votre chemise ? Et votre jolie veste de tweed toute neuve ? Celle-ci n'est pas à votre taille.

— Laissez-le d'abord se restaurer, tante Amelia, intervint Nefret d'un ton quelque peu cassant.

— Merci, dit Ramsès. Je vais mettre une chemise propre avant de déjeuner. La veste est celle de Père, et vous avez raison, elle ne me va pas.

Mais elle dissimulait les pansements et les cicatrices de sa récente blessure. Je jugeai préférable de l'accompagner pour m'assurer qu'il n'avait pas besoin de soins immédiats, car il ne me le dirait sans doute pas si tel était le cas.

Il fut détourné vers la cour par toute la famille, y compris Emerson. Après l'avoir étreint, Daoud déclara :

— Je vais rentrer chez moi. Maintenant que vous êtes de retour, tout va bien.

— Humpf, s'indigna Emerson. Et moi ?

Ramsès jeta un coup d'œil à son père. Ses lèvres s'ouvrirent en un sourire si large que je l'aurais qualifié de rictus si j'avais cru le visage de mon fils capable d'une telle expression. Puis il s'éloigna et gravit l'escalier.

Je m'apprêtais à le suivre, mais Emerson me retint par le bras et me chuchota :

— Oubliez tout ça. La nouvelle veste, les remontrances…

Je le laissai à ses élucubrations et partis rejoindre Ramsès.

Sa porte était ouverte et je fus quelque peu stupéfaite de l'entendre dire :

— C'est très gentil. Mais je vais prendre mon petit déjeuner. Alors on peut la garder pour plus tard, hein ?

Debout près du lit, il tenait par la queue une souris morte.

— Voilà donc ce qu'elle en a fait, dis-je. Elle me l'a d'abord offerte à moi, mais je crains de n'avoir pas accueilli son présent aussi gracieusement que vous. J'aimerais que vous ne parliez pas à la chatte comme si c'était un être humain, cela déconcerte. Ôtez cette veste et laissez-moi vous examiner.

Ramsès posa la souris sur le bureau. Seshat s'assit et entreprit de faire sa toilette.

En dehors de ses blessures à demi cicatrisées, la poitrine et le dos bronzés étaient intacts.

— J'ai une faim de loup, dit-il. Père a bien plus besoin de vos soins que moi. Je suis surpris que vous n'ayez pas déjà entrepris de le soigner.

— Il avait trop faim.

Je le regardai tirer une chemise de l'armoire et l'enfiler.

— Il a dit être tombé de son cheval quand la pauvre bête a trébuché dans un trou et s'est cassé la jambe. Que s'est-il passé ?

— Il est tombé, en effet. Et son cheval aussi, quand il a été atteint par une balle.

Il acheva de boutonner sa chemise.

— Pouvez-vous attendre un peu pour la suite ? Non, je suppose que non. On nous a tendu une embuscade. Le type nous a coincés, et comme Père était blessé, nous avons jugé préférable de rester où nous étions jusqu'à la nuit. C'était un espion allemand. Il est sorti de sa cachette, et nous avons eu une légère bagarre. Il a préféré se tuer plutôt que d'être fait prisonnier. Nous sommes repartis. Quand nous avons atteint la route des caravanes, j'ai tiré quelques coups de feu, lesquels ont fini par attirer l'attention de l'unité à chameaux. Ils nous ont escortés jusqu'au cantonnement d'Abbasia.

Son récit était aussi net et froid qu'un rapport militaire. Je savais qu'il ne m'avait pas tout dit, mais aussi que je n'en tirerais rien de plus.

Il rentra sa chemise dans son pantalon.

— Pouvons-nous descendre maintenant ? demanda-t-il.

Tous en étaient à un deuxième petit déjeuner, à l'intense satisfaction de Fatima. Elle n'aimait rien tant que de nourrir tous ceux sur qui elle mettait la main. Quand elle vit Ramsès, elle concentra ses efforts sur lui, et il fut un moment sans pouvoir parler, occupé qu'il était à avaler les œufs, le porridge, le pain et la marmelade dont elle le gavait. Emerson parlait à Selim et Daoud – qui n'était pas retourné chez lui – des ruines dans le désert.

— Un temple, décréta-t-il. Dix-neuvième dynastie. J'ai vu un cartouche de Ramsès II. Nous irons y passer quelques jours, Selim, à la fin de la saison normale.

Oui, bien sûr, me dis-je. Quelques jours tranquilles dans un désert grouillant de soldats allemands, avec les Turcs qui attaquent le Canal et l'unité à chameaux tirant sur tout ce qui bouge. Qu'avaient-ils fait du corps de l'espion mort ? Ce ne serait guère plaisant de le retrouver au cours de fouilles.

Je mis fin aux festivités en insistant pour qu'Emerson prenne un bain et se repose. Selim déclara qu'ils allaient rentrer à Atiyah et y attendre les ordres d'Emerson.

— Demain… commença-t-il.

— Demain ! se récria Emerson. Je vous rejoins à Gizeh dans deux heures au maximum. Nom d'un chien ! Nous avons déjà perdu une demi-matinée de travail.

J'emmenai Emerson. Nous avions bien des choses à discuter.

— Encore deux chemises bonnes à jeter, remarquai-je en découpant les restes desdites chemises. Je veux que Nefret examine votre épaule. Je suis sûre que Ramsès a fait de son mieux mais…

— Personne n'aurait pu faire mieux. Vous a-t-il raconté ce qui s'est passé ?

— Seulement dans les grandes lignes. Quelque chose le ronge, je l'ai bien compris.

Emerson me fit un récit un peu plus détaillé.

— Ce garçon n'était pas plus âgé que Ramsès, peut-être même moins. Personne n'aurait pu l'arrêter à temps, et le doigt de Ramsès était sur la détente quand le coup est parti.

— Je comprends qu'il soit bouleversé.

— Bouleversé ? Vous avez le don de l'euphémisme, ma chère. C'était épouvantable… Et tellement inutile ! J'espère que les salauds qui farcissent de platitudes la tête de ces garçons avant de les envoyer à la mort brûleront en enfer pour l'éternité !

— Amen ! Mais, Emerson…

Un coup frappé à la porte m'interrompit.

— Ce doit être Nefret, dis-je.

— Autant la laisser entrer, marmonna Emerson. Elle est aussi but… aussi déterminée que vous.

L'examen de Nefret fut bref.

— Je constate avec plaisir que Ramsès avait bien écouté ma leçon. Ce sera douloureux quelques jours. Je suppose que vous conseiller de ménager votre bras serait une perte de temps. Je vais donc simplement vous le maintenir avec…

— Non, pas question, protesta Emerson. Je veux prendre un vrai bain, alors disparaissez, jeune fille. Pourquoi êtes-vous encore en robe de chambre ? Habillez-vous convenablement, nous partirons pour le chantier dès que je serai prêt.

J'avais encore nombre de questions à poser à Emerson. À certaines, il ne put répondre que par des hypothèses étayées, mais de toute évidence l'embuscade avait été organisée par un homme haut placé dans la hiérarchie militaire ou administrative, et communiquant avec l'ennemi par sans-fil ou autre moyen.

— Cela, nous le savions déjà, remarquai-je en arpentant la salle de bain pendant qu'Emerson barbotait. Et nous n'avons rien appris de nouveau sur son identité. Vous dites que plusieurs officiers ont entendu votre conversation ?

— Maxwell aussi connaissait nos intentions. Il aurait pu laisser échapper quelque chose devant un type de son équipe.

— Crénom !

— Vous l'avez dit, acquiesça Emerson. Il y a trop de gens qui en savent trop long. Je suppose que vous n'avez pas de nouvelles de Russell ?

— Euh…

Emerson se releva et se tint debout, son corps bronzé ruisselant, tel le Colosse de Rhodes après une tempête.

— Avouez, Peabody. Je sais que vous avez quelque chose à vous reprocher. C'est écrit sur votre figure.

— J'avais bien l'intention de tout vous raconter…

— Ha ! Passez-moi cette serviette, et allez-y.

Ayant résolu – comme je l'avais dit – de ne rien cacher à mon héroïque époux, je lui racontai toute l'histoire, du début à la fin. Je tire une certaine fierté de mon style narratif. Apparemment, Emerson le trouva captivant car il écouta sans m'interrompre… Trop stupéfait peut-être pour émettre une remarque cohérente.

Son seul signe d'émotion fut de virer au rouge brique quand je lui dépeignis les avances de Sethos.

— Alors comme ça, il vous a embrassée ?

— Et rien de plus, Emerson.

— Plus d'une fois ?

— Euh… oui.

— Combien de fois ?

— Cela dépend de ce qu'on appelle…

— Et il vous a serrée dans ses bras ?

— Très respectueusement, Emerson.

— Il est impossible, décréta Emerson, de serrer respectueusement dans ses bras une femme mariée à un autre homme.

Je commençais à penser que j'aurais dû suivre le conseil d'Abdullah.

— Oubliez tout cela, Emerson, c'est du passé. Ce qui importe, c'est que Sethos s'est échappé. Je crains… J'en suis même presque sûre… qu'il sache pour Ramsès.

— Vous croyez ?

— Je vous ai répété ses paroles.

— Hum… Oui.

J'avais insisté pour l'aider à s'habiller, car il est difficile d'enfiler un pantalon et des bottes avec seulement un bras valide. Fronçant les sourcils d'une façon qui suggérait une profonde introspection plutôt que de la colère, il glissa le bras dans la chemise que je lui présentais, et n'émit aucune objection quand j'entrepris de la boutonner.

— Qu'allons-nous faire ? demandai-je.

— Pour Sethos ? Laissons-le à Russell. Aïe !

— Je vous demande pardon. Levez-vous, je vous prie.

Il se tint debout, fixant le vide avec toute l'animation d'une momie, tandis que je finissais de mettre de l'ordre dans sa tenue et nouais quelques bandages autour de son épaule et sa poitrine pour soutenir son bras. Puis je rompis le silence :

— Emerson ?

— Humpf. Oui, ma chère ?

— Je voudrais que vous me serriez dans vos bras, si ce n'est pas trop vous demander.

Emerson peut faire plus avec un seul bras que la plupart des hommes avec deux. Cédant à la force de son étreinte, lui rendant ses baisers, j'espérai l'avoir convaincu qu'aucun homme ne prendrait jamais sa place dans mon cœur.

Le *serdab* contenait trois statues. La plus belle représentait le prince et sa femme dans une attitude qui m'était devenue familière tant j'en avais vu d'exemples, et qui ne manquait jamais de me charmer. Ils se tenaient proches l'un de l'autre ; elle lui entourait la taille de son bras, et n'était plus petite que de quelques centimètres, comme elle l'était sans doute dans la réalité. Elle portait une simple robe toute droite, et lui un kilt plissé d'un côté. Leur visage avait le calme ineffable avec lequel ces croyants affrontaient l'éternité. Un peu de la peinture d'origine subsistait : le blanc de leurs vêtements, le noir des perruques, la peau olivâtre de la dame et celle, plus sombre, de son époux. Les femmes étaient toujours colorées d'une teinte plus claire que leurs époux, sans doute parce qu'elles passaient moins de temps que leurs maris sous les rayons du soleil.

Il y avait une deuxième statue du prince, plus petite, et une autre d'un jeune garçon identifié comme son fils. Au milieu de l'après-midi, nous les eûmes sorties toutes les trois. Même la plus grande était loin d'atteindre le poids de la statue royale.

— Transportez-les à la maison, Selim, ordonna Emerson, essuyant d'un revers de manche son front couvert de sueur.

Nefret annonça son intention d'aller passer quelques heures à l'hôpital et partit vers Mena House, où nous avions laissé les chevaux. Dès qu'elle ne fut plus à portée de voix, Ramsès annonça :

— Je m'en vais, moi aussi.

— Où ? m'enquis-je en tentant de lui saisir le bras.

— J'ai quelques courses à faire. Excusez-moi, Mère, je suis pressé. Je serai rentré pour le dîner.

— Mettez votre chapeau ! lui criai-je.

Il se retourna, agita la main, et poursuivit sa route. Sans son chapeau.

Quand Emerson et moi regagnâmes Mena House, nous trouvâmes Asfur, que Ramsès montait ce jour-là, à sa place dans l'écurie.

— Il a donc pris le train, murmurai-je. Cela signifie…

— Je sais ce que ça signifie. Montez Asfur, Peabody, je mènerai l'autre par la bride. Et taisez-vous !

J'aurais dû prévoir que Ramsès aurait à communiquer de quelque façon avec une ou plusieurs personnes. Cela ne me plaisait pas pour autant. Mes nerfs n'étaient pas encore complètement remis de l'anxiété de la veille. Emerson et moi chevauchions côte à côte, remuant chacun nos pensées. Je voyais à son expression que les siennes n'étaient guère plus plaisantes que les miennes. La superstition n'est pas au nombre de mes faiblesses, mais je commençais à penser qu'une horrible malédiction vouait à l'échec tout ce que nous entreprenions. Chaque fil conducteur se brisait quand nous tentions de le suivre. Deux des plus prometteurs s'étaient rompus au cours des dernières vingt-quatre heures ; ma découverte de Sethos, et la capture par Emerson de l'espion allemand. Maintenant, Sethos était en liberté, avec son savoir mortel, et l'échec de l'embuscade parviendrait bientôt aux oreilles de celui qui l'avait ordonnée. Qu'allait-il se produire maintenant ? Que pouvions-nous faire désormais ?

Emerson et moi discutâmes de ces questions en prenant le thé et dépouillant le courrier. Comme je ne m'étais pas acquittée de cette tâche la veille, lettres et messages s'étaient accumulés.

— Rien de Mr Russell. annonçai-je. S'il avait rattrapé Sethos il aurait trouvé un moyen de nous en informer.

— Humpf, fit Emerson en prenant les enveloppes que je lui tendais.

— Il y en a une pour vous de Walter.

— Ils ont reçu un nouveau message de David, annonça-t-il en parcourant la lettre.

— J'aimerais pouvoir en dire autant. Pensez-vous que Ramsès va le voir cet après-midi ?

— Je ne sais pas. (Emerson tira sur son bandage avec irritation.) Satané pansement ! Comment est-ce que je peux ouvrir une enveloppe d'une seule main ?

— Je vais vous les ouvrir, mon cher…

— Non, pas question. Tiens, tiens, voyez-vous ça. Un petit mot courtois du major Hamilton pour me féliciter de m'en être tiré de justesse une fois de plus, comme il dit, et me rappelant qu'il m'a prêté un Webley. Je me demande ce que j'en ai fait.

— Parle-t-il de sa nièce ?

— Non, pourquoi ? Que dit Evelyn ?

Il avait reconnu son écriture nette et délicate. N'ignorant pas ce qu'il désirait le plus savoir, je lui lus les passages décrivant la bonne santé et les remarquables preuves d'intelligence de Sennia. « *Elle nous donne à tous joie et espoir. Dernièrement, elle a pris l'habitude d'habiller Horus avec ses vêtements de poupée et de le promener dans une poussette. Vous ririez si vous pouviez voir ces moustaches hérissées encadrées d'un bonnet à froufrous. Il déteste cela mais elle le mène par le bout du nez. Dieu merci, son jeune âge nous permet de lui cacher les horreurs qui se produisent dans le monde. Chaque soir elle embrasse vos photographies, elles sont bien abîmées, surtout celle de Ramsès. Même Emerson serait touché, je crois, en la voyant s'agenouiller près de son petit berceau pour demander à Dieu de prendre soin de vous tous. C'est aussi la prière que votre sœur aimante fait de tout son cœur.* »

— Et voilà un petit mot de Sennia pour vous, ajoutai-je en lui tendant un bout de papier sale et replié de nombreuses fois.

Après avoir lu les quelques mots qui zigzaguaient sur la feuille, il la replia et la rangea soigneusement dans sa poche de poitrine.

Il n'y eut pas de message pour Ramsès ce jour-là, ni le lendemain, ni le surlendemain. Les jours s'étirèrent en semaines. Ramsès se rendait au Caire presque chaque jour. Je n'eus jamais à lui demander s'il avait enfin reçu le message qu'il

espérait. Malgré toute sa maîtrise de soi, sa tension nerveuse transparaissait dans ses yeux et sa bouche, comme dans ses réponses de plus en plus acerbes à des questions tout à fait polies. Certaines de ses visites étaient pour les lieutenants de Wardani ; la tension montait parmi eux comme parmi nous, et Ramsès avouait éprouver quelques difficultés à les garder en main.

Les rumeurs concernant la situation militaire ajoutaient une autre dimension à notre malaise. À mon avis, il eût été plus sage, de la part des autorités, de rendre les faits publics ; ils auraient peut-être été moins alarmants que les histoires qui circulaient.

Certaines des histoires étaient vraies, d'autres non. Elles avaient pour résultat de jeter Le Caire dans un état de panique. Bon nombre de résidants réservèrent des places sur les vapeurs qui devaient bientôt partir. Les patriotes les plus bruyants discutaient stratégie dans leurs clubs confortables, et se lançaient dans une véritable orgie de chasse à l'espion. Le seul résultat utile de toute cette agitation fut la disparition de Mrs Fortescue. Ceux qui la connaissaient supposèrent que la peur l'avait incitée à prendre le chemin du retour ; nous étions peu nombreux à savoir que, en réalité, elle avait été mise en détention. La chose me donna un instant d'espoir, mais comme toutes nos autres pistes, celle-ci partit en fumée. Mrs Fortescue répéta au cours de chaque interrogatoire qu'elle ignorait tout de l'homme à qui elle rendait compte.

— Et c'est probablement la vérité, déclara Emerson, qui venait de m'apprendre la chose. Il existe bien des façons de donner ou recevoir des instructions. J'ai cru comprendre que ce type que nous avons vu au *Savoy* – un type de la bande à Clayton… comment s'appelle-t-il donc ? – se vante d'être celui qui l'a démasquée.

— Herbert, lui précisa Ramsès. Selon lui, il n'a même pas à enquêter, les mécontents viennent le voir, brûlant de se trahir les uns les autres pour de l'argent.

J'appris aussi d'Emerson que Russell était d'accord avec ses propres déductions et celles de Ramsès, quant à la route suivie par les trafiquants d'armes. La section à chameaux des garde-

côtes avait été alertée, et comme leur pitoyable solde était augmentée d'une prime pour chaque arrestation, ils travaillaient d'arrache-pied. Pourtant, comme le reconnaissait Russell, la corruption d'un seul officier suffisait à permettre le débarquement des armes sur la côte égyptienne, et leur transport par chameaux jusqu'à une cache près de la ville, où les Turcs viendraient finalement les chercher. Jusque-là, Russell avait été incapable de les découvrir.

C'est durant l'avant-dernière semaine de janvier que Ramsès revint un après-midi, porteur des nouvelles que nous attendions avec tant d'inquiétude. Un regard sur lui m'apprit tout ce que je brûlais de savoir. Je courus à sa rencontre et l'entourai de mes bras.

Sourcils haussés, il me dit :

— Mère, je ne reviens pas d'entre les morts, mais seulement du Caire. Oui, Fatima, ce serait très gentil de refaire du thé.

J'attendis, tremblante d'impatience, qu'elle apporte le thé et une nouvelle assiette de sandwiches.

— Dépêchez-vous de parler, lui dis-je. Nefret est allée à l'hôpital, mais elle ne tardera pas à revenir.

— Elle n'est pas allée directement à l'hôpital, rectifia Ramsès en examinant les sandwiches.

— Vous l'avez suivie ? (Question stupide ! Bien sûr qu'il l'avait suivie.) Où est-elle allée ?

— Au *Continental.* Je suppose qu'elle avait rendez-vous avec quelqu'un, mais je ne pouvais entrer dans l'hôtel.

— En effet, intervint Emerson en lançant à son fils un regard inquisiteur. Vous a-t-elle donné à penser qu'elle faisait quelque chose de répréhensible ?

— Certes oui, Père ! À de multiples reprises. Elle…

Il s'interrompit. Son ouïe d'une finesse surnaturelle avait dû l'avertir que quelqu'un approchait, car il baissa la voix et ajouta vivement : Il faut que j'assiste demain soir à ce foutu bal masqué.

— Quel foutu bal masqué ? s'enquit Emerson.

— Je vous en ai parlé il y a des semaines, lui rappelai-je. Comme vous n'aviez pas dit que vous refusiez d'y aller, j'ai…

— … trouvé pour moi quelque accoutrement particulièrement ridicule ? Crénom, Peabody…

— Vous n'êtes pas obligé de venir, Père, interrompit Ramsès avec quelque impatience.

— Nous viendrons, si vous avez besoin de nous, lui dit Emerson. Que faudra-t-il faire ?

— Couvrir mon absence pendant que je m'en irai ramasser encore quelques belles petites armes. J'ai reçu le message cet après-midi.

La porte du salon s'ouvrit et il se leva, souriant :

— Ah ! Nefret ! Combien de bras et de jambes avez-vous coupés aujourd'hui ? Bonjour, Anna… Vous jouez toujours les anges de miséricorde ?

12

Au fil des années, nous nous étions habitués à prendre notre jour de repos le vendredi, ce qui convenait mieux à nos ouvriers musulmans. Le dimanche était donc pour nous un jour de travail comme les autres. Je me lève simplement de bonne heure pour lire quelques chapitres du Livre, et réciter quelques prières. Je les dis à haute voix, dans l'espoir d'édifier Emerson par mon exemple. Pour l'instant, il ne manifeste aucun signe d'édification, et se croit même parfois tenu d'émettre quelques critiques.

— Je ne prétends pas faire autorité en la matière, Peabody, mais il me semble qu'une prière devrait se présenter sous la forme d'une humble requête, et non d'un ordre.

— Je présume que vous m'avez préparé quelque costume ridicule pour ce soir, dit Emerson en finissant de lacer ses bottes.

— J'ai un costume pour vous, en effet. Mais je ne vous le montrerai pas avant qu'il soit temps de le mettre. Chaque fois vous vous plaignez, protestez, criez et…

— Pas cette fois. Peabody, vous serait-il possible de couvrir mon absence en même temps que celle de Ramsès ? C'est la première fois qu'ils cachent les armes au lieu de les livrer directement. Je veux être là.

— Pensez-vous que ce soit une ruse, un piège ?

— Non, me répondit-il avec un peu trop de hâte. Seulement je… euh…

— Vous voulez être présent. Comptez-vous demander à Ramsès la permission de l'accompagner ?

— Lui demander la *permission*…

L'indignation d'Emerson s'évanouit aussi vite qu'elle était apparue.

— Je ne le peux pas. Ce garçon est un rien chatouilleux quand il s'agit d'accepter mon aide, encore que je ne voie vraiment pas pourquoi.

— Vous ne voyez pas ?

— Non. J'ai le plus grand respect pour ses capacités.

— Et, bien entendu, vous le lui avez dit.

Emerson eut l'air mal à l'aise.

— Pas exactement. Oh, crénom, Peabody, pas de votre satanée psychologie avec moi ! Faites-moi une suggestion pratique.

— Très bien mon cher, je vais y réfléchir.

Ce que je fis. À plusieurs reprises durant la journée. Nous avions entièrement déblayé la seconde chapelle. Toutes les parois en avaient été peintes et elle comportait une adorable fausse porte, d'où émergeait le buste en pierre du propriétaire, qui avait l'air de sortir de l'autre monde, mains tendues, pour saisir la nourriture placée sur l'autel devant lui. Ramsès arpenta la salle, lisant des fragments d'inscriptions et les commentant :

— Une offrande faite par le roi, de pain et de bière, de mouton et volaille, d'albâtre et d'étoffe – un millier de chaque chose, pure et bonne… Ils avaient l'esprit si pratique, hein ? Rajouter « chaque chose » au cas où quelque objet désirable aurait été omis. Honoré devant Osiris, Seigneur de Busiris… Rien de neuf, juste les formules habituelles.

— Alors arrêtez de marmonner et aidez Nefret pour les photographies, ordonna Emerson.

Le procédé était plus complexe qu'il n'y paraissait, car les photographies constituaient la première étape de la méthode instaurée par Ramsès pour copier les sculptures et inscriptions. Elles devaient êtres prises d'une distance mesurée avec soin, pour permettre les chevauchements sans distorsion. Ensuite, on exécutait un tracé que l'on comparait avec la paroi elle-même. La version définitive comprenait non seulement les inscriptions mais aussi chaque éraflure et abrasion de la surface. Ramsès ne souffrait pas de fausse modestie touchant ses talents de linguiste, mais il était le premier à reconnaître qu'un autre savant, dans l'avenir, pourrait peut-être découvrir quelque chose qui lui avait échappé dans ces éraflures apparemment

indéchiffrables. C'était une méthode extrêmement précise, mais qui prenait du temps.

Ramsès entreprit d'installer ses baguettes de mesure. Je sortis observer Emerson, qui dirigeait les ouvriers occupés à dégager la partie au sud du mastaba. L'espace entre le nôtre et le suivant avait été comblé par des extensions et des tombes ultérieures. Des débris de murs apparaissaient un peu partout. Les sourcils froncés d'Emerson m'auraient indiqué, si je ne l'avais déjà compris, que leur classification constituerait une lourde tâche.

— Venez là ! cria-t-il en me faisant signe.

J'y allai donc et me mis à prendre des notes tandis qu'il rampait en tous sens, mesurant, dictant des chiffres et de rapides descriptions.

Mon esprit vagabondait un peu. J'avais réussi à attirer Ramsès à l'écart assez longtemps pour lui arracher quelques informations. Il refusait de me dire où il devait se rendre ce soir-là, mais il m'avait donné une vague estimation du temps qu'il lui faudrait. Pas moins de deux heures, probablement pas plus de trois.

— Probablement, répétai-je.

— Pour plus de sécurité, nous ferions bien de prévoir davantage. Je propose que…

Il proposait que je feigne la fatigue ou un malaise pendant la pause du souper et demande à Emerson de me ramener à la maison. Cyrus et Katherine se feraient un plaisir de prendre soin de Nefret, et quand on remarquerait l'absence de Ramsès, tout le monde supposerait qu'il était parti avec nous. Compte tenu de la foule, du brouhaha et des quantités d'alcool ingérées, le plan avait de bonnes chances de réussir.

Une difficulté subsistait : cacher à Ramsès que son père avait l'intention de le suivre ce soir-là. Car c'était ce que devrait faire Emerson s'il voulait éviter une discussion. Voire un refus tout net.

Il m'était difficile de me concentrer alors qu'Emerson me demandait de répéter les chiffres qu'il me lançait sans cesse, de sorte que je renonçai provisoirement. Je trouverais quelque chose, je n'en doutais pas, je trouve toujours.

Nous cessâmes le travail un peu plus tôt que d'habitude, car Katherine et Cyrus dînaient avec nous. Entretemps j'avais trouvé une idée. Je savais qu'Emerson ne l'aimerait pas du tout, et j'avais moi-même quelques réserves, mais je les écartai. Les objections d'Emerson devraient elles aussi être écartées, car je n'avais pas l'intention de lui laisser le loisir de discuter.

Les Vandergelt arrivèrent à temps pour le thé. Quand ils se furent extirpés des vêtements encombrants indispensables en automobile, nous autres femmes nous retirâmes sur le toit, laissant Cyrus à la contemplation de nos dernières trouvailles, qu'Emerson lui commentait tandis que Ramsès essayait de placer un mot de temps en temps. Je crois que Nefret aurait aimé rester avec eux, mais Anna ne prit pas la peine de masquer son manque d'intérêt et ma fille a été trop bien élevée (par moi) pour négliger une invitée.

Anna ne demandant qu'à parler de son travail d'infirmière, une question courtoise de ma part déclencha une cataracte d'informations, dont certaines assez pénibles à entendre.

Sa mère l'interrompit en s'exclamant :

— On ne parle pas de blessures et de… de… d'infections ! Surtout à l'heure du thé !

Les lèvres d'Anna se pincèrent. Son apparence s'était grandement améliorée au cours de ces dernières semaines ; les délicates allusions de Nefret concernant vêtements et coiffure ayant porté leurs fruits. Mais le changement le plus net apparaissait dans son expression. Même une femme sans beauté peut paraître jolie si elle est heureuse et fière d'elle-même. En voyant sur son visage son ancienne expression boudeuse, je me dis que je devrais peut-être suggérer à Katherine, sans avoir l'air d'y toucher, de ne pas être aussi dure avec Anna. Bertie avait toujours été son préféré, et ces temps-ci elle s'inquiétait désespérément pour son garçon.

Je lui demandai si elle avait reçu de ses nouvelles et elle hocha la tête.

— Il ne restait pas grand-chose de sa lettre, tant les censeurs y avaient sévi. C'est vraiment stupide et injuste !

— Certains des censeurs font du zèle, je crois, acquiesçai-je. Evelyn raconte la même chose à propos des lettres de Johnny.

Celles de Willy semblent arriver presque intactes, mais il est, de nature, plus discret que son frère.

— C'est l'humour de Johnny qui le pousse à l'indiscrétion, déclara Nefret avec un sourire affectueux. Je l'imagine sans peine formulant des remarques grossières à l'endroit d'un de ses officiers, ou décrivant en termes vulgaires la nourriture qui leur est servie.

— Ce serait mauvais pour le moral de la population civile, déclara Anna, dont le sens de l'humour laissait grandement à désirer.

Les hommes finirent par nous rejoindre, suivis de Seshat qui, remarquai-je avec plaisir, avait décidé de ne pas contribuer à la collation. Elle s'installa près de Ramsès. Cyrus parlait encore de la statue royale, dont sa compétence et son expérience lui permettaient d'apprécier toute la valeur.

— Mais ce n'est vraiment pas juste, ajouta-t-il en secouant la tête. Je suis content pour vous, mais moi aussi, j'aimerais bien trouver un petit trésor.

— Telle qu'une tombe royale non pillée ou une cache de momies couvertes de joyaux ? demanda Nefret.

Elle et Cyrus étant bons amis, il appréciait ses taquineries. Son visage austère s'éclaira d'un sourire.

— Quelque chose de ce genre. Ne vous semble-t-il pas que j'aurais bien droit à un petit coup de chance ? Toutes ces années à Louxor sans avoir rien découvert !

— Excusez-moi, monsieur, mais vous exagérez un peu, intervint Ramsès. La tombe que vous avez découverte à Dra Abou'l Naga était unique. Le plan a jeté une clarté nouvelle sur notre connaissance de l'architecture de la Seconde Période intermédiaire.

— Mais il n'y avait rien dedans ! protesta Cyrus. À part quelques poteries et une momie en lambeaux.

— Comment vont les travaux à Abousir ? s'enquit Emerson en sortant sa pipe.

— Ah ! voilà encore autre chose ! J'étais sûr et certain de trouver des tombes privées près de cette misérable pyramidette, or ce que nous avons découvert a l'air d'un temple.

— Quoi ? s'étrangla Emerson. Le temple mortuaire de la pyramide inachevée d'Abousir ?

— Grands dieux, Emerson ! intervins-je. À vous entendre, on croirait qu'il s'agit de l'Atlantide. Les pyramides inachevées ne manquent pas. Je trouve même qu'il n'y en a que trop. Celle-ci n'a même pas de partie souterraine.

— Et il n'y a que cela qui vous intéresse ! s'exclama mon mari. Des couloirs sombres, poussiéreux et exigus ! La présence d'un temple mortuaire donne à penser qu'un enterrement a bien eu lieu à cet endroit. Et le plus important, c'est le plan du temple lui-même. Bien peu ont été découverts, et…

— Épargnez-nous cette leçon, l'interrompis-je gentiment. Nous savons tous que vous préférez les temples aux pyramides, et même aux tombes.

— Je vous en avais parlé à Noël, rappela Cyrus. Je m'attendais à ce que vous veniez y jeter un coup d'œil.

— Humpf, fit Emerson en se taquinant la fossette. J'ai été débordé.

— Je m'en doute. Avec tout ce qui se passe !

Les yeux bleus perçants de Cyrus quittèrent Emerson pour se poser sur moi et, après un temps, il poursuivit, dans un apparent coq-à-l'âne : Je suis passé voir McMahon l'autre jour. Je suis censé rester neutre dans cette guerre. Car j'ai des amis, et des fils d'amis, dans les deux armées. Mais j'estime que chacun doit choisir son camp, et j'ai pris ma décision. Je lui ai offert mes services, pour ce qu'ils valent.

Nous dînâmes de bonne heure, puis nous séparâmes pour revêtir nos costumes. Les Vandergelt avaient apporté plusieurs valises, car je les avais invités à passer cette nuit et la suivante chez nous. Emerson eut la bonne grâce d'approuver la tenue que j'avais choisie pour lui, celle d'un croisé. J'étais sa dame, en robe flottante et hennin. Emerson appréciait au plus haut point son épée et sa barbe, mais il critiqua mon hennin, sous prétexte qu'il oscillait un peu et finirait sans doute par éborgner quelqu'un. Balayant son objection, je lui pris le bras et nous gagnâmes le salon, où nous trouvâmes Katherine et Cyrus nous attendant, déguisés en nobles de la cour du roi Louis XIV, coiffés de perruques poudrées.

Ramsès nous rejoignit bientôt. Je fus soulagée de constater qu'il n'avait pas choisi un de ses déguisements les plus repoussants – mendiant couvert de vermine ou chamelier malodorant. Il avait trop de bon sens pour cela, bien entendu. Il eût été stupide de sa part de montrer qu'il était capable de jouer de tels rôles. Il ne s'était guère creusé la tête : un stetson à large bord, prêté par Cyrus, un mouchoir noué autour de la gorge, et une paire de six coups accrochés à sa ceinture en faisaient un cow-boy superbe mais bien peu convaincant. Je ne pensais vraiment pas que les cow-boys américains arboraient des chemises blanches et des culottes de cheval.

— Pour l'amour du ciel, Ramsès, m'écriai-je comme il ôtait son chapeau et s'inclinait devant nous. Comptez-vous entrer au *Shepheard* avec ces armes ?

— Elles ne sont pas chargées, Mère.

— Où sont passés les éperons ? s'enquit Cyrus, les yeux pétillants de malice.

— J'ai craint qu'ils ne constituent un danger sur la piste de danse.

— Vous avez eu raison, approuvai-je.

Nefret avait emmené Anna dans sa chambre ; elles revinrent ensemble. Anna était très mignonne dans un costume de gitane aux jupes bariolées, agrémenté de grandes boucles d'oreilles en or. Mais la vue de ma fille, vêtue du pantalon bouffant et du corsage très décolleté des dames égyptiennes, m'arracha un cri de détresse.

— Nefret ! Vous n'allez pas vous montrer en public dans ce costume ?

— Pourquoi pas ? (Elle tourna sur elle-même, pour faire gonfler son pantalon bouffant.) Il est bien plus couvrant qu'une robe du soir traditionnelle.

— Mais votre… heu… votre corsage est… Portez-vous quelque chose en dessous ? Ma chère petite, quand un monsieur vous entourera la taille de son bras en dansant…

— Il y prendra grand plaisir, compléta Nefret.

— Finalement, je vais peut-être devoir tirer sur quelqu'un, dit Ramsès d'une voix traînante.

Nefret le gratifia d'un éclatant sourire.

— Le professeur a une épée ; il pourra donc provoquer l'offenseur en duel, ce qui sera plus romantique. Allons, tante Amelia, ne vous mettez pas dans cet état ! Ce n'est là que le dessous. Par-dessus, j'aurai un yelek avec une ceinture.

Gloussant de cette petite plaisanterie à nos dépens, Fatima apporta les vêtements en question et aida Nefret à les enfiler. En soie, d'une délicate teinte blanc nacré, le yelek était quasi transparent, mais au moins il la recouvrait. Emerson, qui demeurait bouche bée depuis son premier regard stupéfait sur sa fille, la referma en poussant un grand soupir de soulagement, puis il m'offrit son bras pour me conduire vers l'automobile.

Je ne décrirai pas le bal ; en dehors des uniformes, il ressemblait à tous ceux auxquels nous avions assisté. Les silhouettes kaki formaient comme des taches boueuses sur l'éclat et le scintillement des autres costumes. Je perdis Ramsès de vue dès qu'il eut rempli son devoir de danseur envers moi et Katherine ; peut-être évitait-il Percy, qui s'ingéniait à se placer sur notre route sans avoir toutefois la témérité de nous adresser la parole. Chaque fois qu'il se trouvait à proximité, Emerson émettait des grognements et posait la main sur la garde de son épée. Je dus lui rappeler, premièrement, que les duels étaient interdits par la loi, deuxièmement, que son arme était purement décorative, et troisièmement, que Percy n'avait commis aucune provocation.

— Pas encore, admit Emerson d'un ton plein d'espoir. C'est une valse, Peabody, voulez-vous danser ?

— Vous m'avez promis que si je vous libérais de votre écharpe vous n'utiliseriez pas votre bras.

— Ah, bah, fit Emerson.

Et pour démontrer qu'il était en pleine forme, il m'entraîna sur la piste. Ses talents de danseur se limitent à la valse, et il s'y livre avec tant de vigueur que mes pieds ne touchent le sol que de temps à autre. Après une rotation particulièrement puissante, je vis Percy qui dansait avec Anna, laquelle, les joues empourprées, fixait avec tendresse le visage souriant de mon neveu.

— Regardez, dis-je à Emerson.

Je le regrettai aussitôt car il s'immobilisa au beau milieu de la piste. Il me fallut discuter ferme pour qu'il se remette en mouvement.

— Sait-elle de quoi est capable ce salaud ? me demanda-t-il.

— Peut-être pas. Cyrus et Katherine sont au courant de ses machinations concernant Sennia, mais Katherine n'en aurait pas informé Anna sans ma permission. À mon avis, l'heure n'est plus à la discrétion, car, s'il cherche à s'attirer ses bonnes grâces, ce n'est sûrement pas par admiration pour elle.

— Ce n'est pas très gentil pour cette jeune fille, remarqua Emerson.

— Mais c'est la vérité. Elle n'est ni assez jolie, ni assez riche, ni assez… accommodante pour l'intéresser. Il cherche à l'utiliser et nous devons l'en avertir.

— Je m'en remets à vous. Ça ne me paraît pas tellement important.

— Vous ne réagiriez pas ainsi s'il s'agissait de Nefret.

— C'est vrai.

Quand la musique se tut, Percy raccompagna Anna au bord de la piste et s'éloigna. Ensuite, je le perdis de vue. Un peu plus tard, je me rendis compte que j'avais aussi perdu de vue Nefret, et me sentis tenue de partir à sa recherche. La Salle Maure fut le premier endroit où j'allai. Je dérangeai plusieurs couples qui profitaient de l'intimité des alcôves obscures, mais Nefret ne se trouvait point parmi eux. Quand j'eus inspecté toutes les autres pièces ouvertes au public, je gagnai le bar. Les femmes n'étaient pas censées y pénétrer, sauf à certaines heures, mais Nefret se trouvait souvent là où elle n'était pas censée être. Il ne me fallut pas longtemps pour la repérer assise à une table vers le fond de la salle. Quand je reconnus son compagnon le cœur me manqua. Kadija avait raison. Comment Nefret avait-elle réussi à échapper à ma surveillance, je l'ignorais, mais il était clair que ce n'était pas son premier rendez-vous avec Percy. Leurs têtes étaient proches l'une de l'autre, et elle lui souriait en l'écoutant.

— Mère ?

J'étais penchée de côté, à l'abri du chambranle de la porte. Il me fit sursauter si violemment que j'aurais trébuché à l'intérieur de la pièce si Ramsès ne m'avait retenue.

— Que faites-vous ici ? demandai-je.

— La même chose que vous. J'espionne Nefret. J'espère que vous y prenez autant de plaisir que moi.

Sa voix égale, contrôlée, me fit frissonner.

— Ne vous approchez pas de Percy. Donnez-moi votre parole !

— Croyez-vous que j'aie peur de lui ?

— Certes pas !

— Pourtant, c'est le cas.

— Vous pourriez l'assommer d'une seule main.

Ramsès eut une sorte de rire étouffé.

— Votre confiance me flatte, Mère, bien qu'elle soit un tantinet exagérée : il me faudrait sans doute mes deux mains. Mais là n'est pas le problème…

— Il ne pourra jamais plus nous duper, Ramsès. Nous connaissons trop bien sa vraie nature. Vous ne croyez quand même pas que Nefret a succombé à ses avances et ses flatteries ?

— Non.

Sa réponse avait été trop rapide et véhémente.

— Non, en effet, car il est tout ce qu'elle déteste et méprise. C'est peut-être… Oui, ce ne peut être que ça : elle croit qu'il prépare un nouveau méfait, et elle cherche à vous protéger.

— C'est bien ce que je crains… Mère, il est temps de battre en retraite, elle se lève !

Nous retournâmes dans la salle de bal. Nefret n'était pas loin derrière nous. Nous avait-elle vus ? J'espérais que non. Elle aurait quelque raison de m'en vouloir si elle pensait que je l'espionnais.

Emerson était en train d'arpenter la salle. Il me cherchait, me dit-il d'un ton accusateur.

— Rendez-la-moi, Ramsès, vous savez bien que toutes les valses sont pour moi.

— Bien, Père.

Emerson me prit le bras, et en me retournant je vis Nefret près de nous. Si ce n'était un peu de rose à ses joues, elle ne montrait aucun signe d'embarras. Elle posa la main sur la manche de Ramsès.

— Voulez-vous danser avec moi ?

— N'avez-vous pas déjà réservé cette danse ?

— J'ai annulé la réservation. Je vous en prie !

Il ne pouvait refuser sans se montrer impoli.

Cette valse ne m'était pas familière, elle était douce et plutôt lente. Au lieu de me conduire sur la piste, Emerson resta à contempler notre fils et notre fille.

— C'est la première fois qu'ils dansent ensemble depuis longtemps, remarqua-t-il.

— Oui.

— Ils sont bien assortis.

— Oui.

Ils avaient toujours été bien assortis, mais ce soir-là une sorte d'enchantement semblait accompagner leur valse. Elle se mouvait avec la légèreté d'un oiseau en plein vol ; leurs mains jointes se touchaient à peine, et de son autre main elle lui frôlait l'épaule. Ils ne se regardaient pas ; le visage de Nefret était détourné et celui de Ramsès arborait son habituel masque d'impassibilité. Tandis que je les contemplais, les autres danseurs semblaient s'estomper à mes yeux, les laissant seuls tous deux, comme des silhouettes maintenues pour toujours sous un globe de verre transparent.

Je m'arrachai à cette rêverie quelque peu démoralisante. Regardant autour de nous, je vis qu'Emerson et moi n'étions pas seuls à les observer. Les yeux de Percy suivaient chacun de leurs mouvements. Les bras croisés il souriait d'un air suffisant. À la fin de la danse il pivota sur ses talons et s'éloigna.

Nefret ne l'avait pas vu. La main toujours posée sur l'épaule de Ramsès, elle lui parlait. Le visage dépourvu d'expression, il secoua la tête. Puis un autre gentleman s'approcha de Nefret. Elle l'eût éconduit, je crois, si Ramsès n'avait fait un pas en arrière et salué avant de la quitter.

Emerson me prit dans ses bras. Les yeux rivés au dos de mon fils qui s'éloignait, je dis d'un ton absent :

— Ce n'est pas une valse, Emerson, c'est une scottish.

— Oh !

Louvoyant entre les silhouettes virevoltantes, Ramsès atteignit la porte de la salle. Ce n'est qu'à ce moment, comme il s'écartait pour livrer passage à quelqu'un, que je vis son visage.

— Excusez-moi, Emerson… dis-je en le quittant aussitôt.

Ramsès n'était ni au fumoir, ni au bar, ni dans la Salle Maure, ni sur la terrasse. À moins qu'il n'ait tout bonnement quitté l'hôtel, il n'y avait qu'un autre endroit où il eût pu chercher refuge. Je fis le tour de l'hôtel pour accéder au jardin. J'entendis leurs voix avant de les voir. Elle avait dû abandonner son danseur pour le suivre, tout comme moi, mais un instinct encore plus sûr que le mien l'avait conduite au bon endroit : une petite combe où un cercle de rosiers blancs entouraient un banc de pierre.

Ils devaient parler depuis un moment, car les paroles que j'entendis prononcer par Nefret constituaient de toute évidence une réponse à quelque chose qu'avait dit Ramsès.

— Cessez vos fichues politesses !

— Préféreriez-vous que je vous insulte ? Ou que je vous frappe ? C'est, paraît-il, une marque d'affection dans certains milieux.

— N'importe quoi plutôt que ce… ce…

— Ne parlez pas si fort !

Je me déplaçai avec une prudente lenteur sur le gravier du sentier, jusqu'à un endroit d'où je pus les observer. Ils étaient debout, face à face. De Ramsès je ne voyais que le blanc de son plastron. Elle me tournait le dos ; son yelek brillait du même éclat nacré que les roses qui l'encadraient, et les pierreries à son poignet lancèrent des éclairs quand elle leva la main pour la poser sur l'épaule de Ramsès.

Le contact fut léger, mais il recula et la main de Nefret retomba.

— Je suis désolée !

— Désolée pourquoi ?

— Nous étions amis autrefois. Avant…

— Et nous le sommes toujours, j'espère. Vraiment, Nefret, cette scène est-elle nécessaire ? Je trouve tout cela épuisant.

Je n'entendis pas la réponse de Nefret, mais elle eut pour effet de rompre enfin le flegme glacé de Ramsès. Il lui saisit le bras. D'une torsion précise, elle se dégagea et lui lança, haletante :

— C'est vous qui m'avez appris ce tour.

— En effet. En voici un que je ne vous ai pas enseigné.

Son geste fut si vif que j'en vis seulement le résultat. D'un bras, il la tenait serrée contre lui ; d'une main sous son menton, il lui renversa la tête et posa la bouche sur ses lèvres.

Il demeura longtemps à l'embrasser. Quand enfin il cessa, ils étaient tous deux hors d'haleine. Naturellement, Ramsès fut le premier à se ressaisir. Il la lâcha et recula d'un pas.

— C'est à moi de m'excuser, bien sûr, mais vous ne devriez pas croire tous les hommes capables de se conduire en gentlemen quand ils se retrouvent seuls avec vous au clair de lune. Percy doit avoir de meilleures manières, j'en suis sûr.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il l'interrompit :

— Pourtant, il n'a pas grand-chose d'un gentleman s'il rôde dans les buissons en regardant sans réagir pendant qu'on embrasse une dame contre sa volonté. Il est peut-être un peu lent. Si nous essayions encore ?

Je ne puis guère reprocher à Nefret de l'avoir frappé. Ce n'était pas une gifle de jeune fille bien élevée, mais un crochet sec de son poing fermé (appris de lui, sans aucun doute) qui l'aurait renversé s'il avait atteint son but. Ce ne fut pas le cas. Un long moment ils restèrent immobiles comme des statues, les doigts repliés de Nefret dans la paume de Ramsès. Puis elle tourna les talons et s'en fut.

Ramsès s'assit sur le banc, cachant son visage dans ses mains.

Bien entendu, si j'avais surpris de simples connaissances au cours d'une telle scène, je me serais retirée sans signaler ma présence. Mais en l'occurrence, je n'hésitai pas à me manifester. À dire vrai, je n'étais pas moi-même en état de réfléchir posément. Comment cela avait-il pu m'échapper… À moi qui me vantais de si bien connaître le cœur humain ?

Il avait dû entendre le bruissement de ma jupe, et il eut le temps de se ressaisir. Quand j'émergeai de la verdure, il se leva et jeta sa cigarette.

— Continuez à fumer si cela vous calme l'esprit, dis-je en m'asseyant.

— Vous aussi ? fit-il. J'aurais dû m'en douter. Peut-être que dans dix ou vingt ans vous me jugerez assez mûr pour sortir sans chaperon.

— Oh, mon chéri, ne feignez pas !

Ma voix tremblait ; son ton calme et railleur me blessait comme jamais auparavant.

— Je suis tellement navrée. Depuis quand…

— Depuis le moment où j'ai posé les yeux sur elle. La fidélité, ajouta-t-il du même ton calme, semble être une tare familiale.

— Allons, fis-je en acceptant la cigarette qu'il m'offrait et alluma. Êtes-vous en train de me dire que vous n'avez jamais… hum…

— Non, ma chère mère, je ne suis pas en train de vous dire… hum… cela. J'ai découvert depuis des années que vous mentir était une perte de temps. Épargnez-moi votre sermon, de grâce ! Mes moments d'aberration – et il y en a eu un certain nombre, je l'avoue – n'étaient que tentatives pour me détourner d'elle. Cela n'a pas marché.

— Mais vous n'étiez qu'un enfant quand vous l'avez vue pour la première fois !

— Cela a tout d'un roman à l'eau de rose, n'est-ce pas ? La plupart des écrivains y glisseraient des histoires d'âmes destinées l'une à l'autre au fil des siècles. Ce n'est ni aussi simple, ni aussi tragique que mon récit le laisse penser. Une autre de nos tares familiales est un penchant pour le mélodrame.

— Racontez-moi, l'exhortai-je. Ce n'est pas bon de garder ses sentiments pour soi. Combien de fois avez-vous dû souhaiter pouvoir vous confier à une oreille compatissante !

— Euh… En effet.

— David est-il au courant ?

— Plus ou moins.

Me lançant un regard, il ajouta :

— Ce n'est pas la même chose que de se confier à sa mère, naturellement.

— Naturellement.

Je n'en dis pas plus. Vu mon expérience en ce domaine, je sentais son besoin de s'épancher, et je savais qu'un silence amical était le meilleur moyen d'encourager ses confidences. De fait, il commença après quelques instants.

— Au début, ce n'était qu'un engouement enfantin… Comment aurait-il pu en être autrement ? Puis il y a eu cet été

que j'ai passé chez le sheikh Mohammed. Je croyais que le fait d'être séparé d'elle pendant des mois, avec le sheikh qui me procurait toutes sortes de plaisantes distractions… (Il s'interrompit et s'empressa d'ajouter :)… équitation, exploration de la région, exercices physiques intenses…

— En tous genres, complétai-je. Le vieux dégoûtant ! Je n'aurais jamais dû vous laisser y aller.

— Peu importe, Mère. Je m'excuserais d'aborder, même de façon tangentielle, un sujet malséant devant une dame, si je n'avais la certitude que vous connaissez parfaitement la question. Quand je suis revenu au Caire avec David, je pensais être guéri. Mais lorsque je l'ai vue sur la terrasse du *Shepheard* cet après-midi-là, quand elle a couru à ma rencontre en riant et jeté ses bras autour de moi…

Il arracha une rose qui penchait la tête. Faisant tourner la tige entre ses doigts, il poursuivit :

— Ce jour-là, j'ai su que je l'aimais et que je l'aimerais toujours, mais je ne pouvais faire part de mes sentiments à personne ; une déclaration d'éternelle passion émanant d'un garçon de seize ans n'aurait provoqué que le rire ou la pitié, et je n'aurais supporté ni l'un ni l'autre. Alors j'ai attendu, attendu… pour finalement la perdre au profit d'un homme dont la mort a bien failli la détruire. Je crois qu'elle a commencé à me pardonner mon rôle dans cette affaire…

— Vous pardonner ! me récriai-je. Que pouvait-elle bien avoir à vous pardonner ? Personne n'aurait pu se comporter plus dignement que vous dans toute cette affaire. C'était à elle de vous demander pardon, elle aurait dû avoir confiance en vous.

— Et j'aurais dû la suivre et la secouer pour la ramener à la raison. Maintenant, je comprends que c'est ce qu'elle attendait de moi… et elle avait peut-être le droit de l'exiger, surtout après…

Il s'interrompit.

— Après avoir été bons amis si longtemps, repris-je pour l'aider. C'est ce que votre père a toujours fait.

— Avec vous ? Mais, vous ne lui avez sûrement jamais donné motif de…

— Me secouer pour me ramener à la raison ? (J'éclatai d'un rire bref et contrit.) À ma grande honte, j'avoue que si, et plus d'une fois. Il y a eu une femme en particulier… Inutile de dire que mes soupçons n'avaient pas le moindre fondement. Mais si l'amour nuit au bon sens, la jalousie le détruit totalement. Bien sûr, vos deux cas ne sont pas tout à fait semblables.

— Non.

Je voyais bien qu'il tentait de se représenter Emerson en train de me secouer tandis que je lui jetais à la tête des accusations d'infidélité. De toute évidence, il y arrivait mal.

Il secoua la tête.

— Malheureusement, je ne suis pas comme Père. Il ne m'est pas facile d'extérioriser mes sentiments. Quand je suis en colère ou… ou blessé… je me renferme dans ma coquille. C'est ma faiblesse, Mère, tout comme l'impulsivité est celle de Nefret. Je sais que c'est stupide, exaspérant, égoïste ; on devrait au moins donner à l'autre la satisfaction de perdre son sang-froid.

— Je vous ai vu le perdre quelques fois.

— Je m'y suis exercé, acquiesça Ramsès avec un sourire ironique. L'année dernière, j'ai cru qu'elle commençait à se rapprocher de moi, et puis il y a eu cette histoire et je n'ai pas osé me confier à elle. J'espérais qu'un jour, quand tout serait fini, je pourrais m'expliquer et repartir de zéro. Mais ce soir, j'ai commis la pire erreur. On n'impose pas ses ardeurs à une femme comme Nefret.

— Selon moi, c'était une bonne impulsion, contredis-je. Cœur faible jamais ne prend la dame, et sans vouloir le moins du monde excuser l'emploi de la force, je dirai qu'il y a des moments où une femme espère en secret… hum. Comment formuler cela ? Elle espère que la force des sentiments l'emportera sur le souci des bonnes manières.

Ramsès ouvrit la bouche et la referma. Je constatais avec plaisir que ma conversation amicale l'avait réconforté ; quand il parla, il semblait être redevenu lui-même.

— Mère, vous m'étonnerez toujours. Me suggérez-vous sérieusement de…

— Enfin, Ramsès, vous savez bien que je ne me risque jamais à suggérer quoi que ce soit, surtout dans les affaires de cœur !

Ramsès avait allumé une nouvelle cigarette et il dut avaler la fumée de travers, car il se mit à tousser. Je lui tapai dans le dos.

— Cependant, la preuve d'un sentiment si fort qu'il ne peut être maîtrisé – surtout de la part d'un gentleman d'ordinaire très maître de soi – ferait, je pense, plaisir à la plupart des femmes. Vous me comprenez ?

— Je le crois, acquiesça Ramsès d'une voix étranglée.

Il se leva et me tendit la main.

— Retournez-vous à la salle de bal ? Le souper sera bientôt servi et…

— Je sais. Vous pouvez compter sur moi. Mais je crois que je vais rester ici encore quelques minutes. Partez devant, mon cher.

Il hésita un instant puis dit doucement :

— Je vous aime, Mère.

Il prit ma main, la baisa, et replia mes doigts autour de la tige de la rose. Il l'avait dépouillée de ses épines.

J'étais trop bouleversée pour parler. Mais mon amour maternel n'était pas seul en cause. Le regardant s'éloigner, tête haute et démarche assurée, je sentis la colère bouillonner en moi. Il me faudrait la surmonter avant de revoir Nefret, sinon j'étais capable de l'empoigner par les épaules et de la secouer en *exigeant* qu'elle aime mon fils !

Ce qui eût été injuste et totalement dépourvu de dignité. Mais elle se devait de l'aimer. Il était le seul homme qui fût vraiment son égal, en intelligence et intégrité, affection et…

Les eaux dormantes sont profondes, dit-on. Moi, sa mère aimante, j'aurais dû comprendre que, derrière ce masque impassible, sa nature était aussi profonde et passionnée que celle de Nefret.

Le feu de la colère s'éteignit, chassé par le frisson glacial d'un pressentiment. Ramsès marchait sur un chemin semé de périls, et un homme qui craint d'avoir perdu ce à quoi il tient le plus prend des risques insensés. Les jeunes sont particulièrement enclins à cette forme de pessimisme romantique.

Je me levai, secouai mes jupes et carrai les épaules. Encore un défi ! Mais j'assisterais au mariage de ces deux enfants même s'il me fallait mettre Nefret au pain sec et à l'eau jusqu'à ce

qu'elle consente ! Mais d'abord, j'avais le petit problème de veiller à ce que Ramsès vive assez longtemps pour l'épouser.

La dernière danse avant le souper commençait quand j'entrai dans la salle de bal. Emerson me guettait.

— Où étiez-vous ? demanda-t-il. Il est presque l'heure. Avez-vous eu des ennuis ? Vous grincez des dents.

— Ah ?

C'était vrai et j'y remédiai aussitôt.

— Faites amener la voiture, pendant que je préviens Katherine que nous partons.

J'eus la chance de la trouver assise avec les chaperons. Je me fichais que ces commères ennuyeuses m'entendent, mais je ne voulais pas devoir m'expliquer devant Nefret ou le regard bleu scrutateur de Cyrus. Katherine réagit comme je l'espérais, proposant aussitôt de veiller sur Nefret et de la ramener à la maison, sans poser aucune question concernant Ramsès.

Oui, pensai-je en me hâtant vers le vestiaire. Elle et Cyrus sentent qu'il y a anguille sous roche.

Après tout, ce n'était pas la première fois que nous nous trouvions engagés dans un jeu mortel et secret. Cela nous arrivait presque chaque année.

Emerson avait déjà récupéré ma cape de soirée. Il me la jeta sur les épaules en grommelant :

— Enlevez ce foutu chapeau pointu !

Nous sortîmes. L'automobile attendait, ainsi que Ramsès, chapeau à la main. Il s'installa à l'arrière. Je pris place à côté d'Emerson. Il y eut un grincement – comme chaque fois qu'Emerson démarrait – et nous partîmes.

Nous nous trouvions à plusieurs miles au sud de la ville, sur la route d'Helwan, quand Ramsès posa la main sur l'épaule de son père.

— Arrêtez-vous ici.

Emerson s'exécuta. Même dans l'obscurité, et elle était très dense, il connaissait chaque pouce de terrain en Égypte.

— Les carrières de Tura ? s'enquit-il.

— Tout près.

La portière s'ouvrit et Ramsès descendit. Une *galabieh* cachant son costume et un turban ses cheveux.

— Bonne nuit, dit-il avant de disparaître sans bruit dans l'obscurité.

Emerson descendit, laissant le moteur tourner.

— Alors, Peabody, dit-il en commençant d'enlever les éléments cliquetants de sa cuirasse, auriez-vous l'obligeance de m'exposer ce plan dont vous m'avez parlé ? Avez-vous demandé à Selim de venir vous chercher ? Ou comptez-vous m'attendre ici ? Ou… bien…

— Non.

Je me glissai jusqu'au siège qu'il venait de quitter et saisis fermement le volant.

— Montrez-moi comment on conduit cet engin.

Je taquinais mon cher époux, car je savais manœuvrer cette satanée machine ; à ma demande, Nefret m'avait conduite une ou deux fois et montré comment m'y prendre. Elle n'avait pu, pour quelque obscure raison, poursuivre ses leçons mais, une fois les bases acquises, le reste n'est qu'une question de pratique. J'eus une petite discussion avec Emerson, laquelle se fut prolongée si je ne lui avais rappelé qu'il ne devait pas s'attarder.

— Ramsès a déjà une certaine avance sur vous. Or ce soir il est d'une importance vitale que vous le surveilliez.

Je lui tendis la jolie robe à rayures que j'avais emportée dans mon sac.

— Pourquoi ce soir ? Crénom, Peabody…

— Faites-moi confiance, Emerson. Dépêchez-vous !

Déchiré entre son inquiétude pour son fils et son inquiétude pour moi (et l'automobile), Emerson fit le choix que j'espérais. Jurant avec inventivité mais à voix basse, il s'élança sur le sentier qu'avait pris Ramsès. Mon cœur se gonfla de fierté. Aucun mari n'aurait pu donner plus grande preuve de confiance.

Il m'expliqua plus tard être parvenu à la conclusion que j'emboutirais un arbre ou finirais dans un fossé avant d'avoir roulé plus d'une trentaine de mètres. Je n'aurais pas le temps d'accélérer beaucoup sur cette distance, et il me retrouverait, à son retour, meurtrie et penaude mais relativement indemne.

Naturellement, rien de tel n'arriva. Je heurtai bien un arbre ou deux, mais les chocs ne furent pas très violents. Comme je n'avais pas totalement confiance en moi dans les virages, il me fallut aller jusqu'à Helwan avant de trouver un espace suffisant pour décrire un joli cercle et revenir en arrière. C'est là que je heurtai mon deuxième arbre. À vrai dire, je le frôlai à peine.

La distance entre Le Caire et Helwan est d'environ dix-sept miles. Il me fallut presque une heure pour atteindre Helwan ; conduire cet engin était plus difficile que je ne pensais, et cette chose, qu'on appelle je crois boîte de vitesses, me donna au début quelques soucis. Heureusement, il n'y avait aucune circulation sur la route à pareille heure. Après mon demi-tour, je fus à l'aise et commençai à comprendre pourquoi Emerson insistait tant pour conduire lui-même. C'est bien ça, les hommes ! Ils trouvent toujours de mauvaises excuses pour empêcher les femmes de s'amuser. J'atteignis le pont en un peu plus d'un quart d'heure. Pas de temps à perdre : il me fallait être à la maison avant que les autres rentrent du bal.

Je ralentis un peu en passant devant l'endroit où j'avais laissé Emerson mais, ne voyant personne, je poursuivis ma route. L'automobile était aussi visible qu'un poteau indicateur.

Manuscrit H

Depuis l'endroit où il était descendu de voiture, il avait moins de deux miles à parcourir. Il y avait des sentiers, car les carrières étaient toujours en activité, et des touristes intrépides venaient parfois les visiter, généralement à dos d'âne. La belle chaux blanche de Tura avait fourni le revêtement extérieur brillant des pyramides, orné les façades des temples et mastabas pendant des milliers d'années. Quelques-unes des anciennes galeries s'enfonçaient profondément dans le djebel.

En se remémorant ces faits, Ramsès s'étonnait qu'ils aient choisi cet endroit comme cachette. C'était jusqu'à présent la plus dangereuse, celle qui risquait le plus d'être découverte par hasard. Le changement de programme était lui aussi inquiétant.

Beaucoup de temps s'était écoulé entre la dernière livraison, et cette fois le Turc avait évité tout contact direct. Il pouvait s'agir d'une simple mesure de précaution de sa part, mais le moment approchait et si le responsable mettait en doute la loyauté de Wardani, c'était peut-être là une façon de le tester – ou de l'éliminer.

Les insectes et lézards qui infestaient la falaise somnolaient, mais d'autres animaux rôdaient, chasseurs ou proies. Il entendit l'aboiement d'un chacal et un lointain raclement de pierre sous le sabot d'une antilope ou d'un ibex. Ces bruits aidaient à masquer ceux qu'il faisait lui-même. Il avait troqué ses bottes contre des sandales, mais il était impossible de se déplacer dans un silence absolu ; des fragments d'os blanchis claquaient sous ses pieds, et des cailloux roulaient.

Au bout d'un moment, il quitta le sentier et traversa prudemment une série de petits oueds. Des cailloux roulèrent encore. Quand il sortit du dernier creux il se trouvait à plusieurs centaines de mètres à l'est de l'endroit indiqué par le message. Les brillantes étoiles jetaient une lumière nacrée, irréelle, sur les falaises blanches, dont des ombres semblables à des traits d'encre soulignaient les contours irréguliers et créaient des trous noirs à l'entrée des anciennes galeries. Il se tint immobile, l'immobilité constituant une forme de camouflage. Il se détendit seulement quand il vit un homme émerger d'une des ouvertures et lui faire signe d'approcher.

— Tout va bien, dit David quand Ramsès le rejoignit. Calme plat. J'ai trouvé la cachette.

Il était venu par l'un des sentiers utilisés pour transporter la pierre jusqu'au fleuve. Un petit chariot et deux ânes patients attendaient à proximité.

— Tout est là ? s'enquit Ramsès.

— Je ne sais pas. Je n'ai pas voulu commencer à tirer les caisses au-dehors avant votre arrivée. Donnez-moi un coup de main.

— Attendez…

Quelque part vers le sud, un chien énamouré lança un appel poignant et Ramsès éleva la voix, prononçant deux mots avant que le hurlement s'éteigne.

— Père, venez !

David laissa échapper une exclamation étranglée.

— Vous ne m'aviez pas dit…

— *Il* ne m'avait pas dit.

Immobile, la large silhouette d'Emerson était difficile à distinguer ; le vêtement rayé blanc et noir se fondait dans les ombres des rochers éclairés par la lune. Il s'approcha d'un pas léger et rapide, surprenant chez un homme de sa taille.

— Crénom, dit-il calmement, je croyais n'avoir pas fait de bruit.

— Il est impossible de ne faire aucun bruit et j'avais le sentiment que vous alliez me suivre. Où avez-vous laissé… Je vous en prie, ne me dites pas que vous l'avez amenée !

— Non, non !

La barbe d'Emerson se fendit d'un sourire. C'était une barbe invraisemblable, qui lui couvrait la moitié de la figure et descendait jusqu'aux épaules.

— Ne vous inquiétez pas pour votre mère. Mettons-nous au travail.

Avec son aide, la besogne fut terminée bien plus vite que ne l'avait prévu Ramsès. Il eut la chair de poule en constatant avec quelle négligence la cargaison avait été dissimulée ; le cairn de pierres qui couvrait le trou était manifestement artificiel. À plat ventre, soulevant d'une seule main les ballots enveloppés de toile, Emerson remarqua :

— Ce n'est pas très professionnel.

— Non.

Ramsès faisait passer les ballots à David, qui les installait dans le chariot.

— Est-ce tout ?

Emerson grogna et fouilla le fond du trou. Il lui fallut ses deux mains pour soulever les caisses de bois grossier.

— Grenades et munitions, diagnostiqua Ramsès entre ses dents. Et celle-là ?

Elle était plus grande et plus lourde. Emerson la hissa.

— Je crois deviner, mais vous feriez bien de l'ouvrir.

Le couvercle céda dans un affreux grincement et Ramsès le souleva juste assez pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

— Seigneur, une mitrailleuse ! Une Maxim, je crois.

— Et je pense que voilà son support, ajouta Emerson en tirant une autre caisse. C'est la dernière. Je me demande combien il y en avait… et ce que sont devenues celles qui manquent.

— Moi aussi, opina Ramsès avec gravité. Quelqu'un d'autre est venu.

— J'en ai l'impression, dit son père en se levant. Je prends le chariot. Vous, partez de votre côté.

— Mais, Père…

— Si je suis arrêté par une patrouille, j'ai bien plus de chances que vous de m'en tirer.

Ramsès n'avait rien à répondre. Il suffirait à son père de s'identifier et personne n'oserait lui demander ce qu'il faisait ou ce que contenait le chariot.

— Je comptais les cacher à Fort Tura, dit Ramsès.

Son père approuva de la tête.

— Il est en ruine et personne n'y va jamais. Quand j'aurai déchargé, je rentrerai tranquillement par la grand-route, comme un pauvre paysan laborieux, avec son chariot vide. Où devrais-je laisser votre équipage, David ?

— Euh…

Emerson grimpa sur le siège et saisit les rênes. De toute évidence, il lui tardait de se mettre en route.

— Où l'avez-vous loué ?

— Je l'ai volé, avoua David. Le propriétaire cultive quelques arpents près de Kashlakat. Il a le sommeil très lourd.

Emerson éclata d'un rire approbateur.

— Alors il ne remarquera probablement pas son absence avant le matin. Je le laisserai près du village. Il finira bien par le trouver.

Il s'adressa aux ânes en arabe et ils s'ébranlèrent lourdement. Ramsès et David le regardèrent s'éloigner en cahotant sur le sentier.

— Il tiendra le coup, n'est-ce pas ? s'enquit David, anxieux.

— Le Maître des Imprécations ? Avant longtemps, c'est lui qui remorquera les ânes. Mais nous pourrions peut-être suivre le même sentier un moment. À distance.

Les grincements du chariot s'entendaient de très loin. À un moment, ils cessèrent. David se raidit mais Ramsès éclata de rire :

— Je vous avais bien dit qu'il descendrait pour les remorquer. Là, le voilà qui repart !

Il n'y aurait plus de problèmes désormais. Si une attaque avait été prévue, elle aurait déjà eu lieu, et Ramsès était certain que personne ne suivait Emerson. Ce relâchement de la tension l'épuisa. Il bâilla.

— Vous avez une longue marche devant vous, remarqua David.

— Moins que vous.

— J'ai dormi presque toute la journée. Comment était le bal ?

— Très gai.

— Ça ne m'étonne pas. Hé ! faites attention !

D'une main sur son bras, il aida Ramsès à recouvrer son équilibre.

— Je me suis cogné l'orteil, expliqua celui-ci en sautant à cloche-pied. Fichues sandales !

— Retournons sur la route, le terrain est meilleur.

Quand ils atteignirent la route, ils n'y virent pas trace de chariot ou d'automobile.

— Comment vous entendez-vous avec Nefret ? s'enquit David.

— Pourquoi cette question ?

— Il s'est passé quelque chose. Je m'en aperçois toujours.

— Oui, c'est vrai.

Ramsès était fatigué, et le réconfort que lui procurait la présence de David lui délia la langue.

— À la vérité, il est plus difficile que je ne croyais de me tenir à distance et m'efforcer de ne pas me retrouver seul avec elle. J'ai commis quelques erreurs. Ce soir, elle m'a demandé de danser avec elle – je ne pouvais pas refuser – et j'aurais bien voulu… Ô mon Dieu, comme je l'aurais voulu ! Je me suis enfui dès que j'ai pu, mais elle m'a suivi dans le jardin, et je… Je n'ai pas pu me retenir…

— De quoi faire ?

— À votre avis ? Les possibilités sont limitées dans ce genre d'endroit. Je l'ai embrassée, c'est tout.

— Enfin ! s'exclama David. Et alors ?

— Bon sang ! s'exclama Ramsès, mi-figue, mi-raisin. Vous êtes comme ma mère. Elle m'a donné force conseils. Je n'ai pas besoin que vous en rajoutiez.

— Touchant Nefret et vous ? s'étonna David. Je croyais que vous ne vouliez pas la mettre au courant ?

— En effet. J'avais peur qu'elle fasse exactement ce qu'elle a fait ce soir après nous avoir vus ensemble : sermonner, sympathiser, conseiller. Elle a été… À la vérité, elle a été très gentille. Et elle m'a dit certaines choses sur elle et Père qui m'ont estomaqué !

— Lui avez-vous dit que vous et Nefret avez été…

David marqua une hésitation pleine de délicatesse.

— Dire à ma mère que Nefret et moi avions été amants ? David, vous avez perdu l'esprit !

— Le professeur non plus n'est pas au courant, je présume ?

— Pas par moi, répondit Ramsès d'un ton lugubre. C'est un vrai gentleman victorien, et vous connaissez ses sentiments envers Nefret. Si je m'étais confié à quelqu'un, ç'aurait été à vous, mais je ne m'en sentais pas le droit. Lia non plus n'aurait pas dû vous le dire.

— Je suis heureux qu'elle l'ait fait. Cela m'a aidé à comprendre la réaction de Nefret.

— Vous ne m'avez jamais montré cette lettre qu'elle a écrite à Lia.

— Lia ne me l'a jamais montrée. Et elle a bien fait. Elle n'était destinée qu'à elle. Mais elle m'en a assez dit. Ramsès, vous êtes un fichu imbécile, Nefret était folle de vous, et je crois qu'elle l'est toujours. Pourquoi ne lui dites-vous pas ce que vous ressentez ? Ne lui avez-vous point pardonné d'avoir douté de vous ?

— Je lui ai pardonné depuis longtemps, et je lui confierais ma vie. Mais pas la vôtre, David. Or elle voit Percy. En secret.

— Vous en êtes sûr ? fit David, souffle coupé.

— Oui. Elle l'a rencontré à plusieurs reprises, et il était caché dans les buissons pendant que nous… parlions. Je l'ai repéré avant de perdre complètement le contrôle de moi-même, et le

seul moyen que j'avais d'empêcher les choses d'aller plus loin était de dire à Nefret quelque chose d'impardonnable.

— Ah ! fit David. Donc, elle était consentante ? Allons, Ramsès, quand allez-vous cesser de vous torturer ainsi ?

— Dès que cette histoire sera terminée. Quand tout sera éclairci, j'irai la supplier humblement, ou la traîner par les cheveux… selon les circonstances. Mais pour l'instant je n'ose prendre ce risque. Percy me surveille, vous savez. Oh, pas au sujet de Wardani, du moins je l'espère de tout mon cœur, mais il me soupçonne d'être impliqué dans quelque chose et il essaie de découvrir ce que c'est. D'où ses compliments extravagants en public. Il a sans doute approché Nefret dans l'espoir d'en apprendre davantage. Elle est le maillon faible de notre chaîne, du moins c'est ce qu'il pense. Il est si content de lui, ce salaud, qu'il croit qu'aucune femme ne peut lui résister.

— Et elle espère, elle aussi, apprendre quelque chose de lui ? Ce serait bien dans son caractère. Mais je ne comprends pas. Pourquoi Percy se soucie-t-il de ce que vous faites ?

— Aucune réponse ne vous vient à l'esprit ?

— En dehors du fait qu'il vous déteste et ne reculerait devant rien pour vous nuire ? Non rien. Même s'il découvrait ce que vous faites, ce qu'à Dieu ne plaise, il ne pourrait pas s'en servir contre vous.

— Vous ne comprenez pas, s'énerva Ramsès. Malgré tout ce qu'il a fait, vous ne voyez pas de quoi il est capable. Pourquoi pensez-vous que je tenais à ce que Sennia reste en Angleterre cet hiver ? Je savais que je serais trop occupé avec cette affaire pour pouvoir la surveiller d'aussi près qu'auparavant. Percy nous déteste tous en bloc, et sa meilleure vengeance serait de s'en prendre à cette enfant. Imaginez-vous comment Père réagirait s'il arrivait quelque chose à Sennia ?

— Comme nous réagirions tous.

— Oui. Elle est à l'abri, mais ce n'est pas le cas de Nefret. Vous pouvez penser que je me martyrise sans raison valable, mais je devais faire ce que j'ai fait ce soir. Avez-vous oublié ce qui s'est passé la dernière fois qu'il nous a surpris, Nefret et moi, dans ce qu'il a cru être une étreinte amoureuse ? Sa vanité est grande et fragile comme une baudruche. Dieu sait ce qu'il pourrait lui

faire s'il pensait qu'elle ne lui manifestait de l'intérêt que pour le tromper. Elle est trop courageuse, trop téméraire pour voir le danger, et trop impétueuse pour tenir sa langue alors qu'une bévue peut avoir des conséquences désastreuses…

— Cessez ! dit David en lui passant un bras autour des épaules. Cessez de vous faire du mal. Même Percy ne nuirait pas à Nefret pour vous atteindre.

Ramsès avait l'impression d'être Cassandre, hurlant en vain des avertissements. Il se força à parler lentement et calmement :

— Il a violé une adolescente de treize ans et laissé leur fille – sa propre fille ! – être poussée à la prostitution. S'il n'a pas tué Rashida de ses propres mains, il a payé quelqu'un pour le faire. Il ne reculerait devant rien si sa sécurité ou sa réputation étaient en jeu.

— Il n'oserait pas faire du mal à Nefret, insista David. Ce n'est pas une petite prostituée, mais une dame, et la fille bien-aimée du Maître des Imprécations. Votre père le massacrerait s'il touchait à un seul de ses cheveux.

Ramsès se rendit compte qu'il n'avait pas la moindre chance d'amener David à comprendre. Il était trop droit, trop honorable pour voir le mal. Ou alors – Ramsès massa son front douloureux – était-ce lui qui refusait de voir la réalité ? Sa haine envers Percy s'était-elle muée en démence ?

Ils marchèrent en silence jusqu'à la gare de Babylone. Ramsès s'arrêta.

— Je suis fatigué, dit-il d'une voix sans timbre. Je vois là un fiacre, je vais le prendre… À moins que vous ne le vouliez ?

— Prenez-le, moi je peux me coucher aussi tard que je veux. Êtes-vous en colère ?

— Non, un peu sur les nerfs, c'est tout. Les événements vont se précipiter dans les prochains jours, tout l'indique. Je dois pouvoir vous joindre immédiatement si cela arrive… ?

— Je vendrai mes fleurs flétries devant le *Shepheard* tous les jours, comme convenu.

— C'est bien, mais limité. Je ne suis pas sûr de pouvoir toujours m'absenter dans la journée. Donnez-moi une autre possibilité.

David réfléchit un moment.

— Il y a toujours les cafés. Vous rappelez-vous celui qui est tout près de Sharia Abou'l Ela, à côté de l'église presbytérienne ? À partir de demain j'y serai tous les soirs, entre neuf heures et minuit.

— Parfait.

La main de David demeura un moment sur son épaule.

— Reposez-vous, vous en avez besoin.

Ramsès réveilla le cocher endormi et monta dans le fiacre. Il était fatigué, mais son esprit ne cessait de travailler. Son père était-il rentré sain et sauf ? Et que diable faisait donc sa mère ? Emerson avait refusé de répondre à toute question la concernant.

Mais le pire de tout résidait dans la certitude croissante que les faits, un à un, avaient ancrée en lui : il doutait de pouvoir convaincre quelqu'un d'autre, d'autant que l'un des indices cruciaux lui avait été fourni par un travesti nubien. Il imaginait la tête de Russell s'il lui en parlait !

Mais il était allé voir el-Gharbi pour savoir où le terroriste inefficace s'était procuré ses grenades, et el-Gharbi n'avait cessé de ramener la conversation sur Percy. El-Gharbi était au courant de tout ce qui se passait dans le monde obscur de la prostitution, de la drogue et du crime – et il n'avait cessé de parler de Percy, dissimulant ses véritables intentions derrière un écran de compliments outrés et de feinte sympathie. El-Gharbi était à peu près aussi sentimental qu'un cobra ; ce dernier trait, à propos du rôle joué par Percy dans le mariage de Nefret, visait à donner à Ramsès une unique information d'importance vitale.

Percy et le mari de Nefret étaient plus liés que personne ne l'avait soupçonné. Assez liés pour qu'il soit l'associé de Geoffrey dans son commerce illicite – drogues et fausses antiquités ? Percy avait passé plusieurs mois à Alexandrie avec Russell, lorsque celui-ci cherchait à endiguer les importations de haschich au Caire, depuis la côte à l'ouest du delta. D'une façon ou d'une autre, Percy connaissait les chemins et les hommes du trafic de drogue. Chemins qui, pensait Ramsès, étaient maintenant utilisés pour transporter les aimes.

Ramsès était bien placé pour savoir que les grenades ne venaient pas des hommes de Wardani. Alors qui restait-il ? Un officier britannique ayant accès à un arsenal militaire ? Un homme n'ayant aucun scrupule à tuer quelque innocent pour jouer les héros et impressionner la famille qui ne voulait plus le voir ?

L'indice le plus accusateur était que Farouk connaissait la maison de Maadi. C'était un secret bien gardé entre Ramsès et David, jusqu'à ce que Ramsès y emmène Sennia et sa jeune mère pour les protéger de Kalaan. Ramsès ne savait comment le souteneur les avait retrouvées ; peut-être Rashida avait-elle innocemment causé sa propre perte ? Peut-être était-elle retournée en secret à el-Was'a pour voir ses amis et se vanter de son nouveau protecteur qui, ô miracle, lui offrait la sécurité sans rien demander en échange. Après la mort de Rashida, Kalaan ne s'était plus montré au Caire, et une seule autre personne avait participé à cette sale affaire.

Si Percy était un traître et un espion comme le soupçonnait Ramsès, son intérêt touchant les activités de son cousin n'était pas simple curiosité.

Tout cela s'emboîtait admirablement, mais quelle chance avait Ramsès de convaincre qui que ce fût, alors que même David pensait que sa haine contre Percy relevait de l'idée fixe ? Qui voudrait croire qu'un membre de leur éminente caste, officier et gentleman, se serait vendu à l'ennemi ?

Il ne pouvait garder ce secret pour lui, il devrait en faire part à quelqu'un.

— Mais je ne m'attaquerai pas directement à lui. Pas maintenant. Pas avant de m'être sorti de tout ça, et d'en avoir sorti David pour qu'il puisse aller retrouver Lia. Pas avant d'avoir pu inculquer un peu de bon sens à Nefret et la mettre à l'abri, car je ne pourrais supporter de la perdre à nouveau.

13

Après avoir vérifié que Nefret et les Vandergelt, – tout comme Fatima qui avait insisté pour les attendre, – étaient montés se coucher, je passai une robe de chambre et descendis sans bruit. Les fenêtres du salon donnaient sur la route et, après avoir repoussé les volets, je pris place sur la petite banquette, juste en dessous.

La lune s'était couchée. Au-delà des cercles de lumière projetés par les lanternes que nous laissions allumées à la porte, la route n'était éclairée que par les étoiles.

Je pris conscience du retour de Ramsès seulement lorsque la porte du salon s'ouvrit juste assez pour livrer passage à une silhouette sombre. Deux silhouettes, pour être exacte : Seshat était sur ses talons.

— Comment saviez-vous que j'étais là ?

— Vous n'étiez pas dans votre chambre, alors… J'espère que vous excuserez mon impertinence, je m'inquiétais un peu pour Père.

— Donc, vous l'avez vu, murmurai-je.

— Entendu, plutôt.

Il me fit un bref résumé des événements.

— J'espère que j'ai bien fait de le laisser partir seul.

— Pour l'en empêcher, il vous aurait fallu le ligoter.

— Et de votre côté, que s'est-il passé ?

— Je n'ai eu aucun problème. Je suis arrivée à la maison bien avant les autres. Mais votre père a une longue route à parcourir, observai-je, mal à l'aise. Je devrais peut-être reprendre la voiture et aller au-devant de lui.

Nous étions assis côte à côte, et je le sentis sursauter violemment.

— *Reprendre,* répéta-t-il d'une voix étranglée.

— Votre père ne vous a rien dit ?

— Non…

Il semblait avoir du mal à retrouver son souffle.

— C'est vous qui avez ramené la voiture à la maison ? Depuis Tura ? Où est-elle ?

— Dans l'écurie, évidemment. Buvez un verre d'eau, mon cher.

— Père dirait que, vu la situation, le whisky est de rigueur, marmonna Ramsès. Peu importe. Racontez-moi ce qui s'est passé, je ne puis endurer ce suspens.

Je conclus mon récit en disant, avec une certaine acrimonie :

— Je ne comprends pas pourquoi vous et votre père me croyez incapable de quelque chose d'aussi simple.

— Moi, je vous crois capable de tout.

Je pesais cette déclaration quand Seshat me bondit sous le nez pour sortir par la fenêtre. Un choc sourd et un léger bruissement de feuilles signalèrent qu'elle traversait le jardin.

— Votre père ! m'exclamai-je.

— Une souris, rectifia Ramsès. Ne lui accordez pas plus de pouvoirs qu'elle n'en a.

— Oh !… J'espère qu'elle ne vous l'apportera pas. Quant à l'automobile…

— Chut ! fit-il en levant la main.

Selon Daoud, Ramsès est capable de percevoir un murmure sur l'autre rive du Nil. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que j'entende ce qui l'avait alerté. Ce n'était pas un bruit de bottes.

— Un chameau, dis-je, incapable de cacher ma déception. Un paysan matinal.

Ledit paysan matinal était plus pressé que ces gens ne le sont normalement. Le chameau trottait. Quand il entra dans le cercle de lumière j'aperçus Emerson, bien droit, tête nue, jambes croisées sur le cou de l'animal et fumant sa pipe.

Il tira d'un coup sec sur la têtière pour faire ralentir la bête et lui cingla le côté du cou pour la faire tourner vers la fenêtre où nous nous tenions. Je fus consternée de voir les roses que je cultivais avec tant de soin écrasées par quatre larges pieds. Sur l'ordre d'Emerson le chameau se coucha majestueusement,

massacrant quelques centaines de soucis et de pétunias. Emerson mit pied à terre.

— Ah, fit-il en regardant par la fenêtre. Vous êtes là, Peabody. Écartez-vous, j'entre.

Je retrouvai ma voix.

— Emerson, faites sortir ce chameau de mon jardin.

— Le mal est fait, j'en ai peur, dit Ramsès. Père, où l'avez-vous acheté ?

— Je l'ai volé, répondit son père en se hissant sur le rebord de la fenêtre. C'est David qui m'en a donné l'idée.

— Vous ne pouvez le laisser ici ! me récriai-je. Comment allez-vous expliquer sa présence ? Et le propriétaire…

— Ne vous inquiétez pas pour le chameau. Je trouverai une idée. Qu'avez-vous fait à la voiture ?

— Je l'ai garée dans l'écurie.

— Dans quel état ?

— Assez de trivialités. Vous êtes là, Ramsès est là, c'est l'essentiel. Je propose que nous allions tous nous coucher et…

— Inutile, il fera jour dans une heure ou deux, objecta mon infatigable époux. Que penseriez-vous d'un petit déjeuner, hein, Peabody ?

— Ce ne serait pas gentil de réveiller Fatima à cette heure, alors qu'elle s'est couchée très tard hier soir.

— Non, non… Je vais juste faire du café et quelques œufs.

— Non, pas question ! Vous brûlez toujours le fond des poêles.

— Je me proposerais bien, intervint Ramsès, mais…

— Vous les brûlez aussi.

L'idée d'un petit déjeuner ne manquait pas d'attrait. Je voulais savoir comment Emerson avait accompli sa tâche, et je n'ignorais pas qu'il serait de bien meilleure humeur une fois rassasié. Or les creux et bosses sur la voiture provoqueraient inévitablement des récriminations, outre le phare manquant…

— Bon, très bien. Je vais voir ce qu'il y a dans le garde-manger.

Le garde-manger était bien garni, et Emerson se jeta sur une aile de poulet. Entre deux bouchées, il nous fit le récit de ses aventures.

— Tout a marché comme sur des roulettes ! Après m'être débarrassé de la marchandise, j'ai ramené le chariot à Kashlakat et je l'ai laissé devant la mosquée.

— Et vous êtes parti ?

— Les ânes n'allaient pas se sauver.

Il cessa de mastiquer et me lança un regard de reproche.

— Vous m'avez plongé dans l'inquiétude, ma chère, car je m'attendais à vous trouver non loin de l'endroit où je vous avais laissée.

— Vraiment ?

Mon intérêt pour le récit d'Emerson ne m'avait pas empêchée de remarquer que Ramsès n'avait pas mis grand-chose dans son assiette, et en avait mangé encore moins. Il vida sa tasse de café et se leva.

— Non, Ramsès, je vous en prie, ne repartez pas.

— Il le faut, Mère. J'aurais dû m'occuper de cela plus tôt, mais je voulais m'assurer que Père rentrerait sain et sauf. Je devrais être de retour au lever du jour.

— Ne tardez pas plus qu'il n'est absolument nécessaire, mon garçon. Savez-vous qui c'est ? intervint Emerson.

— Que… commençai-je.

Emerson me fit taire d'un geste, et Ramsès répondit.

— Je n'ai pas de certitude, mais Rachid est le candidat le plus plausible. Si en se réveillant il me trouve accroupi au pied de son lit, le foudroyant du regard, il sera à point pour un interrogatoire.

— Que… répétai-je…

— Vous lui expliquerez, Père, je dois me dépêcher.

— Vous n'y allez pas à pied, j'espère ? s'enquit Emerson.

Ramsès sourit :

— Je vais prendre le chameau.

Il disparut. Je mis mes coudes sur la table et mon visage dans mes mains.

— Là, là, Peabody, fit Emerson en me tapotant l'épaule.

— Combien de temps cela va-t-il encore durer ?

— Plus très longtemps. La dernière livraison a été effectuée, donc *der Tag* doit être imminent. Ne pensez-vous pas qu'il est aussi pressé que vous de voir finir tout ceci ?

— C'est ce qui m'effraie. Le désespoir rend téméraire. Je suppose que Rachid est l'un des lieutenants de Wardani ? Pas de la même engeance que Farouk, j'espère.

— Peu probable, répondit Emerson avec un calme exaspérant. Une partie du dépôt manquait. Quelqu'un était passé avant nous. Cela signifie qu'il y a une centaine de carabines, et peut-être une ou deux mitrailleuses, dans des mains et un lieu inconnus. Ce n'est pas assez pour gagner une guerre, mais suffisant pour faire bon nombre de victimes. Le suspect le plus probable est ce fameux Rachid qui, depuis quelque temps manifeste des signes d'insubordination. À l'instigation de Farouk, c'est certain. Ramsès a ce problème depuis le début, tenir ce ramassis de gredins sous contrôle. Je connais bien ce genre – Seigneur, j'étais ainsi à une époque ! Naïf, idéaliste, brûlant de prouver ma virilité dans des bagarres de rues. Les poings, les pierres et les cannes ne peuvent faire que des dégâts limités, mais c'est différent avec les armes à feu. Inutile de s'approcher très près de quelqu'un pour lui loger une balle dans le corps. On n'est pas obligé de voir son visage.

— Étiez-vous un radical dans votre jeunesse ?

— Je le suis toujours, ma chère. Demandez à n'importe qui au Caire. (Le sourire d'Emerson s'effaça.) Ramsès a accepté cette mission pour une seule et unique raison : éviter les effusions de sang, même chez ces jeunes fous de révolutionnaires. Il n'aura pas de repos avant d'avoir récupéré ces armes… Essayez-vous de retenir vos larmes ? Laissez-les couler, ma chérie, laissez-les couler. Vous êtes affreuse, la figure ainsi contractée…

— C'est un éternuement que je retiens, fis-je en me frottant le nez. Mais vos paroles m'émeuvent profondément, Emerson, vous me redonnez du courage. Je serai prête à votre signal !

— Laissons d'abord un peu de temps à Russell. Mais pas trop. Il va se passer quelque chose dans les deux ou trois prochains jours. Par endroits, les Turcs sont à moins de cinq miles du Canal ! Pendant ce temps, les types de Clayton dessinent des cartes et « étudient des stratégies à plus grande échelle » comme ils disent ! C'est d'informations détaillées que nous avons besoin : où et quand exactement aura lieu l'attaque, combien d'hommes, quel genre d'armement, etc. Nos défenses

sont fort minces, mais avec ces informations, nous pourrions peut-être contrer une attaque.

— *Peut-être ?* Vraiment, Emerson, vous n'êtes guère réconfortant.

— Inutile de s'inquiéter, ma chère.

Les yeux d'Emerson prirent une expression lointaine.

— Si l'ennemi s'empare du Caire, nous nous réfugierons dans les oueds, et nous tiendrons jusqu'à l'arrivée des renforts d'Angleterre. Les armes que j'ai cachées à Fort Tura…

— Cela vous excite, hein ?

— Moi ?

Le sourire rêveur d'Emerson se figea en une roide désapprobation.

— Je ne brûle que de poursuivre mes fouilles, Peabody. Pour qui me prenez-vous ?

Je m'approchai de lui, entourai ses épaules de mes bras :

— Pour l'homme le plus brave que je connaisse. L'un des plus braves… Emerson ! Non ! Pas avec cette barbe !

Manuscrit H

Ramsès savait où habitaient Rachid et les autres, se tenant au courant des fréquents changements d'adresse. Ce ne serait pas la première fois qu'il rendrait visite à l'un d'eux sans crier gare. Ces soudaines apparitions lui convenaient, non seulement par souci de sécurité, mais aussi parce qu'elles ajoutaient à sa légende : Wardani sait tout !

Rachid, fils d'un propriétaire terrien aisé, avait sa propre chambre dans un immeuble près d'el-Azhar où il était – en théorie du moins – étudiant. Par inertie, ou excès d'assurance, ou amour de son confort, il n'avait pas déménagé depuis un certain temps. Ramsès avait décidé d'entrer par la fenêtre ; elle donnait sur une rue étroite qui donnait elle-même sur Sharia el-Tableta. La fenêtre était située au premier étage, au-dessus d'un mur aveugle, mais le chameau l'aiderait à surmonter cette petite difficulté, si cette sale bête voulait bien rester à l'endroit voulu.

Comme il fallait s'y attendre, le chameau s'écarta de sous ses pieds dès qu'il eut agrippé le rebord de la fenêtre, et il eut quelques difficultés à se hisser. Heureusement, Rachid avait le sommeil lourd. Il ronflait paisiblement quand Ramsès s'installa au pied de son lit.

L'approche de l'aube faisait pâlir l'obscurité, et Ramsès, irrité, décida de ne pas laisser cette vermine feignante finir sa nuit. Il voulait être sorti de la pièce avant qu'il fît assez jour pour permettre à Rachid de le bien voir. La veste et le pantalon de tweed étaient ceux qu'il avait déjà portés, et l'ombre de son chapeau lui dissimulait le visage, mais il n'avait pas eu le temps de maquiller ses traits. Il adopta le timbre rauque qu'il aimait à prendre quand il fréquentait les cabarets londoniens.

— Rachid !

La réaction du jeune homme eût été drôle si Ramsès avait été d'humeur à rire. Il agita les bras, se tortilla, geignit, avant d'arriver à s'asseoir, dos au mur, genoux relevés, son corps nu maladroitement enveloppé dans le drap.

— Kamil ! Vous ! *Comment…*

— *Où ?* rectifia Ramsès. Où les avez-vous cachées ?

Pas de protestations, mais force excuses. Ramsès l'interrompit :

— La mosquée en ruine ? Vous n'avez guère d'imagination ! Il faut les ôter de là. Je vais m'en charger. Pour cette fois, je passerai l'éponge sur votre insubordination, mais si cela se reproduit…

Il ne précisa pas sa menace, sachant Rachid doté d'assez d'imagination pour se représenter toute une série de hideuses possibilités. Il gagna la porte. Rachid ne s'était pas contenté de pousser le verrou, il avait également arc-bouté une chaise sous la poignée. Ramsès partit sans répondre aux excuses gémissantes de Rachid, qu'il ne jugeait pas assez courageux pour le suivre, d'autant qu'il avait pris la liberté d'« emprunter » la *galabieh* se trouvant sur le dossier et l'unique chaise.

Le chameau avait disparu. Ramsès ne perdit pas de temps à le chercher ; il ne resterait pas seul longtemps cependant que son propriétaire d'origine serait anonymement et généreusement dédommagé.

Pressant le pas, Ramsès parvint à la mosquée au moment où finissait l'appel à la prière du matin. Ôtant chaussures et chapeau, il entra, s'arrêtant à la fontaine pour se laver le visage, les mains et les bras. Les fidèles étaient peu nombreux, la plupart des gens préférant prier chez eux. Ramsès accomplissait les gestes prescrits tout en se rapprochant du mur de gauche. Agenouillé près de la paroi, il glissa la main dans l'ouverture du mur, et un morceau de papier crissa sous ses doigts.

Quand il arriva à la maison – en entrant par la porte, et non en escaladant le treillage –, les Vandergelt n'étaient pas encore descendus, mais Nefret était attablée avec ses parents. Ils se retournèrent tous lorsqu'il entra d'un pas nonchalant.

— Bonne promenade ? s'enquit son père, lui tendant ainsi une perche inutile.

Nefret eut un charmant bâillement, qu'elle masqua de sa main.

— Quelle énergie ! Tôt couché, tôt levé… J'espère que la fortune vous sourit, parce que vous ne respirez pas vraiment la santé.

— C'est gentil à vous de me le faire remarquer.

— Ce noir sous vos yeux, reprit Nefret, cela vous donne un air très romantique, mais cela indique un manque de sommeil. Je croyais que vous étiez rentré tôt hier soir ?

— Et je me suis aussi réveillé tôt. Ne parvenant pas à me rendormir, je suis sorti faire une longue promenade.

Fatima déposa devant lui une assiettée d'œufs.

— Vous auriez dû ménager vos forces, lui dit son père avec un sourire carnassier. J'ai l'intention d'abattre une vraie journée de travail, alors dépêchez-vous de vider votre assiette.

Ramsès hocha la tête en fils obéissant. Sa mère n'avait rien dit lorsqu'il était entré, mais son soulagement silencieux ne lui avait pas échappé. Elle se comportait toujours en soldat, même en position assise ; il se sentait méprisable en voyant ces épaules droites s'affaisser et ce visage soigneusement maîtrisé perdre un peu de sa couleur. Ce qu'il faisait n'était pas juste envers David et Nefret, mais c'était de la barbarie envers ses

parents. Les nouvelles qu'il apportait les ragaillardiraient peut-être.

Il lui fallut attendre d'être en route vers Gizeh pour pouvoir parler seul à seule avec sa mère. Son père était parti devant avec Nefret, et Ramsès fit ralentir Risha pour s'accorder à l'allure placide de la jument montée par sa mère.

— Je sais où il les a cachées, dit-il sans préambule.

— C'était bien l'homme que vous soupçonniez ?

— Oui. Il essayait simplement de se rendre utile ! C'est une excuse bien mince, mais il n'était pas en état de réfléchir clairement.

Sa mère, si. Elle était myope comme une taupe pour certaines choses, mais de temps à autre elle allait droit au but.

— Les Turcs doivent communiquer directement avec lui, sinon il n'aurait pas su où se trouvait la cachette. Vous ne lui aviez rien dit, n'est-ce pas ?

— Non, vous avez raison, bien sûr. Et ils savent où il habite. Le message a été glissé sous sa porte.

— Ils doutent de vous… de Wardani.

— Ils ont toujours douté. Maintenant qu'ils ont perdu leur agent, ils tentent de saper mon autorité par d'autres moyens. Je ne pense pas qu'il y ait autre chose. Le temps leur manque. J'ai récupéré un autre petit message ce matin.

Elle tendit la main. Ramsès ne put s'empêcher de sourire.

— Je l'ai détruit. Il disait : « Soyez prêt. Dans les deux jours. »

— Alors, vous pouvez confisquer les armes et mettre fin à tout cela. Maintenant. Aujourd'hui.

Elle tira d'un coup sec sur les rênes. Ramsès fit stopper Risha. Il prit la main de sa mère. Dans son actuel état d'esprit, elle était capable de gagner au galop le bureau de Russell et de lui hurler des ordres.

— Laissez-moi faire, Mère. Russell attend mon signal. Dès qu'il l'aura reçu, il agira. Tout a été préparé. Le pire est derrière nous.

— J'ai votre promesse ?

— Oui.

— Très bien.

Ils reprirent leur marche. Au bout d'un moment, Ramsès entendit un reniflement et un « je m'excuse » étouffé.

— Oh ! Mère, vous pleurez ? Qu'ai-je dit ?

Deux larmes seulement. Les essuyant d'un revers de main, elle carra les épaules.

— Dépêchez-vous, votre père doit fulminer.

Un peu plus tard. Ramsès communiqua à son père les mêmes informations, pendant qu'ils prenaient les dimensions extérieures du second puits funéraire. Il ne s'en tira pas aussi facilement qu'avec sa mère. Emerson voulut savoir où étaient les armes, comment Ramsès comptait s'y prendre pour prévenir Russell, et une foule d'autres choses qu'il avait probablement le droit de savoir. Au cas où.

Après avoir daigné approuver les décisions prises, Emerson reporta son attention sur le chantier. Ramsès était certain que son père avait la ferme intention d'appréhender lui-même quelques révolutionnaires, et se consumait d'impatience à cette idée. Mais c'était un savant, capable de se concentrer aussi sur la tâche en cours.

— Autant jeter un coup d'œil à l'intérieur, déclara-t-il en désignant l'entrée du puits. Retournez à vos parois, mon garçon. Je vais mettre les hommes là-dessus.

— Selim y est, il aide Nefret à prendre ses clichés, ils n'ont pas besoin de moi.

— Ah ? (Emerson jeta à son fils un regard étrange.) Comme vous voudrez.

Il ne voulait pas s'approcher de Nefret. C'eût été comme montrer à un enfant affamé une table chargée de sucreries en lui disant qu'il devait attendre d'avoir dîné. Dans quelques jours, quelques heures peut-être, il pourrait tout lui avouer, lui demander pardon, et lui demander à nouveau de l'épouser. Et si elle disait non, il suivrait le conseil de sa mère. L'idée était si tentante que la tête lui en tournait.

Finalement, ils ne travaillèrent pas toute la journée. Sa mère les traîna à la maison de bonne heure pour déjeuner, au prétexte qu'il serait grossier de négliger leurs invités. Emerson fut bien obligé de se ranger à cet avis, malgré sa répugnance à quitter son ouvrage ; à mesure que le puits devenait plus

profond, ils avaient trouvé des morceaux de poterie, et ensuite, une série de petits plats à offrande.

Les Vandergelt avaient prévu de passer la journée et la nuit avec eux, pour ce que sa mère appelait « le plaisir trop longtemps repoussé de converser avec nos plus chers amis ». Elle au moins y prendrait plaisir, qui méritait bien un peu de répit. Katherine Vandergelt n'avait pas non plus son visage habituel. La guerre est un enfer, non seulement pour les hommes qui combattent mais aussi pour les femmes qui restent chez elles à attendre des nouvelles.

Ramsès savait que son père avait la ferme intention de travailler cet après-midi-là, quoi que fissent les autres. Sa description de leur trouvaille de la matinée lui conférait bien plus d'intérêt qu'elle n'en avait en réalité, et Cyrus déclara son intention de se joindre à eux.

— Je doute que nous trouvions une chambre funéraire intacte, l'avertit Ramsès. Ces éclats de poterie ressemblent à des fragments d'équipement funéraire.

— Il reste peut-être quelque chose d'intéressant, répondit Cyrus, plein d'espoir. Katherine ?

— Après tout, pourquoi pas, accepta-t-elle d'un ton résigné. Non, Amelia. Je sais que vous brûlez de voir ce qu'il y a là-dessous, et si je reste ici vous vous sentirez obligée de me tenir compagnie. Et vous, Anna ?

— Je vais à l'hôpital, répondit la jeune fille en jetant à Nefret un regard de défi.

— Inutile d'en faire trop, Anna. J'ai téléphoné à Sophia tout à l'heure. Pour l'instant, tout est calme, et elle a promis de me prévenir s'il se passe quelque chose nécessitant ma présence – ou la vôtre.

— Vous n'y allez pas aujourd'hui ?

— Non, j'ai d'autres projets. Vous pourrez vous passer de moi quelques heures, professeur ?

— Où…

Emerson s'interrompit et jeta un coup d'œil à sa femme.

— Serez-vous de retour pour le dîner ? s'enquit celle-ci.

— Oui, je le pense.

— Amusez-vous bien, dit Anna. Je vais à l'hôpital. On y trouve toujours quelque chose à faire.

Nefret haussa les épaules, s'excusa et quitta la pièce. Elle et Anna avaient dû se quereller ; leurs sourires contraints et leur ton sec constituaient l'équivalent féminin de ce qui eût fini en bagarre si elles avaient été des hommes.

— Soyez de retour pour le thé, leur intima Katherine.

— Je resterai tant qu'on aura besoin de moi, riposta Anna qui sans s'excuser, se leva de table et sortit.

— Qu'a-t-elle encore ? demanda Katherine. Elle était devenue plus aimable ces derniers temps.

— Il faut s'attendre à des rechutes, avec les jeunes, murmura la mère de Ramsès.

Il ne fallut qu'une demi-heure pour atteindre la chambre funéraire. Ramsès était heureux de la diversion qu'offrait ce travail ; il savait qu'ils n'avaient guère de chances de trouver une chambre funéraire intacte, mais il éprouvait toujours une étrange sensation en pénétrant dans une salle où personne n'était venu depuis des milliers d'années. Celle-ci s'ouvrait sur le côté sud du puits. Un grand sarcophage de pierre l'occupait presque entièrement, mais n'avait pas offert à son propriétaire la protection que celui-ci espérait : ses os gisaient éparpillés sur le sol près du sarcophage, dont le couvercle avait été repoussé juste assez pour permettre aux voleurs d'extraire le corps. Ils n'avaient négligé qu'un seul objet de valeur : un petit scarabée que l'un d'eux avait dû laisser tomber.

— Crénom, ils ont bien fait le ménage ! maugréa Emerson en ressortant du puits.

Avec Selim et Ramsès, il avait été le seul à descendre. Cyrus serait resté sourd aux protestations de sa femme s'il y avait eu quelque chose à voir, mais il n'avait guère envie de se risquer sur les rudimentaires échelles de bois pour quelques ossements desséchés.

— Voulez-vous des photographies ? demanda Ramsès.

— Cela pourra attendre demain, dit fermement sa mère. Aucun voleur ne s'intéressera à ces miettes. Nous en avons assez fait pour aujourd'hui. Et même plus qu'assez !

Le regard qu'elle lança à Ramsès était expressif et quelque peu désapprobateur. S'il n'avait tenu qu'à elle, il eût été au Caire à l'heure présente, occupé à prendre les mesures qu'il avait promis de prendre. Comme il avait tenté de le lui expliquer, ce n'était pas si simple. Il avait téléphoné à Russell avant le déjeuner, mais s'était entendu dire que Russell n'était pas au bureau et qu'on ne l'y attendait pas avant la fin de l'après-midi. Ils étaient toutefois convenus d'un signal : « *Dites-lui que Tewfik Bey a un chameau pour lui.* » Il avait donc laissé ce message et, si Russell en était informé, il serait au Turf Club dans la soirée.

Les autres retournèrent à la maison. Ramsès resta un peu pour aider Selim à nettoyer le site et couvrir le puits. Quand il entra dans la cour, Fatima surgit du salon telle une flèche pour l'intercepter.

— Il y a une visite pour vous ! chuchota-t-elle.

Se demandant pourquoi elle se conduisait en conspiratrice d'opérette, il regarda autour de lui.

— Où cela ?

— Dans votre chambre.

— Dans ma chambre ? répéta-t-il sous l'effet de la surprise.

Fatima se tordit les mains.

— Elle m'a demandé de n'en parler à personne d'autre. Elle a dit que vous l'aviez invitée. Ai-je mal fait ?

— Non. Tout va bien. (Il la gratifia d'un sourire rassurant.) Merci, Fatima.

Il monta les marches quatre à quatre, pressé d'élucider ce petit mystère, n'ayant aucune idée de qui pouvait être cette femme. Anna ? L'une des villageoises, cherchant secours contre un mari ou un père brutal ? Tout le monde savait que les Emerson ne toléraient pas ce genre de chose, mais certaines des paysannes redoutaient trop son père et sa mère pour les approcher. De toute évidence, lui, elles ne le redoutaient pas.

Le sourire mourut sur ses lèvres quand il vit la petite silhouette assise au bord du lit, et il claqua la porte.

— Nom de… Qu'est-ce que vous faites ici ?

Le visage de la petite exprimait une limpide innocence. Des sillons s'étaient creusés dans la poussière sur ses joues, causés

par la sueur ou les larmes. Elle avait revêtu une tenue de visite très convenable, mais maintenant sa robe rose, au décolleté plongeant, était toute froissée, et ses cheveux pendaient sur ses épaules. Avec toute l'assurance d'une visiteuse attendue, elle avait pris ses aises : son chapeau, son sac et une paire de gants blancs fort sales étaient posés sur le lit à côté d'elle.

— Je voulais jouer avec le chat, expliqua-t-elle, mais il m'a griffée et s'est enfui.

Perchée sur la penderie, à l'abri des petites mains, Seshat émit en retour un grondement sourd.

— Ne faites pas l'enfant, Melinda, ordonna sévèrement Ramsès. Descendez tout de suite avec moi.

Avant qu'il puisse ouvrir la porte, elle se jeta contre lui, s'agrippant comme un chaton effrayé.

— Non ! Vous ne devez dire à personne que je suis ici ! Pas encore ! Promettez-moi que vous allez m'aider. Promettez-moi que vous ne le laisserez pas me renvoyer !

Il tenta de se dégager, mais les mains de Melinda s'accrochaient telles des griffes. Ne voulant pas lui faire mal, il laissa retomber ses bras et se tint immobile.

— Votre oncle ?

— Oui. Il veut me renvoyer en Angleterre. Je ne veux pas ! Je veux rester ici !

— S'il a décidé que vous deviez partir, le voudrais-je que je ne pourrais l'en empêcher. Melinda, vous rendez-vous compte que vous me mettez dans une situation très délicate ? Si votre oncle découvrait que vous êtes ici seule avec moi, dans ma chambre, si quiconque nous trouvait ainsi… C'est moi qu'on blâmerait, pas vous. Est-ce cela que vous voulez ?

— Non…

— Alors, lâchez-moi.

Lentement, les petits doigts serrés se détendirent. Elle l'observait de près et, l'espace d'un instant, un regard adulte, de froid calcul, passa dans ses yeux. Ce regard fut si bref et si vite noyé dans les larmes, que Ramsès pensa l'avoir imaginé.

— Il m'a fait mal, dit-elle.

D'un geste brusque, elle tira sur une des épaules de sa robe, découvrant son bras presque jusqu'au coude.

Son ossature était celle d'une enfant, fragile et délicate, mais l'épaule ronde et les petits seins à demi dénudés n'avaient rien d'enfantin. Son bras portait des marques rouges, comme des empreintes de doigts.

— Ne me renvoyez pas ! implora-t-elle. Il me frappe. Il est cruel. Je veux rester avec vous. Je vous aime !

— Ô Seigneur ! marmotta Ramsès.

Il ne pouvait reculer davantage, ayant le dos contre la porte. Puis il entendit un bruit de pas. La cavalerie arrivait. Et juste à temps.

— Remontez votre robe !

Elle ne bougea pas. Ramsès ouvrit alors la porte :

— Mère ? Pouvez-vous venir, s'il vous plaît ?

La fillette ne pleurait plus. Il n'avait jamais vu expression aussi dure sur un visage si jeune. Sans dissimuler son soulagement, il se tourna vers sa mère, qui s'était immobilisée, les yeux écarquillés.

— Nous avons une fugitive sur les bras, annonça-t-il.

— Je vois.

Elle traversa la pièce, et remit la robe en place d'un geste sec.

— Que fuyez-vous, Melinda ?

— Mon oncle. Il me frappe. Vous avez pu voir les marques !

— Il vous a prise par les épaules et vous a secouée, je suppose. Je ne l'en blâme pas. Venez.

Elle parut se recroqueviller.

— Qu'allez-vous me faire ?

— Je vais vous faire avaler une tasse de thé et vous renvoyer chez vous.

— Je ne veux pas de thé. Je veux…

— Je sais ce que vous voulez.

Elle jeta un regard inquisiteur à Ramsès, qui sentit ses joues s'empourprer.

— Vous ne l'aurez pas. Descendez au salon. Tout de suite.

Ramsès avait vu cette voix galvaniser toute une équipe d'ouvriers égyptiens. Elle eut le même effet sur l'enfant. Elle saisit son chapeau, ses gants et son sac, puis courut vers la porte. Ramsès s'écarta vivement pour la laisser passer.

Sa mère le considéra longuement, puis elle secoua la tête et eut une moue expressive.

— On n'y peut rien, conclut-elle, énigmatique. Vous feriez mieux de rester ici. J'aurai plus d'autorité sur elle si vous n'êtes pas présent.

Après avoir pris un bain et enfilé des vêtements propres, Ramsès resta caché dans sa chambre encore un quart d'heure avant de se sentir assez de courage pour descendre. Les femmes en larmes le déstabilisaient, et celle-ci n'était même pas une femme, juste une petite fille (mais remarquablement mûre pour son âge, ricana une vilaine petite voix dans son esprit qu'il ensevelit sous un gros amas de culpabilité). Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? « *Il me faut être cruel, pour être bon.* »

Il avait toujours trouvé Hamlet étroit d'esprit et condescendant.

***

Je n'eus finalement pas à m'occuper de la jeune personne. Car elle n'avait pas hésité à me désobéir ! Quand je descendis, la porte d'entrée étant ouverte en grand, Ali et Katherine regardaient au-dehors. Katherine se retourna à mon approche.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle.

— De quoi parlez-vous ?

— Cette fuite éperdue de la petite Miss Hamilton… Je traversais la cour quand je l'ai vue dévaler l'escalier ; elle m'a pratiquement renversée tant elle était pressée d'atteindre la porte. Je ne savais pas qu'elle était ici. Faut-il la rattraper ?

D'où je me tenais, je voyais la route dans les deux directions. Aucune silhouette rose n'y était visible, juste des passants et des véhicules, comme d'habitude. Je réfléchis à la suggestion de Katherine. La fillette était arrivée chez nous par ses propres moyens. En ce qui me concernait, elle pouvait repartir de même. Ce n'était pas là un comportement de bonne chrétienne, mais en cet instant je ne me sentais guère encline à de la bonté envers Miss Molly.

— Je ne le pense pas, répondis-je. Comme elle est maintenant hors de vue, nous n'avons aucun moyen de savoir si elle est allée à la gare ou si elle a loué un véhicule.

— Elle a couru sur la route et arrêté un fiacre, Sitt Hakim, intervint Ali. Elle avait de l'argent, elle l'a montré au cocher.

Cette information apaisa ma conscience. Je me promis de téléphoner à son oncle un peu plus tard, sous un prétexte quelconque, pour m'assurer qu'elle était bien rentrée.

Katherine fronçait les sourcils. Quand nous regagnâmes la cour, elle dit :

— Quelque chose a dû se produire pour la bouleverser pareillement. Que faisait-elle ici ?

Les autres étaient descendus pour le thé. J'entendais des voix dans le salon, et le rire profond de Cyrus. Je ne voyais nulle raison de discuter de cette affaire devant les hommes, mais je m'arrêtai pour donner à Katherine une explication vraie, bien qu'incomplète.

— Son oncle la renvoie en Angleterre. Elle ne veut pas rentrer. Vous savez comme les enfants peuvent se montrer déraisonnables ; elle s'était mis en tête de venir habiter avec nous.

— À son âge, elle devrait avoir un peu plus de jugeote, estima Katherine.

— Elle est affreusement gâtée. Inutile de parler aux autres de cette histoire.

— Comme vous voudrez, Amelia.

Ramsès se fit attendre. Après un rapide coup d'œil dans ma direction, auquel je répondis d'un signe de tête et d'un sourire, il évita mon regard. Je crois pouvoir dire, sans être taxée de partialité maternelle, que je comprenais cette enfant – et toutes les autres femmes qui nous avaient importunés à cause de lui. C'était un beau jeune homme, ayant les traits séduisants de son père et la grâce agile d'un athlète, mais avec quelque chose de plus : l'éclat indéfinissable que projette sur un visage la beauté d'un noble caractère, la gentillesse, la modestie et le courage…

— Qu'est-ce qui vous fait sourire, Mère ?

Il avait remarqué mon regard affectueux, et craignait le pire. Il resserra sa cravate, passa la main dans ses cheveux, tentant d'aplanir ses boucles épaisses.

— Une plaisante pensée, répondis-je.

Quand nous nous séparâmes pour nous changer, aucune des jeunes filles n'était rentrée. Je ne me tracassais pas pour Anna, car je pensais que son retard avait pour unique but de contrarier sa mère, mais je commençais à m'inquiéter pour Nefret. Fatima l'avait vue quitter la maison en tenue de cheval. Je partis donc pour les écuries. Ramsès en sortait quand j'y arrivai.

— Elle n'est pas encore rentrée, annonça-t-il.

— Je vois. Est-elle partie seule ?

— Oui. Jamal a offert de l'accompagner, mais elle a dit avoir rendez-vous.

— Elle voulait peut-être simplement l'empêcher de la suivre. Jamal l'adore.

— Peut-être.

— Allons nous changer. Elle sera bientôt là, j'en suis sûre.

Nous rentrâmes ensemble. Quand Ramsès fut monté, je me glissai jusqu'au téléphone et appelai le *Savoy*. Je demandai à parler au major Hamilton, le réceptionniste m'informa qu'il était sorti. Mais Miss Nordstrom était là, et quelques instants plus tard nous conversions.

Je suis, si je puis me permettre de le dire, experte dans l'art de soutirer des informations sans rien laisser paraître. Mais, cette fois, je n'eus pas besoin d'astuce. La pauvre Miss Nordstrom était dans un tel état d'agitation qu'une simple phrase suffit.

— J'ai appris que vous et votre protégée repartiez bientôt pour l'Angleterre.

Elle ne me demanda même pas qui m'avait informée. Elle me remercia avec effusion d'avoir eu la courtoisie de lui souhaiter bon voyage, s'excusa pour la soudaineté de leur départ, qui ne lui laissait pas le temps de faire les visites prescrites par l'étiquette, se plaignit de l'inconfort des voyages en mer pendant l'hiver, et exprima sa joie de retourner enfin à la civilisation. Ce fut seulement à la fin qu'elle me raconta que Molly lui avait

faussé compagnie dans l'après-midi et n'avait reparu qu'à l'heure du thé.

— Vous imaginez mon affolement, Mrs Emerson ! J'étais sur le point d'appeler la police quand elle est revenue, fraîche comme une rose. Alors qu'elle avait failli me faire mourir d'inquiétude, elle a purement et simplement refusé de me dire où elle était allée…

Dieu merci ! pensai-je.

— Heureusement, poursuivit Miss Nordstrom, nous embarquons demain. C'est une jeune personne très volontaire et, ici, je ne puis la contrôler comme il convient. Je frissonne en pensant à ce qui pourrait lui arriver dans cette ville corrompue !

Pas aussi corrompue que Londres. Je gardai cette pensée pour moi, car je ne tenais pas à prolonger la conversation.

Ma conscience apaisée en ce qui concernait l'enfant, je pus me concentrer sur mon inquiétude pour Nefret. Il n'était pas inhabituel qu'elle parte faire une promenade à cheval, seule ou non, mais le fait qu'elle n'eût pas mentionné de nom éveillait mes pires suspicions.

Au lieu de monter dans ma chambre, je m'attardai dans le vestibule, arrangeant les fleurs dans un vase, redressant un tableau, et prêtant l'oreille. J'entendis soudain un hurlement prolongé de l'infernal chien de Nefret. Du coup, je me détendis. Nefret était la seule qu'il accueillît de cette manière.

La porte s'ouvrit, Nefret se glissa à l'intérieur, mais s'arrêta net en m'apercevant.

— Je pensais que vous seriez en train de vous changer.

Sa remarque sonnait comme une accusation.

Je ne pus que la regarder fixement, consternée. Ses cheveux défaits pendaient, et elle n'avait pas de gants. Quelque chose clochait dans sa veste bien coupée ; elle était boutonnée de travers.

— Avez-vous pleuré ? demandai-je. Que s'est-il passé ?

— Rien, tante Amelia. Ne me questionnez pas, je vous en prie, laissez-moi…

Elle s'interrompit avec une exclamation. Je me retournai pour voir ce qu'elle regardait.

— Ainsi, vous voilà revenue, dit Ramsès. Quelque chose ne va pas ?

Il ne s'était pas changé, ni même peigné. Il considérait la tenue débraillée de Nefret et son visage barbouillé de poussière. Elle s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

— Je suis en retard. Excusez-moi ! Je vais me dépêcher !

Visage détourné, elle courut vers l'escalier.

Malgré mon mépris pour les conventions sociales, je suis la première à reconnaître que certaines sont raisonnables. Par exemple, éviter à table les sujets de controverse et les disputes favorise la digestion. Mais malgré tous mes efforts, je ne pus ce soir-là maintenir la conversation dans un registre léger et plaisant. Anna était arrivée si tard qu'elle n'eut pas le temps de se changer avant que Fatima nous appelle pour dîner. Je fus certaine qu'elle l'avait fait exprès, pour contrarier Katherine et, peut-être, nous donner à tous le sentiment d'être des fainéants. La tenue qu'elle portait pour son travail à l'hôpital était aussi stricte qu'un véritable uniforme d'infirmière.

Croisant le regard de Katherine, je secouai la tête, et dis :

— Passons à table, sinon Mahmud va faire brûler la soupe.

Déçue dans son espoir de déclencher une scène, Anna continua de se montrer provocatrice. La plupart des pointes qu'elle glissait dans la conversation étaient dirigées contre Nefret.

Je me trouvais connaître la cause de son acrimonie. Par pur hasard, j'avais entendu une partie de conversation entre les deux jeunes filles, après le déjeuner. La première phrase complète était de Nefret :

— Ne comprenez vous pas que c'est l'uniforme ? Il rend les militaires irrésistibles.

— Vous êtes jalouse, c'est tout ! Je vous ai vue revenir du jardin avec lui. Vous l'y aviez attiré par ruse. Vous le voulez pour vous-même !

— Attiré par ruse ?

Nefret eut un drôle de petit rire.

— Peut-être bien. Mais pour le reste, Anna…

— Laissez-moi tranquille !

Elle s'était enfuie en courant.

Il n'était pas bien difficile de deviner de qui elles parlaient. J'avais moi-même prévu de m'entretenir avec Anna au sujet de Percy mais, si elle refusait de se fier à Nefret, il y avait peu de chances qu'elle m'écoute. Je ne pensais pas qu'un attachement sérieux fût à craindre, en tout cas pas du côté de Percy. Avec sa générosité habituelle, Cyrus avait pris des dispositions testamentaires en faveur des enfants de son épouse, mais Anna n'avait rien d'une riche héritière.

L'humeur morose d'Anna était peut-être contagieuse. Il y avait à coup sûr quelque chose dans l'air ce soir-là. Il serait superstitieux de parler de pressentiments et de prémonitions, je ne le ferai donc pas. Dieu sait que les motifs d'inquiétude ne manquaient pas en cette époque troublée.

Cyrus fut le premier à parler de la guerre. J'étais surprise que nous ayons réussi à éviter le sujet si longtemps.

— Prévoit-on une attaque sur le Canal ?

Sa question s'adressait à Emerson, qui secoua la tête et répondit d'une façon quelque peu évasive :

— On prévoit beaucoup de choses. La plupart du temps, ce ne sont que des rumeurs.

— Beaucoup de gens quittent Le Caire, intervint Nefret. On dit que les vapeurs n'ont plus une cabine de libre.

— Le même « on » qui répand les rumeurs, grommela Emerson. Impossible de savoir qui est « on ».

— Néanmoins il y aura une attaque, lança brusquement Anna. N'est-ce pas ?

— Modérez vos espoirs, lui lança Nefret. Les blessés seront envoyés dans les hôpitaux militaires et, de toute façon, la plupart des soldats qui gardent le Canal sont indiens, des Punjabis et des Gurkhas. À vos yeux, ils ne feraient pas des amoureux convenables.

Le ton était venimeux. Les joues d'Anna rougirent comme sous l'effet d'une gifle.

— Le quarante-deuxième Lancashire est là, objecta Cyrus qui ne s'était aperçu de rien. Ainsi que quelques unités australiennes et néo-zélandaises.

— Et l'artillerie égyptienne, renchérit Ramsès. Ils sont bien entraînés, et les soldats indiens sont des combattants de premier ordre.

Il essayait de rassurer Katherine.

Par Emerson, je savais que la situation n'était pas aussi confortable qu'il le laissait entendre. L'armée britannique d'occupation avait été envoyée en France, et les soldats qui la remplaçaient manquaient d'entraînement. La sécurité du Canal reposait sur la loyauté des troupes « indigènes » comme on disait, composées en grande partie de musulmans. Se laisseraient-ils influencer par l'appel au jihad du sultan ?

— Oui, ce sont des hommes superbes, acquiesça Nefret. J'en ai vu quelques-uns au Caire, en permission. Dans la rue, bien sûr. Ils ne sont pas acceptés dans les hôtels ni dans les clubs, n'est-ce pas ? Je présume qu'aucune de ces dames si patriotes du Caire n'a pris la peine de leur faire aménager un endroit où ils puissent oublier un peu leurs responsabilités.

— Je pense que vous avez raison, approuvai-je. Il n'y a pas assez de lieux de détente corrects pour les hommes de troupe, quels qu'ils soient. Pas étonnant que ces pauvres garçons se rabattent sur les débits de boisson et… hum… autres endroits de… hum… détente encore moins respectables. Je vais y remédier. Je vous demande pardon, Ramsès ? Vous avez dit quelque chose ?

— Non, Mère.

Il baissa le nez vers son assiette, mais pas assez vite pour me cacher l'éclair d'amusement dans ses yeux noirs. Ce qu'il avait murmuré entre ses dents, c'était : « Du thé et des sandwiches au concombre ! »

Ainsi se déroula le repas, au fil des trois plats qui suivirent. La question de Cyrus à Emerson était visiblement une quête de réconfort ; il avait dû envisager sérieusement de faire sortir Katherine d'Égypte – ou d'essayer. Anna et Nefret continuèrent de s'asticoter, et Ramsès n'apporta rien d'utile à la conversation. Après le dîner, nous gagnâmes le salon, où Katherine se laissa tomber dans un fauteuil.

— Si quelqu'un parle encore de la guerre, je hurle ! dit-elle. Nefret, vous voulez bien nous jouer quelque chose ? On dit que

la musique apaise les cœurs sauvages, et je sens le mien assez sauvage ce soir.

Nefret était un rien penaude, ayant indubitablement contribué à rendre le dîner désagréable.

— Bien sûr. Que souhaitez-vous entendre ?

— Quelque chose de gai, proposa Cyrus. Il y a des chansons très amusantes dans les partitions que j'ai apportées.

— Quelque chose de doux, d'apaisant et de tendre, contredit Katherine.

— Quelque chose que nous puissions tous chanter, lança Emerson avec espoir.

Déjà installée au piano, Nefret éclata de rire en se tournant vers Ramsès.

— Et vous, avez-vous des préférences ?

— Tant que ce n'est pas une de ces ballades sirupeuses que vous affectionnez. Ou une marche.

Le sourire de Nefret s'effaça.

— Non, pas de marche. Pas ce soir.

Elle joua les vieux airs qu'Emerson adorait. À sa demande, Ramsès vint se placer près d'elle pour tourner les pages. En demandant à Nefret de chanter, j'empêchai Emerson de le faire.

Katherine se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et ferma les yeux en disant :

— C'était charmant, ma chère. Continuez, si vous n'êtes pas trop fatiguée.

Nefret chercha dans les partitions.

— Voici une des nouvelles chansons de Cyrus. Ramsès, chantez-la avec moi.

Ramsès la regardait, mais il devait penser à autre chose car il sursauta quand elle lui parla. Je savais qu'il avait autant que moi conscience de l'écoulement du temps. Dans une heure, il devrait partir rejoindre Thomas Russell.

Avec un sourire et un haussement d'épaule, il tendit la main.

— Faites-moi voir cette chanson.

— Si vous vous montrez si difficile…

— Je veux juste y jeter un coup d'œil avant de commencer.

Il avait appris à lire la musique, bien qu'il ne jouât d'aucun instrument. Un temps je m'étais demandé pourquoi il avait pris

cette peine. Après avoir rapidement parcouru le feuillet il fit la moue.

— C'est plus que sirupeux. Très exactement le genre de propagande romantique dont je parlais l'autre jour.

— Ramsès, je vous en prie, murmura Katherine. C'est si plaisant. Et il y a bien longtemps que je ne vous ai entendus chanter ensemble, Nefret et vous.

Le sourire cynique de Ramsès disparut.

— Très bien, Mrs Vandergelt. Si cela vous fait plaisir.

C'était la première fois que j'entendais cette chanson, qui allait devenir si populaire. Elle ne parlait pas de guerre, mais la description mélancolique de « la longue, longue nuit d'attente » avant que les amants puissent à nouveau se retrouver ensemble dans le pays de leurs rêves rendait son message particulièrement poignant dans les circonstances présentes. La musique peut être un outil des va-t-en-guerre, mais elle apporte aussi du réconfort aux cœurs en peine.

Ils approchaient des notes finales du deuxième refrain quand la voix de Ramsès s'étrangla.

— Nefret, nom d'une pipe ! Pourquoi avez-vous fait ça ?

Le rire la secouait.

— Pardonnez-moi, je ne pensais pas vous frapper si fort ! Je voulais juste vous empêcher de tout gâcher en montant trop dans les aigus.

— Vous préférez que je crie de douleur ?

Il se massait le mollet.

— J'ai dit que je vous demandais pardon. Pax ?

Elle lui tendit la main. Les lèvres de Ramsès tremblèrent, puis il éclata de rire à son tour, les mains sur celles de Nefret.

La porte s'ouvrit. Fatima avait omis de se voiler le visage, et tenait dans sa main une feuille de papier pliée.

— C'est de Mr Walter, annonça-t-elle en tendant le papier comme s'il lui brûlait les doigts.

Comment avait-elle deviné ? Et nous tous ? La crainte instinctive de mauvaises nouvelles qui nous fit tous lever recelait une certaine logique. Les câbles et télégrammes servent principalement à annoncer de grandes joies ou de grands chagrins. Aussi, après seulement quelques mois de guerre, les

ménages anglais avaient-ils appris à redouter l'arrivée de ces minces feuilles de papier. Mais je sentais qu'il y avait autre chose.

Katherine se renfonça dans son fauteuil sans cacher son soulagement, et la honte qu'elle en avait. Des nouvelles de son fils ne lui seraient point parvenues via Walter. Il ne lui était donc rien arrivé. Mais à l'enfant d'une autre femme, si.

Ce fut Emerson qui s'approcha de Fatima et lui prit le télégramme. Ses traits s'assombrirent à la lecture du texte.

— Lequel ? m'enquis-je d'une voix neutre.

— John, répondit-il. (Il regarda à nouveau le papier.) Un tireur isolé. Il est mort sur le coup et sans souffrir.

Nefret se blottit contre l'épaule de Ramsès. Il l'entoura de ses bras, mais avec une douceur presque indifférente. Son visage était aussi froid et distant que celui, sculpté dans l'albâtre, de la statue de Khephren.

— Evelyn tient le coup, commenta Emerson qui ne cessait de regarder le télégramme.

— Évidemment, dit Ramsès. Cela fait partie du code, n'est-ce pas ? Du jeu que nous jouons ! Tout comme les marches, les chansons et les épigrammes. Mort sur le coup et sans souffrir. *Dulce et décorum est pro patria mori.*

Laissant tomber la partition, il saisit les mains de Nefret et avec la même douceur détachée, la conduisit à un fauteuil, puis quitta la pièce sans ajouter un mot.

Manuscrit H

Il déclina d'un geste l'aide du garçon d'écurie somnolent et sella Risha lui-même. Le grand étalon était aussi sensible qu'un être humain à l'humeur de son maître ; dès qu'ils furent sortis de l'écurie Ramsès lui lâcha la bride, et Risha fila comme le vent, évitant les obstacles, les ânes et les chameaux sans ralentir. La circulation était plus dense sur le pont et dans les rues de la ville, mais quand ils y parvinrent Ramsès s'était quelque peu ressaisi et il mit sa monture au pas.

Il arriva au club à onze heures et demie. C'était trop tôt pour le rendez-vous, mais Russell serait sans doute là. Confiant Risha aux mains d'un des portiers admiratifs, il monta les marches deux à deux et entra. Russell était dans le hall, seul, lisant ou feignant de lire un journal. Mais il surveillait la pendule. En voyant Ramsès, il laissa tomber son journal et fit mine de se lever, mais Ramsès l'en dissuada du geste et prit lui aussi un siège.

— Que faites-vous ici ? s'enquit Russell dans un chuchotement rauque. J'ai eu le message. Y a-t-il un problème ?

— Rien qui mette la mission en danger. Mais il y a eu un léger changement de programme. Vous pourrez vider l'arsenal quand vous le voudrez, mais vous devrez agir dans un secret absolu, et n'arrêter personne. Il y a une autre cache dans la mosquée en ruine près de la tombe de Burckhardt.

Devant ce ton péremptoire, les yeux de Russell s'étrécirent. Il avait l'habitude de donner des ordres, pas d'en recevoir.

— Pourquoi ?

— Voulez-vous l'homme qui est derrière tout cela ?

— Vous… Vous savez qui c'est ?

— Oui.

Il s'expliqua point par point, avec une froide précision mathématique, sans prêter attention au scepticisme plaqué comme un masque sur le visage de Russell. Lorsque Ramsès se tut, Russell dit :

— Quand il était à Alexandrie, nous avons manqué deux livraisons. Il attendait au mauvais endroit.

— Donc vous me croyez. Vous pouvez convaincre le général Maxwell…

Russell secoua lentement la tête.

— C'aurait pu n'être que de l'incompétence. C'est ce que j'ai pensé. C'est pourquoi je l'ai déchargé de cette mission et renvoyé au Caire. C'est l'un des favoris de Maxwell, et il m'en voudrait d'intervenir.

Il avait raison, Ramsès le savait. Les jalousies entre services étaient une véritable plaie, mais il fallait faire avec.

— Les services du Renseignement ignorent tout de lui, plaida-t-il. Donnez-moi au moins une chance de trouver une preuve.

— Comment ? Que vous ayez tort ou raison, le lascar n'a pas commis un seul faux pas. Quelqu'un ici tire les ficelles, même Maxwell le reconnaît, mais il ne croira jamais qu'il s'agit d'un de ses favoris. Nous avons appréhendé quelques sous-fifres, comme cette Fortescue, mais aucun n'a jamais été directement en contact avec lui.

— Il doit pourtant bien communiquer avec ses employeurs. Probablement par sans-fil. De toute évidence, il ne peut garder l'équipement dans ses quartiers. Cela signifie qu'il a une planque quelque part. Je crois savoir où. Il y emmène des femmes de temps en temps.

Les lèvres de Russell se pincèrent.

— D'où tenez-vous cela ? De votre ami pédéraste ?

— Mon *ami* en sait plus sur ses mœurs que Maxwell ou vous. Votre fringant jeune officier est bien connu dans el-Was'a. Encore une chose que Maxwell refusera sans doute de croire. Mais revenons à nos moutons. Cela ne servirait à rien de perquisitionner là-bas, il ne doit rien y laisser de compromettant. Il me faudra le prendre sur le fait. Non, ne m'interrompez pas ! Le soulèvement est prévu pour demain ou après-demain. Il aime trop sa précieuse petite personne pour rester au Caire pendant une émeute. Il ira donc se réfugier dans un endroit sûr. Probablement la planque dont je parlais. Je le suivrai.

Russell tenta de parler mais, du geste, Ramsès lui intima le silence.

— Voilà pourquoi vous ne devez rien faire qui risque de lui mettre la puce à l'oreille. Vous ne pouvez arrêter les hommes de Wardani sans qu'il l'apprenne, et alors il ferait quelque chose – Dieu seul sait quoi. Je ne sais jamais ce dont ce misérable est capable. Il pourrait faire le mort, filer, ou se protéger en éliminant des témoins potentiels.

— Vous le détestez vraiment, remarqua Russell avec calme.

— Mes sentiments personnels n'entrent pas en ligne de compte. Je vous demande une unique faveur, j'estime en avoir le droit.

Russell hocha la tête de mauvaise grâce :

— Vous n'êtes pas obligé de faire tout ça, vous savez, vous avez rempli votre mission.

Ramsès poursuivit comme si Russell n'avait rien dit.

— Demain, j'irai voir s'il y a un mot. Dans l'affirmative, je vous appellerai et laisserai le message à propos du chameau. Si vous n'avez pas de mes nouvelles demain, vous saurez que c'est pour après-demain. (Il se leva.) Nous n'avons que trop parlé. Auriez-vous l'obligeance de me lancer quelques insultes ou de me gifler ? On nous regarde.

Un sourire réticent, dissimulé en hâte, étira les lèvres de Russell.

— Je ne pense pas qu'au vu de nos expressions, quiconque puisse croire qu'il s'agissait d'une conversation amicale. Où est cette planque ?

Et comme Ramsès hésitait :

— Je ne ferai rien avant que vous me contactiez… Mais si je suis sans nouvelles de vous, il faut que je sache où chercher…

— Mon cadavre ? Vous avez raison.

Il décrivit l'endroit. Russell hocha la tête.

— Faites-moi une faveur… Non : deux.

— Lesquelles ?

— Ne jouez pas au héros. Si c'est notre homme, nous l'aurons tôt ou tard.

— Et l'autre ?

— N'en parlez surtout pas à votre mère.

Ramsès s'éloigna, en s'efforçant de paraître furieux et outragé. Il avait failli éclater de rire devant l'expression terrifiée de Russell.

Une fois en selle, il dirigea Risha non vers la maison, mais vers la gare et les ruelles étroites de Boulaq, car il avait encore une personne à voir. Il redoutait cette entrevue encore plus que la précédente.

Le café était un des points de rencontre favoris de divers personnages louches, parmi lesquels certains des moins recommandables antiquaires et les voleurs qui leur fournissaient leur marchandise. L'endroit était bien choisi : même si Ramsès était reconnu – ce qui était plus que probable,

vu son large cercle de relations dans le domaine des antiquités – , on le supposerait venu pour affaires.

David était là, comme promis, seul à une table, en tarbouche et costume de tweed mal ajusté. Il ne put réprimer un mouvement de surprise à la vue de Ramsès, et quand celui-ci l'eut rejoint il dit vivement :

— Mukhtan est là. Il vous a vu.

— Aucune importance. Vous avez l'air comme il faut. Pour une fois, ajouta-t-il.

— Dites-moi ce qu'il y a.

Impossible de reculer. David savait qu'il n'aurait pas pris sans une bonne raison le risque de venir non déguisé. Il lui apprit la nouvelle d'une seule phrase brutale, avant que David puisse imaginer encore pis.

David resta un moment sans bouger, les yeux baissés. Johnny avait été son frère adoptif avant de devenir son beau-frère, mais c'est à Lia qu'il pensait.

— On vous mettra sur un bateau la semaine prochaine, dit Ramsès, incapable de supporter plus longtemps ce silence stoïque. D'une façon ou d'une autre. Je vous le promets.

David leva la tête. Il avait les yeux secs et le visage affreusement calme.

— Pas avant que tout soit terminé et que vous soyez tiré d'affaire.

— C'est terminé. J'ai vu Russell avant de venir et je lui ai dit d'agir. Il n'y aura pas de soulèvement.

— Et le Canal ?

— Ce n'est pas notre problème. J'ai terminé. Et vous aussi.

— Vous allez laisser Percy s'en tirer ?

Ramsès se flattait de maîtriser son visage et de ne rien laisser paraître, mais David lisait en lui comme dans un livre ouvert. Il voulut parler, David le battit de vitesse.

— J'ai réfléchi à ce que vous avez dit hier soir – et à ce que vous n'avez pas dit, parce que je ne vous en ai pas laissé l'occasion. Moi aussi, je sais additionner deux et deux. La maison de Maadi, l'intérêt extraordinaire de Percy pour vos faits et gestes – il a peur que vous soyez sur sa trace, n'est-ce pas ?

— David…

— Ne me mentez pas, Ramsès. Pas à moi ! Quand je pense qu'il est bien tranquille au Caire, à se féliciter de son astuce, alors que meurent des hommes tels que Johnny, j'en suis malade. Vous n'allez pas le laisser s'en tirer. Si vous ne me dites pas ce que vous comptez faire, je tuerai ce salaud de mes propres mains.

— Croyez-vous que Lia vous serait reconnaissante de risquer votre vie pour venger Johnny ? Tuer Percy ne le ramènerait pas.

— Mais ça me soulagerait immensément.

Le sourire de David fit courir un frisson dans le dos de Ramsès. Il n'avait jamais vu tant de dureté sur ce visage si doux.

— J'ai quelques idées, déclara-t-il à contrecœur.

— Je m'en doutais.

Son sourire était toujours aussi inquiétant.

Il ne fallut pas longtemps à Ramsès pour exposer son plan. David l'écouta et ses mains crispées se détendirent. Des larmes emplirent ses yeux. Maintenant. Il pouvait pleurer Johnny.

Chose étrange, ce n'est pas le visage de Johnny que revoyait sans cesse Ramsès, mais celui du jeune Allemand.

Lettres, série B

Ma très chère Lia,

Une semaine au moins se sera écoulée avant que vous receviez ceci. Vous écrire est tout ce que je puis faire. Si j'étais près de vous, je pourrais vous prendre dans mes bras et pleurer avec vous. Dire que la peine s'atténue avec le temps ne sert à rien. Quel réconfort est-ce pour quelqu'un qui souffre en ce moment ?

Vous étiez là pour me réconforter quand j'avais besoin de vous – et à présent que vous avez besoin de moi, je ne puis être là. Mais cramponnez-vous et ne perdez pas courage. Un jour, bientôt, nous aurons de bonnes nouvelles. Je ne puis vous en dire plus par lettre. Rappelez-vous seulement que je ne reculerai devant rien pour nous réunir tous.

14

Les Vandergelt nous quittèrent le lendemain matin, juste après le petit déjeuner. Ils seraient restés si nous le leur avions proposé, mais je crois que Katherine avait compris que nous souhaitions rester seuls avec notre chagrin. Le pire était que nous ne pouvions rien pour les êtres chers qui souffraient le plus. J'avais écrit, et Nefret aussi. Emerson avait envoyé un câble, et Ramsès avait emporté nos messages à la poste centrale du Caire, pour qu'ils arrivent aussi vite qu'il était humainement possible. C'était bien peu.

Ramsès revint à temps pour faire ses adieux aux Vandergelt. Il avait quitté la maison avant le lever du jour, et je savais que, avant de poster les lettres, il avait cherché le message qui annoncerait la fin de sa mission. Croisant mon regard anxieux, il secoua la tête. Pas aujourd'hui. Ce serait donc pour demain.

Sachant qu'il n'avait pratiquement rien avalé avant de partir, je proposai que nous retournions dans la salle à manger. Le visage de Fatima s'éclaira de joie quand je lui demandai à nouveau des toasts et du café.

— Oui, Sitt Hakim, oui ! Vous devez garder des forces ! Irez-vous à Gizeh aujourd'hui ? J'ai dit à Selim que vous n'en auriez peut-être pas envie.

— Nous pourrions fermer pour la journée, dit lourdement Emerson. Ce serait plus convenable.

— Je ne pense pas que Johnny se soucierait des convenances, intervint Ramsès. Mais nous pourrions organiser une cérémonie. Daoud et Selim apprécieraient, et les autres voudront témoigner leur affection et présenter leurs respects.

— Oh, oui, Sitt ! s'exclama Fatima. Ils voudront tous venir. Ceux qui ne le connaissaient pas ont entendu parler de lui, de son rire et de sa bonté.

— C'est une gentille pensée, dis-je en essayant de cacher mon émotion. Mais pas aujourd'hui. Peut-être demain – ou après-demain – serons-nous plus en forme pour une cérémonie.

Je pensais à David. Ce serait infiniment réconfortant de l'avoir à nouveau près de nous. Mais si les autorités ne reconnaissaient pas sur-le-champ son courage et son sacrifice, j'aurais deux mots à dire au général Maxwell.

— Dans ce cas, nous pourrions aller un moment à Gizeh, dit Emerson. Ça nous occuperait, hein ? Nous arrêterons à midi. J'ai d'autres projets pour tantôt.

Les sourcils de Ramsès effectuèrent une brusque ascension.

— Père, puis-je vous parler ?

— Certainement, répondit Emerson d'un ton pompeux. Nefret, cette robe vous sied à ravir, mais ne vaudrait-il pas mieux vous changer ? Enfin, si vous venez avec nous ?

Ce n'était pas une robe, mais un de ses négligés bordés de dentelle. Je ne lui avais pas reproché de descendre dans cette tenue, car elle ne semblait pas du tout dans son assiette. Ses yeux étaient cernés et ses joues plus pâles qu'à l'accoutumée. Pourtant, elle s'empressa d'exprimer son désir de nous accompagner, et alla se changer en hâte.

Avec un clin d'œil et un hochement de tête, Emerson nous entraîna dans le jardin.

— J'en ai assez de toutes ces cachotteries ! maugréa-t-il. Qu'est-ce qu'il y a encore, Ramsès ? Si vous me dites que l'action est remise à plus tard, je crois que je vais exploser.

— À Dieu ne plaise ! Non, père, elle n'a pas été repoussée, mais il y a un léger changement de programme. Russell veut attendre encore un jour ou deux avant d'appréhender les mécontents. Si c'est à cela que vous comptiez consacrer votre après-midi, il vous faudra patienter.

Les sourcils d'Emerson se froncèrent.

— Pourquoi ?

— Ils sont plutôt inoffensifs. Ils attendent le signal, qu'ils n'auront pas puisque je ne le donnerai pas. Et sans armes ils ne peuvent pas faire grand-chose.

De toute évidence, Emerson n'était pas convaincu de la logique de ce raisonnement. Il brûlait de taper sur quelqu'un ou, si possible, sur un grand nombre de gens.

— Vous ne pensez pas en prévenir certains, n'est-ce pas ? s'enquit-il. Vous semblez avoir un penchant pour le dénommé Asad.

— Je pense, répondit Ramsès, dont les sourcils froncés et les joues empourprées indiquaient qu'il était sur le point de perdre son sang-froid, que vous devriez me laisser en décider.

À mon intense stupéfaction, Emerson se balança d'un pied sur l'autre et prit un air penaud.

— Bon… soit ! Comme vous voudrez, mon garçon.

— Voici Nefret. Allons-y.

Quand nous partîmes à cheval, Ramsès était en tête et Nefret le suivait de près.

La matinée était grise et brumeuse, le ciel lugubre reflétait mon humeur.

— Laissons-les prendre de l'avance, dis-je à Emerson. Je veux vous parler.

— Moi aussi. Commencez, ma chère, les dames d'abord.

— Je suis surprise de vous voir aussi conciliant avec Ramsès. Allez-vous vraiment suivre ses ordres ?

— Oui. Et vous aussi. Il a gagné le droit de les donner. J'ai beaucoup de… heu… respect pour ce garçon.

— Le lui avez-vous dit ? Lui avez-vous dit que vous l'aimez et que vous êtes fier de l'avoir pour fils ?

— Bonté divine, Peabody ! se récria Emerson, l'air choqué. Les hommes ne disent pas ce genre de choses à d'autres hommes. Il sait ce que je ressens. Comment en sommes-nous venus à parler ainsi ?

— Je pensais à Johnny, soupirai-je. Quand c'est trop tard, on aimerait avoir parlé davantage, avoir exprimé plus ouvertement ses sentiments.

— Crénom, Peabody, vous êtes bien morbide ! Vous aurez toutes les occasions que vous voudrez d'exprimer tous les sentiments que vous voulez à David et Ramsès. Tout ce qu'il leur reste à faire, c'est de faire passer le dernier message à Russell, pour qu'il sache quand agir.

— Il n'y avait pas de message ce matin. Ce doit donc être pour demain. L'attaque du Canal sera-t-elle déclenchée en même temps ?

— Je ne sais pas. (Emerson se frotta pensivement le menton.) Ils peuvent décider de laisser l'émeute prendre de l'ampleur avant de frapper sur le Canal. Si elle est suffisamment sanglante, elle retiendra les troupes cantonnées au Caire et nécessitera peut-être l'envoi de renforts pris sur les défenses du Canal. Que diable, Peabody ! Il n'y aura pas d'insurrection, et si ces imbéciles de l'état-major ne savent pas qu'une attaque est imminente, c'est qu'ils ne sont pas très attentifs.

— Si vous le dites, mon cher.

— Humpf.

— À votre tour maintenant. Que vouliez-vous me dire ?

Il répondit par une question :

— Quand Lia doit-elle avoir son enfant ?

— En mars. Sauf si le chagrin et l'inquiétude provoquent un accouchement prématuré.

— Vous aimeriez être auprès d'elle, n'est-ce pas ? Et d'Evelyn.

— Bien sûr.

— On dit que les vapeurs sont complets, mais j'ai de l'influence. Nous partirons la semaine prochaine.

— Emerson ! Voulez-vous dire…

— Crénom, Peabody. Moi aussi, j'ai envie d'être auprès d'elles. Je veux que Ramsès quitte l'Égypte durant quelque temps. Et je veux voir le visage de Lia quand David surviendra.

— Vous fermeriez vraiment le chantier ?

— Heu, humpf. Je pourrais revenir faire une petite saison fin mars. Vous n'êtes pas obligée de m'accompagner si vous ne le souhaitez pas.

— Arrêtons-nous un moment, Emerson.

Une étreinte entre deux personnes à cheval n'est pas aussi romantique qu'il y paraît. Mais nous nous débrouillâmes fort bien. Ensuite je repris :

— Vous comptez emmener David avec nous la semaine prochaine. Est-ce possible, Emerson ?

— Il faudra bien. Puisque je n'ai pas la permission d'arrêter des révolutionnaires, poursuivit-il avec raideur, j'irai voir

Maxwell cet après-midi et je lui ordonnerai… heu… je lui demanderai d'entamer la procédure. David aura besoin d'un sauf-conduit et de papiers d'identité.

— Mais en attendant, qu'est-ce qui l'empêche de venir à la maison avec nous ? Ramsès l'a vu hier soir et lui a appris la mort de Johnny. Il doit être affreusement triste. Nous pourrions le cacher, le nourrir convenablement et le réconforter. Fatima ne soufflerait mot à âme qui vive.

— Ça vous plairait, n'est-ce pas ? sourit Emerson. Je vais voir ce que dit Maxwell. S'il refuse de coopérer, nous ferons comme vous dites. Nous emmènerons David en Angleterre dans une caisse étiquetée « poteries ».

— Ou en le faisant passer pour Selim, pensai-je à voix haute. Avec un peu de maquillage et les papiers de Selim, car il serait très mal dans une caisse. Selim pourrait se cacher jusqu'à…

— Réfrénez votre imagination galopante ! s'exclama affectueusement Emerson. Au moins pour l'instant. D'une façon ou d'une autre, nous réussirons.

Un rayon de soleil caressa son visage souriant. Le ciel se dégageait. Et je voulus y voir un signe de bon augure.

Nos efforts pour nous distraire par le travail échouèrent lamentablement. Même Emerson n'arrivait pas à se concentrer. Nefret et Ramsès se disputèrent violemment au sujet d'une des photographies qu'elle avait prises de la fausse porte.

— L'éclairage ne vaut rien, répétait Ramsès. À quoi pensiez-vous ? J'ai besoin de plus d'ombre. Le bas de l'inscription de gauche…

— Alors, débrouillez-vous tout seul.

— D'accord !

— Pas question ! Donnez-moi cet appareil !

J'étais sur le point d'intervenir quand Nefret lâcha prise et passa une main tremblante sur ses yeux.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je crois que je ne suis vraiment pas en état de travailler aujourd'hui.

— C'est bien compréhensible, ma chère. Ce n'était peut-être pas une bonne idée, après tout. Je vais dire à Emerson qu'il vaudrait mieux arrêter.

Fatima avait préparé un déjeuner plantureux, auquel personne ne fit honneur. Nous étions encore à table quand elle apporta le courrier. Elle le tendit à Emerson qui distribua les missives. Comme d'habitude, la plupart étaient pour Nefret. Elle les tria rapidement puis s'excusa.

Son désir d'intimité était suspect et je la suivis. Fatima aussi. En m'approchant, je l'entendis demander :

— Nur Misur, savez-vous si vous serez là pour dîner ?

— Oui, répondit Nefret, l'air absent. Oui, je le pense.

Elle avait ouvert l'une des lettres et elle sursauta d'un air coupable en me voyant.

— Aviez-vous un rendez-vous pour ce soir ? m'enquis-je. Vous ne me l'aviez pas dit.

Elle fourra le feuillet dans la poche de sa jupe.

— J'avais presque oublié, tant cela datait de longtemps. J'ai téléphoné pour l'annuler.

D'ordinaire, les mensonges de Nefret étaient plus convaincants. L'annulation n'était pas venue d'elle, ni par téléphone, mais de son correspondant. Percy ? C'était la seule personne à propos de qui elle était susceptible de mentir. Voilà qui m'épargnerait au moins le souci de la savoir dehors ce soir-là.

Ramsès et Emerson étaient encore attablés quand je revins.

— Que se passe-t-il donc ? demanda ce dernier. Vous avez détalé comme un chien de chasse qui a flairé une piste.

Nefret avait exprimé son intention de monter dans sa chambre se reposer un moment ; je pouvais donc parler librement. Je leur fis part de mes soupçons.

— Il faut toujours que vous fassiez des mystères, grommela Emerson. N'avons-nous pas suffisamment de soucis ?

Le regard vide de Ramsès était devenu encore plus vide.

— Excusez-moi, dit-il en repoussant sa chaise.

— Où allez-vous ? m'enquis-je.

— Nous avons terminé. Dois-je attendre votre permission pour quitter la table ? Je serai dans ma chambre si vous avez besoin de moi.

Sa brusquerie ne me blessa point. Je lui adressai un sourire indulgent.

— Reposez-vous bien.

J'avais prévu moi aussi de m'allonger un peu, mais je ne pus me détendre. Un esprit troublé n'est pas favorable au sommeil. Quand je ne pensais pas à Johnny et ses parents éplorés, je m'inquiétais pour Lia et les conséquences possibles du choc sur son enfant à naître, pour David, supportant seul son chagrin dans quelque cabane sordide, pour l'avancée des Turcs, et pour Ramsès… qui risquait de faire des choses que je désapprouverais. Je ne lui faisais pas confiance. Je ne lui avais jamais fait confiance.

Au bout d'un moment, je renonçai à dormir et sortis travailler à mon jardin. Le jardinage peut soulager une âme blessée, comme dit Shakespeare (qui lui, se réfère à autre chose) mais en regardant de près ce que le chameau avait fait à mes fleurs, je perdis ce qui me restait de sang-froid. Toutes les fleurs que cette sale bête n'avait pas écrasées, elle les avait mangées, y compris plusieurs rosiers. Pour les chameaux, les épines sont un agréable assaisonnement.

Je me mis en quête du jardinier, le réveillai, et le ramenai, avec quelques outils, sur les lieux du carnage. Il faudrait bêcher et replanter. Ressentant le besoin de me défouler, je saisis une fourche et m'attelai moi-même à la tâche. Je travaillais encore quand Nefret sortit précipitamment. Elle avait une robe de ville, un chapeau et des gants.

— Vous êtes là ! s'exclama-t-elle. Bonté divine, pourquoi retournez-vous ainsi le jardin ?

J'enfonçai ma fourche dans le sol et m'épongeai le front.

— J'ai soupé des capucines. Où allez-vous ? Je croyais que vous seriez là pour dîner ?

— Sophia vient d'appeler ; on leur a amené une femme qu'il faudra peut-être opérer. Je dois y aller tout de suite. Je ne sais quand je rentrerai.

— Bonne chance, ma chère. Pour elle et pour vous.

— Merci. Serez-vous là ce soir ? Tous ?

— Oui, je crois.

Elle parut vouloir ajouter quelque chose, mais se contenta de hocher la tête, et partit en hâte.

Je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Puis j'abandonnai le jardin à Jamal et entrai dans la maison. Quand j'obtins ma communication, Sophia parut stupéfaite que j'aie pris la peine de téléphoner pour l'avertir de l'arrivée imminente de Nefret. Elle ne m'en remercia pas moins avec beaucoup de gentillesse.

Du moins, savais-je ainsi que, cette fois, Nefret ne m'avait pas menti. Où diable était-elle allée la veille ? Et surtout, avec qui ? Ma seule excuse pour avoir évité une confrontation était cette autre affaire, qui était maintenant terminée. Ce soir, me dis-je. Dés son retour, je réglerais ça.

Après mes efforts dans le jardin, un bon bain n'était plus un luxe, mais une nécessité. Je n'avais pas vu Emerson de tout l'après-midi. Il était allé dans son bureau pour travailler ou ruminer en privé. Je décidai de lui faire une surprise et enfilai une des jolies robes d'après-midi que Nefret m'avait offertes pour Noël. Il avait tout particulièrement aimé un modèle en soie jaune qui se boutonnait par-devant (et donc, commode à enfiler, bien sûr). Le jaune soleil est toujours gai. Je n'ai jamais été encline à porter du noir en signe de deuil, alors que notre religion promet l'immortalité aux justes.

Quand Emerson me rejoignit dans le séjour, son visage s'éclaira, ce qui m'assura de la justesse de mon choix vestimentaire. J'étais sur le point de servir le thé quand Ramsès entra.

— Je ne serai pas là pour dîner. J'ai prévenu Fatima.

Il avait un air tellement innocent que les pires inquiétudes m'assaillirent. Il portait une culotte et des bottes de cavalier, une veste de tweed et une chemise kaki, sans faux col ni gilet. Parfait camouflage !

— Vous n'êtes pas en tenue de soirée, remarquai-je.

— C'est avec un sergent indien que j'ai rendez-vous et vous savez qu'ils ne sont pas acceptés dans les hôtels. Nous nous retrouvons dans un café de Boulaq.

— Pour quoi faire ? m'enquis-je, suspicieuse.

— Un cours de langue et peut-être une amicale partie de catch.

— Ces hommes ont le droit de prendre des permissions alors que les Turcs s'apprêtent à attaquer le Canal ? s'étonna Emerson. C'est stupide, totalement stupide !

— Maxwell ne croit toujours pas à l'imminence de l'attaque, ni aux chances des Turcs de passer. J'espère qu'il a raison. Ne m'attendez pas ce soir, je risque de rentrer tard.

Il se dirigea vers la porte.

— Irez-vous voir David ce soir ?

Il s'arrêta.

— Est-ce un conseil ?

Je reconnus son irritante façon de biaiser pour ne pas mentir, et mon humeur s'en ressentit.

— Je voulais seulement vous dire que si vous le voyez, vous devriez le ramener avec vous. Si vous le jugez nécessaire, nous pourrons le cacher un jour ou deux.

Il se retourna pour me faire face :

— Vous avez raison. Il est temps que David rentre à la maison. Bonsoir.

Manuscrit H

Le crépuscule tombait. Il faisait encore assez clair, mais suffisamment sombre pour masquer les mouvements de Ramsès. David n'était pas d'accord pour qu'il y aille seul, mais il tenait à effectuer une reconnaissance préalable.

— Percy ne viendra pas avant la nuit, s'il vient, avait-il argué. Rien n'est censé commencer avant minuit. Tout est en place. Russell organise une perquisition à la mosquée et à l'entrepôt pour neuf heures puis, quand il aura mis les armes en sûreté, il regagnera son bureau pour y attendre mon appel. Me croyez-vous incapable d'affronter Percy seul ? De toute façon, j'ai besoin que vous fassiez le guet. Ne vous impatientez pas, David : demain matin, tout sera fini. Nous rentrerons à la maison, et Fatima vous préparera un petit déjeuner.

Mais lui devrait expliquer à ses parents furieux pourquoi il leur avait menti et il redoutait ce moment. S'ils avaient su que

c'était pour ce soir, ils ne l'auraient pas laissé quitter la maison – ou pis encore, ils auraient voulu l'accompagner.

Dans le crépuscule, le vieux palais paraissait vraiment sinistre. Pas étonnant que les villageois l'évitassent. Il avait été construit à la fin du dix-huitième siècle, par un mamelouk dont la réputation de cruauté surpassait encore celle de ses pairs. On disait que les esprits de ses victimes hantaient les ruines, en gémissant et jacassant, accompagnés de djinns et d'*affrits*. Bon nombre de chouettes nichaient dans les murs écroulés. Il contourna la fontaine décrépite et les colonnes tombées dans la cour, se fraya un chemin dans la jungle de broussailles, jusqu'à un petit bâtiment encore en bon état.

Ramsès avait apporté une lampe torche. Il la tenait de telle façon que seul un mince faisceau de lumière apparaissait. L'utilisant avec parcimonie, il examina les quatre murs du bâtiment, peut-être un ancien kiosque de plaisir. Les fenêtres en arc étaient maintenant obstruées par des volets de bois rudimentaires mais solides. La porte semblait elle aussi avoir été posée récemment. Une autre entrée, en bas d'une courte volée de marches, devait mener au sous-sol. Les deux portes étaient équipées de serrure Yale neuves. Forcer l'une d'elles prendrait du temps et risquerait de laisser des traces. Ce serait donc les volets.

Ils étaient barrés, ou verrouillés de l'intérieur. Mais le levier qu'il avait apporté en eut bientôt raison. À l'intérieur, il dut utiliser sa torche et, en promenant autour de lui le rayon lumineux, il découvrit une ambiance se situant entre le lupanar et le boudoir ; tentures de soie et tapis moelleux y abondaient. Le lit qui occupait l'essentiel de l'espace avait ses draps en désordre et ses oreillers éparpillés.

Il fouilla rapidement la pièce, par pur acquit de conscience. Même Percy n'eût pas été assez fou pour laisser des documents compromettants dans le lieu où il recevait ses visites féminines. Découvrant un mince ruban de soie qui pouvait provenir d'un vêtement de femme, il le garda en main un moment, puis le laissa tomber et sortit de la chambre. Une porte, de l'autre côté de l'étroit vestibule, menait à une pièce d'aspect plus prometteur. Percy aimait vraiment le confort. Murs et sols

étaient recouverts de tapis d'Orient ; le mobilier comportait plusieurs fauteuils confortables, un placard à liqueurs bien garni, quelques lampes à huile et un grand récipient de cuivre où on avait fait du feu. Pour brûler des documents ? Auquel cas, ils s'étaient entièrement consumés.

Rien dans la pièce ne trahissait l'identité de l'homme qui l'occupait parfois. Conscient du temps qui filait, Ramsès fouilla le reste du petit bâtiment. Une porte au fond du vestibule, entre la chambre et le bureau, s'ouvrait sur un escalier menant au sous-sol. La cave était plus grande que le rez-de-chaussée. Il ne trouva là rien que des rats, de la paille moisie et quelques fragments de bois, mais il soupçonna qu'y avaient été entreposées les armes destinées à Wardani… et à d'autres. Une partie avait été divisée en petites pièces individuelles, comme des cellules. Toutes étaient vides, sauf une. La porte massive grinça quand il la poussa.

L'étroit faisceau de lumière éclaira un sol de terre battue et des murs en pierre. La pièce faisait environ trois mètres sur cinq, et contenait deux meubles : une chaise et une table en bois mal équarri. Un grand broc en terre se trouvait sur la table. Des mouches mortes flottaient dans son eau croupie. En dehors de quelques gros crochets de fer fixés au mur face à la porte, la pièce ne contenait qu'un autre objet. Roulé, mince et luisant comme un serpent, il pendait à l'un des crochets. Il avait été nettoyé et graissé mais, en y regardant de plus près, Ramsès aperçut des taches sombres incrustées dans la terre battue et sut, avec une certitude nauséeuse, que Farouk était mort là. Un des gros crochets se trouvait sensiblement à la bonne hauteur.

Il remonta l'escalier, bien aise de l'absence de David. Il transpirait et tremblait comme une vieille femme, brûlant de colère, contre lui-même et l'homme qui avait utilisé le *kurbash*. Il retourna au bureau improvisé. Il devait bien y avoir quelque chose, quelque part, crénom ! Avant d'entamer une fouille plus poussée, il débloqua les volets, les entrouvrant de quelques centimètres. Mieux valait toujours se ménager une issue de secours et, avec la fenêtre ouverte, il lui serait plus facile d'entendre si un cavalier approchait. Il n'était pas certain que Percy viendrait cette nuit mais, si la lettre reçue par Nefret

émanait de lui, il avait annulé un rendez-vous qui l'eût forcé à se rendre au Caire ce soir-là. Cela ne prouvait rien, mais donnait à penser. David l'attendait au croisement près de Mit Ukbeh ; Percy serait obligé de passer devant lui, qu'il vienne par la route de Gizeh ou traverse le fleuve à Boulaq et, s'il arrivait là, sa destination ne faisait pas de doute. Monté sur Asfur, que Ramsès lui avait confiée avant de se rendre au palais abandonné, David n'aurait aucun mal à battre Percy de vitesse et émettre à temps le signal qui avertirait Ramsès.

Finalement, la cachette n'était pas si difficile à trouver. L'une des tentures masquait une assez grande alcôve, au plâtre écaillé. L'émetteur était là et, sur une étagère au-dessous, se trouvait un porte-documents rempli de papiers. Ramsès en prit un au hasard, qu'il examina à la lumière de sa torche. D'abord, il n'en crut pas ses yeux. Il s'agissait d'une carte schématique de la zone autour du Canal, d'Ismaïlia aux lacs Amers. Le dessin n'en était guère fouillé, mais tous les points de repère y figuraient, routes et voies ferrées, et même les principaux djebels.

De plus en plus incrédule, il parcourut les autres papiers. Seul Percy était assez fou pour conserver de tels documents : des copies des messages qu'il avait envoyés, en clair ou codés, des aide-mémoire, et même une liste de noms, dont chacun était suivi d'une notation. Aucun de ces noms n'était familier à Ramsès, mais il n'aurait pas été surpris d'apprendre que certains des noms de code correspondaient à des individus qu'il connaissait ou avait connus. Trois d'entre eux étaient barrés.

Qu'est-ce qui avait bien pu pousser Percy à conserver des preuves aussi compromettantes ? Ne pouvait-il se rappeler le nom de ses propres agents ? Ou envisageait-il d'écrire un jour ses Mémoires, quand il serait vieux et sénile ? Il fallait néanmoins reconnaître que rien dans ces documents ne l'incriminait *lui*. L'écriture était déguisée plutôt maladroitement, mais il faudrait plus que les témoignages contradictoires d'experts graphologues pour convaincre un tribunal militaire.

Il s'apprêtait à refermer le porte-documents quand une pensée lui vint rétrospectivement. Il reprit l'un des papiers et le relut. Jetées à la hâte, les notes étaient composées

essentiellement de chiffres, sans explication. Mais si ces chiffres-ci formaient une date, ceux-là une heure, et si les lettres désignaient les lieux qu'il pensait…

Il entendit un bruit de l'autre côté de la tenture, qui lui poigna le cœur. Le grincement d'un gond. La porte de la pièce s'était ouverte.

Ses doigts trouvèrent le bouton de la torche, et l'obscurité se referma sur lui. Il n'eut que le temps de maudire son imprudence et sa témérité avant d'entendre une voix, et se rendre compte que ce n'était pas celle de Percy. Plus basse et profonde, cette voix s'exprimait en turc.

— Personne. Il est en retard.

La réponse vint également en turc mais, à l'accent, Ramsès comprit que ce n'était pas la langue maternelle de celui qui parlait.

— Je n'aime pas cet endroit. Il aurait pu nous rejoindre au Caire.

— Notre chef héroïque ne prend pas ce genre de risque.

— Ce n'est pas mon chef, cracha l'autre.

— Nous avons les mêmes maîtres, vous, moi et lui. Il transmet les ordres. Aujourd'hui, il aura des ordres pour nous. Asseyez-vous.

Tandis qu'ils parlaient, Ramsès avait fermé et rangé le porte-documents. Il glissa sa torche dans sa poche. Quand le silence retomba, il se tint absolument immobile, espérant que sa respiration fût moins bruyante qu'elle ne lui paraissait. Il s'agissait d'une réunion, peut-être pour fêter leur succès ; les conspirateurs croyaient leur œuvre accomplie. Il pensait avoir reconnu l'un d'eux. Le Turc aussi avait joué un rôle. Il n'avait rien d'un charretier illettré, son langage était celui de la cour. Qui était l'autre ? Devait-il prendre le risque d'écarter un peu la tenture ?

La lumière grandissante en bordure du tissu l'en dissuada. Il n'avait que deux possibilités : rester caché en priant pour que personne n'ait besoin d'utiliser l'émetteur ou de consulter les papiers, ou bien foncer vers la sortie en priant pour que l'élément de surprise soit déterminant. Il n'avait pas de revolver. De toute façon, une arme ne lui aurait pas servi à

grand-chose. Il avait appris bien plus qu'il n'espérait, mais il jouait de malchance.

Rester caché était sans doute la meilleure solution, au moins provisoirement. Il ajusta la ceinture qui maintenait son poignard pour rendre ce dernier plus accessible… Sur quoi, la porte s'ouvrit de nouveau.

L'espace d'un instant, personne ne parla. Puis le nouveau venu dit, en anglais :

— Il n'est pas encore là, à ce que je vois ? Allons, mon ami, ne pointez pas cette carabine vers moi ! Je ne suis pas celui que vous attendez, je suis des vôtres.

— Prouvez-le !

— Avez-vous des papiers attestant que vous êtes des agents turcs ? Le fait que je connaisse cet endroit devrait vous suffire. C'est l'inconvénient de ce métier, que le manque de confiance entre alliés, poursuivit-il sur un ton de légère exaspération. Je suppose que vous ne buvez pas d'alcool, mais j'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je me serve un verre.

Des pas, lents et assurés, traversèrent la pièce. Puis vint un cliquetis de verre. Ramsès restait immobile. Ils étaient trois maintenant. Et le dernier arrivé était aussi de sa connaissance. L'accent écossais avait été abandonné, mais la voix demeurait la même. Finalement, son père était sur la bonne piste. Hamilton n'était peut-être pas Sethos, mais il était à la solde de l'ennemi.

La conversation avait fourni à Ramsès une autre information utile. Il ne serait pas malin de tenter une sortie alors que le Turc avait une carabine entre les mains.

Hamilton n'avait pas pris la peine de fermer la porte. Ramsès entendit un bruit de pas au-dehors. Ils cessèrent brusquement, et Hamilton dit avec calme :

— Enfin ! Qu'est-ce qui vous a retenu ?

— Que diable faites-vous ici ? demanda Percy.

— Je viens transmettre les nouveaux ordres de Berlin. Vous ne supposiez quand même pas que le Haut Commandement vous avait dévoilé tous ses petits secrets, si ?

— Mais je croyais être…

— Le plus haut placé au Caire ? Quelle naïveté ! Vous avez bien travaillé jusqu'à présent, et von Überwald est content de vous.

Le nom ne signifiait rien pour Ramsès, mais de toute évidence Percy le connaissait.

— Vous… vous êtes sous ses ordres ?

— Directement. Prendrez-vous un cognac avec moi ?

— Assez ! intervint soudain le Turc. Réglons nos affaires.

— Rien ne presse, dit Percy d'un ton ravi. Dans quelques heures, les rues du Caire ruisselleront de sang. Mon Dieu, qu'il fait chaud ici ! Ouvrez les volets.

Ramsès sut qu'il allait être découvert. Le volet décrocheté leur indiquerait le passage d'un intrus, et l'alcôve était le premier endroit où ils regarderaient. Il était déjà en mouvement quand le Turc s'exclama :

— Ils ont été ouverts. Qui… Il y a quelqu'un là !

Ramsès comptait filer droit vers la porte, mais cette exclamation le fit changer d'avis. Piégé derrière l'épaisse tenture, Ramsès n'avait pu entendre le hululement de David, mais ce dernier avait dû arriver avant Percy. Peut-être même était-il arrivé à temps pour voir entrer les trois autres. Il supposerait que son ami était encore à l'intérieur, prisonnier peut-être. Et tel que le connaissait Ramsès, David ne patienterait pas longtemps avant d'agir…

Le Turc se tenait devant la fenêtre, carabine à l'épaule, doigt sur la détente. Ramsès n'avait pas le temps de faire autre chose que se jeter, non sur le Turc, mais sur la carabine. Il allait la saisir quand le coup partit. L'explosion l'assourdit presque, et le recul lui fit desserrer sa prise malhabile. Il trébucha et tomba en avant, contre un objet dur qui l'atteignit en plein front.

Quand il revint à lui, il gisait sur le sol, les mains liées. Ils l'avaient fouillé, lui avaient ôté sa veste et son poignard. Les choses utiles dissimulées dans les talons de ses bottes étaient toujours en place, mais il ne pouvait les atteindre tant qu'on le surveillait. Quatre pieds occupaient son champ de vision. Une paire appartenait au Turc, pensa-t-il. L'autre paire était chaussée d'élégantes mules de cuir. Hamilton et Percy faisaient certainement partie de l'assistance, mais il ne pouvait les voir

sans tourner la tête, ce que plusieurs choses l'empêchaient de faire. L'une d'elles était qu'il avait l'impression que sa tête allait exploser s'il la bougeait. Quelqu'un parlait. Percy.

— … vous affolez pour rien. Même s'ils sont au courant, ils n'auront pas le loisir de nous ennuyer ce soir.

— Imbécile ! (C'était la voix d'Hamilton, sèche et caustique.) N'avez-vous pas reconnu l'homme qui s'est enfui ?

— Il n'ira pas loin. Il est touché. Il tenait à peine debout.

— C'était David Todros, lança Hamilton.

— Qui ça ? C'est impossible. Il est en…

— Non ! Je l'ai bien vu ! Maintenant, réfléchissez, si ce n'est pas trop vous demander. Si Todros est ici, c'est parce que les Anglais l'y ont envoyé. Il ressemble assez à votre cousin pour se faire passer pour lui. Ils se sont déjà servis de cette ficelle. Pourquoi l'utiliseraient-ils maintenant, et pourquoi serait-il impératif que la présence de Todros reste secrète ? Et ces rumeurs d'emprisonnement aux Indes ?

Percy ne répondit pas.

— Pour l'amour du ciel ! s'impatienta Hamilton. N'est-ce pas évident ? À ce misérable voyou que nous avions infiltré chez Wardani, vous avez ordonné de l'éliminer. Ce n'était pas une mauvaise idée ; moi non plus je n'ai jamais eu confiance en Wardani, et si nous en avions fait un martyr le peuple ne rêverait que de vengeance contre les Britanniques.

— Cela faisait partie du plan. Et ça aurait marché si Farouk n'avait pas été aussi mauvais tireur. Il l'a seulement blessé.

— Grièvement ?

— Assez, je suppose, à en juger par ce qu'a dit Farouk. Il a disparu pendant trois jours.

— Où a-t-il passé tout ce temps ? Et auparavant, où était-il ? Vous saviez où habitaient tous les autres, mais vous n'avez jamais découvert la planque de Wardani. La police non plus, et Dieu sait qu'elle a cherché.

— Nom d'un chien, cessez de prendre ce ton condescendant, s'emporta Percy. Je vois bien où vous voulez en venir, mais vous vous trompez. Oui, j'ai entendu les rumeurs, et oui, je sais qu'il n'y a qu'un homme qui aurait pu prendre la place de Wardani.

Ce n'était pas Ramsès. J'ai envoyé Fortescue à Gizeh pour voir s'il était… Si… *Ô, mon Dieu !*

— Avez-vous enfin compris ? Nous ne pouvons compter sur votre petite révolution ce soir. Dix contre un que ces armes sont déjà entre les mains de la police.

Percy égrena un chapelet d'obscénités. Le bout de sa botte atteignit Ramsès dans les côtes et le fit rouler sur le dos.

— Relevez-le ! aboya Percy. Mettez-le debout.

Deux des mains qui le hissèrent appartenaient au Turc. L'homme qui lui tenait l'autre bras portait un long haïk de laine blanche enroulé autour de son corps et de sa tête. Les Senussis étaient des réformistes religieux, mais non des ascètes. Le caftan de cet homme était en soie jaune ornée d'un galon rouge, et son vêtement de dessous lançait des éclairs dorés. Percy lui avait parlé comme un maître à un domestique, du ton dont il usait envers les non-Européens, et bien que les deux hommes eussent exécuté son ordre, leur visage sombre trahissait leur ressentiment.

Nonchalamment appuyé au dossier d'un fauteuil, verre en main, Hamilton croisa le regard de Ramsès avec une affabilité souriante. Ce soir-là, il avait abandonné son kilt pour une tenue civile ordinaire complétée de bottes, mais ce détail ne constituait pas le seul changement dans son aspect. Son visage était celui d'un autre homme, plus dur, sur le qui-vive.

— Qu'avez-vous entendu de notre conversation ? demanda Percy.

— Une bonne partie, répondit Ramsès d'un ton d'excuse. Je sais que ça n'est pas bien d'écouter les conversations privées, mais…

Percy l'interrompit d'une gifle.

— C'était vous ? Non. n'est-ce pas ? C'est impossible !

Il saisit Ramsès par le col de sa chemise. Ramsès soutint son regard. Il n'avait pas d'objection à poursuivre la conversation, mais ne trouvait rien à répondre. C'était une question si stupide. Quelle réponse espérait Percy ? Pourquoi ne cherchait-il pas les indices accablants qui confirmeraient la théorie d'Hamilton ?

Ramsès savait pourquoi. Percy ne pouvait envisager d'avoir été dupé, de voir tous ses beaux plans s'écrouler. Il nierait l'évidence jusqu'à ce qu'on lui mette le nez dedans.

Percy leva la main pour le frapper à nouveau mais, avant qu'il puisse le faire, Hamilton s'était approché par-derrière et d'une tape lui fit baisser le bras. C'est Hamilton qui ouvrit la chemise de Ramsès et lui dégagea les épaules.

— Est-ce une preuve suffisante à vos yeux ? s'enquit-il d'un ton sarcastique.

Le Turc laissa échapper une exclamation étouffée. Ramsès se demanda oiseusement à quel point la description de Farouk avait été précise. Bien que cela n'eût plus d'importance, les cicatrices étaient là, certaines pas encore tout à fait refermées.

Les joues de Percy virèrent au cramoisi, et il eut une moue d'enfant gâté. Parce qu'il s'y attendait plus ou moins, Ramsès réussit à réprimer un cri lorsque le poing de Percy lui percuta l'épaule. Quand le vertige se dissipa, il constata qu'il se tenait encore plus ou moins debout. Une discussion furieuse était en cours. Le Turc criait plus fort que tout le monde.

— Alors restez là, imbéciles, attendez la police ! Pensez-vous qu'il soit venu sans les avertir ? Nous avons perdu cette bataille. Il est temps de battre en retraite et de reconstituer nos forces.

Percy se mit à bredouiller :

— Non, non, vous ne pouvez pas partir ! J'ai besoin que vous m'aidiez à m'occuper de lui.

Ramsès leva la tête et croisa le regard calme, approbateur, d'Hamilton.

— Notre ami turc a raison, déclara-t-il. Il n'y a plus de temps à perdre. Inutile de l'interroger, les réponses sont évidentes. Ligotons-le et partons.

La bouche de Percy s'ouvrit.

— En le laissant en vie ? Êtes-vous devenu fou ? Il sait qui je suis !

— Alors tuez-le, rétorqua le Turc. À moins que les liens de famille ne retiennent votre main ? Dois-je lui trancher la gorge à votre place ?

— Ne vous dérangez surtout pas pour moi, dit Ramsès en constatant avec plaisir que sa voix demeurait ferme.

Le Turc éclata d'un rire approbateur.

— Oh ! bravo, jeune homme ! Je regrette que nous ne puissions plus faire assaut d'humour.

Parler, pensa Ramsès. Les pousser à se disputer, gagner du temps. Il ne pourrait pas en gagner beaucoup avec le Turc, ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend à faire la grimace. Pourtant, une chance subsistait, tant que David était en vie… Et il devait l'être, le contraire étant impensable. Suprême ironie, son seul espoir de survivre plus de soixante secondes reposait sur Percy.

— Oh ! que non ! se récriait celui-ci. Cela fait des années, que je rêve de le tuer, et j'en ai encore plus envie maintenant. Emmenez-le en bas.

— Emmenez-le vous-même. Vous n'avez pas d'ordres à me donner.

Le Turc lâcha prise et Ramsès tomba à genoux. Ce bon vieux Percy, pensa-t-il. Toujours le même.

— Alors allez au diable, hurla son cousin. Tous les deux. Tous. Je m'en sortirai tout seul.

— J'en doute, ricana le Turc. Aussi, avant de partir, je vais m'assurer qu'il est solidement ligoté et sans défense. C'est bien ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

Le mépris dans sa voix n'atteignit même pas Percy.

— Oui, s'écria-t-il. Bien. Inutile de le descendre… Simplement, vous…

— Il ira à la mort sur ses propres jambes, décréta le Turc. Comme un homme. Relevez-le, Sayyid Ahmad.

Ramsès apprécia le compliment implicite, mais quand ils le remirent sur pied il se dit qu'il eût préféré que le Turc eût un sens de l'honneur moins douloureux. Chancelant entre les mains de ses ravisseurs, il dit :

— Je n'ai aucune objection à me laisser porter. C'est si fatigant, ce genre de choses.

Le Turc éclata d'un rire tonitruant. Percy s'empourpra :

— Vous feriez moins le malin si vous saviez ce que je vous réserve.

— J'en ai une vague idée. Que dirait Lord Edward ? La torture, ce n'est pas digne d'un gentleman, vous savez.

Finalement, ils durent donc le porter. Percy lui décocha deux coups violents au visage avant que les commentaires caustiques du Turc ne l'arrêtent. Ramsès n'eut que vaguement conscience d'être soulevé par les pieds et les épaules puis, au bout d'un moment, déposé sur une surface dure. Quand ils tranchèrent les cordes qui lui liaient les poignets, il réagit machinalement, frappant des pieds, levant les genoux, et agitant ses bras raides. Cela lui fit gagner quelques précieuses secondes, mais ils étaient quatre et il ne leur fallut pas longtemps pour l'assommer.

Quand il revint à lui, de l'eau ruisselait sur son menton. Sa langue sèche quêta les traces d'humidité demeurant sur ses lèvres. Puis il tenta d'ajuster sa vision. Il était là où il s'attendait à être : dans la petite pièce crasseuse de la cave, torse nu, mains attachées à un crochet au-dessus de lui. La lanterne répandait une vive lumière. Percy tenait à voir ce qu'il faisait.

Son cousin posa le broc sur la table, saisit la mâchoire de Ramsès et en fit pivoter la tête jusqu'à ce que leurs visages se trouvent à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Comment avez-vous découvert cet endroit ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Quoi ?

— Est-ce elle qui vous l'a dit ? Est-ce pour ça qu'elle… Répondez !

Tout d'abord, il ne comprit pas ce que Percy voulait dire. « Elle » ne pouvait se référer à el-Gharbi ; c'était là une insulte bien trop subtile pour Percy. Puis la vérité lui apparut, déclenchant un tel torrent d'émotion qu'il en oublia presque son corps douloureux. Il s'était dit qu'elle ne se laisserait plus abuser par Percy, il l'avait même cru, mais il avait toujours gardé ce vilain doute, issu de sa jalousie et sa frustration. Ce dernier grain pourri disparaissait soudain, emporté par la découverte de ce qu'elle avait risqué pour lui. Il replia ses pieds sous lui, pour soulager la tension de ses bras et ses poignets, puis regarda Percy droit dans les yeux :

— Je ne comprends rien de ce que vous racontez. Mon informateur est un homme.

— Je me doutais bien que vous diriez ça ! Vous mentez pour la protéger. La sale petite peste ! Je lui ferai payer, je…

Il continua, égrenant tout un chapelet d'insultes et de menaces que Ramsès écouta avec un détachement dont lui-même fut surpris. L'esprit chevaleresque dictait de défendre sa dame, verbalement au moins – les mots étant tout ce dont il était capable en cet instant. Mais elle était au-dessus de cela, au-dessus des louanges ou des reproches.

Quand Percy cessa de fulminer, il n'avait pas littéralement la bave aux lèvres, mais donnait l'impression de ne pas en être loin.

— Alors ? Dites quelque chose !

— Je le ferais si je trouvais quelque chose d'intéressant à dire, répondit Ramsès.

C'était digne d'un héros de mélodrame, mais il n'avait pu s'en empêcher.

— Maintenant, vous avez l'occasion de rétorquer quelque chose d'intelligent, Rira bien qui rira le dernier, par exemple. Ou alors…

Percy le lâcha. Il enleva sa veste et la déposa soigneusement sur le dossier de la chaise. Puis il ôta ses boutons de manchette et retroussa ses manches. En observant ces calmes préparatifs, un souvenir d'enfance revint à Ramsès avec clarté : le cadavre sanglant et dépecé d'un rat que Percy torturait quand Ramsès était entré, trop tard pour l'en empêcher… L'expression de Percy, ses lèvres humides légèrement entrouvertes, ses yeux brillants… La même expression que maintenant. Cette atrocité-là aussi, il avait essayé de la faire attribuer à Ramsès…

Autrefois, Ramsès croyait redouter le *kurbash* plus que tout au monde, plus que la mort elle-même. Il se trompait. Il était terrifié comme jamais auparavant – en nage, cœur battant la chamade, bouche sèche et estomac noué… Mais il ne voulait pas mourir… Et il restait une chance… peut-être plus d'une… s'il tenait assez longtemps…

Percy décrocha le fouet dont il laissa la lanière se dérouler. Ramsès tourna la tête vers le mur et ferma les yeux.

***

Emerson et moi dînâmes seuls, puis nous gagnâmes le salon. Une longue soirée s'étirait devant nous ; habituellement mon époux et moi n'éprouvions aucune difficulté à trouver des sujets de conversation mais, ce soir-là, je me rendais compte qu'il n'avait pas plus que moi envie de bavarder. La perspective de voir David, de prendre soin de lui et veiller à sa sécurité était réjouissante, mais plus le moment approchait plus je brûlais d'impatience. Emerson s'était réfugié dans son journal. Je pris donc ma corbeille de raccommodage. Je terminais à peine mon premier bas quand Narmer se mit à hurler. La porte s'ouvrit violemment et Nefret entra en courant. Elle envoya valser son manteau dans un désordre d'étoffe bleue.

— Ils ne sont pas là ? fit-elle en parcourant la pièce du regard. Où sont-ils allés ?

— Qui ça ?

Elle joignit les mains. Ses pupilles étaient si dilatées que ses yeux en paraissaient noirs, et son visage était d'une mortelle pâleur.

— Vous le savez bien ! Ne me mentez pas, tante Amelia, pas maintenant ! Il est arrivé quelque chose à Ramsès. À David aussi, peut-être.

Emerson posa sa pipe et s'approcha d'elle.

— Calmez-vous, mon enfant. Qu'est-ce qui vous fait penser qu'ils sont… Nom d'une pipe ! Comment savez-vous que David est…

— Ici au Caire ?

Elle s'écarta de lui et se mit à arpenter la pièce en se tordant les mains.

— J'ai su au premier regard que l'homme que Russell nous faisait rencontrer n'était pas Wardani. J'avais pensé qu'il devait s'agir de Ramsès, bien qu'il eût une démarche différente… Et puis Ramsès nous a sorti cet alibi si commode, et j'ai tout compris. Je ne lui reproche pas de ne m'avoir rien dit. Comment pourrait-il encore me faire confiance, après ce que j'ai fait ? Mais vous, vous devez me faire confiance maintenant, il le faut ! Me croyez-vous capable de quoi que ce soit qui puisse lui nuire ? Dites-moi où il est allé ce soir !

Elle tomba à genoux devant Emerson et lui prit les mains.

Le visage expressif de mon époux reflétait son désarroi et sa compassion.

— Allons, ma chère. Remettez-vous et expliquez-nous ce qui se passe. Qu'est-ce qui vous fait croire que Ramsès est en danger ?

Elle avait repris un peu de calme. Cramponnée aux fortes mains d'Emerson, elle leva les yeux vers lui et dit simplement :

— J'ai toujours senti quand il était en danger. Depuis notre enfance. Une sensation, une angoisse… un cauchemar, si je suis endormie au moment où cela se produit.

— Vos fameux rêves ! m'exclamai-je. Étaient-ils donc… ?

— Oui, toujours suscités par lui. Pourquoi pensez-vous que je suis rentrée ce soir-là, voici quelques semaines ? Je suis allée directement à sa chambre. Je voulais l'aider et…

Sa voix se brisa dans un sanglot.

— C'est une des choses les plus difficiles que j'ai jamais eues à faire : repartir en faisant semblant de croire qu'il n'avait rien, que tout allait bien. Mais au moins je savais que vous étiez auprès de lui, que vous preniez soin de lui.

Elle joignit les mains et me lança un regard suppliant.

— Ça n'a jamais été à un tel point ! C'est pire que lorsqu'il était entre les mains de Riccetti ! Ou quand il… Je n'imagine pas des choses ! Je ne suis pas hystérique ! *Je sais.*

Les paroles d'Abdullah me revinrent à l'esprit.

Un jour viendra où vous devrez croire à un avertissement qui n'a pas plus de réalité que vos rêves.

— Emerson, m'écriai-je. Il nous a menti ! C'est sûr. C'est pour ce soir. Quelque chose a mal tourné. Que pouvons-nous faire ?

— Humpf. (Emerson tripota la fossette de son menton.) Il n'y a qu'une personne qui pourrait connaître leurs plans pour ce soir. Je vais voir Russell.

— Téléphonez-lui, plutôt.

— Ce serait une perte de temps. Il ne me dira rien si je ne suis pas en face de lui pour lui tirer les vers du nez. Attendez-moi ici. Je vous préviendrai dès que j'aurai l'information.

Il sortit de la pièce en toute hâte. Quelques minutes plus tard, j'entendis rugir le moteur de l'automobile.

Pour une fois, je ne m'inquiétai pas de savoir Emerson au volant. S'il ne rentrait pas dans un chameau, il parviendrait à destination en un temps record.

— Attendre… dit Nefret avec amertume.

Elle se leva d'un bond et se mit à tirer sur le col de sa robe.

— Aidez-moi, murmura-t-elle. Je vous en prie, tante Amelia.

— Que faites-vous ?

— Je vais me changer. Pour être prête.

Je ne demandai pas à quoi, et je la suivis pour l'aider.

Mon cerveau vacillait encore sous l'impact des révélations extraordinaires qu'elle nous avait faites.

— Ainsi, pendant tout ce temps vous saviez ce que faisaient Ramsès et David ? Et vous ne m'avez rien dit ?

— Vous ne m'avez rien dit non plus.

— Je ne le pouvais pas. On m'avait fait jurer le secret… À lui aussi. Il suivait les ordres, comme tout soldat.

— Ce n'était pas la seule raison. Il avait peur que je le trahisse à nouveau, comme je l'ai déjà fait. Mais, Seigneur, je crois que j'ai payé pour ça ! En le perdant, en perdant notre bébé, et en sachant que tout était ma faute !

Je pensais que plus rien ne pouvait me surprendre désormais, mais à cette dernière révélation, mes genoux se dérobèrent sous moi et je m'effondrai dans le fauteuil le plus proche.

— Bonté divine ! Vous voulez dire que votre fausse couche, il y a deux ans, c'était… c'était…

— Son enfant. Notre enfant.

Sur ses joues, les larmes étincelaient comme du cristal.

— Peut-être comprendrez-vous maintenant pourquoi j'étais si désespérée ensuite. Je voulais cet enfant et lui ! Je les voulais ! Et tout a été de ma faute, du début à la fin ! Si je ne m'étais pas mise en colère au point de dévoiler à Percy le secret de Ramsès… Si je n'avais pas quitté la maison sans même lui laisser une chance de se défendre, si je n'avais pas épousé Geoffrey par dépit… si j'avais été assez intelligente pour comprendre que Geoffrey mentait en prétendant n'avoir plus que quelques mois à vivre… Je ne savais pas que j'étais enceinte, tante Amelia. Croyez-vous que j'aurais épousé Geoffrey ou que je serais restée avec lui, quelles que soient les circonstances, si

j'avais su porter en moi l'enfant de Ramsès ? Croyez-vous que je n'en aurais pas usé, sans honte ni scrupule, pour le ramener vers moi ?

Elle se trompa sur les raisons de mon silence. Tombant à genoux, elle me prit les mains et me regarda droit dans les yeux.

— Ce n'est arrivé qu'une fois. (Une faible rougeur teinta ses joues pâles.) Une nuit. Nous sommes descendus vous voir le lendemain matin, pour vous mettre au courant et vous demander votre bénédiction, et c'est alors que…

— Vous avez trouvé Kalaan, l'enfant et sa mère avec nous. Seigneur !

— Vous ne pouvez imaginer ce que j'ai ressenti ! Ce fut comme la chute de Lucifer, des hauteur du Paradis jusqu'au plus profond puits de l'enfer. Et je n'ai aucune excuse. J'aurais dû le croire, lui faire confiance. Il ne me pardonnera jamais. Comment pourrait-il ?

Je caressai la tête dorée qui s'était posée sur mes genoux.

— Il vous a pardonné, ma chère, croyez-moi. Mais je suis extrêmement perplexe. Je comprends une partie de ce que vous m'avez raconté, mais que voulez-vous dire quand vous vous accusez d'avoir trahi Ramsès auprès de Percy ?

Elle leva la tête, essuyant ses larmes d'un revers de main.

— Vous cherchez à changer de sujet, n'est-ce pas ? Pour m'empêcher de perdre la tête et de faire n'importe quoi. Ça ne m'est arrivé que trop souvent. À cause de moi, Percy a appris que c'était Ramsès qui l'avait sauvé du camp de Zaal. David et Lia le savaient, et ils me l'ont dit en me faisant jurer de garder le secret. J'ai donné ma parole, et puis un jour, Percy est venu me voir en cachette, et il m'a mise tellement en colère, avec ses compliments écœurants et ses remarques insultantes sur Ramsès, que je… que je…

Je n'avais pas essayé de l'interrompre. Ce n'est que lorsque le souffle lui manqua que je parvins à placer un mot :

— Je comprends, ma chère, cessez de vous en vouloir. Comment auriez-vous pu prévoir la réaction de Percy ?

— Ramsès l'avait prévue. C'est pourquoi il ne voulait pas qu'il sache. Mais ce n'est pas le plus important, tante Amelia ! Ne comprenez-vous pas ? Je me suis mise en colère, j'ai trahi une

confidence, et c'est cette promesse non tenue qui est la cause de tout. Si on ne peut se fier à ma parole…

— Assez ! m'écriai-je pour couper court à ce torrent de culpabilité. Vous n'aviez pas de mauvaises intentions et, de toute façon, Percy aurait peut-être utilisé Sennia pour nuire à Ramsès. Il déteste Ramsès depuis l'enfance. Vraiment, Nefret, je vous croyais plus raisonnable !

Des mots de compassion l'auraient achevée. Mon ton sévère mais compréhensif était exactement ce qu'il lui fallait. Ses épaules se redressèrent et elle eut un pauvre sourire.

— J'essaierai de l'être, promit-elle humblement. J'ai réfléchi. Il y a un endroit où ils auraient pu aller, mais je ne crois pas que Ramsès le connaisse, et il n'aurait sûrement pas…

Elle se remit debout et je l'imitai. En la prenant fermement par le bras, de crainte qu'elle fût de nouveau prête à foncer tête baissée.

— Nous ne devons agir qu'à coup sûr, Nefret. Si vous vous trompiez, nous perdrions un temps précieux et nous ne serions pas là quand Emerson nous contactera.

— Je sais… Je ne voulais pas…

Elle se raidit et s'écarta de moi.

— Écoutez !

Son ouïe était plus fine que la mienne : elle était déjà presque à la porte quand je perçus un bruit de sabots, puis un cri d'Ali, le portier. Je suivis Nefret jusqu'à l'entrée. Nous arrivâmes juste à temps pour voir Ali tenter de faire descendre un corps de sur le cheval, qui tremblait et ruisselait de sueur. C'était le corps d'un homme, mort ou inconscient. Nefret se précipita pour aider le domestique.

— Prenez-le par les épaules, Ali, ordonna-t-elle. Transportons-le dans le salon… Tante Amelia…

Je l'aidai à soulever les pieds de l'homme et à nous trois, chancelant sous le poids, nous le portâmes dans la pièce éclairée et l'allongeâmes sur le tapis.

C'était David, pâle comme la mort, inconscient et ensanglanté, mais vivant, Dieu merci. Il y avait du sang partout, sur mes mains, sur celles de Nefret, et sur sa robe. La jambe droite de David en était couverte, de la hanche au pied.

Agenouillée près de lui, Nefret tira son poignard du fourreau et entreprit de déchirer la jambe du pantalon. Tout en s'activant, elle lançait des ordres.

— Sonnez Fatima et les autres ! J'ai besoin d'une bassine d'eau, de serviettes, de ma trousse et de couvertures.

En quelque secondes, toute la maisonnée accourut. La pauvre Fatima reçut un choc terrible en voyant son bien-aimé David, non seulement là mais grièvement blessé. Mais elle se ressaisit, comme je le prévoyais, et se jeta dans l'action.

— C'est une plaie par balle, diagnostiqua Nefret en serrant la bande de tissu prélevé sur sa jupe. Il a perdu beaucoup de sang. Où diable est ma trousse ? J'ai besoin de vrais bandages. Ali, emmenez Asfur à l'écurie et examinez-la. La balle a traversé la cuisse de David, et elle est peut-être blessée. Ensuite, sellez deux autres chevaux. Fatima, tenez-moi ça… Tante Amelia, téléphonez à l'hôpital. Demandez à Sophia de venir immédiatement.

Je m'exécutai, et demandai à la doctoresse de se dépêcher. Quand je revins près de Nefret, elle nouait le dernier bandage.

— Vingt minutes, annonçai-je. Nefret…

— Ne me parlez pas maintenant, tante Amelia. J'ai stoppé l'hémorragie. Il tiendra jusqu'à ce qu'elle arrive. Fatima, suivez aveuglément les ordres de la doctoresse. David…

Elle se pencha sur lui et lui prit la tête entre ses petites mains ensanglantées.

— David, m'entendez-vous ?

— Non, Nefret, il ne peut…

— Si, il peut. Il le faut ! David ?

Ses paupières se soulevèrent. La douleur, la faiblesse et l'injection qu'elle lui avait faite lui ternissaient les yeux, mais très vite il fixa son regard sur elle.

— Nefret, allez le chercher. Ils…

— Je sais. Où ?

— Le palais…

Sa voix était si basse que je distinguais à peine les mots.

— Ruines… Sur la route de…

— D'accord, j'ai compris ! Ne parlez plus !

— Dépêchez-vous… J'ai mis… trop longtemps…

— Ne vous inquiétez pas, je le ramènerai.

Il n'entendit pas. Il avait les yeux fermés et sa tête pesait sur les mains de Nefret. Elle embrassa ses lèvres exsangues et se releva. Elle avait l'air de sortir d'un abattoir, jupe ruisselante, mains humides, visage barbouillé de sang… mais non de larmes. Elle avait les yeux secs, et durs comme des turquoises.

— Je viens avec vous, annonçai-je.

Elle me regarda des pieds à la tête, calmement, comme elle eût examiné une arme pour s'assurer de son bon fonctionnement.

— D'accord. Changez-vous. Tenue de cheval.

Abandonnant David à Fatima, nous montâmes en hâte.

— Survivra-t-il ? demandai-je.

— David ? Je crois.

Elle disparut dans sa chambre.

J'échangeai ma robe d'après-midi contre une culotte de cheval, des bottes et une chemise, puis bouclai ma ceinture à outils. Nefret semblait savoir où nous allions. Pourtant David ne nous avait pas donné d'indications précises. Je me sentais déchirée à l'idée de le laisser, bien qu'il fût entre de bonnes mains. C'était encore bien plus dur pour Nefret, qui l'aimait comme un frère et possédait les compétences médicales pour lui venir en aide. Mais désormais elle n'avait qu'une seule idée en tête. J'étais certaine que, si elle avait dû choisir, elle n'aurait pas hésité à me passer sur le corps.

Je gagnai sa chambre et la trouvai en train de lacer ses bottes.

— Non, tante Amelia, pas votre ceinture, dit-elle sans lever les yeux. Elle fait trop de bruit.

— Très bien, acquiesçai-je docilement en répartissant divers objets sur ma personne. Ne devrions-nous pas essayer de contacter Emerson ?

— Laissez-lui un message. Dites-lui où nous allons.

— Mais j'ignore…

— Je vais le faire.

Elle se leva et arracha une feuille du bloc sur son bureau.

— Envoyez Ali ou Youssouf à sa recherche. Le bureau de Russell, d'abord. S'il n'y est pas, qu'ils le cherchent. Je vais

laisser un double à Fatima, au cas où le professeur rentrerait avant qu'ils l'aient trouvé.

Elle pensait à tout. Je l'avais déjà vue dans cet état, et savais qu'elle tiendrait jusqu'à l'accomplissement de son objectif… ou son échec. Un frisson me parcourut.

Qu'adviendrait-il de Nefret si elle ne parvenait pas à le sauver ?

Et qu'adviendrait-il de son père et moi ?

Nous nous arrêtâmes dans le salon le temps de donner ses dernières instructions à Fatima. David gisait où nous l'avions laissé, sous des couvertures, tellement immobile que j'en eus le cœur serré. Nefret se pencha, lui prit le pouls.

— État stationnaire, déclara-t-elle calmement.

— J'ai envoyé chercher Daoud et Kadija, murmura Fatima. J'espère avoir bien fait.

— C'est parfait. Elle a des mains de guérisseuse, et Daoud est un monument de force. N'oubliez pas, Fatima : si le professeur téléphone au lieu de venir, lisez-lui ce message.

— Oui. (Elle eut un léger sourire.) Heureusement que j'ai appris à lire, Nur Misur.

Nefret la serra dans ses bras.

— Prenez soin de lui. Venez, tante Amelia.

Les chevaux étaient prêts. Celui de Nefret, Moonlight, et un autre des pur-sang arabes. Comme Nefret se hissait en selle, je lui dis :

— Ne devrions-nous pas emmener quelques-uns des hommes ? Daoud sera bientôt là, et Ali est…

— Non.

Elle avait saisi les rênes et tremblait d'impatience, comme un chien de chasse sur une piste, mais elle prit le temps de m'expliquer :

— Il n'est pas mort, sans quoi je le sentirais. Mais si on attaque de front, ils le tueront immédiatement. Il nous faut entrer sans être vues, et le trouver avant que les renforts arrivent. S'ils arrivent.

— Sinon, nous ferons le travail nous-mêmes.

J'avais entendu parler de cet endroit, mais je ne l'aurais jamais trouvé sans guide. Je n'aurais d'ailleurs eu aucune raison

de le chercher, car il ne présentait aucun intérêt archéologique ou artistique. Comment Nefret en connaissait-elle l'emplacement, je n'eus pas le temps de m'en enquérir. Elle savait, cela seul comptait. Après le croisement de Mit Ukbeh, la route était presque déserte, et Nefret laissa son cheval foncer. Elle ne s'arrêta pas une seule fois, ne ralentit même pas en bifurquant dans un chemin de traverse à peine visible. Bientôt, nous laissâmes derrière nous les terrains cultivés. La piste se fit plus abrupte. La lune était haut dans le ciel ; sa clarté, ajoutée à celle des étoiles, devait lui suffire pour s'orienter car les points de repère étaient rares – un groupe de maisons en ruine, un bouquet d'arbres. Quand elle remit Moonlight au pas, j'aperçus devant nous une masse sombre qui aurait pu être pratiquement n'importe quoi, tant ses contours étaient informes. Nous approchâmes, et je commençai à distinguer des détails – des pierres tombées, un bouquet d'arbustes… et une lumière ! Sa forme régulière indiquait qu'elle émanait d'une fenêtre, quelque part derrière les arbres.

Nefret s'arrêta et mit pied à terre, puis me fit signe d'en faire autant. Comme je m'apprêtais à parler elle mit sa main sur ma bouche. De ses lèvres s'échappa le sifflement doux mais sonore que Ramsès utilisait pour appeler Risha.

Bientôt, la silhouette familière de l'étalon émergea de l'obscurité. Il s'avança vers nous d'un pas léger et silencieux. Nefret saisit la bride et lui chuchota dans l'oreille.

Si seulement le noble animal avait pu parler ! Sa présence prouvait que Ramsès se trouvait là, quelque part dans l'obscurité des ruines.

Nous n'eûmes pas à nous consulter : la fenêtre éclairée était notre guide et notre but. Abandonnant les chevaux, nous avançâmes à pas de loup. Ayant buté contre une pierre, je saisis Nefret par une manche et lui montrai ma torche. Elle secoua la tête et me prit par la main.

La fenêtre se trouvait au rez-de-chaussée d'une petite bâtisse à l'intérieur du mur d'enceinte. Il devait s'agir d'un ancien kiosque ou pavillon. Nous avançions, courbées, avec une pénible lenteur. Enfin, avec précaution, nous levâmes juste assez nos têtes pour regarder à l'intérieur.

Drôle de lieu à découvrir dans un palais abandonné du dix-huitième siècle : une pauvre imitation d'un bureau de gentleman, avec des fauteuils en cuir, des tapis persans et quelques meubles utilitaires. Au centre de la pièce se trouvait un grand plateau de cuivre ; il avait dû servir récemment de brasero, car il était plein de cendres et de papiers calcinés. L'odeur de brûlé était encore forte. Mais le plus intéressant était la présence de trois hommes dans la pièce.

Deux d'entre eux m'étaient inconnus. L'un, grand et massif, avait une barbe grise. Sous son hâle, sa peau était celle d'un Européen. L'autre portait la tenue senussie traditionnelle. Le troisième…

La chevelure d'un roux flamboyant, artistiquement atténuée de gris, n'était qu'une perruque. Il ne regardait pas de notre côté mais j'aurais reconnu cette silhouette svelte et droite n'importe où. J'eus un coup au cœur – oui, je l'avoue. Bien qu'il eût pratiquement avoué sa traîtrise, j'avais nourri le faible espoir d'avoir mal compris. Il ne pouvait plus y avoir le moindre doute. Il était coupable et, si Ramsès était prisonnier ici, Sethos était l'un de ses ravisseurs.

— Bon, c'est fini, dit Barbe-Grise dans un anglais aisé, bien qu'avec un fort accent. Comment ce type peut-il être aussi incompétent ? Garder les documents était déjà grave, mais nous les laisser détruire pendant qu'il s'amuse avec le prisonnier est inexcusable. J'ai bien envie de laisser les trois maudits Anglais attraper ce maudit imbécile !

Nefret n'avait pas besoin de me serrer si fort le bras pour m'intimer d'observer un total silence.

— C'est tentant, convint le faux Écossais.

Je me mordis la lèvre. J'aurais dû me douter que Sethos possédait plus d'une identité ; pas étonnant qu'il ait renoncé si facilement à celle du comte ! Dans cet autre rôle il m'avait évitée encore plus soigneusement.

Hamilton – je savais que ce devait être lui – continua de la même voix traînante :

— Nous ne pouvons prendre le risque de le laisser tomber aux mains de la police. Il en sait trop sur nous, et ils en tireraient tout ce qu'ils voudraient sans même lever la main sur lui !

Les lèvres du Senussi s'incurvèrent.

— C'est un lâche et un imbécile. Alors, nous l'emmenons ?

— De force si nécessaire, répondit Sethos. Et vous feriez bien de partir tout de suite. Ne verrouillez pas la porte de derrière, je sortirai par là. Je vais faire un dernier tour pour être sûr qu'il n'a pas laissé d'indices.

— Et le prisonnier ? s'enquit Barbe-Grise.

— Je m'en occuperai en partant… s'il reste quelque chose de lui.

Barbe-Grise hocha la tête.

— Je préfère que ce soit vous plutôt que moi.

— Vous n'aimez pas la vue du sang ? demanda doucement Sethos.

— C'est la guerre. Je tue quand c'est nécessaire. Mais c'est un homme courageux, et il mérite une mort rapide.

— Il l'aura.

Sethos écarta les pans de son élégante veste, et je vis le poignard glissé dans sa ceinture.

Ils n'échangèrent ni adieux ni instructions. Barbe-Grise et le Senussi partirent, laissant Sethos devant le brasero fumant. Tête penchée, il écouta un moment, puis se mit à trier les fragments à demi consumés, qu'il jetait négligemment par terre après les avoir examinés. Quoi qu'il cherchât, il ne le trouva pas, car nous parvint un « Crénom », émis à voix basse mais vigoureux. Puis il se releva.

Nefret tremblait, mais elle demeurait immobile, et son total sang-froid m'aida à surmonter ma colère et mon angoisse. Nous ne pouvions prendre le moindre risque. Pas pour l'instant. J'avais mon revolver, elle son poignard, mais Sethos avait d'autres armes, puissantes et ingénieuses, qui nous vaincraient toutes deux. Il nous fallait attendre qu'il quitte la pièce, puis l'attaquer par surprise avant qu'il puisse tenir sa sinistre promesse.

Sethos donna au brasero un violent coup de pied qui fit voler des cendres sur le tapis. Il était furieux et sa colère aggravait la situation, tant pour nous que pour quiconque se trouverait en travers de sa route. Il prit une des lampes sur la table et sortit de la pièce à grands pas, laissant la porte battante.

Nefret se hissa sur le rebord de la fenêtre et sauta à l'intérieur avec l'agilité d'un garçon, puis me tendit la main pour m'aider. Par la porte ouverte, j'apercevais ce qui semblait être un couloir étroit, avec une autre porte en face. Je montrai celle-ci à Nefret, en haussant un sourcil interrogatif. Ses lèvres se serrèrent et elle fit non de la tête.

— Par là, murmura-t-elle, en me conduisant jusqu'à un étroit escalier de pierre.

La lumière s'échappant de la pièce que nous venions de quitter, et celle de la lanterne au-dessous nous permirent de descendre rapidement et sans bruit. En bas, nous ne vîmes aucune trace de Sethos. Il avait dû pénétrer dans la pièce dont la porte ouverte laissait filtrer la lumière de la lanterne.

Nefret se précipita en avant et je la suivis de près. Elle ne ralentit même pas sur le seuil mais se jeta, tel un projectile de catapulte, sur l'homme que nous suivions, le repoussant avec tant de force qu'il lâcha son poignard et chancela. Se dressant sur la pointe des pieds, elle tira son propre poignard et scia les cordes qui liaient les poignets de Ramsès à un crochet du mur. Son dos nu offrait une affreuse vision de sang et de chairs déchirées. Il semblait inconscient. Quand ses mains furent libérées il glissa au sol, doucement retenu par les bras de Nefret.

Je braquai mon arme en direction de l'homme qui se tenait contre le mur.

— Ne bougez pas ! J'aurais dû me douter que je vous trouverais ici !

— Et moi m'attendre à vous voir survenir, me répondit-il en ayant l'effronterie de sourire. Nous nous rencontrons toujours dans des circonstances extraordinaires. Un jour peut-être…

— Taisez-vous !

Je me déplaçai légèrement, pour pouvoir le garder en joue tout en jetant un coup d'œil de temps en temps à la scène qui se déroulait juste derrière moi. Ramsès gisait par terre, la tête contre l'épaule de Nefret. Son visage était tuméfié et sanglant, ses yeux fermés… mais je vis remuer ses lèvres, dans un soupir ou un gémissement, et je sus qu'il était en vie.

— Essayez de le ranimer, Nefret ! dis-je. Nous devons nous presser, et je ne crois pas que nous pourrions le porter. Essayez de… Oh !

— Il est moins homme que je ne crois si ce traitement ne le ranime pas, dit Sethos. Je vous assure, Amelia, que vos baisers me ramèneraient d'entre les morts.

La tête penchée de Nefret me cachait le visage de mon fils. Je ne crois pas que Ramsès avait conscience de l'endroit où il se trouvait, ou de la raison pour laquelle il s'y trouvait, mais je dois dire qu'il alla droit au but.

— Je vous aime… J'ai été stupide… Pardonnez-moi.

— Non, tout était ma faute ! Dites-moi que vous m'aimez.

— Oui, toujours. Je…

Elle éleva la voix :

— Et pourtant vous êtes parti sans un mot, en sachant que vous risquiez de ne pas revenir ?

— Ce n'était pas… je ne voulais pas… crénom, je vous ai laissé une lettre !

— Qui dit quoi ? Que vous m'aimiez et regrettiez d'être mort ?

— Oui, bon… Et vous ? Venir ici avec cette vermine…

— Assez ! ordonnai-je. Vous aurez plus tard tout le temps pour ce genre de chose. Du moins je l'espère. Nefret, vous m'entendez ? Oh ! bon sang ! Ramsès !

— Oui, murmura-t-il, regardant autour de lui en clignant des paupières. Bonté divine ! C'est bien vous, Mère… Que se passe-t-il ? Est-ce que David…

— Il survivra, dit Nefret.

Elle l'embrassa, et l'espace d'un instant je crus qu'il me faudrait encore m'interposer. Cependant, Ramsès semblait avoir enfin renoué avec la réalité. S'appuyant sur Nefret, il se releva lentement.

— J'ai besoin que vous ligotiez et bâillonniez ce misérable pendant que je le tiens en joue, expliquai-je.

Le sourire de Sethos s'effaça.

— Amelia, vous êtes sur le point de commettre une terrible erreur. Je suis venu pour…

— Pour assassiner mon fils, misérable ! Vous avez trahi votre pays, et la promesse que vous m'aviez faite.

— Vous vous trompez, comme d'habitude, chère entêtée. Mais croyez-vous le moment bien choisi pour discuter de ma personnalité ?

— Peut-être pas, reconnus-je.

— Certainement pas, intervint Ramsès. Bien que n'étant pas alors en pleine possession de mes moyens à ce moment-là, j'ai eu l'impression que mon cher hôte était emmené de force par deux grands types furieux. Pourtant…

— Pourtant, reprit une voix sur le seuil de la pièce, il leur a échappé. Vous ne pensiez tout de même pas que je laisserais à un autre le plaisir de vous achever ?

15

Ses amis de la bonne société auraient eu du mal à le reconnaître. Sa veste était déchirée et son plastron moucheté de sang ; les traits qui me semblaient autrefois ressembler un peu aux miens étaient assombris et déformés par la colère.

— Posez ce petit pistolet, tante Amelia. Maintenant, soyez franche pour une fois : vous ne m'avez jamais soupçonné, n'est-ce pas ?

Très vite, je jaugeai la situation. Elle n'était pas brillante. L'arme de Percy était un de ces gros pistolets allemands, et de si près il ne risquait pas de manquer sa cible. Pour le moment, c'est moi qu'il semblait viser. Si je tirais, Sethos me réduirait à l'impuissance avant que je puisse récidiver… à moins que Percy ne me tue d'abord.

— Je n'aurais jamais pensé que même vous, puissiez tomber si bas.

Ramsès se redressa, au prix d'un effort que je pouvais seulement imaginer.

— Abandonnez, Percy. La partie est terminée. Vous avez perdu.

— Et vous avez gagné ? Oh, non ! Je m'en sortirai. Personne ne voudra croire…

— Russell est au courant, l'interrompit Ramsès. Il connaît cet endroit. Il attend mon rapport. Ma disparition ne fera que confirmer mes accusations.

Les mots tombaient, lents et inexorables, comme des pierres qu'on entasse sur une tombe.

Un homme d'une autre trempe eût pu en tenir compte, mais Percy en était incapable. Son visage était secoué par des tics incontrôlables, et la ruse lui étrécissait les yeux.

— Votre rapport ! ricana-t-il. Il risque de l'attendre longtemps, non ? Tante Amelia et notre chère petite Nefret constituent la totalité des renforts ? Parfait. J'aurai largement le temps d'atteindre la frontière. Ils peuvent encore avoir besoin de moi, et la récompense qu'ils m'ont promise m'attend : une magnifique villa à Constantinople, avec tout ce dont j'ai toujours rêvé… Voyons… Comment vais-je procéder ? Une balle pour ma chère tante et une autre pour les amants si étroitement enlacés ? Ou devrais-je d'abord lui faire sauter son arme des mains ? Ce sera très douloureux, mais moins que de me voir loger une demi-douzaine de balles dans le corps de son fils… Et puis, il y a Nefret. Je lui en veux de m'avoir dupé. Lui laisser la vie sauve… et l'emmener avec moi, dans cette villa, serait une punition plus adaptée. Oui, je crois que je vais l'emmener à Constantinople.

— Il faudra me passer sur le corps ! m'exclamai-je.

— C'est exactement ce que je comptais faire.

Je m'agrippai au dernier fétu à ma portée :

— Votre complice n'est pas armé. Si vous ne lâchez pas votre pistolet, je le tue.

Sethos, qui n'avait pas bougé, secoua la tête en soupirant. Percy éclata de rire.

— Allez-y ! Vous le manquerez sûrement, et de toute façon notre association était sur le point de se terminer. Allons, mon vieux Ramsès, voici votre chance de mourir en héros. Écartez Nefret, que je puisse vous viser convenablement. Sinon, ma balle vous traversera tous deux.

Le canon du pistolet se tourna vers eux. Le mien se tourna vers Percy. Avant que je puisse tirer, l'arme s'envola de ma main et une rude bourrade me rejeta en arrière. Déséquilibrée et emportée par mon élan, je chus si brusquement que j'en fus un instant paralysée. Mes oreilles furent assourdies par des détonations si rapides qu'on les eût dites issues d'une mitrailleuse. Trop de choses se produisaient en même temps. Je n'arrivais pas à fixer mon regard. Où était Nefret ? Où était Sethos ? Percy hurlait en se comprimant la poitrine, mais il était toujours debout, pistolet à la main. Ramsès se jeta sur lui. Ils tombèrent ensemble. Quand le dos blessé de Ramsès heurta le sol, il hurla et ne bougea plus. Accroupi près de lui, Percy

chercha à tâtons le pistolet qu'il avait laissé tomber. Alors que je rampais vers eux, Nefret arriva en courant, son poignard à la main.

L'expression de son visage me sidéra. Elle semblait aussi distante et implacable que la déesse dont elle avait été Grande Prêtresse. Élevant le poignard à deux mains, elle l'abattit de toutes ses forces. Il s'enfonça jusqu'à la garde dans le dos de Percy. L'espace d'un instant elle resta immobile. Puis son visage se plissa comme celui d'un enfant terrifié, et avec un cri elle se jeta dans les bras de…

Emerson !

Il n'était pas seul. Des hommes en uniforme pénétraient dans la pièce, et il y en avait d'autres encore dans le couloir.

Toujours à quatre pattes, je tournai la tête.

Appuyé contre le mur, couvert de sang, Sethos laissa tomber mon arme et m'adressa un sourire en coin.

— Comme d'habitude, je me fais ravir la vedette. Inutile de gaspiller une balle pour moi, Radcliffe, il ne me reste plus beaucoup de temps.

— Vous avez tiré sur Percy… haletai-je. Et lui il a tiré sur…

— Je l'ai eu d'abord, m'interrompit Sethos, avec son arrogance habituelle. Deux fois, et les deux fois en plein dans le mille. Je ne voudrais pas avoir l'air de critiquer, ma chère Amelia, mais vous pourriez vous mieux…

Il chancela et serait tombé si je ne m'étais précipitée pour le soutenir. Presque aussitôt mes mains furent écartées et remplacées par le bras puissant d'Emerson. Avec précaution, il allongea son vieil ennemi sur le sol.

— Vous feriez bien de vous dépêcher de parler, Sethos. Les troupes turques progressent et dix mille vies dépendent de vous. Quand aura lieu l'attaque ? Et où ? À Kantara ?

— Mais de quoi parlez-vous, Emerson ? m'écriai-je. Cet homme est mourant. Il a donné sa vie pour…

— Pour vous ? Sans doute, sans doute. Mais, c'est en tant qu'agent des services de renseignements britanniques qu'il m'intéresse. Il a été envoyé ici pour obtenir cette information. Ne restez pas là à bayer aux corneilles, Peabody, soulevez-lui la tête. Il s'étouffe avec son propre sang.

Sidérée, je m'assis et posai la tête de Sethos sur mes genoux. Emerson ouvrit sa veste et lui arracha sa chemise ensanglantée.

— Nom d'un chien ! sacra-t-il. Nefret… Voyez ce que vous pouvez faire.

Elle s'approcha, accompagnée de Ramsès. Ils étaient comme des frères siamois et paraissaient tous deux aussi perplexes que je l'étais. Après avoir examiné l'affreuse blessure, Nefret secoua la tête :

— La balle a pénétré dans le poumon. Il faut l'emmener immédiatement à l'hôpital, mais je ne crois pas…

— Est-il en état de parler ?

L'homme qui avait pris la parole m'était inconnu. D'après son uniforme, il s'agissait sans doute d'un des assistants du général Maxwell.

— Une ambulance arrive, mais s'il peut nous dire où…

Sethos ouvrit les yeux.

— Je l'ignore. Ils ont brûlé les papiers. Je n'ai pas trouvé…

Puis une lueur de malice rieuse apparut dans les profondeurs de ses yeux. Vous devriez demander… à mon neveu… Je crois qu'il… les a vus.

— Qui ça ? s'exclama Emerson.

— Qui ça ? m'étranglai-je, parcourant la pièce d'un œil égaré.

— Moi, je suppose, intervint Ramsès. Par un processus d'élimination. Je commençais à me demander…

— N'essayez pas de parler, Ramsès, l'interrompis-je.

Il s'appuyait lourdement contre Nefret, et son visage, sous le sang et les meurtrissures, était couleur de cendre.

— Je crois que c'est nécessaire, dit-il après une profonde et laborieuse inspiration. Kantara n'est qu'une feinte. L'attaque principale se produira entre Toussoum et Serapeum, à trois heures et demie. Ils ont des pontons d'acier pour franchir le Canal. Deux unités d'infanterie et six mitrailleuses doivent prendre position à deux miles de Serapeum, au nord-est…

— Trois heures et demie… aujourd'hui ? intervint l'officier. Il est déjà minuit passé. Crénom, mon vieux, vous êtes sûr ? L'état-major s'attendait à une attaque plus au nord. Il faudra au moins huit heures pour transférer nos réserves d'Ismaïlia à Serapeum.

— Alors, mieux vaudrait vous y mettre tout de suite, non ? dit Ramsès.

— Enfer ! s'exclama Emerson. Les seules troupes positionnées près de Toussoum sont des unités de l'infanterie indienne. Ils sont musulmans, pour la plupart. S'ils ne tiennent pas…

— Ils tiendront.

Ramsès baissa les yeux vers l'homme dont la tête reposait sur mes genoux.

— Comme je le disais, je me posais déjà des questions touchant le major Hamilton. Sa proposition de me laisser en vie était un peu trop transparente. Je m'étais dit qu'il devait être un agent double. Mais je n'avais pas imaginé une seconde qu'il pouvait être… Sa voix se brisa. *Oncle* Sethos ?

Emerson avait pâli :

— C'était vous, le garçon dans la neige. Le…

— Le bâtard de votre père, en effet, murmura Sethos. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi je vous haïssais tant ? Quand je vous ai vu ce soir-là, le jeune héritier, le maître, dans votre jolie voiture, alors que je m'épuisais à soutenir une femme à demi inconsciente, au milieu de tourbillons de neige. Elle est morte une semaine plus tard, dans un hospice à Truro, et elle a été enterrée dans la fosse commune.

— Elle vous aimait, répondit Emerson d'une voix qui me serra le cœur. Vous aviez au moins cela. Je n'en avais pas autant alors.

— Je suis assez mesquin pour m'en réjouir, déclara Sethos d'une voix plus forte. Vous aviez tout le reste. Nous nous ressemblons plus que vous ne croyez, mon frère. Vous avez tourné vos talents vers l'étude, j'ai tourné les miens vers le crime. Je suis devenu votre double obscur, votre rival… J'ai essayé de vous la prendre, Radcliffe, mais j'ai échoué, là comme ailleurs…

— Écoutez-moi, dit Emerson en se penchant vers lui. Je veux que vous le sachiez. J'ai essayé de vous retrouver ce soir-là. Quand ma mère m'a dit ce qu'elle avait fait, je suis parti à votre recherche. Elle a envoyé deux domestiques pour me ramener et m'a enfermé dans ma chambre. S'il y a quelque chose que je puisse faire pour réparer…

— Trop tard. Mais c'est aussi beau. Nous aurions tous eu du mal à nous adapter à ces nouvelles relations.

— Me serrerez-vous la main ? demanda Emerson d'un ton bougon.

— En signe de pardon ? Il me semble que vous avez plus à pardonner que moi.

Sa main remua faiblement. Emerson la saisit. Les yeux de Sethos parcoururent lentement les autres visages, puis revinrent sur moi, comme attirés par un aimant.

— Que c'est romantique ! dit-il. Je n'aurais jamais cru voir ma famille aimante rassemblée autour de moi pour mes derniers instants… Rapprochez la lumière, Radcliffe. Mes yeux se voilent et je veux voir clairement son visage… Amelia, exaucerez-vous mon dernier vœu ? Je voudrais mourir en sentant vos lèvres sur les miennes. C'est la seule récompense que j'aurais pour avoir aidé à sauver la vie de votre fils, sans parler du canal de Suez.

Je le soulevai dans mes bras et l'embrassai. L'espace d'un instant, ses lèvres se collèrent aux miennes avec une intensité désespérée. Puis un frisson le parcourut et sa tête retomba en arrière. Doucement, je le laissai aller vers le sol et croisai ses mains sanglantes sur sa poitrine.

— Que les soldats lui rendent hommage, murmurai-je. Car il aurait pu…

— Amelia, je vous en prie, cessez de citer *Hamlet* de travers, dit mon mari entre ses dents.

Je lui pardonnai son ton acerbe, car c'était sa façon de dissimuler son émotion. Le spectacle rappelait bel et bien le dernier acte d'une pièce de théâtre, avec ses cadavres et la foule compacte de soldats, qui s'activaient ou se contentaient de regarder bouche bée.

Sethos et Percy furent emportés sur des civières jusqu'à l'ambulance qu'Emerson avait commandée « au cas où », comme il l'expliqua. Ramsès s'obstinait à prétendre pouvoir très bien monter à cheval, alors que Nefret lui répétait que non. De toute évidence, elle avait raison. Même le pas égal de Risha aurait provoqué des secousses insupportables pour son dos, et les cordes lui avaient profondément entaillé les poignets. Il était encore debout, en train d'argumenter, quand je partis avec

Emerson, mais deux soldats se tenaient près de lui et Nefret m'assura qu'ils le prendraient dans un de leurs véhicules à moteur, avec ou sans son consentement.

Emerson et moi emmenâmes les chevaux, tenant par la bride celui que j'avais monté pour venir. Nous avancions lentement, car nous avions beaucoup à nous dire. Quand nous arrivâmes à la maison, nous trouvâmes les autres déjà installés. Ramsès avait insisté pour voir David, encore profondément endormi sous l'effet des drogues mais, nous rassura Nefret, désormais hors de danger. Quand Emerson repartit pour Le Caire, Nefret et moi nous occupâmes de Ramsès. Ce fut une triste besogne. Aucune de ses blessures ne mettait sa vie en danger, mais elles étaient nombreuses, et allaient de la simple coupure ou meurtrissure aux profonds sillons du fouet.

Nefret ne tarda pas à me demander de me retirer. Elle le fit très poliment, mais non moins fermement, et le regard que me lança Ramsès était à l'unisson. Je gagnai donc ma propre chambre et restai là un moment, en proie à une très étrange sensation. Dans la vie de chaque mère vient un moment…

Ramsès passa le plus clair de la journée à dormir. Quant à moi, je parvins à faire un petit somme. C'était si étrange de m'allonger ainsi, agacée, bien sûr, par une multitude de questions sans réponse, mais délivrée de l'angoisse qui m'avait constamment torturée. Ensuite, puisque de toute évidence, ma présence n'était pas souhaitée, j'allai relever Fatima qui veillait David. Elle ne tenait pas du tout à être relevée, mais quand je le lui demandai, elle courut préparer un plateau pour Nefret.

David était éveillé. Il me sourit et me tendit la main.

— Merci d'être venue à mon secours, tante Amelia. Dès que j'ouvrais la bouche, elle essayait d'y enfourner une cuiller !

Il avait des milliers de questions à poser. Je répondis aux plus importantes, comprenant que rien ne pourrait accélérer davantage sa guérison que de savoir ceux qu'il aimait sains et saufs, et tout danger écarté.

— Ainsi, c'est Nefret – et vous – qui avez sauvé la situation, murmura-t-il.

Je secouai la tête.

— On peut parler de travail d'équipe. Si vous n'aviez pas fait cet effort héroïque pour nous rejoindre… Si Nefret n'avait pas su où aller… Si Emerson n'avait pas convaincu Russell de se presser…

— Et si Sethos n'avait pas agi au bon moment ! Je ne comprends toujours pas son rôle. Tante Amelia, qui…

— Plus tard, mon cher. Pour le moment, il faut vous reposer.

Lorsque Emerson revint, il refusa mon offre de collation :

— J'ai mangé un morceau avec Maxwell. Allons voir si Ramsès est réveillé et en état de parler. Lui et Nefret voudront eux aussi savoir ce qui se passe, et je n'ai pas envie de me répéter.

La porte de Ramsès était entrouverte, comme je l'avais laissée. Je frappai doucement avant de regarder à l'intérieur. Il était réveillé. Avait-il assez de force pour converser, c'était une autre question. Nefret était agenouillée près du lit. Il lui tenait les mains. Ils étaient les yeux dans les yeux et je crois que si les Turcs avaient bombardé la ville ils n'en auraient eu cure.

Ils seraient pourtant heureux, j'en étais certaine, d'apprendre les nouvelles qu'apportait Emerson. Je toussai, mais je dus le faire plusieurs fois avant que Nefret arrache son regard à celui de mon fils.

— Auriez-vous pris froid, Mère ? s'enquit Ramsès.

— Très amusant, mon cher ! Je suis heureuse de voir que vous êtes redevenu vous-même.

— Presque. Nefret m'interdit de me lever.

— Elle a raison.

Je m'installai dans le fauteuil que Nefret avait quitté, puisqu'elle n'avait apparemment pas l'intention de s'y rasseoir.

— Je veux revoir David, insista-t-il.

— Demain matin, peut-être. Pour l'instant, c'est de repos qu'il a besoin. Vous aussi, mais votre père s'est dit que vous aimeriez peut-être savoir ce qui s'est passé. À moi, ajoutai-je d'un ton pincé, il ne veut rien dire.

— Quel manque de considération ! se récria Ramsès. Asseyez-vous, Père. Je suppose que le Canal est sauvé, sans quoi vous n'auriez rien dit.

— Ils ont traversé. À Serapeum et à Toussoum. Nos troupes de réserve ne sont arrivées qu'il y a quelques heures, mais une contre-attaque avait déjà repoussé l'essentiel des troupes ennemies sur l'autre rive. Ce sont les brigades d'infanterie indiennes qui ont sauvé le Canal. Vous saviez qu'ils resteraient loyaux, n'est-ce pas ?

— J'en étais persuadé. Ce sont de bonnes nouvelles. Ont-ils réussi à capturer le Turc et son ami ?

— Non. Ils se sont volatilisés. Percy a dû se montrer si désagréable qu'ils l'ont abandonné et sont partis pour la Libye. Ils trouveront de l'aide en chemin. Vous aviez raison pour ce type en robe jaune ; c'était le chérif de Senussi en personne.

— Je l'ai déduit du fait que le Turc l'a appelé par son nom, répondit gravement Ramsès.

— Ils ont aussi une idée de l'identité du Turc, reprit Emerson. Il correspond à la description de Sahin Bey. On ne l'a vu nulle part récemment.

— Bonté divine ! Il est presque une légende vivante en Syrie. C'est l'un de leurs plus grand chefs, et il a la faveur d'Enver. Je ne puis croire qu'il se soit occupé personnellement de notre petite affaire.

— Petite ? s'indigna Emerson en fronçant les sourcils. Toute la stratégie turque reposait sur la prévision d'un soulèvement au Caire. Sans cela, ils n'avaient pas l'ombre d'une chance de passer le Canal. Vous et David… Qu'est-ce qui vous fait sourire ?

— Quelque chose que m'a dit Sahin Bey. Peu importe. Alors, est-il question de parades, d'ovations de la populace, d'un remerciement personnel de notre souverain ? David le mérite.

— Dès qu'il sera en état de voyager, David partira pour l'Angleterre, réhabilité et pardonné. J'étais très tenté d'envoyer un télégramme à Lia ce soir, mais je ne voulais pas lui donner de faux espoirs… Il va guérir, n'est-ce pas ?

— La perspective de la revoir et d'être présent pour la naissance de leur enfant est le meilleur des remèdes, prophétisai-je.

Il y eut un moment de silence. Emerson sortit sa pipe et la bourra avec un soin tout particulier. Nefret s'était assise par

terre près du lit. Elle tenait toujours la main de Ramsès. Il n'en semblait pas contrarié.

Sans doute éprouvions-nous tous quelque réticence à parler. Les grandes questions de la guerre et des batailles étaient lointaines, presque impersonnelles. Mais les autres questions restées sans réponses nous touchaient de trop près.

Nefret fut la première à rompre le silence.

— Percy ?

— Il est mort dans l'ambulance, répondit Emerson. Nefret, ce n'est pas vous qui l'avez tué.

— Non ? J'en avais l'intention, vous savez.

Ses yeux bleus étaient clairs. Aucune culpabilité pour la mort de Percy ne viendrait la hanter. Elle l'avait arrêté de la seule façon dont elle disposait, et si jamais individu avait mérité son sort, c'était lui.

En pareille occurrence, les femmes font preuve de beaucoup plus de bon sens que les hommes.

— Et Sethos, soupirai-je. Il s'est amendé à la fin, comme je l'espérais. Une mort héroïque…

— Encore ! (Les lèvres bien ourlées d'Emerson s'incurvèrent en un ricanement.) Ça devient monotone.

— Enfin, Emerson, m'étonnai-je. Ce n'est pas votre genre de dénigrer autrui…

— Je vous en prie, Peabody, ne m'asticotez pas ! Je veux lui rendre justice. Je fais de mon mieux. Mais j'ai découvert la vérité depuis seulement trois jours, et je ne l'ai pas encore digérée.

— Mais vous deviez déjà savoir que Sethos était le major Hamilton, intervint Ramsès.

Il me sembla déceler une note critique dans sa voix. Emerson avait l'air mal à l'aise.

— Je n'avais pas de certitude, mais la lettre qu'il nous a écrite a éveillé mes soupçons.

— Ça, alors ! m'écriai-je. Ne me dites pas que vous aviez reconnu son écriture, après toutes ces années ?

Emerson sourit.

— Si cela peut vous réconforter, Peabody, et je suis sûr que c'est le cas, c'est un indice que vous n'avez jamais eu. J'ai été le seul à voir la lettre d'adieu que Sethos vous avait adressée.

— Oui, vous l'avez déchirée en mille morceaux après l'avoir lue à haute voix. Je vous avais bien dit à l'époque que vous n'auriez pas dû faire ça !

— C'était une lettre extrêmement contrariante, se défendit Emerson. Toutefois, vous aviez raison. Je ne pouvais être certain que l'écriture était la même, car c'était il y a longtemps, mais en me rappelant le soin que mettait Hamilton à nous éviter, mes soupçons se sont renforcés. Comme je suis plus raisonnable que certains membres de cette famille, j'ai fait part de ces soupçons à Maxwell au lieu d'agir directement, comme j'aurais pu le faire autrefois. Imaginez ma stupeur en apprenant que Sethos était, depuis plusieurs années, un des agents secrets les plus appréciés des services de renseignements. C'est Kitchener lui-même qui l'a envoyé au Caire. Il était au courant de votre petite pantomime, Ramsès, mais sa mission principale était de stopper les fuites et d'identifier l'homme qui en était responsable. C'est lui qui a démasqué Mrs Fortescue, après l'avoir séduite avec son talent habituel.

« Maxwell m'a raconté tout cela – il y était bien obligé, pour m'empêcher de donner la chasse à Sethos – mais il a posément ajouté que Sethos avait infiniment plus de valeur que moi, et qu'il me ferait coller contre un mur et fusiller si j'en soufflais mot à âme qui vive. Je connaissais donc la vérité quand nous avons fait halte au cantonnement, en partant pour le désert. Maxwell m'avait dit que Sethos serait là, et ordonné de garder mes distances, mais… Euh…, flûte ! J'étais curieux. Il est doué, reconnut Emerson de mauvaise grâce. Je ne l'aurais jamais reconnu. Bien sûr, je n'entretenais pas avec cet individu les mêmes rapports intimes que certaines personnes de ma connaissance…

— *Nil nisi bonum,* Emerson, murmurai-je.

— Ha !

— Dommage, remarqua Ramsès qui observait attentivement son père, qu'il n'ait pas eu le temps de satisfaire notre curiosité sur d'autres points. Comment a-t-il su pour Percy ?

— Il ne savait rien. (Le visage d'Emerson rayonna de fierté paternelle.) Cette découverte vous revient, mon garçon, et à vous seul. Au début, Russell n'était pas entièrement convaincu par votre raisonnement mais, après avoir pris le temps d'y réfléchir, il s'est dit que votre argumentation se tenait. Il a estimé n'avoir pas le droit de prendre seul pareille responsabilité, alors il est allé trouver Maxwell. J'imagine que l'entrevue a été orageuse ! Mais Russell a tenu bon. Alors après avoir tempêté et rouspété, Maxwell a accepté de coopérer jusqu'à ce que l'affaire soit réglée d'une façon ou d'une autre. Maxwell a informé Sethos, qui a accepté d'aller jeter un coup d'œil sur place.

— Heureusement pour moi ! dit Ramsès.

— Oui. Je… J'ai une dette envers lui pour cela, acquiesça Emerson. Et pour d'autres choses aussi.

— Si vous préférez ne pas en parler… commença Nefret.

— Je préférerais ne pas le faire, mais il le faut. Je croyais que cette partie de ma vie était terminée, oubliée, effacée. J'avais tort. On ne sait jamais quand un fantôme du passé peut revenir vous hanter.

Il se tut un moment, tête penchée, dans une attitude de calme gravité. Il avait manifesté plus d'émotion quand il m'avait relaté une partie de l'histoire, ce matin-là, sur le chemin du retour.

— Ma mère était la fille du comte de Radcliffe. Pourquoi avait-elle épousé mon père, simple gentleman campagnard sans titre ni fortune, je l'ignore. Il y avait… Il devait y avoir une attirance. Elle s'est vite évaporée après leur mariage. Aussi loin que remontent mes souvenirs, je ne me rappelle que paroles de mépris et reproches amers de la part de ma mère, parce qu'il n'avait pas satisfait ses attentes. Comme je l'appris plus tard, c'eût été impossible. Ses exigences étaient démesurées, elle visait bien trop haut. Je crois qu'il n'éprouvait nullement le désir de s'élever dans la société. Il était comme Walter, doux, facile à vivre, mais avec une certaine fermeté intérieure. Tant qu'il vécut, notre existence ne fut pas trop déplaisante. Il est mort quand j'avais quatorze ans. Et alors… Elle avait déjà décidé que je serais l'homme que mon père avait refusé d'être. Devant ma résistance, elle essaya plusieurs méthodes pour me faire

plier. Le pire, c'était ce qu'elle faisait à Walter. Jusqu'à ce moment, nous allions à la même école. Vous savez ce qu'elles étaient, même les meilleures. On y estimait que pour transformer des petits garçons en hommes, rien ne valait une discipline brutale et des brimades en séries. J'étais fort pour mon âge, et combatif. Mais Walter aurait souffert si je n'avais pas été là pour prendre sa défense.

« Elle nous a séparés, prétendant qu'il était une mauviette et devait apprendre sans plus tarder à se débrouiller tout seul. Quand je suis revenu à la maison pour les vacances de Noël, l'année après la mort de mon père, je n'avais pas vu Walter depuis des mois. Il n'était même pas autorisé à m'écrire. Ce soir-là il neigeait beaucoup, et c'est dans la neige que je les ai croisés – une femme et un garçon, qui peinaient dans la bourrasque. Je n'ai qu'entraperçu le visage du garçon, tellement déformé par l'effort et la colère qu'il était méconnaissable. En arrivant à la maison j'ai tout de suite dit à ma mère que nous devions partir à leur recherche et leur offrir un abri. C'est alors que j'ai appris que la femme avait été la maîtresse de mon père, qu'elle était venue demander de l'aide à son ancienne amie, et qu'elle avait été éconduite. Vous connaissez la suite. Elle m'a enfermé dans ma chambre jusqu'au lendemain.

« Bref, je n'avais aucun moyen de les retrouver. Je n'avais ni argent ni relations. Tout est allé de mal en pis après ce soir-là. J'étais sur le point de partir pour Oxford quand j'ai découvert qu'elle était en train de me manigancer un mariage avec l'insipide fille d'un aristocrate du voisinage. Sur quoi, comme en réponse à mes prières, j'ai hérité un peu d'argent, légué par un cousin de mon père. Ce fut un véritable don du ciel. J'en ai tiré un revenu suffisant pour me permettre de poursuivre mes études et faire sortir Walter de son infernale école. Pendant des années, il a été déchiré entre la peur et le dégoût qu'elle lui inspirait, et ce qu'il considérait comme son devoir filial ; elle lui a expliqué clairement qu'il devrait choisir entre elle et moi, que s'il optait pour moi elle refuserait à jamais de le voir ou de lui parler. Le choix fut vite fait ! Bien plus tard, j'ai tenté d'arranger les choses.

Il me sourit, et ses yeux bleus s'adoucirent.

— À cause de vous et Ramsès, Peabody ; je vous aimais tant, que je me suis dit qu'elle regrettait peut-être d'avoir perdu ses fils, et serait prête à passer l'éponge. Je me trompais. Elle a refusé de me voir. Elle ne m'a pas envoyé chercher quand elle est tombée malade, alors qu'elle savait où me trouver. J'ai appris sa mort par ses avocats. Ils m'ont dit que jusqu'à son dernier souffle elle avait cherché à m'empêcher d'hériter des biens de mon père, mais elle ne disposait que de l'usufruit, et seulement de son vivant. Selon la tradition patriarcale, le capital revenait à son fils aîné. Je n'y ai pas touché. Il est à vous, Ramsès, tout comme la maison qui appartient à la famille de mon père depuis deux cents ans. Alors si vous envisagez de… hum… vous installer et… hum… Bref, vous êtes maintenant en mesure d'entretenir une famille.

Son regard plein d'espoir alla de Ramsès à Nefret. Quand mon cher époux avait-il compris la situation, je ne pouvais en être certaine, mais il lui aurait fallu être aveugle, sourd et simple d'esprit pour se méprendre sur la nature de leurs sentiments. Bien entendu il prétendrait, comme toujours, avoir compris dès le début. Restait toutefois une chose qu'il ignorait certainement. Ramsès n'en aurait jamais parlé à son père et Emerson était absent quand Nefret m'avait tout avoué, trouvant près de moi plus de sympathie qu'elle n'osait en espérer.

Il était peu probable qu'Emerson se montre aussi compréhensif. Je décidai donc que cela ne le regardait pas.

Ces révélations avaient stupéfié Ramsès comme nous tous, mais il eut le bon sens de ne pas refuser l'offre de son père.

— Merci, Père, mais les enfants de Walter doivent recevoir leur juste part. Et… une autre de mes cousines.

Il n'avait pas besoin de s'expliquer. En apprenant que Sethos et le major Hamilton ne faisaient qu'un, j'avais immédiatement compris qui devait être Molly.

— Nous ne pouvons avoir de certitude, murmurai-je pensivement. Bertha était la maîtresse de Sethos, mais l'enfant qu'elle portait il y a quatorze ans n'était peut-être pas de lui.

— Quatorze ans ? répéta Emerson. Seigneur, comme le temps passe ! Alors, ce ne peut pas être la même enfant. Cette fillette a… combien m'aviez-vous dit ? Douze ans ?

— C'est ce qu'elle prétendait. Mais elle m'a paru remarquablement mûre pour son âge.

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Emerson en ouvrant de grands yeux.

J'évitai soigneusement de regarder Ramsès – qui évita tout aussi soigneusement de me regarder – et décidai de lui épargner cet embarras en public. Il avait traversé suffisamment d'épreuves au cours des dernières vingt-quatre heures.

— Vous avez été égaré par son aspect, lors de notre premier contact avec elle, expliquai-je gentiment. Même pour une enfant de douze ans, elle était vêtue de façon démodée, mais Miss Nordstrom aussi. Sur le moment, je n'y ai pas prêté attention. Mais plus tard, nous l'avons vue dans des tenues plus adaptées à son âge, et je n'ai pu m'empêcher de remarquer… Les femmes remarquent ce genre de choses. Certains hommes aussi, mais je suis heureuse de voir que vous n'en faites pas partie.

— Ce ne sont que des conjectures, s'obstina Emerson. Sethos a probablement eu une douzaine… Bon, d'accord, Peabody. Je m'excuse. Qui que soient ses parents, nous n'avons aucune responsabilité envers cette petite. Il a pris toutes les dispositions nécessaires à son sujet voici plusieurs années, quand il est entré aux Renseignements, et Maxwell m'a assuré qu'elle ne manquerait de rien.

— Vous vous en êtes donc inquiété ?

C'est Ramsès qui posait la question. Son visage était encore plus impénétrable que d'ordinaire, à cause des meurtrissures.

— Évidemment ! grommela Emerson. Il le fallait bien, non ? On ne pouvait pas laisser cette petite seule au monde. J'avoue que j'ai été soulagé quand Maxwell m'a appris que Sethos était… que la question était réglée. Il ne sait pas que nous sommes… apparentés, et à moins que l'un de vous ne me donne une bonne raison de l'en informer, je n'ai pas l'intention de le faire.

Je voyais bien une raison, mais je gardai le silence. Un jour peut-être, quand Emerson serait d'humeur plus douce, je pourrais le convaincre de ramener son frère courageux et infortuné dans la demeure de leurs ancêtres, pour qu'il repose avec eux dans le caveau familial. Dans quel lieu inconnu était-il actuellement enterré ? Comment était sa tombe ? Et l'épitaphe ?

J'avais déjà pensé à une inscription appropriée pour le monument que, j'en était sûre, Emerson voudrait ériger un jour. Elle provenait d'un texte égyptien antique : « *Alors Rê-Horakhty dit : Que Seth me soit donné, pour qu'il vive avec moi, et soit mon fils. Il tonnera dans le ciel, et il sera redouté.* »

Le moment ne semblait pas propice pour une telle suggestion.

— Vous ne pouviez l'empêcher, Emerson, déclarai-je.

— Empêcher quoi ? Oh ! (Il renonça à allumer sa pipe.) Non. Les hommes de Russell étaient prêts, mais j'ai eu un mal de chien à le convaincre que nous devions agir sans délai. Je ne pouvais pas vraiment lui dire que ce sentiment d'urgence me venait de… euh…

— D'une intuition féminine, compléta Nefret en tournant la tête pour lui sourire. J'imagine la réaction de Mr Russell si vous le lui aviez dit… Surtout si vous aviez précisé que cette intuition venait de moi… Alors comment l'avez-vous convaincu ?

— J'ai téléphoné à la maison comme promis, expliqua Emerson. Quand Fatima m'a dit que David était là, blessé, il n'y avait plus à hésiter. J'étais quelque peu désemparé, pour ne pas dire plus, de vous savoir parties toutes les deux, mais il m'a fallu attendre que Russell rassemble sa caravane et prévienne Maxwell de nos projets. Quand nous sommes arrivés, tout était silencieux. Aucun signe de vie, sauf une fenêtre éclairée. Nous avons trouvé Risha et les autres chevaux. Ignorant où vous vous étiez fourrées, et ce que vous faisiez, je n'osais prendre le risque d'attaquer ouvertement. Quand nous avons entendu les coups de feu, nous n'avions plus le choix : nous sommes entrés, et je m'attendais à vous trouver… toutes les deux… mortes… ou affreusement mutilées… ou…

— Calmez-vous, Emerson, dis-je d'un ton apaisant. Tout s'est bien terminé.

— Pas grâce à vous ! aboya-t-il.

— Je souhaiterais émettre une objection, Père, intervint Ramsès. Nous avons un peu perdu le contrôle de la situation, mais c'est toujours ainsi quand nous sommes tous impliqués, n'est-ce pas ? Nous n'agissons peut-être pas de la façon la plus efficace qui soit, mais nous parvenons cependant à nos fins.

Nefret se tourna vers lui :

— J'espère que vous vous rappellerez cela, hein ? Si jamais vous me refaites ce coup…

— Ou vous à moi. À quoi pensiez-vous donc, pour le laisser vous emmener dans cet endroit, et…

— Je ne l'ai pas laissé aller trop loin.

— Jusqu'où ?

Les joues de Nefret étaient cramoisies.

— Arrêtez de vous conduire en vieux Romain ! Insinuez-vous que ma prétendue vertu est plus importante que votre vie ? J'aurais fait n'importe quoi, *n'importe quoi,* pour le piéger !

— L'avez-vous fait ?

— Comment réagiriez-vous si je disais : « Oui » ?

— Ah ! (Ramsès exhala un soupir.) Donc, vous ne l'avez pas fait. Je ne sais pas si j'aurais pu l'endurer. Il m'aurait fallu passer le reste de ma vie à essayer de vous en remercier. La reconnaissance éperdue, c'est dur pour les genoux au bout d'un an ou deux.

Que c'était bon de les entendre se disputer à nouveau ! Mais il y avait encore beaucoup de choses que je désirais apprendre.

— Comment saviez-vous que c'était Percy ?

Elle me jeta un regard interrogateur et éclata de rire.

— Je ne savais pas ce qu'il était ou ce qu'il tentait de faire, mais quand il a commencé à chanter partout les louanges de Ramsès, j'ai su qu'il préparait un mauvais coup. Puis il a eu l'infernal toupet de venir rôder autour de moi en me faisant des grâces – comme si j'étais assez naïve pour lui faire à nouveau confiance ! – et ça m'a vraiment fâchée. Et aussi effrayée. Je savais que Ramsès jouait le rôle de Wardani et que David l'aidait, que Mr Russell était dans le coup et que tout cela était affreusement dangereux, mais je n'ai mesuré à quel point que lors de cette soirée, après l'opéra…

Elle s'interrompit et se mordit les lèvres. Elle tenait toujours la main de Ramsès. De son autre main, il lui effleura la joue. Ce fut tout, mais cela suffit à m'assurer qu'ils avaient surmonté ce malentendu, comme les autres.

— Il m'a fallu faire semblant de ne pas savoir qu'il était gravement blessé, continua-t-elle d'une voix mal assurée. Mais je le savais. Je l'avais su d'emblée. Vous vous êtes tous montrés

très malins, mais quand le professeur a trouvé cette ingénieuse idée de l'envoyer à Zawaiet, j'ai compris la manœuvre, et bien sûr j'ai reconnu David ce soir-là, malgré tante Amelia qui faisait de son mieux pour détourner mon attention par ses contorsions. Je me suis efforcée de rester à l'écart pour vous simplifier la tâche.

— Ma chère petite, m'exclamai-je en me remémorant plusieurs incidents qui n'avaient pas éveillé mon attention sur le moment. Votre aveuglement délibéré nous a en effet facilité la tâche, mais cela a dû être horriblement difficile pour vous.

— Oui, répondit simplement Nefret.

Elle adressa à son amant – car il me faut bien le désigner ainsi – un regard tendre, et il lui sourit. Même les marques de son visage ne purent gâcher la douceur de ce sourire.

— Je ne comprenais pas vraiment pourquoi il était si important que personne ne soit au courant. Mais que pouvais-je faire, sinon jouer le jeu, puisque c'était ce que vous souhaitiez ?

— Votre détermination et votre endurance m'emplissent d'admiration ! m'écriai-je.

— Il était temps, ne croyez-vous pas ? Il me fallait vous prouver, et me prouver à moi-même, que j'avais retenu la leçon. Intérieurement, j'étais folle d'inquiétude. J'encourageais Percy, puisque c'était tout ce que je pouvais faire, c'est seulement après notre rencontre avec Farouk qu'il m'est venu à l'esprit que c'était peut-être Percy, le traître que Farouk voulait dénoncer. Qui d'autre aurait pu lui dire, pour la maison de Maadi ? Mais je n'avais pas de preuve.

— Alors, vous en avez cherché ! m'exclamai-je. Bonté divine, ma chère, c'était très courageux, bien qu'un peu téméraire.

— Pas autant qu'on pourrait le penser, m'assura Nefret. Je le savais haineux et totalement dépourvu de scrupules, mais tant qu'il me croyait attirée par lui, je ne courais aucun danger. Il ne m'a pas été difficile de l'abuser ! Mon argent était mon principal attrait, et le mariage l'unique façon pour lui de mettre la main dessus. Alors je ne crois pas qu'il aurait…

— Vous ne croyez pas, répéta Ramsès d'une voix glaciale.

Nefret détourna son regard de lui pour le tourner vers Emerson, mais elle ne trouva là aucun secours. Il avait le menton en avant, et son visage était congestionné.

— Vous comprenez, vous, tante Amelia ! Vous auriez fait la même chose !

Emerson n'y tint plus.

— Auriez fait ? Elle l'a fait ! Tout droit dans l'antre du lion, avec en tout et pour tout une ombrelle et sa fichue confiance en soi ! Je suppose que vous non plus, vous ne pensiez pas qu'il profiterait de la situation, hein Peabody ?

— Ce n'était pas du tout la même chose !

— Non, confirma Ramsès d'une voix étrangement étouffée. Lui ne voulait pas vous épouser.

— Vous moqueriez-vous de votre mère ? m'enquis-je.

— J'essaie de m'en empêcher : ça me fait mal quand je ris.

Il riait quand même. J'adressai à Emerson un hochement de tête approbateur. Sa petite crise de colère avait merveilleusement détendu l'atmosphère.

— Alors, repris-je, après que Ramsès eut cessé de rire, et que Nefret eut essuyé le sang qui perlait à sa lèvre fendue. Comment avez-vous découvert le vieux palais ?

Elle se rassit sur ses talons.

— Par Sylvia Gorst. Cela, tante Amelia, fut une autre de mes pénitences – me réconcilier avec Sylvia ! Vous auriez été fière de moi si vous m'aviez vue m'excuser et lui faire du charme. C'est la pire commère de tout Le Caire, et j'étais certaine que si elle savait quelque chose de honteux sur Percy, je pourrais lui tirer les vers du nez.

— Il ne l'avait jamais emmenée dans son petit nid d'amour. Il n'y conduisait que des femmes mariées, pensant qu'elles n'en souffleraient mot, par crainte de ternir leur réputation. Mais elles ont parlé – sous le sceau du secret bien sûr ! – à leurs amies intimes. Sylvia feignit d'être choquée, mais un scandale si juteux, elle ne pouvait le garder pour elle. Du coup, je suis allée demander des explications à Percy. D'abord, il a tout nié en bloc. Je m'y attendais et m'y étais préparée. J'ai fini par le convaincre que je comprenais les besoins particuliers des

hommes… Ramsès, cessez de grincer des dents, votre lèvre se remet à saigner !

— Vous feriez peut-être bien de… hum… expurger votre récit, suggérai-je. Je comprends comment vous l'avez persuadé de vous emmener là-bas. C'était le jour où vous êtes arrivée en retard pour le dîner, n'est-ce pas ? J'ai bien vu que vous aviez eu… euh… une expérience désagréable.

— J'ai rougi comme une stupide écolière, marmotta-t-elle. Mes joues me brûlaient. Certains moments ont été très déplaisants, mais je ne l'ai pas laissé…

— Inutile ! l'interrompit Ramsès d'une voix douce. Je m'excuse d'avoir paru…

Sans même s'en rendre compte, elle pencha la tête et embrassa la main qu'elle serrait.

— Je n'ai jamais été vraiment en danger. Je sais me défendre, et j'avais mon poignard. Mais il ne m'a pas laissée seule une seconde. Je n'ai même pas vu le reste de la maison, seulement la chambre.

— Nefret, l'interrompis-je en hâte, il est vraiment inutile d'en dire plus. Votre sacrifice – car ce n'était rien de moins, ma chère, quoi qu'il se soit ou ne se soit pas passé – n'a pas été vain. Je ne pense pas que nous aurions pu obtenir des indications précises de David, il n'était pas en état de tenir une longue conversation. Oui, comme l'a fait remarquer Ramsès, nous travaillons bien en famille. Peut-être tirerons-nous tous une salutaire leçon de cette expérience.

L'expression d'Emerson montra qu'il en doutait. Avant qu'il puisse gâcher la joie du moment en exprimant ses doutes, je poursuivis :

— Ramsès doit maintenant se reposer. Bonne nuit, mon cher petit. Au cas où j'aurais oublié de vous le dire plus tôt, je vous aime et je suis très fière de vous.

Me penchant vers lui, je trouvai une place sans blessure et l'embrassai.

— Certes ! approuva Emerson avec emphase.

— Merci, dit Ramsès, yeux écarquillés et joues empourprées.

Se levant avec une gracieuse aisance, Nefret s'approcha de moi, posa la main sur mon épaule et m'embrassa. Puis elle se

tourna vers Emerson et l'embrassa lui aussi, comme quand elle était petite.

— Bonne nuit, Mère, dit-elle doucement. Bonne nuit, Père.

Mon cher Emerson était tellement ému que je dus le tirer hors de la pièce. La porte se referma derrière nous et j'entendis la clef tourner dans la serrure.

Emerson dut l'entendre aussi, mais son émotion était telle que nous avions presque atteint notre chambre avant qu'il réagisse.

— Mais ! s'exclama-t-il en s'arrêtant net. Qu'est-ce qu'elle… Est-ce qu'ils…

— Vous avez entendu Nefret. Je pensais que vous seriez content…

— Content ? J'ai attendu la moitié de ma vie qu'elle m'appelle « Père ». Je suppose qu'elle ne s'en sentait pas le droit avant… Bonté divine, Peabody ! Elle a fermé la porte à clef ! Il n'est pas en état de…

— Vraiment, mon cher, je ne pense pas que ce soit à vous d'en juger.

Je le tirai par la manche et il me laissa l'entraîner dans notre chambre, le faire asseoir dans un fauteuil. Après un instant de réflexion, je retournai à la porte et tournai la clef.

— Ils vont se marier, n'est-ce pas ? s'inquiéta Emerson. Dès que nous serons rentrés en Angleterre ?

— Ne soyez pas stupide, Emerson. Ils se marieront dès que j'aurai pu prendre les dispositions nécessaires. Je suppose qu'elle ne voudra pas d'une robe de mariée traditionnelle. Une de ses jolies toilettes, peut-être. Fatima tiendra absolument à faire le gâteau, poursuivis-je, pensive. Les fleurs du jardin… si le chameau en a laissé. Ensuite, une petite réception ici, pour nos amis intimes. Nous organiserons la cérémonie dans la chambre de David s'il n'est pas en état de se lever. Ils tiendront sûrement à ce qu'il soit présent. Aucun d'eux ne se soucie des convenances.

L'expression d'Emerson indiquait clairement que lui s'en souciait plus que je n'aurais cru. Il sursauta dans son fauteuil.

— Mais ils ne sont pas encore mariés ! s'exclama-t-il. Bonté divine, Amelia, comment pouvez-vous laisser votre fille…

— Oh, Emerson ! fis-je en enfouissant mon visage contre sa poitrine. Ils s'aiment tant et ils ont été si malheureux.

— Humpf. Bon. Mais s'ils n'ont que quelques jours à attendre…

— Vous rappelez-vous un certain soir à bord de notre chère vieille *Philæ,* le soir où vous m'avez demandé d'être votre femme ?

— Bien sûr que je m'en souviens. Encore que, ajouta-t-il d'un ton rêveur, je ne sois toujours pas très sûr que ce soit moi qui aie fait les avances.

— Ne cesserez-vous jamais de remettre cette question sur le tapis ?

— Non, probablement pas, fit-il en me serrant contre lui.

— Vous souvenez-vous de ce qui s'est passé plus tard ?

— Comment pourrais-je l'oublier ? Cette nuit-là, Peabody, vous avez fait de moi le plus heureux des hommes. Je n'aurais pas eu le courage de vous rejoindre.

— Alors, c'est moi qui suis venue. En avez-vous conçu une moins haute opinion de moi ?

— Vous rougissez, Peabody ?

Il plaça sa main sous mon menton et me fit lever la tête.

— Non, bien sûr que non. Je vous ai aimée de tout mon cœur cette nuit-là, et depuis lors je vous aime un peu plus chaque jour que nous passons ensemble… Hum. Humpf. Avez-vous fermé la porte à clef ?

— Oui.

— Parfait.

Manuscrit H

Nefret poussa Seshat sur le balcon. L'espace d'un extraordinaire instant, le clair de lune la couvrit d'une lumière argentée, avant qu'elle ferme les volets et revienne vers lui.

— À la première heure demain matin, j'irai voir Reis Hassan pour que l'*Amelia* soit prête à nous accueillir dès notre retour en avril, annonça-t-elle.

— Est-ce Mère ou Seshat que vous fuyez ?

— Les deux. Tout le monde !

Elle rit doucement et se blottit contre son épaule.

— J'ai bien peur que nos pauvres chéris n'aient été scandalisés quand je leur ai fermé la porte au nez. Jamais ceux de leur génération ne violeraient ainsi les convenances.

La voix étouffée par les cheveux de Nefret, Ramsès émit un murmure ambigu. Il avait appris à ne jamais porter de jugement dogmatique sur ses parents.

— Je m'en fiche, murmura Nefret. Je me fiche de tout tant que je puis être avec vous et pour toujours. Nous avons perdu tellement de temps ! Si seulement j'avais…

— Nefret, ma chérie.

Il lui prit le visage entre ses mains. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse distinguer ses traits, mais il sentit les larmes sur ses joues.

— Ne dites plus jamais ça ! Ne le pensez pas ! Il nous fallait peut-être traverser ces épreuves pour mériter…

— Seigneur ! On croirait entendre tante Amelia.

Elle l'embrassa passionnément. Il sentit le goût du sang, et elle aussi sans doute, car elle releva la tête.

— Pardonnez-moi. Je vous ai fait mal.

— Oui, et vous m'inondez de larmes. Cessez donc. Mère dirait que le secret du bonheur est de profiter du présent, sans regretter le passé ou s'inquiéter de l'avenir.

— Je le sais bien. Je l'ai entendue le répéter au moins une douzaine de fois. Est-ce vraiment le moment de parler de votre mère ?

— C'est vous qui…

— Je sais, et j'aurais mieux fait de me taire. Je l'aime de tout mon cœur, mais désormais je ne laisserai ni elle ni personne d'autre s'immiscer entre nous.

— Oh ! Voyons… Elle nous traînera dans une église dès qu'elle aura pu prendre les dispositions nécessaires. Ça ne prendra pas plus d'un ou deux jours, telle que je la connais.

— Dans ce cas, vous préféreriez peut-être que je m'en aille, et que je ne revienne qu'après…

— Essayez ! Moi aussi, j'ai retenu la leçon.

— Un jour, je le ferai, pour que vous puissiez m'écraser dans vos bras et me terrasser, dit Nefret d'un ton rêveur. Je crois que ça me plairait.

— À moi aussi. Accordez-moi encore quelques jours.

Elle poussa un léger cri de détresse et s'écarta de lui.

— Mon Dieu, j'oublie tout le temps ! Votre pauvre visage, et votre pauvre dos, vos pauvres mains…

— Moi aussi, je les oublie tout le temps. Venez là.

Elle vint se blottir dans ses bras. Il écarta les cheveux dorés et embrassa ses tempes, son front, ses paupières closes.

— Euh… Vous avez bien fermé la porte à clef ?

— Oui, mon amour.

— Parfait, dit Ramsès.

Lettres, Série B

Ma très chère Lia,

Je serai avec vous peu après l'arrivée de cette lettre. Nous embarquons pour Alexandrie dans deux jours. J'ai tant de choses à vous raconter que j'en déborde, mais je ne peux le faire dans une lettre. Alors, pourquoi cette missive ? Parce que je veux que vous soyez la première pour qui je signe,

Nefret Emerson.

FIN